

ÉPISODES DE LA GUERRE DE TRENTE ANS

LE

MARÉCHAL DE GUÉBRIANT

(1602 A 1643)

DU MÊME AUTEUR

Marins et Soldats français en Amérique pendant la guerre d
l'Indépendance des Etats-Unis (1778-1783). *Ouvrage couron
par l'Académie française.* Un volume in-8 avec portraits
carte . . . . 7 fr.

ÉPISODES DE LA GUERRE DE TRENTE ANS

I. — **Le Cardinal de la Valette**, lieutenant général des armé
du Roi (1635-1639), 2e édition. Un volume in-8 avec portra
gravures et cartes . . . . 7 fr.

II. — **Bernard de Saxe-Weimar** (1604-1639) et la réunion de l'Alsa
à la France. Un volume in-8 avec portrait et cartes. 7 fr.

III. — **Le Maréchal de Guébriant** (1602-1643). Un volume in-8 av
portraits, gravures et cartes . . . . 7 fr.



Le Maréchal de Guébriant

(Bibl. Nat. Cab. des Estampes).

VICOMTE DE NOAILLES

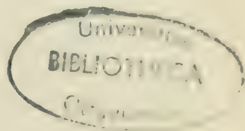
ÉPISODES DE LA GUERRE DE TRENTE ANS

LE MARÉCHAL DE GUÉBRIANT

(1602 A 1643)

« Arrêtons-nous devant cette figure dont la contemplation repose. On aime à rester un peu avec cet homme d'un mérite si solide et si complet, qui ne fut ni ambitieux, ni cupide, que les honneurs allèrent chercher, qui ne fit que le bien et ne pratiqua que le devoir. »

DUC D'AUMALE : *Hist. des Princes de Condé*, t. II, p. 197.



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1913

PRÉFACE

Dans sa *Gazette* du 5 décembre 1643, Théophraste Renaudot annonçait au grand public français que le comte de Guébriant était décédé le 24 novembre, huit jours après avoir perdu un bras à Rottweil, « ayant jusques à sa mort tousjours vigoureusement agi de l'esprit pour le bien et seureté de l'armée du Roy, avec une force de jugement non moindre que s'il eust esté en parfaite santé ». Puis Renaudot terminait l'éloge qu'il consacrait à ce personnage en rappelant que de « signalez services lui firent enfin avoir le baston de mareschal de France..., lequel il n'a quité qu'avec le bras qui le soustenoit et la vie qu'il a sacrifiée pour le service de son prince ».

C'est la brillante carrière de l'illustre maréchal de Guébriant que nous étudierons dans ce troisième et dernier volume des *Épisodes de la guerre de Trente ans*.

Dans nos précédents ouvrages, nous avons retracé la vie du *cardinal de la Valette* et de *Bernard de Saxe-Weimar*. Le premier, fort peu ecclésiastique, doué de belles qualités militaires, se montra bon géné-

ral. Le second, soldat de race et de profession, né, pour ainsi dire, dans le métier des armes, imbu des souvenirs guerriers de ses ancêtres, parvint jeune encore à la gloire. Guébriant, soldat de race également, initié, dès son jeune âge, aux actions des chevaliers de sa vieille Bretagne, de messire du Guesclin, son fameux parent, vécut la vie des champs de bataille, que de nombreux succès couronnèrent, et atteignit le faîte des dignités.

C'était en ces temps critiques où, dans l'Allemagne en révolution, dans l'Europe en feu, l'épée se mettait d'elle-même à la main de ceux qui avaient du cœur et de l'audace, qui aimaient les aventures ou rêvaient de hautes fortunes.

Guébriant fut un modèle pour toute cette jeunesse qui débuta dans la carrière des armes à la fin du règne de Louis XIII, et donna tant d'éclat à celui de Louis XIV. Sa vie n'offre pas de points saillants comme celle de Bernard de Saxe-Weimar, dont il fut quelque temps le bras droit, l'ami, le confident. On n'y voit pas une bataille de Wittenweier, une victoire de Rhinfeld, un siège de Brisach. Néanmoins le vainqueur de Wolfenbuttel et de Kempen est une des belles figures de la période française de la guerre de Trente ans, un des plus grands capitaines du dix-septième siècle, au cours duquel brillèrent les Turenne et les Condé.

Jean-Baptiste Budes, maréchal de Guébriant, porteur d'un nom essentiellement français synonyme d'honneur et de vaillance, était un de ces preux qui, par leurs actes, ajoutent à la grandeur d'un pays.

Notre étude se divise en 14 chapitres, suivis d'appendices, d'une table alphabétique des noms, de cartes et d'un tableau des parentés proches du maréchal de Guébriant. Il nous a paru nécessaire, pour écrire une histoire complète de ce personnage, de revenir sur quelques faits racontés dans notre dernier ouvrage sur la guerre de Trente ans qui a pour titre : *Bernard de Saxe-Weimar et la réunion de l'Alsace à la France*. Comment, en effet, passer sous silence la prise de Brisach à laquelle Guébriant eut tant de part ! Aussi le chapitre IV est-il un résumé des chapitres X, XI, XII, XIII et XIV du livre précité, où le lecteur trouvera le détail du mémorable siège de Brisach et les sources. Nous nous étendons néanmoins dans ce chapitre sur le rôle joué par le comte de Guébriant, et nous nous servons d'une documentation nouvelle.

Nous avons utilisé les ouvrages historiques parus en France et en Allemagne, les *mémoires*, la *Gazette*, le *Mercure français*, les *documents inédits de nos archives publiques*, les *riches archives de M. le comte de Guébriant et de M. de Rotrou*, qui voudront bien ici agréer nos plus sincères remerciements.

Les gloires du premier Empire ont relégué dans l'ombre celles de nos vieilles armées. L'honneur d'une nation exige cependant qu'on maintienne en lumière les anciennes comme les récentes. Si nos rois ne furent pas tous sans reproche, ils élevèrent cependant notre pays à un degré tel de puissance

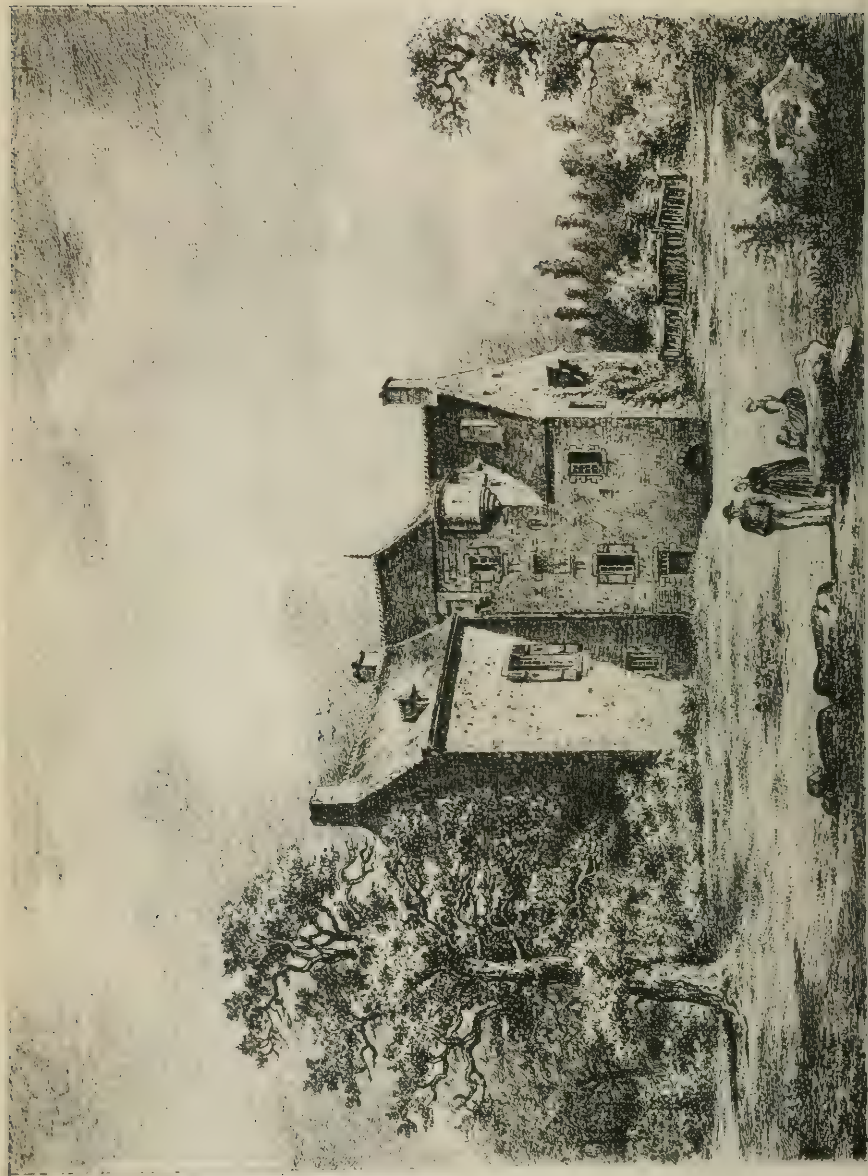
qu'il resta pendant fort longtemps le plus redouté, le plus brillant de tous, le plus envié.

Ne laissons pas tomber dans l'indifférence des périodes héroïques et des actions célèbres, unanimement acclamées jadis, et qui forment d'immortelles annales ; fouillons au contraire dans les siècles passés ; sortons de l'oubli les événements mémorables de notre France guerrière, et tirons-en des leçons profitables. Si les règles de la guerre ont subi, au cours des âges, des modifications de détail dans leur application, elles n'en sont pas moins restées immuables et éternelles dans leurs principes généraux. Napoléon l'a proclamé !

L'histoire militaire du commencement du dix-septième siècle est pleine d'exemples et d'enseignements. La tactique et la stratégie se font jour ; on cherche à implanter la discipline ; les ordres deviennent assez précis quant aux marches, aux quartiers, aux sièges, aux batailles ; on veille aux approvisionnements ; on se livre moins au hasard ; on prévoit ; on agit avec plus de méthode. Naturellement l'expérience et le temps amèneront encore des transformations et des améliorations, qui permettront de mettre sur pied des armées de plus en plus solides, de plus en plus aptes à tenir campagne. Si les sièges furent en honneur sous Louis XIII et sous Louis XIV, reconnaissons que Bernard de Weimar et Guébriant préféraient les opérations en rase campagne, jugeant que tout d'abord on devait empêcher le ravitaillement des places afin de les amener, par la famine, aux dernières extrémités.

Légendes! dit-on à l'époque actuelle; la France date de la Révolution! Et notre histoire nationale est ainsi livrée de cœur joie à la risée publique. « Non, Messieurs, s'écriait le général Chanzy à la Chambre des Députés au lendemain de 1870, non, Messieurs, ce ne sont pas nos légendes qui nous ont perdus. Nos légendes sont nos gloires et c'est encore dans ces légendes que nous puisons les grands exemples, les grandes pensées et les grandes convictions, qui, sur le champ de bataille, nous inspirent et nous montrent comment on fait son devoir. N'accusons donc pas les légendes, mais bien les traditions aveugles... » Sans condamner nos légendes, disons cependant, avec le général du Barail, que « la véritable école est celle de l'histoire impartiale, de l'histoire vraie... qui fait battre notre cœur aux souvenirs de succès et de gloire [1] ». La fausser c'est dégrader le patriotisme. — Et c'est l'histoire vraie que j'ai voulu présenter aux lecteurs, en choisissant, parmi les guerriers renommés du XVIIe siècle, la figure si sympathique et si noble du maréchal de Guébriant.

1. « *Souvenirs d'un capitaine de cavalerie* », p. 111. Le général du Barail au capitaine H. Choppin.



LE MARÉCHAL DE GUÉBRIANT

CHAPITRE PREMIER

LA FAMILLE ET LA JEUNESSE DE GUÉBRIANT
(1602 à 1634.)

Les origines. — La famille. — Notices. — L'enfance. — Les premières armes. — Capitaine au régiment des Gardes du Roi. — Mariage. — Notice sur Renée du Bec-Crespin.

A quelques milles au sud de Saint-Brieuc, au sommet d'une légère éminence, dans une forte position et commandant une belle vallée, s'élevait le vieux château du Plessis-Budes, muni de tours et de solides murailles, que protégeaient de larges fossés. Là vivaient, à la fin du seizième siècle, Charles Budes du Hirel et Anne Budes de Quatrevaux, sa femme, père et mère du vaillant capitaine dont nous essayons de retracer la vie.

On n'était pas alors très éloigné des temps où le duché de Bretagne jouait un rôle considérable ; aussi le souvenir des époques glorieuses et chevaleresques hantait-il encore les esprits. Histoires et légendes se transmettaient de père en fils, agrémentées, dénaturées peut-être, entretenant dans les cœurs, avec une saine tradition, cet amour du terroir et cette idée patriotique, qui préparent aux grandes actions. On aimait, dans les manoirs et les chaumières, à revivre les jours passés, où tant de preux sillonnaient les régions paisi-

blement habitées depuis, où la trompette guerrière se faisait fréquemment entendre, où les nouvelles, bonnes ou fâcheuses, arrivaient rares et tardives, mais non moins passionnantes. On songeait à ces nobles champions, qui vécurent toujours l'épée à la main, et dont la vaillance et les actes héroïques illustraient leur descendance. Avec complaisance et un orgueil de race bien légitime, on cherchait à reconstituer les péripéties du *Combat des Trente*, les exploits d'Olivier de Clisson et de Bertrand du Guesclin, les phases du règne si rempli de la duchesse Anne de Bretagne. Que d'événements ! Que de souvenirs !

Dans sa propre lignée, Charles Budes avait de beaux exemples à transmettre à ses enfants, utile et simple invite à marcher sur des traces, puisque les traditions de famille, sans le caractère et la valeur personnelle, ne peuvent engendrer de grands hommes. Descendant, selon toute probabilité, d'Hervé Budes, écuyer croisé en 1249, Guillaume Ier, seigneur d'Uzel et du Plessis-Budes, avait épousé, au début du quatorzième siècle, une fille de Guillaume du Guesclin, Jeanne, propre tante du fameux connétable de ce nom. Presque tous les Budes, dans la seconde moitié de ce même siècle, portaient les armes. On en voyait à tous les rassemblements de troupes, en France comme au delà des frontières, dans toutes les circonstances où quelques coups pouvaient être reçus ou donnés.

Au mémorable *Combat des Trente*, en 1351, Geoffroy Budes de la Roche n'eut-il pas l'insigne honneur d'être armé chevalier, sur le champ d'action même, par Jean de Beaumanoir, qui lui rappela les exploits d'un Budes à la quatrième croisade !

L'un des cinq fils de Guillaume, Sylvestre, seigneur d'Uzel, marié à une Goyon-Matignon, acquit une grande célébrité ; mais, pour lui comme pour bien d'autres, les années jetèrent peu à peu un voile sur la plus brillante carrière. Dès son jeune âge, Sylvestre prend les armes ; il fait des prouesses à la bataille de Cocherel, que du Guesclin gagne sur l'armée du roi de Navarre, commandée par Jean de Grailly, captal de Buch, en 1364.

On le voit, la même année, à la bataille d'Auray, en compagnie de ses frères, d'un neveu de 18 ans, de parents, d'alliés, et, avec eux, comme messire du Guesclin, après s'être furieusement battu, il reste prisonnier de Chandos[1]; avec maints chefs bretons il suit du Guesclin, qui, à la tête des Grandes Compagnies, vole en Espagne au secours d'Henri de Transtamare; et, à la journée de Navarette, on le trouve à l'avant-garde portant haut la bannière du futur connétable (1367).

La Guyenne, le Bigorre, le Languedoc, le Limousin, la Bretagne, le Maine, l'Espagne furent témoins de ses exploits. En Italie, comme chef de bandes, il fit trembler ses adversaires et redouter son nom. Le pape Grégoire XI, ainsi que ses prédécesseurs immédiats, avait compris la nécessité de rétablir le siège de la papauté à Rome[2]. La plus grosse difficulté qu'il rencontra dans l'exécution de ce projet vint de l'Italie même, alors dans le feu de la discorde : Milanais et Florentins renouvelèrent une formidable ligue contre le pouvoir pontifical; des aventuriers, sous les ordres de l'Anglais Jean Hawkood, entrèrent au service de Barnabé Visconti et des seigneurs de Milan. La Romagne et la Marche d'Ancône furent ravagées; les populations, n'osant plus compter sur l'intervention armée du pape, se joignirent aux dévastateurs pour qu'ils épargnassent leurs biens. Avec une incroyable rapidité les villes secouèrent le joug de l'Église romaine; en décembre 1375, deux mois après le début du mouvement, l'insurrection était générale. Comme les Florentins avaient donné le signal du désordre, ce fut contre eux que Grégoire XI porta ses premiers coups. Il prit donc à sa solde une bande de Bretons, qui, dirigés par deux intrépides chevaliers, Sylvestre Budes et Jean de Malestroit, répandaient la terreur dans les provinces méri-

1. La désobéissance de l'arrière-garde, qui donna trop tôt, amena la défaite. Épuisé, blessé, n'ayant plus d'armes, du Gueselin se rendit à Jean Chandos. Charles de Blois fut tué, et son parti n'exista plus dès lors.

2. Pierre Roger de Beaufort, neveu de Clément VI, fut le dernier pape français. Il régna, sous le nom de Grégoire XI de décembre 1370 à mars 1378.

dionales de la France. Leur effectif s'élevait, croit-on, à 6.000 cavaliers et 4.000 fantassins, tous soldats farouches et indisciplinés, d'une bravoure sans pareille, qu'on ne pouvait maintenir dans le rang sans espoir de pillage, et aux yeux desquels néanmoins Budes et Malestroit jouissaient d'un grand prestige. Ne doutant de rien, fanfarons, ils répondaient à qui leur demandait s'ils pensaient entrer à Florence: « Puisque le soleil y entre, pourquoi n'en ferions-nous pas autant. »

Après bien des péripéties, Grégoire XI quittait définitivement Avignon le 13 septembre 1376, traversait la Provence au milieu des populations accourues à son passage, et arrivait à Marseille, où l'attendaient vingt-deux galères, sous les ordres de Ferdinand de Hérédia, grand maitre des chevaliers de Rhodes. Son entrée en Italie provoqua un revirement général ; devant l'enthousiasme croissant, Florence même crut politique de lui envoyer un navire superbement équipé.

Grégoire XI mourut en 1378 ; Urbain VI monta sur le trône pontifical. Mais, peu après, les cardinaux français, mécontents de ce choix, élirent le cardinal de Genève sous le nom de Clément VII. L'Église eut dès lors deux chefs : le schisme était consommé. La France ayant reconnu Clément VII, Sylvestre Budes, gonfalonier des troupes pontificales, et ses Bretons devinrent les soutiens du nouveau pape ; aussi lui servirent-ils d'escorte lorsqu'il dut s'embarquer pour la France et gagner Avignon. Mais bientôt un dissentiment s'éleva entre Sylvestre Budes et la Cour d'Avignon, au sujet de la solde des troupes qu'elle s'obstinait à refuser. La situation devint bien vite tendue. En toute confiance Budes s'avança jusqu'à Mâcon pour traiter de l'affaire avec Jean de la Grange, cardinal d'Amiens, son ennemi personnel, qui le fit arrêter et décapiter (1380). Un homme considérable venait de mourir ; Froissart le dira chevalier « expérimenté et vaillant » ; l'historien d'Argentré lui décernera plusieurs fois le qualificatif de *grand capitaine*[1].

1. *Hist. de Bretagne*, par d'ARGENTRÉ.

Deux ans plus tard, un membre de la même famille, Jean Budes, se faisait brillamment tuer à la bataille de Rosebecque (1382). Que de personnages pourrions-nous encore citer dans cette belle lignée !

Fils de Jacques, chevalier, seigneur du Hirel et du Plessis-Budes, et de Béatrix de Romillé, baronne de Sacey, Charles Budes avait, pour aïeul maternel, Charles de Couvran, dont la mère, Marguerite de Beauvau, l'apparentait à Henri IV, roi de France et de Navarre. Charles et ses frères étaient encore jeunes lors des troubles provoqués par la Ligue, mais, sans hésiter, ils se déclarèrent pour le Roi. François, l'aîné, qui faisait son apprentissage dans le métier des armes en Italie, revint en toute hâte, et prit du service sous le prince de Dombes. Charles tint garnison dans son château du Plessis-Budes.

Leur famille, alors divisée en deux branches principales, avait presque tous ses biens dans la région de Saint-Brieuc. S'en écartait l'importante seigneurie de Sacey, située non loin de Pontorson [1].

La proximité relative entre Le Hirel, Le Tertre-Jouan, Le Plessis-Budes et Quatrevaux, les plus considérables de ces domaines, aux environs de Saint-Brieuc, favorisa grandement les relations familiales à cette époque de troubles où l'état et le peu de sécurité des chemins rendaient la circulation difficile. Aussi vit-on Anne, fille de Jean Budes de Quatrevaux et de Marie du Houlle, épouser Charles, son cousin, en 1591 [2].

Charles se distingua comme défenseur de Lamballe et de Moncontour ; à Moncontour, avec quelques braves, il fit une heureuse sortie, et enleva des canons aux ligueurs, qui, ayant perdu soixante gentilshommes, levèrent le siège ; il obtint alors le gouvernement de ces deux places. Par vengeance, les partisans de Mercœur pillèrent, brûlèrent, détruisirent tout sur ses domaines, et, s'il faut en croire la tradition, ils investirent même

1. On écrivait autrefois indistinctement : Sacey, Sacé, Sasé.
2. Contrat de mariage du 7 octobre 1591. Arch. du comte de Guébriant.

le château du Plessis-Budes, où se trouvait Anne; sa femme, « qui possédait une âme du premier rang dans un corps de second sexe ». Sans hésiter, la noble dame prit le commandement de la garnison et soutint le moral des assiégés. Devant pareille résistance, les ligueurs renoncèrent à leur projet, mais, avant de s'éloigner, ils essayèrent d'incendier le château. Ils amoncelèrent donc quantité de bois contre les murailles, et ne réussirent qu'à détruire les communs. Anne Budes eut encore à défendre d'autres biens contre les ennemis, et s'en tira avec l'intelligence, la décision et la fermeté qui sont le propre des cœurs bien trempés.

Fort en vue pour avoir, à la bataille de Craon, en 1592, et dans une circonstance toute particulière, sauvé la vie et la liberté au prince de Dombes, François, seigneur du Hirel, frère aîné de Charles, commandait, en 1597, l'avant-garde de la petite troupe chargée de ravitailler la garnison de Cesson. On remarqua sa furieuse impétuosité dans cette entreprise ; il s'empara de la cornette de Jean d'Avaugour, chef des assiégeants, puis de Jean lui-même, et reçut un vigoureux coup de pique, dont il fut à toute extrémité. A peine remis de cette grave blessure, François courait au château de Quilhec, soigneusement fortifié par les ligueurs, et s'en emparait d'assaut; mais, le corps traversé de part en part d'un nouveau coup de pique, il expirait deux heures après. Par cette mort, Charles devenait chef de famille, et s'intitulait : seigneur du Hirel.

Charles Budes du Hirel était homme d'esprit, mais impondéré, violent, provocateur. Sa femme essayait de tempérer son ardeur, de calmer son bouillant caractère, d'atténuer ses chagrins et ses déboires, de relever son moral à l'aide de celui dont elle était pleinement douée. Charles eut plusieurs duels, bravant ainsi les édits, mettant à la torture sa femme et sa noble mère, Béatrix de Romillé, qui durent, en ces moments critiques, faire appel à toute leur énergie. Si l'on osait lui montrer de la compassion ou exprimer certain étonnement au sujet de ses fils, cachant alors la réalité de ses douleurs de mère, Béatrix de Romillé répondait simple-

ment qu'elle n'avait pas le droit de les commander lorsque l'honneur parlait.

Après un fameux combat singulier entre Gabriel de Montgomery et Renaud de la Marzelière, où ce dernier trouva la mort, Charles Budes, tenu pour l'auteur du défi porté à Montgomery, eut tout particulièrement à craindre des représailles. Sa mère les redoutait à ce point qu'elle lui écrivait : « Surtout gardez-vous de surprise, ny de laisser aprocher personne de vous à cent pas. Vous devez tousjours avoir avecques vous un bon arquebusier et un bon pistolet et un bon cheval si se peut. » Il devra aussi se faire « accommoder un pourpoinct come les aultres, car à cette heure tout le monde en porte ; cela est tout commun à la cour, et il ne fault estre si vaillant qu'en sûreté ». Après ces conseils, elle croyait devoir admonester ce fils qui la remplissait de soucis. « Ce n'est pas en ce règne, ajoutait-elle, qu'il faut entreprendre vengeance. Les sages laissent passer l'orage et se tiennent clos et à couvert. Cette considération eut dû vous accompagner : vous parleriez alors comme les autres, sans passion. » Puis elle insistait encore sur la nécessité d'écouter les conseils de ses amis, et de prendre toujours garde aux surprises ; il faut rester unis pour être en force au moment voulu. Elle recommandait également à son fils de se mettre sous la protection des maréchaux de Bois-Dauphin et de Brissac, de M. du Chatelier, « quy est fort homme de bien », du président de Marigny [1]. Elle tremblait pour lui.

La mère de Charles du Hirel, par sa prudence et son extrême sagesse, évita les brouilles entre ses cinq fils et sa fille, au moment de leurs partages. Tous ses enfants acceptèrent la règle de succession en usage dans leur famille, quoique rigoureuse pour les cadets. Comme aîné, Charles s'attribua les deux tiers au moins des biens paternels et maternels ; Béatrix de Romillé se réservait la jouissance de son avoir propre ; mais

1. Béatrix de Romillé à Charles Budes ; Sacey, 19 mai 1601. Arch. du comte de Guébriant.

abandonnait cependant à Charles ses revendications contre Louis de Québriac, seigneur de Guébriant, héritier de François de Felle, pour restitution de neuf mille écus ; en compensation de cette somme, la terre du Guébriant, sise à vingt-quatre milles environ au sud-ouest de Saint-Malo, devint bientôt la propriété de Charles. Les partages terminés, Béatrix de Romillé n'en resta pas moins le centre de la famille, aidant ses enfants de conseils et deniers.

Henri IV accordait une confiance particulière à Charles Budes, dont il avait apprécié les services en maintes circonstances. En 1598, il le convoquait aux États généraux ; puis l'attachait à la personne du duc de Vendôme, et lui donnait une pension. A l'aurore du règne de Louis XIII, ce bâtard de France était gouverneur de Bretagne : Jean Budes de la Courbe, capitaine de ses Gardes. avait le gouvernement de la ville et du château de Vendôme, et son frère Charles, celui de Lamballe, qu'il fortifia.

Charles et Anne Budes du Hirel avaient deux fils : Yves et Jean-Baptiste [1]. Né au château du Plessis-Budes, le 2 février 1602, Jean-Baptiste eut pour parrain son oncle Jean de la Courbe, que nous verrons s'intéresser tout particulièrement à lui.

On mit de bonne heure les deux frères au collège de La Flèche, tenu par les Jésuites. Quoique pleins de bonté et de soins pour eux, M. et Mme du Hirel tenaient à leur donner une éducation virile. Attentive, bonne, d'une piété profonde, d'une culture d'esprit étendue, raffinée dans ses goûts, femme de bon sens, aimant l'étude et les arts, Anne était à même d'exercer une très heureuse influence sur l'éducation morale et intellectuelle de ses enfants.

La vieille grand'mère du côté paternel, Béatrix de Romillé, dame du Hirel, qui vivait au château de Sacey

1. Ils avaient comme enfants vivants : Renée, Yves, Jean-Baptiste et Marguerite. Ils avaient perdu Jacques, François et Anne.

entourée de l'affection et de l'estime des siens, avait aussi grande influence dans l'intelligente direction que l'on donnait à ses petits-fils : elle complétait, doublait sa belle-fille ; toutes les deux étaient femmes de même trempe, de même largeur d'esprit, de même caractère.

L'imagination des deux frères était hantée par les souvenirs de la Ligue — souvenirs, récents encore, de rudes actions auxquelles avaient été mêlés leur père et leurs oncles, François du Hirel et Jean de la Courbe, ainsi que de nombreux parents : ils conservaient graves dans leur mémoire les récits de ces furieux combats, des surprises, des assauts, des duels où le cerveau et les muscles jouaient tour à tour un rôle. Ils étaient doués de natures assez dissemblables. Yves, qui tenait beaucoup de son père, plus violent et plus entreprenant que son frère, batailleur, vigoureux, agile, recherchait les aventures ; d'une intelligence vive, spirituel, de repartie facile et mordante, d'une remarquable beauté virile, il plaisait extrêmement aux uns et se faisait haïr des autres.

Ardent aussi, vif, audacieux, turbulent, Jean-Baptiste avait la passion de la guerre. Il aimait lutter avec ceux de son âge, organisait des partis, livrait de petites batailles rangées, où l'on recevait force coups, et donnait ainsi satisfaction à une nature bouillante. Il subissait, à l'opposé de son frère, l'influence de sa mère et de sa grand'mère. De haute taille, distingué, de physique agréable, avenant, il inspirait généralement de la sympathie à ceux qui l'approchaient.

Ces deux frères étaient également attachés à la religion catholique ; mais les sentiments de foi se développeront plus vigoureusement chez Jean-Baptiste, qui deviendra très pieux, avec cette largeur d'esprit qui sied aux âmes vraiment chrétiennes. Il aura pour idée dominante de moraliser la guerre, c'est-à-dire de mettre un frein aux exactions du soldat — vols, pillages, violences, meurtres ; il protègera les églises et les couvents, les faibles, les victimes impuissantes des armées ; en campagne il assistera tous les jours à la messe. Jeune encore, il eut la force de vaincre ses passions :

avec l'âge, il deviendra aussi pondéré et maître de lui qu'il aura été impétueux dans sa jeunesse. Il sera généreux, modeste, s'oubliera pour aider les autres. Yves, son aîné, connu sous le nom de baron de Sacey, brillait plus que lui : prime-sautier, ambitieux, il se mettait plus en avant. Les Jésuites de la Flèche fondaient sur eux des espérances ; ils faisaient surtout cas de M. de Sacey qui était plus travailleur, et cherchaient à le mettre en relief. Ainsi, en 1615, Mme du Hirel leur ayant demandé la faveur de posséder ses fils au Plessis-Budes durant les fêtes de la Pentecôte, ils accordèrent l'autorisation. Ils « leurs ont permis faire tout selon vostre commendement et meilleur jugement », écrivait à Mme du Hirel l'intermédiaire employé dans cette négociation ; mais ils exigent que M. de Sacey soit présent le jeudi suivant ; car ce jour-là, en séance publique, il produira diverses « pièces et eschantillons de ses ouvrages, actes de sa diligence et monstres ou enseignes de son esprit ». Il devra « les deffendre et montrer que sont œuvres de sa bouticque, apportant les raisons propres selon son jugement [1] ». Les jésuites voudraient que les frères Budes, les vacances venues, ne fussent pas détournés du travail par trop de distractions, et que les parents apportassent « prudence et vigilence » dans la crainte de provoquer en eux le dégoût de l'étude au lieu d' « un appétit de mieux faire ».

Durant leur séjour au collège de La Flèche, Yves et Jean-Baptiste ne se montrèrent pas toujours irréprochables, affectant, l'aîné surtout, une trop grande indépendance ; leur mère s'en inquiéta. « Pardonnez, madame, pardonnez à vos enfants, c'est un trait de jeunesse », lui écrivait, un jour, le père Estienne, après certain méfait : « la jeunesse ne sait, le plus souvent, ce qu'elle veut... » « Jean Budes est sage ; s'il pouvait un peu plus étudier qu'il ne fait [2] ! » Quelque temps

1. Arch. Guébriant... à Mme du Plessis-Budes, ce 26 mai 1615.

2. Arch. Guébriant. Le père Jean Estienne, de la Compagnie de Jésus, à Mme du Hirel, à Lamballe ; La Flèche, 6 avril (1617). Voir *aux appendices*.

après, le père Robin demandait à M. du Hirel de ne point s'arrêter a « toutes sortes de plaintes ou de rapports » sur ses fils, mais de ne pas leur épargner ses remontrances et ses lettres[1].

Lorsqu'un jour Louis XIII vint à La Flèche, ce fut Jean-Baptiste que l'on choisit pour débiter le compliment d'usage. Le Roi ne l'oubliera pas, et ce petit fait ne manqua pas d'avoir plus tard une avantageuse répercussion.

Le 19 janvier 1620, Charles du Hirel mourait au Plessis-Budes. On embauma son corps; deux pièces du château, tendues de noir, se transformèrent en chambre mortuaire. On transporta le cercueil dans l'église de Plédran, et, le dimanche suivant, à Saint-Brieuc, où les obsèques se firent à l'église de Saint-François, toute drapée de velours et brillamment éclairée. La veuve de Charles, femme de devoir avant tout, se consacra dès lors entièrement à l'avenir de ses enfants. Dans cette délicate besogne, à défaut de sa belle-mère morte en 1612, elle eut un sérieux appui en ses beaux-frères, Jean Budes de la Courbe, aussi dévoué que désintéressé, et Christophe Budes du Plessis-au-Noir. Le sieur du Gouray, seigneur de la Coste, qui depuis peu avait épousé sa fille Renée, lui fut également un aide précieux. De sain jugement dans les affaires difficiles, il saura, grâce à sa générosité, résoudre des problèmes pécuniaires[2].

Les proches parents du défunt étant venus aux funérailles, Anne voulut immédiatement donner une tutelle à ses enfants. Quelques jours donc après le décès, le 5 février 1620, se tenait un conseil de famille. Renée, des quatre enfants alors vivants, était la seule majeure. Anne discuta l'opportunité de constituer une tutelle à Yves Budes, baron de Sacey, à Jean-Baptiste, écuyer, seigneur du Plessis-Budes nom que portera le futur maréchal jusqu'à l'attribution qui lui sera faite plus

1. Arch. Guébriant. Le père J.-B. Robin, de la Compagnie de Jésus, à M. du Hirel, à Lamballe; La Flèche, 6 juin 1617.

2. Ayant perdu sa femme après une courte union, la Coste entra plus tard dans les ordres.

tard de la terre du Guébriant), et à Marguerite sa fille cadette Yves, ayant atteint sa vingtième année, pourrait avoir, déclara sa mère, à certaines conditions de prudence, l'administration de ses biens; mais, pour Jean-Baptiste et Marguerite, elle demanda une tutelle, dont elle accepterait d'assumer la charge. Le conseil admit qu'Yves jouirait de ses biens, sans toutefois pouvoir « vendre ses héritages ni prendre advance de son revenu pour plus d'un an, ni contracter mariage sans l'advis de ses parens ». Ses oncles de Boucey et du Plessis-au-Noir furent nommés en conséquence, curateurs pour ses terres en Normandie et en Bretagne. Anne devint tutrice des deux cadets[1], et le conseil décida qu'elle recevrait une pension pour leur entretien et leur éducation — annuellement 600 livres pour Jean-Baptiste, et 300 pour sa sœur — moyennant quoi, la tutrice était obligée de les « entretenir bien et deubment audict prix, selon que à la qualité de noble apartient ».

Le surlendemain de cette réunion, le 7 février 1620, Yves Budes donnait une procuration à sa mère pour gérer ses biens, ayant l'intention de quitter la Bretagne et d'embrasser la carrière des armes. Dès le mois de juillet suivant, il allait en effet, avec son oncle de la Courbe, guerroyer en Languedoc contre les Huguenots, sous le commandement de César de Vendôme. Jean-Baptiste reprit le chemin de La Flèche, mais, l'année suivante, il en sortit et commença ses études

1. Procès-verbal de la délibération du Conseil. Arch. du comte de Guébriant. Le conseil de famille se composait de : *René Budes*, seigneur de Boucey, *Christophe Budes*, seigneur du Plessis-au-Noir, *Jean Budes*, seigneur de la Courbe, gouverneur du duché de Vendôme, *Julien Budes*, seigneur de Blanchelande, capitaine et garde-côte de l'évêché de Saint Brieuc, oncles des mineurs : de : *Guy du Gouray*, seigneur de la Coste, mari de Renée Budes, sœur des mineurs ; de : *Jean Troussier*, seigneur de la Gabetière, *Jacques Troussier* et *Jacques Le Vicomte*, seigneur de la Viexville, gouverneur des iles Bréhat, cousins issus de germains des mineurs : de : *Renée Budes*, dame douairière de Kergrée (femme de Philippe du Halgouët, seigneur de Kergrée), tante : de : *Marguerite Budes*, sœur de celle-ci, dame douairière de Brangolo (femme de Jacques Le Noir) : et de : *Philippe Visdelou*, seigneur de Kermarquer, mari de Marguerite Budes, sœur des deux précédentes.

de droit. Dès lors la pension de 600 livres accordée pour les frais de son éducation ne suffisant plus, Anne dut prier le tribunal de Moncontour de forcer messire du Plessis-au-Noir, curateur spécial de M. de Sacey, à donner un supplément de pension en rapport avec les charges nouvelles[1].

Le sieur de Poitrincourt sut rompre Jean-Baptiste Budes aux exercices physiques. En peu de temps le jeune élève devint fort bon cavalier, mais son tempérament impétueux ne manqua pas de se développer à ce genre de vie ; il acquit bientôt la passion du duel, non qu'il aimât voir couler le sang, mais comme moyen de mettre en relief son courage et son adresse. Un gentilhomme lui ayant gagné tout son argent au jeu, il apprit, après s'être acquitté, que son adversaire avait triché dans la circonstance. Une rencontre eut lieu. Sur le point de perdre la vie, l'adversaire demanda grâce et jeta son épée. Jean-Baptiste la lui rendit aussitôt en disant : « Je te la rends, car je n'estime pas assez l'honneur ni l'occasion de ce combat pour me prévaloir d'un si petit avantage. »

Le fils d'Anne Budes du Hirel paraît, à cette époque, oublier les principes donnés par sa mère : il s'adonne au jeu et même à la vie irrégulière. Aussi Mme du Hirel et le sieur de la Courbe jugent-ils prudent d'apporter promptement un utile dérivatif à son activité en l'éloignant des plaisirs dangereux de Paris. Au commencement de 1622, on le voit sous les ordres du mestre de camp du Plessis-Buat, en Hollande, débutant comme simple mousquetaire. Selon les recommandations du sieur de la Courbe, qui veut faire de son neveu, auquel il en reconnaît l'étoffe, un homme sortant de l'ordinaire, du Plessis-Buat exige de son protégé un service très rigoureux, et met constamment à l'épreuve sa discipline, son endurance, son intrépidité. Un jour, une sentinelle vient d'être égorgée dans un poste dangereux ; Plessis-Buat choisit Jean-Baptiste pour monter

1. Anne Budes à Messieurs les juges du tribunal de Moncontour, 16 novembre 1621. Archives Guébriant.

la faction auprès du corps inerte du camarade, en pleine nuit, l'exposant ainsi au même danger. Dans cette circonstance périlleuse, le neveu de La Courbe donne une marque caractéristique de sang-froid, qui le fait admirer.

Cette existence nouvelle plaisait à Jean-Baptiste; aussi s'adonnait-il de tout cœur à ce nouveau métier. Il était même tellement occupé qu'il n'écrivait plus qu'irrégulièrement à sa mère et négligeait d'accuser réception des vêtements et de l'équipement qu'il en recevait [1].

S'étant attiré les bonnes grâces du Roi, par ses talents militaires et sa vaillance aux sièges de Moncontour et de la Rochelle, M. de la Courbe songea de suite à faire profiter de sa faveur naissante le mousquetaire du Plessis-Budes, son neveu. Il le rappela donc de Hollande, où son apprentissage se poursuivait « au delà de toutes les espérances », comme le témoignait le mestre de camp du Plessis-Buat, lui fit prendre une part active au siège d'Alais, et ne manqua pas l'occasion de le présenter au Roi; Louis XIII accueillit avec bonté l'ancien écolier, par lequel il se

1. Anne Budes vivait alors au château de Sacey. Cette terre de Sacey était entrée dans la famille avec Béatrix de Romillé, mère de Charles Budes. Jadis elle avait appartenu aux Couvran, aux Cambray et aux Malmains. Ici se rattache une légende. Gilbert de Malmains accompagnait à la croisade Hugues *le Brun*, comte de Fougères et duc d'Angoulême, son parent; mais, pris de l'irrésistible envie de revoir Sacey, il eût donné n'importe quoi pour y revenir. Comme il se désolait de sa longue absence, un jeune homme distingué apparut et lui demanda le sujet de ses tourments. Malmains ne les dissimula pas, et en reçut la promesse d'être ramené dans les vingt-quatre heures à Sacey, s'il voulait lui donner la première chose qu'il verrait sur le pont-levis du château. Malmains accepta, et, le lendemain, à la même heure, il se trouva devant Sacey. Mais, que vit-il tout d'abord? Sa fille! Pris de désespoir, il se jeta la face contre terre et sanglota, regrettant d'avoir fait un pareil marché. Tout à coup le jeune homme surgit à ses côtés. Malmains terrifié adressa une suprême et fervente prière au ciel. « Tourne le pommeau de ton épée contre l'étranger, lui dit une voix, et ta fille sera sauvée ». Il le fit et tout aussitôt le diable — car c'était lui — s'enfuit avec un effroyable bruit. A la fin du dix-septième siècle, l'on apercevait au faîte du château de Sacey, un homme en plomb, aux armes des Malmains, qui tournait le pommeau de son épée vers un autre personnage. La légende se perpétuait ainsi.

souvenait avoir été harangué quelques années auparavant au collège de La Flèche.

En 1626, Jean-Baptiste Budes servit de second à son intime ami, René du Bec, fils du Marquis de Vardes, dans la forêt de Blois, peu de temps après un nouvel édit contre le duel ; aussi dut-il, par sûreté, quitter le royaume et gagner Venise. Le cas des deux amis était d'autant plus grave qu'ils venaient ainsi de braver des édits très significatifs dans une forêt proche d'une habitation royale et au moment où le monarque s'y livrait à la chasse. A tout prix, il fallait tirer le jeune Budes d'un aussi mauvais pas ; sa carrière militaire était en jeu. La Courbe essaya d'arranger l'affaire et se heurta tout d'abord à l'inflexibilité du Roi, qui sentait l'utilité d'une impitoyable répression. Cependant Louis XIII accorda le pardon désiré ; les deux coupables, qui seront un jour beaux-frères, revinrent à la Cour et y trouvèrent bon accueil. Tout fut oublié. La Courbe était alors promu au grade de maréchal de camp, et cédait à Jean-Baptiste sa compagnie au régiment de Piémont. Officier de grande valeur, intelligent, plein d'entrain et d'une inaltérable gaieté même dans les pénibles moments, estimé de ses chefs et adoré de ses compagnons, en outre chambellan du Roi, Jean Budes de la Courbe semblait destiné aux plus hautes dignités, lorsqu'il mourut en 1630, laissant, comme précieux héritage à son neveu, la bienveillance royale qu'il s'était constamment efforcé de lui acquérir.

Les partages entre Yves, Jean-Baptiste et la dame du Gouray de la Coste ayant eu lieu le 24 octobre 1629 — leur sœur Marguerite était morte — les terres du Guébriant et du Rocher échurent à Jean-Baptiste, qui quitta le nom de Plessis-Budes, pour celui de Guébriant.

Le Guébriant, à proximité et à l'ouest de Plancoët, était alors une gentilhommière, connue dès le milieu du XVe siècle. Un bel étang, aux agréables contours, formé par le ruisseau du Guébriant qui se jette dans l'Arguenon, en baignait les abords. Des bâtiments anciens, il reste actuellement un corps de logis avec porte

ogivale et fenêtres irrégulièrement percées, et un pavillon style Louis XIII, auquel s'appuie une cage d'escalier légèrement en saillie, ayant forme de demi-tourelle. Le tout constitue une ferme à laquelle on accède par une chaussée. A l'intérieur, rien n'attire l'attention. Sur l'encognure ouest de la façade, on voit une curieuse inscription : *céans fet bon visites car y ha a boiere et a menc.* (probablement *manger*).

L'antique chapelle, dédiée à Sainte-Anne, sise au bord de l'étang et d'un bel effet, subsistait encore il y a quelques années ; malheureusement, à la suite d'une crue qui l'endommagea fortement, on la démolit, et ses pierres aux moulures gothiques servirent à des constructions modernes. Tout près vivent encore de robustes chênes — les antiques du Guébriant — que leurs dimensions remarquables font supposer bien antérieurs même à l'époque dont nous parlons.

A la tête de sa compagnie de Piémont, Jean-Baptiste fit la campagne d'Italie en 1630, et s'y distingua. Devant Vigon, une balle lui perfora la joue droite, et, comme il parlait au moment, elle ressortit par sa bouche. Dès lors il dut constamment appliquer une emplâtre sur la plaie qui ne guérit jamais. Ce fut la seule blessure grave qu'il ait reçu dans toute sa carrière, à part celle dont il mourut. Pendant qu'il était au delà des Alpes, son frère aîné, le baron de Sacey, succombait brusquement à l'âge de trente ans, en pleine santé, dans toute sa vigueur, victime de la longue querelle qui divisait les Budes et leurs voisins les Guitton.

Au carrefour du chemin de Sacey à Pontorson, au point où se voit aujourd'hui une croix dite du Budes-Tillé, Sacey fut inopinément attaqué par François Guitton, seigneur de la Villeberge, qu'il avait gravement offensé deux années auparavant.

Guitton, alors âgé de 20 ans, trapu, extrêmement robuste, terrassa son adversaire, et, d'un coup de genou, lui enfonça deux côtes. Le baron de Sacey en mourait le 8 janvier 1631, laissant une femme, née Françoise Bouhier, qui s'était mariée à moins de 15 ans, et se consola en épousant, deux années plus tard,



« Tout près vivent encore
de robustes chênes — Les antiques du Guébriant »

un gentilhomme des environs, Jacques de Saint Gilles ; il laissait aussi quatre enfants : Henri, Charles, Anne et Renée.

Henri, « l'homme de son temps le mieux fait », dit une relation, grandit avec le secret espoir de venger son père. Un jour, il provoqua François Guitton, fils du meurtrier; après une terrible lutte, il tomba grièvement blessé, et, dévoré par une soif ardente, il absorba, dit-on, une si grande quantité de boisson qu'il rendit l'âme (1656). Charles apporta une telle ardeur à l'étude qu'il devint fou, et ne laissa pas de postérité. Anne, dite mademoiselle de Guébriant, mourra jeune en 1646, comme nous le verrons ; Renée deviendra marquise de Rosmadec, et vivra très âgée.

En juin 1631, on voit M. de Guébriant très occupé des préparatifs de son union avec Renée du Bec-Crespin de Vardes, sœur de son plus intime ami. A ce sujet il écrit à sa mère, au château de Sacey, pour lui donner des nouvelles de ses affaires particulières, qui ne vont pas tout à fait à son gré ; il a dû faire de grosses dépenses; on lui construit un carrosse ; il achète quatre chevaux qui appareilleront ceux de sa future ; le tout coûtera mille écus [1]. C'est beaucoup lorsqu'on n'a pas grand'chose. Cependant ses affaires allaient encore s'embrouiller un peu plus.

Louis XIII, qui l'appréciait beaucoup, lui avait promis une compagnie des Gardes françaises lorsqu'il se présenterait une vacance de capitaine, ce qui eut lieu bientôt.

Dès février 1632, on signait à Metz le contrat par lequel M. de Viantais vendait sa charge. Tout heureux, Guébriant l'annonce immédiatement à sa mère. Au château de Sacey, la nouvelle cause une grande joie, à laquelle se mêle néanmoins une vive inquiétude. Comment fera-t-on face au paiement ? Madame du Hirel exprime aussitôt son trouble par un billet qu'elle adresse à son fils, encore à Metz. Puis, songeant à faire appel à la générosité des siens, elle écrit promptement

1. Archives Guébriant. Guébriant à Anne Budes : Paris, 1er juin 1631.

au jeune capitaine pour calmer les inquiétudes qu'elle a fait naître dans son esprit. « Je reçus avant hier, lui répond celui-ci, une lettre de vous en arrivant ici, qui me redonne la vie que m'avait ôtée un petit billet de votre main que je reçus il y a huit jours à Metz. Ce fut le jour même que j'achevai le traité de la compagnie de M. de Viantais. Ça été par le commandement du Roi, qui me fit l'honneur de m'envoyer quérir par un valet de pied à mon quartier pour traiter. Elle me coûte soixante dix mille livres payables dix mille à la fin de février, vingt mille à la fin de mars... et le reste lorsque j'aurai rendu ma compagnie de Piémont... Ça été M. de la Vrillière et M. Hardier qui ont fait notre traité... Vous voyez par là, madame, que c'est à ce coup que j'ai besoin de vos assistances et de celles de mes amis. Je serais allé en personne aujourd'hui vous les demander sans qu'il faut que je sois encore trois ou quatre jours ici pour disposer ma maîtresse à aller à Vardes..., et tâcher que, mes affaires faites en Bretagne et ma charge payée, je puisse, en repassant, l'aller épouser à Vardes[1]. »

Le Roi lui-même avait réglé les conditions du marché entre Viantais et Guébriant[2]. Trouver l'argent nécessaire est la sérieuse préoccupation du capitaine. Il en écrit à sa mère et passe en revue ceux dont il espère le concours ; la baronne de Sacey, sa tante de la Courbe, qui déjà lui a dit un mot favorable, et surtout le sieur de la Coste, son beau-frère, lui viendront certainement en aide. « Pour mon beau-frère, je fais état de sa bourse comme de la mienne. » A tous il écrit, joignant ses instances à celles de sa mère. « Mais, Madame, au cas que tout cela me manque, je vois que vous consentirez à un moyen qui est plus court et plus aisé, ce me semble, qui est de prendre seize mille écus à rente ou au denier de l'ordonnance quelque part à

1. Arch. Guébriant. Guébriant à Anne Budes ; Paris, 15 février 1632.

2. Viantais demandait 25.000 écus, qu'il trouvait d'un autre. Le Roi ne voulait pas que M. de Guébriant en donnât plus de 22.000 ; ce fut à grand'peine que l'on fit accepter à Viantais le chiffre de 23.000 écus et 1.000 livres, soit 70.000 livres en tout.

Rennes ou à Saint-Malo, et je vois que mon beau-frère ne fera pas difficulté d'être mon caution... Je ne doute point que je ne doive attendre de vous, madame, en ceci, toutes les assistances d'une bonne mère. » Son honneur est engagé dans la conclusion de cette affaire, « qui, m'étant avantageuse en toutes façons, ajoute-t-il, ne peut, selon mon opinion, qu'elle ne soit à la satisfaction et au gré de mes amis[1] ».

C'est un moment décisif aux débuts d'une carrière qui s'annonce brillante. L'usage d'acheter une compagnie ou un régiment étonne à l'époque actuelle. Quiconque alors avait l'ambition d'atteindre les degrés supérieurs de la hiérarchie militaire devait s'imposer un tel sacrifice, c'était la ruine pour bien des officiers: la solde, plus ou moins régulièrement touchée, ne compensait jamais le prix considérable d'acquisition. Néanmoins le fait seul d'autoriser l'achat d'une compagnie ou d'un régiment constituait déjà une appréciable faveur.

Les soucis de paiement de la nouvelle charge s'ajoutent à tous ceux qu'impose inévitablement la réalisation d'un grand mariage. Les deux affaires doivent marcher de front. Aussi Guébriant mène-t-il sa fiancée à Vardes, et court-il en Bretagne afin de tout régler définitivement avec Anne Budes. Celle-ci cherche avec lui les moyens de résoudre au mieux le difficile problème financier qui les obsède; elle emploie toutes les ressources de son esprit. Il y a des échéances que la dignité sinon l'honneur empêche de dépasser, et cette idée la remplit d'angoisses. Comme dans tous les moments pénibles, elle se tourne vers son gendre la Coste, qu'elle nomme « bon fils », « fils bien aymé ». Le 19 mars 1632, elle lui écrit que les choses ne s'arrangent pas comme on l'avait espéré; aussi est-elle toute confuse d'être obligée de lui avouer que madame de la Courbe ne veut plus fournir les deux mille livres promises, si M. de la Coste ne s'engage avec Guébriant à les lui rendre dans une année. Elle sait bien que la

1. Arch. Guébriant. Guébriant à Anne Budes; Paris 15 février 1632.

Coste a déjà fait l'impossible pour l'aider : elle n'ose donc le convier à accepter, dit-elle, la proposition, de peur qu'il n'en soit mécontent; mais cependant, malgré son « regret non pareil » de lui « causer de l'importunité », elle le conjure de se montrer encore compatissant, son fils ne pouvant, dit-elle, jamais être aux prises avec des affaires plus importantes. Elle lui offre sa garantie personnelle, et assure que Jean-Baptiste aimerait mieux mourir, et elle aussi, s'il devait en avoir la moindre gène ou incommodité. Si Dieu plus tard donne à M. de Guébriant l'occasion de reconnaître un tel bienfait et qu'il ne le fasse pas, elle ne voudrait plus le tenir pour son enfant.

Madame du Hirel en arrive donc à presser son gendre de centraliser les fonds promis, c'est-à-dire la contribution qu'il a personnellement offerte; l'argent de madame de la Courbe, s'il peut l'obtenir; une somme empruntée à un certain Julien Le Roy, et 500 écus que son beau-frère du Plessis-au-Noir lui a obtenus de sa propre fille, Béatrix Budes, femme d'Olivier Taillefer, seigneur de la Brunaye. Tout cet argent devra être rendu au Guébriant le 22 mars, de là être porté à Saint-Malo le 23, se joindre à ce qu'elle a réalisé de son côté à Sacey; puis, de Saint-Malo, des lettres de change seront expédiées dès le 24.

Le paiement de la charge de capitaine n'empêche pas cette femme de tête de s'occuper du mariage de son fils. Elle rassemble les pièces utiles au contrat; elle lui envoie, sur sa demande, un lit de camp qui servira dans le voyage de noces projeté en Picardie, et des objets de ménage ayant appartenu au baron de Sacey, sachant bien maigres les ressources des futurs époux.

Guébriant est fort occupé de son contrat de mariage; aussi écrit-il à sa mère qu'il n'a pas loisir de se retourner [1]. Sa fiancée, Renée du Bec-Crespin, était fille de René du Bec, marquis de Vardes et de la Bosse, chevalier des Ordres du Roi, gouverneur de La Capelle

1. Arch. Guébriant. Guébriant à Anne Budes : Paris, 21 mars 1632.

et du pays de Thiérache, chef de la Maison de Crespin, honorablement connue depuis six cents ans, et l'une des premières de la Normandie. Sa mère, Hélène d'O, était veuve du baron de Maineville, lorsque René du Bec l'épousa en premières noces [1]. Du côté maternel, la fiancée de Guébriant comptait une illustre parenté ; nommons entre autres le marquis de Saluces, allié à toutes les Maisons souveraines du temps, et Philippe de Villiers de l'Isle-Adam, le fameux grand maître de Rhodes, son grand-oncle. Elle avait comme frère vivant ce René du Bec, dont Guébriant avait été le témoin en duel, et qui, après son père, aura le gouvernement de La Capelle. Un frère aîné était mort d'une façon tragique. Certains racontent qu'en allant à Gênes visiter le seigneur Grimaldi, prince de Monaco, son parent, il fut assassiné par des bandits ; mais l'histoire semble être tout autre. Il aurait été tué par un paysan qu'il avait voulu battre. A la nouvelle de ce drame et pour en cacher la nature, le marquis de Vardes, « vénérable vieillard », envoya, dit-on, vers l'Italie les équipages de son fils, puis, à quelques jours de là, se fit écrire qu'il était mort subitement en chemin — petite comédie destinée à sauvegarder l'amour-propre paternel et l'honneur du défunt.

Renée du Bec-Crespin était personne d'esprit, très intelligente, fine, adroite, insinuante, d'un savoir-faire remarquable, intrigante, très fière, aimant les honneurs, ambitieuse au dernier point, nullement femme à diriger un intérieur, aimant la grande dépense. Sans être jolie, — les traits du visage étaient accentués — elle avait fort bon air et de la distinction. Elle épousa, dit-on, Jean-Baptiste Budes parce qu'elle trouvait en lui l'étoffe d'un grand capitaine. On la verra chercher, avec intelligence et ténacité, à le mettre en relief, et à l'aider ; elle travaillera aux intérêts de ses troupes, ne craignant pas sa peine, résolue à surmonter tous les obstacles. Plus tard, étant veuve, elle donnera la mar-

1. Le marquis de Vardes épousa, en secondes noces, Isabelle de Coucy, marquise de Vervins, dont il n'eut pas d'enfants.

que, comme ambassadrice extraordinaire en Pologne, d'une rare conception des affaires, et le roi Wladislas dira qu'il fallait l'avoir vue pour croire qu'une femme pût être capable des plus hauts emplois et des négociations les plus importantes. Avant d'épouser Guébriant avait-elle été mariée ? Nous n'avons pu trouver aucune trace certaine d'une première union. Plusieurs auteurs en parlent ; d'autres se taisent [1].

Le dimanche 21 mars 1632, Guébriant n'a que le temps de courir chez messieurs de Retz, de la Hunaudaye, de Molac et chez quelques amis pour les convier à venir signer au contrat, le soir à 4 heures, devant Herbin et Chapellain, notaires au Châtelet. Dans cet acte, le futur est intitulé : chevalier, comte de Guébriant, seigneur du Rocher, des Portes et autres lieux, capitaine d'une compagnie au régiment des Gardes du Roi, gentilhomme ordinaire de la Chambre. Renée du Bec y est dite fille de René du Bec-Crespin, chevalier des Ordres du Roi, conseiller de Sa Majesté en ses conseils d'État et privé, capitaine de 100 hommes d'armes de ses ordonnances, gouverneur de La Capelle, seigneur de Vardes, marquis de la Bosse-Montmorin. On y lit que l'union matrimoniale se fait « par advis et conseil de très haute et très puissante dame Louise de Bourbon, épouse de très haut et puissant prince Monseigneur Henry d'Orléans, duc de Longueville... ; de mademoiselle Marie d'Orléans... ; de haut et puissant seigneur messire Tanneguy de Rosmadec, chevalier,

1. Une quittance conservée dans les archives du comte de Guébriant, du 1er août 1631, dit que, par arrêt du 10 décembre 1626, messire Joseph de Grouche, baron de Chépy, avait été condamné au paiement d'une somme de 3.000 livres à demoiselle Renée du Bec, fille de messire René du Bec, marquis de Vardes. Cette quittance aurait-elle un rapport avec une première alliance? La chose est fort possible, peut-être même probable. Tallemant des Réaux, dans ses *Historiettes*, parle d'un mariage avec Chépy, « homme de qualité », et trouve que l'affaire ne fut pas très honorable pour la demoiselle, ayant duré dix ans, pendant lesquels, celle-ci serait retournée plusieurs fois avec son mari, qui finalement aurait consenti à la dissolution du mariage. La *Biographie* de Michaud parle de la rupture d'un premier mariage « au mépris de toutes les convenances ». D'autres auteurs se prononcent affirmativement et en termes sévères. Quant à Le Laboureur, historien du maréchal, ami de la famille, il reste muet sur ce point.

baron de la Hunaudaye, gouverneur du château de Dinan, cousin paternel... ; de messire Henry de Gondi, duc de Retz, marquis de Belle-Isle, pair de France, parent paternel... ; de haut et puissant seigneur messire Roger du Plessis, chevalier, seigneur de Liancourt, comte de Beaumont et de la Roche-Guyon, marquis de Montfort, premier gentilhomme de la Chambre du Roi, cousin paternel..., et de haute et puissante dame Jeanne de Schomberg, son épouse ; de dame Anne de Beauvilliers, tante paternelle... etc.

Pour exécution, le futur élisait domicile à Paris, « en la maison où il loge, où pend pour enseigne la fleur de Lys d'or couronnée », rue Saint-Honoré, paroisse Saint-Germain l'Auxerrois; et la future en « la maison du marquis de Vardes, son père », à Saint-Germain-des-Prés [1]. Le ménage ne semblait pas devoir être bien fortuné. Mademoiselle du Bec-Crespin apportait 72.000 livres, ses habits, bagues et joyaux ; son père lui promettait en outre une somme de 30.000 livres. M. de Guébriant n'avait de ses parents que de maigres biens attribués au moment des partages, après entente avec son frère Yves, qui s'était attribué une large part.

Mme du Hirel, en fort mauvais état de santé, ne pouvant assister au mariage, se contente d'écrire à la belle famille de son fils. Guébriant tient à lui présenter au plus tôt sa femme ; mais il serait désireux, en allant à Sacey, d'éviter la rencontre de la veuve de son frère aîné, la baronne de Sacey, à laquelle il garde rancune de n'avoir pas tenu la promesse qu'elle lui a faite d'avancer mille écus, lors de la contribution des siens au paiement de la charge de capitaine. « Elle m'eust bien plus obligé, écrit-il, alors de ne les pas promettre. » Sitôt donc assurée de l'éloignement de Mme de Sacey, la comtesse de Guébriant ira rendre ses devoirs à Mme du Hirel : mais, s'il faut agir autrement Mme de Guébriant partira dès le « premier commandement. » « Je vous jure qu'elle est dans ces sentiments-là, et qu'elle souhaite vos bonnes grâces autant que

1. Archives Guébriant.

moy. Elle le vous escript, mais elle vous prie de croire que ses actions vous le justifieront bien mieux que ses lettres. » Et Guébriant termine cette missive à sa mère en s'excusant de toujours l'importuner; mais n'est-ce pas en elle seule qu'il peut avoir recours[1] !

Au début de 1633, M. et Mme de Guébriant sont à Paris et Anne Budes leur écrit si souvent qu'elle craint, dit-elle, de les ennuyer[2]. Elle est inquiète, à cette époque, du règlement de la succession de son fils Sacey ; car sa veuve montre une âpreté et un empressement qu'expliquent ses projets de remariage avec Jacques de Saint-Gilles[3]. Les règlements de comptes terminés, la vertueuse mère voudrait bien passer le reste de sa vie le plus tranquillement possible. Parvint-elle à trouver un peu de calme avant de mourir le 17 octobre 1634 ? Elle n'eut pas, en tout cas, la joie de voir réaliser ses espérances de brillante fortune conçues en faveur de Guébriant ; il s'en fallut de quelques années. Après la mort de cette femme de bien, une sage direction manqua aux enfants du baron de Sacey ; aussi faut-il peut-être y trouver l'explication de leur étrange éducation.

De 1632 à 1635, on ne trouve rien de bien saillant dans la carrière militaire de Guébriant. Contentons-nous de remarquer qu'il accompagna Louis XIII dans ses divers voyages en France et en Lorraine en qualité de capitaine au régiment des Gardes.

1. Arch. Guébriant. Guébriant à Anne Budes : Paris, 12 avril au soir 1632.

2. Arch. Guébriant. Anne Budes à M. de la Coste ; Sacey, 24 janvier 1633.

3. Arch. Guébriant. Elle épousa Saint-Gilles le 26 juin 1633.

CHAPITRE II

LA DÉFENSE DE GUISE (1635 ET 1636)

Pendant la campagne de Mayence, en 1635. — En Picardie. — L'invasion en 1636. — *Perte de La Capelle et du Catelet.* — Du Bec Crespin et Saint-Léger. — Le prince Thomas de Savoie-Carignan marche sur Guise. — *Guebriant sauve cette place.* — Perte et reprise de Corbie.

La France entrait ouvertement en hostilité avec la Maison d'Autriche en 1635. La période française de la guerre de Trente ans commençait. Dans les différentes phases de cette grande lutte, nous allons voir Jean-Baptiste de Guébriant déployer son ardeur et apporter tout le poids de sa vaillante épée.

Après quelques mois d'apprentissage militaire avec le grade de lieutenant général, sous les ordres du maréchal de la Force, guerrier de marque vieilli sur les champs de bataille loin de la Cour et des intrigues, Louis de Nogaret, cardinal de la Valette, troisième fils du duc d'Epernon, était appelé, en mai 1635, par la confiance royale au commandement d'une armée qui se formait à Langres. A cette armée nouvelle fut attaché le comte de Guébriant ; avec elle il prit part à la campagne exécutée jusqu'au delà de Mayence et à la fameuse retraite, qui faillit se changer en un effroyable désastre[1]. Avant d'atteindre Mayence, l'armée de la

1. Voir le détail de la campagne et de cette mémorable retraite dans *Le Cardinal de la Valette, lieutenant général des armées du Roi*, chap. III.
A Paris on ne se rendit pas bien compte des difficultés de la cam-

Valette s'avança jusqu'à Bingen, sur le Rhin, qui tenait garnison impériale de 500 hommes. Le blocus commença le 9 août, et, pendant deux jours, le canon français battit les murailles. A la vue d'une brèche considérable, les habitants exigèrent des officiers la reddition de la place. A cette attaque, Guébriant commandait un bataillon de six compagnies des Gardes ; un coup de mousquetade lui fit une blessure à l'épaule, « mais sans péril », dira la *Gazette* de Renaudot, pendant qu'il faisait les approches devant la ville et une barricade à sa porte[1].

Durant la retraite on remarqua la bravoure et la présence d'esprit de M. de Guébriant. Le 21 septembre, l'armée franco-weimarienne quittait Ridesheim, se dirigeant vers Saint-Avold, ayant Turenne à l'avant-garde, lorsque, après avoir marché toute la journée, elle fut surprise de rencontrer, le soir, près de Handreheim, 4.000 chevaux hongrois et allemands, sous les ordres du comte Colloredo, solidement installés au delà d'une petite rivière desséchée. Les ennemis se rangèrent aussitôt en bataille et disposèrent seize pièces de petit calibre sur un coteau. Bernard de Saxe-Weimar installa des canons sur la hauteur voisine ; les troupes se préparèrent à charger. Après cinq ou six salves, le régiment des Gardes, celui de Rambures et quelques autres troupes, soutenues par la cavalerie de l'avant-garde, se jetèrent sur la cavalerie étrangère, qui dut « faire caracolle », et rompre en désordre, laissant 200 morts,

pagne. Bouthillier lui-même semblait ignorer quels prodiges d'adresse la Valette et Weimar eurent à faire pour ramener leurs troupes jusqu'à Metz. C'est ainsi qu'il écrivait, le 5 octobre, à M. Pény, secrétaire du Roi, faisant les affaires de l'ambassade en Espagne : « Il (la Valette) a repassé le Rhin pour se rapprocher de Metz, d'où il faut qu'il tire les choses nécessaires pour la subsistance de l'armée. Ça n'a pas été sans coup férir, parce que Gallas avait envoyé sur son chemin cinq mille chevaux que ledit sieur cardinal a défaits, et obtenu ensuite divers avantages sur ledit Gallas dans les escarmouches qui se sont passées entre les gens de guerre des deux armées. » Bibl. nation. ffr., V. 22334-9, 5 octobre 1635.

La *Gazette extraordinaire* du 6 octobre parle plus conformément à la vérité : « On peut, dit-elle, conter (*sic*) entre les plus belles actions qui se soyent faites de ce siècle cette brave et généreuse retraite. »

1. *Gazette extraordinaire* du 27 août 1635, n° 121.

300 ou 400 prisonniers et 13 canons. Les gendarmes et les chevau-légers de la Garde du Roi, les gentilshommes volontaires, faisant ensemble quelque trois cents cavaliers, suivis des enfants perdus de l'infanterie française, que menait M. de Guébriant, dont c'était le jour de commander le bataillon d'avant-garde, opérèrent une poursuite à fond de train, et mirent 18 régiments « en si grande confusion, dit une relation, que pas un ou peu d'entr'eulx eurent le loisir de penser à se deffendre, les uns jettantz leurs armes et cuirasses à terre, abandonnantz et laissantz leurs chevaulx pour se sauver dans les bois circonvoisins, et les autres en se jettantz dans la ripvière, où grand nombre se noyèrent [1] ».

Les attaques d'ennemis constamment en contact, la difficulté d'avancer par des chemins affreusement détrempés, le manque de chevaux, la nécessité d'alléger la marche font, à certain moment, décider la destruction des pièces d'artillerie. Mais cet abandon n'augmenterait-il pas l'audace des adversaires ? Guébriant réclame alors la conduite du canon, et, avec des efforts inouïs, parvient à l'amener jusqu'à Birkenfeld, malgré les Croates, toujours en éveil, toujours là, prêts à saisir leur proie[2].

L'armée franco-weimarienne s'éloigne de Vaudrevange, le 27 septembre ; en route pour Saint-Avold, elle acquiert la certitude que Gallas, avec 8.000 chevaux, cherche encore à lui couper sa retraite. La Valette et le duc Bernard se portent en tête de la colonne afin de prendre sans retard le parti qu'imposeront les événements. La matinée se passe sans incidents ; mais, dans l'après-midi, l'avant-garde, les gendarmes de M. le Prince et les bagages ont déjà traversé le petit pont de Boulay [3], lorsque les ennemis, embusqués dans une futaie sur la hauteur, apparaissent subitement. Neuf régiments impériaux, six de Croates et de dra

1. Bibl. Nat. Clairambault. V, 381-428.
2. Croates, couramment appelés *cravates*, en France.
3. Actuellement : Bolchen.

gons s'élancent à la charge, avec d'épouvantables hurlements, contre la cavalerie française et weimarienne, commandée par Hepburn, Taupadell et le général-major comte de Rittberg [1]. Guébriant, qui protège la retraite avec 400 mousquetaires, tirés des Gardes et autres corps, soutient bravement le choc impétueux de ces redoutables adversaires, répond à coups de sabre et d'escopette, donne tête basse dans la mêlée, fait merveille, parvient à rompre les rangs des Impériaux, et à les mettre en fuite. « Il échauffa nos gens et refroidit l'ardeur des ennemis », écrit l'auteur de ses mémoires [2].

Le Roi n'employait, en 1636, qu'une modeste armée à la défense des frontières de Picardie; les places semblaient assez bien pourvues, et l'on espérait avoir le temps d'y jeter encore, au moment nécessaire, un supplément de troupes. Les garnisons, déjà fortes, opéraient chaque jour des reconnaissances lointaines; Français et Espagnols s'entrechoquaient fréquemment. Au mois de janvier, les ennemis brûlaient deux villages aux environs de Péronne, et le duc de Chaulnes, en guise de représailles, incendiait les faubourgs de Bapaume. Le sieur de Rambures réduisait en cendres Auchy-le-Château, et y passait une compagnie de cent chevau-légers espagnols au fil de l'épée; puis il chassait quatre compagnies du bourg d'Aubigny, près d'Arras, s'emparait d'Avesnes, et taillait en pièces la garnison de Saint-Pol.

De part et d'autre on agissait en barbares, brûlant, tuant, ravageant. C'était une effroyable guerre de partisans, et les événements paraissaient devoir prendre, d'un instant à l'autre, une tournure très grave.

Le Roi supplie les Hollandais de lui renvoyer au plus

1. Le colonel écossais Hepburn, connu en France sous le nom de Hébron, maréchal de camp, commandant l'arrière-garde, avait mis à l'extrême pointe d'arrière le comte de Guébriant, avec des mousquetaires. Guébriant marchait immédiatement après la cavalerie française et weimarienne, commandée par M. de Mouy, faisant fonction, par commission, de mestre de camp de la cavalerie française en l'absence du marquis de Sourdis.

2. *Mémoires pour servir à l'histoire du maréchal de Guébriant*, chap. I, livres 9-10-11.

vite les troupes qu'il leur a prêtées; mais ceux-ci objectent en avoir encore besoin jusqu'à la reprise du fort de Schenk. Le Roi insiste; ils se contentent de s'excuser. Schenk étant tombé en leur pouvoir le 30 avril, ils répondent enfin, mais à contre-cœur et lentement, à ce pressant appel. Le 31 mai, les troupes françaises — 8.000 hommes de pied et 2.000 chevaux — s'embarquent alors à Rotterdam; mais, avant d'aborder en France, elles éprouvent d'énormes difficultés, provenant d'une systématique mauvaise volonté, qu'elles rencontrent partout sur leur route. En compensation de leur retrait, les États Généraux reçoivent de Louis XIII la somme de 1.500.000 livres pour l'entretien de 10.000 hommes de pied et de 2.000 chevaux, moyennant la promesse formelle d'entrer en campagne contre les Espagnols avant deux mois, et n'en font rien. Contents d'avoir repris Schenk, uniquement soucieux de leurs intérêts immédiats, ils mettent leurs troupes en garnison pour l'été, laissant Français et Maison d'Autriche se débrouiller entre eux. Aussi, bien tranquille du côté des Provinces Unies, le cardinal Infant, gouverneur des Pays-Bas, joint ses forces à celles des princes de Lorraine, le duc Charles et François, évêque de Verdun, son frère[1]. Il ordonne à Piccolomini et à Jean de Werth de lever le siège de Liège, qui traîne en longueur, de concentrer leurs troupes et de s'unir à lui.

Ainsi se forme une puissante armée — 20.000 chevaux et 10.000 hommes de pied — qui passe la frontière sous le commandement du prince Thomas de Savoie-Carignan, de Jean de Werth et de Piccolomini. Le 3 juillet, La Capelle est investi; le surlendemain le cardinal Infant lance un manifeste dans lequel il prétend agir de la sorte pour forcer le Roi à faire une bonne

1. Ferdinand d'Autriche, frère de Philippe IV, roi d'Espagne, dit le *cardinal Infant*; archevêque de Tolède. Mort le 9 novembre 1641, à 32 ans, après avoir fait preuve de hauts talents militaires.

Le duc d'Aumale (*Hist. des princes de Condé*, t. III) dira de lui : « Ce prince ne manquait ni de mérite ni de fermeté... Il appartenait à la grande école de stratégie espagnole; mais lymphatique et déjà alourdi, il ne voulait frapper que des coups sûrs et perdait souvent l'occasion... »

et durable paix. C'était aussi pour qu'une vigoureuse diversion en Picardie fît lever le siège de Dôle en Franche-Comté. Le manifeste de l'Infant est favorablement accueilli par les Picards, mécontents de nouveaux impôts, dont ils sont accablés. De Noyers écrit au maréchal de Chaulnes, leur gouverneur, que le peuple d'Amiens, exaspéré de l'imposition du sou pour livre et de l'affaiblissement des troupes de la citadelle « sème des bruits séditieux et que les plus mutins osent crier qu'il ne leur importe quel maître ils servent puisqu'ils sont réduits à la dernière misère [1] ». Le maréchal de Chaulnes avait provoqué ce mécontentement des Amiénois, en retirant de la citadelle la plus grande partie des armes, des munitions et de la garnison, afin de mettre son château de Chaulnes hors des insultes des Espagnols. « En vérité, Monsieur, lui écrit encore de Noyers quelques jours après, il y faudrait pourvoir autrement. Cela vous regarde si fort que vous ne devez rien négliger ni épargner afin de prévenir le mal. Je voudrais envoyer pour trois mois cinq cents hommes dans la citadelle et y mettre toutes les autres choses nécessaires pour la défendre et contre l'ennemi et contre la canaille de la ville qui est mal affectionnée. Vous me permettez, Monsieur, de vous dire que vous faites beaucoup d'autres dépenses qui ne sont pas si nécessaires [2]... »

La nouvelle de l'invasion arrive subitement à Paris. On ne s'y attendait pas. L'affolement devient général; le désarroi règne un instant en haut lieu ; le danger public apparaît démesurément grossi par l'imprévu du coup. Mais les premiers moments passés, la consternation se change en un prodigieux élan de patriotisme dans toutes les classes de la société ; une armée considérable surgit pour ainsi dire de terre, prête à courir sus aux Espagnols [3].

1. *Hist. du règne de Louis XIII*, par M. Le Vassor : *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat. Honoré d'Albert, duc de Chaulnes, maréchal de France, frère cadet du duc de Luynes.

2. *Hist. du règne de Louis XIII*, par Le Vassor, t. V.

3. Voir : *Épisode de la guerre de Trente ans : Le cardinal de la Valette*, p. 272 et suivantes.

La prise de La Capelle fut donc un des premiers exploits des envahisseurs, libres à peu près de leurs mouvements, puisqu'ils n'avaient devant eux pour les arrêter que certaines places de second ordre. La Capelle était alors un médiocre château assez bien situé cependant, avec faible garnison, et dont les travaux de fortification restaient inachevés. On n'y voyait que six canons, « dont la moitié estoit sur le ventre sans affût », et le fossé possédait si peu d'eau que les Espagnols jugèrent inutile d'employer les fascines qu'ils avaient faites dans un bois voisin pour le combler. Le baron du Bec-Crespin, fils du marquis de Vardes et frère de Mme de Guébriant, avait obtenu la succession de son père au gouvernement de cette place, pour avoir contribué, disent les *Mémoires* de Richelieu, à soustraire le Roi aux intrigues de la Reine mère. Nous l'avons déjà rencontré dans un duel, où Guébriant lui servait de témoin. C'était, raconte l'abbé Arnauld, un « homme d'esprit et de qualité, mais qui n'avait jamais vu la guerre ». Il connaissait le fort et le faible de la place et savait exposer avec bon sens et clarté ce que pouvait entreprendre l'ennemi, et comment il s'y opposerait. « César luimême n'aurait pas pu en parler plus pertinemment », ajoute Arnauld. « Cependant cet homme, si habile et si brave dans son cabinet, perdit l'esprit et le cœur à la vue des ennemis..., tant il est rare que dans un métier si périlleux la spéculation toute seule puisse former un bon officier [1]. »

Jugeant toute résistance inutile, la faible garnison obligea du Bec à se rendre, disent les uns. Le gouverneur, suivant les *Mémoires* de Richelieu, aurait contraint les officiers à la capitulation, « avec menace, s'ils ne la signaient pas, de les mettre, sans espérance de quartier, entre les mains des ennemis ». René du Bec fut-il aussi coupable, aussi lâche que le disent Richelieu et certains avec lui ? En tous cas, il est positif qu'il n'a su prolonger la résistance jusqu'aux limites qu'exi-

1. *Mémoires de l'abbé Arnauld* (Antoine Arnauld, abbé de Chaumes, aîné des fils d'Arnauld d'Andilly).

geait l'honneur. Après sept jours d'investissement, le 10 juillet, il entamait les pourparlers, et sortait de la place rendue. La politique fit retomber à tort sur le gouverneur de La Capelle tout le malheur de l'invasion de la Picardie : aussi du Bec eut-il l'heureuse inspiration de franchir au plus vite la frontière. Richelieu ordonna d'instruire son procès, et, pour en imposer aux juges, fit assister le Roi au conseil de guerre, qui, le 14 août, déclara du Bec-Crespin coupable du crime de lèse-majesté pour avoir, par lâcheté et perfidie, « remis aux mains des ennemis la place de La Capelle ». Ce conseil le condamnait à être écartelé par quatre chevaux en place de Grève ; ses bras et jambes devaient ensuite être attachés à quatre potences plantées sur le chemin de Picardie, hors les murs de Paris, et sa tête fichée au bout d'une pique, au-dessus de la porte Saint-Denis.

Le jugement se ressentit de la fureur qu'avait le cardinal duc de ne pas tenir sa proie, « d'autant, avoue-t-il dans ses *Mémoires*, que le dit baron du Bec, au lieu de venir rendre raison à Sa Majesté de la place qu'elle lui avait confiée, se sentant coupable d'une si énorme lâcheté, s'est absenté à la justice du Roi ». A celui qui apporterait la tête du pauvre gouverneur, on promettait la somme de 60.000 livres[1].

Le même conseil de guerre condamnait le gouverneur du Catelet, Étienne de Saint-Simon, baron de Saint-Léger, oncle du premier duc de Saint-Simon, qui, bientôt après du Bec, capitulait en deux jours[2]. Saint-Léger inspirant fort peu de confiance, le Roi avait trouvé nécessaire de mettre dans la place menacée un bon officier pour surveiller sa conduite et exciter, en cas d'attaque, le courage de la garnison et des habitants. Le choix tomba sur M. de Pontis, officier de valeur, d'un courage éprouvé. « Jugeant qu'il n'y aurait ni honneur ni profit pour ce brave officier à défendre

1. *Mémoires du card. de Richelieu.* — Aff. Étr., France, V. 1678-226. « Paris, Sa Majesté y estant, le 14 août 1636 » : *Jugement.*

2. Aff. Étr., France, V. 1678-224. « Paris, Sa Majesté y estant, le 14 août 1636. » *Jugement.*

une place dépourvue de tout », où il pourrait laisser « sa réputation et sa vie », le maréchal de Brézé rendit Pontis introuvable. A son défaut, on envoya M. de Nargonne, « homme de cœur », qui entra dans Le Catelet mais ne put empêcher Saint-Leger de rendre le lendemain cette place encore sans brèche, à peine battue par le canon. Nargonne en sortit comme otage ; naturellement Richelieu se montra fort dur pour lui ; il le tint enfermé durant cinq années sous le pretexte qu'il n'avait pas fait son devoir. Nargonne pouvait-il mieux le faire ? En avait-il les moyens et assez d'autorité ?

Le double jugement ne put être exécuté, du Bec et Saint-Léger ayant passé la frontière. Aussi le sieur de Bellejamme dut-il se contenter de faire pendre en effigie sur la place de Grève ces deux coupables que Richelieu nommera des « coquins qui ne se sont pas voulu defendre ». Le 20 août, le capitaine Manfieux, exempt de la prévôté de France, reçut l'ordre de raser les maisons appartenant au baron du Bec, « convaincu du crime de lèse-majesté », et, pour que la postérité n'ignore pas sa perfidie, il fut en outre ordonné « que les bois de haute futaye estant autour d'ycelles seroient coupés à hauteur d'homme[1] ». Après la mort de Richelieu, René du Bec-Crespin, baron du Bec, marquis de Vardes, sera déclaré innocent par arrêt du Parlement de Paris, et rentrera dans tous ses biens[2]. Saint-Léger revint imprudemment en France sans autorisation quelque temps après sa condamnation, et y mourut d'une manière étrange. Étant à Marsillac chez l'abbé de Saint-Léger, il se plongea dans une cuve pleine de

1. *Hist. de Louis XIII*, par Le Vassor ; Arch. hist., guerre. V. 28-377 (Madrid, 4 août 1636), V. 32-151 (14 août 1636), V. 22-162 (Chantilly, 20 août 1636) ; *Mercure Francais*, 1636 ; *Mémoires du card. de Richelieu* ; *Mémoires de l'abbé Arnauld*.

2. Il avait épousé, vers 1618, une ancienne maitresse de Henri IV, Jacqueline de Breuil, comtesse de Moret. Henri IV avait marié Jacqueline au comte Cési-Sancy, qui fut depuis envoyé comme ambassadeur à Constantinople. Mais en la mariant, le Roi avait stipulé que Cési-Sancy quitterait la comtesse dès le soir des noces ; ce qui eut lieu.

vin nouveau et de marc : aussitôt entré, il cria que la vapeur le suffoquait ; on fit l'impossible pour l'en sortir ; un palefrenier se jeta dans la cuve ; tous deux y restèrent asphyxiés. L'abbé de Vaillac fit arrêter le valet de chambre du défunt, le sergent-major du Catelet et l'abbé de Saint-Léger, témoins du drame, « conformément à la teneur de l'arrest donné contre Saint-Léger et du Bec, qui rend criminels ceux qui leur donnent assistance[1] ».

Depuis quelques années, la Cour se préoccupait de la situation de la ville de Guise. En 1631, le duc de Chaulnes, gouverneur de Picardie, et le sieur de Noyers, intendant et contrôleur général des finances, recevaient l'ordre de « faire reparer les manquements » qu'ils y trouveraient[2]. En même temps y étaient envoyés, Philippe de la Verinne, en qualité de lieutenant de roi, et sept compagnies du régiment de Navarre, pour renforcer la garnison. L'année suivante, Catherine de Joyeuse, duchesse de Guise, recommandait au gouverneur de la place, le sieur de l'Eschelle, de veiller avec soin à sa conservation[3]. Ordres et avis furent encore donnés postérieurement. Malgré cela, Guise se trouvait, en 1636, dans un état déplorable : ses défenses étaient ruinées, ses murailles ouvertes en divers points, les citernes rompues, le canon en partie démonté. Le gouverneur l'Eschelle, brave homme toujours malade, ne pouvait répondre aux exigences de sa charge.

Au surplus une violente épidémie, qui sévissait dans toute la région, à Reims, à Laon, à Saint-Quentin, faisait son apparition à Guise, malgré les précautions pour l'éviter. On y remettait en vigueur de vieux règlements : des huttes couvraient les remparts avec défense d'en laisser approcher le bétail à moins de cent pas ; les maisons infestées ne pouvaient être aérées sans autorisation municipale...

1. Aff. Étr., France, V. 245-240. Richelieu à... Abbeville, 3 novembre 1636. Aff. Étr., France, V. 1678-424... au comte de Chavigny : Abbeville, 1er novembre 1636.

2. Le Roi aux habitants, 29 juillet 1631.

3. 24 juillet 1632.

Jugeant avec raison que les Espagnols, après s'être emparés de La Capelle, attaqueraient la ville de Guise, « dernière clef de la province de Picardie », à laquelle les circonstances présentes donnaient une grande importance, le Roi choisit le comte de Guébriant pour aider le gouverneur malade à la défendre. En conséquence il lui ordonnait, le 6 juillet, de s'y jeter avec 6.000 hommes[1]. La ville, reconnaissante de l'arrivée d'un tel secours, envoyait une gratification à Mme de Guébriant[2]. « J'ai reçu une commission du Roi, écrivait le duc de Chaulnes au nouveau défenseur, avec ordre de Monseigneur le cardinal de la remplir de votre nom, afin que vous commandiez dans la ville de Guise, ce qui m'oblige d'en écrire au sieur de l'Eschelle. En raison d'infirmités qui l'empêchent d'agir, l'Eschelle demeurera le second dans la place[3]... » La garnison, avant l'arrivée du renfort, comprenait déjà 22 compagnies d'infanterie et 9 de cavalerie, outre 48 cavaliers de la compagnie de Praslin: elle avait fait d'heureuses sorties, et venait de se signaler contre les troupes du Cateau-Cambrésis. En cas d'alarme, tout le monde devait se réunir sur la place d'armes, les portes des maisons devaient s'éclairer et des feux de bois s'allumer dans les rues afin de répandre la clarté et d'éviter le désordre.

Guébriant s'emploie tout d'abord à remonter le moral des habitants, et leur explique ce qu'il veut pour la résistance; il fait consolider les murs et élever des retranchements; lui-même travaille avec les soldats, et, par son exemple, détermine les habitants assez flegmatiques à l'imiter. En quelques jours, Guise se trouve en état de recevoir les ennemis[4]. Après avoir occupé Etreux, les Espagnols paraissent, le 13 juillet, aux environs de Guise, et emploient deux jours à la recon-

1. Tirés des régiments de Champagne, de Saint-Luc, de Vervins, de Langeron, de Biscaras.

2. Arch. de la ville de Guise, délibérations, f° 209; *Hist. de la ville de Guise*, par l'abbé Pêcheur, t. II.

3. Archives Rotrou, V. 1-5. Chaulnes à Guébriant: 7 juillet 1636.

4. Arch. Rotrou, V. 1-10. Soissons à Guébriant: La Fère. 12 juillet 1636.

naissance des abords. Le 16, ils se rangent en bataille dans la plaine de Rucoy avec 25 pièces d'artillerie ; le prince Thomas avance en pointe jusqu'au château de l'Etang, dépêche un trompette pour engager la place à se rendre, et n'obtient de Guébriant qu'une fière réponse lui conseillant de faire tout d'abord abattre trente brasses de muraille pour monter à l'assaut. Le même jour, le prince va camper entre l'abbaye d'Origny-Sainte-Benoite et Ribemont, laissant quelques morts devant Guise, et renonçant à l'attaque qui lui semble trop difficile.

Le capitaine Lorme, gouverneur espagnol de La Capelle, ne restait pas inactif sur la frontière. Il ramassait du butin, faisait des prisonniers, tuait, brûlait ; il battait 300 chevaux du maréchal de Chaulnes et du sieur de Rambures. Le Roi mit sa tête à prix — 2.000 pistoles à celui qui l'amènerait mort ou vif. Le comte de Guébriant, délivré du prince Thomas de Savoie-Carignan, lui dressa des embuscades. Ayant appris de ses courriers que Lorme faisait paître, aux abords de La Capelle, du bétail volé aux paysans, il fait cacher un détachement de cavalerie dans le bois de Lerzy, voisin de la place, et donne l'ordre à d'autres cavaliers de tenter la capture de quelques vaches. A la vue d'une proie qu'il juge facile à saisir, Lorme bondit sur eux, à la tête d'une compagnie, et les poursuit jusqu'au piège qu'on lui a tendu. Vingt des siens tombent à la première salve ; les deux troupes s'élancent furieusement, et combattent corps à corps. Au bruit de l'action, l'infanterie espagnole sort de La Capelle, accourt ; mais 20 cavaliers d'élite ralentissent son élan. Finalement Lorme et 30 de ses braves restent prisonniers, et, sous bonne escorte, prennent le chemin de Guise.

« Jusqu'ici je n'ai pas osé vous rendre compte de l'état où j'ai trouvé la ville et le château de Guise, crainte que mes lettres ne tombassent entre les mains des ennemis, écrit le comte de Guébriant à Richelieu, le 24 juillet. Maintenant qu'ils se sont un peu éloignés, je dois, ce me semble, pour satisfaire à mon devoir, dire à votre Eminence que jamais place ne fut abandonnée

comme l'était celle-ci lorsque j'y suis arrivé. La quantité de gens de bien qui s'y sont trouvés et le soin que chacun en particulier et tous en général y ont apporté a fait que les ennemis se sont contentés de la voir après y avoir perdu 15 ou 16 hommes aux approches. Mais comme l'on a proportionné les travaux à la bizarrerie de l'assiette et à la force de la garnison, qui y était, et que la résolution est aujourd'hui d'en ôter la plus grande partie, je supplie très humblement votre Éminence de trouver bon que je l'assure qu'il n'y a homme vivant qui puisse avec 900 ou mille hommes (ainsi qu'on propose de me laisser) non pas répondre de la conservation de la place, mais seulement la garantir de surprise. Il faudra abandonner tous les travaux que nous avons faits, qui seront autant d'avantages aux ennemis, et se contenter de garder le château, dans lequel il n'y a que deux puits, qui ne sauraient fournir de l'eau pour 200 hommes par jour. Il est vrai que, depuis que j'y suis, j'ai fait accommoder une citerne ; mais dans la saison où nous sommes, votre Éminence sait que les pluies ne sont pas ordinaires. La crainte que j'ai d'être importun me fait remettre à M. de Noyers à vous dire le reste des particularités et surtout attendre vos commandements[1].... »

Recevant l'ordre de maintenir à Guise une garnison de 2.000 hommes, le comte de Soissons répondait au Roi que, de l'avis de tous ses officiers, dans l'état où se trouvait la place, il fallait plus de monde pour la défendre et moins pour conserver le château seul.[2] On estimait cependant, à la Cour, qu'avec cet effectif, les habitants et paysans des environs en plus, Guébriant pourrait garder et la ville et le château. Ils doivent contribuer à leur propre protection.

C'est ainsi qu'on l'entend, le Roi ne pouvant fournir à toutes les dépenses des villes, écrira de Noyers[3].

1. Aff. Étr., France, V. 1678-126 ; et Archives Rotrou. Guébriant à Richelieu ; Guise, 24 juillet 1636.

2. Aff. Étr., France, V. 1678-138-141. Louis de Bourbon au Roi ; 28 juillet 1636.

3. Arch. Rotrou, V. I-11. De Noyers à Guébriant ; 26 juillet 1636.

Sur ces entrefaites, il était prescrit à Guébriant d'aller rejoindre M. le Comte, qui se dit fort impatient de le voir et de l'assurer de son estime [1].

Cependant, si M. de Guébriant redoutait encore quelque tentative contre Guise, il ne se ferait pas scrupule de brûler les faubourgs, la ville basse même, et enverrait rapidement à La Fère et à Laon le plus de canon et de blé qu'il pourrait, afin d'ôter courage à l'ennemi, « m'assurant, lui écrit le Roi, que vous n'oublierez rien de ce que je puis attendre d'un homme de cœur et affectionné à mon service [2] ».

Conformément à ce qui lui est conseillé, Guébriant envoie de l'artillerie de Guise à La Fère et à Laon; M. le Comte lui écrit à la date du 27 août de n'en garder que le nécessaire à la conservation de la place [3]. Quant à son départ de Guise, les projets sont modifiés. Il y restera provisoirement encore, l'ennemi pouvant revenir de ce coté. Mais ne pourrait-il pas avec succès entreprendre quelque chose sur La Capelle, renseigner sur les forces de cette garnison, et découvrir les desseins des ennemis [4] ?

De Noyers insiste sur ce point : jamais Guébriant n'aura plus belle occasion d'entreprendre sur les Espagnols: la garnison de Guise est forte et celle de La Capelle faible [5]. Comme la retraite des ennemis fait croire qu'ils veulent entrer en Champagne, il devra se tenir sur ses gardes avec soin non seulement pour la conservation de Guise, mais encore de toute la Thiérache.

S'il apprend qu'ils marchent vers la Champagne, il jettera dans Ribemont 3 ou 400 mousquetaires résolus qui empêcheront le passage de l'Oise; la chose sera d'autant plus aisée que les Espagnols cheminent, assure-t-on, sans infanterie ni canon [6]. A la fin d'octo-

1. Arch. Rotrou. V. I-19. Soissons à Guébriant : La Fère.... juillet 1636.

2. Arch. Rotrou, V. I-22. Le Roi à Guébriant : Paris, 5 août 1636.

3. Arch. Rotrou, V. I-29. Soissons à Guébriant : Compiègne, 27 août 1636.

4. Arch. Rotrou. V. I-35. Le Roi à Guébriant : château de Mainelay, 23 septembre 1636.

5. Arch. Rotrou. V. I-37. De Noyers à Guébriant : 26 septembre 1636.

6. Arch. Rotrou. V. I-38. Le Roi à Guébriant : Amiens, 11 octobre 1636.

bre, le marquis de Praslin amène à Guise 500 chevaux de renfort pour y tenir garnison [1].

A la Cour l'attitude du comte de Guébriant était fort appréciée. A diverses reprises, le Roi et ses ministres lui avaient fait connaître leurs sentiments à cet égard. « J'ai su bien particulièrement, lui écrit Louis XIII en juillet, avec combien de vigilance, d'assiduité, de courage et d'affection vous vous employez et faites travailler chacun à votre exemple à tout ce qui est jugé nécessaire pour la sûreté de Guise, qui est si important à la conservation de toute la province, dont cette place défend l'entrée [2]... » Et Sublet de Noyers, le 5 septembre, parlant des succès récents : « le Roi n'en eust pas plus tost veu le récit qu'il me fist l'honneur de me l'envoyer pour le faire voir à S. Éminence » ; on est très satisfait de lui [3]. Enfin, M. de Fontenay-Mareuil dira : « M. de Guébriant se fit dès lors remarquer tel qu'il estoit ».

Le péril espagnol n'était pas conjuré sur tous les points. Le maréchal de Brézé avertissait Richelieu que des troupes fraîches renforçaient continuellement les ennemis ; 7 à 8.000 hommes, disait-on, les avaient déjà rejoints. « Je ne sais, quant à moi, où ils en prennent tant », ajoutait-il. Le bruit se répandait même qu'ils avançaient plus forts que les Français et les Hollandais réunis [4]. Il est certain que leurs succès continuaient. Ils marchèrent sur Corbie. Le gouverneur de cette place, le baron de Mailly, et M. de Soyecourt, lieutenant général au gouvernement de Picardie, inspiraient fort peu de confiance pour sa défense. Le sieur de Saint-Preuil, « gentilhomme de cœur et de service », selon Chavigny, crut donc utile de se glisser à travers l'armée ennemie et de passer le fossé de la ville à la

1. Arch. Rotrou, V. 1-52. Le Roi à Guébriant ; 25 octobre 1636.
2. Arch. Rotrou, V. 1-13. Le Roi à Guébriant ; Madrid, 24 juillet 1636.
3. Arch. Rotrou, V. 1-32. De Noyers à Guébriant ; 5 septembre 1636.
4. Aff. Étr., France, V. 1678-114. Brézé à Richelieu ; La Fère, 29 juillet 1636.

nage, afin de les encourager à la résistance. Mais tout fut inutile ; Corbie capitula. Dans ses *Mémoires*, Richelieu se montre dur à l'égard du gouverneur. Mailly était coupable d'une extrême négligence. Un conseil de guerre, réuni le 26 octobre à Amiens, condamna gouverneur et lieutenant général[1].

Avant la fin d'août, le Roi put rassembler une armée de 30.000 hommes de pied et de 12.000 chevaux. En personne il se rendit à Senlis pour faire marcher les troupes, à la tête desquelles il plaça Gaston d'Orléans, son frère, lui donnant le comte de Soissons ainsi que les maréchaux de la Force et de Châtillon pour lieutenants[2]. Gaston n'avait que de médiocres qualités militaires. Il n'en était pas de même de M. de Soissons, prince ardent, susceptible, au tempérament guerrier, ni du vieux la Force rompu à la vie des camps ; quant à Châtillon, il était, selon le duc d'Aumale, « brave homme, très gros et lourd de corps et d'esprit, rarement vainqueur, mais admirable au feu », d'une audace froide, et d'un calme proverbial. Dans le Nord, le gros événement de l'automne fut la reprise de Corbie par M. le Comte, qui accordait, le 10 novembre, les articles de la capitulation[3]. Tout joyeux, ce prince écrivait le lendemain au Roi : « Je viens, de l'advis de tous les officiers de l'armée de Vostre Majesté, de signer la cappitulation de Corbie[4]... » En Franche-Comté, M. le Prince avait levé le siège de Dôle au mois d'août ; mais par contre, en Bourgogne, le cardinal de la Valette et le duc Bernard remportèrent d'éclatants succès sur le comte de Gallas, général des Impériaux[5].

1. Aff. Étr., France, V. 1678-405 et suiv ; jugements rendus par le conseil de guerre, le 26 octobre 1636. Aff. Étr., France, V. 1678-324. Chavigny à..., 21 septembre 1636. Bibl. Nat. ffr., V. 7596-169 V°.

Les Espagnols donnèrent le gouvernement de Corbie au sieur Georges de Brimeus. Le marquis de Fontenay commandait les troupes royales dans les environs de Corbie. Aff. Étr., V. 1678-452.

2. *Mémoires du card. de Richelieu.*

3. Aff. Étr., France, V. 1678-459. *Hist. des princes de Condé*, par le duc d'Aumale, t. III, p. 436.

4. Aff. Étr., France, V. 1678-470. M. le Comte au Roi ; camp devant Corbie, 11 novembre 1636.

5. Voir : *Épisodes de la guerre de Trente ans : Le cardinal de la Valette*, p. 288 et suiv.

Louis XIII rappela Guébriant, que les habitants de Guise voulaient indéfiniment garder, se croyant invulnérables tant qu'il serait avec eux. Longtemps ceux-ci lui resteront reconnaissants de les avoir sauvés ; longtemps ils lui conserveront un vivant souvenir. Quarante ans après leur délivrance, Le Laboureur écrira : « Ils ont faict des vœux publics pour sa prospérité quand il a véeu, et, à présent encore, ils ont tant de zèle pour sa mémoire qu'ils ne cessent point de prier pour le repos de son âme, ni de publier ses grandes actions et ses vertus[1]. »

1. Joachim, comte de Quincé, maréchal de camp, devint gouverneur de Guise en janvier 1637. La ville lui fit présent, à son arrivée, de « 18 palois d'avoine achetés 84 livres, et donna à sa famille 180 livres à titre de bienvenue ». Arch. de la ville de Guise. Registre des délibérations 1624-1637, f° 213. — *Hist. de la ville et des environs de Guise*, par AUGUSTE MATTON.

CHAPITRE III

DE LA VALTELINE EN FRANCHE-COMTÉ (1637)

Situation dans la Valteline. — Le duc de Rohan entre dans les Grisons. — Il est immobilisé à Coire. — *Le comte de Guébriant et M. d'Estampes sont envoyés près de lui.* — Traité avec les Grisons. — Les Français doivent évacuer le pays. — Rohan charge Guébriant et Lecques de ramener les troupes en France. — L'armée de la Valteline est scindée en deux. — Rohan reste à Genève. — *Guébriant commande la fraction des troupes qui va se joindre au duc de Longueville.* — Rôle de M. d'Estampes auprès de Rohan. — Comment Rohan échappe à la Bastille. — *Notice sur Henri II d'Orléans, duc de Longueville.* — Succès de Longueville en Franche-Comté. — Prise de Lons-le-Saulnier. — *Glorieuse campagne* de Longueville et de Guébriant en Franche-Comté. — Sièges de Saint-Laurent de la Roche et de Bletterans. — Aperçu général.

« Voulant reconnaître les fidèles et agréables services » qu'il a rendus dans sa charge de capitaine au régiment des Gardes, comme en divers autres emplois et occasions, « où il a fait paraître son expérience au fait de la guerre, sa valeur, prudence, conduite, vigilance, fidélité et affection au service de Sa Majesté », le Roi élève, le 1er avril 1637, le comte de Guébriant au grade de maréchal de ses camps et armées[1]. En date du même jour, il lui ordonne d'aller rejoindre le duc

1. Arch. hist., Guerre, V. 42-85. Brevet original sur parchemin. Saint-Germain-en-Laye, 1er avril 1637 ; Aff. Étr., France, V. 826-204. Chavigny à de Noyers : 10 mars 1637. « Sa Majesté juge aussi très à propos de faire maréchaux de camp, MM. Dannevoux et de Guébriant pour les faire servir à la Valteline. Elle n'y a fait nulle difficulté. » Le baron de Dannevoux commandait alors à Montbéliard un régiment de 14 compagnies).

de Rohan en Valteline, « où il y a présentement sujet d'agir [1] ». Sitôt la présente lettre reçue, Guébriant devra partir en toute hâte, et les services qu'il rendra seront « tenus en particulière considération [2] ». Les événements qui se déroulaient en Valteline prenaient une tournure singulièrement grave.

Jadis cette contrée faisait partie du Milanais; mais les Grisons et les Suisses, s'étant unis pour chasser Louis XII puis François I[er] d'Italie, et rétablir Maximilien Sforza, fils de Ludovic, dans le Milanais, avaient obtenu de ce prince, comme remboursement de leurs frais, la souveraineté de la Valteline. Les Espagnols, sous prétexte d'empêcher le luthéranisme de s'y implanter, s'en étaient alors emparés et y avaient élevé des forts. Les Grisons mécontents demandèrent secours au roi Louis XIII. Urbain VIII intervint, et reçut en dépôt les forts en question. Louis XIII, voulant les faire restituer aux Grisons, envoya le marquis de Cœuvres les occuper avec une armée. Le pape, exaspéré du procédé, fit, en 1625, passer les monts à son neveu, le cardinal Barberini, pour demander la restitution des dits forts, et n'essuya qu'un refus. De Paris, Barberini se rendit en Espagne afin de tenter un accommodement sur cette épineuse question, et l'affaire ne se termina qu'en 1626, au traité de Monçon, signé par le comte duc d'Olivarès, premier ministre d'Espagne, et du Fargis, ambassadeur de France. On convint que les forts seraient rasés, et que les Grisons demeureraient souverains dans la Valteline. Cependant quelques troupes françaises y restèrent.

Pour se rendre du Milanais en Allemagne et aux Pays-Bas espagnols, la Valteline était le seul passage commode et naturel. On remontait le cours de l'Adda jusqu'à Bormio, puis on passait dans le Tyrol. Le cardinal Infant avait exécuté par là une marche célèbre depuis Milan jusqu'à Bruxelles, avec une vaillante armée

1. Henri, duc de Rohan, pair de France, prince de Léon (1579-1638).
2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-1. Arch. Rotrou. Cité par Le Laboureur. Le Roi à Guébriant: Saint-Germain-en-Laye, 1[er] avril 1637.

de 15.000 hommes, dont le concours avait déterminé l'importante victoire des Impériaux à Nordlingue sur le feld-maréchal Horn et Bernard de Saxe-Weimar, le 6 septembre 1634. Aussi, dès que la guerre fut ouvertement déclarée par la France à la Maison d'Autriche en 1635, Louis XIII jugea nécessaire d'occuper fortement la Valteline, et d'en interdire dorénavant l'accès à toute armée sortant du Milanais. Pour cette opération délicate, il jeta les yeux sur le duc de Rohan. Nul en effet ne paraissait aussi capable que ce rude guerrier de mener à bonne fin une telle entreprise: il avait déjà rempli une mission dans cette contrée en 1632, et connaissait, mieux que tout autre, l'état de la question et la disposition des lieux. Le projet de cette expédition devait rester momentanément secret. Henri de Rohan eut donc, sans explications précises, l'ordre d'hiverner en Alsace avec ses troupes. On lui recommandait seulement trois choses : surveiller le duc Charles, qui cherchait à franchir le Rhin vers Brisach; ne s'engager dans aucune entreprise de longue haleine; rester en communication avec la Franche-Comté et empêcher qu'elle n'envoyât du blé et des munitions aux Lorrains. Il était en conséquence prescrit au duc d'assiéger mollement Belfort, son attention devant rester toujours attachée sur l'armée de Lorraine. Rohan agit en conformité de ses ordres, mais tandis qu'il investissait la place, tirait quelques volées de canon, et faisait d'inutiles sommations, Charles de Lorraine, trompant sa vigilance, contournait Belfort avec 6.000 chevaux et prenait une avance qui lui permettait de franchir peu après le Rhin en toute sécurité.

Le chancelier de Suède, Oxenstiern, craignant de voir arriver de Milan une nouvelle armée ennemie, et les princes d'Italie tremblant à l'idée que les Impériaux et les Espagnols pussent venir les troubler, Louis XIII précipita l'exécution de ses desseins sur la Valteline. Il commanda donc à Rohan de passer droit aux Grisons avec sept régiments de son armée et 4 cornettes de cavalerie, formant 4.000 hommes, pour occuper la Valteline, avec le concours des troupes que M. du Landays,

maréchal de camp, avait encore au dit pays. On s'en rapportait à lui quant à l'accomplissement et aux particularités, sa « prudence et bonne conduite » étant connues : en conséquence, il était prescrit à du Landays de prendre ses ordres.

Tout d'abord de grosses difficultés s'opposèrent à cette marche rapide vers les Grisons. Il était peu commode de franchir le territoire helvétique. Le faire sans autorisation déterminerait le soulèvement des Cantons ; avancer par petites fractions occasionnerait la perte d'une partie notable des troupes ; avancer en corps pourrait froisser les Suisses, la chose étant sans exemple. Et puis, le duc Charles n'était-il pas à proximité, établi près des villes forestières, dans des positions malaisées à forcer ? Être battu par lui serait l'effondrement du projet, et causerait préjudice aux intérêts français, avec retentissement jusqu'au Milanais à travers la Valteline ; ce serait aussi la destruction probable des troupes du maréchal de camp du Landays. Rohan gagna cependant Bâle en mars 1635, résolu à combattre, au besoin, le duc Charles, et demanda la permission de traverser les terres qui dépendaient de la ville. A Bâle, il divisa ses troupes. Les unes sous le commandement du marquis de la Force et de François Thibault, seigneur de Saint-Euruge, maréchal de camp, demeurèrent en Alsace ; les autres le suivirent. Préalablement il avait eu soin d'expédier deux agents en Suisse, l'un vers les Grisons, l'autre à Berne[1]. Celui de Berne devait expliquer au gouvernement fédéral que Rohan, trop pressé, ne pouvait donner le temps à la Diète helvétique de se réunir, et que force lui était de demander simplement la permission de traverser rapidement le pays avec ses troupes, « en conformité des alliances ». Le tout fut mené rondement et accordé grâce à l'intervention de Blaise Méliand, seigneur d'Egligny, président au Parlement de Paris, alors ambassadeur du Roi en Suisse.

1. L'agent destiné aux Grisons partit de Bâle aussitôt que le duc y parvint.

Averti le 24 mars, par l'émissaire du duc de Rohan, de l'entrée imminente de l'armée française dans les Grisons, M. du Landays, qui désormais allait être soutenu, rassembla ses troupes et prit l'offensive. Les uns, sous les colonels Bruker et Genatz furent chargés d'enlever Bormio, dans la vallée de l'Adda supérieur, et, à la tête des autres, lui-même passa le Splugen, atteignit Chiavenna sans donner l'éveil, et occupa la ville qui ne résista pas. De là, Landays courut à Riva, sur un roc avançant dans le petit lac de ce nom. Au pied de ce roc était une auberge, où buvaient à ce moment quatre bandits, qui, soupçonnant une attaque de leurs ennemis personnels, déchargèrent leurs carabines. A ce bruit, la faible garnison de Riva, surprise, ouvrit largement ses portes. Bormio ne résista pas non plus. Les troupes françaises se trouvèrent ainsi rapidement maîtresses des deux débouchés de la Valteline, avec espoir de les conserver, grâce au renfort qui arrivait. En présence de ces actes d'hostilité, les Valtelins effrayés dépêchèrent vers du Landays, témoignant tous « prompte obéissance et dévotion envers la Couronne de France [1] ».

Le duc de Rohan, en marche vers les Grisons, apprit à Aarau l'occupation de Bormio et de Riva. Au risque d'offenser les catholiques, aussi hostiles aux Français que les protestants l'étaient peu, il traversait la Suisse en corps. Dans le canton catholique d'Argovie, il faillit avoir de graves difficultés, les paysans s'étant armés pour en défendre le passage. Il fallut s'entendre. L'autorisation donnée *in extremis* par le bailli de Baden, Jean-Jacques de Fusli, parvint juste à temps pour empêcher un regrettable conflit. Rohan foula le territoire de Zurich, où, toute facilité étant accordée depuis longtemps, l'accueil fut bienveillant, « avec les démonstrations de bonne volonté envers la France, qui sont particulières au dit canton », disent les *Mémoires* concernant cette campagne [2].

Le duc de Rohan pénètre le 12 avril 1635 à Coire

1. *Mémoires du duc de Rohan sur la guerre de la Valteline.*
2. *Ibidem.*

après avoir franchi la Suisse en douze étapes. Toujours à Riva, le sieur du Landays, craignant une attaque imminente des Milanais en train d'organiser leurs troupes, le presse d'avancer. Rohan pénètre dans la Valteline et s'y installe, ayant sous lui onze régiments et deux maréchaux de camp : du Landays et le marquis de Canisy[1]. Nous ne raconterons pas les événements des années 1635 et 1636, l'histoire de l'occupation sortant de notre sujet.

Au printemps 1637, les choses allaient fort mal; le marquis de Léganès, gouverneur du Milanais, excitait les Grisons, représentant la misère dans laquelle ils tomberaient en tolérant que leur pays devînt le théâtre de la guerre. Comme l'occupation française les incommodait et créait mille désordres dans leurs paisibles montagnes, ceux-ci se laissèrent aisément persuader, et, sans bruit, envoyèrent des députés à Claudia de Médicis, archiduchesse d'Innsbruck, afin de traiter avec l'Empereur par son intermédiaire, ne tenant pas plus à dépendre des Espagnols que des Français[2]. Rohan averti, voulant faire rompre cette négociation, convoqua une assemblée générale à Coire. Les députés y arrivèrent, mais avec le traité par lequel l'Empereur assurait aux Grisons la possession de la Valteline. Enchantés de ce résultat, ils profitèrent de leur réunion pour demander tous ensemble à Rohan de se retirer au plus vite avec ses troupes[3]. Nul secours ne pouvant lui venir, craignant, en cas de résistance, la perte totale de sa petite armée, Rohan fut contraint d'accepter, le 27 mars 1637, un traité désavantageux avec les Grisons, par lequel il leur restituait les places que les Français tenaient dans le pays.

La Cour de France s'occupait alors de remplacer en Valteline les maréchaux de camp marquis de Montausier

1. Ce sont les régiments de Lègues, Montausier, du Landays, Roquelaure, Serres, Cerny, La Frézelière (ci-devant La Poisse Saint-Offange), Canisy, de Biès, Neuville-le-Grand, Vandy.

2. Claudia de Médicis, veuve de Léopold d'Autriche, archiduc d'Innsbruck, frère de l'empereur Ferdinand II.

3. *Mémoires de Fr. de Paule de Clermont*, marquis de Montglat.

et de Canisy, qui venaient d'être tués dans les opérations militaires dont nous n'avons pas parlé[1]. Il s'agit de choisir deux officiers généraux, « qui aient dessein de correspondre (*sic*) à la réputation de ceux qui y sont morts », écrit Richelieu à Chavigny. « En faisant le tour de ceux qui peuvent utilement remplir ces charges eu égard au lieu où ils doivent servir », il ne voit pas de gens qui puissent mieux y faire et soient plus aises d'y aller... que Dannevoux et Guébriant (auxquels cependant il n'en a pas encore parlé). Peut-être le Roi aura-t-il quelque aversion en ce qui regarde Guébriant ; mais, ajoute le cardinal duc, après y avoir réfléchi, il trouvera certainement qu'il est « fort bon à servir là, et qu'il a ambition pour cela[2] ».

Le maréchal Banner vient de remporter une signalée victoire. Cet heureux evénement retardera-t-il l'attaque de la Valteline par les Milanais[3] ? En tous cas, il rend espoir au Roi et à son ministre. Cependant de mauvaises nouvelles arrivent bientôt à la Cour : les Grisons auraient traité avec l'Empire. Elles se confirment. M. Méliand prévoit même que le duc de Rohan devra soutenir un siège dans Fort de France. « Si on eust fourni l'argent pour l'accord qu'il faloit à temps, les gens de M. de Rohan croyent que cela ne fust pas arrivé », écrit Richelieu au Roi, le 29 mars. Aussi court-il à Paris chez M. de Bullion, dont il veut obtenir les fonds nécessaires, tant il redoute la défection des troupes de la Valteline, faute de paiement. « Je n'oublieray rien de ce que je pourray pour persuader messieurs des finances de ne mesurer pas toutes les affaires à une mesme aune[4]. » Dès le lendemain de sa visite à Bullion, Riche-

1. Hector de Sainte-Maure, marquis de Montausier, frère aîné de Charles, qui fut duc de Montausier. René de Carbonel, marquis de Canisy.

2. Aff. Étr., France, V. 826-261. Richelieu à Chavigny : Rueil, 10 mars 1637.

3. *Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'État du cardinal de Richelieu* t. V, et Aff. Étr., France, V. 826-202. Richelieu au Roi : Rueil, 10 mars 1637.

4. *Lettres et instructions diplomatiques et papiers d'État du cardinal de Richelieu*, t. V-CDXXIX. Richelieu au Roi, 29 mars 1637.

lieu annonce au Roi que le secrétaire du duc de Rohan, Prioleau, part avec 200.000 livres pour son maître et autant pour les Suisses[1].

En remplacement de Montausier et de Canisy, Louis XIII nomme enfin le comte de Guébriant et le sieur de Neufville[2], qui reçoivent pour eux, leurs gens, chevaux et bagages, un passeport en date du 7 avril[3]. On leur adjoint le sieur d'Estampes, maître des requêtes et conseiller d'État[4].

Guébriant se presse et franchit en six jours la distance qui sépare Paris de Ragatz, à quatre heures de Coire, où se trouve Rohan, prisonnier des Grisons, qui réclament l'exécution immédiate et complète du traité obtenu par force. A Ragatz, Guébriant doit s'arrêter, parce qu'on lui refuse le passage du Rhin : il parvient cependant à communiquer les ordres du Roi au duc de Rohan et au sieur de Lecques, maréchal de camp, encore dans la Valteline. « J'ai un contentement extrême de ce qu'il plaist au Roy que nous le servions ensemble, lui répond le duc, le 18 avril, mais bien fasché qu'à vostre advenement il se soit rencontré une conjoncture d'affaires telle qu'elle diffère nostre entrevüe. C'est chose du tout impossible de faire changer la résolution de ces peuples, ny de retarder d'une heure le partement des trouppes du Roy de la Valteline, dont la première en sort demain, tellement que je juge vostre venüe icy non seulement inutile, mais nuisible pour ce que, quand bien on vous laisseroit passer (ce que je ne croy pas), vous leur donnerés telle jalousie que je ne croirois pas que vous ny moy fussions en seureté parmy eux, qui me faict vous prier instamment de ne hazarder point à

1. *Lettres, instructions diplomatiques... du card. de Richelieu.* t. V-CDXXX. Rihelieu au Roi ; 30 mars 1637.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-1 à 11.

3. Arch. Rotrou. Versailles ; 7 avril 1637.

4. Archives Rotrou, V. I-63. *Mémoire* et *instruction* au *sieur d'Estampes*, Saint-Germain, 6 avril 1637.

Jean d'Estampes de Valençay, conseiller au Parlement de Paris, maître des requêtes ; président au grand Conseil ; conseiller ordinaire du Roi ; ambassadeur. Mort en 1671 à 77 ans. Épousa Marie Gruel de Morville. Fils de Jean d'Estampes de Valençay et de Sara d'Applaincourt. Frère d'Achille, chevalier de Malte, cardinal de Valençay.

venir, mais vouloir aller à Zurich attendre de mes nouvelles, vous conjurant aussy de supplier, de ma part, M. d'Estampes de ne passer point Zurich... » Le duc lui demande aussitôt de préparer le retour des troupes royales au travers de la Suisse, afin qu'on n'ait mécontentement d'elles, et de confier au porteur de la présente lettre celles qu'il pourrait avoir à lui transmettre, le colonel Schmid précédemment envoyé à Ragatz ne pouvant y retourner sans éveiller des soupçons[1].

En date du 20 avril, Rohan exprime à M. de Guébriant combien il est fâché de le savoir en « un si vilain séjour que celuy de Ragatz »; puis, en *post scriptum* : « Je ne puis croire que M. d'Estampes veuille hasarder de venir, veu ce que le sieur Prioleau luy aura dit de ma part »; et, dès le lendemain, il écrit directement à d'Estampes « de ne passer point outre », étant sûr de l'approbation du Roi et de M. le cardinal en ce qu'il fait[2]. Contrairement à toutes les prévisions, les Grisons permettent à Guébriant de franchir le Rhin; le duc de Rohan craignant de le voir « harassé du long voyage », lui envoie donc jusqu'à Ragatz un carrosse et une haquenée.

La marche du sieur d'Estampes fut autrement lente que celle de Guébriant. A Soleure, il rencontra Prioleau se dirigeant vers Paris. Prioleau le mit au courant de la triste situation : Il n'y a plus rien à espérer des Grisons; Guébriant est arrêté au pont du Rhin; lui-même s'en retourne à Paris après avoir vu Rohan. Désirant se rendre personnellement compte des choses, Estampes n'hésita pas cependant à continuer sa route et persuada même à Prioleau de rebrousser chemin. Celui-ci prit les devants. A Zurich, le ministre en cette ville, Ulrich, remit à d'Estampes une lettre de Rohan, qui, prévenu de son arrivée par Guébriant, le conjurait de ne pas avancer : il gâterait plutôt les affaires. Bien que per-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-1, et Arch. Rotrou : publié par Le Laboureur. Rohan à Guébriant; Coire, 18 avril 1637.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-3. Rohan à Guébriant; Coire, 20 avril 1637.

plexe quant à la portée des mots employés par Rohan. d'Estampes n'en poursuivit pas moins sa route. Lorsqu'il atteignit Wallenstadt, Prioleau, venu à sa rencontre, lui remit une nouvelle lettre du duc, qui le priait de s'arrêter dans cette ville. Le tenace homme n'en tint encore aucun compte ; il repartit aussitôt, et, à Ragatz enfin, trouva l'autorisation de pénétrer à Coire, que lui expédiait Rohan.

Durant quelques jours, Rohan, d'Estampes et Guébriant essayèrent de rétablir les affaires, mais en vain ; tous leurs efforts échouèrent devant l'obstination des révoltés, à la tête desquels se trouvaient les colonels Florin et Genatz, les sieurs Travers et Roserolle. Guébriant et d'Estampes s'appliquèrent à démontrer aux Grisons que le Roi tenait pour nul un traité arraché par la force au duc de Rohan, et que, s'il les abandonnait à leur caprice, ils retomberaient sous la domination autrichienne ; ce serait renoncer à l'alliance et à la protection françaises. Si les Grisons veulent leur liberté, n'ont-ils pas troupes et argent pour résister à l'ennemi ? Mais ceux-ci, toujours excités, refusèrent de rien entendre. Finalement on leur promit d'exécuter le traité qu'avait signé Rohan si les Français continuaient à tenir leurs forts jusqu'à ce que l'archiduchesse d'Innsbruck, au nom de l'Empereur, et le marquis de Leganès, au nom de l'Espagne, eussent juré solennellement de ne rien entreprendre contre la Valteline, dont les Grisons resteraient les maîtres, laissant au roi de France le soin de régler le différend lors de la paix. On se heurta à la même inflexibilité : la faction espagnole triomphait ; la pression des autorités locales et de la population s'exerçait constante, systématique, intransigeante sur Rohan pour le retrait des troupes. Au plus vite il fallait quitter un pays inhospitalier, où l'animosité contre les Français allait grandissante, où des événements fâcheux étaient à redouter d'un instant à l'autre. Sur ces entrefaites le duc essayait de faire entrer Bernard de Saxe-Weimar en Suisse, ce qui lui permettrait d'agir par intimidation ; mais le prince avait d'autres vues.

Guébriant fut chargé par le duc de Rohan de rassembler les troupes françaises et d'organiser le départ : aussi quitta-t-il le premier la ville de Coire. On lui adjoignit, pour cette triste et peu flatteuse besogne, l'aide de camp de Saint-André, le maréchal des logis et le prévôt général de l'armée[1]. En même temps M. d'Estampes lui recommanda — peut-être à l'insu de Rohan — de ne pas laisser sortir de Suisse les troupes royales avant qu'elles n'eussent une destination, par crainte de les voir se débander toutes; il s'agissait donc de traîner la retraite en longueur, afin de pouvoir, avant le passage de la frontière, recevoir les ordres de la Cour à ce sujet[2].

Le baron de Lecques, solidement installé en Valteline avec 3.000 hommes de pied et 6.000 chevaux dans des places bien munies, fut tout d'abord exaspéré au reçu des ordres lui prescrivant de remettre les forts aux Grisons et d'opérer sa retraite en Suisse ; il n'accepta d'obéir qu'après s'être convaincu de la volonté expresse du Roi. Cependant le cœur gros à l'idée d'abandonner une région qu'il occupait depuis longtemps déjà, il offrit à Rohan de se rendre maître de la situation par un coup de force : il enlèverait Coire, défendu par 500 paysans armés, à l'aide de 1.800 hommes de son régiment et de celui de Montausier ; il arrêterait les chefs de la Ligue, et l'agitation tomberait du fait même. Le duc refusa, redoutant des représailles contre 150 officiers restés à la merci des habitants.

Craignant que la retraite de la Valteline ne donnât trop de hardiesse aux ennemis en Italie ; ne pouvant, d'autre part, frustrer le duc de Savoie, son beau-frère, de renforts promis, le Roi jugea que le meilleur moyen d'utiliser les troupes et de les empêcher de fondre serait de les envoyer directement en Italie, sans mettre le pied en

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-5, et Arch. Rotrou. Rohan à Guébriant ; Coire, 30 avril 1637.

2. Bibl. Nat. 500 Colbert, V. 110-37, et Arch. Rotrou. Estampes à Guébriant ; Coire, 30 avril 1637.

France[1]. A ce sujet, il expédia, le 4 mai, au duc de Rohan une lettre qui lui parvint à Zurich. L'armée se dirigera vers le Piémont, où Victor-Amedée en aura soin et lui procurera des vivres ; M. de la Court, chargé des affaires du Roi auprès de ce prince, s'occupera du détail de la subsistance, des étapes et des paiements[2]. En même temps, Louis XIII écrivait à Guébriant et à Lecques : Les affaires de la Valteline étant sans remède, les troupes d'infanterie et de cavalerie passeront en Italie, menées par le duc de Rohan. « J'estime à propos qu'il les y conduise luy mesme. » Tous les deux continueront à servir avec lui ; mais si le duc voulait auparavant « faire un tour par deçà », Lecques et Guébriant auraient charge de la conduite jusqu'à destination[3]. De Noyers précisait à son tour. Sa lettre, du 4 mai comme celle du Roi, commençait par une phrase hors texte invitant le comte de Guébriant à la discrétion : « Vous ne devez jamais lire mes lettres en présence de qui que ce soit. » Puis : « Il faut... ramasser les restes du naufrage et en profiter, ce que nous espérons, si les trouppes que vous ramassés sont conduittes avec soing dans le Piedmont où Sa Majesté les destine. Cela dépend en partie de vous et de la peine que vous prendrés d'empescher qu'elles ne se desbandent. » On facilitera leur marche ; ordre est déjà donné pour que la montre se fasse ponctuellement. Quant à la route à suivre, elle dépendra de celle qu'on aura prise pour sortir de Suisse et jugée la plus commode étant sur les lieux. Le Roi en écrit à M. de Rohan, mais, ajoute de Noyers, « afin que vous puissiez prendre quelque conduitte, je vous envoie coppie de la depesche que je confie à vostre prudence dans l'assurance que j'ai de vostre secret inviolable... », afin d'éviter la jalousie qui entraîne des maux après elle[4].

1. Victor-Amédée I, prince de Piémont, puis duc de Savoie, marié à Christine (Chrestienne) de France, sœur de Louis XIII.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-43. Le Roi à Rohan : Saint-Germain, 4 mai 1637.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-6, et Arch. Rotrou ; publié par Le Laboureur. Le Roi à Guébriant et à Lecques ; 4 mai 1637.

4. Cité par Le Laboureur.

Lecques et Guébriant mènent à travers la Suisse les troupes qui leur sont confiées. De Zurich, Rohan écrit à Guébriant de les conserver fortes et dans le meilleur état possible ; il leur promettra le paiement d'une montre. Du reste, le duc annonce qu'il se rendra incontinent à Genève pour tout régler de concert avec ses deux maréchaux de camp ; d'ici là, Prioleau sera peut-être revenu de Saint-Germain porteur de quelques ordres nouveaux [1].

Le duc de Rohan ne voulant pas être sous les ordres du maréchal de Créquy en Italie, racontent les *Mémoires* de Richelieu, le Roi décida que les troupes de la Valteline se fractionneraient. Les unes, avec le sieur de Lecques, iront en Piémont ; les autres, avec Rohan, rejoindront Longueville en Franche-Comté. Tombé malade à Genève (« feignant d'être malade », dit Richelieu), le duc sollicita un congé de convalescence de plusieurs mois, confia son armée réduite au comte de Guébriant, puis attendit les commandements de la Cour. A travers le pays de Gex et le Bugey, Guébriant mena les troupes destinées à renforcer le duc de Longueville, dont la mission spéciale était de faire une puissante diversion qui favoriserait les desseins de l'armée de Flandre, commandée par le cardinal de la Valette, et ceux de Bernard de Weimar, que l'on désirait tant voir entrer en Allemagne [2]. Mais cette marche ne s'opéra pas aisément.

Les syndics et le Conseil de Genève insistent pour que les soldats ne logent pas dans les villages de leur fief, enclavé dans le baillage de Gex. Guébriant l'accorde ; mais on contrevient à ses ordres, d'où naît l'émotion des syndics qui se croient joués, réclament par écrit et verbalement par un des leurs, nommé Dupan [3]. En l'absence du prince de Condé, gouverneur

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-7, et Arch. Rotrou. Rohan à Guébriant ; Zurich, 11 mai 1637.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-1, et Archives Rotrou. De Noyers à Guébriant ; 29 mai 1637.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-39, et Arch. Rotrou. Voisine, au nom des syndics et du Conseil de Genève ; 30 avril 1637 ; Bibl. Nat., 500

de Bourgogne, alors aux eaux de Pougues, le marquis de Thianges, lieutenant général au pays de Bresse, Valromey et Gex, s'informe auprès de Guébriant s'il n'a pas enfin reçu les ordres de la Cour, et quelle route il compte prendre ; il n'a devant lui que le duc Charles et les Comtois, 8.000 hommes en tout [1]. Troublé à son tour, envisageant des embarras, M. le Prince écrit, de Pougues, une lettre assez sèche. S'il avait su l'arrivée des troupes, il aurait « mis ordre près du Roy pour empêcher leur séjour au pays de Gex». En son absence, le marquis de Thianges aurait dû être averti par Rohan ou Guébriant de leur entrée dans son gouvernement. « Je m'asseure que maintenant vous avés les ordres du Roy pour en sortir et aller où ceste armée est destinée. Je vous prie les exécuter sans séjour ny délay si vous les avès [2]. » On voit le genre d'ennuis qu'eut le subordonné de M. de Rohan avant sa jonction avec Longueville. Tout autre est l'attitude de ce dernier. Le 14 mai, il lui expédie un gentilhomme pour l'assurer de la joie qu'il a de son approche [3].

De Noyers semble alors ne plus vouloir connaître Rohan ; il affecte de considérer Guébriant comme le chef réel de la petite armée, et correspond directement avec lui au sujet des troupes.

« Je m'asseure que vous ne serés pas longtemps en campagne, sans que nous ayons de vos nouvelles et de quoy faire valoir auprès du Roy et de Son Eminence

Colbert, V. 110-45, et Arch. Rotrou. Sarrazin, au nom des syndics et du Conseil de Genève ; 6 mai 1637.

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-47, et Arch. Rotrou. Thianges à Guébriant : Bourg-en-Bresse, 7 mai, 1637, 11 heures du matin ; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-49, et Arch. Rotrou. Thianges à Guébriant : Bourg, 8 mai 1637.

Charles de Damas, marquis de Thianges, comte de Chalencey, maréchal de camp ; mort en 1638 ; fils de François de Damas, seigneur de Thianges, et de Françoise Palatine de Dio ; marié à Jeanne de la Chambre, fille de Jean, comte de Montfort, et de Catherine de Nanton.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-51. Condé à Guébriant : Pougues, 31 mai 1637.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-9. Longueville à Guébriant : camp de Grange, 14 mai 1637.

les services que vous rendrez au public[1]... » Bien différente vis-à-vis de Rohan est la manière d'être de Bernard de Weimar, soldat de haute marque, s'y connaissant en hommes. Comme on lui rapporte qu'il s'est joint à Longueville, il tient à lui renouveler de suite, par un mot, « les asseurances, dit-il, de mon très humble service, et puisque mon bonheur veult que je sois si proche de vous, je souhaiterais qu'il me donnat aussi l'honneur de vous voir et témoigner combien j'estime celui de vos bonnes grâces ». Le jour même, il passera la Saône vers Rey pour chercher le duc Charles[2]. Rohan tâche malgré tout de garder la haute main sur les troupes, et ne voit en Guébriant qu'un lieutenant auquel il les a provisoirement confiées. Le 8 juin, il lui mande de prendre la peine de venir conférer à Genève, ayant reçu, par Prioleau, un courrier du Roi[3]; et, le même jour, il l'avertit de se méfier de Gallas qui est passé dans la Bourgogne avec 4.000 fantassins et 700 dragons[4]. Il est, du reste, sur le point de le rejoindre, lorsque, dans la nuit du 19 au 20 juin, un accès de fièvre l'en empêche ; ce ne sera qu'un retard de quatre à cinq jours, pense-t-il ; il ira par Nantua, et d'ores et déjà, donne mission de faire la montre de ses troupes[5] au sieur d'Estampes qui s'empresse, d'après ses ordres, d'envoyer au comte de Guébriant le détail des fonds sur lesquels il peut compter[6]. Le 21 juin survient un changement dans la résolution de Rohan. Il écrit à Guébriant d'exécuter ce que Longueville désire, c'est-à-dire prendre « tous les

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-1, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; 29 mai 1637.

2. Archives Rotrou. V. I-84. Weimar à Rohan ; Champlitte, 1er juin 1637.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-11. Rohan à Guébriant; Genève, 8 juin 1637.

4. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-13. Rohan à Guébriant ; Genève, 8 juin 1637.

5. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-15. Rohan à Guébriant ; Genève, 20 juin 1637.

6. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-53. Estampes à Guébriant ; Nantua, 20 juin 1637. Estampes quitte alors l'armée, et, dans cette lettre, prend congé de Guébriant.

petits lieux qui empêchent la communication des vivres avant que de s'attacher à quelque chose qui nous amuse et où nous aurions de la difficulté de recouvrer nostre pain[1] ». Il a pris une purgation et ne sait s'il a besoin d'être saigné ; si la fièvre ne le reprend pas, il rejoindra bientôt l'armée.

Huit jours plus tard, toujours en médiocre santé, quoique le mal ne soit pas dangereux, Rohan demande au Roi de lui accorder un délai de plusieurs mois, qui lui permettra de se « remettre peu a peu en meilleur estat de servir cy après ». Ainsi Guébriant ne l'attendra pas davantage, et prendra des mesures sur touteschoses. « J'embrasseray, écrit le duc à ce dernier, avec affection toutes les occasions de vous faire paroistre l'estime que je fais de vostre vertu ; je vous demande la continuation de vostre amitié[2]. » Mais, après quelque repos, le voilà déjà sur pied. Il dépêche aussitôt le capitaine Laurens vers Guébriant pour lui annoncer son arrivée avant une dizaine de jours, et un courrier pour en donner avis au Roi : « car, j'ay apris qu'on me rendoit de mauvois offices en court, sur mon retardement ». Guébriant lui dira quel chemin et quelle sorte d'escorte il devra prendre. « Qu'il vous plaise me mender le tout bien particulièrement, après quoy, je vous menderay précisément le jour que je partiray d'icy[3]. »

Nommé intendant de la justice et des finances dans l'armée, d'Estampes en avertit de suite le duc de Rohan, et provoque ses ordres. « Ce sera un effet de mon malheur si votre maladie est de plus longue durée, puisque vous pouvez bien penser que j'ai beaucoup de choses à vous communiquer tant sur le sujet des entreprises au dit comté qu'aussi sur les premiers desseins que nous avions formés au sortir des Grisons, dont M. le cardinal, connaissant l'affection que vous avez

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-17. Rohan à Guébriant ; Genève, 21 juin 1637.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-21, et Arch. Rotrou. Rohan à Guébriant ; Genève, 29 juin 1637.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-25, et Archives Rotrou. Rohan à Guébriant; Genève, 7 juillet 1637.

au bien de l'État, celle particulière que vous lui portez et votre singulier mérite, se fie entièrement à vous[1]. » En même temps, d'Estampes écrit au secrétaire du duc, Prioleau, au sujet de la santé de son maître. « Il me semble, faisant réflexion sur votre retour de Paris, qu'il ne lui a pas été heureux, n'ayant depuis ce temps-là guère eu de santé » ; ses amis en souffrent, et ses ennemis s'en réjouissent. Rohan remercie le nouvel intendant d'avoir accepté cette charge auprès de lui, et l'avertit qu'il ne sait quand il paraîtra, attendant une réponse de la Cour au sujet des plaintes que M. le Prince a faites contre lui. Ceci réglé, il n'y aura pas d'indisposition qui puisse l'empêcher d'aller servir. A Guébriant le duc écrit dans le même sens. « M. le Prince a esclaté contre moy en telle sorte que M. le cardinal a esté contraint de luy dire qu'il falloit qu'il s'accommodast aux affaires du Roy[2]. » Et dans une autre lettre : « J'attends de semaine en semaine la résolution de la court sur quelque dégoust que M. le Prince a tesmoigné avoir à l'occasion de mon employ en Borgoigne (Bourgogne). Aussy tost que j'auray receu les commandemens du Roy là-dessus, je m'achemineray vers vous en dilligence pour réparer le temps que j'ay perdu icy[3]. » Jusque dans les premiers jours d'août, Rohan est arrêté par les mêmes considérations[4]. M. le Prince s'étant vanté qu'il ne souffrirait pas de le voir commander dans son gouvernement, la duchesse de Rohan avait essayé d'obtenir, par l'entremise du Père Joseph, un ordre du Roi mettant les choses au point. L'Éminence grise ayant répondu qu'il fallait avoir patience, la duchesse, pleine d'une juste méfiance, en femme perspicace, donna le conseil à son mari de ne plus son-

1. Aff. Étr., France, V. 1579-164. Estampes à Rohan; Châlons, 22 juillet 1637.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-27. Rohan à Guébriant; Genève, 22 juillet 1637.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-33. Rohan à Guébriant; Genève 28 juillet 1637. Il félicite Guébriant de son zèle et de sa belle conduite.

4. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-29. Rohan à Guébriant; Genève, 2 août 1637.

ger à aucun emploi, et, dès lors, celui-ci déclara qu'il n'irait pas à l'armée et ferait le malade. Bien lui en prit. Prioleau, revenant de Genève, expliquait à d'Estampes la situation du duc, et terminait son entretien par cette phrase : « Voulez-vous que je vous parle franchement puisque je suis venu ici exprès et qu'il faut conclure quelque chose : M. le duc ne passera pas le Rhône. » Sans plus attendre, se trouvant dévoilé, ne comptant plus arriver à son but, qui était de faire rentrer Rohan en France, d'Estampes se rendit auprès de Guébriant, pour y remplir les fonctions de sa charge, renonçant ainsi au rôle abominable qu'on lui faisait jouer auprès du malheureux Rohan[1].

L'animosité du prince de Condé à son égard ne fut pas la seule raison qui poussa le duc à cette détermination. Par de secrets rapports, il avait su que Richelieu, laissant revivre une vieille haine mal éteinte, le tenait pour responsable de la tournure fâcheuse et humiliante des affaires de la Valteline et des Grisons. Il jugea donc qu'il y aurait grave imprudence, folie même, à dépasser Genève et à se jeter dans la gueule du lion pour aller vivre ensuite à la Bastille. Les événements prouvèrent qu'il n'eut pas tort d'agir avec circonspection[2]. « Il est certain, dira Richelieu dans ses *Mémoires*, qu'il avoit jusques alors porté à un haut point glorieusement les affaires du Roy en la Valteline, mais sa dernière action, non seulement ruina en un instant tout ce qu'il avoit fait de bien ès années précédentes, mais apportoit plus de deshonneur aux armes de Sa Majesté que tout le passé ne leur avoit causé de gloire. Cette honte étoit telle qu'elle ne pouvoit estre réparée, et quelque excuse qu'il pût donner à sa faute, et le plus favorable nom qu'elle pût recevoir de ceux mêmes qui seroient plus ses amis, étoit celui de manquer de cœur... » Guébriant, qui sut parfaitement à

1. Aff. Étr., France. V. 1491-39. Estampes à Chavigny : Châlons-sur-Marne, 4 août 1637.

2. *Gazette de France* du 9 janvier 1638 : *Épisodes de la guerre de Trente ans : Bernard de Saxe-Weimar*, p. 254 : *Herzog Bernhard der Grosse von Sachsen-Weimar*, par Röse, t. II.

quoi s'en tenir pour avoir été dans les Grisons, défendit toujours énergiquement le duc de Rohan, ce qui, à cette époque de parti pris et de haine, n'était pas sans courage de sa part : mais, chez Guébriant, la droiture de caractère l'emportait sur l'intérêt personnel.

Un ordre avait été lancé contre Rohan, ainsi que le dévoile l'*Instruction pour le sieur d'Estampes, que le Roi veut estre tenue secrète, pour arrester M. le duc de Rohan, faite à Crosne, le 29 juin 1637*. Le sieur d'Estampes, dit en substance ce curieux document, ira en diligence trouver M. de Rohan, et servira dans l'armée qu'il commandera, en qualité d'intendant. Si le duc n'a pas encore rejoint M. de Longueville, il l'attendra sur le chemin qu'il devra prendre. (Car on suppose que Rohan ira sans opposition là où Sa Majesté l'envoie servir.) D'Estampes le fera arrêter. « En quoy il se conduira avec sa prudence ordinaire et la fidélité qu'on se promet de luy. » Il connaît les raisons faisant agir le Roi. « On estime qu'il est nécessaire d'apporter un grand secret dans la conduite de cette affaire... Cela est remis à la discrétion du dit sieur d'Estampes... » Il saura, en outre, que Sa Majesté a une particulière confiance en MM. de Thianges et de Guébriant, et que M. le Prince exécutera fidèlement les ordres du Roi, « tant par l'affection qu'il a à son service que par la haine qu'il porte audit sieur duc... » Estampes ne s'en ouvrira pas au duc de Longueville, sauf en cas de nécessité, et prendra garde de ne pas arrêter Rohan « s'il ne croit certainement en pouvoir venir à bout ; car il peut bien juger de quelle conséquence serait au service du Roy une telle faute... ». Enfin il pourra découvrir beaucoup de choses de Prioleau « en le flattant et le faisant parler[1] ».

Voilà dans quelle impasse se trouvait alors Henri de Rohan, cet homme de grand caractère, dont Richelieu ne sut pas utiliser les hautes qualités ; voilà dans quelle basse intrigue se trainait un personnage de valeur comme le sieur d'Estampes.

1. *Herzog Bernhard der Grosse von Sachsen-Weimar*, par Bernhard Röse, t. II, p. 396, note 150.



HENRI II D'ORLÉANS, DUC DE LONGUEVILLE

(Bibl. Nat. Cab. des Estampes).

Guébriant n'avait pas attendu l'arrivée de Rohan pour se rapprocher de Longueville et prendre une part active à la campagne.

Descendant du célèbre bâtard Jean d'Orléans, comte de Dunois[1], Henri II d'Orléans, duc de Longueville, fils d'Henri de Longueville et de Catherine de Gonzague de Nevers, naquit le 27 avril 1595[2]. Après la mort de son père, il eut le gouvernement de Picardie, l'échangea, en 1619, contre celui de Normandie, devenu vacant par démission de la Reine mère, et, le 6 janvier suivant, fit une entrée triomphale à Rouen. On le vit brillamment combattre dans l'armée qui força le pas de Suze, en mars 1621, puis contre les calvinistes en Normandie, huit ans plus tard. Chevalier des Ordres du Roi depuis 1633, très en vue, très apprécié pour ses talents militaires, Longueville pénétrait dans la Franche-Comté en 1636, à la tête de 8.000 hommes levés en Normandie, pour s'opposer, conjointement à M. le Prince, aux Espagnols qui étaient protecteurs et suzerains des Comtois. Nous le verrons remporter des succès dans cette région, et, plus tard, à la tête des Weimariens.

D'assez chétive apparence et de santé délicate, Longueville ne possédait, malgré sa galanterie, aucun des agréments qui plaisent aux femmes. Intelligent, spirituel, libéral jusqu'à la magnificence, d'un caractère droit mais faible ; vif, énergique ; très brave, doué de talents militaires réels qui le mirent au rang des hommes de guerre appréciés ; s'engageant volontiers et se dégageant de même ; sans passion ni ambition ; ayant beaucoup de grandeur et de race, il ne fut cependant jamais, au dire du cardinal de Retz, « qu'un homme médiocre, parce qu'il eut toujours des idées infiniment au-dessus de sa capacité ». « C'était, ajoute

1. Jean d'Orléans, comte de Dunois et de Longueville ; grand chambellan de France ; fils naturel de Louis de France, duc d'Orléans (second fils du roi Charles V) et de Mariette d'Enghien, dame de Cany (1403-1468).

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 10-318. Contrat de mariage d'Henri Ier, duc de Longueville, avec Mlle de Nevers.

Retz, l'homme du monde qui aimait le moins le commencement de toutes les affaires. » « Ayant, selon Victor Cousin, tout ce qu'il faut pour briller au second rang, mais incapable du premier. »

En 1617, Longueville avait épousé Louise de Bourbon, fille de Charles de Bourbon, comte de Soissons, et d'Anne de Montafié ; de ce mariage était née Marie-Anne d'Orléans, dite Mademoiselle de Longueville [1].

Veuf le 9 septembre 1637, Longueville contractait, le 2 juin 1642, une nouvelle union avec la sœur du Grand Condé, Anne-Geneviève de Bourbon, âgée de 23 ans [2]. Cette princesse possédait tous les agréments physiques et intellectuels, et prenait soin de les cultiver. Dès son jeune âge, elle était une habituée de l'hôtel de Rambouillet, et savait y briller par un esprit caustique et fin. Un ensemble de langueur, de mélancolie et de piquant dans sa physionomie plaisait extrêmement. Ayant quelque peu flotté entre les idées sérieuses et les romanesques, elle se laissa finalement entraîner par celles-ci : belle, très admirée, elle était inévitablement jalousée. Ayant eu jusqu'alors de la peine à faire un mariage selon ses goûts, elle se contenta d'épouser Longueville, de 24 ans son aîné [3]. Son hôtel devint bien vite le rendez-vous des beaux esprits. Elle s'entoura d'une société précieuse et galante, et se consola vite de l'aversion que lui inspirait son époux. Les troubles de l'État apportèrent un puissant dérivatif à son tempérament exalté ; elle eut un commencement de célébrité dans la Fronde, et, par son ascendant, y jeta nombre de gentilshommes.

Le duc de Châtillon jouit le premier de ses attentions particulières ; mais, comme après son mariage il

1. Bibl. Nat., ffr., V. 2749-294. Contrat de mariage, passé à Paris, le 5 mars 1617. Elle fut plus tard la célèbre duchesse de Nemours.

2. Née le 27 août 1619 ; morte le 15 avril 1679.

3. Aff. Étr., France, V. 842-47. *Projet de brevet pour conférer le rang de princesse du sang à Anne de Bourbon, duchesse de Longueville.* Elle devra marcher immédiatement après la comtesse de Soissons et les filles de M. le duc d'Enghien. Elle aura son logement dans les « maisons » du Roi et ailleurs, avant toutes les autres princesses qui ne sont pas du sang royal.

ne manifesta plus les mêmes empressements, la duchesse de Longueville voua dès lors une haine sourde à sa femme, et jeta les yeux sur le duc de la Rochefoucauld.

Après avoir été le chef des Franco-Weimariens à la mort de Bernard de Saxe-Weimar, d'abord effectivement ensuite nominalement, Longueville eut un commandement en Bourgogne, puis, en 1642, en Italie[1]. Membre du conseil de régence durant la minorité de Louis XIV, il fut à la tête de la députation envoyée à Munster en 1645 pour y traiter de la paix ; mais il regagna bientôt Paris, froissé de ce que Servien eût des instructions secrètes et plus détaillées que les siennes, devint un des principaux meneurs de la première Fronde, puis retourna en Allemagne. Il brigua, en 1647, la charge de colonel des Suisses, vacante à la mort du maréchal de Bassompierre ; mais Monsieur ne voulait pas que M. le Prince, déjà grand maître de la maison du Roi, eut un beau-frère colonel des Suisses ; ces deux charges les auraient rendus tout à fait maîtres non seulement de la maison, mais encore de la personne du jeune souverain. Le maréchal de Schomberg combla la vacance, et l'on engagea Longueville à se contenter de l'honneur qu'il avait de travailler à la paix de Westphalie avec Servien et le comte d'Avaux. On le gratifia néanmoins de la baronnie de Joux, voisine de sa principauté de Neufchâtel, avec survivance pour son fils, le comte de Dunois, alors âgé d'un an[2].

La Cour se montra satisfaite des services qu'il avait

1. Arch. hist., Guerre, V. 71-181. Pouvoir au vicomte d'Arpajon pour commander l'armée de Bourgogne en l'absence de M. le Prince et de M. le duc de Longueville, 1642 ; Arch. hist., Guerre, V. 71-124. Pouvoir de général d'armée d'Italie pour M. le duc de Longueville, 1er juillet 1642.

2. *Mémoires de Mme de Molleville*, t. I, 309.

Cette baronnie de Joux, sise non loin de Pontarlier, fut donnée à Longueville, le 10 juillet 1648, quelque temps avant la signature du traité de Westphalie. Elle rapportait 3.000 francs de Comté, fortement grevés par l'obligation d'y avoir garnison de 120 hommes et d'y entretenir un châtelain. Longueville y renonça en 1659, et la France rendit Joux à l'Espagne au traité des Pyrénées (1659). Mme de Motteville dit à tort que Joux rapportait 40.000 livres.

rendus au traité de Westphalie, et, lorsqu'il revint en 1648, il reçut des marques de haute bienveillance ; la Reine ne tarit pas d'éloges sur lui, et l'appela au conseil privé, faveur spéciale, uniquement réservée jusqu'alors aux princes du sang.

En 1649 il fut, ainsi que le prince de Conti, entraîné par la duchesse de Longueville dans la Fronde. Ces deux personnages quittèrent Saint-Germain, et arrivèrent à la pointe du jour à Paris. Ne parvenant pas à soulever contre la Régente la Normandie, dont il était gouverneur, Longueville reparut à la Cour.

Arrêté en janvier 1650 au Palais-Royal en même temps que Condé et Conti, il est enfermé à Vincennes, à Coulommiers et finalement avec les princes au Hâvre-de-Grâce. L'année suivante, Mazarin va lui-même ouvrir aux illustres détenus les portes de leur prison. Longueville se réconcilie avec Anne d'Autriche, n'accepte pas de rallumer la guerre civile, et se retire en Normandie, où, sans plus faire parler de lui, il habite jusqu'à sa mort, le 11 mai 1663[1].

Ordre avait été expédié d'Orléans, le 6 février 1637, aux différentes autorités intéressées, de reconnaître le duc de Longueville comme lieutenant général commandant d'armée. Le prince devait s'acheminer en Bresse avec ses troupes, afin de repousser les ennemis des frontières et d'entreprendre ce qu'il estimerait utile à la conservation des provinces de Bourgogne et de Bresse[2]. Le marquis d'Huxelles lui donnera des canons et des munitions, et, en l'absence de M. le Prince, le marquis de Thianges, lieutenant général en Bresse, fournira chevaux et bœufs pour traîner l'artillerie[3]. Le

1. Longueville habitait tantôt au *Logis Royal*, à Rouen, tantôt au château de Trye. Il venait aussi de temps en temps à Paris. Il mourut au *Logis Royal*.

Mémoires de Mme de Motteville ; Nouvelle biographie de Hœfer : Mémoire sur les principaux points de l'hist. de ce siècle, par FRÉMONT D'ABLANCOURT ; *Chronologie hist. et milit. de M. Pinard*, 1760.

2. Arch. hist., Guerre, V. 34-293.

3. Arch. hist., Guerre, V. 34-297. Ordre du Roi à Thianges : 16 fé-

Roi avertit le prince de Condé de l'arrivée prochaine de Longueville, à la tête de troupes qui devront trouver bon accueil dans son gouvernement ; le vicomte d'Arpajon, maréchal de camp, ira sans retard en Bourgogne, et commandera aux garnisons d'aider le nouveau venu en cas de besoin [1]. Le vicomte de Turenne devra redoubler d'attention du côté de la Lorraine, le duc Charles s'y dirigeant avec toutes ses forces pour enlever certaines places [2].

Au printemps, Longueville entrait dans le fort des opérations militaires. Le 29 mars, il investissait la ville de Saint-Amour et l'attaquait sur trois points. Au moment de la forcer par son faubourg, il recevait l'avis que les ennemis s'assemblaient vers Lons-le-Saulnier dans le but de secourir les assiégés. Aussitôt le vicomte d'Arpajon eut l'ordre de précipiter l'action, tandis que le maréchal de camp de Guitry irait reconnaître l'ennemi [3]. Après environ soixante volées de coups de canon et trois jours de siège, Saint-Amour, le 31 mars, était pris d'assaut. Longueville y pénétra le lendemain par la brèche, mais eut grand mal à protéger les habitants contre la soldatesque ; il parvint néanmoins, dit la *Gazette*, à garantir le couvent des religieuses de l'Annonciade « et l'honneur de toutes les femmes et filles, que le dit vicomte d'Arpajon avait fait retirer dans les églises ». On évalua le nombre des morts à 400 ; on fit 200 prisonniers.

Pendant qu'on s'emparait de Saint-Amour, Guitry ayant su que les ennemis étaient logés aux villages de Sainte-Agnès et de Gevingey, envoya le capitaine Navant avec cent maîtres Liégeois et tous les carabins reconnaître les deux localités. Avertis de leur approche, les ennemis sautèrent à cheval et s'écartèrent un

vrier 1637 ; *Ibidem*, V. 34-332. Le Roi à Huxelles ; Paris, 24 février 1637.

1. Arch. hist., Guerre, V. 34-307. Le Roi à Condé ; Versailles, 19 février 1637.

2. Arch. hist., Guerre, V. 34-338. Le Roi à Turenne ; 26 février 1637.

3. Guitry avait avec lui 300 maîtres des troupes de Normandie, 100 du régiment liégeois de la Bloquerie, 50 carabins et 100 mousquetaires.

peu. Mais bientôt on aperçut 1.200 chevaux allemands, lorrains et comtois, sous 28 cornettes. Guitry — nous n'entrerons pas dans le détail — embusqua ses mousquetaires, commandés par le baron de Bully, à la lisière d'un bois, près de Sainte-Agnès, attira son adversaire dans un guet-apens, lui tua 200 hommes et 2 colonels : Gomus et le redoutable incendiaire Clinchamp[1].

A peine entrés dans Saint-Amour, avertis que M. de Guitry était aux prises avec l'ennemi, Longueville et d'Arpajon coururent vers lui avec 500 chevaux que suivirent 800 fantassins.

Les adversaires s'étaient retirés trois lieues plus loin ; toute la nuit servit à marcher, et d'Arpajon, à l'extrême pointe, donna, le 2 avril au matin, dans les quartiers lorrains, enleva trois compagnies du régiment de Conflans, et mit le reste en fuite au delà de Lons-le-Saulnier. Longueville revint alors à Saint-Amour, étant resté plus de vingt heures à cheval. Le château se rendit ; celui de Laubespin fit de même. En cinq jours, les troupes royales avaient donc enlevé une ville et deux châteaux, et battu l'ennemi. Avec orgueil, la *Gazette* ajouta qu'elles tuèrent 700 hommes et répandirent la terreur dans toute la Franche-Comté. Les Bressans, excités par le succès, allèrent mettre le feu à plus de 50 villages comtois[2]. Longueville envoya le sieur de Treuille, major de Normandie, rendre compte au Roi de la prise de Saint-Amour et des engagements qui avaient eu lieu : il portait drapeaux, cornettes et timbales conquis[3].

Après s'être emparé du château de Dortan, après avoir chargé un parti de cavalerie commandé par Guitry

1. Baron de Clinchamp.

2. *Gazette* du 14 avril 1637, N° 55. *La prise de Saint-Amour et de Laubespin* par le duc DE LONGUEVILLE. *Mercure français*, 1637.

3. Aff. Étr., France, V. 1579-156. Longueville à Richelieu; Saint-Amour, 5 avril 1637.

Dans cette lettre à Richelieu, le prince loue la conduite de Treuille, du vicomte d'Arpajon, qui fit observer l'ordre et présida aux travaux du siège « où il est extrêmement intelligent », des officiers des troupes levées en Normandie, qui presque tous furent blessés, de M. de Miromesnil, qui ne ménagea pas ses soins à l'équipage d'artillerie.

de surprendre le quartier du marquis de Conflans, Longueville investit le château de Courlaoux[1]. On travailla toute la nuit, sous la direction du vicomte d'Arpajon, à la construction d'une batterie, qui, au point du jour, se trouva prête à tirer. Bientôt s'ouvre une brèche. Les débris s'amoncellent dans le fossé ; encore quelques coups de canon, encore quelques fascines pour le combler et donner libre accès dans la place. A cette vue, la garnison capitule, demandant vie sauve, le 23 juin[2]. Le lendemain, le duc de Longueville va luimême reconnaître les abords de Lons-le-Saulnier. Après quelques volées d'artillerie, le régiment de Normandie, commandé par Guitry, tente l'assaut. Le capitaine La Faverie s'élance avec les enfants perdus ; mais cette attaque prématurée échoue. Arpajon consacre la nuit aux préparatifs d'une vigoureuse offensive. Le régiment d'Enghien prend un fort extérieur : celui de Normandie pénètre dans le faubourg, auquel les assiégés mettent le feu en se retirant. L'incendie gagne la ville.

1. Le marquis de Conflans faillit être pris. On raconte qu'il fut surtout marri d'avoir perdu « sa vaisselle d'argent et son équipage, dont les nostres s'accomodèrent » (*Mercure françois*). Le marquis de Conflans, de la Maison de Watteville, maréchal de camp, commandait pour le roi d'Espagne en Franche-Comté. Il possédait la confiance du cardinal Infant. Il fut un des premiers organisateurs de la résistance durant l'invasion française. C'est lui qui définit le vieux maréchal de la Force en quatre mots : « Calviniste, vieillard, défiant, rusé. » Il disait que la principale affaire, en ces temps difficiles, était d'acquérir l'affection des deux principaux seigneurs de Franche-Comté, le marquis de Varambon (Christophe de Rye) et le baron de Scey, et « qu'il les falloit prendre à la mode du temps, scavoir par leurs intérests ». Lors de la déclaration de guerre à l'Espagne, en 1635, il préconisait en Franche-Comté la levée de troupes « afin d'avoir un corps d'armée considérable qui feroit penser aux François avant que de rien entreprendre et quelque part qu'ils s'adressassent... » Quand, à la fin du siège de Dôle en 1636, mourut l'octogénaire Ferdinand de Rye, archevêque de Besançon, qui, avec le Parlement de Dôle, partageait le gouvernement de la Comté sous le contrôle du cardinal Infant, celui-ci voulut faire choisir Conflans pour nouveau gouverneur. Mais Conflans n'étant pas Bourguignon, on lui préféra le marquis de Saint-Martin, capitaine des gardes de l'Infant, d'ancienne noblesse bourguignonne.

Jean-Baptiste de la Baume, baron de Montmartin, marquis de Saint-Martin, né en 1593. Fils d'Antoine de la Baume, marquis de Saint-Martin, et de Nicole de Montmartin.

2. *Gazette extraordinaire* du 6 juillet 1637. *Mercure françois*, 1637.

L'artillerie française tonne sans discontinuer ; celle de la place répond avec fureur[1]. On va donner un nouvel assaut ; les fossés sont déjà comblés par l'écroulement des murs et les fascines qu'on y a jetées. Les soldats impatients s'élancent enfin contre la brèche mal ouverte et réussissent à pénétrer en ville. Le sieur de Raincourt, qui commande la garnison, recule dans le château, rompt le pont-levis, espère se défendre ; vain espoir ! La nécessité le force bientôt à capituler. Les soldats de Longueville se livrent alors au pillage du couvent des Cordeliers, ayant appris que la plupart des habitants y avaient porté ce qu'ils avaient de précieux. La *Gazette* de Renaudot excusera cet acte d'indiscipline en disant : « Les soldats aimèrent mieux piller ce qui estoit dedans que de le laisser brusler[2]. » Par le sieur de Mainville, le Roi reçoit cornettes, enseignes et guidons enlevés à l'ennemi[3].

Pendant l'attaque de Lons-le-Saulnier, le sieur de Saucourt, capitaine de cavalerie, s'emparait du château de Chilly. L'armée victorieuse continua la campagne, enlevant peu après Crèvecœur, l'Estoile et l'importante place de Savigny, défendue par 200 hommes, et que l'ennemi avait conquise l'année précédente[4]. La sagesse exigeait l'occupation des petites places avant de songer à de plus grandes entreprises.

Le comte de Guébriant, parti de Gex, le 23 juin, prend contact avec Longueville, le 26, à Lons-le-Saulnier ; il amène avec lui 3.000 hommes de pied et 500 chevaux. Les troupes du prince sont de 6.000 fantassins et de 4.000 cavaliers environ. Le tout forme deux armées relativement faibles ; mais la France a jusqu'à 17 armées alors sur pied, plus ou moins grandes, d'un effectif total qu'on peut évaluer à 150.000 hommes

1. D'Arpajon et les sieurs de Rébé et de Vedaine y furent blessés.

2. *Gazette extraordinaire* du 6 juillet 1637. *Mercure français*, 1637.

3. Aff. Étr., France, V. 1579-159. Longueville à Richelieu : camp de Lons-le-Saulnier, 27 juin 1637. *Gazette extraordinaire*, du 6 juillet 1637. *Mercure français*.

4. Elle se rendit en six jours, et le sieur Piolins alla en porter la nouvelle au Roi. *Gazette extraordinaire* du 13 juillet 1637, n° 101.

au moins[1]. Aussitôt arrivé, Guébriant lance des escadrons aux renseignements, puis, dès le jour suivant, assiège Montaigu, place forte assez proche de Lons-le-Saulnier, sur une hauteur, entourée de bonnes murailles et de barricades, que défendent 100 hommes de la meilleure milice du pays, nombre de bourgeois et de paysans en armes. Le régiment de Vandy fait, de nuit, son logement dans le faubourg, et réussit à ce point qu'après avoir résisté bravement tout un jour, la garnison gagne le château, laissant la ville en flammes[2]. On éteint le feu ; Guébriant bat le château ; mais la poudre vient à manquer ; n'importe, on emploie la sape. Accompagné de quelques intrépides, au nombre desquels se trouvent Canillac, Montausier, Sandre, Roque-Servière, le comte de Guébriant atteint le pied des épaisses murailles. L'action devient encore plus chaude, tout à fait inégale contre un ennemi que les remparts mettent à l'abri du tir. La valeur y supplée ! Le baron de Canillac par deux fois grièvement blessé refuse de se laisser emporter ; M. de Sandre tombe raide. A l'aspect d'adversaires aussi résolus, et certains, d'autre part, de ne pouvoir se maintenir longtemps, les assiégés préfèrent capituler : les citadins et paysans à la merci du vainqueur ; les soldats avec promesse de sortir en armes, mais sans bagages, pour gagner une place de leur parti ; c'est le 28 juin. Ils sortirent en effet, conformément aux conventions, mais furent promenés, et finalement atteignirent un jour Perpignan. Par l'arrivée de trois drapeaux saisis, Longueville apprend l'heureux événement[3].

1. Aff. Étr., France. V. 828-265. État des troupes pour 1637. Cet état met à 4.800 hommes l'effectif des fantassins de l'armée de la Valteline, mais une partie des troupes de Rohan était passée avec le sieur de Lecques en Italie, comme on l'a vu plus haut. On ne peut pas admettre comme absolus les effectifs donnés par les états, assez mal faits, variant de l'un à l'autre.

2. Le lieutenant de Neufville reste mort ainsi qu'un certain nombre de soldats ; le capitaine de Maricourt est blessé de quatre coups de mousquet.

3. Le sieur Le Bourguignon les porte à Longueville, qui les adresse au Roi.

Hist. du maréchal de Guébriant, par J. Le Laboureur ; *Gazette de France*

A la Cour parviennent à peu près en même temps les nouvelles des succès remportés par le duc Bernard sur Charles de Lorraine et de la prise de Montaigu. Tout joyeux, de Noyers écrit au cardinal de la Valette : « M. le duc de Weymar... tient mil prisonniers, dans lesquels il y a force colonels et officiers de Mercy, cinq ou six cens tuez sur place, beaucoup de canon pris..., M. de Guébriant a pris Montaigu, qui vaut bien Lyon-le-Saulnier (*sic*), qu'a pris M. de Longueville. Tout va assez bien, grâces à Dieu[1]... » Le même jour, il félicite Guébriant et l'assure qu'il le fait valoir auprès du Roi et du cardinal[2]. Quinze jours plus tard, le 17 juillet : « Je suis ravi, lui écrit-il encore, de voir toute la Cour extrêmement satisfaite de votre conduite, et que vos amis se trouvent quittes de ce qu'ils avaient promis de vous au Roy et à Son Éminence. Ainsi, Monsieur, nous n'avons qu'à continuer et à remercier Dieu du succès qu'il donne à vos soings et à vos travaux, dont j'espère que nous verrons des fruicts à l'advenir tels que de si bons et si heureux commencements nous doibvent faire espérer... » Il doit savoir que Salins est la place « la plus considérée par deçà ». Les ennemis, désespérant, dit-on, de sauver la Franche-Comté, vont tourner leurs efforts du côté de Flandre, pour gêner le maréchal de Châtillon et le siège de Landrecies, entrepris par la Valette. « C'est à vous, ajoute-t-il, à profiter des avantages que la conjoncture des affaires vous donne et ne laisser reprendre cœur aux habitants[3]. »

Les ennemis sont installés entre Poligny et le château de Ruffey. Telle est la nouvelle que des prisonniers apportent à Longueville. Aussitôt, le 13 juillet, le prince lève le camp de Savigny, et à la tête de 1.200 chevaux et de 800 mousquetaires, il marche sur

extraordinaire du 13 juillet 1637. *Relation* : *Mercure français* : *Mémoires du cardinal de Richelieu*.

1. Aubery, t. III, p. 423. De Noyers à la Valette ; Rueil, 3 juillet 1637.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-3, et Archives Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Rueil, 3 juillet 1637.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-7, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Rueil, 17 juillet 1637.

eux. Mais les ennemis avertis se sont déjà retirés entre Salins et Besançon. Longueville se contente alors de reconnaître en personne les abords de Bletterans, de Poligny et d'Arbois, jugeant que la prise de ces trois villes ôterait définitivement aux Lorrains l'idée de s'aventurer en Bresse et pays voisins. Avec toutes ses troupes, il va camper aux environs de Conliege, d'où, le lendemain 16 juillet, il court assiéger Orgelet, « d'autant plus allègrement suivi de ses soldats, dit la *Gazette*, qu'ils se sont fort enrichis à la prise de Lons-le-Saulnier[1] ».

Alors commence une succession d'avantages journaliers : Orgelet, Moutonne, Pimorin, La Tour du Meix, Château-Chalon, Saint-Laurent de la Roche ouvrent leurs portes sans grande résistance.

Le siège de Saint-Laurent de la Roche fut le plus important. Averti, par des lettres trouvées sur un paysan, de l'état précaire dans lequel était cette place, Longueville y dépêcha le sieur de Vertot, mestre de camp, à la tête de 400 hommes choisis. La garnison abandonna la ville en y mettant le feu et pénétra dans le château. Vertot dépêcha vers Longueville, qui vint camper avec toute l'armée au pied de l'éminence où se dressait ce château. Accompagné de M. d'Arpajon et malgré le tir, le prince voulut reconnaître lui-même les abords de la position. Le même jour, 25 juillet, M. de Beauvaisis, capitaine commandant le régiment de Normandie, commença les approches. Enghien, Montausier, Rébé, Melun, Serres, Vandy et les six nouveaux régiments de Normandie se relevèrent successivement pour le même travail, si bien qu'après 16 jours de siège, les ennemis décimés par la peste, réduits à 48 hommes, sans eau, sans espoir de secours, capitulèrent, et sortiren le lendemain, 10 août, jour de la fête de Saint-Laurent La prise de cette place ouvrait le chemin de Poligny[2].

1. *Gazette* du 18 juillet 1637. N° 104. De Chalon, 12 juillet 1637.

2. *Gazette extraordinaire* du 18 août 1637. N° 122. *Relation*; *Gazette* du 22 août 1637. N° 124. De Chalon, 13 août 1637.

Le sieur de Toulongeon, enseigne au régiment de Normandie, courut annoncer la nouvelle à Saint-Germain.

Le duc Charles, le marquis de Saint-Martin et le général-major Gaspard de Mercy avaient alors 4.000 hommes à peine en Franche-Comté, et n'attendaient plus aucun secours important de Brisach, comme ils s'en étaient leurrés. Ils pensaient être obligés bientôt de se tourner contre le duc Bernard, l'annonce de son imminent passage au delà du Rhin impressionnant à ce point les Impériaux qu'ils ralliaient en toute hâte à Constance les garnisons du Tyrol [1].

Les succès des troupes françaises continuent. Elles prennent Publy, Ruarges, Présilly, Beauregard, Binan [2], le château de Jousseau, très fort avec son excellente contrescarpe, ses quatre grosses tours, son fossé de 8 pieds d'eau, mesurant 4 toises en largeur ; ces diverses places avaient plus ou moins d'importance, mais formaient dans leur ensemble un dangereux réceptacle de soldats que l'on eût plus justement nommés des maraudeurs et des brigands. L'armée royale arrive ainsi sous Bletterans ; 50 prisonniers qu'elle fait aux alentours la renseignent sur l'état de la ville [3].

Malgré les avantages d'une brillante campagne, les Français étaient dans une situation assez précaire. Les maladies sévissaient ; l'artillerie ne suivait que difficilement, faute de chevaux ; les vivres manquaient. M. de Chambois, aide de camp de l'armée, fut chargé d'expliquer à Richelieu que, sans ces gros inconvénients, Longueville saurait « plus continuellement entreprendre ». Il est impossible de s'éloigner des frontières ; de temps à autre on doit accorder du repos aux troupes, reconstituer l'artillerie et les approvisionnements, établir des campements larges et en changer « continuellement l'assiette pour éviter la contagion qui est si générale dans le comté, écrit le prince, qu'il n'y a ville ou château que nous prenions qui ne renouvelle

1. *Gazette* du 29 août 1637. N° 130. De Bâle, 13 août 1637.

2. *Gazette extraordinaire* du 30 juillet 1637. N° 109 ; *Mercure francais*, 1637 ; *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. LE LABOUREUR ; *Mémoires du cardinal de Richelieu.*

3. *Gazette extraordinaire* du 1er septembre 1637 ; *Histoire du maréchal de Guébriant*, par LE LABOUREUR.

de la maladie ». Les effectifs diminuent de ce fait, et l'on ne peut y remédier que par des recrues. Le mal, fort heureusement, cause un préjudice encore plus considérable à l'ennemi[1]. Guébriant lui-même en a souffert ; mais son indisposition n'a été que de courte durée[2].

Jusqu'alors Longueville et Guébriant étaient restés indépendants l'un de l'autre, et ce dernier correspondait toujours avec Rohan, chef réel des effectifs tirés de la Valteline.

Il paraissait indispensable cependant de mettre les deux armées dans une seule main, pour avoir l'unité de commandement et tenter un sérieux effort contre Poligny et Bletterans, seules places du baillage d'aval restant encore à prendre en Franche-Comté. Comme le duc de Rohan ne quittait pas Genève, le Roi donna l'ordre à M. de Guébriant, en date du 28 juillet, d'unir ses troupes à celles du prince, et d'avoir à lui obéir désormais[3]. En même temps, il prescrivait à celui-ci de faire reconnaître le nouveau maréchal de camp par les deux armées. La jonction se fit le lundi 17 août. Dès lors il n'y eut plus qu'un chef : le lieutenant général duc de Longueville[4]. Il n'y eut plus d'armée dite de la Valteline. Guébriant écrivit de suite à Rohan pour l'avertir du changement, et en reçut une réponse qui mérite d'être citée.

Monsieur,

J'ai reçeu vostre lettre de l'unziesme du courant, et appris l'ordre du Roy pour la conjonction des trouppes

1. Aff. Étr., France, V. 1579-163. Longueville à Richelieu ; camp de Macornay, 20 juillet 1637.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-9, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; La Capelle, 13 août 1637. — Aff. Étr., France, V. 1579-168. Longueville à Richelieu ; Château-Chalon, 27 juillet 1637.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-7. *Ordre*. Château de Madrid, 28 juillet 1637 ; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-8, et Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant ; château de Madrid, 28 juillet 1637.

4. Aff. Étr., France, V. 1491-41. Estampes à Chavigny ; camp proche Bletterans, 20 août 1637.

que vous commandiez à celles de M. le duc de Longueville. Puisqu'elles ne doivent pas estre sous moy, je me resjouis qu'elles soient tombées en si bonne main, et que vous ne soyez point séparé d'elles, m'assurant qu'elles respondront à l'espérance qu'on en a euë, et que je recevray encore en ce mien repos la consolation d'aprendre vos bons succez de jour en jour. Quand à vostre particulier je vous prie de croire qu'il ne sera jour de ma vie que je ne me resouvienne, comme je dois, de l'affection que vous m'avés témoignée et de la part que vous avés voulu prendre en tout ce que vous avés jugé concerner mon honneur, tandis que vous avés commandé ce petit corps séparément. Je m'estimerois heureux si tous ceux que j'ay obligez m'avoient tesmoigné autant de gratitude que vous m'avés monstré de bonne volonté sans en avoir eu autre subject que celluy de vostre propre générosité. Je ne puis pour le présent vous faire paroistre comme je voudrais la reconnaissance que j'en ay, croyez seulement, je vous prie, que celle-cy vous est escrite de cœur et que je suis véritablement[1]...

Henry de Rohan.

Résultant des fatigues d'une active campagne en temps d'épidémie, la lassitude qui régnait parmi les troupes, surtout dans celles de Longueville, était telle qu'au début du mois d'août, officiers et soldats aspiraient à prendre déjà les quartiers d'hiver[2]. Guébriant et l'intendant d'Estampes entreprirent alors de relever leur moral, et comme dérivatif, proposèrent d'assiéger Bletterans, clef du bailliage d'aval, dont l'importance était considérable, si l'on voulait conserver les conquêtes.

Il était du reste nécessaire d'entreprendre cette opération sans retard, avant l'arrivée d'un secours enne-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 119-31 : Rohan à Guébriant : Genève, 20 août 1637. Arch. Rotrou. Cité par Le Laboureur.

2. Aff. Étr., France, V. 1491-41. Estampes à Chavigny ; camp proche de Bletterans, 20 août 1637. Estampes dit qu'il en a honte pour les officiers. Ce qui manque à l'armée ce sont des hôpitaux et des fonds pour les entretenir.

mi. « Il sera bon que M. de Noyers nous y porte encore par quelques lettres du Roy, écrit d'Estampes à Chavigny, M. le duc de Longueville étant très disposé à faire tout ce que l'on voudra[1]. »

Le duc de Longueville réunit un conseil de guerre à cet effet, le 24 août. Tout d'abord on désapprouva le projet : mais Guébriant, s'étant porté garant de la réussite, fit prévaloir son avis. On agira de suite. La nuit venue, M. de Vandy, mestre de camp, avec 60 mousquetaires, et M. de Marsin, avec 200 maîtres du régiment de feu M. de la Bloquerie, dont il est mestre de camp, vont brûler les moulins construits sur les fossés de Bletterans[2]. Cette place, en forme de rectangle, traversée dans sa longueur par une large rue que d'autres coupent perpendiculairement, ne possède que 500 maisons. D'épaisses murailles à doubles fossés en défendent l'accès. A l'un de ses angles s'élève un château carré de forme, ayant vaste terre-plein entre fossés revêtus, avec 4 grosses tours également carrées à ses angles, et 4 autres sur le terre-plein même. Bletterans est situé dans une plaine que la Seille transforme presque toujours en marécages favorables à la défense. Par bonheur, la saison, sèche cette année, favorise l'attaque.

Le 26 août, le vicomte d'Arpajon, lieutenant général de l'armée, et le comte de Guébriant emploient le régiment de Normandie à faire les approches et un logement à l'artillerie. Les corps divers coopèrent successivement aux préparatifs de l'assaut : Enghien, commandé par M. de la Tour-Beaujeu, relève Normandie, et construit une forte gabionnade où 500 hommes peuvent s'abriter ; de nuit, M. des Brosses, lieutenant de l'artillerie, amène et met en batteries trois grosses pièces et une bâtarde qui ouvrent le feu le 28. Montausier après Enghien et Castelmoron après Montausier

1. Aff. Étr., France, V. 1579-172. Estampes à Chavigny : camp de Saint-Laurent de la Roche, 11 août 1637.

2. La Bloquerie, mestre de camp d'un régiment liégeois pour le service du Roi, était mort de la peste, depuis peu, à Chalon-sur-Saône. *Gazette* du 1er août 1637 ; de Chalon, le 24 juillet.

travaillent aux ponts, poussent la tranchée, disposent force gabions et fascines. Le comte de Saligny, maréchal de camp nouvellement arrivé, remplace Guébriant, qui jusqu'alors n'a pas quitté les terrassiers. Enfin le régiment de Rebé achève les ouvrages. Tout est prêt.

Le lendemain, 31 août, 600 coups de canon avaient déjà fait une brèche de 25 pas. Cependant la muraille y restait encore haute de 3 pieds, outre un talus qu'il faudrait gravir ; le deuxième fossé était plein d'une eau boueuse jusqu'à hauteur de ceinture. Malgré cela Longueville, sans plus tarder, somma les assiégés de capituler. Ceux-ci demandèrent au comte de Saligny, de service à la tranchée, trois jours de réflexion, espérant voir poindre, dans ce laps de temps, le duc Charles, réellement en marche pour les secourir; mais ils n'en obtinrent qu'une demi-heure de répit. Fièrement ils répondirent alors qu'ils se défendraient, comptant sur la valeur de 300 braves, Allemands, anciens défenseurs de Saverne.

Longueville prend ses dernières dispositions, et forme trois corps d'attaque. Saligny commande le premier, Arpajon le second, et Guébriant le troisième. Le prince les suit à la tête du gros des troupes[1].

Les premiers, Saligny et d'Arpajon s'élancent à l'assaut. Guébriant, la cuirasse toute noire de poudre, commandant, combattant, tombe renversé dans le marais par un coup de pierre, mais se relève plein de boue pour montrer aux siens comment on aborde une position. Chacun rivalise d'entrain ; si l'attaque est vive, la défense est superbe. On pénètre enfin dans la ville après un rude combat. L'ennemi s'enferme alors dans le château, laissant tout en flammes derrière lui. On arrête l'incendie ; on passe au fil de l'épée ceux qui portent les armes ; les soldats se livrent au pillage,

1. A l'extrême pointe marchent 60 hommes de Rebé, avec un capitaine, un lieutenant et un enseigne ; viennent ensuite, pour s'appuyer mutuellement, des groupes de 60 hommes tirés de Normandie, Enghien, Serres, Montausier, Castelmoron, Melun ; puis 50 hommes de Rebé, qui, la brèche conquise, doivent s'y installer. — 400 hommes en tout.

et rien ne résiste à leur ardeur dans ce genre de travail. Cependant 300 femmes entassées dans les églises sont respectées. 200 cadavres ennemis encombrent les alentours de la brèche, preuve lugubre d'une chaude action[1].

Les assiégeants investissent incontinent le château, dont le gouverneur nommé Frontenoy, malade de la peste, est provisoirement remplacé par le sieur Texerot, maitre de l'artillerie de la Comté. Le 3 septembre, dès le matin, une batterie de 5 pièces commence à tirer si furieusement qu'à 4 heures du soir deux tours, flanquant le point qu'on voulait attaquer, sont ruinées et hors de défense, mettant les assiégés en position critique. L'ennemi découragé entre en composition le lendemain ; on échange des otages, et Longueville, après quelques pourparlers, accorde les articles de la capitulation : les soldats sortiront avec armes et bagages, tambour battant, enseignes déployées, balle en bouche et mèche allumée ; ils pourront emmener deux petites pièces de campagne au choix du vainqueur ; blessés et malades, bagages seront escortés jusqu'à Dôle ; les habitants prêteront le serment de fidélité au Roi ou sortiront de la ville. Presque tous les Allemands de la garnison s'incorporèrent dans l'armée française[2]. Le duc de Longueville installa dans sa nouvelle conquête une bonne garde sous les ordres d'un homme énergique, le vicomte de Mélun.

Sur ces entrefaites, le duc Charles avait atteint Ruffey, tout proche de Bletterans, avec 800 hommes, tant soldats réguliers que miliciens du pays, ayant, pour les commander, le marquis de Saint-Martin, Gaspard de Mercy et le colonel Maillard. Le dessein de secourir à tout prix les assiégés lui avait fait dégarnir ses places fortes. Il arrivait cependant trop tard, et trouvait les troupes royales protégées par des retranche-

1. Aff. Étr., France. V. 256-112. *Journal des principaux événements de 1637*; *Gazette* du 7 septembre 1637, n° 158 ; *Mémoires du cardinal de Richelieu* ; *Histoire du maréchal de Guébriant*, par Le Laboureur.

2. *Gazette extraordinaire* du 15 septembre 1637. N° 143. Prise du château de Bletterans.

ments solides et une inondation subite de la Seille, qui ne permettait pas de les aborder. Les deux armées restèrent d'abord à quelques portées de mousquet et inactives, puis, ne voyant rien à tenter, le duc de Lorraine se dirigea vers Besançon, et Saint-Martin vers Arbois, avec toute la cavalerie ; l'infanterie se retrancha dans Poligny[1].

Le marquis de Montausier courut annoncer la prise de Bletterans au Roi et à Richelieu[2]. En apprenant que cette place était investie, la Cour ne douta pas un instant du succès final. « Nous savons bien, écrivait alors de Noyers à Guébriant, que vous ne trouvés rien difficile ni dans la délibération ny dans l'exécution ; aussy vous en sçait-on tout le gré que vos amis peuvent désirer... » Puis : « Vivés donc content et vous portés bien avec assurance que l'on ne met soubs le muid la lumière de vos services...» Et, en terminant, il exprimait le désir de voir attaquer Salins après l'inévitable prise de Bletterans[3].

Les espérances de la Cour n'ayant pas été déçues, Guébriant, comme Longueville, fut comblé de félicitations. « Je loue Dieu, se dépêche de lui écrire de Noyers, je loue Dieu de ce que, de jour en jour, il fait connoistre plus clairement ce que vault un homme de vostre vertu et mérite. Son Éminence vous avoit bien tousjours estimé comme un gentilhomme plein de cœur et de courage, mais je vous doibs assurer, comme vostre serviteur et vostre amy, qu'elle prent maintenant de très grandes impressions de vostre conduitte, et que, dans la suitte des affaires, vous devés attendre d'elle tous les avantages que vous pouvez souhaitter[4]. »

Le lendemain une nouvelle lettre du secrétaire d'État

1. *Gazette* du 19 septembre 1637, nº 146 ; et *Gazette* du 26 septembre 1637. Nº 150.

2. Aff. Étr., France, V. 1579-177. Longueville à Richelieu ; camp de Bletterans, 13 septembre 1637.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-11, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Conflans, 25 août 1637.

4. Arch. Rotrou et Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-13. De Noyers à Guébriant ; Conflans, 12 septembre 1637.

à la guerre le conjure de songer à la prise de Salins[1]. Malgré l'avis de Guébriant, Longueville hésite à faire le siège de cette ville, craignant de le voir durer trop longtemps, et d'imposer ainsi un surcroît de fatigues aux troupes, déjà si éprouvées par une rude campagne et la maladie. Sublet de Noyers, du reste, s'en rapporte à Longueville. Si les circonstances ne permettent pas de donner ce couronnement à la série des glorieuses opérations, le Roi veut qu'on prenne les quartiers en des lieux conquis ou sur la frontière de Bresse, la subsistance des troupes devant être à la charge des habitants[2].

La question de Salins resta quelque temps pendante, Longueville n'osant toujours rien décider à ce sujet. Entre la Cour et lui se continuait un échange de lettres[3]. Bref il résolut de mettre ses troupes en garnison dans la Bresse, la Bourgogne et le sud de la Franche-Comté.

Dans cette campagne de 1637, Guébriant avait acquis un ascendant considérable sur ses compagnons d'armes et l'estime générale. Si de la Cour il recevait des compliments flatteurs, il en obtenait aussi d'un personnage qui, du fond de sa retraite, suivait d'un œil attentif les phases des opérations et écoutait d'une oreille favorable les échos du renom chaque jour grandissant de son lieutenant d'hier. De Genève, Rohan lui adressait ces mots, le 23 décembre : « Je ne perd l'espérance de vous voir rejoindre, vous assurant de ma part de vous préférer à tout autre ; car, outre l'estime que je fais de votre valeur et mérite, je me sens tellement votre obligé qu'il ne sera jour de ma vie que je ne recherche de m'en revancher en vous rendant quelque bon service[4]... »

1. Arch. Rotrou, et Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-15. De Noyers à Guébriant ; Conflans, 13 septembre 1637.
2. Arch. Rotrou, et Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-17. De Noyers à Guébriant ; Charonne, 30 septembre 1637.
3. Arch. Rotrou, et Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-19. De Noyers à Guébriant; Charonne, 14 octobre 1637.
4. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 110-35, et Arch. Rotrou. Rohan à Guébriant; Genève, 23 décembre 1637.

Durant les événements que nous venons de raconter, les autres armées royales remportaient de tous les côtés des avantages considérables. Le comte de Médavy-Grancey, gouverneur de Montbéliard, se livre à une petite guerre incertaine en Franche-Comté, ayant pour adversaire direct l'actif marquis de Saint-Martin, gouverneur de la province. Il s'empare de l'Isle-sur-le-Doubs, opère une pointe en Alsace, et entre dans Altkirch. Il rêve, à l'aide d'intelligences secrètes, d'enlever Rhinfeld, et traverse ainsi les projets du duc Bernard, qui s'en plaint à Richelieu.

Le duc Bernard exécute une brillante et fructueuse campagne, de concert avec François de l'Hospital, seigneur du Hallier[1]. Après de nombreux succès en Franche-Comté, il marche sur le Rhin, qu'il franchit à Rhinau, repousse deux fois Jean de Werth, qui le refoule à son tour, prend quelques villes, sème la terreur jusqu'en Franconie et en Bavière. Jean de Werth apparaît de nouveau à la tête de forces considérables, et se laisse battre à Ettenheim. Bernard réclame des secours au Roi, n'en obtient que d'insuffisants, renonce à pénétrer en Allemagne, se retire dans l'évêché de Bâle, puis établit ses quartiers dans les Franches-Montagnes. Quelques mois plus tard, en 1638, le génie militaire du fameux cadet de la Maison de Saxe, prenant une colossale envolée, la Renommée guerrière fera retentir au loin les noms de Rhinfeld, de Wittenweier, de Thann et de Brisach, comme autant de victoires éclatantes.

A la tête de l'armée de Flandre, le cardinal de la Valette enlève brillamment Landrecies, au mois de juillet, et continue heureusement la campagne[2].

Une armée espagnole, envoyée contre le Languedoc, est dispersée par le duc d'Hallwin, pair de France et gouverneur de cette province, après une sanglante bataille au lac de Salces, en laquelle les ennemis ont

1. Futur maréchal de l'Hospital. Voir : *Épisodes de la guerre de Trente ans : Bernard de Saxe-Weimar*, chap. VIII.

2. Voir : *Épisodes de la guerre de Trente ans: Le Cardinal de la Valette*, chap. VII.

3.500 tués, 500 noyés, 500 prisonniers, et perdent 70 pièces de canon, toutes leurs munitions de guerre, 16 drapeaux ou cornettes[1]. La place de Leucate, qu'assiègent les Espagnols, est sauvée grâce à la vaillance du sieur du Barry, son gouverneur, qui tient résolument plus de trente jours, et essuie plus de 17.000 coups de canon, dit-on, avant l'arrivée des secours[2].

1. Charles de Schomberg, marquis d'Espinay-Duretal, gouverneur du Languedoc, puis maréchal de France. Épousa Suzanne, duchesse d'Hallwin, marquise de Maignelais, fille de Florimond, marquis de Piennes et de Maignelais, gouverneur de La Fère, et de Claude-Marguerite de Gondi. En 1611, Suzanne avait contracté un premier mariage avec le duc de Candale, fils aîné du duc d'Epernon, à l'occasion duquel la terre d'Hallwin avait été érigée en duché-pairie. Ce mariage ayant été dissous, Louis XIII érigea de nouveau Hallwin en duché-prairie à l'occasion de l'union avec Schomberg.

2. Bibl. Nat., ffr. V. 3767-31. Le Roi au duc de Weimar : Saint-Maur-les-Fossés, 8 octobre 1637.

CHAPITRE IV[1]

GUÉBRIANT AU SIÈGE DE BRISACH (1638)

Situation. — Mission de Feuquières. — Secours accordés au duc Bernard. — Guébriant en Franche-Comté. — Ordre lui est donné de rejoindre le duc Bernard. — Répugnance des Français à traverser le Rhin. — Le secours arrive faible à Neubourg. — Mission du général-major d'Erlach à la Cour. — On promet un nouveau secours que fournira Longueville. — *Investissement de Brisach* par les Franco-Weimariens. — Le feld-maréchal Gœtz jette par deux fois des vivres dans la place, et se fait battre à Wittenweier. — Les nouveaux renforts n'arrivent pas, Longueville ne pouvant se dégarnir. — Mécontentement du duc Bernard. — Campagne de Longueville en Franche-Comté. — Succès contre Charles de Lorraine. — *Siège de Brisach.* — Le baron de Reinach. — Attaque du pont weimarien par Gœtz. — Ténacité de Reinach. — Capitulation de Brisach. — Le duc Bernard veut conserver la place. — D'Erlach en devient gouverneur en son nom.

On se prépare à reprendre activement les hostilités au printemps. Les Impériaux supposent que le duc Bernard marchera vers la Franche-Comté contre le duc Charles ; ils pourront alors s'opposer plus facilement aux ennemis qu'ils ont en Allemagne même : les Suédois et leurs alliés. Les armées de la reine Christine y sont au nombre de trois, sous Banner, Wrangel et King, tenant dix places de premier ordre et nombre

1. Ce chapitre est un résumé des chapitres X, XI, XII, XIII et XIV de notre dernier ouvrage intitulé : *Épisodes de la guerre de Trente ans : Bernard de Saxe-Weimar et la Réunion de l'Alsace à la France*, où le lecteur trouvera le détail du mémorable siège de Brisach, et les sources. Nous nous étendrons cependant ici sur le rôle joué par le comte de Guébriant, et utiliserons une documentation nouvelle.

d'autres moins importantes. Le maréchal Banner, depuis les récents avantages qu'il a remportés, occupe la Poméranie avec le général Lesley : son quartier général est dans l'île de Wollin, que les glaces entourent. Aussi les Impériaux ont-ils fait faire à Rostock, ville neutre, une grande quantité de « patins à courre sur la glace », comme dit la *Gazette*[1]. King est à Minden, et ses troupes campent aux alentours. Wrangel se trouve à Stralsund.

La landgrave de Hesse, Amélie de Hanau, notre principale alliée, fait tenir garnison à ses troupes dans les places de la basse Hesse et de la Westphalie, ainsi qu'en Frise orientale, et déjoue les projets de Gœtz.

Avec la belle saison, la France compte agir vigoureusement. Cependant le passage du Rhin, entre Strasbourg et Bâle, lui est fermé par le général-major de Reinach, gouverneur de Brisach, auquel l'Empereur a défendu de laisser entrer aucune provision dans Strasbourg; en réponse de quoi le magistrat de cette ville a interdit de laisser sortir armes ou marchandises pour les Impériaux.

Le duc Bernard de Saxe-Weimar avait installé ses quartiers dans les Franches Montagnes, petite contrée très peu sûre, appartenant à l'évêque de Bâle. Ses vivres, abondants au début de l'occupation, bien que les paysans eussent emporté tout ce qu'ils pouvaient, diminuaient rapidement; sa cavalerie, mise à pied en grande partie l'année précédente par la maladie des chevaux, remontée avec peine, allait manquer de fourrage. Le prince essaya d'intéresser Louis XIII au sort de ses troupes : il leur faudrait de meilleurs quartiers : pourquoi ne les trouveraient-elles pas en Bresse et en Bourgogne ? Il leur faudrait aussi de l'argent pour les montres. Le marquis de Feuquières, ambassadeur et lieutenant général, courut aussitôt le trouver pour lui expliquer la difficulté qu'avait déjà Longueville à vivre en Bresse, et lui conseilla de « chercher sa subsistance au lieu quy luy fut quand à quand conqueste ».

1. *Gazette* du 6 février 1638, nº 14.

Feuquières dut également s'entretenir avec le prince de la campagne prochaine et chercher les moyens de l'entreprendre de bonne heure.

A peine l'ambassadeur s'est-il retiré que le duc Bernard, peu satisfait de ces pourparlers, s'adresse encore au Roi. S'il veut une diversion en Allemagne ou sur le Rhin, qu'il lui en donne les moyens, c'est-à-dire de l'argent pour remettre l'armée en état de servir, et un renfort de 2.000 chevaux et de 6.000 hommes de pied arrivant au plus tard dans un mois. On discute longtemps. Finalement le Roi accorde une somme d'argent, et promet qu'au printemps une armée puissante ira seconder les vues du prince. Et même, afin de lui permettre de faire « une entreprise de grande conséquence », on feindra l'attaque de quelque place de la Franche-Comté, pour attirer de ce côté les forces ennemies et le dégager d'autant[1]. Bien que l'exécution de ce plan ne soit pas aisée, Louis XIII veut lui témoigner qu'il n'y a pas de difficultés lorsqu'il s'agit de lui donner assistance. Après examen de ce qu'on pourrait entreprendre dans la Franche-Comté pour le moment, il semble n'y avoir apparence de succès que sur Vesoul : le Roi s'arrête donc à l'idée de l'attaquer, et en confie le soin à M. de Guébriant, alors à Paris, « en la valeur et capacité duquel Sa Majesté prend une particulière confiance ». On formera un corps de 2 ou 3.000 fantassins et de 7 à 8.000 chevaux, avec lequel ce général entrera dans la Franche-Comté lorsque le duc Bernard « luy mandera qu'il sera à propos ». Il avancera « avec petardz et eschelles » pour ne laisser aucun doute sur l'intention qu'il a d'enlever un château de la frontière ; il s'éloignera autant qu'il le pourra de la route de Vesoul, cachant ainsi son vrai but, puis il tournera brusquement contre cette place, et tâchera de s'en rendre maître par surprise. S'il n'y réussit pas, le Roi lui permet de faire un siège en règle en utilisant le canon de Langres et de Chaumont. Présentement M. de Gué-

1. Bibl. Nat., ffr., V. 3767-47 ; Richelieu à Weimar ; Rueil, 15 février 1638. *Post-scriptum.*

briant ira à Langres ou à Chaumont, « soubs prétexte de la police et changement de logemens des trouppes en ces quartiers-là », mais pour organiser son entreprise[1].

Tout d'abord le départ de Guébriant ne s'effectua pas aussi rapidement qu'il l'aurait voulu. « Je vous supplie très humblement de croire que la nécessité et non le divertissement m'a retenu jusqu'ici à Paris », écrit-il à de Noyers le 15 février. Il en rejette la faute sur M. Tubeuf, qui a mis une extrême lenteur à lui rendre ses ordonnances visées et assignées sur des fonds qui ne sont payables que de longtemps[2].

Arrivé à Langres, conformément à ses instructions, Guébriant enverra à 10 lieues à la ronde reconnaitre les différentes places, et dressera un état de tous les renseignements fournis ; il pourvoira à la subsistance des siens ou sur les lieux ou par contribution dans le voisinage. S'il lui manque des troupes, il s'adressera au marquis de Bourbonne, lieutenant général du Roi en Bassigny, et à M. de Francières, gouverneur de Langres, et pourra lever quelques milices, mais à la condition de ne rien exiger du peuple, de ne pas le molester, de ne pas le ruiner comme dans les autres opérations de ce genre.

Il visitera l'artillerie et les magasins de Langres, de Chaumont et autres places, afin de voir ce dont il peut disposer. Avant de se mettre en campagne, il devra posséder tous les renseignements sur la force des troupes ennemies, leurs quartiers, l'époque où l'on pense qu'elles seront en état d'opérer, « en sorte qu'il ne mette pas en péril les armes de Sa Majesté, laquelle scait que ledit sieur de Guébrian a trop d'expérience pour qu'il soit besoin de luy recommander de faire aussi recongnoistre bien soigneusement l'estat de ladite place de Vesoul.. » Il en examinera les remparts, les portes ; il saura ce qu'elle renferme de garnison et d'habitants armés, afin de n'employer à l'at-

1. Arch. Rotrou, V. I-111. *Commission pour commander en Bassigny.*
2. Arch. Rotrou, V. I-114. Guébriant à de Noyers ; 15 février 1638.

taque que le monde strictement nécessaire. S'il est trop faible pour tenter d'enlever Vesoul, il formera quelqu'autre dessein pouvant donner ombrage aux ennemis. Enfin le Roi s'en remet à sa prudence et espère que son voyage produira l'effet voulu [1].

Louis XIII prescrivait aux maréchaux de camp, colonels, chefs divers et habitants du Bassigny d'obéir strictement aux ordres qu'ils recevraient de Guébriant; il le disait envoyé dans cette région « pour y avoir l'œil au logement et à la subsistance des troupes, et y pourvoir sy besoin est, comme aussy pour s'opposer aux entreprises des ennemis de ce costé-là [2]. — Version officielle, une discrétion absolue étant nécessaire pour réussir contre Vesoul. — Au grand maître de l'artillerie, la Meilleraie, il était également prescrit d'accorder largement son aide.

Le 18 février, Guébriant donne à sa femme une procuration pour la gestion de ses affaires, et, après avoir obtenu de messieurs des finances le paiement de ses ordonnances, il court en poste vers Langres. Sa mission étant importante, il compte être amplement et vite pourvu de tout; néanmoins en arrivant à destination, il ne trouve ni argent, ni vivres, ni canons, ni munitions; les magasins de la place sont à peu près vides. Grande est sa déception. Bientôt il reçoit une lettre que lui écrivait de Noyers le 25 du même mois. Il est urgent de secourir le duc Bernard en opérant une diversion. Il fera donc « grand bruict et mine de grands préparatifs de toutes parts ». On réparera les ponts en divers endroits, afin de dépister l'ennemi; on apprêtera l'artillerie, des pétards, des échelles; on enverra dans toutes les directions avertir les troupes de se tenir prêtes à marcher. Enfin Guébriant fera tout ce qu'il faudra pour laisser croire aux ennemis qu'on a

1. Arch. Rotrou; Aff. Étr., France, V. 257-93 V°; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-12; Arch. hist., Guerre, V. 48-10; Le Laboureur: *Instruction pour le comte de Guébriant*... 5 février 1638.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-11. Le Roi à Guébriant: 4 février 1638; cité par Le Laboureur; Arch. hist., Guerre, V. 43-258. Le Roi au grand maître; 4 février 1638.

de grands desseins : il les tiendra ainsi en suspens et dans l'incertitude s'ils doivent ou se tourner contre le duc de Weimar ou contre lui [1].

Au commencement de mars tout fait supposer qu'on est à la veille d'évènements graves. D'après les avis venus d'Allemagne, toutes les forces ennemies attaqueront le duc Bernard ; une puissante diversion s'impose plus que jamais pour maintenir ce prince dans l'avantage que lui a donné la main-mise sur un passage du Rhin. Aussi le Roi envoie-t-il à Guébriant des lettres qu'il remettra lui-même aux sieurs Humes et Zillart, Streef et Bouillon, colonels de régiments de cavalerie étrangère, logés en des quartiers assez proches de Langres. C'est un ordre à chacun de le joindre au premier signal. Avec ces renforts, Guébriant entrera dans la Franche-Comté, et empêchera les ennemis qui s'y trouvent de tomber sur le duc Bernard. Enfin il agira de telle sorte, dit le Roi, « que mon dit cousin reçoive toute l'aide et le secours que la saison présente et l'éloignement de mes troupes des quartiers où il est peuvent permettre [2] »...

« Je me doutais bien que vous ne demeureriez pas les bras croisés aussitôt que vous seriez arrivé à Langres, et que vous feriez parler de vous dans la Franche-Comté ; car, en l'état où vous avez trouvé les choses, je crois bien que c'est tout ce que vous pouvez faire jusqu'à ce que, ayant reconnu la contenance des ennemis et quelqu'une de leurs places, vous les visitiez de plus près et fassiez une véritable diversion, dont l'éclat aille jusques à M. le duc de Weimar. » Ainsi commençait une lettre que de Noyers adressait à Guébriant, de Rueil le même jour, 7 mars. Le grand maître a assuré le cardinal duc que chevaux et charrettes promises arriveraient

1. Arch. Rotrou ; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-21. De Noyers à Guébriant ; Rueil, 25 février 1638.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-15 ; Arch. hist., Guerre, V. 44-146 ; Arch. Rotrou : Le Roi à Guébriant ; Chantilly, 7 mars 1638 ; Arch. hist. Guerre, V. 44-129 ; Le Roi aux colonels Humes, Zillart, Streef et Bouillon, 4 mars 1638 ; Le Roi leur recommande de marcher en aussi bon ordre que possible.

à Langres dès le 15; mais la chose n'est pas possible parce que les gens auxquels la Meilleraie se fie pour la levée des chevaux « sont gens qui tiennent un peu de l'animal, desquels on prend ce que l'on peut ». Le sieur Saint-Martin, chargé de cette réquisition, fera de son mieux pour activer ce rassemblement; le sieur Gargan fournira du blé. Si Guébriant formait quelque grand dessein exigeant le concours de toutes les troupes de la contrée, il en aviserait et des ordres seraient donnés en conséquence pour tout ce qu'il demanderait [1].

La présence du comte de Guébriant dans la Franche-Comté fit abandonner au duc Charles le dessein de sauver Rhinfeld, attaqué par le duc Bernard, pour aller au secours de cette province. Les troupes royales se préparaient à bien le recevoir, lorsque subitement Louis XIII leur désigna un autre théâtre d'opérations. Après son éclatante victoire de Rhinfeld, le duc de Weimar avait instamment réclamé à la Cour sinon une armée, du moins un renfort considérable — 4 à 5.000 hommes — qui lui permit d'opérer utilement contre des ennemis forts, munis de tout, dont il était le point de mire, comme l'adversaire le plus redoutable en Allemagne. Or, à ce moment, il s'était rappelé que le duc de Rohan n'avait pas hésité à lui conseiller de demander au Roi, en cas de besoin et de préférence à tout autre général, le comte de Guébriant qu'il tenait en très haute estime pour sa valeur morale et ses talents militaires [2].

« M. de Guébriant, écrit donc Louis XIII en date du 13 mars, l'affection avec laquelle je vois que mon cousin le duc de Weimar se porte à employer utilement en Allemagne les forces que je lui entretiens, et le bonheur qui l'a accompagné en son passage delà le Rhin et en la bataille qu'il a gagnée à Rhinfeld me donnent sujet de l'assister de plus en plus de tout ce qui est en ma puissance pour soutenir et faciliter ses progrès... » On

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-23, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant; Rueil, 7 mars 1638.

2. Rohan mourut de blessures reçues à Rhinfeld. Voir: *Épisodes de la guerre de Trente ans : Bernard de Saxe-Weimar*, p. 276-278.

ne peut lui envoyer une armée, mais uniquement un corps de 4.000 hommes de pied « sous la conduite d'une personne qui soit, ajoute la lettre royale, dans son estime aussi bien que dans la mienne et que je connaisse capable de conduire non seulement avec zèle, prudence et courage, mais encore avec adresse et credit parmi les troupes, celles que j'ai destinées à ce dessein... » Guébriant les commandera. Immédiatement ordres sont donnés pour le rassemblement des 4.000 hommes à Toul. Ils seront tirés de Vandy, Cargret, Sauveboeuf, Rebé, Conti, et des régiments étrangers de Sirot et Schmidberg. Bien que ce soient de bonnes troupes, aguerries déjà, Guébriant aura soin de ne pas leur communiquer ses desseins à cause de l'aversion qu'inspire généralement à tous le passage en Allemagne. Il ne s'en ouvrira qu'au colonel Schmidberg, fort disposé à servir en Allemagne, et qui déjà connaît le pays. Il ira par Lunéville et Saverne et à travers l'Alsace, pour gagner Rhinfeld. En route, Guébriant s'adjoindra la cavalerie dont il aurait besoin pour assurer sa marche, mais sans en affaiblir la frontière; puis, arrivé sur le Rhin, il la renverra. La nourriture, durant le trajet, sera fournie par Crusy de Marcillac, évêque de Mende, munitionnaire des troupes de l'Est ; il faudra donc l'avertir des jours de passage aux différents points.

Il serait bon aussi de faire savoir au duc Bernard qu'on avance vers lui, quelles sont la force du renfort et la durée probable du trajet ; on lui demandera, si besoin, de fournir une escorte, et de faire préparer des logements sur le parcours ainsi que des vivres au lieu d'arrivée. La diversion en Franche-Comté ayant eu pour heureuse conséquence d'empêcher le duc Charles de se joindre aux Impériaux, le Roi va continuer « à donner jalousie aux ennemis de ce costé-là ». Aussi M. de la Mothe-Houdancourt remplacera-t-il en Bassigny le comte de Guébriant, qui lui communiquera son plan d'opérations, « en la connaissance, écrit le Roi à ce dernier, que vous aviez prise de ce qui s'y peut faire pour tenir les ennemis en considération et les empescher d'en esloigner leurs forces... » Néanmoins si la Mothe-Houdancourt

tardait à paraître, Guébriant ne l'attendrait pas et lui ferait ses communications par lettre[1].

« Vous connoistrez, écrit Richelieu à Guébriant, vous connoistrez si clairement, par les ordres que le Roy vous envoye, la confiance particulière qu'il a en vostre conduite et en vostre affection à son service, qu'il seroit superflu de vous l'escrire. Aussy me contenterai-je de vous dire que ce ne vous est pas peu d'avantage que Sa Majesté vous ait choisi pour une telle occasion comme est celle de secourir M. le duc de Weymar en l'état où il est maintenant[2]. »

De Noyers renchérit en éloges et en conseils. « La réputation de votre valeur, ayant passé au delà du Rhin, faict que vous y estes souhaité... » Le duc de Weimar réclame un secours de 3 à 4.000 hommes « pourveu qu'il soit conduit et commandé par vous, ce que le Roy ayant apris, il vous envoye les ordres nécessaires pour tirer ce nombre des lieux où les troupes sont en garnison et l'y mener par la voye que vous estimerez la plus seure. » Le difficile sera de persuader aux soldats de passer en Allemagne. Afin de les « porter à entreprendre gayement ce voyage », le cardinal de Richelieu dépêche M. de Grave, son écuyer, avec quelque argent pour les capitaines « qui s'embarqueront volontiers dans ce petit pèlerinage[3] ». Enfin, le 14 mars, le Roi annonce au duc Bernard l'envoi de 4.000 hommes, con-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-17; Aff. Étr., France, V. 257-101 V°; Arch. Rotrou; cité par LE LABOUREUR. Le Roi à Guébriant; Saint-Germain-en-Laye, 13 mars 1638; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-19. *État des troupes envoyées en Allemagne*; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-16. *Ordre du Roi aux maréchaux de camp, colonels, etc., de reconnaître M. de Guébriant et de lui obéir. Saint-Germain, 13 mars* 1638.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 116-1, et Arch. Rotrou. Richelieu à Guébriant (sans date); Aff. Étr., France, V. 257-103 V°, et Arch. hist., Guerre, V. 48-24. *Instructions au sieur de la Mothe Houdancourt s'en allant vers la frontière de Bassigny, du 25 mars* 1638; Arch. hist., Guerre, V. 44-401; *Ordre au sieur de la Mothe Houdancourt d'aller en Bassigny*, 26 mars 1638.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-25, et Arch. Rotrou; cité par LE LABOUREUR. De Noyers à Guébriant; Paris, 13 mars 1638; Le sieur de Charlevoye se rend également auprès du comte de Guébriant: Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-29, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant: Rueil, 17 mars 1638.

fiés à Guébriant, « comme à une personne, lui dit-il, qui a toutes les bonnes qualités pour s'acquitter dignement de cet emploi et entre autres celles de vous être agréable... » On distribuera plus de 20.000 écus en pures gratifications aux soldats, afin d'atténuer leur aversion de franchir le Rhin : le colonel Schmidberg, « qui est homme de service », n'ayant que 1.200 hommes dans son régiment, recevra 12.000 écus pour augmenter ses effectifs. Comme les Français redoutent de ne pouvoir subsister en Allemagne et d'y périr de misère, « je suis obligé, écrit le Roi au duc de Weimar, pour le bien de mon service et de la cause commune comme pour votre propre intérêt, de vous prier, comme je fais avec toute l'affection possible, de donner ordre que ces troupes que je vous envoie soient le mieux traitées qu'il se pourra pour les logements, nourriture et commodités nécessaires, soit dans les quartiers que vous leurs donnerez, soit en servant dans votre armée, et qu'elles ne reçoivent aucun déplaisir ni dommage par les vôtres », une bonne intelligence devant régner entre gens servant la même cause [1]. La jonction des Français aux Weimariens inspirait d'assez vives inquiétudes à la Cour. Comment vivraient-ils ensemble ?

Aux évêques de France, le Roi ordonna des prières publiques « pour impétrer de la bonté divine le vrai repos de la Chrestienté ». Ceux qui seront absents de leur diocèse, « quels qu'ils soient », ne manqueront pas d'y retourner, « et en bref », pour « y convier plus efficacement les peuples par l'exemple de leurs Pasteurs [2] ».

Par tous les moyens il s'agissait d'empêcher la désertion des soldats, lorsqu'ils apprendraient qu'on les mène en Allemagne. De Noyers invite donc Guébriant à user d'adresse dans ce « passage très difficile ». « Ainsy, monsieur, c'est à vous maintenant à employer utilement

1. Bibl. Nat., ffr., V. 3767-52. Le Roi au duc de Weimar : Saint-Germain, 14 mars 1638.

2. *Gazette extraordinaire* du 5 mars 1638, N° 27. « Lettre écrite par Sa Majesté aux evesques de son Royaume pour impétrer du ciel par leurs prières et celles de leurs troupeaux... »

vostre bon cœur et vostre prudence [1]... » Ordre est donné au prévôt de Toul et à ses aides de marcher à la suite des troupes aussi longtemps que leur prescrira Guébriant, de tenir strictement la main à la police dans les rangs, sous peine de privation de leurs charges, et de punir selon la rigueur en usage ceux qui contreviendraient aux ordonnances et règlements. Gouverneurs et lieutenants généraux des provinces, maires et échevins des villes, officiers et sujets quelconques devront prêter assistance et main-forte au prévôt, s'ils en sont requis [2].

On ne se dissimule pas les difficultés qu'aura tout d'abord M. de Guébriant pour le rassemblement des troupes. Longuement le secrétaire d'État de Noyers traite avec lui cette question. Ceux qui ont fait de grandes promesses en partant de la Cour « ne seront pas si eschauffez dans l'exécution qu'ils l'ont esté dans la proposition ». De Noyers est d'autant plus soucieux que le temps presse ; le duc Bernard envoie dépêche sur dépêche pour réclamer le secours annoncé ; un commis de l'extraordinaire des guerres porte 75.000 livres à Guébriant pour aider à la subsistance de son corps de troupes, mais seulement « lorsqu'il aura passé le Rhin » ; on ne touchera pas à cette somme avant que les soldats ne soient « en lieu où ils puissent estre obligez de demeurer par force ». Si le duc Bernard ne peut fournir le pain, le baron d'Oysonville, neveu de Sublet de Noyers, et M. Méliand, ambassadeur du Roi à Berne, pourvoiront à l'achat du blé. Si, pour éviter la ruine de ses troupes, Guébriant devait emprunter, sans avoir pu en donner avis préalable, il le ferait par une lettre de change de 30.000 livres tirée à vue sur le trésor de l'extraordinaire des guerres, payable au bout d'un mois.

M. de Mende, « homme vigilant, qui aura grand soin des troupes », attend Guébriant avec impatience à Toul. Si de Noyers croyait s'adresser à un général ayant be-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-31, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant : Rueil, 21 mars 1638.
2. Arch. hist., Guerre, V. 44-310. *Ordonnances du 20 mars* 1638.

soin d'être invité à se presser, il lui dirait que jamais pareille occasion ne se présentera de servir plus utilement ; « mais les exhortations, dit-il, sont bonnes à d'autres qu'à M. de Guébriant, qui a plus besoin d'être retenu que poussé ». Il s'agit donc d'amener au duc Bernard en toute diligence des troupes aussi fortes que possible, et de chercher, par tous les moyens, à les maintenir dans une région « où elles ont tousjours jusques icy dépéry aussy tost qu'elles y sont arrivées[1] ».

Le 17 avril, dans une lettre à Crusy de Marcillac, évêque de Mende, alors à Nancy, Guébriant annonce son départ de Toul. « Pour ma marche, elle sera demain sans faillir ». Il ira coucher à Essey-lès-Nancy, où il le prie de faire apporter le pain des troupes vers les 3 heures de l'après-midi, sous bonne escorte d'Irlandais; on fera bien de fermer les portes de Nancy, crainte de désertion[2]. Le 18, avant de quitter Toul, Guébriant écrit de nouveau à l'évêque, réitérant ses recommandations de la veille. Il précise même. Il lui faut la quantité de pain indiquée dans sa dernière lettre chiffrée ; on l'apportera à Essey, où lui-même arrivera tard, « tant il y a de peine, dit-il, à assembler des troupes la première journée ». Enfin comme il ne peut quitter l'armée, Marcillac ne pourrait-il pas venir à Essey conférer sur tout ce qui regarde le service du Roi[3] ?

Nous avons tenu à entrer dans ces détails pour montrer quels soins la Cour et Guébriant apportèrent à l'organisation du détachement. Les ordres sont clairs et leur exécution est méthodique ; Guébriant ne craint pas sa peine. Il emploiera tous les moyens d'arriver au but prescrit ; il ne quittera pas ses troupes des yeux, craignant de les voir fondre ; il assurera leurs vivres, et, de peur que ses lettres ne s'égarent, il en écrira jus-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-33 et Arch. Botrou ; cité par LE LABOUREUR. De Noyers à Guébriant ; Rueil, 15 avril 1638.

2. Archives Guébriant. Guébriant à l'évêque de Mende, comte de Gevaudan, à Nancy ; Toul, 17 avril 1638 (Essey-lès-Nancy, à 3 kil. à l'est de Nancy).

3. Arch. Guébriant. Guébriant à l'évêque de Mende, à Nancy ; Toul, le 18 avril 1638.

qu'à trois sur le même sujet. Durant la marche vers le Rhin, il prendra de minutieuses précautions, restera toujours à cheval, exigera un ordre compact, sans permission de s'écarter des rangs. A l'arrivée dans les gîtes d'étapes, il enfermera les soldats dans des granges, en prendra les clefs ou les confiera à des gens sûrs. Cependant, pour ne pas avoir l'air d'un geôlier, il adoucira la vie de ses subordonnés en leur fournissant des vivres en abondance et tout le bien-être qu'il pourra.

Malgré ses efforts, Guébriant n'avait pu rassembler les 4.000 hommes promis au duc Bernard ; mais il franchissait le Rhin « en très bel ordre » à Neubourg, le 3 mai, avec 2.500 combattants ; à cet effectif se joignirent bientôt 1.000 Allemands du régiment de Schmidberg [1]. Les troupes franco-weimariennes formèrent alors un total de 15.900 hommes, ayant 25 canons gros et petits, 200 chariots à vivres, des meuniers, des boulangers, des artificiers, le nécessaire enfin pour entreprendre quelque chose d'important [2]. Le sieur de Grave courut annoncer ce premier résultat à la Cour.

Le duc Bernard, après s'être emparé de Neubourg, en mars, et de Fribourg, en avril, avait résolu d'investir Brisach, capitale du Brisgau, « boulevard de l'Allemagne », suivant une expression du temps. La forteresse de Brisach, dans une superbe position, possédait de formidables défenses, qui la rendaient extrêmement forte par elle-même. Sa garnison était relativement faible ; mais elle avait pour chef le baron de Reinach, homme d'une indomptable énergie, valant à lui seul une armée. Les ennemis extérieurs essayèrent de troubler ce projet en occupant le duc Bernard du côté du Wurtemberg et de la Souabe. Un moment même, la situation des Weimariens parut critique ; mais, aussitôt l'arrivée de Guébriant, les choses eurent une meil-

1. *Gazette*, mai 1638, n° 60. De Bâle, le 8 mai 1638.

2. *Gazette*, mai 1638, n° 60. De Bâle, le 8 mai 1638 ; *Gazette extraordinaire* du 22 juin 1638, n° 73. Régiment de Guébriant, 900 hommes ; Rébé, 700 hommes ; Vandy, 700 hommes ; Sauvebœuf, 200 hommes ; Schmidberg, 1.000 hommes : total 3.500 hommes.

leure apparence. Le feld-maréchal Gœtz, auquel était prescrit de secourir Reinach et d'anéantir les Weimariens, restait cependant dans la Forêt-Noire, épiant le moment favorable, refusant toute bataille, et réussissait par deux fois à jeter vivres et renforts dans la place (juillet); ce furent ensuite de sa part des marches et contre-marches incessantes, par lesquelles il cherchait à tromper la vigilance de son redoutable adversaire. A ce jeu, les troupes s'épuisaient dans les deux camps.

Mécontent du peu d'hommes amenés par M. de Guébriant, le prince avait dépêché le baron d'Erlach à la Cour pour réclamer 8.000 hommes encore, effectif promis au début et au nom du Roi par le marquis de Feuquières. D'Erlach insista; Richelieu se buta, et finalement offrit le concours du duc de Longueville, alors à la tête de 13.000 hommes. Weimar refusa d'abord des troupes qui ne seraient pas sous son commandement direct. Néanmoins, le 12 juin, le Roi écrivait à Longueville de faire rapidement le siège de Salins, et de s'acheminer ensuite vers Brisach, pour y exécuter le blocus sur la rive gauche du Rhin, comme le duc Bernard et Guébriant le faisaient sur la rive droite. Ils devront tous agir de concert, et garder entre eux « une parfaite intelligence ». Mais si le duc Bernard avait un urgent besoin de lui, il ne s'arrèterait même pas devant Salins. En même temps le roi Louis XIII annonçait à Guébriant l'arrivée de M. de Longueville. Il lui exprimait également son entière satisfaction « de la diligence, du soin et de l'industrie », apportés dans le passage des troupes au delà du Rhin, « comme aussy, ajoutait-il, de toute la conduite que vous avés tenue depuis ce temps-là à l'endroit de mondit cousin aux occasions où il a fallu agir. » « Vous ne sauriez croire, écrivait à son tour de Noyers à Guébriant, la satisfaction que l'on a par deçà des services que vous rendés au poste que vous occupés très glorieusement. Et, sans vous flatter, je vous diray franchement que j'ay tousjours asseuré Son Éminence qu'elle trouverait en vous ce qu'elle y voit et estime

beaucoup aujourd'hui. Nous n'avons qu'à suivre nostre chemin et espérer qu'il nous mènera à quelque bon port. » Lorsqu'arriveront les troupes de Longueville, Guébriant sera déjà un « ancien bourgeois d'Allemagne ». « Ainsy ce sera à vous à les informer de la façon qu'ils auront à y vivre pour y contenter Son Altesse », ajoutait le secrétaire d'Etat. Chacun y commandera son corps de troupes.

La Cour s'attachait à la pluralité du commandement, habitude très fâcheuse, courante à l'époque. L'unité de direction est cependant une condition très importante de succès ; elle évite les divergences de vues, par conséquent le flottement dans les opérations ; elle évite surtout la jalousie qui règne fatalement entre des chefs ayant même autorité.

Les ordres précis donnés à Longueville pouvaient sembler irrévocables ; mais brusquement la Cour lui prescrivit de rester en Franche-Comté, devant le duc Charles, dont les succès étaient considérables. On en fut quitte pour s'excuser auprès du duc Bernard. Cependant comme apparaissait le besoin de le secourir, on promit au baron d'Erlach, encore à Paris, d'envoyer Turenne avec 3.500 hommes, tandis que Longueville en détacherait 2.000. Finalement Turenne amena, le 27 juillet, 1.800 hommes à Colmar, dans un état d'épuisement complet [1]. Ce corps nouveau devait s'unir aux

1. Richelieu avait, à la fin de 1637, envoyé M. d'Aigueberre, aide de camp, à Liège, où résidait l'abbé de Mouzon pour le service du Roi, afin d'y lever environ 6.000 fantassins et 3.500 cavaliers. Aigueberre devait envoyer, par terre, cette cavalerie en France, et, par eau, l'infanterie sur les frontières de Hollande. On avait recommandé à d'Aigueberre et à l'abbé d'agir aussi secrètement que possible ; ils fixèrent donc le lieu du rassemblement à Maestricht, sous la protection du canon de la place. Mais tout à coup, dans la nuit du 18 mars 1638, Piccolomini fonça sur les quartiers qu'occupaient les Liégeois depuis la veille seulement. Toute résistance fut inutile, des soldats aussi novices ne cherchant qu'à fuir Turenne envoyé par le Roi avec ordre de prendre le commandement de ces levées, arrivait sur ces entrefaites. Il réunit ce qu'il put — beaucoup revinrent et le corps s'éleva bientôt à 3.000 hommes — Puis il les mena en Bassigny, contre le duc Charles, qu'il repoussa, et, de là, en Lorraine ; *Mémoires du cardinal de Richelieu* : Aff. Étr., France, V. 257-96. *Instructions au sieur vicomte de Turenne s'en allant à Liège pour le service du Roy, du* 1er *mars* 1638.

troupes de Guébriant; les deux généraux français auront à remplir alternativement la charge de maréchal de camp, Guébriant devra conserver avec son nouveau frère d'armes « la bonne intelligence que je sçay, lui écrit le Roi, qu'il est disposé de garder avec vous ». Quant à Longueville, on lui donna l'ordre d'expédier à Weimar 2.000 fantassins « par le chemin qu'il verra estre le meilleur et le plus seur[1] ». Le duc Bernard se montra fort mécontent; il attendait plus.

Au commencement d'août, renforcé de 7.000 hommes commandés par le duc Savelli, Gœtz cherche de plus belle à ravitailler Brisach. Il se retranche à Schuttern. Le duc Bernard y court et lance ses troupes à l'assaut; mais le feld-maréchal, solidement établi, ne veut pas combattre. Le prince regagne Malhberg, et bientôt, informé de la marche de Gœtz vers Brisach, il s'avance vers le Rhin, le rencontre entre Kappel et Wittenweier, remporte une éclatante victoire et couche sur le champ de bataille. A Guébriant, qui s'était particulièrement distingué, il voulut attribuer une part du succès; mais si Turenne et Guébriant se montrèrent au-dessus de tout éloge, que ne pouvait-on dire du prince lui-même, dont le courage et la présence d'esprit avaient fait l'admiration générale! Le Roi, le cardinal duc, de Noyers, les uns, les autres, écrivirent non seulement au duc de Weimar, mais encore à Guébriant des lettres pleines d'éloges. Le Roi félicitait, à ce propos, le commandant des troupes françaises de la bonne entente qui régnait entre elles et les Weimariens; de Noyers ne lui ménageait pas non plus les compliments : « Tout le bonheur des armes du Roy, lui disait-il, est tombé de vostre costé; jamais armée ne feust plus en honneur que celle de Son Altesse, ni troupes plus glorieuses que celles que vous commandez. Dieu scait si vos serviteurs et amis triomphent de joye en leur cœur de voir la satisfaction que l'on a de vous par deçà, et combien cette campagne vous met en

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-22, et Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant; Saint-Germain-en-Laye, 11 juillet 1638.

considération. » Soldats français et soldats weimariens se congratulèrent ; « de sorte, lit-on dans la *Gazette*, qu'après avoir vaincu les ennemis, les nostres font un nouveau combat entre eux à qui déférera le plus d'honneur à la nation alliée et qui tient un mesme parti [1] ». Cette journée de Wittenweier ne devait-elle pas stimuler les autres généraux d'armée ? Richelieu signale aux maréchaux de la Force et de Châtillon la victoire du duc Bernard, et les convie à faire « quelque chose de bon de deçà... Je suis si asseuré que vous le désirez avec passion, ajoute-t-il en terminant sa lettre, qu'il n'est pas besoing de vous en dire davantage [2] ».

De Noyers et le comte de Chavigny, protecteurs et amis de Guébriant, s'occupaient activement de ses intérêts à la Cour [3]. Tous deux s'employaient à lui faire obtenir ce qu'il demandait pour ses troupes ; leur correspondance à cet égard est très significative. Auraient-ils négligé de le faire, la comtesse de Guébriant veillait. Femme ardente, solliciteuse inlassable, elle allait de Paris à Rueil et de Rueil à Saint-Germain, décidée à procurer à son mari tous les moyens matériels de réussir dans ses entreprises. Cette question « tourmente la pauvre Mme de Guébriant nuict et jour », dira Sublet de Noyers [4].

Les 2.000 hommes que devait fournir Longueville n'arrivant pas, le duc Bernard mécontent écrivit au marquis de Feuquières, lieutenant général à l'armée du prince, puis à Longueville lui-même. Mais celui-ci

1. *Gazette* du 31 août 1638, n° 117.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 118-155. V°. Richelieu à MM. les maréchaux de la Force et de Châtillon, 21 août 1638.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 114-5, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant ; Paris, 5 octobre 1638.

« Je vous supplie de croire... que ne faisant point de différence entre vos intérêts et les miens vous avés un pouvoir absolu sur moi... Vous pouvés vous assurer, monsieur, que le Roy et Monseigneur le cardinal sçavent de quelle façon vous servés et la part que vous avés eüe dans les heureux succès de M. le duc de Weymar... »

4. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-37, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Rueil, 28 juin 1638 ; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-41, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; 27 septembre 1638 ; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-47 et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Rueil, 2 décembre 1638.

ne pouvait plus se dégarnir impunément, ses adversaires étant devenus entreprenants. Au mois de juin, en effet, ayant sous lui Feuquières et le maréchal de camp de la Mothe-Houdancourt, il s'était trouvé aux prises avec le duc Charles et le marquis de Saint-Martin.

Le duc Charles, après avoir franchi le Doubs, avait marché sur Salins et Poligny, où l'on supposait que se rendrait Longueville ; ses troupes atteignaient à peine l'effectif de 8.000 hommes. Les paysans, qui désiraient une bataille pour être au moins délivrés de l'un ou de l'autre parti, lui affirmaient que M. de Longueville n'avait que 5.000 hommes. Charles réunit un conseil où se trouvèrent don Antonio de Sarimento, ambassadeur espagnol, le marquis de Saint-Martin, le sergent de bataille Gaspard de Mercy et plusieurs colonels. Il exprima l'avis d'envoyer trois ou quatre reconnaissances aux nouvelles ; mais Sarimento et d'autres objectèrent qu'il fallait éviter tout retard et aller droit à Longueville pour lui enlever la possibilité de leur échapper. Dans son for intérieur, le duc Charles jugeait bien imprudent d'avancer contre un ennemi sur le compte duquel on ne savait rien de positif ; aussi usa-t-il d'un stratagème. Il ordonna au colonel de son avant-garde de gagner avec sa troupe une éminence proche de Poligny, lui défendant de parler de l'ordre qu'il lui donnait, le priant même de souffrir qu'il le brusquât pour avoir occupé cette position, comme s'il eût agi maladroitement et de son propre mouvement. Pendant la marche, le duc Charles affecta de la gaîté, consacra quelques heures à la chasse, y conviant ceux qui avaient appuyé le plus M. de Sarimento. A la vue de son avant-garde établie près de Poligny, il feignit un grand courroux, traita fort mal, comme c'était convenu, le colonel qui en avait la direction, assembla de nouveau son conseil, et fit décider que, pour éviter plus de fatigues aux troupes, on camperait sur place durant la nuit, qu'on partirait le lendemain dès l'aube. Il eut ainsi le temps d'envoyer reconnaître l'ennemi et apprit que les Fran-

çais marchaient sur lui avec 12.000 hommes. Le duc Charles réunit encore ses officiers, leur fit remarquer la différence entre ce que disaient les paysans et les gens de métier, faisant observer que, s'il avait écouté les avis trop légèrement donnés, il aurait sacrifié en pure perte une quantité de braves gens ; puis il conclut qu'il n'était pas question d'attaquer, mais de se bien défendre ; les ennemis étaient plus forts d'un tiers, mais la valeur et l'expérience des troupes lorraines suppléeraient au nombre.

L'armée lorraine se trouvait en excellente posture sur une hauteur. Un épais bois taillis protégeait son flanc gauche ; un rocher, servant de réduit, occupé par un corps de garde, commandait le camp et le bois. Aux avantages naturels du terrain s'ajoutaient des travaux de fortification passagère : abatis d'arbres garnis de mousquetaires et que prolongeait un retranchement défendu par deux pièces d'artillerie ; sur les flancs de cette ligne, la cavalerie ; en retrait, un ouvrage plus important que les autres, et les chariots à bagages, attachés ensemble, couvrant l'infanterie ; enfin, des obstacles artificiels, de plus en plus en arrière et sur une grande profondeur.

Longueville, en effet, s'est avancé. L'armée royale campe en face des Lorrains ; seul un ravin les sépare. Tout à coup les troupes françaises s'ébranlent et refoulent le corps de garde ; la cavalerie lorraine cherche à faire une contre-attaque, et, repoussée, s'éloigne avec des pertes. L'infanterie ennemie, abandonne à son tour les abris qui la couvrent, puis insensiblement recule, ne cherchant pas à continuer une lutte qui a duré de midi jusqu'à la nuit.

Après avoir couché sur le terrain conquis, Longueville alla mettre le siège devant Poligny, qui, battu pendant deux jours, fut emporté d'assaut, le 28 juin. La Mothe-Houdancourt attaqua l'abbaye de Baume, très avantageusement située et d'accès difficile, abritant un nombre considérable de gens de guerre fort incommodants. Baume enlevé, l'armée se tourna vers Arbois, qui se rendit, puis se présenta devant le château de

Vadans, qui n'attendit pas 100 volées de canon pour ouvrir ses portes. Ne pouvant attaquer Salins, à cause de la proximité des Lorrains, Longueville brula le château de Sevigny et Champlitte. Pour amener une diversion, le duc Charles s'empara de Lunéville. Longueville courut aussitôt reprendre cette importante place. Il l'assiégeait déjà lorsqu'il apprit que le duc Savelli allait joindre ses troupes à celles de Lorraine et attaquer Weimar. Envoyé pour empêcher coûte que coûte cette jonction, Feuquières battit Savelli le 7 novembre. Les Français reprirent alors Lunéville, tuèrent plus de 600 hommes dans cette action, et firent autant de prisonniers, entre autres, M. de Ville, principal conseiller et ministre de Charles de Lorraine.

Dans tous ces parages, les Français restaient sur le *qui vive*, tenant les Espagnols et les Lorrains en haleine, les empêchant ainsi de gêner le siège de Brisach.

Les forces ennemies s'accumulaient autour de Bernard de Weimar. Pour opérer en grand et faire besogne utile, il lui en fallait les moyens. Il réclama très haut des renforts et de l'argent. Le chambellan Truchsess, envoyé tout exprès à la Cour, s'adressa tour à tour au Roi, à Richelieu, au Père Joseph, à Chavigny, à Sublet de Noyers, à Bullion, et obtint quelques subsides [1]. Louis XIII et Richelieu n'étaient pas sans voir que la grosse partie se jouait en Allemagne et qu'ils devaient à tout prix conserver les atouts dans leur jeu. Aussi ordre était-il renouvelé à Longueville d'avoir, malgré la présence d'adversaires sérieux en Franche-Comté, à détacher vers le Rhin les renforts attendus — 2.000 hommes d'élite.

Il irait lui-même, si le duc Charles y passait, et, dans le cas contraire, il occuperait ce prince en Franche-Comté. Le secours mit encore de longs jours avant de rejoindre les Franco-Weimariens; mais enfin, vers

1. Bibl. Nat., ffr., V. 3767-80-84-88-92-96; Bibl. Nat., ffr., V. 3767-94, 102-103-105-109-111. Lettres de septembre, octobre et novembre 1638.

le milieu d'octobre, quelques centaines d'hommes, mal armés, mal vêtus, sans munitions, arrivèrent au Rhin. C'était tout ce que la Couronne de France pouvait expédier en ce moment[1].

L'investissement de Brisach se resserre ; le siège commence ; sous la haute direction de Guébriant et du baron d'Erlach, les travaux d'approche s'exécutent hâtivement. Bientôt rien n'entre plus dans la place, ni par terre ni par eau. De part et d'autre on se livre, dans les environs proches, à une guerre de partisans, tandis que l'armée impériale s'organise plus loin, à Rottweil, à Villingen et à Neustadt en vue d'un effort considérable. Trompant la vigilance de Longueville, le duc de Lorraine sort tout à coup de la Franche-Comté avec 4.000 hommes, et marche sur Brisach par Épinal et Remiremont. Bernard de Weimar, malade à Colmar, se fait mettre en carrosse ; à proximité des troupes, on le hisse péniblement à cheval ; il attaque les Lorrains, le 15 octobre, et remporte la brillante victoire de Thann. A son tour, le feld-maréchal Gœtz apparaît à la tête de plus de 15.000 hommes, et plusieurs fois essaie de forcer les lignes.

Guébriant est l'âme des assiégeants, sous l'œil expérimenté et vigilant du duc Bernard. Son nom reste spécialement attaché à la prise du fort Saint-Jacques, commandant le pont impérial du Rhin, et à la défense héroïque du pont weimarien, en amont de la place. C'est dans la nuit du 24 au 25 octobre ; une terrible canonnade éclate, prélude d'une chaude action. Au matin, le feld-maréchal traverse résolument à gué le petit bras du fleuve et attaque un fort, établi à la partie centrale du pont weimarien, dans l'île du Geissant, défendu par le brave colonel écossais Lesley et tout son régiment. Il s'en empare et s'y cramponne, coupant ainsi la communication des assiégeants avec les deux rives. Aussitôt Turenne et Guébriant ont à cœur de

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-27. Le Roi à Turenne et à Guébriant ; Saint-Germain, 12 octobre 1638.

On y voit que l'effectif envoyé s'élevait à 2.500 hommes, mais Le Laboureur et d'autres auteurs parlent de 1.900 hommes.

l'en rejeter. Turenne commande les regiments allemands et les volontaires; Guébriant, les régiments de Vandy et de Castelmoron. Montausier, gouverneur de la Haute-Alsace, et le sieur de Méry, gouverneur de Guémar, les accompagnent. C'est bientôt « une furieuse mêlée ». Sept fois ils s'élancent à l'assaut, et sept fois sont repoussés. Peu à peu néanmoins leur ténacité l'emporte sur celle des Impériaux; pas à pas ils avancent; lentement ils prennent pied. Guébriant, dont le cheval tombe mort, se bat corps à corps, et, de sa propre main, tue un colonel qui rallie des fuyards. L'ouvrage est enfin repris; les Impériaux reculent, puis tout à coup reviennent à la charge, par derrière, avec des troupes nouvelles. Avec Vandy, Guébriant leur fait tête; mais, à leur tour, exténués de fatigue, n'ayant plus la force physique de résister, les Français vont fléchir. Alors voici venir bien à propos le duc Bernard avec les régiments de Hattstein et de Schönbeck. Les ennemis qui n'ont pu reconquérir l'ouvrage en l'attaquant par la gorge, cherchent à l'enlever par la tête avec des gens frais, choisis, résolus. Ils livrent quatre assauts successifs, et, chaque fois, Guébriant, Turenne, le vicomte de Melun opèrent contre eux de rudes sorties. Les Impériaux perdent une dernière redoute. En vain essaient-ils dès lors de ressaisir l'avantage. L'épuisement est devenu tel dans les deux camps que le combat traîne fatalement en longueur jusqu'à la tombée du jour. Trois coups de canon donnent aux troupes de Gœtz le signal de la retraite.

« M. de Guébriant, écrit le Roi le 7 novembre, j'apprends tous les jours avec combien de soins et de bonne conduite vous agissez au siège de Brizac, et comme ce dessein est le plus important qui se puisse entreprendre, aussi les services que vous m'y rendrez me seront en toute l'estime et considération que vous sçauriez concevoir. Je vous exhorte de les continuer avec asseurance qu'il ne se présentera point d'occasion de les recognoistre que je ne le fasse de très bon cœur [1]... »

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-46; Arch. hist., Guerre, V. 47-

Les souffrances de la garnison de Brisach étaient grandes vers la fin d'octobre. Mais Reinach comptait toujours sur l'Empereur pour le sauver. A Gœtz, à Savelli, à Charles de Lorraine, Ferdinand III dépêchait ordres sur ordres pour la concentration de leurs forces en vue d'une suprême action. Les renforts accoururent de tous les points vers le feld-maréchal bavarois. La chance cependant favorisa le duc Bernard. Sur la rive gauche du Rhin, le colonel de Rosen arrêtait le duc Charles dans ses desseins, et Longueville avait également des succès. D'autre part, Gœtz, sans vivres et sans argent, à la tête d'une armée mécontente et indisciplinée, était fort embarrassé. Les maladies, la famine, la désertion diminuaient continuellement ses effectifs ; la foudre même se mettait de la partie, ravageant le camp impérial. Ayant voulu réprimer de graves abus dans l'armée, le feld-maréchal se créa d'impitoyables ennemis personnels qui, pour s'innocenter, travaillèrent avec acharnement à rejeter sur lui toutes les responsabilités et à le ruiner dans l'esprit de l'électeur Maximilien. Ce prince commit alors la faute de faire arrêter son général au milieu des troupes et de le destituer sans preuve de sa culpabilité. Un changement de chef dans une armée en pleine action est toujours déplorable. Le général comte Philippe de Mansfeld remplaça le pauvre Gœtz, dont il briguait la place, et ne sut rien faire pour sauver Brisach ; l'armée se révolta, et le général Goltz en prit le commandement dans les plus mauvaises conditions.

Un tel concours de circonstances sauva les Franco-Weimariens, qui, du reste, étaient de plus en plus l'objet de la sollicitude du Roi et des ministres. « Nous avons faict partir encores un secours aussy tost que Lunéville a esté repris, écrit de Noyers à Guébriant en date du 2 décembre, et je vous puis asseurer que comme chacun voit que M. le duc de Weymar agit avec beaucoup d'amour pour la France et pour le con-

278 ; Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant ; Saint-Germain, 7 novembre 1638.

tentement du Roy, il n'y a aussy rien que l'on ne faict pour luy donner une entière satisfaction sur tout ce qu'il désire de nous[1]. »

Le siège se poursuit méthodiquement : de jour en jour Brisach est plus isolé. La famine y devient excessive ; les habitants supportent les plus cruelles souffrances. Reinach cependant ne veut pas se rendre. Il repond aux sommations que l'Empereur et le maréchal Gœtz lui ont fait un devoir de conserver la place jusqu'à toute extrémité — beau langage, belle attitude. Aucun secours cependant n'arrive, et la défense atteint les suprêmes limites du possible. Il accepte enfin d'entrer en composition. Les pourparlers ne sont tout d'abord pas faciles entre un vainqueur tel que Bernard de Weimar et le tenace baron de Reinach, qui lutte encore pied à pied à chaque article de la capitulation. Toutefois l'on tombe d'accord, et, le 17 décembre, au bas du même parchemin, les redoutables adversaires apposent leur signature : Weimar, Reinach ; l'un entouré d'une magnifique auréole de gloire, l'autre du prestige que donne, même aux yeux d'adversaires, la plus héroïque des résistances.

La prise de la forteresse célèbre fit une colossale impression. Le Roi et ses différents ministres prodiguèrent leurs témoignages de satisfaction à Bernard de Weimar ; mais ils surent attribuer au comte de Guébriant une part du succès. C'était fort juste, puisqu'il n'avait rien négligé pour aider le prince, et qu'il avait su le remplacer quand la maladie exigeait son éloignement momentané du lieu des opérations ; ils le firent même avec affectation, pour diminuer peut-être le mérite d'un étranger et affirmer l'efficacité du concours des troupes royales. « Monsieur, lui écrivit Richelieu, le Roi envoyant ce gentilhomme vers M. de Weimar pour se réjouir avec lui de la prise de Brizac, je n'ai pas voulu le laisser partir sans tesmoigner par ces lignes l'entière satisfaction qu'a Sa Majesté des

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-47, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Rueil, 2 décembre 1638.

soins extraordinaires que vous avez apportés pour faire réussir cette entreprise, et le contentement particulier que j'ay de la réputation que vous avez acquise en cette occasion... Vous scaurez plus particulièrement par M. de Noyers le gré que l'on vous scait de vostre bonne conduite, dont M. de Weimar a rendu tous les tesmoignages que vous scauriez désirer, et le secours que l'on vous envoye pour vous donner le moyen de subsister au lieu où vous estes... ». Et le comte de Chavigny : « Il est bien raisonnable de se réjouir avec vous de la prise de Brisac, puisqu'il est vray que vous y aves si heureusement contribué et avec tant de soin. Et ce n'est pas en vérité le moindre sentiment de joye en ce rencontre de scavoir combien elle vous a acquis d'estime et de réputation dans toutte la France, et particulièrement auprès du Roy et de monseigneur le cardinal, qui ont tesmoigné hautement la satisfaction qu'ils avaient de vos services. Je ne souhaiterais rien tant au monde que de rencontrer les occasions de vous en pouvoir rendre et qui vous pussent faire connoistre combien véritablement me sont chers les tesmoignages que vous me donnés tous les jours de l'honneur de vostre amitié [1]... » « La satisfaction que vous avés d'avoir bien servi et beaucoup contribué à la prise d'une place si importante, écrit à son tour de Noyers, vous tient lieu de tous les meilleurs compliments que vos amis et serviteurs vous pourroyent faire [2]... »

La tâche de Guébriant n'était pas terminée ; car il s'agissait de faire passer Brisach entre les mains du Roi. Après s'être montré brillant général, il fallait s'improviser fin diplomate. Le duc Bernard n'entendait pas donner simplement au Roi les clefs de la fameuse place qu'il venait d'enlever aux Impériaux avec tant de peine. Il oubliait même assez volontiers que lui et les Weimariens se trouvaient à la solde de la

1. Cité par Le Laboureur.
2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-49, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Rueil, 7 janvier 1639.

France et qu'il avait eu, comme précieux auxiliaires, Guébriant, Turenne et leurs braves régiments. De Brisach il voulait faire la capitale d'un duché qu'il se serait créé les armes à la main ; et, dans son intérêt propre, il refoulait les scrupules que lui aurait imposés, à l'égard de la France et en toute autre occasion, le plus simple bon sens. La tâche du comte de Guébriant fut ardue. M. de l'Isle, un des ordinaires de la maison du Roi résidant à Strasbourg, lui apporta des instructions détaillées : il sera ferme et prudent, temporisera, pénétrera les intentions du prince, et, suivant les circonstances, provoquera de nouveaux ordres.

Guébriant alla trouver le duc Bernard et ne put découvrir ses idées secrètes ; il en apprit cependant qu'il irait prochainement à Paris et réglerait en personne les points en litige. Se méfiant des pièges qui pourraient lui être tendus à Saint-Germain, le prince revint bientôt sur ce projet de voyage, et mécontenta Richelieu qui pensait effectivement mieux le jouer sur place. D'Erlach se rendit par son ordre à la Cour, ne décida rien, et le rejoignit avec un sentiment bien net de ce qui se tramait contre lui à Rueil et à Saint-Germain. Chargé d'ordres spéciaux, Roque-Servière fut alors envoyé vers Guébriant ; mais comme il y avait à communiquer à ce général des renseignements secrets qu'on ne voulait pas lui confier, de Noyers jeta les yeux sur Mme de Guébriant, très au courant de la situation, qui se mit également en route, pourvue d'argent, « un petit ayde, lui dit le secrétaire d'État, pour soustenir partie de vos despenses ». Loin des oreilles indiscrètes, sur la frontière française où il était allé la revoir, durant un tête-à-tête de huit jours, Guébriant apprit alors de sa femme ce que désiraient exactement le Roi et son ministre. Avec le duc de Weimar les interminables discussions recommencèrent[1].

1. Voir pour le détail de cette question : *Épisodes de la guerre de Trente ans : Bernard de Saxe-Weimar et la réunion de l'Alsace à la France*. Beaucoup d'auteurs disent que le duc Bernard conquit l'Alsace et Brisach avec l'intention de les céder à la France. C'est une grosse erreur, comme on peut s'en rendre compte.

En proie à la maladie qui devait bientôt l'emporter, Bernard de Weimar réglait entre temps d'importantes affaires en Alsace ; comme les pourparlers au sujet de la cession de Brisach l'exaspéraient au suprême degré, il interrompit brusquement les négociations. Entre lui et la Cour existera désormais une certaine froideur. Prince de Maison souveraine, il ne voulait pas avoir travaillé comme un simple général pour le compte d'une autre nation ; le Roi, ayant les Weimariens à sa charge, entendait au contraire profiter de leurs conquêtes. A Saint-Germain, on jugea préférable de patienter plutôt que d'augmenter le malaise jusqu'à la rupture, ce qui eût été la pire des solutions ; la suite des événements prouva qu'on avait raison. Le général-major d'Erlach devint gouverneur de Brisach au nom du duc de Weimar ; à la prise de possession de son commandement, il dut jurer de défendre cette place « jusqu'à la dernière goutte de son sang », et de n'obéir qu'aux ordres du prince [1].

Les troupes françaises ont besoin de repos ; il n'y a plus d'ennemis en campagne ; on est, du reste, en plein hiver. Guébriant envoie la plus grosse partie de ses effectifs au vicomte d'Arpajon, gouverneur de Nancy, qui leur procure des quartiers. Le 27 décembre, il assiste à des réjouissances qui se font à Brisach, « où, dira la *Gazette*, pour les seules santez qui se burent au festin, furent tirées sept cens volées de canons, et dix mil mousquetades : car on entendait à chaque santé 140 canonades et deux mil salves de mousqueterie, et il en fut bu cinq de la sorte [2] ». Puis, avec les troupes qu'il a

1. Le gouverneur de la forteresse de Brisach avait aussi l'administration civile du Brisgau. Le duc Bernard allait dorénavant faire de Brisach sa place d'armes, son centre d'approvisionnement, son point d'appui dans les futures opérations de guerre. Brisach allait donc prendre une importance encore plus considérable. Il fallait, pour assumer la responsabilité d'un tel gouvernement, un homme de grande valeur, extrêmement énergique et très sûr. Grâce à ses hautes qualités, le baron d'Erlach fut préféré aux autres nombreux compétiteurs, et cependant il n'était que depuis peu au service du prince. Les garnisons, dont le général d'Erlach eut le gouvernement, coûteront annuellement au Roi 400.000 livres, sans compter les pensions aux gouverneurs et commandants des places (*Mémoires hist. concernant le général d'Erlach*, 1784).

2. *Gazette* du 22 janvier 1639, nº 10. De Brisach, 3 janvier 1639.

conservées par devers lui — quatre régiments français : Vandy, Sauvebœuf, Melun, Serres, formant 2.000 hommes; et deux régiments étrangers : Schmidberg et Batilly — sur l'ordre du duc Bernard, il court attaquer Thann, dont la prise constitue le dernier succès de cette fructueuse et mémorable campagne.

CHAPITRE V

LE DUC DE LONGUEVILLE ET LES WEIMARIENS (1639)

Le duc Bernard en Franche-Comté. — Siège de Nozeroy. — Montrichard et Guébriant. — *Le marquis de Feuquières est défait devant Thionville.* — Mort du duc Bernard. — Conséquences de cette mort. — Le choix d'un nouveau général. — *Longueville commande l'armée d'Allemagne.* — Heureuse campagne dans le Bas-Palatinat. — Pénétration dans le Rhingau. — Retraite et quartiers d'hiver dans le Palatinat. — *Passage du Rhin, 28 décembre* 1639.

Au commencement de l'année et par un rigoureux hiver, le duc Bernard se rend dans les montagnes de la Franche-Comté. Morteau, Ornans, Pontarlier tombent bientôt en son pouvoir; l'inexpugnable château de Joux ouvre ses portes; les communications des Comtois avec la Suisse et la Savoie se trouvent ainsi coupées.

Alors, tandis que Rosen étouffe une révolte des paysans aux environs de Besançon et que les troupes de Guébriant chevauchent victorieusement entre l'Ain et le Doubs, les Weimariens se refont dans l'abondance, et les vivres inutilisés vont grossir les magasins de Brisach et d'autres villes fortes.

La santé chancelante du duc de Weimar inspirait de continuelles inquiétudes non seulement à son entourage, mais encore à la Cour. Les nouvelles parvenant à Saint-Germain donnaient de perpétuelles alertes; on craignait, lors d'une fatale issue, de sérieuses complications au sujet des places tenant garnisons weimariennes. Bernard, profitant d'un répit que lui accor-

dait son mal, se montrait dans les villes de l'Alsace ; en avril, il faisait une arrivée triomphale à Brisach, au bruit du canon, et y célébrait avec pompe les fêtes de Pâques et la victoire remportée par le maréchal Banner à Chemnitz[1].

Depuis la prise de Pontarlier, le 24 janvier, le comte de Guébriant tient, comme nous l'avons dit, brillamment campagne entre l'Ain et le Doubs[2]. Weimar lui ayant ordonné d'attaquer Nozeroy avec 3.000 hommes

1. Bataille de Chemnitz, 14 avril 1639.

Tout en essayant de se conformer aux instructions royales que lui avait remises M. de l'Isle en vue de résoudre l'épineuse question de Brisach, Guébriant cherchait le moyen de travailler utilement. Les corps de troupes sont trop faibles ; ne serait-il pas opportun de les fondre ensemble ? Le Roi l'approuve. « Néanmoins, lui écrit on, comme il a été reconnu par expérience que les soldats qui ont été enrolés et ont servi dans un corps s'attachent difficilement à un autre, quelque bon traitement qu'ils y puissent recevoir, il serait à craindre qu'ayant fait état de ces troupes, elles ne vinssent à se débander aussitôt que les officiers avec lesquels les soldats seraient accoutumés, les auraient quittés ». Avant de le faire, Guébriant réfléchira donc murement. S'il est amené à cette solution, il ne conservera que cinq régiments au complet et enverra le reste en Lorraine. Il aura soin d'empêcher que les soldats qu'il doit garder ne suivent ceux qui rentreront en France. Aussi serait-il bon de prétexter l'envoi de ces derniers à Colmar ou autres places d'Alsace pour y tenir garnison durant l'hiver. Cependant il retiendra le plus de gens de service et de résolution qu'il pourra dans le but de les faire servir à Brisach. On va remonter sa cavalerie, ordre ayant été donné à cet effet dans toutes les généralités du royaume de lever 2.000 chevaux dans la première quinzaine de février.

Guébriant renforcera les cinq régiments d'infanterie : Rébé, Castelmoron, Vandy, Melun, Serres, et les conservera sous ses ordres. On prendra, à cet effet, des hommes dans les régiments de Picardie, Navarre et Normandie ; le restant de ces derniers sera confié aux soins du vicomte d'Arpajon, gouverneur de Nancy, qui lui donnera une destination.

Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 46-360, et Arch. Rotrou. *Instructions* données à Guébriant ; Villeroy, 6 janvier 1639. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-29, et Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant : Versailles, 5 janvier 1639. Cité par Le Laboureur.

2. Avant de quitter Pontarlier, Guébriant écrivait, de sa main, à Richelieu : « La confusion que j'ay de me voir comblé de biens faicts par V. Em. sans m'en estre encore pu rendre digne par quelque très humble service, est une marque du désir passioné que j'ay d'en trouver les occasions, dans lesquelles je m'estimeray trop heureux si en rependant tout mon sang, je peu vous témoigner que je suis et seray toute ma vie avec plus de respect et de vérité qu'homme qui vive, de V. Em... etc. »

Bibl. Nat., 500 Colbert, Vol. 46-367, et Arch. Rotrou.

de pied français et 3 régiments de cavalerie allemands, il commande sans retard au comte de Nassau, d'avant-garde, d'aller sommer la place, au nom de Son Altesse, avec promesse d'un bon traitement.

De tous les côtés Nozeroy paraît alors menacé. Roland de Montrichard, qui commande la ville et le château, essaie de faire passer dans le cœur de la garnison et des habitants son ardeur pour la défense : le danger est imminent ; l'attaque se fera-t-elle par le duc Bernard ou par les Français de Guébriant? Qu'importe! Au plus vite il s'agit de tout organiser en vue d'une énergique résistance. Montrichard s'adresse le 25 janvier aux habitants du val de Mièges ; il leur demande 100 hommes bien armés et munitionnés, qui se tiendront dans le château, prêts à marcher, et qui assureront leur nourriture pour un mois; à cet effet, ils devront constituer un magasin de farine d'orge et de froment ; fournir 12 bœufs et de quoi les nourrir, du sel, 100 bons mousquets, cent chariots de bois pour le corps de garde, « à peine qu'on aille démolir leurs maisons », et 30 chariots de bois de sapin pour la cuisson du pain de munition, 20 grandes chaudières pour cuire la viande des soldats. Il faut aussi promptement 12 maçons, 100 pioches, 100 pelles en fer, 200 seaux, 50 chariots de paille de couchage, 30 à 40 lanternes et 100 livres de chandelle, etc. Si les habitants du val n'apportent pas ce qu'on leur demande, ils seront regardés comme réfractaires, « attendu que c'est pour leur conservation propre ». Montrichard les laisse décider quelle solde ils donneront à leurs officiers.

Dans la crainte qu'un jour on ne lui reproche d'avoir pris de mauvaises dispositions quant à la défense de Nozeroy, il prenait soin également de faire dresser acte de son ordonnance par « l'honorable Jerosme Courdier », notaire de la ville.

Le soir de la publication de cette ordonnance, le 25 janvier, un trompette du comte Guillaume Otto de Nassau venait sommer la place de se rendre. Montrichard s'attendait bien au péril qui le menaçait, mais ne le croyait pas si proche. Le trompette fut congédié. Le

même jour, après une seconde sommation, la cavalerie de Nassau investit la place ; un bataillon d'infanterie attaqua le faubourg auquel les assiégés eurent le temps de mettre le feu. Le 27, le canon battit les murailles. Messagers sur messagers coururent vers le duc Charles, et ce prince, pour tout secours, expédia 100 hommes de pied sous les ordres du capitaine de Maiseaux, qui furent tués ou pris. Montrichard se trouvait aux prises avec de grandes difficultés que son extrême énergie parvint à surmonter en partie. Sur 600 paysans entrés dans la place, 60 à 80 seulement avaient accepté de prendre les armes. La garnison était donc faible par rapport au nombre des assiégeants. Aux mines françaises, le maître architecte Richard opposait des contre-mines ; aux assauts, Montrichard répondait par des sorties.

De gros canons furent amenés sous les murs, mais, avant de les faire jouer, Guébriant en avertit Montrichard, lui disant que « c'estoit bien d'autres pièces que les premières, et que s'il en doultoit qu'il envoyast quelqu'un de sa part pour les voir ». Aussitôt Roland de Montrichard répondit qu'il ne voulait les voir que par leurs effets.

Un jour, comme Montrichard finissait d'examiner une contre-mine, la tour des Cordeliers sauta, et, par la brèche, les Franco-Weimariens se ruèrent dans la place. Saisis de panique, hommes, femmes, enfants non armés se précipitèrent en telle confusion dans le château que plusieurs d'entre eux furent étouffés et que d'autres tombèrent du pont-levis dans le fossé. L'épée à la main, Montrichard arrêta l'élan des vainqueurs, puis, avec les autres, s'enferma dans le donjon. Bientôt cependant, mus par la crainte de n'avoir pas quartier s'ils persistaient dans une résistance inutile, les habitants voulurent se rendre à discrétion. Une cessation des hostilités s'en suivit. Guébriant autorisa la masse des paysans à sortir. Cent et quelques intrépides restèrent seuls dans le château, décidés à se défendre encore.

Le comte de Guébriant somma le château, et Mon-

trichard répondit de nouveau qu'il voulait sentir l'effet du feu. Alors sur la porte de la cour basse se braquèrent les canons français. Une brèche s'ouvrit le 4 février, après quoi parut un parlementaire, offrant aux assiégés une honorable composition. Montrichard assembla ses officiers, et l'on décida que, le nombre des soldats étant trop restreint pour garder la brèche et pourvoir à la défense par ailleurs, il était de toute nécessité d'accepter les propositions faites : sortir de la place avec vie sauve, armes et bagages ; l'honneur des femmes et des filles conservé ; être envoyés dans la ville de Besançon.

Le même jour, on signa la capitulation. Dans la soirée du 4 février, Roland de Montrichard rendit donc le château au comte de Guébriant, et en sortit fièrement avec armes et bagages, a la tête de sa petite garnison de 120 hommes, dont 80 prirent aussitôt du service dans les rangs weimariens.

A peine hors de la ville, la colonne comtoise fut pillée et maltraitée à la vue de Guébriant, par les soldats français eux-mêmes. Outré de pareils procédés qui le faisaient manquer à la parole donnée, l'honnête Guébriant mit l'épée à la main pour faire restituer à Montrichard et aux siens ce qui leur avait été enlevé. Aussi crut-il prévenir de tels désordres en donnant aux vaincus une escorte de 22 cavaliers. Mais, à quelque distance de là, ces cavaliers n'eurent pas honte de dévaliser eux-mêmes ceux dont ils avaient la garde : Montrichard envoya rapidement prévenir Guébriant, qui dut parler sévèrement [1].

M. de la Court resta pour commander à Nozeroy, dont le comte de Guébriant reçut le gouvernement au mois de mai [2].

Les troupes lorraines, campées à proximité dans le but de secourir au besoin Nozeroy, s'empressèrent de

1. Archives de M. le comte de Montrichard. *Gazette extraordinaire* du 22 février 1639, n° 22. *Mercure français*, 1639.

2. *Gazette du* 12 *mars* 1639, n° 31. M. de Court était attaché à Guébriant.

fuir sur Besançon. Guebriant, que le duc Bernard laissait libre d'operer a sa guise, enleva divers chateaux, assez petits il est vrai, mais fort utiles au passage des troupes en Franche-Comté et autres regions voisines. Leur prise lui ouvrait la route de Saint-Claude. A la sommation de se rendre, le sieur de Lézé, gouverneur de cette place, et les habitants firent la reponse qu'on devait attendre de gens de cœur : ils temoignèrent vouloir énergiquement se défendre, et renvoyèrent, sans autre commentaire, le trompette qui leur avait été député. Mais, cette démarche leur ayant fait juger qu'ils auraient bientôt les Franco-Weimariens sur les bras, ils examinèrent par quels moyens ils se tireraient d'affaire : Saint-Claude n'etant pas en état de soutenir un siège, ils employèrent un stratagème. Ils proposèrent à Guébriant une suspension d'hostilités, et firent intervenir les autorités de Berne pour obtenir la neutralité. En même temps, ils travaillèrent courageusement à de nouvelles fortifications, occupèrent les passages donnant accès dans Saint-Claude, et appelèrent de Suisse un renfort de 1.000 hommes environ. Bientôt ils ne parlèrent plus que de se défendre vigoureusement.

Informé de ces menées et ne doutant plus que la proposition d'entente n'ait été une feinte pour gagner du temps, achever les travaux et donner loisir aux renforts d'arriver, Guébriant, qui s'était éloigné, crut devoir brusquer les événements. Le 14 mai, il envoyait le comte de Nassau avec 300 reitres ou cavaliers allemands, 450 fantassins et 300 mousquetaires reconnaître les dits passages. Après divers engagements plus ou moins chauds et une marche fort pénible, Nassau parvint au milieu de la nuit du 16 au 17 au bas de la descente de Saint-Claude[1]. En approchant de la place, l'officier Vitalis, d'avant-garde, le fit prévenir qu'on ne pouvait plus avancer sans témerité : mais ordre lui

1. *Mercure français*, 1639, p. 3 et suiv. La marche se fit par le défilé de Savayne, celui du More, près du village de Morbier, et par le village de La Moulle.

fut immédiatement envoyé de poursuivre quand même sa marche jusqu'aux faubourgs. L'apparition soudaine des Weimariens devant Saint-Claude eut comme premier résultat d'effrayer le baron de Scey, lieutenant général de la Comté, et le baron de Boutavant, qui amenaient le renfort de 1.000 hommes impatiemment attendu dans la place, au point de les voir se retirer prestement en Suisse.

Le lendemain 17 mai, le sieur de Lézé dépêcha trois religieux demander composition pour les bourgeois et gens de guerre, et lui-même vint ensuite traiter de la capitulation; le comte de Nassau et Roque-Servière entrèrent dans Saint-Claude avec 150 mousquetaires[1]. Le Roi ayant recommandé au comte de Guébriant de préserver l'abbaye et les églises, les troupes furent retirées aussitôt de la ville; d'autant plus qu'elle était ouverte de tous côtés et sans murs, accessible par conséquent aux reîtres et valets, susceptible d'être rapidement en proie au pillage et à l'incendie, comme il en arrivait alors trop souvent, au grand déplaisir même des officiers, impuissants à réprimer le désordre[2]. A la nouvelle d'un aussi rapide succès, le colonel Oehm qui accourait, rebroussa chemin, le 18, et se rendit à Nozeroy, où les comtes de Guébriant et de Nassau retournèrent également afin de préparer d'autres coups de main[3]. Dès lors rien ne mettait plus obstacle aux communications entre l'Alsace et la Franche-Comté.

En mai, les Bavarois se concentrent a Gunzbourg sur le Danube, entre Ulm et Lavingen. Le général François de Mercy est à Ravensbourg, non loin de Lindau, et, pour grossir ses effectifs, il prélève des

1. *Mercure français*, 1639, et *Gazette extraordinaire* du 3 juin 1639, n° 66. *Relation*.

2 Les habitants prêtèrent serment de fidélité, et envoyèrent à Guébriant, par M. de Roque-Servière, les « clefs des reliques et du corps de Saint-Claude » (*Gazette* du 25 juin 1639, n° 78. De Châlon-sur-Saône, le 17 juin 1639). La *Gazette extraordinaire* du 20 juin 1639, n° 74, accuse les habitants d'avoir mis eux-mêmes le feu à l'église de Saint-Claude, « ce sacré et vénérable édifice, à dessein d'en jeter le blâme sur les Français ».

3. *Mercure français*, 1639, p. 3 et suiv

troupes sur les garnisons établies le long du lac de Constance. En Alsace, le colonel de Rosen a pris Thann, et le comte de Chalencey, maréchal de camp, gouverneur de la Basse-Alsace, la ville et le château de Fenestrange[1]. Après avoir séjourné quelque temps à Brisach pour y travailler aux affaires les plus pressées, le duc de Weimar se rendait à Hohentwiel et à Rhinfeld. De là, il revenait en Franche-Comté, « afin d'entendre, écrivait-il à Guébriant, selon que mon devoir m'y oblige, les choses que le Roy a voulu me faire scavoir par vostre bouche »[2].

Les deux principales armées royales assiégeaient l'une Hesdin, l'autre Thionville. M. de la Meilleraie, grand maître de l'artillerie, avançait vigoureusement l'attaque de la première de ces places ; le Roi assistait aux travaux, espérant ainsi donner à l'entreprise un éclat tout particulier. Le marquis de Feuquières était attaché à Thionville, dont l'importance indiscutable donnait à l'attaque une physionomie très intéressante. « Je vay faire presser si vivement l'un et l'autre (siège), écrivait le Roi au duc de Weimar le 3 juin, que, Dieu aydant, l'on en verra bien tost une heureuse issue, de quoi j'ay estimé d'autant plus nécessaire de vous informer que je suis bien adverty que l'ambassadeur Grotius, par mauvaise volonté ou par une ignorance grossière, qui ne peut recevoir d'excuse, a été si inconsidéré que de mander en divers endroites que nos forces n'estoyent pas en estat d'advancer beaucoup les asfaires de la cause commune ; je souhaitte que chacun s'y emploie aussi utilement et avec des résolutions aussy constantes que je faict de ne rien obmettre pour le bien public. Pour ce qui est de vous, Mon Cousin, je suis bien asseuré que vous y contribuerez de tout vostre pouvoir et qu'il n'est pas besoing de vous exhorter de n'y perdre aucun momen de temps, puisqu'un des meilleurs moyens de prendre

1. *Gazette*, n° 68. De Bâle, 19 mai 1639 ; *Gazette extraordinaire* du 1er juin 1639, n° 65.
2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 115-155, et Arch. Rotrou. Weimar à Guébriant ; Rhinfeld, 12 juin 1639.

l'advantage sur les ennemis est de les prévenir[1]... »

Au marquis de Feuquières, gouverneur de la ville et de la citadelle de Verdun, lieutenant général dans les évêchés de Metz, Toul et Verdun, personnage de grand mérite, ayant rendu de signalés services et occupé de hauts emplois, était confié le commandement d'une armée qui s'assemblait aux environs de son gouvernement. M. de Saint-Paul, « très brave gentilhomme du Dauphiné », et M. de Grancey, qui devint maréchal de France, en étaient les maréchaux de camp. On y voyait aussi Roger de Choiseul, marquis de Praslin, mestre de camp général de la cavalerie légère, et M. de la Becherelle, aide de camp de l'armée.

Bientôt Feuquières recevait courrier sur courrier pour se mettre en mouvement, bien qu'il n'eût encore assemblé qu'une partie de ses troupes. Aussitôt il dépêchait Antoine Arnauld, fils aîné d'Arnauld d'Andilly, à son ami de Noyers pour lui exposer l'impossibilité dans laquelle il se trouvait d'entrer en campagne. Mais celui-ci répondait par l'ordre « de faire marcher l'armée en quelque état qu'elle fût, et d'assiéger une place considérable ». Obéissant aux injonctions du secrétaire d'État, Feuquières alla mettre le siège devant Thionville, bien que n'ayant pas encore la moitié des troupes qu'il devait réunir[2]. Cette hâte de la Cour venait de ce que l'ennemi semblait se préparer à s'approcher d'Hesdin[3]. Il fallait une diversion immédiate et considérable afin de réserver au marquis de la Meilleraie, grand maître de l'artillerie, neveu de Richelieu, toutes les chances de succès.

Appuyé sur une fenêtre d'où l'on apercevait Thionville et ses environs, Feuquières dit mélancoliquement à Antoine Arnauld, en lui montrant la place : « Voilà

1. Bibl. Nat., ffr., V. 3833-216. Le Roi au duc de Weimar ; camp devant Hesdin, 3 juin 1639.

2. L'armée devait être de 17.000 fantassins et de 5.000 cavaliers. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 45-5. *Effectifs*.

3. Possédant toute la faveur de son oncle le cardinal, la Meilleraie commandait toujours des armées fortes et pourvues de tout le nécessaire.

notre maîtresse : elle est belle, mais elle sera un peu difficile à réduire. » Puis : « Au moins ils seront contents de notre obéissance, et ne se plaindront pas que la place que j'attaque ne soit pas propre à faire l'effet qu'ils souhaitent [1]. »

Le marquis de Feuquières assiégeait Thionville depuis le 26 mai, lorsque, le 7 juin, dès la pointe du jour, survint Piccolomini, amenant 7 à 8.000 chevaux et 6.000 hommes de pied [2]. Averti de son approche, Feuquières eut le tort de ne pas rassembler aussitôt toutes ses troupes pour les avoir dans la main. Il se contenta d'ordonner de prendre les armes dans chaque quartier. Les ennemis attaquèrent résolument. Les régiments de Navarre et de Grancey furent totalement culbutés, et le marquis de Fors, mestre de camp de Navarre, tomba aux mains des adversaires. Le régiment de Beauce, avancé pour le secourir, fut dispersé, et son colonel, le comte d'Onzain, trouva la mort. Le régiment de Bussy-Rabutin accourant eut le même sort.

Après ce rapide succès, Piccolomini entra dans la place et la traversa ; ne voyant personne au delà, il revint sur ses pas, aperçut l'armée française en train de se réunir, braqua cinq canons de la ville dans sa direction, et fonça sur elle ; la cavalerie royale, prise de panique, lâcha pied sans combattre, et courut jusqu'à Metz « sans tourner tête ». Saint-Paul et le colonel de cavalerie Moulinet furent tués en voulant retenir les fuyards. Entouré d'une vingtaine de gentilshommes, Feuquières, avec une bravoure extrême, cherchant à tenir tête aux ennemis, reçut deux coups de mousquet qui lui cassèrent le bras droit en deux endroits. On dut l'emmener, l'enseigne de ses Gardes et Antoine Arnauld le soutenant. « Mon ami, dit-il alors à ce dernier, j'ai ce

1. *Mémoires de l'Abbé Arnauld*, p. 497.

2. Bibl. Nat., ffr., V. 3762-43. *Relation*. Bibl. Nat., Coll. Dupuy, V. 549-242. *Relation*. — *Ibidem*. V. 549-256. *Relation*. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 119-30. *Relation*. — *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. CHARVÉRIAT. — *Hist. du règne de Louis XIII*, par LE VASSOR. — Bibl. Nat., Coll. Dupuy, Vol. 549-246. Très longue lettre de Piccolomini à l'Empereur. *Relative* à sa victoire sur Feuquières.

que j'avais demandé : il n'y avait pas moyen de survivre au malheur de cette journée [1]. » Quelques instants après, pendant que tous les siens fuyaient, Feuquières, que l'on pansait dans une chaumière, fut pris et mené à Thionville [2]. Piccolomini vint le voir et n'eut pas le tact d'éviter de le froisser, se vantant auprès de lui des grandes choses qu'il allait entreprendre comme d'aller à Metz et à Verdun [3]. Le général Beck, qui, malgré sa fortune militaire, se ressentait toujours de sa basse extraction, homme de cœur et d'esprit cependant, se montra particulièrement civil envers le prisonnier de marque [4].

Piccolomini restait vainqueur. C'était, pour les nôtres, un désastre complet, imputable à la cavalerie. Voulant tirer profit de son éclatante victoire, Piccolomini marcha vers Hesdin ; mais, sur des rapports parvenus en route, craignant la difficulté qu'il aurait devant une place attaquée en présence du Roi avec tous les moyens nécessaires à la réussite, il courut assiéger Mouzon, sur la Meuse, assez mal fortifié, et l'investit le 17 juin [5].

Au sujet de Thionville, Richelieu écrivit au maréchal de Châtillon le 12 juin : « L'affaire s'est passée en sorte que M. de Feuquières mérite grande louange, car il a fait merveille de sa personne. Nous n'avons pas perdu plus de trois mil hommes. Les ennemis y ont perdu presque toute leur infanterie, le courrier qui en est venu asseurant déterminément qu'il en est demeuré

1. *Mémoires de l'Abbé Arnauld*, p. 499.

2. Les ennemis entourèrent la chaumière. A cette vue, ceux qui étaient avec Feuquières, le chirurgien lui-même, se sauvèrent, le laissant seul.

Corresp. du comte d'Avaux (Claude de Mesmes) avec son père..., par A. Boppe.

3. Voir aux appendices : lettre de Piccolomini à Feuquières, et réponse.

4. L'abbé Arnauld raconte une curieuse anecdote. Un jour Piccolomini reprochait à Beck d'avoir été « messager à pied » à Luxembourg. « Il est vrai, répondit Beck, je l'ai été ; mais la différence qu'il y a entre vous et moi, c'est que je ne le suis plus, et que, si vous l'aviez été, vous le seriez encore. » *Mémoires de l'Abbé Arnauld*, p. 499.

5. *Mémoires de Fr. de Paule de Clermont, marquis de Montglat.*

cinq mil sur place[1]. » De Noyers écrivit dans le même sens à Châtillon. Faisons une large part à l'exagération. Les ennemis perdirent beaucoup de monde, mais Feuquières grièvement blessé restait prisonnier, et nombre d'officiers très distingués étaient tués ou hors de combat. Du côté français les pertes furent considérables. Selon M. de Roissy, les officiers de ses régiments auraient blâmé Feuquières, le considérant comme incapable de commander une armée, qu'il ne savait ni camper, ni faire combattre[2]. Cependant ne nous arrêtons pas à ce jugement, inspiré peut-être par les racontars de Cour.

Écoutons de préférence M. de Pontis, ce brave officier, qui s'y connaissait en hommes et savait donner des appréciations justes et précises. Feuquières, dit-il — Feuquières, qu'il qualifie de « grand homme » — « entendoit fort bien les ordres de la guerre ». D'autre part, le marquis de Montglat, mestre de camp, écrit qu'il fut « sacrifié à la fortune du Grand Maitre[3] ».

A Hesdin, les choses prirent une tournure plus favorable qu'à Thionville ; on enleva la place en présence

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 119-36. Richelieu à Châtillon : 12 juin 1639. Bibl. Nat ffr., V. 3762-54. De Noyers à Châtillon ; 12 juin 1639.

«... Si la cavalerie n'eust honteusement abandonné l'infanterie, le Roy eust emporté ce jour-là une glorieuse victoire... M. de Feuquières, ayant eu le bras rompu et perdant son sang, tomba de cheval ce qui donna lieu au désordre. » « Les ennemis ont perdu plus de 5.000 hommes de pied, et nous pas plus de 3.000 tant de cavalerie que d'infanterie... »

2. Jean-Jacques de Mesmes, seigneur de Roissy, père de Claude de Mesmes, comte d'Avaux.

Correspondance du comte d'Avaux (Claude de Mesmes) avec son père..., par A. Boppe.

3. En 1640, Sublet de Noyers résolut d'obtenir la liberté du marquis de Feuquières ; mieux que tout autre il savait dans quel malheur on l'avait précipité par l'ordre intempestif d'entreprendre un siège considérable avant le rassemblement de son armée, pour favoriser la Meilleraie. Deux prisonniers de haute marque se trouvaient alors à Vincennes : Jean de Werth et Enkefort. On voulut échanger le baron d'Enkefort contre le marquis de Feuquières et le paiement d'une forte rançon. A cet effet, le Roi donna 30.000 richedales. Isaac Arnauld, chef des carabins, avait déjà mené Enkefort coucher à Paris, chez Arnauld d'Andilly, qui avait fait sa connaissance en allant voir son ami l'abbé de Saint-Cyran, également enfermé dans le donjon. La bonne fortune semblait devoir favoriser désormais Feuquières,

du Roi ; grand honneur en revint au marquis de la Meilleraie, qui, sur la brèche, trouva son bâton de maréchal.

De Pontarlier, le 28 juin, le duc Bernard écrivait au cardinal de Richelieu que, malgré sa « forte passion »

dont le Roi allait faire un maréchal de France et le gouverneur du Dauphin, lorsqu'arriva la nouvelle de la mort de ce brave officier général. « Nous demeurâmes sans parole et sans mouvement, comme des gens qui auroient été frappés de la foudre », écrit l'abbé Arnauld. On ramena Enkefort à Vincennes « avec autant de tristesse qu'on avait eu de joie la veille de l'en tirer ».

Feuquières, guéri de ses blessures, avait quitté le régime des malades depuis quelque temps déjà, lorsqu'un jour maigre, on lui servit une belle truite. Bien qu'en ayant mangé modérément, il ressentit d'horribles douleurs, et, « dans l'agitation qu'elles lui causèrent », ses plaies se rouvrirent. La fièvre le prit, et quelques heures après il succombait sous la violence du mal. Le Roi perdait un dévoué serviteur, qui fut, dit l'abbé Arnauld, « grand en toutes choses hormis en fortune ». Soldat dès son jeune âge, il avait gravi tous les degrés de la hiérarchie militaire. Dans plusieurs ambassades il obtint une grande réputation de valeur et de prudence. Antoine Arnauld le dit d'un caractère doux, mais vif par instant ; affable et gai, très sérieux, fier à ses moments, sévère quand il le fallait ; sans orgueil, sans dureté, très agréable et commode au milieu des siens ; à l'épreuve des événements et d'une remarquable fermeté d'âme. Un peu superstitieux, il ne voulait rien entreprendre un vendredi, ce dont il riait lui-même. Cependant, pressé par la Cour, il partit un *vendredi* de Verdun pour rejoindre ses troupes et entreprendre le malheureux siège de Thionville.

Manassès de Pas, marquis de Feuquières, mourait à l'âge de 50 ans. Il était fils de François de Pas, marquis de Feuquières, et de Madeleine de la Fayette, cousine d'Arnauld d'Andilly.

« Sur le soir de la bataille d'Ivry, raconte le duc d'Aumale, on vint annoncer à Henri IV la mort d'un de ses plus braves officiers, François de Pas : « Ventre Saint-Gris ! s'écria le Roi, j'en suis fâché : la race est bonne. N'y en a-t-il plus? » — « Sire, la veuve est grosse ». (C'était Madeleine de la Fayette). — « Et bien le ventre aura la pension. » La race était bonne en effet ; dix de Pas en deux siècles furent tués sur le champ de bataille. La pension accordée par le roi Henri permit à la veuve d'élever son fils, Manassès de Pas... » *Hist. des Princes de Condé*, t. IV-468. *Mémoires d'Arnauld d'Andilly. Mémoires de l'Abbé Arnauld.*

Antoine Arnauld, né en 1616, était l'aîné des fils d'Arnauld d'Andilly. En 1643, il embrassa l'état ecclésiastique, devint abbé de Chaumes, en Brie, en 1674, et mourut à 82 ans en 1698. Il avait deux frères : Simon Arnauld, marquis de Pomponne, et Henri Arnauld, seigneur de Lusanci. Celui-ci vécut dans la solitude ; Pomponne fut deux fois ambassadeur en Suède et une fois en Hollande, ministre et secrétaire d'État, et laissa des *mémoires*.

pour le service du Roi et le sien, il se voyait obligé de lui dire que, les troupes destinées au comte de Guébriant n'étant pas arrivées, il lui était impossible de se mettre en campagne « ni de rien entreprendre et exécuter d'avantageux au bon party ». Il se voyait donc inutile, au moment où il aurait le « plus d'occasion et de désir que jamais d'agir contre les ennemis communs[1]... » Néanmoins il résolut subitement de franchir le Rhin. Guébriant essaya de le faire patienter jusqu'à la fin du siège de Salins, mais il refusa, certaines places au delà du fleuve étant en danger, et la peste commençant à sévir à Pontarlier. D'Erlach organisa le passage de l'armée à Neubourg au moyen de bateaux qui avaient servi pour les ponts de Brisach, et soigneusement mis en réserve depuis. Les garnisons des places les plus importantes, Joux, Nozeroy, Franchemont, etc., ayant été renforcées, 5.000 Weimariens environ se mirent en route le 3 juillet, se dirigeant vers Montbenoit dans le plus grand ordre. Nassau restait en arrière avec trois régiments pour attendre les Français de Guébriant. Durant le séjour qu'il fit à Montbenoit, le prince régla certaines affaires avec le général d'Erlach, puis, Guébriant et Nassau l'ayant rejoint à la tête de 5.000 chevaux et de 6.000 fantassins, il gagna Porentruy.

Le 13 juillet en arrivant à Huningue, le duc Bernard se trouva fort indisposé. Il se fit aussitôt transporter à Neubourg, où sa présence était nécessaire. Sachant que M. de Guébriant, retenu non loin de là par le passage du Rhin, était malade lui-même, il défendit qu'on allât le chercher, et lui fit dire qu'il mourait « son serviteur et son intime amy ».

Guébriant accourut cependant, mais arriva trop tard : le 18 juillet, à Neubourg, le duc Bernard, âgé de 35 ans, avait rendu l'âme après s'être montré dans ses derniers moments, comme dans tous les actes de sa vie, d'une admirable force de caractère. Il laissait par testament au comte de Guébriant son fameux cheval de

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 46-381 V°. Duc de Weimar à Richelieu : Pontarlier, 28 juin 1639.

bataille, *der Rabe* (le corbeau) ainsi appelé à cause de sa robe noire [1]. Le Rabe n'était ni beau, ni bien fait, mais extraordinairement grand et fort. Au combat, il mordait, renversait, piétinait. Guébriant, à sa mort en 1643, le léguera au Roi en le priant de le faire nourrir avec soin dans sa grande écurie [2]. L'historien Le Laboureur et la *Gazette* dirent que le prince laissa également à M. de Guébriant son épée, ses pistolets et ses armes, mais, sur ce point, le testament reste muet.

Aussitôt le décès de Bernard de Weimar, le comte de Guébriant dépêcha vers le Roi, et avertit M. Méliand, ambassadeur en Suisse. Sans perdre de temps dans une si grave occasion, il profita de son prestige sur les étrangers pour réunir les Directeurs nommés dans le testament du prince, Erlach, Nassau, Oehm, Rosen, et délibéra non sans difficultés avec eux pendant deux jours en vue des événements possibles ; puis il envoya son aide de camp, M. de Charlevoye, faire part à la Cour des résolutions prises en toute hâte.

A Mézières, où se trouvaient alors Louis XIII et ses ministres, l'émoi fut indescriptible lorsqu'on apprit la mort du duc de Weimar ; d'autant plus que la question de Brisach et des places fortes tenues par lui n'était toujours pas tranchée. Il s'agissait de ne perdre aucun instant pour mettre la main sur les colonels et sur l'armée du prince, et, par là-même, sur Brisach et les places. Que ne pouvait-on craindre dans l'occurrence ! Dès le 27 juillet, jour où parvenait à Mézières le porteur de la fatale nouvelle, le Roi et de Noyers répondaient à Guébriant. On lui envoyait incontinent le baron d'Oysonville, capitaine d'une compagnie de chevau-légers, muni d'une instruction écrite, de lettres confidentielles et de provisions en blanc destinées aux colonels des régiments weimariens et aux commandants des places conquises par le prince. La

1. Raabe.

2. *Hist. du règne de Louis XIII*, par Le Vassor : *Gazette de France* : *Mercure français* : *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat : *Épisodes de la guerre de Trente ans : Bernard de Saxe-Weimar*.

meilleure des dépêches, écrivait de Noyers « est une lettre de change de cent mil escus et que nous tascherons de faire de deux cens mil, pour employer dans l'occasion présente selon qu'il est porté par l'instruction qu'il vous communiquera... » C'était pour acheter les officiers du prince. Oysonville quittait Mezieres le 29[1]. En même temps le Roi écrivait aux Directeurs.

M. de Choisy, conseiller d'État, se rendit également auprès de Guébriant. Ses instructions étaient datées de Mouzon, le 2 août. Il ira au plus vite à Bâle, rejoindra le général et d'Oysonville, et fera comprendre que l'armée weimarienne, formée en partie de recrues envoyées par le Roi, levées, nourries, entretenues à grands frais avec l'argent de la France, ne pouvait être la propriété particulière du prince, « qui la commandait au nom du Roy[2] ». De Noyers, après avoir annoncé l'arrivée de M. de Choisy à Guébriant, ajoutait : « Il est mon amy particulier, et je vous prie qu'en ceste qualité il ait vostre confiance et vostre amitié, vous assurant qu'en Allemagne et en France vous serés bien aise d'avoir acquis un amy de son mérite[3]. »

Les pourparlers furent lents, épineux, et cependant il fallait agir avec rapidité, afin d'éviter les influences étrangères, qui, d'un jour à l'autre, d'une heure même à l'autre, pouvaient contrecarrer les vues du Roi.

Guébriant, d'Oysonville et Choisy trouvèrent dans le baron d'Erlach un homme droit, sincère, favorable à leurs idées, et qui tâcha d'aplanir les grosses difficultés. Eux-mêmes, dans ces épineuses négociations, donnèrent des preuves de grand jugement, de haute diplomatie, de conciliation et de patience ; ils discutèrent pied à pied chaque question avec les Directeurs, les officiers, les gouverneurs des places, les députés des troupes weimariennes. Enfin les pourparlers aboutirent :

1. Arch. Rotrou : cité par AUBERY. De Noyers à Guébriant : Mézières, 27 juillet 1639.

2. *Lettres et documents diplomatiques... du card. de Richelieu.*

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-63, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Mouzon, 3 août 1639.

on parvint à s'entendre, et, le 9 octobre 1639, fut signé le traité de Brisach, abandonnant à la France les conquêtes du duc Bernard et de son armée, contre la promesse du Roi de maintenir les Directeurs et autres officiers dans leurs dignités, de les laisser en possession des biens qu'ils avaient reçus, et de payer annuellement aux troupes weimariennes une somme proportionnée à leurs besoins. Brisach et Fribourg en Brisgau devaient recevoir des garnisons mi-allemandes mi-françaises. L'armée weimarienne se composait de 12 régiments de cavalerie à 8 compagnies et de 12 régiments d'infanterie à 12 compagnies, tous de la création de Gustave-Adolphe et formés de soldats allemands. « Il n'y a pas un article sur lequel nous n'ayons trouvé des difficultez, soit par trop de montres et paymens qu'ils nous demandaient, soit pour les prétextes de leur interest d'honneur », dit une relation. Sur les traités, « tous, à la réserve du général-major d'Erlach, ont voulu faire entièrement les ignorans, disans que Son Altesse ne les a pû obliger aux conditions portées par son traité secret... » Il a fallu « trouver en quelque sorte le contentement des uns et des autres[1] ».

Il était temps de conclure le traité de Brisach ; les compétiteurs à la succession militaire du duc Bernard se présentaient déjà sérieux et résolus : le duc Guil-

1. *Relation des traverses et difficultés qui se rencontrèrent en la conclusion du traité de Brisach*, Aubery, t. IV, p. 407.

Mémoires historiques concernant le général d'Erlach, gouverneur de Brisach..., Yverdon, 1784.

Ce traité de Brisach, tout militaire, eut des conséquences politiques très grandes. Grâce à lui, le Roi occupa presque toute l'Alsace et le Brisgau : Brisach, Fribourg, Neubourg, Rhinfeld, qui commandait le Rhin supérieur, Laufenbourg, Seckingen, Belfort, Altkirch, Ferrette, Thann, Colmar, Schlestadt, Haguenau, Saverne, Bouxviller, etc. Seuls, Benfeld et Obernai appartenaient aux Suédois. Strasbourg restait autonome, en butte aux perpétuelles intrigues des Français et des Impériaux, et dans une situation de neutralité assez inquiétante pour sa sûreté et son commerce. Les habitants de Brisach demeuraient catholiques. Ils craignaient depuis la conquête que les Weimariens, qui tenaient trop peu compte de leurs sentiments et les traitaient en vaincus, n'introduisissent le protestantisme ; aussi l'intervention de la France après la mort du duc Bernard fut-elle loin de leur déplaire. Ils acceptèrent l'idée de domination provisoire de la France, mais

laume de Saxe-Weimar, frère aîné du défunt ; l'Espagne et l'Autriche par l'intermédiaire d'agents ; le fils aîné de feu Frédéric V, roi de Bohême, Charles-Louis, comte palatin, dont Richelieu calma l'ardeur par une captivité de quelques mois au donjon de Vincennes. Enfin il y eut aussi les obstacles créés par le représentant de la Couronne de Suède en Alsace, le résident Mokel, qui voulut mettre entrave à l'exécution de l'accord, sous prétexte que Bernard avait toujours été au service des alliés et non du roi de France seul. Le général-major d'Erlach conservait le gouvernement de Brisach, mais, « voulant tout faire avec grande adresse », dit le *Mercure français*, il envoya au Roi les clefs de la ville, protestant ainsi vouloir dépendre entièrement de lui désormais. Bientôt, afin de protéger le pont et la ville de Neubourg, menacée d'un siège, Guébriant chargea M. de Roque-Servière, sergent de bataille, de se loger entre Bâle et Brisach avec 3 régiments : Vandy, Melun et Guébriant. Lui-même entra dans Brisach, pour surveiller spécialement les places tenant garnisons françaises. Le comte de Nassau et le colonel Oehm marchèrent vers Spire avec 2.000 chevaux et 2.000 fantassins. Le colonel de Rosen, du côté de la Forêt-Noire, avec 4 régiments de cavalerie et 300 dragons, protégea Hohentwiel contre une tentative des Impériaux, puis alla rejoindre Oehm et Nassau ; ensemble ils enlevèrent Wissembourg, Landau, Neustadt et Germersheim. Il était important de se tenir ferme sur ses gardes devant un ennemi persuadé que la perte du duc Bernard provoquerait des troubles et une scission parmi les Franco-Weimariens.

Pour commander l'armée du duc de Weimar, le choix

non celle d'incorporation au royaume, regardant toujours les Habsbourg comme leurs maîtres légitimes.

Le Roi donnait au baron d'Erlach des lettres de neutralité et une pension de 18.000 livres.

L'armée weimarienne coûtait alors annuellement au Roi : la cavalerie, environ 600.000 richedales ; l'infanterie, environ 900.000 richedales.

du Roi tomba sur le duc de Longueville, déjà tenu pour un général de valeur[1]. On supposait que les orgueilleux et susceptibles Directeurs ne pourraient être que flattés de se voir placés sous les ordres d'un prince du sang.

Le 1er août, un courrier se rendit en Italie, où Longueville était alors avec le cardinal de la Valette. Le prince devait laisser toutes ses troupes de la péninsule à la Mothe-Houdancourt, et rentrer au plus vite. Une suspension d'armes venant d'être signée en Piémont, il partit la nuit même qui suivit l'entrevue au Valentin entre les généraux du Roi, d'une part, le prince Thomas de Savoie-Carignan et le marquis de Léganès de l'autre, et s'achemina vers Bâle, n'emmenant du Piémont que le régiment du colonel de Schmidberg.

Le 17 août, dans une lettre collective à Guébriant, Choisy et d'Oysonville, Sublet de Noyers dit, en parlant du nouveau général de l'armée du Rhin : « Bien que les colonels ayent tesmoigné désirer un homme de leur nation, j'estime toutesfois, autant que je le puis juger sur l'entretien que j'ay eu sur ce sujet avec ledit sieur colonel Flershin (Flersheim), qu'ils n'y trouveront pas beaucoup à redire, lorsqu'ils considéreront sa naissance et sa facilité avec les gens de guerre, desquels il a toujours esté aymé partout où il a commandé[2]. » Deux jours après, toujours anxieux sur ce point, de Noyers écrit, en ces termes, à d'Erlach : «... le duc de Longueville, prince que Son Altesse estimoit beaucoup, et dont les qualitez relevées sont connuës par tous messieurs les colonels, ayant, comme chacun sçait, du bien et des habitudes en ces quartiers-là, qui luy donnent beaucoup plus de facilité à maintenir ce corps que tout autre qui pourroit avoir esté destiné à cet employ. De sorte que Sa Majesté s'asseure que toute l'armée en sera très contente...[3] ».

1. Arch. hist., Guerre, V. 56-151. *Pouvoir de général de l'armée d'Allemagne pour monseigneur le duc de Longueville*, 6 août 1639.

2. *Mémoires pour servir à l'hist. du cardinal de Richelieu*, par AUBERY, t. IV, p. 387.

3. AUBERY, t. IV, p. 388.

Longueville allait trouver une armée ayant à peine le nécessaire. Depuis longtemps déjà Guébriant réclamait de l'argent et des troupes. Il écrivait directement aux ministres et leur envoyait madame de Guébriant et Pierre de Rotrou, son secrétaire et confident, revêtu de la charge de commissaire des guerres à l'armée d'Allemagne.

Rotrou ira, de sa part, jusqu'à Abbeville s'il est utile, pour causer avec de Noyers : car il faut au moins une montre et de quoi acheter le pain[1]. A la Cour on promettait, beaucoup même, et peut-être pour se débarrasser de gens ennuyeux dans leurs exigences. « Rotrou, écrivait alors Guebriant, en matière d'expéditions de Cour il ne se faut pas contenter de papier, car l'on en a beaucoup pour peu d'argent. Il faut voir d'où et de quoy. Il y a deux mois et demi que je nourris les troupes du Roi de pain de munition, et il y en a un que Son Altesse leur en fait donner sur la promesse que j'ai faite de le payer... Vous pouvez bien refuser de vous charger de papiers inutiles et remontrer les choses qui sont de raison. En second lieu, je demande des recrues[2]... »

1. Archives Rotrou, V. I-167. M. et Mme de Guébriant à Rotrou : 4 juin 1639 ; Arch. Rotrou, V. I-178. Guébriant à Rotrou : 30 juillet 1639.

2. Arch. Rotrou, V. I-182. Guébriant à Rotrou : Brisach, 10 août 1639.

Fils de Jean de Rotrou et d'Elisabeth Le Sacheu, Pierre de Rotrou naquit à Dreux, le 29 juin 1615. Il appartenait à une très honorable famille. Secrétaire de Guébriant et commissaire de l'armée d'Allemagne, il travailla, sans paraître à l'armée, avec dévouement dans l'intérêt des troupes et de leur général. Il habitait chez la comtesse de Guébriant, à Paris, ou du moins y trouvait son courrier, adressé à l' « hôtel de Guébriant, rue de Seine ». Il épousa, en 1649, Louise Le Noël, fille d'un receveur général des finances, et devint maître d'hôtel du Roi, et son conseiller-secrétaire. Il acheta, près d'Étampes, le domaine de Saudreville, dont le château resta dans sa famille jusqu'en 1848. En 1815 on y voyait encore 3 canons donnés par Louis XIV. Pierre de Rotrou mourut le 15 mars 1702, à 87 ans, et fut inhumé dans l'église de Saint-Merry, à Paris, où se trouve encore une pierre tumulaire avec son nom. Le maréchal et la maréchale de Guébriant lui accordaient pleine confiance. Un exemple suffira : Le 5 mai 1643, la maréchale, alors à Brisach auprès de son mari, mandait au fidèle Rotrou : « Écrivés à Mme du Hallier une lestre de complimans sur sa nouvelle dignité et contrefaites bien mon écriture. » Pierre était frère, plus jeune de six ans, de Jean de Rotrou, le poète si connu, né aussi à Dreux en 1609 et mort en 1650.

Les partisans de la Maison d'Autriche tâchaient d'exciter la jalousie des chefs weimariens et de semer la discorde par de faux bruits. Il fallut, dans ces critiques circonstances, toute l'habileté de Longueville et de Guébriant pour mener les affaires à bien. Afin d'enlever tout prétexte à l'altération de l'entente entre Français et Weimariens, Longueville, en arrivant le 10 septembre à Brisach, réunit un conseil auquel furent présents le margrave Frédéric de Bade-Durlach, les comtes de Nassau et de Guébriant, le général-major d'Erlach, les colonels Oehm et Rosen, le baron d'Oysonville, Choisy de Camp, les députés du duc Guillaume de Saxe-Weimar, frère du défunt duc, et ceux des princes alliés. On y accepta Longueville pour général en chef et l'on discuta tous les points litigieux.

Tout à coup survient la nouvelle que les Bavarois profitent du répit forcé des Franco-Weimariens pour attaquer Landau, Germersheim et Neustadt. Le conseil se dissout aussitôt. Nassau vole avec 2 régiments de cavalerie, 700 fantassins et 6 canons au secours de Landau; Guébriant, avec de pareilles forces, marche sur Germersheim; Rosen et Oehm occupent les bords du Rhin. Mais en avançant, on apprend que Landau et Germersheim sont tombés au pouvoir des ennemis. Guébriant et les colonels weimariens mettent alors leurs troupes en cantonnements, et retournent tenir conseil à Brisach.

A cette seconde assemblée se trouvèrent les mêmes personnages qu'à la première. On jura de nouveau l'alliance; le duc de Longueville fut confirmé général, et le serment de fidélité enfin prêté entre ses mains. Ce résultat obtenu, Longueville renforça la garnison de Brisach de mille Français qui durent reconnaître le général d'Erlach pour gouverneur; puis, avec toute l'armée, il se dirigea vers Strasbourg, en vue d'exécuter le plan de campagne élaboré en conseil à Brisach : conquérir certaines villes du Bas-Palatinat, tenant faibles garnisons. L'armée comptait alors 5.000 chevaux et 7.000 hommes de pied.

Oehm prit les devants par terre, le 19 octobre, à la

tête de 1.200 chevaux, avec ordre de régler sa marche pour arriver à hauteur de Spire en même temps que Schmidberg, qui sortit de Brisach deux jours plus tard avec 2.000 fantassins sur 25 grandes barques, munies, par les soins de M. d'Erlach, de canons et de toutes sortes de munitions de guerre et de bouche. En outre, ce double mouvement devait se combiner avec celui de Longueville et de Guébriant, avançant avec le gros de l'armée et huit canons. Spire, défendu par le colonel Wolf, semblait devoir résister peu ; mais Piccolomini survint fortuitement ainsi que l'armée bavaroise sous François de Mercy. Le coup fut manqué.

Schmidberg tourne subitement Germersheim, l'enlève par escalade, taille en pièce la garnison, et, 3 jours après, entre dans son château, à la vue des Bavarois. Huit jours plus tard, il est attaqué par François de Mercy, qui par deux fois cherche à s'emparer de la digue fortifiée servant d'abri à ses bateaux[1]. Longueville était

1. François, baron de Mercy, naquit à Longwy, où son père était gouverneur et prévôt. Page de l'empereur Mathias ; il embrassa de bonne heure la carrière des armes. Général de bataille de Wallenstein ; commanda pour l'Empereur dans la Haute-Alsace. Il se jeta, avec 3.000 hommes, dans Constance, qu'assiégeaient les Suédois après leur victoire de Leipzig en 1631, le jour où le gouverneur avait capitulé, rompit la capitulation, fit une héroïque défense, repoussa 28 assauts, réprima une mutinerie des habitants, en pendit 12 aux barreaux de leurs fenêtres, donna aux Impériaux le temps d'accourir. Il se jeta dans Rhinfeld, ville ouverte, attaquée par le rhingrave Otto, qu'il immobilisa, et empêcha de secourir Bernard de Saxe-Weimar à Nordlingue. Il fit la guerre en Bourgogne en 1636, comme général de la cavalerie et de l'artillerie, demeura dans cette province après la retraite de Gallas, ayant comme adversaires le cardinal de la Valette et le duc Bernard, puis le duc de Longueville. Maréchal de l'Empire et général d'artillerie, il prit le commandement des troupes de la Ligue quelque temps après la reddition de Brisach. En 1641, il sauva l'Empereur en arrivant soudain à Ratisbonne, et fit reculer Banner. De concert avec Hatzfeld, il surprit les troupes de Rantzau à Tuttlingen en 1643, et assiégea Fribourg en Brisgau où Turenne et Condé livrèrent bataille les 3, 4 et 5 août 1644.

Le 5 mai 1645 Mercy rencontra Turenne à Marienthal Mergentheim et le battit ; le 3 août, il fut tué à Allerheim bataille dite de Nordlingue ; sa mort assura la victoire de Condé et de Turenne.

François de Mercy finissait son repas lorsque l'action commença on l'arma ; son écuyer lui amena un cheval. Le voyant, il dit tout haut à l'écuyer : « Vraiment, vous avez bien choisi entre tous mes chevaux ; vous m'amenez le seul blanc que j'aie : mon horoscope dit que je dois-

arrivé la veille au soir à Kandel, lieu de ralliement donné à l'armée, et Oehm l'avait déjà rejoint. Il entend le canon, accourt, arrive vers midi dans la plaine de Bellheim, met rapidement ses troupes en bataille, se dispose à soutenir Schmidberg, lorsqu'on l'avertit que les ennemis repoussés battent en retraite sur le gros des leurs rangés en bataille au delà de la Queich, entre Germersheim et Spire. Tout le jour suivant l'armée française reste en ordre de bataille, attendant jusqu'à la nuit l'ennemi qui n'approche pas, puis lentement elle retourne cantonner à Bellheim.

On profita d'un moment de répit pour remettre un peu d'ordre dans l'artillerie ; on envoya jusqu'à Bâle quérir des chevaux d'attelage; mais on n'en ramena qu'un tiers du nécessaire au transport des vivres, du canon et des bagages. C'est alors que, désespérant de réussir dans une campagne au Bas-Palatinat, beaucoup d'officiers demandèrent instamment à retourner en Alsace. Guébriant leur représenta que l'ennemi saurait

être tué sur un de ce poil-là ». L'écuyer voulut en amener un autre, Mercy refusa. « Il ne sera de ma vie et de ma mort, ajouta-t-il, que ce qu'il plaira à Dieu, et puisque le hasard me l'a amené, je m'en servirai d'autant plus volontiers que je le tiens pour la meilleure de mes montures. » Malgré tous les siens, il refusa de changer d'avis ; néanmoins il eut le pressentiment de sa mort. Il appela le capitaine de ses gardes. S'il est tué, il entourera son corps, pour que la nouvelle n'en soit pas connue avant la fin de la bataille. Et comme, d'ordinaire, il portait un grand chapeau blanc qui le faisait reconnaître de tous, il dit à un sergent ayant quelque ressemblance avec lui, de mettre en ce cas, le chapeau sur sa tête, et de rester au milieu des gardes et des gentilshommes. Cependant lorsqu'il succomba, l'affolement et les lamentations de l'entourage firent oublier ses prescriptions : bientôt les troupes connurent le malheur qui les frappait.

Pour honorer la mémoire de cet homme illustre, un des plus grands capitaines du dix-septième siècle, Condé, fit élever à Allerheim une pierre tombale sur laquelle on inscrivit : *Sta, viator, heroem calcas* (Arrête-toi, voyageur, tu foules un héros).

Maximilien de Bavière fit ensevelir le feld-maréchal dans le chœur de l'église Saint-Maurice, à Ingolstadt.

Hist. de la guerre de Trente ans, par E. CHARVÉRIAT ; *Hist. des princes de Condé*, par le duc d'AUMALE; *Généalogie de la Maison d'Argenteau : Dictionnaires et Biographies historiques :* Bibl. Nat., ffr , V. 16931-367, *Hist. de l'incomparable général Mercy :* et *même manuscrit*, Bibl. Mazarine, V. 1849, intitulé : *Hist. des principales actions de quelques grands hommes qui ont fleuri dans l'Europe en ce dernier siècle* 1600, *écrite par l'Abbé Mercy, frère du général Mercy.*

tirer parti d'une semblable retraite et deviendrait plus audacieux, qu'il en résulterait pour l'armée un grand péril, que l'Alsace ruinée ne pourrait subvenir aux besoins de toutes les troupes, qu'il y aurait honte à rester en si bonne voie, qu'enfin l'occupation du Palatinat s'imposait : on y vivra ou l'on y mourra glorieusement. Il se portait garant du succès. Longueville fut du même avis ; les principaux officiers s'y rallièrent ; on reprit la marche en avant, le 7 novembre, n'ayant, en fait de bagages, que l'indispensable avec soi. Pour alléger la marche, seule, une partie du canon suivait ; le reste — 2 pièces de 24 livres, 2 de 12 et un mortier — fut enterré, et les voitures roulèrent sur la terre remuée afin d'enlever les traces révélatrices. Les bateaux de Schmidberg, abandonnés au courant après avoir été remplis d'eau à moitié, allèrent butter contre le pont de Spire qu'ils endommagèrent. Le 8 novembre, Longueville arrivait devant Neustadt ; dès le lendemain, après 3 volées de canon, l'Italien chargé de la défense rendait la place à condition. L'armée y demeura six jours, durant lesquels les reconnaissances offensives, exécutées par Rosen et Nassau, remportèrent de petits succès.

Le général bavarois Gaspard de Mercy, campé près de Spire, sur le Rhin, envoyait des partis de tous les côtés. « L'archevèque de Mayence crioit au feu plus chaudement qu'aucun autre, dit Le Laboureur, et réclamoit toutes les puissances de venir éloigner cet embrasement qui menaçoit sa maison. » Sur ces entrefaites, Piccolomini, malgré les prières de François de Mercy, passait le Rhin à Weissenau, tout près de Mayence, avec 7 ou 8.000 hommes, et se dirigeait vers le Haut-Palatinat pour combattre le maréchal Banner[1]. L'armée franco-weimarienne quitta Neustadt le 14 novembre, et campa, le soir, non loin de Frankenthal, d'où Longueville détacha 800 chevaux et les dragons de Rosen

1. *Gazette de France* du 19 novembre 1639. De Francfort, le 4 novembre 1639 ; *Mercure français*, 1639 ; *Hist. du règne de Louis XIII*, par Le Vassor.

avec ordre d'enlever Oppenheim, qui, sans garnison, ne fit aucune résistance. Le 21, le canon ayant fait une large brèche dans les murs de Bingen, les défenseurs n'attendirent pas l'assaut pour se rendre. Dès le lendemain soir, Longueville paraissait devant Kreuznach; Schmidberg se hâta trop d'y faire pénétrer un détachement, qui tomba dans un guêpier et n'en revint pas; il fallut battre la place, ouvrir une brèche, l'emporter d'assaut, le 28 novembre[1]. Baccarah et d'autres villes tombaient en même temps au pouvoir des nôtres. Les 300 hommes de la garnison de Mayence ayant été renforcés de 900 autres, Longueville n'osa pas entreprendre un long siège, et préféra entrer dans le Rhingau, petit pays de communes libres, sur la rive droite du fleuve, où vraisemblablement il trouverait des vivres.

Il se rendit donc à Bingen. Cent mousquetaires montés sur des barques fournies par un gentilhomme du pays, traversèrent les premiers le Rhin, enlevant, au passage, le Mausthurm — tour des souris — sis dans une île, où les rats, dit une légende, vengèrent sur la personne d'un archevêque de Mayence la cruauté qu'il avait exercée envers le peuple.

Cette avant-garde prit un château fort, à proximité de Bingen, puis s'installa en vue de favoriser le passage, en compagnie de 900 hommes venus pour l'appuyer. Faute de barques, le transbordement des troupes s'exécutait lentement et fort peu de monde encore avait atteint la rive droite lorsque parurent les Bavarois. Il fallut reculer, regagner la rive gauche, abandonner le Mausthurm.

1. *Mercure français*, Le Vassor: *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat; *Hist. du maréchal de Guébriant*, par Le Laboureur; *Gazette* du 10 décembre 1639, nº 173 : de Worms, 21 novembre; de Mayence, 24 novembre; de Cologne, 29 novembre.

Longueville envoya le sieur de Tracy à la Cour pour rendre compte de ce qui se passait à l'armée.

Aff. Étr., France, V. 831-156. Longueville à Chavigny : 3 décembre 1639; Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 15-398. *Relation* envoyée par Roque-Servière à M. de Ratabon, secrétaire et commis de M. de Noyers.

On était en décembre, époque où les opérations militaires avaient généralement pris fin; la température se montrait rigoureuse; les deux armées en présence ne songèrent plus qu'à s'installer dans leurs quartiers. Les Français occupèrent Alsheim, Kreuznach, Bingen, Baccarah, Lorich, Oberwesel, Boppard et autres localités. Seul Lorich se trouvait sur la rive droite du fleuve, commandant un pont de bateaux. La cavalerie weimarienne s'établit à Kirchberg, Monzingen, Sobernheim, Kirn et jusqu'à Meisenheim.

L'armée bavaroise prit en même temps ses quartiers dans le Rhingau; ses dragons gardèrent la rive droite du fleuve depuis Lahnstein en remontant sur Mayence, et construisirent un pont à proximité de cette dernière place. Comme elle en possédait un sur le Mein, ses communications se trouvèrent ainsi parfaitement assurées; mais bientôt, les vivres manquant, elle se replia dans le Wurtemberg par le Hanau, laissant sur le Rhin le régiment de dragons de Wolf, un autre de cavalerie, logé à Wiesbaden, et quelque infanterie à Mayence.

Les troupes weimariennes ne tardèrent pas à se trouver dans un état précaire et les désertions s'y firent en masse; les Directeurs demandèrent à M. de Longueville de les laisser cantonner dans un pays meilleur, donnant pour exemple les Bavarois qui venaient de quitter le Rhingau. Guébriant avait aussi de sérieuses difficultés. Faute d'argent, il ne pouvait ni payer, ni nourrir les soldats. De Kreuznach, le 24 décembre, il écrivait à M. de Rotrou : « J'espère pourtant que j'en sortirai, mais il faut être étrangement soigneux et sur ses gardes quand il est question d'argent; car en matière de s'en dessaisir, chacun ne cherche qu'échappoir[1]... »

1. Arch. Rotrou, V. I-193. Guébriant à Rotrou : Kreuznach, 24 déc. 1639.

Rotrou ira parler du régiment de Guébriant à M. de Ratabon. « S'il veut que je le conserve, il faut le bien traiter, et ce faisant, je promets qu'il servira, je ne dis pas aussi bien qu'un autre, mais je dis beaucoup mieux ». Il a écrit trois fois à Ratabon, qui ne lui a pas répondu. « Il est vrai que c'est assez me répondre, prenant soin, comme il prend, de mes intérêts... »

Dans cette campagne de fin d'année, les Franco-Weimariens avaient pris Neustadt, Oppenheim, Bingen, Kreuznach, Baccarah, des bourgs, des villes et châteaux. Le duc de Longueville regarda tout d'abord comme honteux d'abandonner ces conquêtes ; aussi, comme les Directeurs, dont l'influence et les pouvoirs étaient considérables, se montraient pressants, il assembla les chefs militaires le 21 décembre à Kreuznach. Dans un conseil, il mit trois projets en délibération : Reculer et s'étendre sur la rive gauche de la Moselle. — S'emparer de St-Wendel, de Sarrebruck et de Vaudrevange, franchir la Sarre, s'établir entre cette rivière et la Moselle, puis attendre les ordres du Roi. — Passer sur la rive droite du Rhin.

Le duc Charles, qui est à Trèves avec 5.000 hommes environ, a mis de bonnes garnisons dans les places, armé les paysans, et saisi toutes les barques. Il serait donc assez difficile à l'armée d'occuper la rive gauche de la Moselle ; y parviendrait-elle cependant, que bientôt les vivres manqueraient. On écarta donc ce projet. Le second fut également rejeté, vu la rareté du fourrage en Lorraine et la défense formelle de prendre quartiers sur les frontières du royaume, encore une fois confirmée par les prescriptions royales apportées deux jours avant par M. d'Oysonville. Guébriant se déclara hautement favorable à la troisième proposition, dont il était, du reste, l'inspirateur. Ceux qui ne voulaient pas retourner en Allemagne firent de nombreuses objections : impossibilité de franchir le Rhin sur de petites barques, incommodité de la saison, crainte des glaçons, qui, charriés peut-être d'un jour à l'autre, interrompraient l'opération et diviseraient l'armée en deux. Et alors ! quel danger pour les fractions de troupes déjà passées ! Ne risqueraient-elles pas d'avoir trois armées sur les bras, venant de la Moselle, du Wurtemberg et de la Westphalie ! D'autant plus que l'on est très peu certain de l'appui de la landgrave de Hesse.

Aussitôt le comte de Guébriant répliqua : La seconde proposition, venant à l'encontre des ordres du Roi, doit être de prime abord rejetée ; quant aux deux autres,

l'une amènerait la ruine infaillible de l'armée, l'autre — le passage du fleuve — devrait pouvoir s'exécuter, si l'on y apportait de la diligence. « De tous les maux, dit-il, le douteux est moins à craindre que le certain. » La saison est assez douce ; le Rhin ne charriera peut-être pas de suite. Et puis, les gelées viendraient-elles avant que tout le monde ait passé, il faudrait encore un certain temps à l'ennemi pour apprendre l'événement, se rassembler, arriver. Un froid rigoureux se ferait-il sentir, le passage ne deviendrait-il pas aisé sur le Rhin totalement gelé ? Enfin, si le salut dépendait d'une bataille, on saurait vaincre ou mourir en vrais soldats du Roi. Guébriant s'était exprimé avec véhémence et conviction ; son avis l'emporta. Longueville s'y rallia sans peine, et, après lui, les Directeurs.

Guébriant, chargé des préparatifs du passage, promet que toutes les barques seront prêtes le 27 décembre à Baccarah et à Oberwesel[1]. En toute hâte, le 25 décembre, il quitte Kreuznach, accompagné du colonel Schmidberg, de Roque-Servière et de Charlevoye, pour reconnaître, de concert avec le capitaine des bateliers — le seul auquel on confie le secret — les lieux favorables à l'exécution du projet. On pourra utiliser 20 barques saisies çà et là, et passer en même temps en amont de Baccarah et à Oberwesel. Cette décision prise, Guébriant retourne au-devant de Longueville, en marche avec toutes les troupes, et, le 27 décembre, au jour fixé, il lui annonce que tout est prêt[2].

Après avoir eu le soin de la préparation, le comte de Guébriant reçoit la charge de l'exécution. Aussitôt il adresse aux troupes un ordre du jour, écrit de sa main : dès le lendemain, le mercredi 28 décembre 1639, « à la petite pointe du jour », on franchira le Rhin à Baccarah et à Oberwesel. Ordre net, d'une remarquable précision, où chaque unité lit ce qu'elle doit faire. A 2 heures de la nuit, Roque-Servière, sergent de bataille, com-

1. Bibl. Nat., Coll. Dupuy, V. 541-77. *Relation du passage du Rhin par l'armée de M. le duc de Longueville*, le 28 décembre 1639 ; *Gazette de France* du 14 mars 1640, n° 35. *Relation*.
2. *Ibidem*.

mence l'opération avec 200 hommes choisis dans les corps de Schmidberg et de Guébriant, d'avant-garde ce jour-là, et s'établit en bataille sur la rive droite, à proximité de Lorich, gros bourg réoccupé par l'ennemi[1]. Le transbordement continue sans interruption : on voit alors se succéder l'aide de camp de Chambois, avec le régiment de Guébriant, commandé par le lieutenant-colonel de Flaucourt; l'aide de camp de Charlevoye, avec le régiment de Schmidberg, aussi commandé par son lieutenant-colonel; le comte de Guébriant à la tête du régiment de Melun, sous les ordres de M. de Gaudechart, premier capitaine; Nettancourt, mené par M. de Gruyères, son lieutenant-colonel; le régiment weimarien noir et celui de Flersheim, etc. Le colonel Schmidberg, d'arrière-garde, fait alors passer sur les barques les chevaux par 35 à 40 à la fois, et les chariots démontés. On attaque Lorich, qui, malgré sa faible garnison, résiste bravement trois jours.

Le colonel de Rosen opère en même temps à Oberwesel. Si pour l'infanterie — régiments jaune, rouge, Rosen et les Ecossais — les barques suffisent, il n'en est pas de même pour le transport des chevaux; elles sont trop légères, et, seuls, les cavaliers s'y logent, tenant en bride leurs montures, qui suivent à la nage. Le premier janvier 1640, Rosen, sa brigade passée, court à Wiesbaden avec quatre régiments de cavalerie et ses dragons, afin d'enlever deux régiments de cavalerie qui s'y trouvent. Mais ceux-ci battent en retraite à son approche, franchissent le Mein, et annoncent à grand fracas l'approche de Longueville au général-major de Mercy, dont le quartier général est à Heidelberg.

Durant huit jours et huit nuits l'opération s'est continuée dans le plus grand ordre, sans beaucoup d'obstacles, mais pénible et minutieuse dans son détail. Le 4 janvier 1640, toute l'armée campe dans le pays de Nassau. Longueville se dirige aussitôt vers la haute Hesse; le 9, il établit son quartier général à Limbourg, et loge ses troupes aux environs dans le comté d'Ha-

1. 140 mousquetaires et 60 piquiers.

damar, où durant quelques jours il les fait reposer[1].

Ainsi s'effectua le passage du Rhin. Seul peut-être lui serait comparable, pour la hardiesse de l'entreprise, celui qu'opéra le duc Bernard de Saxe-Weimar en août 1637. Les détails de l'un comme de l'autre ont été peu connus à l'époque même : actuellement ceux qui n'ont pas spécialement étudié la captivante histoire de la guerre de Trente ans les ignorent. Ces deux traversées du Rhin, à proximité de l'ennemi et avec de si faibles moyens, paraissent avoir été autrement pénibles, autrement hasardeuses que la célèbre équipée de la victorieuse armée de Louis XIV en juin 1672. Mais, sous le règne de Louis XIII, les armées n'étaient pas encore pourvues de ces trompettes guerrières, habiles à proclamer au loin, par des accords vibrants, les exploits des troupes françaises.

« Ce passage, dit Roque-Servière, témoin oculaire, a été la gloire du Roi en Allemagne, et a fait dire aux ennemis qu'il n'était rien d'impossible à ses armes. Aussi n'a-t-on jamais lu que la cavalerie d'une armée ait fait passer le Rhin à nage à ses chevaux ; ce qui ne se fit que du génie du comte de Guébriant. »

1. Bibl. Nat., Coll. Dupuy, V. 541-77. *Relation ; Mercure Français ; Gazette de France ; Hist. du règne de Louis XIII*, par Le Vassor ; *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat.

CHAPITRE VI

GUÉBRIANT A LA TÊTE DE L'ARMÉE D'ALLEMAGNE (1640)

Quartiers d'hiver en Hesse-Darmstadt. — L'Archevêque de Mayence attaque Bingen. — Maladie du duc de Longueville. — Insoumission des Directeurs weimariens. — Le feld-maréchal Banner cherche secrètement à les soustraire à l'autorité du Roi. — Hessois et Brunswickois se montrent exigeants. — Convocation d'une diète à Ratisbonne. — Banner inspire des craintes de défection. — Les adversaires en présence sous Erfurt. — Second mariage de Banner. — Guébriant à la Cour de Weimar. — Longueville et Banner marchent ensemble. — Nouvelles difficultés avec le Brunswick et la Hesse. — *Les Weimariens refusent de prêter le serment au Roi*, violant ainsi une clause du traité de Brisach. — Vilain rôle de Banner et du duc de Brunswick. — Habileté de Guébriant. — *Prestation de serment*. — *Devant Fritzlar*. — Longueville malade s'éloigne de l'armée. — *Guébriant commande l'armée du Roi en Allemagne*. — *Rosen contre le baron de Bréda*. — Union de Banner et de Guébriant. — Rapport au Roi.

Le duc de Longueville avançait derrière le colonel de Rosen, qui cherchait à surprendre les Impériaux à Wiesbaden ; mais à l'annonce de leur retraite, il changea sa direction, et, de Kandel, le 5 janvier, il prit le chemin de Limbourg, sur la Lahn, où l'armée s'arrêta plusieurs jours. Le comte de Wittgenstein et le colonel Oehm occupaient encore le comté d'Hadamar ; Rosen était arrivé à Wiesbaden ; Nassau avait avancé jusqu'à Siegen, au nord. Toute la province était ainsi tenue par les Franco-Weimariens [1]. Bientôt les vivres manquèrent

1. *Gazette* du 28 janvier 1640, n° 14. De Limbourg, 11 janvier 1640.

et l'on pénétra dans le territoire du landgrave Georges de Hesse-Darmstadt, qui s'en montra fort irrité. Mais, comme il est sage d'user de souplesse lorsqu'on est le plus faible, ce prince détacha vers Longueville son grand maître, le sieur de Streif, et trois autres personnages de marque pour lui faire mille compliments (20 janvier 1640). Un traité se conclut, d'après lequel la discipline sera tellement observée dans l'armée royale que les paysans pourront demeurer chez eux et cultiver librement leurs terres ; les soldats ne voleront ni chevaux, ni bétail, et se contenteront de ce que fournira le duc Georges ; on ne touchera ni aux revenus du prince, ni à ceux de son université de Marburg, de la noblesse du pays, des conseillers ou des domestiques ; on ne demandera pas d'argent aux habitants, et on se contentera des vivres nécessaires ; le commerce ne souffrira pas ; la pêche et la chasse seront respectées ; enfin l'armée quittera le territoire hessois dès que faire se pourra [1]. Les troupes prirent donc leurs quartiers d'hiver en dépassant Friedberg, au sud, vers Francfort et jusqu'au delà de Gemunden, au nord, dans la direction de Cassel. Longueville s'établit aux alentours de Wetter. Les localités occupées, grosses ou petites, ayant toutes des murailles, donnèrent la sécurité voulue [2]. Pour alléger sa marche, le prince avait laissé la plus grande partie de son artillerie à Baccarah [3]. Dès qu'ils s'en aperçurent, les Espagnols passèrent la Moselle avec l'intention d'enlever cette place, mais ils y trouvèrent des Français sur leurs gardes.

1. *Gazette* du 21 janvier 1640. De Francfort, 5 janvier 1640 : *Gazette extraordinaire* du 24 février 1640, n° 25. Articles de l'accord.

Traité signé à Marburg, le 31 janvier 1640, par Louis de Schenidberg, maréchal de camp, Jean-Bernard Œhm, Guillaume Otto comte de Nassau, Rheinhold de Rosen, colonels, d'une part : Jean Gents, Jean-Guillaume Horn, Jean-Jacques Streif de Lowestein, Ulrick-Eberrard de Gussek et autres.

Mercure français, 1640 ; Bibl. Nat., Coll. Dupuy, V. 541-77. *Relation : Hist. du maréchal de Guébriant*, par LE LABOUREUR.

2. *Mercure français*, 1640 ; *Hist. du maréchal de Guébriant*, par LE LABOUREUR.

3. Il n'avait traîné avec lui que 2 pièces de gros calibre et 6 de campagne.

L'armée de la landgrave de Hesse-Cassel et celle du général suédois Königsmark, établies non loin de là, offraient leur concours. Y compris les Franco-Weimariens, l'ensemble présentait un effectif de 20.000 hommes au moins, « lesquels, dira la *Gazette*, ont toute sorte de provisions en abondance[1] ». Les Hessois, qui s'étaient avancés jusqu'à Juliers, occupaient la Westphalie, et leur général, Mélander, rassemblait ses troupes en vue d'opérations prochaines[2]. Argent et troupes manquaient cependant à Longueville. On lui répondait de la Cour par de bonnes paroles. « On soutient icy opiniastrement que M. de Longueville est bien là où il est et qu'il ne luy manque rien ; au moins on le fait ainsy accroire au Roy. » Le sieur d'Allot, qui écrit en ces termes au prince Thomas de Savoie, le 4 février, ajoute que 200.000 livres sont néanmoins envoyées à M. de Longueville[3].

Il ne se trompait pas ; les fonds étaient enfin officiellement annoncés à Guébriant et par le Roi et par de Noyers. « Vous ne serés pas tousjours payés en paroles, lui écrit ce dernier, et après une longue attente, vous aurés les effects de nos sollicitudes. Ils sont en vérité très grands, veu la saison et la difficulté qu'il y a au recouvrement des grandes sommes en un temps où l'avarice des hommes, le descri des pistolles légères a faict que l'argent est très rare... je vous prie de nous en scavoir gré, car, à moins que cela, je vous asseure que, une autre fois, j'y travailleray avec non moins de soing, mais avec un peu moins de plaisir[4]... ».

Longueville s'était prudemment ménagé une ligne de retraite en laissant çà et là des garnisons sur ses

1. *Gazette* du 25 février 1640, n° 28. De Marburg-en-Hesse, 10 février 1640.

Königsmark (Jean-Christophe, comte de), né en 1600 ; entré au service de Gustave-Adolphe en 1630. Feld-maréchal.

2. *Gazette* du 4 février 1640, n° 18. De Cologne, 24 janvier 1640.

3. Aff. Étr., France, V. 835-33. D'Allot au prince Thomas : Paris, 4 février 1640.

4. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-48. Le Roi à Guébriant ; Saint-Germain : 24 janvier 1640, et Arch. Rotrou ; cité par Le Laboureur ; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-71, et Arch. Rotrou ; cité par Le Laboureur. De Noyers à Guébriant : Rueil, 24 janvier 1640.

derrières[1]. L'armée était à peine installée dans ses quartiers, qu'arrivèrent des nouvelles alarmantes. Le gouverneur de Philippsbourg, Gaspard Baumberger, disaient-elles, avait résolu de surprendre les divers postes français. Il enlevait effectivement Alsheim en quatre jours, et son château en quinze, après deux assauts ; le château de Schimbeck était également pris de vive force, et sa garnison passée au fil de l'épée. Le baron de Beck s'emparait à l'improviste de Baccarah et de Kreuznach « après en avoir pétaradé les portes », suivant l'expression de la *Gazette* ; mais Rosen, envoyé par Longueville avec fantassins et cavaliers, lui faisait lever le siège du château de Kreuznach, et reprenait Baccarah[2].

1. 50 hommes au château de Schimbeck, près d'Oberwesel, sous un capitaine weimarien ; 60 hommes avec un capitaine de Schmidberg, au château de Baccarah ; le régiment de Colhas, d'environ 250 hommes, et 60 hommes du régiment de Wiederhold, commandés par le lieutenant-colonel Ecker, du régiment de Colhas, à Bingen ; à Kreuznach, 100 hommes sous Malet, capitaine de Schmidberg ; à Alsheim, 60 hommes avec un lieutenant-colonel, etc., *Mercure François*, 1640 ; LE LABOUREUR.

2. *Gazette* du 24 mars 1640, n° 40. De Francfort, 7 mai 1640.

Jean Beck, né à Bastogne, en Luxembourg, était de très basse origine. D'abord berger, il fut ensuite, et jusqu'à l'âge de 26 ans, messager à cheval de Luxembourg à Bruxelles. Un jour, comme il faisait ce voyage, trois cavaliers l'attaquèrent pour le voler. N'ayant qu'une épée, bien que les autres eussent des armes à feu, il en tua deux et blessa le troisième qui prit la fuite. Cette action lui valut des louanges, et lui « mit le cœur au ventre ». Quelque temps après, le comte de Berlaimont, gouverneur du Luxembourg, l'ayant maltraité parce qu'il avait donné un soufflet à un de ses valets de chambre, il abandonna son office de messager, et entra comme mousquetaire dans le régiment du colonel Baur.

Bientôt se présente l'occasion d'enlever certains retranchements que l'ennemi a construits à la tête d'un pont. 200 hommes, sous les ordres d'un sergent-major, d'un capitaine et de 2 lieutenants sont commandés pour l'attaque. Ils ont affaire à rude partie ; officiers et sergents sont tués ; seuls, 28 hommes restent debout. Beck les harangue, les encourage, et résolument se met à leur tête. Il emporte les tranchées, tue 50 ennemis, fait des prisonniers, enlève 2 pièces d'artillerie, et facilite ainsi le passage de 1.000 des siens de l'autre côté de la rivière. Ce fait d'armes parut remarquable ; Beck devint lieutenant dans son propre régiment. Dès lors commença sa brillante carrière d'officier. Il était si pauvre qu'on dut, en même temps que son grade, lui donner de quoi « s'habiller honnestement ».

Comme ses exploits lui donnaient une grande réputation, les généraux le mettaient constamment en vedette dans les circonstances

Bingen était alors sérieusement convoité par l'électeur de Mayence ; à tout prix il voulait rentrer en possession de cette importante place, qui commandait le Rhin, et incommodait Mayence. Ce prince de l'Église, Anselme-Casimir d'Ulmstadt, ayant chargé le gouverneur du Luxembourg d'assiéger Bingen, celui-ci se heurta, au commencement de mars, à trois régiments

graves. On le nomma lieutenant-colonel d'un régiment de 3.000 hommes, le meilleur de tous peut-être, appelé le *Vieux-Saxe*, appartenant au duc de Saxe, qui ne s'y trouvait jamais. Il en eut donc le commandement effectif.

Quelque jour, il tomba prisonnier des Suédois, après avoir reçu 9 coups de piques et d'épée : Gustave-Adolphe le fit entourer de soins, le visita, voulut l'attirer à son service, et, sur un refus, le congédia, sans rançon, dans un carrosse à 6 chevaux qu'il lui offrit. Beck venait de sauver l'armée de Wallenstein, forte de 60.000 hommes. En récompense on le nomma général. Il servit utilement dans toutes les campagnes de Wallenstein et de Tilly, en Danemark et contre les protestants, et son existence militaire ne fut qu'une suite de prouesses. A tous ceux qui le connaissaient, il inspirait estime et amitié, et dans ce corps de 2.000 hommes, qui l'avait vu simple soldat puis officier, personne ne le jalousait, tant sa valeur personnelle l'imposait. Toujours en tête, en rase campagne, toujours le premier sur la brèche dans un assaut, toujours à l'endroit où les coups se donnaient les plus forts, il était, dit M. le duc d'Aumale « un de ces hommes que nos voisins d'outre-Rhin surnomment général Vorwaerts (en avant) ».

Il écrivait fort bien, et « correspondait avec tout le monde ponctuellement et agréablement ». « Il se mit aussi, dit l'abbé Mercy, à tenir table, traitant tous les officiers de son régiment et autres de la belle et bonne manière, obligeant et assistant tout le monde autant qu'il le pouvait, et comme il était d'un naturel robuste et fort, il buvait beaucoup sans s'enivrer, ce qui même lui donnait encore en Allemagne de la considération. » Il avait cependant la réputation de se livrer plus que de juste à la boisson ; aussi la princesse de Savoie-Carignan écrivait-elle à la comtesse de Soissons en 1642 : « Beck qu'on avoit faict mort, ne l'est pas. Son mal n'estoit qu'un excès de boire (Aff. Étr., France, V. 845-215).

Étant encore messager, il avait épousé la fille d'un vivandier, née à Paris durant les guerres de la Ligue, mais Allemande. Cette femme, dans les débuts, l'accompagnait partout à la guerre, et contribuait à tous les gains et butins qu'il faisait; aussi Beck devint-il riche en peu de temps.

Sujet de Philippe IV et ayant toujours conservé de l'affection pour son parti, il correspondait avec les ministres espagnols, et s'acquérait leur estime et leur confiance. Aussi, en 1638, fut-il appelé dans les Pays-Bas, en qualité de général d'artillerie ; en suite de quoi on le créa mestre de camp général et on lui donna le gouvernement du Luxembourg, « le premier et le plus honorable des Pays-Bas », dit encore le *mémoire* que nous utilisons.

Beck faisait toute chose avec ordre et justice ; très sévère, il châ-

de cavalerie commandés par Rosen, et regagna péniblement Luxembourg. Le colonel de Rosen jeta une centaine de sacs de blé dans la place et s'éloigna : don Juan Verdugo, général espagnol, gouverneur de Frankenthal et du Bas-Palatinat, vint assiéger Bingen avec 1.200 hommes de pied, 150 chevaux, tirés du Palatinat, et 5 pièces d'artillerie ; il en battit les murs, mais, n'étant pas aidé par l'archevêque de Mayence, il se retira, le 12 mars.

Au fond, l'électeur n'accordait pas son concours effectif par crainte de voir tomber cette place aux mains des Espagnols, qui ne la lui auraient pas rendue. Il chargea dès lors le lieutenant-colonel Winterscheid, gouverneur de Mayence, homme dont il était sûr, de tenter un nouveau siège. Winterscheid échoua ; Verdugo revint sous Bingen avec 1.000 fantassins et 150 chevaux. A cette vue, le commandant de Kreuznach dépêcha vers Longueville. Ce prince, d'une constitution délicate, était tombé malade en arrivant à Wetter, donnait des ordres pour la forme, ne voulant pas avoir l'air de se désintéresser, mais laissait au comte de Guébriant le soin de commander effectivement l'armée et de pourvoir à ses nécessités. A l'arrivée du courrier de Kreuznach, Guébriant résolut de courir au secours de Bingen. Le 22 mars, il lance dans la direction de cette ville 100 mousquetaires de Nettancourt, 250 de Schmid-

tiait sur-le-champ ; incorruptible, assez désintéressé, il faisait cependant ses affaires : « mais avec une telle adresse qu'il n'y avait jamais de plainte ».

A la bataille de Lens, livrée en 1648 contre son gré, il trouva une mort glorieuse et reçut une magnifique sépulture à Luxembourg. Il laissait des enfants qui eurent un sort différent. Ceux qui étaient nés avant qu'il ne fût officier, restèrent, par sa volonté expresse, des paysans dotés de biens : un fils qui épousa « la fille d'un riche censier, belle et honnête dame » ; deux filles « mariées à d'honnêtes gens », aisés mais bourgeois.

Des enfants qu'il eut étant officier, l'un baron, colonel, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, épousa une fille de qualité ; l'autre devint comtesse.

Hist des Princes de Condé, par le duc d'Aumale ; *Hist. des principales actions de quelques grands hommes...* par l'Abbé Mercy, frère du général Mercy ; Bibl. Mazarine, V. 1849. *Manuscrit* : et Bibl. Nat., ffr., V. 16931-337.

berg et 50 de Flersheim, réunis en hâte à Grünberg; lui-même, à la tête de 300 reitres, prend les devants, et arrive le 25 à Rudesheim ; l'infanterie suit, marchant jusqu'à 16 heures par jour. Le 26 mars, Guébriant franchit le Rhin, malgré le tir de 6 pièces braquées sur lui. Don Juan Verdugo, qui battait la place avec fureur, croit avoir devant lui toute l'armée ennemie ; il ne peut supposer qu'une poignée d'intrépides se soient aventurés seuls à travers le pays de Nassau ; prestement il détruit ses batteries, charge comme il peut ses gros canons sur des barques, et s'éloigne. Trois escadrons protègent la retraite de son infanterie et la sauvent ainsi d'un désastre.

Guébriant poursuit Verdugo, le harcèle, veut le décider à combattre, et le voit accélérer sa retraite au point de jeter à l'eau 4 pièces de 24 livres et un mortier de 9 qui le gênent dans sa fuite. Honteux de cet insuccès, le gouverneur espagnol évite de traverser Mayence et regagne directement Frankenthal, n'osant affronter les reproches de l'électeur, « qui pestoit contre luy », et qui regrettait de lui avoir confié en dernier lieu des hommes et du canon.

Bingen avait héroïquement soutenu un siège de huit jours. Grâce à l'énergie du colonel Ecker et de M. de Tracy, envoyé pour remplir la charge de commissaire général de l'armée et alors dans la place, Guébriant, avec 600 braves, avait fait décamper des troupes bien plus considérables, évaluées par certains à 3.000 hommes[1].

« Le prince d'Orange même, dit Jean Le Laboureur, qui étoit sans contredit l'un des plus experts au métier, et particulièrement pour les sièges, a confessé qu'il ne se pouvoit imaginer la levée de celuy-cy et qu'il étoit sans exemple, et qu'un pareil succès ne pouvoit arriver que sous la conduite du comte de Guébriant. »

1. *Gazette* du 7 avril 1640, nº 45. De Francfort, 24 mars 1640 ; *Gazette* avril 1640. De Wetter, 15 avril 1640 : Aff. Étr., France, V. 835-70. *Relation du siège de Bingen*, 1640 : *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat : *Hist. du règne de Louis XIII*, par M. Le Vassor ; *Hist. du maréchal de Guébriant*, par Le Laboureur.

« Monsieur, écrit Chavigny à ce vaillant général, comme il n'y a personne qui vous estime plus que moy, il est bien raisonnable que je vous témoigne la joye que j'ay eüe d'apprendre la nouvelle du secours de Binguen; Vous l'avés si bien conduict que ceste affaire a eu le mesme succès que toutes celles que vous avés entreprises jusques icy. C'est de quoy je suis extrêmement ayse, et le serois encore davantage si je pouvois faire connoistre par quelque chose de plus utile pour votre service qu'un office de conjouissance que je suis véritablement[1]... » Après avoir laissé 50 mousquetaires de renfort à Bingen, le comte de Guébriant, à la tête de sa cavalerie, reprit, le 27 mars, la route de Wetter, et franchit la distance en quatre jours.

Pendant la maladie du duc de Longueville, qui fut de six semaines, les Directeurs se montrèrent fort insoumis. Le maréchal Banner, qui essayait de les faire passer au service de la Suède, réclama leur aide en Thuringe. Ils tinrent aussitôt conseil à Marburg, le 14 avril, disant n'être pas plus Français que Suédois, mais simplement gens de bien et indépendants, et résolurent d'aller, dès le lendemain, rejoindre le feld-maréchal. Longueville fit appeler le colonel Oehm, qui rejeta la faute sur Nassau et sur Rosen; ceux-ci, appelés à leur tour, se justifièrent mal; tous étaient egalement coupables. La prudence conseillait le pardon; Longueville voulut oublier, mais à la condition toutefois qu'ils seraient à l'avenir plus soucieux de leur devoir et qu'ils regagneraient au plus tôt leurs quartiers imprudemment abandonnés[2].

Bien que suédoise, l'armée de Banner était composée aux neuf dixièmes d'Allemands. On conçoit que les officiers weimariens aient eu quelque inclination vers elle. Aussi la crainte de les voir un jour ou l'autre passer à Banner était-elle constante; d'autant plus que le feld-maréchal restait mécontent de la conclusion du traité

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 114-9, et Arch. Rotrou; cité par Le Laboureur. Chavigny à Guébriant. Rueil, 28 avril 1640.
2. Aff. Étr., France, V. 835-206. *Nouvelles* de M. de Beauregard, résident français auprès de Banner, 16 juin 1640.

de Brisach, laissant les Weimariens à la solde du Roi, et que le résident de Suède à Benfeld, Mokel, l'entretenait dans l'idée de corrompre les Directeurs. D'autre part, le feld-maréchal, revêtu de la plus haute dignité militaire, illustré par maintes victoires — celles de Wittstock et de Chemnitz surtout — avait, aux yeux des Weimariens, un tout autre prestige que Longueville, auquel il manquait de hauts faits d'armes à son actif, ou que M. de Guébriant, simple maréchal de camp, dont les talents militaires ne s'étaient pas encore imposés dans quelque grande action. Le maréchal Banner, ajoutons-le, était devenu, pendant son long séjour en Allemagne, plus Allemand que bien des princes de la confédération germanique. Il parlait allemand, et écrivait dans cette langue non seulement à Guébriant, puisqu'il ne savait pas le français, mais — ce qui était tout à fait extraordinaire — à son propre gouvernement [1].

Banner se récria lorsqu'il apprit qu'on le soupçonnait d'avoir voulu corrompre les Directeurs. Il affirma qu'ils n'étaient pas assez souples pour fléchir sous lui, qu'il ne pourrait s'accoutumer à leur humeur, et prévint M. de Beauregard que le Roi se trompait en pensant conserver les Weimariens, s'il ne les encadrait avec un corps français qui les surpassât de beaucoup en nombre [2].

Le Brunswick et la Hesse faillirent également rompre l'alliance et s'unir aux Impériaux au printemps 1640. Ferdinand III, qui désirait ardemment la paix, avait chargé l'archevêque de Mayence, Anselme-Casimir d'Ulmstatt, archi-chancelier de l'Empire, de convoquer à Nuremberg une diète d'électeurs, qui s'ouvrit le 4 février, sous la présidence du représentant de ce prélat. Après les discours d'ouverture, imposés par la coutume et les circonstances, on délibéra sur l'amnistie que les uns voulaient partielle — tel le vice-chancelier bavarois Richel — que d'autres au contraire voulaient générale — tels le représentant du Brandebourg

1. *Der General Hans Ludwig von Erlach von Castelen*, par le docteur August von Gonzenbach.

2. Aff. Étr., France, V. 835-206. *Nouvelles* de M. de Beauregard, résident français auprès de Banner, 16 juin 1640.

Jean-Frédéric de Löben, président du haut consistoire de Berlin, et Frédéric de Metsch, président du haut consistoire de Dresde, représentant la Saxe.

Le roi de Danemark intervint, réclamant avec instance une solution aux affaires du Palatinat, de la landgrave de Hesse-Cassel et du duc Georges de Brunswick-Lunebourg, un des plus puissants seigneurs de l'opposition. La landgrave désirait les avantages d'une paix honorable ; au duc Georges, il fallait rendre Wolfenbuttel et accorder Hildesheim, évêché dont certains districts avaient été enlevés par le Brunswick à l'électorat de Cologne en 1524 et 1525.

Amélie de Hanau, l'active veuve du landgrave Guillaume de Hesse-Cassel, avait traité avec Ferdinand, le 25 juillet 1639, en violation de ses engagements vis-à-vis du Roi et par crainte. Elle promettait de joindre ses troupes à celles de l'Empire, ne le faisait pas, mais au contraire cherchait à rester également bien avec la France et la Suède, pour ne pas en souffrir. Elle le prouvait en contractant une alliance secrète avec ces deux Couronnes, le 22 août 1639, moins d'un mois après avoir accepté les conditions de la Maison d'Autriche. La situation de la Hesse comme du Brunswick était extrêmement délicate. Leur neutralité était impossible. En se tournant d'un côté comme de l'autre, leur ruine paraissait toujours inévitable. Aussi vit-on Amélie de Hanau continuer à louvoyer dans les deux sens, mécontenter l'Empereur et le Roi. Peut-on lui en vouloir d'avoir essayé de se garer du feu ?

Son général, Mélander, fort suspect de sympathie pour l'Empire, s'étant permis de la blâmer de sa duplicité, en reçut un soufflet. Peu à peu ce même Mélander devint insupportable à la princesse par ses exigences et sa susceptibilité. Il lui était fort utile, mais se croyait indispensable. Dans le cours de l'année 1640, ayant maintes fois réclamé soit une liberté aussi absolue dans les affaires militaires que celle dont jouissait le défunt landgrave, soit son congé définitif, la princesse finira par accorder le congé. Un peu déçu, Mélander se retirera dans les Pays-Bas, et sa place sera donnée d'abord au

général-major Beckermann, qui mourra aussitôt après, et ensuite au comte d'Eberstein. Au point de vue français, l'éloignement de Mélander sera très heureux[1].

Sur le Brunswick régnait la Maison de Welf, représentée par les ducs Georges, Frédéric et Auguste, fort disposés à s'accommoder avec l'Empereur. Avec le duc Georges, Mélander entretenait des intelligences secrètes ne disant rien qui vaille. « On doute, écrivait M. de la Boderie, que ce soit à bonne fin, vu que l'espérance que l'on avait des bonnes intentions de ce duc n'ont été jusques à cette heure qu'un amusement. » Puis au sujet du général hessois : « On a plus d'ombrage de lui qu'on n'a jamais eu[2]. »

En des circonstances aussi graves, les affaires ne pouvaient pas être discutées par les représentants d'électeurs. Aussi les princes allemands réclamaient-ils, et même d'un ton menaçant, la convocation d'une diète à Vienne, alléguant avec raison que celle des électeurs ne pouvait, sans violer la constitution et porter atteinte aux privilèges des princes de l'Empire, assumer un tel pouvoir. Ferdinand III convoqua donc pour le 26 juillet une diète générale à Ratisbonne, bien qu'il fut obligé, d'après la Bulle d'Or, de tenir sa première diète à Nuremberg. Mais, trop exposés dans cette dernière place aux coups de main des ennemis, les députés n'auraient pu discuter en tout repos[3].

Selon les instructions du duc de Longueville, en date du 28 janvier 1640, le sieur de Choisy de Camp, chancelier du duc d'Orléans, conseiller du Roi, intendant de justice, police et finances à l'armée d'Allemagne,

1. Aff. Étr., France, V. 286-24. La Boderie à... ; Cassel (sans date); Aff. Étr., France, V. 286-42. La Boderie à...; Cassel, 29 août 1640 ; Aff. Étr., France, V. 835-102. *Nouvelles* de M. de la Boderie ; Cassel, 9 mai 1640.

2. Aff. Étr., France, V. 835-102. *Nouvelles* de M. de la Boderie ; Cassel, 9 mai 1640.

Grâce à l'activité déployée par la Boderie, le duc Georges n'était pas hostile à un traité avec les alliés, à certaines conditions assurant la sécurité de ses Etats, et qu'énumère cet agent du Roi dans ses *nouvelles*.

3. *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat.

renouvelait une alliance avec Amélie de Hanau, dont l'esprit versatile inquiétait[1].

Remis de sa fièvre, Longueville alla, le 22 avril, voir la princesse à Cassel, et en reçut le plus aimable accueil. Ensemble ils résolurent de venir en aide à Banner, qui, d'Erfurt, envoyait le sieur de Beauregard et le colonel Mortagne réclamer un prompt secours. Aux alentours d'Erfurt, le maréchal, en attendant le secours demandé, avait construit 14 forts, et s'était mis en telle posture qu'il y avait peu d'apparence qu'on l'y pût forcer. Si les alliés voulaient le croire, ils marcheraient droit à l'ennemi, et, dans le cas où celui-ci refuserait de combattre, ils s'attaqueraient à quelques places d'importance.

1. *Instructions* à M. de Choisy écrites de la main de Guébriant, Wetter, 28 janvier 1640 ; Arch. Rotrou : cité par Le Laboureur.

Choisy va rendre compte de cette alliance à la Cour, et en revient avec des fonds. Le Roi engage Guébriant à agir, et lui exprime sa satisfaction pour la manière dont il sert Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-49. Arch. hist., Guerre, V. 58-512 ; Arch. Rotrou ; cité par Le Laboureur, 21 avril 1640.

A cette même occasion, de Noyers écrit à Guébriant : « Je doibs... ceste marque de souvenance à vostre chère amitié, pour vous dire que vous estes aimé et estimé par deçà autant que vous le pouvés désirer et que j'ai veu des sentiments si advantageux pour vous dans l'esprit de S. Em. qu'il n'y a rien à y souhaiter. »

Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-73. Rueil, 25 avril 1640, et Arch. Rotrou ; cité par Le Laboureur ; *Gazette* du 5 mai 1640, n° 56. De Bâle, 19 avril 1640 ; Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 13-74. D'Avaux au secrétaire F... ; Hambourg, 24 mars 1640 :

« Le Roy a consenti à toutes choses faisables pour résoudre enfin Mme la landgrave de Hesse à rentrer en rupture, ce qui ne se fait pas sans nouvelles dépenses, qui n'ont d'autre but que l'avantage de la cause commune... ; » et Aff. Étr., Allemagne Corresp., V. 13-69. D'Avaux à Roissy ; Hambourg, 21 mars 1640 : Le traité est enfin presque conclu, mais il faut en attendre la conclusion et l'exécution.

En automne 1640, la princesse Amélie signait encore un traité à Dorsten. M. de la Boderie, après lui avoir apporté la ratification du Roi à ce traité, écrira : « Il ne se peut rien ajouter aux marques de satisfaction, protestations et assurances de fidélité et de constance qu'elle a fait paraître en cette occasion, tant pour elle que pour son fils qu'elle dédie et consacre entièrement à la France, étant résolue de l'élever dans cette dévotion-là, et de l'envoyer en France le plus tôt que l'âge et les forces lui pourront permettre se présenter à Sa Majesté pour se donner lui-même à son service et lui prêter serment pour la charge de lieutenant général, suivant la promesse qu'elle en donne à présent par écrit. »

(Aff. Étr., France, V. 286-60. La Boderie à... ; Cassel, 27 octobre 1640.)

Les Suédois publiaient eux-mêmes alors que Banner avait offert à l'Empereur de le suivre avec toute son armée contre les Turcs, moyennant des conditions « honnestes et convenables ». Mais « les Impériaux disent, écrit le sieur de l'Isle en rapportant le fait, qu'il s'est offert à le servir purement et simplement contre tous, aimant mieux s'establir une honneste fortune en Allemagne (où il a épousé une comtesse) que d'aller vivre en simple gentilhomme en Suède [1] ».

Il s'agissait d'empêcher à tout prix la défection d'un personnage de cette importance. Longueville proposa de lui envoyer 5 ou 6.000 hommes : mais la landgrave et son conseil, les députés de quelques princes intéressés, le colonel Oehm, au nom des Directeurs weimariens, préférèrent une jonction avec les Suédois ; le duc de Brunswick offrit d'unir ses troupes aux Hessois pour ne former qu'un corps sous Longueville. L'idée plut, et, le rendez-vous général ayant été fixé à Mulhausen, Longueville rentrait à Wetter le 29 avril. Apprenant ce qui venait d'être décidé sans lui, Guébriant courut à Wetter exposer à Longueville le danger qu'il y aurait à se joindre au feld-maréchal, dont on ne pourrait plus se séparer comme on le voudrait ; aussi, malgré ce qui venait d'être convenu, malgré les lettres pressantes de Banner, le prince résolut-il de n'envoyer que 6.000 hommes. Subitement l'on apprit alors que l'armée bavaroise avait quitté Schweinfurth pour se joindre à Piccolomini ; en conséquence, Longueville modifia de nouveau ses ordres : l'armée entière ira renforcer les Suédois [2].

1. Aff. Étr., France, V. 835-102. *Nouvelles* de M. de la Boderie : Cassel 9 mai 1640 : Aff. Étr., Allemagne corresp., V. 16-31. Comte d'Avaux à...; Hambourg, 16 mai 1640.

2. Le comte d'Avaux, ambassadeur du Roi à Hambourg, était chargé d'entretenir une correspondance avec Longueville, « afin qu'il puisse d'autant plus utilement employer les armées du Roi ». Il devait également lui mander son sentiment dans « quelque occurrence douteuse, comme aussi travailler à établir un bon concert entre lui et le général Banier, tellement que voilà nouvelle besogne ». Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 13-69. D'Avaux à son père, M. de Roissy ; Hambourg, 21 mars 1640.

En janvier 1640, le comte de Hatzfeld et le général Piccolomini avaient ensemble 18.000 hommes dans le Haut-Palatinat. Banner, qui en commandait 16.000, sans compter 4.000 autres chargés de garder les passages de l'Elbe, ayant, un peu plus tard, résolu de quitter la Bohème, mit 15 jours à la saccager, à y détruire les vivres, en sortit, tomba malade, faillit mourir, et se rétablit a temps pour tenir tête à 30.000 hommes que Piccolomini venait de mettre sur pied. Suivant M. de la Boderie, des considérations militaires ou politiques n'auraient pas été les seuls mobiles de l'abandon de la Bohème, mais encore la crainte que Longueville, la Hesse et le Brunswick n'en vinssent à une étroite union et ne formassent en Allemagne une puissance trop considérable [1]. Ayant appelé sous Erfurt les colonels de Königsmark et de Wittenberg, qu'il créa généraux-majors, Banner offrit la bataille à Piccolomini. Bien que fier de son armée au point de la nommer avec orgueil « la Pucelle » pour n'avoir jamais été vaincue, et de la croire destinée à restaurer les affaires de l'Empire, Piccolomini refusa de combattre; le feld-maréchal suédois s'éloigna, retira les postes qui gardaient les passages de l'Elbe, sauf celui de Tetschen, et prit le chemin d'Annaberg. C'est alors que, voyant les Bavarois avancer sur la Franconie et le Voitland pour se joindre à Piccolomini, il retourna sous Erfurt, et pressa comme nous l'avons dit, les ducs de Brunswick et de Longueville de lui venir en aide.

Le 2 mai, Longueville, à la tête de 16.000 hommes, quittait Wetter, et arrivait le 11 à Mulhausen; les troupes de Hesse et de Lunebourg s'ébranlaient également : les premières de 2.000 fantassins et de 2.500 chevaux, avec le général Mélander; les secondes de 3.000 fantassins et de 1.500 chevaux, sous le lieutenant général Klitzing. Les trois armées se joignirent près de Lan-

1. Aff. Étr., France, V. 286-24.

gensalza, et, le 16, atteignirent Erfurt[1]. Banner, se portant à leur rencontre, ne ménagea pas les compliments sur leur force et leur tenue. Une double salve d'artillerie et de mousqueterie se fit entendre en leur honneur. Le camp suédois occupait, sur 2 lignes de front, un mamelon en communication directe avec le château d'Erfurt. En face de ce camp et de la ville s'établirent les nouveaux arrivés. Les troupes franco-suédoises formaient un bel ensemble : 80 escadrons de cavalerie et 23 bataillons d'infanterie; soit 32.000 hommes d'effectif.

Dès le lendemain, 17 mai, on avance jusqu'à Saalfeld. L'archiduc Léopold, frère de l'Empereur, arrivé le 7, et Piccolomini, y sont installés solidement. A une journée de marche seulement, le général François de Mercy et et 10.000 Bavarois, qui assurent leurs vivres et leurs communications avec la Franconie, sont prêts à leur venir en aide. Le 18 mai, on approche encore plus des Impériaux; on installe les canons sur une éminence, et près d'eux se rangent en ligne Suédois, Français, Weimariens et alliés. Après une reconnaissance des lieux, Banner et Longueville conçoivent aisément qu'il serait difficile d'attaquer la position ennemie ; deux jours se passent à chercher le moyen de tenter un assaut, d'attirer les Impériaux en rase campagne, ou bien de les affamer dans leur camp. De leur côté, l'archiduc, François de Mercy, Hatzfeld, Piccolomini et Gleen tiennent conseil. Vont-ils attaquer ou se retirer? Mercy, dont la science militaire, le coup d'œil sur le champ de bataille et la valeur personnelle en imposent aux autres généraux, propose de laisser l'armée impériale dans sa position, tandis que lui, en manœuvrant sur les bords de la Saale avec les Bavarois, procurerait des vivres et intercepterait celles qu'attendent les alliés : l'avantage resterait à celui des adversaires qui se maintiendrait le plus longtemps en place. Ainsi en est-il décidé, et Mercy descend le cours de la Saale. Banner devine le projet de son redoutable ennemi et veut se

1. Aff. Étr., France, V. 835-152. *Nouvelles* du sieur de l'Isle ; Strasbourg, 28 mai 1640.

retirer ; Longueville hésite tout d'abord, puis accepte cette manière de voir. Mais avant la retraite, Guebriant et Torstenson exécutent, durant un couple d'heures, un bien inutile simulacre de combat[1]. On s'éloigne : trois jours après, le 22, on apparait d'un autre côte. En ordre de bataille, on marche résolument vers les Impériaux jusqu'à portée du canon : mais, dans leur camp, rien ne bouge. Banner établit, sur une hauteur voisine, une batterie de 4 pièces qui tire avec rage. Grand bruit et peu de résultat : car les ennemis se retranchent bien vite plus haut, sur une colline, hors de portée des boulets. Jusqu'au 12 juin, les alliés perdent ainsi leur temps, et consomment des vivres et des munitions. L'honneur est sauf cependant.

Sur ces entrefaites, au camp de Saalfeld, le 2 juin, Banner, veuf en premières noces d'une Pful, perdait sa seconde femme, née comtesse de Nassau, qui le suivait a la guerre. Les dépouilles mortelles de la maréchale partirent, le 13, pour Erfurt, où leur furent rendus les devoirs suprêmes en très grande pompe. Le feld-maréchal eut un extrême désespoir à la mort de cette femme de mérite qu'il appelait « son bon genie », « la meilleure partie de lui-même ». En effet, d'une adresse remarquable, elle avait su prendre un grand empire sur lui, le retenait dans ses débauches, et maîtrisait sa colère. Aussi Banner avouait-il à M. de Beauregard, résident français dans l'armée suédoise, que Dieu lui òtait avec elle « toute sa conduite et son esprit », qu'il n'y avait plus rien à attendre de lui à l'avenir. Les grands chagrins ne sont parfois que de faible durée. Aux funérailles de sa femme, cet homme passionné, bien que d'un caractère renfermé, s'éprit tellement de la princesse Jeanne de Bade-Durlach, venue pour la circonstance avec la comtesse de Waldeck, que dix jours plus tard il se fiançait avec elle.

Pour mener à bien des affaires importantes, il ne

1. *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat ; *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur ; *Hist. du règne de Louis XIII*, par M. Le Vassor.

faut pas de préoccupations violentes dans ses affections intimes, mais être libre de cœur, égoïste peut-être. Banner consacra un temps précieux à ses préparatifs de mariage, négligea ses obligations militaires, oublia le rôle important qu'on attendait de lui. Aussi baissa-t-il dans l'estime générale et perdit-il la confiance de ses subordonnés. Que de fois ne faillit-il pas tomber aux mains de l'ennemi, lui, maréchal de Suède, responsable d'une armée, en faisant, à l'instar d'un simple lieutenant, des fugues à grande distance, jusqu'au château d'Arolsen, pour y voir sa fiancée ! Il tenait table ouverte, où l'on buvait ferme à la santé de la princesse. « Le jour où, dit Charvériat, il reçut le consentement du margrave de Bade, son futur beau-père, il donna un repas magnifique et fit tirer 200 coups de canon. » A Cassel, on entendit le bruit de ces détonations ; le peuple, croyant à une bataille, envahit les temples et se mit à prier[1].

Saalfeld étant assez près de Weimar, le duc Guillaume de Saxe-Weimar envoya au comte de Guébriant un de ses gentilshommes pour lui exprimer le désir qu'il avait de le voir et de l'embrasser en souvenir de son frère Bernard. Guébriant s'excusa d'abord de ne pouvoir quitter l'armée ; puis, sur les instances réitérées du prince, il se mit, avec l'autorisation de Longueville, en route pour Weimar, accompagné du colonel Oehm, et escorté par « une élite de cavalerie ». Le prince vint à sa rencontre avec 5 carrosses magnifiques, ses deux fils et 120 gentilshommes à cheval « des mieux faits et des plus qualifiez de son païs ». Guébriant fit une entrée triomphale dans la capitale du duché, en carrosse à côté du souverain. Une foule compacte était rangée sur le passage du cortège. Le duc Guillaume traita royalement son hôte français : repas superbe, de nombreuses salves d'artillerie, des haran-

1. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur ; *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat.

gues à n'en plus finir; rien n'y manqua. Étant malade, la duchesse de Weimar s'excusa, et, seule, dut renoncer à la curiosité de voir le compagnon d'armes et l'ami de son défunt beau-frère. Alitée, l'étiquette lui défendait de recevoir; « parce que, dit Le Laboureur, les princesses de ce païs ne se montrent point au lict. » Elle envoya cependant, avec ses compliments, des écharpes au comte de Guébriant et au colonel Oehm, « la plus grande marque d'estime des Dames d'Allemagne », ajoute le même auteur. Le lendemain, le comte prit congé de la petite Cour, y laissant le souvenir d'un homme aimable, et la conviction qu'un jour il deviendrait « un des plus grands capitaines du monde [1] ».

Des émissaires de Lunebourg et de Hesse, arrivés au camp, ne cherchent qu'à éloigner Français et Suédois de leurs territoires. Ils engagent Longueville à marcher sur la Franconie, sur Bamberg et le Haut-Palatinat; mais ce prince ne tient pas à voir l'ennemi se mettre entre lui et le Rhin. Mécontents, ils déclarent, avant de se retirer, que leurs troupes resteront unies à ceux qui se porteront le plus loin, manquant ainsi de bonne foi, contrevenant aux derniers traités. Le 12 juin, sans tenir compte de leur supplique, l'armée franco-suédoise traverse la forêt de Thuringe, arrive à Smalkalde, puis continue sa route jusqu'à Mellrichstadt, par Meiningen. « Je suis très aise que M. de Longueville et le général Banier ayent témoigné l'orgueil de l'aigle, écrit à ce propos le sieur de Roissy, alors à Paris. On veut icy qu'il y ait un combat et prise pour Banier [2]. » Le désir général devançait la réalité.

Chargé, durant la marche, de reconnaître les chemins et d'observer la contenance de l'adversaire, le général Pful fait savoir que Piccolomini avance sur Neustadt. Un parti aussitôt dépêché de ce côté rapporte qu'il occupe déjà, non loin de cette ville et sur une éminence, une position très forte par elle-même,

1. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par Le Laboureur.
2. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 13-107. Roissy à d'Avaux: Paris, 23 juin 1640.

qu'il couvre de retranchements. Il serait téméraire de l'attaquer ; aussi l'armée redescend la Werra, passe à Meiningen, à Barchfeld, à Ettenhausen, et, le 27, campe à Marksuhl [1]. Le 29 juin, elle établit son quartier général à Creuzburg, et l'infanterie s'installe sur les hauteurs d'Hörschel. L'armée souffrit beaucoup dans ces marches et contre-marches : le pain manqua durant huit jours ; beaucoup d'hommes moururent de faim et de fatigue; les Hessois et Lunebourgeois se débandèrent en partie.

Voulant forcer la landgrave et le duc de Brunswick à remplacer les déserteurs, Banner menaça d'occuper leurs États, et invita les Français à l'imiter. Les Franco-Suédois avancèrent dans le Brunswick par Escheweg, mais aussitôt apparurent les ambassadeurs des deux principautés ; le duc de Brunswick se présenta même à Göttingen à la tête de 6.000 hommes. Avec lui, Banner se montra hautain, voulut trop exiger, faillit compromettre la situation, et, bref, se décida, par son départ, à laisser les territoires princiers en proie aux ennemis. Il s'éloigna le 8 août, traversa le Brunswick sans le ménager, se dirigeant vers Minden pour trouver un pont, mais brusquement tourna sur la Westphalie. Heureusement pour le duc Georges, comme pour la landgrave, Longueville refusa de suivre le feld-maréchal, auquel il fit dire par M. de Beauregard qu'il n'abandonnerait jamais aux Impériaux des territoires d'alliés, que du reste, on perdrait les places du Rhin en s'éloignant, et que, vis-à-vis du Roi, il en aurait toute la responsabilité. Il déclarait pour conclure, vouloir rester joint aux troupes de la landgrave et du duc Georges. Mettant alors un terme à sa fâcheuse boutade, Banner se rendit à Cassel chez la landgrave, et à Göttingen chez le duc de Brunswick, afin de leur donner lui-même l'assurance de sa bonne volonté. On

1. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 13-112. D'Avaux à Roissy; Hambourg, 10 juillet 1640.

Il dit que les ennemis cherchent à se remettre, sous Neustadt, des fatigues supportées à Saalfeld, où ils ont perdu 3 à 4.000 hommes.

résolut alors de marcher sans retard et de concert vers l'ennemi qui, affirmait-on, avançait sur Cassel.

D'Hambourg, le 14 août, le comte d'Avaux écrivait à son père : « Messieurs de Longueville, Banier et Piccolomini sont en marche, mais vers Cassel, pays de nos alliés ; cela ne me plaît point : on dit qu'à ce coup les Impériaux veulent combattre. Un bon succès nous serait fort utile pour avancer la paix en la diète de Ratisbonne, autrement il n'y en sera parlé que par manière d'acquit et pour faire contribuer plus largement les peuples à la faveur d'un si beau mot. Si nos généraux ont reçu un nouveau secours de Hesse et de Lunebourg, comme ils espéraient par les dernières que j'ai reçues de leur camp, ils auront de quoi s'opposer aux ennemis[1] ». M. de la Boderie écrivait que tout le pays de Hesse était alors mangé par amis et ennemis jusque sous les murs de Cassel[2]. « Mme la landgrave fait aussi quelques petits efforts », disait Beauregard pour montrer le peu d'empressement qu'elle mettait dans la lutte[3]. On pouvait cependant redouter d'autant plus Piccolomini qu'il venait de recevoir des troupes et de l'argent, « ce qui rend les Impériaux fort superbes », selon l'expression de M. de Saint-Aubin[4].

De nouveau Longueville et Guébriant avaient à lutter contre le mauvais vouloir des Weimariens, sans cesse prêts à échapper au Roi, toujours sous la néfaste influence du maréchal Banner et de Georges de Brunswick. Du traité de Brisach, conclu entre le Roi et les Directeurs le 9 octobre 1639, seul un article restait à exécuter : celui du serment des officiers et des soldats. Dès le 21 avril, Louis XIII avait donné l'ordre d'en finir avec cette importante affaire[5]. Mais on en avait

1. *Correspondance du comte d'Avaux (Claude de Mesmes) avec son père*, par A. Boppe, p. 236 ; Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 13-125.
2. Aff. Étr., France, V. 286-35. M. de la Boderie à... ; Cassel, 15 août 1640.
3. Aff. Étr., France, V. 286-37. M. de Beauregard à... ; 16 août 1640.
4. Aff. Étr., France, V. 836-50. *Nouvelles* du sieur de Saint-Aubin ; 24 août 1640.
5. Arch. hist., Guerre, V. 58-511. Saint-Germain, 21 avril 1640.

différé l'exécution jusqu'au paiement des montres arriérées. Les fonds étant enfin parvenus, Longueville pensait que la joie d'être soldés après une longue attente ferait accomplir aux Weimariens cet acte solennel avec moins d'aversion. L'intendant de Choisy était arrivé le 17 juillet pour en régler définitivement l'accomplissement[1]. En ce temps-là, prêter serment était regardé comme un acte très sérieux et même définitif. Choisy refusa la distribution de l'argent sans la prestation du serment. Il exigeait aussi — c'était un ordre de la Cour et non stipulé dans le traité — que l'élection des colonels weimariens fût réservée au Roi ou à ses généraux. A tout ceci les Directeurs n'auraient fait aucune difficulté sans Banner et Brunswick-Lunebourg, qui les excitaient non seulement contre cette prétention nouvelle, mais encore contre toute idée de serment, et qui ne savaient assez les blâmer d'avoir signé à Brisach un si désavantageux traité. Dès lors, les Directeurs opposèrent un catégorique refus à ce que demandait Longueville. Guébriant et Choisy allèrent les trouver à Heiligenstadt, réunirent tous les officiers weimariens, et s'ingénièrent pour obtenir une solution favorable ; les Directeurs promirent d'envoyer leur réponse à Longueville, et le firent deux jours après. Ils y déclaraient s'opposer au serment et vouloir conserver la liberté d'élire leurs colonels. Peu après, le feld-maréchal s'étant mis en marche dans la direction du Weser, Longueville saisit l'occasion de son éloignement pour envoyer M. de Tracy aux Directeurs ; il lui recommandait d'agir rapidement. Toujours buttés sur l'article du

3. L'intendant de Choisy n'était parvenu au terme de son voyage qu'après avoir perdu un temps considérable. On l'attendait avec impatience à l'armée. A la Cour, on jugea qu'il avait eu des difficultés à son passage en Allemagne, et on ne lui en tint pas rigueur, connaissant les soins et la rapidité qu'il apportait aux affaires qui lui étaient confiées ; Arch. hist., Guerre, V. 59-757. Le Roi à Choisy ; 19 juillet 1640 ; Arch. hist., Guerre, V. 59-758 (Le Roi) à Choisy ; 20 juillet 1640.

Par Choisy le Roi promettait à Longueville des troupes de renfort et de l'argent pour les montres.

Arch. hist., Guerre, V. 59-754. Le Roi à Longueville, 19 juillet 1640 ; Arch. hist., Guerre, V. 59-286. De par le Roi..., 6 juin 1640.

serment, les Directeurs cherchaient à en changer les termes, et à substituer le mot *promesse* à celui de *serment*. On essaya de briser leur obstination par les raisonnements et les menaces, mais les têtes s'échauffèrent. Des mutins, bien décidés à faire un mauvais coup, allèrent en nombre à la demeure de M. de Choisy; Guébriant dut intervenir, mettre le pistolet à la main, imposer le calme. Les événements prenaient une tournure grave; les esprits étaient de plus en plus surexcités. Le 12 août, les Directeurs se présentèrent devant Longueville à Witzenhausen après avoir consulté Brunswick-Lunebourg, l'assurèrent de leur désir de contenter le Roi et se firent donner par écrit la teneur de ce qu'on exigeait d'eux, pour, disaient-ils, le montrer à leurs officiers.

Oehm, Rosen, Nassau, l'un des plus ardents factieux, Brunswick et Banner tinrent un conseil, où ils élaborèrent la réponse que le colonel Betz alla porter le 15 août au comte de Guébriant: les troupes ne prêteront pas de serment; elles rompront plutôt avec la France, « étans desjà en branle de le faire ». Guébriant, chargé par Longueville de régler cette affaire, voulut avoir l'avis de tous les officiers weimariens; il les réunit tous à l'hôtel de ville d'Escheweg, et se montra d'une autorité sans réplique. S'adressant au duc de Wurtemberg, le plus considérable des personnages présents: « Quel rang prenez-vous, Monsieur, lui cria-t-il? Si c'est celui de colonel, comme vous l'êtes dans l'armée du Roi, vous parlerez à votre tour; si c'est comme prince que vous êtes ici, vous n'avez rien à faire dans cette assemblée. » Ces rudes paroles adressées à un prince jetèrent un froid glacial et imposèrent le respect. Puis le comte de Guébriant, profitant de l'effet obtenu, adressa de sévères paroles aux assistants: « Messieurs, il y a sujet de s'étonner de l'occasion qui nous tient assemblés, et je me sens tout surpris de notre loisir, les ennemis presque présents, d'employer tant de temps à résoudre une chose déjà résolue et entièrement nécessaire. » Quel tort ne font-ils pas au parti! Ont-ils à se plaindre du Roi ou de ses

ministres ? Il fallait de l'argent ; on en a reçu. Le Roi, du reste, ne les emploie pas dans l'intérêt de ses seules affaires : il a secouru le feld-maréchal, la landgrave, le duc de Brunswick. On les paie, mais on les trouve néanmoins toujours en méfiance : si la Couronne se lasse de toute cette cabale, les Weimariens pourraient bien ne reconnaître leur faute que trop tard.

L'auditeur général de l'armée weimarienne est alors chargé de lire les articles du traité de Brisach. Il remplissait des fonctions analogues à celles de l'intendant de la justice et police dans les troupes françaises.[1] Il affirme que les Directeurs ont caché aux officiers l'article ayant trait au serment. Guébriant se tourne alors vivement du côté des Directeurs et les interpelle : « Ne l'avez-vous pas promis, Messieurs, ne l'avez-vous pas juré, et ne l'avez-vous pas signé au nom de toute l'armée ! Si vous l'avez fait sans la consulter, peu nous importe ! Le traité est en bonne forme ; vous étiez bien avoués et vous êtes tous garants de ce qui fut accordé. » Un grand bruit se fait dans la salle. Colonels et officiers reprochent aux Directeurs de leur avoir lié les mains. Nassau, Oehm et Rosen répondent que tous les officiers ont été consultés avant la signature du traité de Brisach. L'auditeur déclare que les officiers, n'ayant pas été consultés par les Directeurs, ne sont pas tenus au serment, d'autant plus que les autres articles du traité au sujet des montres et des rançons n'ont pas été exécutés. Un instant le désordre est à son comble, puis le calme renaît. Guébriant répond qu'avant la signature du traité, on avait demandé aux Directeurs s'ils avaient procuration de l'armée, ce qu'ils avaient juré. Les Weimariens ont certainement droit à trois montres ; on a de quoi les payer. Quant au traitement jugé trop faible, il est bon de remarquer, qu'aucune armée d'Europe n'a une solde aussi forte. Quant au pain de munition, on n'a pu en donner aux Weimariens puisqu'il n'y en avait même pas dans l'armée française. Du reste, depuis la mort du duc Bernard de Saxe-Weimar, l'armée a plus reçu qu'en quatre années de son vivant. En ce qui concerne le choix des colonels, on n'en a pas fait

mention dans le traité ; car, les Weimariens se donnant au Roi, pourquoi aurait-on réservé à leurs Directeurs ce qu'il y a de plus essentiel et ce qui n'appartient même pas à un général ? « Avez-vous, leur dit-il, aucun exemple de la république que vous voudriez établir dans l'armée royale ? » Guébriant parla longtemps encore avec fermeté, et termina en conseillant à tous les officiers allemands d'envoyer leur adhésion au duc de Longueville.

Ses paroles portèrent un heureux fruit. Le lendemain 16 août, le comte de Wittgenstein et le colonel Betz furent députés vers Longueville à Embzwert, où il était arrivé le jour même, venant de Witzenhausen. Ils lui portaient les excuses des Weimariens, qui acceptaient tout ce qu'on exigeait d'eux.

Le 17 août, l'armée franco-weimarienne est rangée en bataille ; chacun se tient rigoureusement à sa place. Longueville avance devant le front. Le commissaire royal, d'une voix forte, lit en allemand les conditions du traité de Brisach. Il appuie sur les mots : *bien et honorablement servir Sa Majesté envers et contre tous les ennemis, en tous lieux et sous le commandement de Monseigneur le duc de Longueville, général de l'armée du Roi.* Cette lecture terminée, les Weimariens crient à pleins poumons et de tout cœur : *Ya.* Puis les officiers viennent renouveler le même serment entre les mains de Longueville. Le fait est accompli en bonne et due forme malgré Banner, malgré le duc de Brunswick-Lunebourg, qui jouèrent en cette occasion un rôle si néfaste.

Le 20 octobre, Louis XIII écrit au comte de Guébriant : « J'ay bien reconnu en toute la suite et en la conclusion de cette affaire, combien vous avez contribué, par votre crédit, par votre adresse et par vos soins, à la faire réussir et à lever toutes les difficultés qui s'y sont présentées, de quoi j'ai bien voulu vous témoigner par cette lettre que je vous sais tout le gré que vous méritez, et que d'ailleurs j'ai beaucoup de contentement des témoignages que mon cousin le duc de Longueville rend par toutes ses lettres et par ceux qu'il

m'envoie de l'assistance qu'il reçoit de vous et des preuves que vous donnez en toutes occasions de votre prudente et généreuse conduite; et pour faire connaître par effets combien je suis satisfait de vous, j'ai résolu de vous envoyer une gratification de dix mille écus des deniers de mon épargne, auxquels vous pouvez assez juger qu'en la nécessité l'on ne touche que pour des dépenses très considérables, ou pour des personnes qui se rendent aussi dignes de mes grâces que vous faites, vous assurant que vous me trouverez disposé à vous les continuer en tout ce qui s'offrira pour votre avantage[1]. »

Le 18 août, lendemain du jour où fut prêté le serment, Longueville s'unit à l'armée suédoise. Pour remplacer les déserteurs, le duc Georges fournit 3.000 hommes de pied et 2.000 cavaliers, et la landgrave 400 chevaux et 500 fantassins. Trois jours après, on se trouvait en présence des ennemis retranchés à Fritzlar. Avec un millier de mousquetaires l'on s'empara d'une éminence qui laissait plonger dans leur camp ; mais le lieutenant-colonel Truchsess, chargé de la garder, en fut bientôt délogé. Cent autres mousquetaires suédois voulurent reprendre la position; mais, ils s'aperçurent que, cette fois, les Bavarois l'occupaient solidement avec 2.000 fantassins et deux escadrons. La difficulté excita l'ardeur de Guébriant; il fera ce que les Suédois n'ont osé tenter. A la tête des brigades de Melun, de Guébriant et de Schmidberg, il se jette dans les bois, fonce sur l'éminence, balaie ceux qui la défendent, et se cramponne au terrain conquis. A cette vue, Piccolomini accourt en personne, suivi de dix à douze escadrons ; les fuyards bavarois obstruent son passage, sèment l'épouvante dans ses rangs, entraînent avec eux ses cavaliers vers le gros de l'armée. Anxieusement Longueville et Banner suivaient les péripéties de cette énergique action, et, lorsque le vaillant général breton se présenta pour leur rendre compte, le maréchal de

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-52 ; Archives Rotrou ; cité par Le Laboureur. Le Roi à Guébriant ; Monceaux, 20 octobre 1640.

Suède, enthousiasmé de sa conduite, lui dit : « Vous êtes bien digne, Monsieur, de la reputation que vous avez en Allemagne ; mais je dois cette reconnaissance à votre vertu, que vous en méritez davantage[1]. »

Le comte de Guébriant resta sur le terrain conquis jusqu'au moment où les alliés, jugeant l'ennemi inattaquable dans son camp, battirent en retraite sur Wildungen, dans le comté de Waldeck, avec l'intention d'intercepter les subsistances que les Impériaux tiraient de la Westphalie et de la Hesse (23 août). Piccolomini resolut d'enlever le camp de Wildungen. Sachant que la plupart des troupes françaises et suédoises étaient sorties pour fourrager et que Banner même avait été, sous bonne escorte de 2.000 chevaux, voir sa fiancée au château d'Arolsen, chez la comtesse de Waldeck, il en profita pour exécuter son coup de main. Il arriva donc, minuit passé, le 3 septembre, à Landswert, culbuta sans peine les avant-postes hessois et lunebourgeois, mais s'arrêta court devant l'héroïque résistance de ceux que le baron de Rattehin, major de Rosen, avait pu réunir à la hâte. Tête basse ces braves Weimariens se ruèrent contre les Impériaux et les mirent honteusement en fuite. Longueville félicita publiquement Rattehin, et, comme témoignage de sa bienveillance, lui offrit une chaîne en or, valant 100 pistoles[2].

Les affaires semblaient prendre une heureuse tournure depuis l'union des Français et des Suédois, depuis la prestation de serment des Weimariens.

En proie à une fièvre continue depuis le 1er septembre, le duc de Longueville dut quitter l'armée à Wildungen, et se rendre à Cassel pour se faire soigner ; il alla d'abord mieux, puis, à la suite d'une rechute qui l'amena au bord de la tombe, le 26 du même mois, il

1. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par LE LABOUREUR ; *Der general Hans Ludwig von Erlach von Castelen*, par le docteur AUGUST VON GONZENBACH.

2. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par LE LABOUREUR ; Aff. Étr., France, V. 836-68..., à Bullion ; 4 septembre 1640.

abandonna définitivement les Franco-Weimariens. En vertu d'un article du traité de Brisach, qui donnait le commandement à un général français, le comte de Guébriant, simple maréchal de camp, devenait le chef incontestable des Français et des Weimariens. L'estime qu'il inspirait et les bons rapports qu'il avait avec tous les officiers facilitaient ce transfert de commandement effectif. Longueville restait néanmoins toujours nominalement le général de l'armée d'Allemagne.

Tout d'abord, la perspective d'un contact perpétuel avec Banner inquiète extrêmement le comte de Guébriant. Il lui faudra de l'adresse pour ne pas mécontenter ce militaire expérimenté, susceptible, despote, d'un caractère jaloux et impérieux ; il lui faudra savoir conserver — avec ce grade de maréchal de camp — le rang qu'exige l'honneur de la France. Guébriant et les siens ignorent la langue allemande ; Banner, les Weimariens et les alliés ne comprennent pas le français, et, de là, difficultés permanentes, emploi forcé d'interprètes plus ou moins discrets, suppression de toute intimité et de cette camaraderie, de cette fraternité indispensables à ceux qui vivent côte à côte et servent une même cause. Guébriant reste tout entier Français ; le Suédois Banner est devenu tout à fait Allemand. L'un, à la veille de grandes actions et sur le point d'atteindre le suprême degré de la hiérarchie militaire, ne jouit encore que d'un prestige personnel ; l'autre, parvenu au faîte des grandeurs, est déjà entouré de l'auréole que procurent les victoires.

Un événement d'ordre tout intime se produisait alors au camp des alliés. Banner, qui, le 24 septembre, accompagné de Guébriant et sous escorte de 300 chevaux, était allé contracter mariage avec la princesse Jeanne de Bade, ramenait au quartier général une nouvelle maréchale de Suède.

Les Impériaux quittèrent Fritzlar, et arrivèrent le 28 septembre à Höxter avec l'intention de s'en emparer et d'y construire un pont sur le Weser. Banner les sui-

vit jusqu'à Waldeck. La méchante place d'Höxter, entourée de vieilles murailles, possédait d'énergiques défenseurs, commandés par un brave colonel, dont le nom reste malheureusement ignoré. Huit assauts furent vaillamment repoussés. Les murs étaient écroulés ; Piccolomini allait livrer un assaut général lorsque Höxter se rendit, le 2 octobre, après quatre jours de siège, par une capitulation que les Impériaux violèrent, tant la résistance les avait exaspérés. Les alliés arrivèrent sur la rive opposée du Weser le lendemain même de la perte d'Höxter. Suédois et Français coururent alors attaquer le château de Forstenberg, qu'ils prirent sans effort, puis ils empêchèrent Piccolomini d'achever son pont sur le fleuve, sauvant ainsi le Brunswick, qui se serait trouvé, par cette construction, perpétuellement menacé. Les Impériaux campèrent à Höxter ; les alliés s'établirent à Forstenberg, allongeant leurs cantonnements jusqu'à Holtzminden ; des détachements occupèrent le château de Worst, Munburg et Hameln, afin de tenir les gués du Weser: à la crète du rocher de Stain ayant 600 mètres de long, 60 canons furent installés et braqués sur la plaine.

Manquant de vivres et de fourrage, les troupes de Piccolomini se dirigèrent le 10 octobre vers Munster et Paderborn. Le duc de Brunswick voulut alors décider Banner et Guébriant à s'éloigner aussi ; mais on n'osa confier à ce prince la garde du Weser. Banner s'étendit au contraire sur l'Aller et dans le pays de Lunebourg. Encore une fois les armées de France, de Suède, de Hesse et de Brunswick s'étaient trouvées en présence de toutes les forces de l'Empire sans qu'une bataille décisive eût été livrée. Les deux adversaires avaient souffert et fondu à vue d'œil sans aucun résultat.

Le duc Georges et la landgrave durent faire de nouvelles levées. De leur côté, Longueville, bien qu'absent, et Guébriant ne perdaient pas une occasion de réclamer à la Cour des troupes et de l'argent. L'agent du Roi à Cassel, M. de la Boderie, intervenait aussi : le secours est indispensable ; on pourrait le faire arriver par le

Rhin, qu'il remonterait jusqu'à Wesel [1]... Louis XIII et de Noyers promettaient de ne rien omettre dans l'intérêt de l'armée [2].

En automne, le colonel de Rosen opère isolément, s'empare d'Hœchst, sur le Mein, entre Mayence et Francfort, malgré la garnison de Mayence qu'il culbute en la voyant accourir au secours de la place, et attire contre lui, par ses succès, une partie des Impériaux, qui, ne pouvant se nourrir, sont bientôt obligés de s'éparpiller. Le comte de Hatzfeld entre dans le pays de Juliers; le général Walsch reste en Westphalie; l'archiduc Léopold et Piccolomini se dirigent vers Marburg. Dès que Rosen apprend l'arrivée du prince dans les environs de Marburg, il se rend près de Ziegenhain avec 700 chevaux, et, le lendemain de son arrivée, reçoit de Guébriant un renfort de 800 autres chevaux. Les ennemis font une reconnaissance que Rosen disperse, puis reviennent en grand nombre; Rosen recule prudemment, non sans avoir tenté de saisir un régiment de Croates et 4 compagnies de dragons logés dans un village qu'il brûle. Les Impériaux quittent Marburg, et établissent leur quartier général à Kirchheim. Piccolomini enlève Amöneburg sans résistance de la part des Hessois qui en ont la garde. Le baron de Horst, gouverneur d'Heidelberg, mène quelques troupes et du canon en Wétéravie, afin d'appuyer le général Gleen, qui vient de prendre Friedberg par composition [3].

Pour en finir avec Rosen, qui les gêne continuellement, l'archiduc Léopold et Piccolomini envoient contre lui le lieutenant général baron de Bréda, les généraux-majors Gild'haze et Ekeinwart, avec 3.000 chevaux et 1.800 hommes de pied, élite de leurs troupes [4]. On le

1. Aff. Étr., France, V. 286-42. La Boderie à...; Cassel, 29 août 1640.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-52. Le Roi à Guébriant; 20 octobre 1640; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-79. De Noyers à Guébriant; Rueil, 22 oct. 1640; cité par Le Laboureur.

3. *Gazette* du 1er décembre 1640, n° 149. De Francfort, 10 novembre 1640. De Mayence, 15 novembre 1640. Aff. Étr., France, V. 286-78. M. de l'Isle (*Nouvelles*). Strasbourg, 12 décembre 1640.

4. Gild'haze, fils d'un maçon de Gand, embrassa d'abord la profes-

ramènera mort ou vif. La colonne ennemie marche sur Ziegenhain, dont les murs abritent Rosen, et s'arrête à Neukirchen, pour l'observer. Durant trois jours les adversaires se tiennent à faible distance l'un de l'autre et appellent du renfort. Piccolomini annonce aux siens l'envoi de 8 pièces d'artillerie, de 1.500 chevaux et de 2.000 fantassins ; Rosen, le 14 novembre, voit accourir le colonel Muller et l'aide de camp de Guébriant, Charlevoye, amenant 900 chevaux, afin de le fortifier, dira la *Gazette*, « dans sa brave résolution de ne point déloger que pour combattre ».

Profitant de ce que les renforts attendus par Bréda ne sont pas encore arrivés, Rosen part de Ziegenhain au petit jour, le 15 novembre, et se tient à l'avant-garde. Les coureurs signalent bientôt la présence des Impériaux. On s'arrête ; on se dépêche d'envoyer une reconnaissance, — Vieux-Rosen, Nouveau-Rosen commandé par le colonel Colhas, des dragons, et 2 canons qu'escortent 200 mousquetaires ; on aperçoit le général de Bréda, qui range en bataille toute sa cavalerie, forte de 34 escadrons. Aussitôt Rosen court se mettre à la tête du gros de ses troupes, et entame brusquement l'action. Il refoule l'aile gauche des ennemis, tandis que Muller enfonce leur droite. Les Impériaux tournent bride après avoir combattu vaillamment. François de Mercy survient alors, ne peut arrêter la retraite, et se

sion de son père. A 20 ans, il s'éprit de la fille d'un riche marchand. Il était agréable, vigoureux, spirituel. La jeune personne lui promit de l'épouser s'il parvenait à « se pousser à une fortune plus considérable par les armes », et lui accorda un délai de 3 ans. Gild'haze employa si bien son temps qu'avant l'expiration du délai il devint capitaine fort considéré. Il poursuivit sa carrière avec conduite et vigueur, et trouva dans sa femme un aide puissant.

C'était un rustre, brutal, emporté lorsqu'il avait bu. Il alla servir la République vénitienne, eut un différent avec le généralissime, passa 6 semaines dans une fosse, les fers aux pieds, ne voulut plus servir, mais s'établit à Venise, le Sénat lui ayant accordé « quelque réparation, satisfaction et récompense ». Sa femme morte, il épousa une « gentille dona qu'il aimait fort », et acheva ses jours à Venise « avec assez de désordre et de scandale, faisant grande dépense ».

Hist. des principales actions de quelques grands hommes qui ont fleuri en Europe en ce dernier siècle 1600, par M. l'Abbé Mercy. Bibl. Mazarine, V. 1848. *Manuscrit :* et Bibl. Nat., ffr., V. 16931-357.

contente d'abord de la protéger ; puis il arrive à reformer les rangs à la faveur d'une avantageuse position. A la vue de forces bien supérieures aux siennes, Rosen juge prudent de revenir à son point de départ, et abandonne la partie, ramenant environ 600 prisonniers et 800 chevaux.

Grand nombre de morts et de blessés jonchaient le champ de bataille. Les Weimariens perdaient des officiers de valeur et de brillant avenir, parmi lesquels se trouvait l'intrépide baron de Rattehin, major du régiment de Rosen, qui fut tué à la première charge. « Rattehin, avait dit fort gaiement Rheinhold de Rosen la veille au soir, Rattehin, je suis sûr que tu tueras demain Bréda. » Ainsi en advint-il, et, lorsque l'action terminée, Rosen aperçut le corps inanimé de son ami à côté de Bréda mourant, des larmes jaillirent de ses yeux. On raconte qu'alors le baron de Bréda aurait eu la force de lui dire avant d'expirer : « Vous regrettez avec raison un brave homme ; nous avons combattu ensemble et je n'ai d'autre avantage sur lui que de lui survivre quelques moments [1]. » M. de Tracy se rendit à la Cour avec les étendards conquis dans cette brillante affaire [2].

Rosen se rapprocha du Mein. En route, le 10 décembre, il battit deux régiments aux ordres du comte Gallen, et, trois jours après, atteignit Francfort, juste à temps pour empêcher le magistrat de cette ville de

1. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par Le Laboureur : Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 13-176. *Relation :* Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 13-178. *Liste des Impériaux tués et prisonniers : Gazette* n° 156. *Relation : Gazette* du 22 décembre 1640, n° 159. De Cassel, 20 déc. 1640. *Relation.*

2. Aff. Étr., France, V. 836-207. Longueville à Chavigny ; 31 décembre 1640.

La Thuilerie, ambassadeur du Roi à la Haye, écrivait au maréchal d'Estrées, ambassadeur à Rome : « Les avis d'Allemagne vous auront déjà porté la défaite du major-général Bréda par le colonel Rose, commandant une partie de l'armée de M. le duc de Longueville, ce qui a été un succès fort glorieux et important. » Bibl. Nat., ffr., V. 16059-179 V°. La Thuilerie à Estrées : La Haye, 3 décembre 1640.)

« Le colonel Rosen s'est signalé et fait voir sa valeur et son affection au service du Roy » Aff. Étr., France, V. 836-161. Longueville à Chavigny ; Cassel, 17 novembre 1640).

livrer aux agents impériaux les sommes qui s'y trouvaient en dépôt pour la montre des troupes royales. Mis dans des tonnes, cet argent parvint à Mulhausen, sous escorte de 500 cavaliers commandés par le comte de Wittgenstein.

Le gros des armées française et suédoise était alors établi dans le Brunswick. Les princes de cet État se plaignaient hautement de la charge que leur imposait l'occupation, et exigeaient l'évacuation des troupes. Il y eut conférence à ce sujet à Hildesheim : Banner et Guébriant y assistèrent. Les princes de Brunswick-Lunebourg déclarèrent qu'ils abandonneraient le parti en cas de refus d'obtempérer à leur légitime désir. La landgrave voulut aussi parler et fit mine de rompre avec le Roi ; on lui répondit aussitôt en faisant parvenir à Cassel l'ordre de suspendre le paiement de la pension que lui faisait la Couronne de France, et, dès lors, elle se tut [1]. Sur de bonnes paroles, les princes se calmèrent. La conférence terminée, le comte de Guébriant revint à son quartier général de Dassel avec Taupadell, Schmidberg, Oehm et M. de Tracy, qui arrivait de France porteur d'un titre de congé pour le duc de Longueville, toujours malade et par conséquent dans l'impossibilité de reprendre le commandement effectif de l'armée d'Allemagne [2]. Dans un conseil, auquel assista M. de Choisy, intendant de l'armée, on discuta s'il fallait rester unis aux Suédois. Guébriant n'en voyait pas la nécessité absolue, si la landgrave accordait son aide pour agir isolément : Amélie de Hanau pressentie refusa net. « Ne l'y pouvant contraindre, il fallut accepter ses excuses », dit une relation. La jonction avec les Suédois s'imposait donc encore. Cependant, comme on avait tout lieu de se mé-

1. Aff. Étr., France, V. 836-101. Le sieur de la Barde, agent du Roi, à... : Lyon, 21 sept. 1640.

2. Le général-major Taupadell, fait prisonnier après la bataille de Wittenweier, en 1638, avait été remis en liberté, au commencement de l'année, moyennant une rançon de 14.000 richedales, la délivrance du général Sperrenther, fait prisonnier à la bataille de Rhinfeld en 1638, et celle du chancelier Eltz (*Gazette* du 25 février 1640, n° 28. De Bâle, le 12 février 1640).

tier de l'humeur fantasque du feld-maréchal, il parut indispensable de traiter, avant de s'engager avec lui en Misnie, en Voitland et dans le Haut-Palatinat.

Accompagné de Schmidberg, de Oehm et de Taupadell, qui venait d'être créé lieutenant général de la cavalerie légère, Guébriant se rendit à Duderstadt auprès de Banner [1]. Après un assez long entretien, l'on convint formellement par écrit que les armées pourraient se disjoindre lorsque leurs généraux le voudraient. Erfurt sera le lieu du rendez-vous général.

Parti de Gotha, Banner arriva le premier à destination, amenant 15.000 hommes. Guébriant quitta Dassel le 3 décembre, séjourna à Mulhausen pour y faire la montre, et atteignit Erfurt vers la fin du mois. L'armée combinée reprit sa marche dès le 26 décembre, et logea, la nuit du 28, autour de Buttstedt et de Buttelstedt. Banner, après avoir installé la maréchale à Erfurt, rejoignit les troupes, ayant avec lui le prince palatin Maurice. On atteignit Weimar, puis Iéna où l'on apprit que vingt régiments ennemis étaient entrés en Bohème, que Bavarois et Impériaux tenaient la Souabe, le Wurtemberg, la Franconie, le Haut-Palatinat. Les chefs d'armée résolurent d'agir [2]. Ils arrêtèrent un

1. Arch. hist., Guerre. V. 60-372. 2 lettres du Roi à Longueville, du 10 sept. 1640, lui disant de faciliter à Taupadell les moyens de remplir cette charge de lieutenant général; Arch. hist., Guerre, V. 60-376. Forme du serment qui sera prêté par Taupadell en qualité de lieutenant général de la cavalerie légère de l'armée d'Allemagne, 11 sept. 1640; Arch. hist., Guerre, V. 62-196-197 « 10 sept. 1640. Brevet de 12.000 livres d'appointements pour le général-major Taupadell ».

Ibidem, V. 62-198. « Lettres patentes contenant don de terres et domaines confisqués par droit de guerre en faveur du général Taupadell. »

Ibidem. V. 62-199. « Commission de lieutenant général pour le commandement de l'armée d'Allemagne pour le général-major Taupadell, 11 sept. 1640. »

Ibidem, V. 62-200. « Brevet pour l'entretien d'un régiment de cavalerie... pour le sieur Taupadell, 11 septembre 1640. »

2 *Hist. du maréchal de Guébriant*, par LE LABOUREUR; *Hist. du règne de Louis XIII*, par M. LE VASSOR; *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. CHARVÉRIAT; *Der General Hans Ludwig von Erlach von Castelen*, par le docteur AUGUST VON GONZENBACH; *Gazette* du 12 janvier 1641, n° 5. De Naumbourg. 22 décembre 1640; *Gazette* du 19 janvier 1641, n° 7. De Naumbourg, 28 décembre 1640.

plan de campagne qui resta secret et peut se résumer ainsi : Marche des armées sur Augsbourg, qui est presque dégarni de troupes ; dispersion de la diète ; dicter la paix. L'armée prit aussitôt, à travers le Voitland, la direction d'Hof et d'Eger.

Le duc de Longueville, qui avait jusqu'alors commandé en nom les Franco-Weimariens, partait de Cassel le 18 décembre, se dirigeant par la Hollande vers Paris qu'il atteindra en janvier 1641. Guébriant devenait réellement le général de l'armée royale d'Allemagne par le fait de ce départ. « Ce sera à vous à pourvoir à tout ce qui regardera le service de Sa Majesté, à laquelle je continueray à faire valoir ceux que vous luy rendrez ainsi que vous le pouvez désirer d'une personne qui vous ayme... » ; en ces termes s'exprimait Richelieu [1]. Le 31 décembre 1640, M. de la Thuilerie, ambassadeur à la Haye, écrivait au maréchal d'Estrées, à Rome, au sujet de Longueville : « Il a établi si bon ordre dans son armée et tellement assuré l'intelligence des chefs qui doivent commander en son absence, qu'ils vont tous de concert à bien faire [2] ».

Dans un rapport au Roi, le cardinal de Richelieu trace à grands traits les événements de l'année : « Les préparatifs de l'année 1640 estonneront sans doute la postérité, puisque, lorsque je me les remets devant les yeux, ils font le même effect en moy, bien que soubz vostre authorité, j'en aye esté le principal autheur... Toutes les despenses de la guerre des années précédentes qui avoyent esté faittes par extraordinaire furent converties cette année en ordinaire. Toutes les trouppes, qui avoient esté auparavant levées sur la fin des campagnes pour suppléer au dépérissement qui arrive tousjours ès armées après qu'elles ont esté quelque temps sur pied, eurent quartier d'hiver comme les autres pour estre en estat de

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, Vol. 116-13, et *Lettres et instr. diplomatiques... du card. de Richelieu*. Richelieu à Guébriant, 25 octobre 1640.
2. Bibl. Nat., ffr., V. 16059-184. La Haye, 31 décembre 1640. Gaspard Coignet, seig. de la Thuilerie.

servir au printemps. Ainsy vous eustes dès le commencement de l'année cent (et) tant de régimens d'infanterie en campagne et plus de 300 cornettes de cavalerie. Vous doublastes cette année le secours que vous aviez accoustumé de donner aux Hollandais » ; ce qui, soit dit en résumé, leur permit d'avoir des succès considérables. Pendant que les troupes royales opéraient glorieusement en Italie sous le comte d'Harcourt, Arras était assiégé et pris en moins de deux mois. « En vingt jours la circonvallation, qui avoit cinq lieues de tour, fut entièrement fermée, et en quinze autres jours les travaux furent parachevés à tel point qu'on n'en a point veu de semblables. » On avait en présence, durant le siège — résumons encore — non seulement une puissante armée espagnole, mais encore le cardinal Infant en personne, et les troupes du duc Charles de Lorraine et de Lamboy. Le combat de Sailly contre Lamboy, la défaite du comte de Bucquoy, près de Bapaume, sont des actions d'éclat[1]. Bien que maîtres de la campagne et malgré la supériorité numérique de leur armée (la plus puissante qu'aient eue les Pays-Bas depuis qu'ils sont espagnols), sur 12 convois envoyés au camp français, les ennemis ne purent en enlever qu'un de 250 chariots, que le pur hasard leur fit tomber entre les mains[2]. D'autre part, l'armée du Roi, qui jusqu'ici n'avait agi qu'aux abords du Rhin, alla, sous les ordres du duc de Longueville, jusqu'au cœur de l'Allemagne. Les succès sur mer ont également été considérables[3].

1. Bucquoy (Albert de Longueval, comte de) ; mort en 1668 ; général en chef des armées impériales. Le duc d'Aumale dit de lui : « grand seigneur de haute mine et d'intelligence moyenne ».

2. Deux de ces convois avaient plus de 4.000 chariots chacun.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 2-325 et suiv., *Rapport au Roi.*

CHAPITRE VII

LA MORT DE BANNER (1641)

Marche des alliés sur Ratisbonne. — La belle attitude de l'Empereur empêche la diète de se dissoudre. — Français et Suédois se séparent. — Mécontentement de Banner. — Il essaie inutilement de gagner les chefs weimariens. — Situation embarrassée de Guébriant. — Les régiments weimariens se mutinent. — Guébriant réclame à la Cour un général pour remplacer Longueville, des troupes et de l'argent. — Mésintelligence entre Weimariens. — Opérations militaires du baron d'Oysonville. — *Schlang capitule à Neunbourg.* — *Belle retraite de Banner*, de Cham à Zwikau, *à travers la Bohême.* — Guébriant au secours des Suédois. — Mésintelligence entre Taupadell et les Directeurs. — Craintes causées par la mort du duc Georges de Brunswick et par la maladie de Banner. — Les quartiers. — Les Impériaux attaquent. — Guébriant se plaint à la Cour. — On lui vient faiblement en aide. — *Mort de Banner.* — *Sa notice.* — Ses funérailles à Stockholm.

Le 6 janvier 1641, l'armée française occupait Hof et ses alentours. Le feld-maréchal cherchait à l'entraîner avec lui dans la Bohême, mais Guébriant insistait sur l'opportunité d'une pointe contre Ratisbonne afin de disperser la diète que présidait l'Empereur. On se contenta donc d'envoyer sur Eger 5 régiments de cavalerie, dont 3 suédois et 2 français sous les ordres du colonel Wittenberg. Le 12, Français et Suédois marchèrent sur Auerbach, où le maréchal installa son quartier général, tandis que M. de Guébriant établissait le sien à Michelfeld, à quelques kilomètres de là.

Au printemps de l'année précédente, le maréchal Banner avait déjà inquiété Ratisbonne. Quatre mille Suédois y avaient paru, comptant déterminer ainsi les

députés à faire le vide autour de Ferdinand III. La ville étant dépourvue de secours et pleine d'hérétiques, ils avaient également espéré que la fidélité de ceux-ci deviendrait chancelante à l'approche d'une armée de même croyance. Les députés hésitèrent alors, et plusieurs se préparèrent au départ. Leur fuite devant l'armée envahissante aurait considérablement amoindri la réputation des armes impériales, jeté l'alarme dans tout l'Empire, et augmenté les chances de succès des alliés. La fermeté du monarque, dans ce moment critique, en imposa aux plus timides ; il domina les événements et sauva la situation. Les Suédois durent s'éloigner. Aussitôt l'Empereur fortifia les garnisons d'Amberg, de Neumark, de Vilseck et d'autres places du Haut-Palatinat. L'électeur Maximilien renforça celles d'Ingolstadt, de Donauwerth et des passages importants du Danube. Dix régiments entrèrent dans Eger pour empêcher le feld-maréchal, qui était maître de la campagne, d'attaquer la Bohème, et pour secourir au besoin les quartiers des environs.

Une marche semblable s'opérait contre Ratisbonne en janvier 1641. A la nouvelle de l'approche des Suédois, tous les quartiers impériaux prirent les armes. L'Empereur, encore une fois, dut, par son attitude ferme, rassurer les ambassadeurs et députés, les empêcher de fuir, calmer la population affolée. Le général bavarois François de Mercy rassembla ses meilleurs régiments, courut à l'ennemi dans le Haut-Palatinat ; le colonel Truckmüller arrêta momentanément l'avant-garde de Banner, mais, devant des forces supérieures, recula sur Neumark et sur Donauwerth. Cependant le feld-maréchal suédois avançait toujours. Le 19 janvier, les alliés étant à Schwandorf, Nassau et Wittenberg reçurent l'ordre d'aller dès le lendemain examiner le pays entre Ratisbonne et Straubing, d'intimider les députés et de provoquer la dissolution de la diète, tandis que Banner, à la tête d'un détachement, irait reconnaître la place de Cham, au nord-est de Ratisbonne.

Le 21 janvier, Nassau et Wittenberg, ayant chacun 3 régiments de cavalerie, passent à Straubing le Da-

nube totalement gelé — un paysan monté sur un cheval chargé de pierres s'était préalablement assuré de la solidité de la glace — et campent sur les hauteurs en face de Ratisbonne. Leur arrivée sème la terreur. Châteaux et villages, à peine sortis de leurs cendres, flambent de nouveau : des atrocités se commettent, les paysans fuient dans la montagne ; Wittenberg et Nassau ramassent un butin considérable, prennent 1.500 chevaux, et manquent, à quelques instants près, d'enlever Ferdinand lui-même, sorti ce jour-là de Ratisbonne pour aller à la chasse. L'équipage impérial tombe entre leurs mains — on y trouve entre autres 24 faucons, la litière du monarque, des mulets, des chevaux [1]. — Puis, le même jour et sans perdre de temps, par crainte d'un dégel, Wittenberg et Nassau repassent le fleuve et rejoignent l'armée qui vient d'arriver à Regenstauf [2].

Ratisbonne est faiblement défendu : vite on arme tant bien que mal les habitants ; vite on retire des arsenaux pour la hisser sur les remparts une vieille artillerie démodée ; le colonel Truckmüller amène un renfort de 500 cavaliers ; 1.200 chevaux bavarois pénètrent également dans la place [3].

Piccolomini et d'autres après lui sortent pour reconnaître les Suédois. Heureusement pour les Impériaux, Banner n'a pas d'équipage de pont ; néanmoins il ne s'éloignera pas sans opérer quelque nouvelle démonstration. A la faveur d'un épais brouillard, le 26, il fait encore passer le Danube à ses troupes, puis, sous la direction de Guébriant lui-même, Nassau et Wittenberg paraissent une seconde fois devant Ratisbonne avec 4 régiments de cavalerie, 1.000 mousquetaires choisis et 12 canons pour rompre le pont de la ville, que défendent 500 hommes. Les Impériaux terrifiés y mettent eux-mêmes le feu. A cette vue, Guébriant range

1. Les mulets restèrent la propriété du comte de Nassau : les chevaux furent attribués à Königsmark.

2. L'armée arriva le 25 janvier à Regenstauf.

3. *Mercurio de Vittorio Siri*, conseiller d'État, historiographe de France.

son artillerie le long du Regen, cours d'eau qui sépare la ville, et tire 500 volées [1]. Décidé à défendre Ratisbonne avec le même héroïsme que Brisach en 1638, le valeureux baron de Reinach lui répond du haut de la forteresse, tandis que, du sommet d'une colline, le canon de Piccolomini tâche d'expulser les assaillants qui tiennent déjà le faubourg du bout du pont. La tentative d'intimidation a réussi ; la reconnaissance a suffisamment rempli sa mission ; devant la garnison qui sort, elle se retire, pillant, ruinant, brûlant, et rejoint Banner à Regenstauf.

L'hiver est rigoureux et les vivres manquent ; il faut chercher le moyen de faire subsister les troupes et de les faire hiverner. A cet effet Banner tient conseil avec les Directeurs et M. de Choisy au logis de Guébriant. Après bien des discussions, on décide que les troupes s'établiront dans le Haut-Palatinat et la Franconie : à l'ouest, celles du Roi s'étendront jusqu'aux limites du Wurtemberg ; à l'est, les Suédois occuperont les deux tiers de la Franconie et le Palatinat jusqu'à la Bohême. Ensemble on avance, dès le jour suivant, jusqu'à Burglengenfeld sur la Naab pour, de là, exécuter ce qui est convenu [2]. Le matin même où doit se faire la dislocation, Guébriant apprend avec étonnement que Banner a changé d'avis durant la nuit, et que, de nouveau, l'idée d'une pénétration en Bohême le hante. Il court le trouver, le rencontre dans la rue, le conjure de ne pas s'éloigner, emploie tous les moyens de persuasion, mais, par l'intermédiaire d'un gentilhomme parlant le français, son interprète, le maréchal remercie Guébriant de l'affection qu'il lui a montrée depuis leur jonction, le prie de croire à son amitié et d'entretenir avec lui une « bonne correspondance ». Guébriant outré coupe brusquement court à ce pénible entretien. Les deux généraux se quittent fraîchement. L'un et l'autre se hâtent alors de reconstituer les convois en vue d'une

1. *Gazette* du 12 mars 1641, n° 28. D'Augsbourg, 7 février 1641.

2. *Mercurio de Vittorio Siri ; Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur ; *Hist. du règne de Louis XIII*, par M. Le Vassor ; *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat.

marche dans des directions opposées : Guébriant sur Schwabach, au sud de Nuremberg, et Banner sur Cham [1].

Banner conservait le secret espoir qu'après réflexion M. de Guébriant le suivrait, mu par la crainte de se trouver seul avec une faible armée au cœur même de l'Allemagne. Pour en venir à ce but il ne lui avait pas répugné d'essayer de monter encore les chefs weimariens contre leur général, allant jusqu'à faire distribuer de l'argent en sous-main ; le comte de Nassau reçut ainsi, dit-on, 5,000 richedales. Pas un d'entre eux cependant n'osa se joindre au feld-maréchal. A peine éloigné, voyant que les Franco-Weimariens l'abandonneraient, Banner envoya le colonel Mortagne au comte de Guébriant pour lui réclamer le régiment de Forbus, sous prétexte que son colonel était Suédois. Il espérait affaiblir d'autant l'armée française. A cette prétention, Guébriant opposa un refus catégorique ; puis il assembla ses officiers, leur fit part de ses griefs contre Banner, et crut opportun de leur donner des explications sur sa propre manière d'agir. De son côté le feld-maréchal, très mécontent de la séparation, en rejeta la faute sur Guébriant. Il lui envoya lettres sur lettres, et le déclara responsable des fâcheux événements qui pourraient survenir. Enfin, le 29 janvier, il annonça qu'il attaquerait Cham pour ôter toute communication entre Ratisbonne et la Bohème, et qu'après il retournerait sur la Naab, désirant faciliter une nouvelle jonction. Aussitôt Guébriant lui demanda s'il comptait positivement se rapprocher : « Nous demeurerons ici encore aujourd'hui, lui écrivit-il, et ne ferons demain qu'une petite journée pour donner autant de moyen de nous rejoindre à la partie qu'il vous plaira d'envoyer. »

1. Aff. Étr., France, V. 287-72, *Correspondances* : *Gazette* du 12 mars 1641. N° 23. De Nuremberg, 4 février 1641 ; de Wurtzbourg, 8 février 1641.

La ville de Nuremberg donne libre entrée aux officiers français, et fait porter aux soldats tout ce qu'ils demandent en payant. Guébriant tient à la plus stricte discipline. Il est interdit aux soldats d'exercer la moindre hostilité dans le pays ; on leur fait rendre des chevaux qu'ils ont pris *Gazette* du 9 mars 1641, n° 25.

Banner assiégea Cham pour la forme, mollement, sans enthousiasme, dépêchant courrier sur courrier à Guébriant pour lui exprimer ses craintes et l'attirer de son côté. Guébriant ne bougea pas. Banner en vint alors à le supplier de ne pas s'éloigner, et secrètement écrivit au comte de Nassau et à Oehm de venir avec leurs régiments. Encore une fois il essayait de corrompre les Weimariens. Cette correspondance entre les deux généraux se faisait par l'intermédiaire d'un officier en lequel Banner avait une grande confiance, M. de Geritz, aide de camp de Guébriant. Ainsi s'écoulaient des jours précieux, le désaccord régnant entre les deux chefs d'armées, au détriment des affaires générales.

Banner ayant su, et de vive voix et par écrit, que l'ennemi cherchait à se mettre entre eux : « Je vous prie de m'avertir sans délai en quelle façon vous avez résolu de me soulager du fardeau qui me va presser, mandait-il le 13 février, de Cham, à M. de Guébriant ; si vous croyez de me pouvoir ôter de dessus les épaules une partie de l'ennemi par une diversion, et comme vous pensez le pouvoir effectuer, ou bien, ce qui serait le meilleur, si vous pouviez trouver moyen de vous rejoindre à moi avec votre armée et me rendre l'assistance nécessaire. » Depuis 14 jours il n'a ni nouvelles ni avis de Guébriant : il le prie donc d'écrire en toute diligence. Il est d'autant plus nécessaire de se réunir que Goltz et Broy ont l'intention de tomber ensemble sur les Suédois [1]. Guébriant répond qu'il juge également une jonction fort à propos, et qu'elle aura lieu si Banner veut remonter par la Naab et par Auerbach, tandis que lui-même longera le Mein pour se poster à Kulmbach [2].

Banner est toujours dans les transes. L'ennemi avance ; rien ne dit qu'il attaquera plutôt les Suédois que les Français, mais il est certain qu'il cherche à séparer les alliés. Le feld-maréchal jette encore toute la respon-

1. Archives Rotrou, V. II-7. Banner à Guébriant ; Cham, 13 février 1641. *Ibidem*, V. II-6. Guébriant à Banner ; Schweinau, 7 février 1641.
2. Arch. Rotrou, V. II-7 *bis*. Guébriant à Banner (sans date).

sabilité de la séparation sur Guébriant et les Directeurs ; Dieu est témoin qu'il n'en fut jamais partisan. Il réclame donc une nouvelle jonction, l'entrée en Bohème par Éger ou plus en deçà vers la Forêt de Bohème. Il espère ainsi, dit-il, « redresser ce qui est en danger, et... remettre toutes nos affaires en leur... état. » Mais il faut agir vite [1]. Guébriant réplique qu'il le secourra volontiers s'il se met en un poste où ce soit possible de le faire [2]. De nombreuses lettres s'échangent entre les deux chefs d'armée, continuellement sur ce même thème : Banner, d'une part, cherchant toujours à faire retomber sur Guébriant et les Directeurs la faute grave de la disjonction, et à les attirer en Bohème ; Guébriant, de l'autre, acceptant une nouvelle union, mais sous condition de s'éloigner de la Bohème, afin de ménager aux Français une communication avec le Rhin et la possibilité d'une retraite vers l'ouest [3].

A Schwabach, l'armée royale se trouvant dans un pays ruiné, et les partis envoyés jusqu'à Rothenbourg, sur la Tauber, ayant constaté une extrême misère dans toute la région, Guébriant prit sa marche dans l'évêché de Bamberg ; ce qui avait l'avantage de le rapprocher de Banner. Il établit son quartier général à Bamberg même, et logea ses troupes dans les environs [4].

Bientôt il s'aperçut que là encore les ressources étaient restreintes. « Le manque de vivres pour les

1. Arch. Rotrou, V. II-8. Banner à Guébriant ; Cham, 16 février 1641.

2. Arch. Rotrou, V. II-9. Guébriant à Banner (sans date).

3. Arch. Rotrou, V. II-10. Guébriant à Banner (sans date ; *Ibidem*, V. II-11. Banner à Guébriant (sans date ; *Ibidem*, V. II-14. Du même au même, 27 février 1641 ; *Ibidem*, V. II-25. Du même au même ; 25 mars 1641.

4. Taupadell loge à Kitzingen, au sud de Schweinfurt ; Rosen, à Hammelbourg ; Nassau, à Hassfurt, au nord-ouest de Schweinfurt. Le général Gild'haze défend Schweinfurt (*Gazette* du 30 mars 1641, n° 36. De Nuremberg, 8 mars 1641 ; *Gazette* du 6 avril 1641, n° 39. De Wurtzbourg, 9 mars 1641. *Gazette* du 23 mars 1641, n° 32. De Nuremberg, 3 mars 1641).

On venait d'enlever Hassfurt, ayant des magasins organisés par les Impériaux et contenant du blé et du vin.

L'évêque de Bamberg traite avec les Français pour l'évacuation de sa ville, et propose « une notable somme d'argent ».

(*Gazette* du 6 avril 1641, n° 40. De Bamberg, 15 mars 1641.)

hommes et les chevaux y est tel que nous ne pouvons espérer d'y demeurer longtemps », écrivait-il au ministre[1]. De Bamberg, il se livrait à des reconnaissances offensives, lorsque, le 13 mars, lui parvint une dépêche du maréchal, datée du 9, annonçant l'envoi du général-major Königsmarck. Chargé d'instructions verbales, le comte de Königsmarck arrivait en effet, et, par tous les moyens, essayait de le persuader de rejoindre Banner pour entrer en Bohême, ou, en cas de refus, d'aller en Misnie. Mais ce fut inutile[2].

La position de Guébriant était alors terrible. Non seulement ses rapports avec le feld-maréchal étaient extrêmement tendus, mais une sédition éclatait dans les troupes weimariennes, compliquée d'un différend entre les colonels allemands et les Directeurs. Les régiments de Nassau, de Oehm et de Russworms se mutinèrent sans que leurs colonels eussent tenté de les en dissuader : les deux premiers, pour n'avoir pas été logés dans la ville de Bamberg, le troisième, pour n'avoir pas été soldé. Ils enlevèrent leurs étendards aux officiers, et se rangèrent en bataille se disant prêts à passer à l'ennemi. Les autres troupes suivirent bientôt leur exemple. Un groupe d'officiers se rendit chez M. de Choisy, intendant de l'armée du Roi : le colonel Muller prit la parole, dit qu'il ne pouvait plus répondre des soldats, et exigea grossièrement les montres dues. Choisy, ne pouvant les payer que de mots, employa avec eux tous les artifices qui lui vinrent à l'esprit. Loin de se calmer, les officiers l'avertirent que, faute de paiement, il n'y aurait plus de sûreté pour les représentants du Roi à l'armée. Choisy courut chez Guébriant. Sous peine de voir toute l'armée en rébellion, il fallait au plus vite réprimer de telles insolences. Le 26 février, Guébriant réunit tous les officiers qui s'étaient rendus chez M. de Choisy. Il fixa sur Muller,

1. Aff. Étr., Allemagne correspondance. V. 16-109, et Arch. Rotrou. Guébriant à (de Noyers) : Bamberg, 22 février 1641.

2. Arch. Rotrou. V. II-17. Guébriant à de Noyers ; Bamberg. 8 mars 1641 : *Hist. du maréchal de Guébriant* par Le Laboureur ; 27 février du calendrier *Julien* ; 9 mars du *Grégorien*.

dit Le Laboureur, « un regard plein de colère et de feu, lui imprima un respect tremblant qui passa de lui à ses compagnons, et tous ensemble baissèrent la vue comme des criminels qui attendent leur jugement ». Puis il leur dit : « Doutiez-vous, Messieurs, de la fidélité de M. de Choisy, et croyiez-vous que nous nous entendions ensemble pour vous détourner l'argent de vos montres ? Ne savez-vous pas qu'il n'en est point arrivé de France depuis celui que vous avez reçu ? Pensiez-vous que la force nous en ferait trouver pour vous contenter, et jusques à présent a-t-il été besoin d'en venir jusques à ce point d'insolence de demander la solde avec menaces ?... Si c'est pour tenter mon courage, vous vous deviez adresser à moi pour voir de quelle façon j'étais capable d'entendre vos belles propositions... Ceux qui ont du respect et de l'affection au service du Roi s'accommodent à ses affaires. Il n'y a que vous, colonel Muller, et ces autres, de mal intentionnés ; aussi vous assurai-je que vous ne vous pourrez jamais relever de la réputation que vous avez perdue et que votre honte accroît l'honneur des pauvres soldats qui patientent plus généreusement, et qui se confient en la parole du Roi et sur les assurances que je leur en donne. Votre emportement mériterait un châtiment plus exemplaire si son impunité pouvait entretenir la sédition que vous avez préméditée ; mais je suis bien aise de vous remettre en état de le réparer et de connaître qu'il n'y avait que vous d'assez téméraire pour se charger d'une si odieuse commission. Que nul de vous ne soit désormais si osé que de perdre le respect que vous devez au Roi et à ceux qui vous commandent de sa part[1]... »

1. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur.

Dix fois par an, après des revues dites : *Montres*, l'intendant des finances soldait officiers et soldats. L'opération s'appelait : *faire la montre* (Édit du 15 janvier 1629). Le mois de montre était de 36 jours.

On lit dans l'édit de 1629 : « Le soldat, par ses services, pourra monter aux charges et offices de compagnie de degré en degré jusqu'à celle de capitaine, et plus avant, s'il s'en rend digne. »

Hist. de l'Infanterie de France, V. 1-343, par le lieutenant-colonel Belhomme ; *Mémoires du comte de Souvigny*, par le baron L. de Contenson, V. I-44.

Les officiers alléguèrent que, seules, les souffrances de leurs soldats les avaient poussés à cette extrémité, et affectèrent un regret plus ou moins sincère. Leurs réclamations étaient certainement fondées, mais ils avaient employé des formes absolument incorrectes, que la discipline interdisait de tolérer.

En écrivant à M. de Noyers pour lui raconter les faits graves qui venaient de se passer, Guébriant lui demandait 6.000 francs qu'on pourrait envoyer par mer et débarquer en Ost Frise, d'où ils viendraient par les quartiers de la landgrave, et 2 ou 3 régiments de cavalerie qu'on enverrait par l'Alsace. Faute de quoi on ne pouvait rien promettre de considérable, ni même espérer conserver les troupes actuelles, « n'y ayant que jalousie, hayne et contradiction entre les Directeurs, et ne s'accordant jamais que pour choquer et contrarier le général-major Taupadell, estant de plus les uns et les autres sans aucune authorité sur les troupes [1] ». Trois jours après, Guébriant demande à M. de Noyers de lui accorder un congé [2].

Le 16 mars, il réclame un général pour commander l'armée d'Allemagne, « les affaires et principalement de guerre, comme vous savez mieux que moi, monsieur, ne pouvant jamais être ni sagement, ni sérieusement conduites par plusieurs personnes indépendantes les unes des autres. Je ne parle point ici de l'inquiétude où nous sommes, M. de Choisy et moi, pour n'avoir aucune nouvelle de la troisième montre... N'ayant aucune nouvelle de vous, ni quand, ni par où vous faites état de nous envoyer le secours, qui nous est absolument nécessaire, y ayant encore six semaines ou deux mois jusques aux herbes, tout ce qu'il y a entre le Mein et la Thuringe étant ruiné, comme aussi toute la Wétéravie », il n'y aurait rien de mieux que de suivre l'avis de Banner et d'aller en Misnie, d'où l'on saurait lui venir en aide au besoin. L'on pourrait ainsi favo-

1. Arch. Rotrou, V. II-13, et cité par Le Laboureur. Guébriant à de Noyers ; Bamberg, 24 février 1641.

2. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-122, et cité par Le Laboureur. Bamberg, 27 février 1641. Lettre en partie chiffrée.

riser les desseins du duc de Brunswick-Lunebourg, occupé au siège de Wolfenbuttel. Étant en Misnie, on donnerait plus facilement la main au secours venant de France ; on recevrait aisément les ordres de la Cour. Guébriant insiste sur la permission de se rendre en France, pour aussi peu de temps que voudra Richelieu. « J'ose vous assurer que je trouverai bien moyen d'apporter à mon retour quelque avantage aux affaires d'Allemagne [1]. » M. de Choisy, n'ayant pas de chiffre lui permettant de parler en toute liberté des récentes affaires, propose à Chavigny d'aller conférer avec lui [2].

La décision du général de Guébriant est prise : on ira d'abord à Neustadt, où se trouvent les troupes de Rosen, et, de là, on entrera en Misnie par la Forêt de Thuringe.

Alors éclate un différend entre les colonels weimariens et les Directeurs : les colonels blâment hautement Nassau et Oehm, qu'ils disent vendus aux Suédois. Pour éviter un fâcheux conflit, M. de Guébriant est obligé de s'interposer. Il les fait comparaître, et, prenant un visage irrité : « Messieurs, dit-il, ma condition serait bien misérable si j'avais à vous rendre compte de tout ce que je délibère dans les conseils avec messieurs les Directeurs. Si les colonels devaient avoir cet avantage sur ceux qui les commandent, d'approuver leurs résolutions ou de les condamner, j'aimerais mieux être le dernier colonel de cette armée que de la commander ; j'en aurais moins de peine et plus d'autorité. L'on vous a laissé toute entière celle qui appartient à vos charges ; mais puisqu'elles ne vous ont jamais donné droit d'entrer dans les conseils, vous en avez encore moins d'examiner et de juger ce qui s'y résout. C'est pourquoi, j'ai à vous dire que je ne souffrirai jamais que vous y soyez appelés, et que vous n'apprendrez rien de nos résolutions que par les ordres que vous aurez de les exécuter [3]. »

1. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-138, et cité par Le Laboureur. Guébriant à de Noyers ; Bamberg, 16 mars 1641.
2. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-124. Choisy à Chavigny; Bamberg, 27 février 1641.
3. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur.

Les colonels s'empressent alors de faire remarquer qu'ils n'ont rien à reprocher à MM. de Guébriant et de Choisy, mais bien aux Directeurs seuls, colonels comme eux, dont ils sont traités avec mépris et qui n'écoutent pas leurs observations concernant l'armée. Oehm et Nassau ne répliquent rien : les esprits se calment ; les choses en restent là. Guébriant vient encore de tirer les Directeurs d'une mauvaise situation.

Pendant qu'à l'armée d'Allemagne se déroulaient ces événements, le baron d'Oysonville, lieutenant du roi à Brisach, commissaire général de la police des troupes, sous-ordre du général d'Erlach, était aux prises avec les Impériaux. Les châteaux de Willsted, d'Ortenbourg, de Stansfenberg, de Gegenbach, villes et bourgs de la vallée de la Kinzig, occupés depuis longtemps par les ennemis, tombaient en son pouvoir. Bien que défendue par la compagnie de cavalerie, de cent hommes, du gouverneur d'Offenbourg, la ville d'Oberkirch est enlevée. Non seulement le margraviat de Baden-Durlach, mais encore les margraviats voisins et une partie du Wurtemberg étaient mis à contribution [1]. De son quartier général de Willstedt, Oysonville essaya de correspondre avec Rosen et Taupadell opérant à proximité de lui. Mais bientôt le général-major Gild'haze, qui commandait sur le Rhin et le Neckar jusqu'à l'arrivée du général Gleen, nommé lieutenant de l'Empereur dans ces parages, entrait dans le margraviat de Durlach avec 2.000 hommes tirés des garnisons impériales, espérant en chasser les Français [2]. Non seulement Oysonville ne jouissait pas d'une absolue tranquilité auprès d'un ennemi assez entreprenant, mais encore il souffrait dans ses rapports constants et de plus en plus délicats avec les représentants de Suède en Alsace, Mokel et Moser. « Si vous estes joinct à monsieur le maréchal Banier, écrivait-il à Guébriant, je

1. *Gazette extraordinaire* du 28 mars 1641, n° 35.

2. *Gazette* du 13 avril 1641, n° 44. De Durlach, 29 mars 1641 ; de Cologne, 2 avril 1641.

vous supplie de luy faire scavoir que Mokel et Moser se comportent avec des insolences estranges avec nous en ce pais, et qu'un de ces jours nous serons obligez de faire pis, de rompre toute intelligence[1]. J'ay vescu avec de très grandes civilitez et courtoisies avec eux, et je leur ay rendu des services effectifs lorsqu'ils m'en ont requis, comme des lettres que j'ai de l'un ou de l'autre peuvent tésmoigner... » Puis, au sujet de Mokel : « Si cette insolence ne régardoit que ma personne, j'en serois desjà bien vangé, mais comme elle offense le respect que ce maistre coyon doit au Roy, j'attendz que ses supérieurs y mettent la main pour l'intérest de Sa Majesté... » Faisant ensuite allusion à l'antipathie que Guébriant ressentait pour le résident de Suède, il ajoutait ironiquement : « J'estime que c'est un de vos bons amis, c'est pourquoi je vous le recommande, s'il vous plaist[2]... »

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 111-1, et Arch. Rotrou. Oysonville à Guébriant ; Willstedt, 15 mars 1641 ; *Gazette* du 9 mars 1641, n° 26. De Bade, 24 février 1641.

2. On avait des difficultés de toutes sortes avec Mokel. Par ordre de Richelieu, M. de Noyers écrit à d'Erlach de se plaindre de lui à l'ambassadeur de Suède. Mokel refuse de relâcher le marquis de Bassompierre, interné à Benfeld par ordre du duc Bernard de Weimar, et que l'on voulait échanger. De Noyers, dans sa lettre à d'Erlach, dit : «.... un nommé Mockel, résident de Suède audit Benfeld, lequel paraît fort mal intentionné aux affaires et intérêts du Roy, ne perdant point d'occasion de favoriser les ennemis et de faire le pis qu'il peut contre nous, soit en semant de mauvaises nouvelles, soit en refusant de petites assistances que l'on peut tirer de Benfeld, comme de vivres et d'autres choses en payant, qui peuvent être mutuelles... » Il fait aussi difficulté de rendre 4 canons que le duc Bernard a fait fondre des deniers de Sa Majesté. (Aff., Étr., France, V. 838-100. De Noyers à Erlach ; Paris, 8 mars 1641.)

Oysonville jouissait de la confiance royale. Il fera un inventaire des biens vacants, tant particuliers qu'ecclésiastiques en Alsace, Brisgau et Sundgau, et en rendra compte au Roi pour qu'il en dispose. Il étudiera la valeur des monnaies ; comme elle n'est pas bien réglée, les soldats y perdent beaucoup. Il visitera les places d'Alsace et du Montbéliard, pour en réorganiser les garnisons. Il y a des abus dans la levée des contributions aux pays d'Alsace, Brisgau, Sundgau et Montbéliard. Les gouverneurs de ces places exigent des contributions, et « les font monter à telle somme que bon leur semble et les appliquant à leur profit particulier au lieu de les employer à l'entretènement des garnisons desdites places suivant l'intention de Sa Majesté. » Aussi M. d'Oysonville, « lieutenant au gouvernement de Brisach et commissaire général à la police des troupes en l'étendue dudit

Le 21 mars, l'armée franco-weimarienne se dirige vers Gemunden et Neustadt en Franconie. A peine en route, Guébriant apprend que le général suédois Schlang est défait à Neunbourg et que l'ennemi passe l'Altmühl avec toutes ses forces pour attaquer Banner[1]. Banner, en même temps, l'avertit qu'il se voit obligé d'abandonner Cham et de battre en retraite par Bischoffstein et Kaaden en Bohême sur Annaberg en Saxe, et le supplie d'accourir.

Si les Français avancent, l ennemi, au lieu de suivre Banner, pourrait bien se tourner contre eux, et leur couper toute retraite. N'importe! malgré les torts du feld-maréchal envers lui, le comte de Guébriant n'envisage que le bien général : il vole à Cobourg, et de Cobourg à Hof, à travers les montagnes, les soldats ayant de la neige jusqu'aux genoux. En arrivant à Greiz en Saxe, on lui dit que Banner atteindra Zwickau le lendemain ; il tourne aussitôt de ce côté[2].

Les événements s'étaient en effet brusqués depuis la séparation des armées de France et de Suède. Banner, marchant vers la Bohême, avait attaqué Cham au passage. Intimidé par le feu ou corrompu, le commandant avait livré la place, et, à Straubing où il s'était réfugié avec huit cents hommes de la garnison, il fut saisi par ordre de la Cour de Vienne, condamné à mort pour lâcheté, et exécuté. Mal gardé, mal renseigné, ne se doutant pas de l'approche des ennemis, jouissant

gouvernement... » s'occupera de régler les contributions et en dressera un état pour chaque province.

Arch. hist., Guerre, V. 63-509. Le Roi à Oysonville ; Saint-Germain, 6 mars 1641 ; *Ibidem*, V. 63-511. Le Roi à Oysonville ; Saint-Germain, 7 mars 1641 ; *Ibidem*, V. 63-516. Ordre du Roi à Oysonville ; Saint-Germain, 7 mars 1641 ; *Ibidem*, V. 63-524 *bis*. Le Roi à Oysonville ; Saint-Germain, 7 mars 1641 ; *Ibidem*, V. 63-531. Le Roi à Oysonville ; Saint-Germain, 9 mars 1641 ; *Ibidem*, V. 64-372 *bis*. Le Roi à Erlach ; Saint-Germain... avril 1641.

1. Neunbourg, sur la Schwarzach, au nord-ouest de Cham.

2. *Hist. du règne de Louis XIII*, par M. Le Vassor ; *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat ; *Mercurio de Vittorio Siri* ; Aff. Étr., France, V. 287-72-73, *Correspondances* : lettres de Guébriant des 22 février et 16 mars 1641 ; Aff. Étr., France, Allemagne correspondance, V. 16-151, et Arch. Rotrou ; cité par Le Laboureur. Guébriant à de Noyers ; Gera, 7 avril 1641.

d'un répit trompeur, le feld-maréchal avait répandu son infanterie dans les vallées aux alentours de son quartier général, et envoyé — suprême imprudence — sa cavalerie en Bohême pour y lever des contributions.

Pendant ce temps, l'Empereur, loin de rester inactif, concentrait le gros de ses forces à Nuremberg. Piccolomini rassemblait ses troupes à Kelheim, et les passait en revue. Il avait 12.000 chevaux et 8.000 fantassins, auxquels se joignirent bientôt 4.000 hommes tirés des garnisons, sous les ordres du général Gleen. Le tout se faisait vite et sans bruit. Il franchit ensuite le Danube à Donauwerth et à Kelheim, sur des ponts qu'il avait construits, puis le Regen, et s'arrêta devant Schwandorf pour examiner les Suédois[1].

C'est alors que le général Schlang, tout en ralliant les garnisons du Haut-Palatinat pour les amener à Banner, est surpris aux environs de Schwandorf. Gaspard de Mercy court à sa poursuite, et l'oblige à pénétrer dans Neunbourg. Schlang, qui espère être secouru par le feld-maréchal, répond à la sommation de se rendre qu'il exécutera le nouveau parlementaire ayant semblable mission ; on ne croit pas à cette menace ; l'archiduc Léopold lui envoie derechef un trompette, et Schlang, homme de parole, le fait fusiller. Piccolomini canonne la ville : les murailles et les tours s'écroulent ; l'indomptable Schlang répare les brèches durant la nuit, se défend toujours avec l'espoir de l'arrivée d'un prochain renfort : mais Banner, inquiété lui-même par Gleen, ne peut se dégarnir. Schlang est donc réduit à ses propres ressources. Il repousse cinq assauts furieux, essaie par deux fois de se dégager l'épée à la main, et, durant trois longs jours, couronne les murs d'enceintes ruinés, croulés, inutilisables désormais à la défense, se battant à coups de pierres parce qu'il n'a plus de poudre. Alors lui parvient la nouvelle que Banner va se jeter en Bohême. A quoi bon résister quelques heures de plus et sacrifier inutilement

1. *Gazette* du 6 avril 1641, n° 39. De Donauwerth, 12 mars 1641.

des vies humaines! Shlang offre donc la reddition de la place à la condition de pouvoir se retirer librement. L'archiduc Léopold refuse, et ne reçoit qu'à discrétion Neunbourg et ses heroïques défenseurs — 3.500 hommes, presque tous vétérans allemands, qui entrent aussitôt au service de l'Empire[1].

Neunbourg enlevé, les Impériaux marchent rapidement sur Cham. Gleen, renforcé des troupes des comtes de Broy et de Borneval, ayant 5 à 6.000 cavaliers, essaie d'entourer les Suédois. Brusquement le feld-maréchal Banner lève son camp, brûle Cham, abandonne presque tous ses bagages, encloue ses lourdes pièces, et fuit vers la Bohème[2]. L'archiduc et Gaspard de Mercy pensent le tenir à chaque instant : Piccolomini a pris des routes latérales à travers le Voitland pour atteindre le premier Eger et couper la retraite des Suédois. Mais Banner accélère l'allure malgré la fatigue excessive des troupes : les chevaux des voitures abandonnées servent à porter les hommes qui ne peuvent pas suivre. Il échappe aux ennemis, grâce à son agilité et à la connaissance qu'il a des lieux pour y avoir fait auparavant la guerre. C'est une inattaquable position qu'il occupe momentanément pour faire reposer ses troupes harassées ; c'est une marche accommodée avec un art extrême a l'étroitesse des passages et à la traversée d'un pays de montagnes : c'est une arrière-garde solidement constituée qui déjoue les projets de l'ennemi, sème des abatis sur la route, l'arrête : ce sont des mousquetaires intrepides qui défendent successivement des points jusqu'à ce que l'armée ait pris une avance convenable.

Au passage de l'Eger, qui se trouve démesurément grossi par la fonte des neiges, les difficultés paraissent tout d'abord insurmontables ; mais, avec le plus beau dévouement, la cavalerie suédoise soutient l'effort de l'ennemi jusqu'au transbordement complet de l'infante-

1. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur ; *Gazette*, n° 46. De Francfort, 7 avril 1641 : Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-159 ; lettre adressée à M. du Maurier, conseiller d'État, à Paris ; Cassel, 10 avril 1641.

2. *Gazette* du 27 avril 1641, n° 48. De Ratisbonne, 2 avril 1641.

rie, de l'artillerie et du bagage sur des bateaux : ensuite elle se jette à la nage[1].

Entre Pressnitz et Annaberg, il s'en faut d'une demi-heure que les ennemis n'arrivent à temps pour occuper un défilé, couper la route et anéantir les Suédois en les attaquant et sur la droite et sur la gauche en même temps.

Ainsi fut traversé le nord-ouest de la Bohême ; ainsi atteignit-on Annaberg puis Zwickau, le 29 mars. Depuis Cham la distance avait été franchie en dix jours. Sans bruit les Impériaux retournèrent au Danube, où leurs bagages les attendaient[2]. Le feld-maréchal venait d'opérer une mémorable retraite.

De Greiz, le comte de Guébriant expédie à Banner le colonel de Rosen pour lui annoncer son approche, et, le lendemain 30 mars, il se présente à Zwickau avec les Directeurs. Le maréchal les reçoit très bien ; on boit ensemble ; on se congratule ; la joie d'avoir échappé à un grand péril et de se retrouver perce visiblement. Mais, vers la fin de l'entrevue, la belle humeur de Banner s'altère tout à coup — un caprice. — Il se plaint à Guébriant de la séparation dernière, cause de ses désastres et du malheur de Schlang[3] ; Guébriant rejette sur le maréchal la faute de la séparation ; la conversation prend une tournure aigre. On s'entend encore moins dans la discussion sur le cantonnement des troupes. Guébriant voudrait occuper le pays entre la Saale et l'Elster jusqu'à Naumbourg et Gera : le maréchal refuse ; les têtes s'échauffent ; on s'en rapportera à la décision des quartiers-maîtres des deux armées : l'on se quitte froidement.

1. *Gazette* du 27 avril 1641, n° 46. De Prague, 30 mars 1641.
2. *Ibidem*.
3. L'ambassadeur de Suède, Salvius, voulait aussi que la séparation de Guébriant ait été la cause du malheur de Schlang. « Il a esté pourtant contraint d'en advouer d'autres que je luy ay marquées, dit le comte d'Avaux, et de demeurer d'accord avec moy que ce n'est pas la faute de M. le comte de Guébriant si l'on enlève un quartier de l'armée de Suède... »
Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 113-1. D'Avaux à Guébriant ; Hambourg, 27 avril 1641 ; cité par Le Laboureur.

A peine Guébriant est-il rentré chez lui, arrive un quartier-maître suédois le priant, de la part de Banner, de se contenter du Voitland et du nord du Haut-Palatinat.

Guébriant éclate de colère et réplique qu'on se moque de lui en proposant un pays dont une partie est ruinée et l'autre occupée par les ennemis, qu'il saura faire respecter les droits des Franco-Weimariens, qu'il entend être traité plus civilement désormais, faute de quoi il n'assistera plus les Suédois en danger. Puis, dès le lendemain, il quitte Zwickau, revient à Greiz, et, de là, commande à ses quartiers-maîtres d'aller faire les logements dans le pays qu'il avait proposé à Banner d'affecter aux troupes royales, entre la Saale et l'Elster. Rosen et deux régiments accompagneront les quartiers-maîtres avec ordre de faire exécuter ses ordres par la force, si les Suédois y mettaient obstacle. Gera et Eisenberg n'osèrent fermer leurs portes aux Franco-Weimariens; Naumbourg, occupé par les Suédois, refusa de laisser entrer les quartiers-maîtres.

Alors, de Gera, le 4 avril, M. de Guébriant écrivit au feld-maréchal : « Monsieur, nous avions envoié nos Quartiers-Mestres avec deux régimens pour loger l'Armée de Sa Majesté ; mais aians trouvé que vos gens en deçà de la rivière de l'Elster avoient déjà occupé par leurs Sauvegardes ou Troupes les lieux où nous croions pouvoir accommoder les nôtres, nous avons tous ensemble pris résolution de vous prier de donner ordre ausdites Sauvegardes ou Troupes qui sont sur la Saal et en deçà de l'Elster de nous quiter lesdits lieux : Sans quoy, monsieur, nous vous déclarons ne pouvoir plus long-temps arrêter l'Armée en ces lieux et être obligez, pour sa conservation, de nous éloigner de vous. Que si cette nouvelle séparation aporte quelque préjudice aux affaires des Couronnes et à l'avancement de la cause commune : Nous protestons devant Dieu et devant les hommes qu'à vous seul en devra être imputé le blâme, pour n'avoir voulu, ni par le passé ni à présent, garder aucune égalité dans les quartiers. C'est de quoi, monsieur, nous ne manquerons pas d'informer vérita-

blement les intéressez et de faire connoitre l'extremité où nous a pensé jetter ce mauvais traitement que nous avions receu de vous, lorsqu'il a été question de vous secourir cette dernière fois. C'est ce que je vous prie de meurement considérer, de nous donner sur ce une prompte et catégorique réponse [1]... »

Le feld-maréchal répondit longuement, rejeta encore la responsabilité des événements passés sur Guébriant, mais donna l'ordre aux siens d'évacuer la ville de Naumbourg, et crut s'être acquitté ainsi de toute obligation à l'égard des Français.

Cependant le chef de l'armée royale, ayant satisfaction sur ce point, n'en continua pas moins une polemique bien inutile, et se contenta finalement de regretter qu'une personnalité comme Banner, digne de tant d'estime pour ses grandes actions passées, eût une attitude si mesquine.

« Je crois être obligé de vous dire, écrit M. de Choisy à de Noyers, que l'adresse et la conduite de M. de Guébriant ont été extrêmement nécessaires pour conserver jusques à ce jourd'huy les choses en état qu'elles sont... La *Gazette* nous a appris l'arrivée de M. de Longueville en Cour, dès la fin du mois de février, ce qui nous fait de jour en jour espérer les ordres de ce que nous aurons à faire, et attendre bientôt après un général et un secours, qui peuvent rendre les affaires du Roi plus florissantes en Allemagne qu'elles n'ont jamais été [2]... »

De Naumbourg, quelques jours après, Guébriant et Choisy rappelaient à de Noyers leur triste situation. Il faut envoyer de l'argent pour les montres de l'armée, « composée de troupes étrangères qui servent plus par intérêt que par affection ; » mais surtout le besoin d'un gros renfort de troupes se fait sentir. Guébriant demande instamment d'être relevé de fonctions lui donnant « un embarras d'esprit » qu'il ne se croit plus en état de

1. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur.
2. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-152. Choisy à de Noyers ; Gera, 6 avril 1641.

supporter, et réclame un général d'armée, capable, par son prestige et son autorité, d'en imposer aux officiers de tous grades. Ceux-ci ne s'entendent pas : Taupadell et les Directeurs sont au plus mal ensemble. Ni lui-même ni M. de Choisy n'osent trancher le différend, de crainte de se rendre odieux à tel ou tel parti : ils se contentent donc « de les remettre les uns et les autres à l'avis d'un général et de plâtrer leurs dissensions et discordes sans oser entreprendre de les accommoder, ayant peur de faire pis en voulant bien faire[1] ».

Écrivant le même jour à Sublet de Noyers, Choisy démontrait aussi la nécessité d'envoyer au plus vite un général, de l'argent et du renfort. Au sujet de Taupadell, il entrait dans un certain détail. Ce général était mal avec Rosen, Oehm et Nassau. Resté souffrant à Gera, que l'on a quitté pour loger à Naumbourg, il fit dire à Guébriant et à Choisy qu'il ne pourrait plus vivre sans avoir la liberté de la fonction de sa charge, et qu'il préférait, pour ne pas troubler les affaires du Roi en Allemagne, marcher de nouveau à la tête de son régiment. A quoi il lui fut répondu d'attendre l'arrivée d'un général, « qui, par son autorité, mettrait chacun en son devoir ». « Le début du différend de ces messieurs, disait Choisy, provient de ce que les trois, en qualité de Directeurs, prétendent que le général-major ne peut donner aucuns ordres qu'ils ne soient résolus par eux ou par le conseil. » Loin de voir les choses ainsi, Taupadell se moqua devant eux de leur directoriat. Puis M. de Choisy ajoutait : « Mais, monsieur, je crois être encore obligé à vous dire que quelque général que le Roy puisse envoyer ici, quelque argent que Sa Majesté puisse employer au paiement de ses troupes et quelque gratification qu'Elle puisse faire aux particuliers, que, de tout cela, Sa Majesté et Son Éminence auront peu de satisfaction, si le renfort ne nous arrive : M. de Longueville en sait, sur ce sujet, plus que moi[2]. »

1. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-161, et Arch. Rotrou. Guébriant à de Noyers ; Naumbourg, 13 avril 1641 ; cité par Le Laboureur.

2. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-163. Choisy à de Noyers. Naumbourg, 13 avril 1641.

Sur ces entrefaites, le comte de Guébriant reçoit diverses dépêches de la landgrave Amélie et de son conseil, répondant à l'annonce de la nouvelle jonction des Français et des Suédois. C'est l'espérance exprimée de voir l'armée du Roi « rabattre l'orgueil et la gloire », dont les Impériaux sont « enflés pour le succez qu'ils ont eu contre le colonel Schlang » ; c'est aussi le désir que Français et Weimariens fassent « teste aux ennemis » et que tous les alliés restent en une parfaite union « absolument nécessaire dans la conjoncture présente, où il s'agit de maintenir les affaires du bon parti en Allemagne ou de leur donner une dangereuse face ». Quant aux troupes du landgraviat, disent ces dépêches, elles sont épuisées par les fatigues éprouvées durant l'hiver ; et cependant ne vont-elles pas avoir à lutter dans la Westphalie contre Hatzfeld qui commencera la campagne dès le 15 avril, suivant une lettre interceptée par le comte d'Eberstein ! Les Hessois auraient alors sur les bras un ennemi puissant, dont l'effectif pourrait monter à 10.000 hommes ; ils devraient néanmoins, comme le désire Guébriant, se maintenir en relation avec les Franco-Suédois. Aussi la landgrave engage-t-elle les alliés à faire d'extrêmes efforts pour maintenir les Impériaux, « vous le proposant, dit-elle à Guébriant, comme le seul moyen qui peut divertir la ruine commune de nos armées et la décadence entière de tout l'état de nos affaires[1] ... » De son côté, le comte d'Avaux essayait d'obtenir des princes de Brunswick et de Lunebourg qu'ils missent quelques troupes à la disposition des deux Couronnes, malgré leur siège de Wolfenbuttel et la nécessité de garder leurs frontières[2]. Un peu plus tard, en juin, Guébriant

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 112-1, et Arch. Rotrou; cité par Le Laboureur. La landgrave de Hesse à Guébriant ; Cassel, 8 avril 1641 ; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 112-3, et Arch. Rotrou ; cité par Le Laboureur. La landgrave de Hesse-Cassel à Guébriant ; Cassel, 13 avril 1641 ; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 112-5, et Arch. Rotrou; cité par Le Laboureur. MM. du conseil de Mme la landgrave de Hesse à M. le comte de Guébriant ; Hildesheim, 19 avril 1641.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 113-3. D'Avaux à Guébriant ; Hambourg, 11 mai 1641 ; cité par Le Laboureur.

expédiait le sieur de Geritz pour traiter de la question avec cet ambassadeur, qui lui-même en conférait sans retard avec Salvius : l'affaire fut portée en Suède, où « le baron de Rorté, écrivait d'Avaux, y fera les offices et instances convenables pour procurer quelque satisfaction à MM. les ducs de Brunswick et de Lunebourg[1] ».

Le 10 avril, le comte de Guébriant établit son quartier général à Naumbourg. Banner répandit ses troupes entre la Saale et la Mulde jusqu'à Halle ; le pays se trouvant ruiné, les troupes suédoises s'étendirent, le 5 mai, dans les évêchés de Halle et d'Halberstadt. Guébriant franchit alors la Saale sur des bacs, à son confluent avec l'Unstrut, cantonna ses troupes entre ces deux cours d'eau, et mit son quartier général à Mucheln[2].

Les Impériaux occupaient Eger, Hof, Adorf, Œlsnitz et Auerbach.

1. Bibl. Nat., 500 Colbert V. 113-5. D'Avaux à Guébriant ; Hambourg, 16 juin 1641.

2. Le Roi, comme preuve de satisfaction de sa conduite, nomme le comte de Guébriant capitaine et gouverneur de la ville et du château d'Auxonne, charge devenue vacante par la mort du marquis de Senecey (Saint-Germain, 10 avril 1641).

Henri de Bauffremont, marquis de Senecey, gouverneur d'Auxonne et de Mâcon ; mestre de camp du régiment de Piémont ; tué à la bataille de Sedan, le 6 juillet 1641, sans avoir été marié. Fils de Henri de Bauffremont, baron de Senecey, mort en 1622, et de Marie-Catherine de La Rochefoucauld, duchesse de Randan, première dame d'honneur d'Anne d'Autriche, morte en 1677 à 89 ans. Le marquis de Senecey avait un frère, Louis, comte de Randan, qui mourut à la même bataille de Sedan, et une sœur, Marie-Claire, mariée à Gaston de Foix, comte de Fleix, qui sera tué au siège du fort de Mardick en avril 1646.

Arch. Nat., O. 1.8.-176 verso. *Provision* de gouverneur d'Auxonne pour le comte de Guébriant.

Auxonne place frontière de Bourgogne « importante au bien et seureté de nostre Estat ».

Arch. Nat., O. 1. 8.-177-177 verso-178. Dépêches du Roi à cette occasion.

A la mort de Guébriant, le gouvernement d'Auxonne sera donné à M. du Plessis-Besançon (Léonard Besançon, sieur du Plessis, maréchal de bataille en les camps et armées) ; Arch. Nat., O. 1. 8.-178 verso.

Les fatigues de la guerre, les soucis continuels, la bonne chère avaient littéralement épuisé le feld-maréchal. Il fut bientôt à toute extrémité. Guébriant courut le voir, et sortit de chez lui tout perplexe : s'il vient à mourir — et rien ne laisse espérer qu'il en réchappe, les médecins n'en ayant pas bonne opinion — on se trouvera en bien mauvaise situation, les deux armées restant sans généraux. Quel désordre en résultera-t-il en présence d'un ennemi « puissant et sage[1] ? » Il est donc urgent, écrit-il à de Noyers, de pourvoir aux affaires d'Allemagne par l'envoi d'un général, d'un secours en hommes et en argent ; « sans quoy il n'y a pas lieu d'en attendre rien de bon ; pardonnés moy, Monsieur, sy je me rends importun à touttes occasions sur ce faict, mais je vous suis trop obligé pour manquer de vous informer de chose de telle conséquence[2] ». Le duc Georges de Brunswick mourait le 12 avril. Sa veuve en donnait avis, et témoignait quelque disposition à demeurer ferme dans le parti ; néanmoins Guébriant jugeait plus sûr de lui dépêcher Choisy pour lui faire comprendre qu'elle ne pouvait « trouver l'avantage de son fils que dans l'alliance du Roi[3] ».

Après une journée de route, Choisy rencontra les ambassadeurs de la duchesse de Brunswick, auxquels s'étaient joints ceux de la landgrave de Hesse, allant à cette occasion trouver Banner et Guébriant, et, dit il, « chargés à peu près des mesmes choses pour lesquelles je faisois le voyage ». Choisy rebroussa donc chemin, et les entendit promettre à Guébriant « la continuation de leurs bonnes volontés ». On les traita « splendidement », et l'on ne manqua pas de leur faire constater la parfaite union qui régnait parmi les alliés. A la duchesse, l'on promit d'aider à reprendre Wolfenbuttel qu'elle assiégeait. Il en résulta un traité que lui fit signer M. de Choisy, et, malgré les menaces de Picco-

1. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-173. Guébriant à (de Noyers) ; 26 avril 1641.

2. Arch. Rotrou, V. II-65. Guébriant à de Noyers ; Michelstadt, 2 mai 1641 ; Aff. Étr., France, V. 287-73-74. Lettres de Guébriant.

3. *Ibidem.*

lomini de brûler tous les États de Brunswick dans le cas où elle ne romprait pas avec les Franco-Suédois, elle s'engageait, ainsi que la landgrave Amélie, à joindre ses troupes à celles des alliés. Dans une lettre à de Noyers, qu'il écrivait à propos de son voyage écourté, Choisy redisait l'importance qu'il y avait à recevoir de suite un général, des troupes et de l'argent, étant réduit à emprunter à des particuliers pour faire subsister l'armée, affaiblie outre mesure par les privations[1].

Impériaux et Bavarois n'hésitent pas à profiter de la maladie de Banner et de la mort du duc Georges. Ils vont d'abord inutilement attaquer les anciens cantonnements, et les trouvent tous vides. Le général-major Rosen leur barre momentanément la route avec trois régiments, les oblige à se répandre le long de l'Elster et à s'arrêter à Zeitz. A peine y sont-ils installés, que Borneval jette un pont sur la Saale près de Weissenfels. Sous la protection de 800 mousquetaires et malgré les Français, il réussit dans son opération, s'empare d'un faubourg fortifié, construit hâtivement deux redoutes, établit son canon sur une éminence. Guébriant accourt ; en même temps que lui se montre Piccolomini avec des renforts. Les ennemis ont de plus gros effectifs, mais cette constatation n'impressionne pas le comte de Guébriant, qui reprend le faubourg, enlève les redoutes, rompt le pont. La conservation de la ville est de faible importance, la Saale étant guéable en divers endroits ; Guébriant se résout donc à s'éloigner du côté d'Halberstadt, qui possède de bons magasins et de quoi nourrir les troupes pendant deux mois (mai). Les plaintes que ce pauvre maréchal de camp adresse à Sublet de Noyers se croisent avec une lettre que lui adresse ce dernier en date du 24 mai. « Ma plume refuit le papier lorsque j'entreprends de vous écrire, dit le secrétaire d'État. Elle sait que je vous en dois de si longs arrérages qu'elle a honte de se produire n'ayant pas de quoi payer ; mais enfin, sans vous

1. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-175. Choisy à de Noyers ; Mindstadt, 1er mai 1641.

occuper à lire des compliments, le cœur est à vous et je suis assuré que c'est ce que vous demandez. » Il annonce ensuite quelques bonnes nouvelles : M. de Tracy, muni d'argent, est en route pour l'armée ; Longueville fera passer un secours en Alsace, auquel se joindront les troupes du Brisgau ; quant à la mesintelligence entre les officiers : « Vous jugez, dit-il, aussi bien que nous qu'il faut la presence d'une main puissante et également agréable pour y porter remède... » Puis : « Je ne vous parle point de vos intérêts parce que vous devez être assuré que je ne négligerai jamais aucune occasion de les ménager à votre avantage... » Et : « Je viens au pauvre M. de Choisy, qui, étant seul de sa profession en vos quartiers, me semble plus à plaindre qu'aucun de nos amis. Je ne vous cèlerai point que je fais mon possible en cette considération de le retirer de son ostracisme ; mais ce ne sera pas sans en substituer un autre, pour ne vous pas laisser seul de votre bande, et sans consolation, au milieu de tant d'occasions qui s'en présentent tous les jours, auxquelles les plus forts esprits ont besoin d'un ami, dans le sein duquel ils puissent déposer leurs ennuis. » Du reste, M. de Tracy s'en va « pleinement instruit de l'état de toutes les affaires et nouvelles de deçà[1] ».

Avec cette lettre, Guébriant en recevait une du Roi, l'assurant de la disposition dans laquelle il était « de porter puissamment les affaires d'Allemagne et de mettre son armée en état de faire de grands progrès[2] ».

Le 20 mai, à quatre heures du matin, mourait à Halberstadt le feld-maréchal Banner, que la fièvre rongeait depuis le 30 mars[3]. A l'annonce de cet événement, le général

1. Bibl. Nat., 509 Colbert, V. 108-81, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Rueil, 24 mai 1641 ; cité par Le Laboureur.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-55, et Arch. hist., Guerre, V. 64-563. Le Roi à Guébriant ; Abbeville, 30 mai 1641 ; cité par Le Laboureur.

3. *Gazette* du 15 juin 1641, n° 66. De Leipzig, 25 mai 1641 ; *Hist. du règne de Louis XIII*, par M. Le Vassor ; *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat ; *Hist. du maréchal de Guebriant*, par J. Le Laboureur.

de Guébriant vint camper sous les murs de la ville.

« M. le comte de Guébriant, écrivit le Roi le 25 juin, j'ay eu très grand desplaisir d'apprendre le déceds du sieur Bannier, comme d'une personne que j'estimois beaucoup pour sa valleur et pour qui j'avois une bonne volonté particulière. La couronne de Suède a perdu en luy un grand chef de guerre, et je croy que dans cet accident il est très à propos de fortifier tous les officiers de l'armée suédoise, affin d'y maintenir la mesme vigueur qui y a esté jusques icy. Je ne doutte point que toutes les forces de ladite couronne ne viennent de touts costés la joindre pour soustenir les affaires communes, et mesme que ma cousine la Lantgrave de Hesse et mon cousin le Duc de Lunebourg ny contribuent tout ce qui leur sera possible. Sur quoy je leur escris présentement et vous fais aussi la présente pour vous dire que vous faciés de vostre part avec mes troupes que vous commandez et par vostre bonne conduitte tout ce que vous pourrés pour empescher qu'en cette conjoncture il arrive aucun inconvénient fascheux et préjudiciable à ladite cause commune[1]... »

Jean Gustafson Banner, d'une famille ancienne et marquante, était né en 1596 à Diursholm, province d'Upland, en Suède. Encore en bas âge, il tomba du haut d'une fenêtre sans se faire aucun mal, et aux personnes accourues pour le ramasser et stupéfaites de le trouver intact, il prétendit avoir été supporté dans sa chute par un beau jeune homme ; aussi le roi de Suède, en y faisant allusion, aimait-il à lui répéter qu'il avait été miraculeusement conservé pour de grandes destinées. Chambellan de Gustave-Adolphe tout d'abord, il embrassa fort jeune le métier des armes, devint officier de cavalerie, suivit le roi en Prusse, s'y conduisit avec prudence, cherchant à se faire remarquer par son courage. Il gravit ainsi rapidement les échelons de la hiérarchie militaire En 1630, il était général. A Leipzig, il commandait l'aile droite de l'armée royale, et Gus-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-56. Le Roi à Guébriant; Abbeville, 25 juin 1641, et Archives Rotrou ; cité par Le Laboureur.

tave-Adolphe dit ce jour-là qu'après Dieu c'était à lui qu'il devait la victoire. Il fit le blocus de Magdebourg et s'en empara, suivit le roi en Bavière et s'y distingua. Blessé à Nuremberg, il n'assista pas à la bataille de Lutzen, en 1632, où périt Gustave-Adolphe. Il voulut alors rentrer en Suède avec les dépouilles royales ; mais le chancelier Oxenstiern parvint à l'en dissuader, préférant utiliser ses talents exceptionnels aux intérêts suédois en Allemagne. La bataille de Nordlingue perdue, le maréchal Horn prisonnier, Banner, nommé maréchal de camp général, rassembla les troupes restées dans le nord de l'Allemagne, et dès lors, tint d'une main ferme le commandement difficile de ces hordes plus ou moins disciplinées. Wittstock et Chemnitz, cinq ou six autres grandes batailles, trois belles retraites où se déployèrent ses qualités remarquables de chef : l'une en Poméranie devant le comte de Gallas avec 14.000 hommes contre 40.000 ennemis ; l'autre extrêmement périlleuse à Erfurt ; celle du Haut-Palatinat à travers la Bohême, que nous venons de tracer, et couronnant la plus brillante carrière : tels sont les points très saillants de la vie de cet illustre homme de guerre suédois, qu'on aimait appeler un *second Gustave-Adolphe*. Les sièges n'étant pas de mode en Allemagne, il n'en fit pas de considérable. Etre maître de la campagne, ruiner l'armée ennemie et conserver la sienne, fut constamment son but. En cela, il imitait Bernard de Saxe-Weimar. Banner sut profiter des leçons de Gustave-Adolphe, qu'il rappelait beaucoup par ses éminentes qualités guerrières. La fortune lui sourit et lui procura la plus enviable renommée.

Il ressemblait physiquement à son défunt roi au point que, plus d'une fois, on les confondit. Il était de constitution robuste, très actif, travailleur, colère jusqu'à traiter parfois rudement des princes et des généraux ; prudent à la guerre, doué d'un coup d'œil sûr, versé dans l'art militaire. Sa décision prise, il exécutait avec rapidité. Assez satisfait de lui-même, il aimait à se vanter, et ne détestait pas les flatteurs. Il répétait volontiers qu'il ne livrait rien au hasard, qu'il prévoyait

et raisonnait tout ; aussi parvenait-il à le faire croire à la troupe : le soldat avait une aveugle confiance en lui, le tenait pour infaillible, rejetant même les événements malheureux sur la fatalité, restant persuadé que son général n'aurait pas pu différemment agir. L'ascendant qu'il exerçait sur les officiers supérieurs de son armée était tel qu'il en vint à ne même plus leur faire part de ses desseins. Il se rendit aussi tout à fait indépendant du *Conseil de Suède*, se jugeant mieux informé des événements de près, que ce conseil, de loin. Le général Torstenson et quelques autres chefs essayèrent de réagir, mais il leur en montra sèchement l'inutilité, et prudemment ils se le tinrent pour dit.

Banner prônait le secret dans la préparation et la conduite de l'action, et ne craignait pas de blâmer l'attitude des Français et des Impériaux, qui, toujours sans initiative, attendaient les ordres de leur Cour ou délibéraient en conseil. Gallas et Piccolomini, disait-il, auraient eu des succès contre lui, avec leurs effectifs constamment supérieurs aux siens, s'ils avaient joui d'une liberté d'action, et sans la fâcheuse mode de la Cour de Vienne de changer trop souvent ses généraux, dont les derniers arrivés avaient le plus de créance. Il faut, disait-il encore, conserver dans leur emploi ceux qui servent depuis longtemps dans un pays ; car ils y ont acquis des connaissances et une expérience que les nouveaux venus ne peuvent avoir qu'à la longue, et après avoir compromis la situation. Il jugeait aussi que les officiers servaient mieux, par habitude, dans leurs corps lorsqu'ils y étaient anciens, les plus récents les surpassaient-ils même en qualités militaires.

Il apportait une minutieuse attention à la subsistance et à l'entretien des soldats, au choix de leurs cantonnements, et, par là, acquérait leur confiance et se les attachait. Cependant il tenait essentiellement à la discipline, et leur défendait la maraude et le pillage : « Ils se débanderaient tout de suite, et je n'aurais plus que de la canaille ; leur accorder le pillage des villes, c'est vouloir les perdre à plaisir. » Il savait blâmer les généraux qui, pour leur seule réputation, ne craignaient

pas de sacrifier la vie si précieuse de leurs hommes. Les Allemands dressés par lui étaient, à son avis, les meilleurs troupiers du monde. Avec les officiers, il frayait très peu. « Il ne faut pas, expliquait-il, que tant de gens aient part au secret des affaires ; cela les rend moins respectueux... Je ne m'accommode point de ces volontaires de qualité ; ils veulent être trop considérés, et les exemptions des devoirs de la discipline militaire, qu'on ne peut se dispenser de leur accorder, sont d'un pernicieux exemple et gâtent tous les autres. » Il punissait sévèrement, quelquefois même des corps entiers.

Banner eut autant d'autorité que Gustave-Adolphe en Allemagne et dans l'armée suédoise, disposant des charges et des gouvernements des places, non seulement dans les pays conquis par lui, mais encore en Poméranie. Seul vis-à-vis de lui le général Torstenson se trouvait dans une situation particulière, ayant reçu du feu roi lui-même la charge de lieutenant général de l'artillerie. Il laissait une très grande autorité à ses généraux, au point de leur donner le droit de grâce sur les criminels.

Son goût pour la dépense était grand ; bien qu'il eût cent mille livres de rente — somme considérable à l'époque — provenant de son gouvernement et de ses charges, et qu'il se défrayât quand même de tout sur les pays occupés, il ne laissa que 200.000 richedales en mourant, après dix ans de commandement en Allemagne.

Malgré ses fréquents démêlés avec les Français, il estimait le caractère de Guébriant au point de conseiller, avant de mourir, aux officiers généraux suédois d' « écouter ses conseils comme ceux du plus grand capitaine qui fût dans leur parti », écrira Le Laboureur ; ce fut à lui qu'il laissa sa vaillante épée. Il confia, jusqu'à l'arrivée de son successeur, le commandement de l'armée de Suède aux généraux-majors Adam Pful, son beau-frère, Arfurth Wittenberg, commandant la cavalerie suédoise, et Charles-Gustave Wrangel, Allemand, chef de l'infanterie[1].

1. *Gazette* du 22 juin 1641, n° 69. D'Halberstadt, 29 mai 1641 ; *Hist.*

Le feld-maréchal Banner succombait à quarante-cinq ans. Sa carrière militaire, des mieux remplies, eut un éclat considérable. Sa mort causa des impressions diverses : les alliés en redoutèrent les conséquences ; les Impériaux, qui « tremblaient au seul bruit de son nom », eurent une lueur d'espoir et résolurent d'agir.

A Stockholm, le 15 septembre 1641, les plus grands honneurs sont rendus aux dépouilles mortelles du feld-maréchal. Deux régiments d'infanterie ouvrent la marche funèbre. Puis : 600 drapeaux et cornettes gagnés par le défunt ; ses armoiries tenues par 16 gentilshommes ; le cercueil que portent alternativement 40 colonels et officiers supérieurs ; Gustave Banner, fils unique du regretté chef de l'armée d'Allemagne, dans sa onzième année, seul, à 10 pas derrière le corps ; les

du maréchal de Guébriant, par J. Le Laboureur ; *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat ; *Hist. du règne de Louis XIII*, par M. Le Vassor.

Charles-Gustave Wrangel, fils d'Hermann Wrangel, général suédois, naquit le 13 décembre 1613 à Skokloster (Upland). Dès son jeune âge, il montra du goût pour la carrière des armes, et fit ses premières campagnes avec son père. Gustave-Adolphe l'emmena en Allemagne comme officier de ses Gardes. A la mort du roi, il servit sous Bernard de Saxe-Weimar, puis sous Banner, et donna des preuves de grande valeur. En 1644, l'amiral suédois Flemming, après une sanglante action contre les Danois, fut bloqué à Frédricsort, alors appelé Christianpriis, dans le Sleswig. Torstenson lui dépêcha Wrangel, auquel Flemming, blessé à mort, remit son commandement. Avec une remarquable audace et sans trop de pertes, Wrangel traversa l'escadre ennemie et ramena la sienne à Stockholm. Bientôt après il portait un coup terrible aux Danois entre les îles Laaland et Femern. Après la paix de Brœmsebro signée en août 1645, il reprit un commandement sur terre. Chef de l'armée suédoise en Allemagne, en remplacement de Torstenson accablé d'infirmités, il opéra souvent de concert avec Turenne. Un peu plus tard, il fit la guerre en Pologne et envahit le Danemark.

Grand amiral de Suède, feld-maréchal, comte de Sylfnitzbourg, sénateur, il fut comblé de biens et d'honneurs ; il obtint d'éclatants succès sur terre et sur mer, et fut un des hommes les plus remarquables qu'ait produit la Suède, un de ses plus grands capitaines.

En 1674, quoique infirme, il accepta le commandement de l'armée de Poméranie. Mais, à peine entré en campagne, il tomba plus malade et s'alita ; les Suédois essuyèrent de graves échecs. Wrangel se retira dans sa terre de Spiker, île de Rugen. Il y vivait en repos, quand un jour, on l'avertit que les vaisseaux ennemis étaient en vue. Retrouvant son ardeur guerrière, il voulut aussitôt aller les reconnaître. Cette imprudence le tua — juillet 1676. Il eut de belles funérailles à Skokloster, sa ville natale.

deux frères du défunt et le margrave de Bade-Durlach, son beau-frère, sur le même rang ; tous les parents : la veuve, comtesse de Bade-Durlach ; la fille et les sœurs ; la reine de Suède, précédée de ses 24 gentilshommes ordinaires, suivie de toutes les princesses et dames de la Cour ; le sénat du royaume ; la noblesse, etc.

On dépose le cercueil dans le temple ; un docteur retrace, dans une émouvante oraison funèbre, les exploits du guerrier à la « grande satisfaction de toute l'assistance, qui apprit alors en détail, dira le *Mercure français*, ce qu'elle n'avoit sceu que sur des relations fort légères ». Pendant que le corps du vainqueur de Wittstock et de Chemnitz descend dans le caveau, les régiments d'infanterie exécutent des salves, les canons du château et du port tonnent à l'envi.

La cérémonie terminée, la reine Christine offre, au logis même du défunt, « un superbe festin » aux personnages qui ont rendu les derniers devoirs à celui que pleure la Suède [1].

1. *Mercure français*, 1641, p. 324 et suivantes.

CHAPITRE VIII

VICTOIRE DE WOLFENBUTTEL (1641)

I. Indiscipline des troupes. — Mort du rhingrave Jean-Louis. — Les Brunswickois assiègent Wolfenbuttel. — *L'archiduc Léopold et Piccolomini s'avancent pour faire lever le siège.* — *Guébriant accourt et décide les Brunswickois à combattre.* — *Préliminaires de l'action.* — *Bataille de Wolfenbuttel.* — Mésintelligence entre Français et Suédois. — Situation générale peu brillante. — Le duc Charles de Lorraine à Saint-Germain. — Il signe puis rompt un humiliant traité.

II. Attaque de Dorsten par les Impériaux. — Les Suédois refusent leur concours. — Succès de Piccolomini. — Situation déplorable de l'armée d'Allemagne. — Tout y manque à la fois. — Guébriant demande un congé. — Désordre. — Les princes de Brunswick abandonnent la cause. — Hardiesse des ennemis. — Guébriant les attaque. — Le comte de Nassau et le colonel Muller sont tués. — De Noyers entrevoit pour Guébriant les fondements d'une grande fortune. — Le duc de Brunswick traite avec l'Empereur à Goslar. — Difficultés de Guébriant. — Il demande son rappel. — Les affaires semblent s'arranger tout à coup. — *Notice sur Torstenson.* — Il arrive. — Il cherche à entraîner Guébriant vers la Bohême. — Séparation des armées. — Guébriant arrive sur le Rhin. — Il est créé *lieutenant général et chevalier du Saint-Esprit.* — Les conseils de Chavigny.

I

Avant le décès du feld-maréchal Banner un vent d'indiscipline soufflait déjà dans les rangs suédois ; on essayait de persuader aux Allemands, qui formaient le gros de ses troupes, qu'Allemands et non Suédois, ils devaient fidélité à l'Empereur. L'autorité de Banner et le respect qu'on lui vouait maintenaient ceux-ci dans le devoir ; mais, dès qu'il fut mort, la pression s'exerça de plus belle, et, à la tête des meneurs, se vit un homme

d'un esprit distingué et d'un caractère entier, le colonel Mortagne, ayant sur les troupes un prestige fait de l'estime que lui accordait le défunt maréchal. Mortagne ligua les colonels entre eux, cherchant à leur persuader de ne pas recevoir le général qu'enverrait la Couronne de Suède. Guébriant eut beaucoup de mal à déjouer ces basses intrigues et à maintenir l'ordre dans les rangs. A peine le calme était-il revenu parmi les Suédois que les têtes s'échauffèrent chez les Weimariens. Rosen et Taupadell restèrent en dehors de ces menées ; mais les comtes de Nassau et de Wittgenstein ainsi que le colonel Muller se montrèrent ardents et poussèrent les choses rapidement à l'extrême. Il leur fut aisé de trouver un écho parmi les soldats mal payés, auxquels on devait plusieurs montres. Encore une fois Guébriant, grâce à sa haute personnalité, son adresse et son énergie, devint maître de la situation. Tout rentra dans l'ordre momentanément.

Après avoir passé la Saale, les Impériaux étaient allés camper à Egeln sur la route d'Halberstadt. Les Bavarois s'étant avancés, le 27 mai, non loin de Quedlinbourg, le rhingrave Jean-Louis, lieutenant-colonel de cavalerie sous les ordres de Taupadell et prince d'une remarquable intrépidité, fonça sur leurs coureurs, les rompit, les mit en déroute, et fut tué dans l'action. Les Weimariens à la tête desquels il marchait cherchèrent à venger sa mort, mais tombèrent dans un guet-apens, et, malgré des efforts surhumains pour se dégager, durent mettre bas les armes. Frappé de leur héroïsme, Piccolomini les congédia tous quelques jours après — noble et juste hommage rendu par un homme qui s'y connaissait en bravoure. — Quedlinbourg ouvrit ses portes aux Bavarois.

Guébriant résolut d'agir contre Piccolomini avant l'arrivée du renfort qu'amenait l'archiduc Léopold. Il engagea donc encore les ducs de Lunebourg à se joindre à lui avec 3.000 chevaux et 1.000 fantassins. La crainte des Impériaux leur fit tout promettre, et le comte de Guébriant, après avoir passé trois semaines à Halberstadt, se rendit le 2 juin, à Oschersleben, où le

lieutenant général Klitzing lui amena en tout et pour tout un renfort de 1.300 cavaliers, au lieu des 4.000 hommes promis ; néanmoins il n'osa pas trop se plaindre, car le Brunswick était alors travaillé par les agents de l'Empereur en vue d'un traité. Il logea Rosen dans Oschersleben, avec 4 régiments de cavalerie, et crut pouvoir élargir ses cantonnements pour faciliter la subsistance ; mais 3.000 cavaliers sous Piccolomini apparurent subitement, espérant enlever Oschersleben de vive force. Rosen put résister à cette impétueuse attaque. Aussitôt Guébriant concentra ses troupes et s'établit en observation — son quartier général à Kniztyidam, au bord d'un marais — soupçonnant les vues de l'ennemi contre Halberstadt ou contre les assiégeants brunswickois de Wolfenbuttel. Ceux-ci, hantés par de semblables craintes, lui envoyaient, le 14 juin, de nouveaux émissaires pour le supplier d'approcher au plus vite.

A la pointe du jour, le 17 juin, le comte de Guébriant vint en personne examiner les travaux d'attaque de Wolfenbuttel. M. de Choisy dépêchait en même temps vers de Noyers. On est dans une grande nécessité, disait-il, ne pouvant satisfaire aux dépenses. Ce n'est pas qu'elles aient été excessives depuis le départ de M. de Longueville ; elles sont, au contraire, bien faibles pour l'entretien de l'armée. Avec l'aide de ses amis, il a payé jusqu'ici, s'est engagé, a fait travailler à la confection de vêtements sur son crédit personnel. Il a donc besoin d'argent, au risque de faire banqueroute [1].

Impériaux et Bavarois se préparaient en effet activement à faire lever le siège de Wolfenbuttel, dont le général Pappenheim s'était emparé en 1627, seule place que l'Empire possédât encore dans le cercle de la Basse-Saxe. Le colonel baron de Rauschenberg la défendait pour les Austro-Bavarois, et, quoique représenté à la diète de Ratisbonne, le Brunswick la faisait assiéger par le général Klitzing depuis l'hiver. Imitant

1. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-221. Choisy à de Noyers; Knitzvidam, 18 juin 1641.

en cela Pappenheim, ce général avait construit une digue qui barrait l'Ocker, en aval de la ville, pour s'emparer de celle-ci en la noyant : mais il n'avait pas encore réussi lorsque Wahl apparut au sud de Wolfenbuttel.

Son armée reconstituée, l'archiduc Léopold, ayant résolu, en mai, de secourir Rauschenberg, 12.000 Bavarois, formant avant-garde, sous les ordres du feld-maréchal comte Joachim-Christian de Wahl, s'étaient donc avancés subitement le long de l'Ocker. Klitzing dut alors se retirer au nord, faire des retranchements sur les hauteurs du Linberg, et attendre l'arrivée des secours.

L'archiduc et Piccolomini, partis de nuit le 24 juin, accouraient avec le gros des Impériaux pour anéantir Klitzing avant la jonction des alliés. La nouvelle en parvint au camp français le 26. Guébriant tint conseil le lendemain avec les Directeurs weimariens et les hauts officiers de Suède. A l'unanimité l'on résolut de marcher ; une heure après le camp était levé.

On avança de jour et de nuit. Le 28, de grand matin, Guébriant et Königsmark franchirent l'Ocker au nord de la place, et se postèrent vis-à-vis de la digue. Quatre heures après, l'archiduc et Piccolomini arrivèrent aussi et campèrent sur une hauteur, à l'opposé et face à Wolfenbuttel, dont le canon se fit entendre pour les fêter.

A cette vue, les Brunswickois furent saisis de terreur. Pourquoi avaient-ils accepté de combattre ! Et pêle-mêle, abandonnant forts et retranchements, ils se précipitèrent au milieu des Franco-Weimariens, répandant la confusion dans les rangs. On eut alors un étrange spectacle. Le prince Jean, landgrave de Hesse-Darmstadt et général de l'armée de Lunebourg, qui dirigeait les opérations du siège, le général Klitzing, son lieutenant, les ambassadeurs de Brunswick allèrent, dans leur incompréhensible affolement, jusqu'à proposer de se retirer de Wolfenbuttel, et trouvèrent même un écho favorable parmi certains officiers suédois. Il y eut aussitôt rumeur dans le camp français. Guébriant fit grand bruit, criant à la honte et au déshonneur, ran-

geant autour de lui Français, Weimariens, Suédois pour essayer de représenter à ceux de Lunebourg et de Brunswick les conséquences de pareille lâcheté. « Il ne s'agit plus ici, messieurs, de la prise de Wolfenbuttel et de la conservation du Brunswick, s'exclamait-il avec feu, il s'agit de toutes nos conquêtes, il s'agit de notre vie si nous l'estimons plus que notre honneur. Il y va des affaires générales et de la réputation de nos maîtres et de la nôtre. C'est ici le champ décisif de notre estime et de la sûreté de notre parti ; nous y devons faire en gens de bien, et notre courage nous y doit faire chercher une grande victoire ou bien une mort glorieuse... Ma résolution était d'y combattre, et, à présent, j'y veux mourir avec les Français et les Weimariens, et je crois que messieurs les Directeurs suédois seront dans la même intention. Je me tiens assuré qu'ils ne nous abandonneront pas, et je m'en vais de ce pas avec eux dans le fort de la digue. Cependant fuyez si vous voulez fuir; mais fuyez vite si vous voulez vous mettre à couvert et sauver, non plus votre pays, mais vos vies que vous aimez tant, et qui vous sont plus chères que votre réputation, votre patrie, le service et le salut de vos princes. Si l'on vous demande où sont vos alliés, dites qu'ils sont demeurés à Wolfenbuttel, et que vous cherchez à vous mettre en sûreté pendant qu'ils se font égorger pour assurer votre retraite, pour garder le corps du maréchal Banner qui est encore ici, et pour empêcher que vous ne soyez poursuivis. Dites encore qu'ils n'ont pas voulu abandonner un siège de huit mois que vous aviez formé, et que toutes les forces des confédérés sont exposées, pour les affaires du Brunswick et pour la conquête d'une place si nécessaire à votre patrie, qui n'en veut plus parce qu'il faut combattre pour recevoir le fruit de vos travaux sur le terme d'un heureux enfantement. » Les Brunswickois se laissèrent persuader.

L'archiduc avait également assemblé les chefs de son armée, leur promettant une victoire infaillible, qui assurerait leur repos et permettrait de se payer avec gloire de tant de longues souffrances.

Après avoir reconnu les Impériaux, Guebriant jugea qu'ils ne pourraient rien entreprendre que sur le grand fort gardant la digue à l'est, et défendu par une brigade lunebourgeoise. S'ils enlevaient ce fort, ils pourraient aisément détruire la digue destinée à noyer la ville et imposer ainsi la levée du siège. Au contraire, cette digue maintenue en état, la ville devait fatalement capituler, comme elle y avait été réduite par le général Pappenheim. Il envoya donc son propre régiment et celui de Melun à proximité du fort avec ordre d'y entrer au besoin pour le sauver coûte que coûte.

L'ennemi traversa Wolfenbuttel afin de se trouver, comme les alliés, sur la rive gauche de l'Ocker. Guébriant et les principaux chefs français, weimariens et suédois restèrent plusieurs heures sur une éminence à examiner ses mouvements, essayant de percer ses desseins, et acquirent l'impression qu'il voulait simplement entrer plus avant dans le pays, aller droit à Hildesheim, ruiner le Brunswick, sans engager une action décisive. Ils se trompaient. Profitant de ce que l'arrière-garde des Impériaux était encore sur la rive droite, seule, isolée, Taupadell et Nassau passèrent sur la digue avec 6 escadrons pour la charger, et furent vigoureusement repoussés ; Guébriant y courut, mais cette arrière-garde s'enfonça dans la ville pour y trouver abri.

L'archiduc Léopold et Piccolomini perdirent alors leur temps à détruire, au sud de la ville, les tranchées de siège qu'avaient faites les troupes de Lunebourg, accordant ainsi au comte de Guébriant et à Königsmark la faculté de s'installer fortement à côté du général Klitzing, sur la hauteur du Linberg. La gauche des alliés s'appuyait à l'Ocker et à un fort ; leur flanc droit touchait un bois, près du village de Fümmelse. Sur leur front, ils élevèrent à la hâte des retranchements et creusèrent des fossés. A gauche, étaient les Brunswickois, sous les ordres du landgrave Jean de Hesse-Darmstadt et de Klitzing ; au centre, les Franco-Weimariens, sous Guébriant ; à droite, les Suédois, avec Königsmark, ayant en sous-ordre le général-major

Wrangel et le colonel Mortagne. Dans les rangs se trouvaient les dépouilles mortelles du feld-maréchal Banner, recouvertes d'un drap noir, reliques vénérées qu'on ne savait où déposer en attendant leur transport dans les pays scandinaves.

La nouvelle circulait qu'un aigle d'une grandeur remarquable, portant une étoile sur le devant du corps, venait de planer sur Halberstadt, et de ce fait imaginaire les Impériaux tiraient un heureux présage. Animés d'intentions autrement agressives que ne le supposaient tout d'abord les alliés, ils tinrent un conseil de guerre. L'archiduc et Piccolomini jugèrent opportun d'attaquer, parce qu'ils avaient un effectif supérieur — 26.000 contre 20.000. — Le comte de Wahl fut d'un avis contraire, les alliés étant très solidement installés. François de Mercy, envoyé en reconnaissance, affirma, sa mission terminée, qu'il serait difficile de chasser les ennemis de leur position ; puis il ajouta que, si l'on persistait à vouloir livrer bataille, il serait bon d'exécuter une fausse attaque avec la droite et le centre contre les ouvrages des alliés, tandis que la gauche impériale, renforcée considérablement, aurait l'attaque principale contre le point faible des adversaires : leur droite. Ce plan fut adopté : on attaquera dès le lendemain. Piccolomini aura l'aile droite avec la cavalerie impériale ; l'archiduc, le centre ; Wahl et les Bavarois, la gauche. La nuit suivante, du 28 au 29 juin, le baron de Rauschenberg, défenseur de Wolfenbuttel, créé général depuis la veille, vint renforcer les Bavarois.

De grand matin, le 29 juin, les Impériaux se mirent en bataille. Leur gauche — armée de Bavière — ayant Rauschenberg pour guide, passa les marais et s'étendit le long du bois de Fümmelse, semblant vouloir déborder la droite des alliés. Aussitôt ceux-ci abandonnèrent leurs emplacements et se replièrent légèrement. Dans leur nouvelle position, un peu plus sur la hauteur, la gauche restait toujours appuyée à l'Ocker et la droite venait toucher un petit marais. Wolfenbuttel se voyait obliquement à gauche, et non plus, comme précédemment, en face.

Les alliés n'ont pas achevé leurs fortifications passagères ; les travaux ne consistent même encore qu'en lignes ébauchées, défendues par quelques pièces de petit calibre, et en un mauvais et vieux fossé bordé par endroits de buissons et d'arbrisseaux coupés. Cependant, à la vue d'ennemis, qui, après avoir glissé le long du bois de Fümmelse, avancent en bataille, Guébriant fait abandonner les outils et reprendre les armes. Il ne s'agit plus que de combattre ; l'attaque se fera, autant qu'on peut en juger, sur l'aile droite. Malgré le canon des alliés, qui incommode leur marche en avant, les ennemis restent calmes et dans le plus bel ordre. A bonne distance ils s'arrêtent. Le silence se fait alors dans les deux camps, absolu, solennel, comme pour marquer un instant de contraste avec l'infernal bruit des heures qui vont suivre ; le calme avant l'orage ; prélude d'une grande action. Voyant que la gauche ennemie a légèrement débordé leur droite à la faveur des bois, toutes les brigades suédoises passent le marais auquel s'appuie leur flanc, et coupent des branches afin d'arrêter par des abatis les charges de cavalerie.

Il est 9 heures du matin. Le centre et la droite des Impériaux n'ont pas encore dessiné la fausse attaque convenue. Sans attendre son exécution, Wahl et Gaspard de Mercy ont le tort de se jeter avec furie contre les Suédois. Tout d'abord ceux-ci tiennent ferme, puis leur célèbre régiment bleu, établi un peu en saillie des autres, ploie sous le nombre ; la première ligne recule à son tour. Königsmark se hâte de faire avancer les cavaliers weimariens, troupe d'élite s'il en fut, qui encadrent solidement le régiment bleu et le ramènent en avant. Le régiment de feu le maréchal Banner charge de flanc, et son ardeur fait croire à ceux devant lesquels se déroule ce spectacle sanglant que l'âme de l'ancien chef l'anime toujours. Par trois fois les Bavarois ont réussi à gagner la lisière des taillis couvrant à petite distance la droite des alliés, mais ils ne réussissent pas à rompre les Suédois de Wrangel et de Mortagne, et sont enfin rejetés jusqu'au bois de Fümmelse, aux

abords duquel ils se cramponnent et où se livre un rude combat. Avec quatre escadrons de cavalerie, Guébriant lui-même pénètre dans le bois qui est assez clair et leur détruit une brigade.

A midi seulement, l'archiduc Léopold et Piccolomini parurent sur le théâtre de l'action et prirent part à la lutte depuis longtemps engagée. Ne connaissant pas le terrain sur lequel ils devaient opérer, mal éclairés, ils s'étaient perdus durant trois heures. Avec trois brigades, Léopold avança sur le centre franco-weimarien, et lui fit abandonner ses retranchements ; une batterie de 12 pièces l'arrêta dans son élan, mais bientôt revenant avec des troupes fraiches, il lança 2 régiments de cuirassiers à l'assaut de la batterie. La mêlée fut terrible. Comme il devenait matériellement impossible de recharger les armes, on se battit corps à corps, à coups de crosses, à coups de piques.

Sur toute la ligne l'action avait atteint son maximum d'intensité. Le comte de Guébriant se montrait partout, entretenant l'ardeur, promettant le succès, faisant soutenir les uns par les autres, obéi par tous, bien que n'ayant pas le commandement en chef. Canon et mousqueterie décimaient l'ennemi, qui cependant se reformait toujours, qui toujours amenait de nouvelles brigades. Les charges succédaient aux charges ; le carnage devenait effroyable ; l'avantage sans cesse oscillait entre les deux camps. Tour à tour chacun supposait tenir la victoire, lorsque tout à coup on la vit indubitablement pencher du côté des Impériaux. Déjà Piccolomini avait ébranlé les Brunswickois, déjà une large brèche s'ouvrait dans les rangs franco-weimariens, quand le général Taupadell tomba sur le flanc droit des ennemis avec 3 brigades d'infanterie et 4 escadrons de cavalerie, jusque là restés en réserve derrière l'aile gauche. Les Autrichiens, éreintés par les marches et contre-marches du matin et par un si chaud engagement, plièrent alors.

Pendant ce temps les Bavarois se défendent toujours vaillamment sur la lisière du bois de Fümmelse. Il est 3 heures de l'après-midi. Tandis qu'ils ajustent à bout portant leurs coups meurtriers, tandis qu'en masse

leur infanterie s'approche à la faveur de ce bois, la cavalerie bavaroise, profitant d'une clairière, essaie de pénétrer dans le camp des alliés. Aussitôt la cavalerie suédoise, sous le général-major Königsmark et le comte de Hoditz, lui barre la route. Malheureusement Hoditz est blessé et doit quitter le champ de bataille; ses troupes hésitent. L'ennemi le voit, en profite les repousse, et paraît ainsi devoir s'assurer la victoire; mais, sur son flanc, tout à coup l'on aperçoit une masse grossissant à vue d'œil. C'est le brave Taupadell, qui, après avoir repoussé l'archiduc et Piccolomini sur la gauche, accourt avec 2 régiments de cavalerie [1]. Avec lui Guébriant retourne à la charge. Ils se ruent tête basse, rompent tout, nettoient le terrain. Königsmark saisit l'occasion, charge aussi, enfonce les colonnes bavaroises, et les refoule pêle-mêle dans les bois, qui les protègent encore contre une effroyable tuerie. L'infanterie ennemie n'a pas de bataillons de réserve, est mal couverte par ses pièces, dont la manœuvre est impossible dans un bois; sa résistance devient de plus en plus difficile contre un adversaire sans cesse renforcé et qu'anime le succès.

Durant ces minutes critiques, qui vont trancher le sort des deux partis, les Impériaux, revenus à la charge, essaient de se maintenir à leur aile droite, et resserrent les rangs à mesure que se font les vides. Cependant, averti du désordre qui se produit à l'aile gauche, Piccolomini court avec ses escadrons vers le bois pour rallier les troupes bavaroises, arrêter ceux qui fuient, sauver peut-être la situation compromise. Comme un éclair il a franchi la distance; il est là, rend confiance, rétablit l'ordre, et réussit à pousser encore les Bavarois en avant. Mais les troupes de Wahl sont épuisées par dix heures de combat et littéralement incapables de nouveaux efforts. Aucun espoir n'est plus de triompher avec elles; l'heure de la retraite inévitable a sonné; à la faveur du bois et couvertes par la cavalerie de Piccolomini, elles reculent donc sur Wol-

1. Le sien et le régiment de Nassau.

fenbuttel, vaincues, mais glorieusement vaincues. « Piccolomini s'est retiré en grande prévoyance, écrira-t-on d'Hildesheim, en ce qu'il n'a point du tout fait battre le tambour [1]. »

Alors, sur la ligne que les Bavarois avaient si brillamment défendue, l'on vit plus de 800 cadavres et pareil nombre de mourants, les uns sur les autres, affreux amas de chairs humaines, nobles restes de héros obscurs, victimes d'une guerre gigantesque dont ils ignoraient peut-être même la cause.

Il serait malaisé d'attaquer l'armée impériale qui a pris position contre la ville de Wolfenbuttel, sur une éminence, dont les abords sont commandés par un château [2]. Elle a peu de vivres, et l'on prévoit qu'elle n'y pourra demeurer. Il faut la laisser dans le recueillement qu'impose le souvenir d'une fatale journée, et savoir attendre. Du reste la ville est envahie déjà par l'inondation de l'Ocker, au point qu'on ne la traverse plus qu'en bateaux ; elle ne pourra bientôt plus tenir [3].

« Il ne s'est pas vu d'attaque, de mémoire d'homme, plus sanglante ni plus résolue de part et d'autre », écrira Le Laboureur, non sans exagération, quelques années plus tard.

Retenons cependant que le 29 juin 1641 fut une très rude journée. Tout d'abord on grossit les pertes des Impériaux ; on parla de 4.000 morts, 1.500 blessés et 2.000 prisonniers. « Le combat, écrit M. de Choisy, le 4 juillet, le combat ne se trouva pas si avantageux au bon parti que je vous avais représenté par ma relation, parce que les ennemis n'ont pas fait si grande perte qu'on l'a voulu persuader à Son Altesse de Lunebourg; mais il est plus glorieux aux armes du Roy qui y ont

1. Bibl. Nat., Clairambault, V. 384-460. Lettre d'Hildesheim, 19-9 juillet 1641.

2. *Hist. du règne de Louis XIII*, par M. Le Vassor ; *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat ; *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur ; *Mercurio de Vittorio Siri* ; Bibl. Nat., Clairambault, V. 384-392 et suiv. *Mémoire : Gazette de France* du 19 juillet 1641, n° 82. *Relation ; Ibidem* du 26 juillet 1641, n° 86. *Relation*.

3. Bibl. Nat., Clairambault, V. 384-460. Lettre d'Hildeshein, 19-9 juillet 1641.

contribué si utilement[1]. » Acceptons les chiffres donnés par le comte de Guébriant lui-même à sa femme, le 15 juillet ; ils concordent du reste avec d'autres renseignements[2]. Les ennemis eurent 2.000 morts et 1.500 blessés. On leur prit 45 drapeaux ou cornettes et 3 colonels. Les alliés comptèrent 200 tués et 500 blessés, dont le comte de Hoditz et le landgrave Frédéric de Hesse. « Sans la forteresse sous laquelle ils se sont retirés, nous leur eussions fait plus de mal », ajoute Guébriant.

La nouvelle de la bataille du 29 juin se répandit vaguement d'abord, mais avec une certaine promptitude. Les lettres parties de Wolfenbuttel ne tarissaient pas d'éloges sur le comte de Guébriant : « Tout le monde a vu ce qu'il a vallu à tout le party... » ; « Dans ce grand combat, il a esté en lieu d'où tout le monde ne revient pas bien sain, et avec autant de gloire que d'utilité... » Il s'est exposé continuellement sans être blessé, « s'est acquis une grande gloire et a rendu un service signalé... » ; on lui a obéi « par pure estime de ses mérites », bien qu'il n'ait eu nul droit au commandement suprême ; « il fit des merveilles ce jour-là, décidant à combattre et soutenant l'action de toute son énergie morale et physique[3] ».

La Cour apprend la victoire des alliés par voie de Hollande, et Sublet de Noyers, l'annonçant aussitôt au maréchal de Châtillon, emploie ces termes : «... la nouvelle estant de trop grande conséquence au service du Roy pour retarder d'un moment la satisfaction que

1. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-253. Choisy à de Noyers ; Hildesheim, 4 juillet 1641.

2. LE LABOUREUR : *Relation* de Roque-Servière ; camp de Gersen, 14 juillet 1641 ; *Gazette* du 19 juillet 1641, n° 82, et du 26 juillet 1641, n° 86. *Relations ;* Bibl. Nat., Clairambault, V. 384-459, V°, lettre de... à... ; du camp de Wolfenbuttel, 14 juillet 1641, et V. 384-460, lettre de... à... 15 juillet 1641 ; *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. LE LABOUREUR ; Guébriant à Mme de Guébriant ; camp de Gersen, 15 juillet 1641.

3. Bibl. Nat., Clairambault, V. 384-459 et 459 V°. *Extrait de diverses lettres.*

vous en aurez de l'apprendre[1]. » Le sieur de Rozière, gouverneur de Marsal, tient de Strasbourg que l'archiduc et Piccolomini auraient été entièrement défaits[2]. Les divers agents royaux installés en Alsace et à l'étranger sont renseignés plus ou moins exactement, plus ou moins rapidement. Le résident de Suède à Benfeld, Mokel, en a connaissance d'une assez plaisante façon[3]. « Nous avons eu ces jours passés de l'alarme dans ce pays, écrit-il à du Hallier, Gild'Haze ayant passé le Rhin à quantité de batteaux, près de Stollhofen, au marquisat de Bade, et s'estant avancé à l'improviste jusques à un village nommé Erstein, qui n'est qu'à une lieü d'icy sur le grand chemin de Strasbourg. Mais aussy subitement qu'il estoit arrivé, aussy inopinément il a rebroussé chemin, encor ce mesme jour-là, se retirant en haste et repassant le Rhin pour se mettre jusque dans Oberkich, où il est présentement... On avait remarqué, qu'ayant receu un mot de lettre dudit marquisat, il changea de visage et donna incontinent ordre à la retraite. Personne ne pouvoit scavoir la contenance de ladite lettre, mais la nuict passée j'ay eu un courrier, qui me portoit les advis d'un honestre homme de condition, lequel, arrivé hier au soir à Strasbourg et venant en poste de la comté de Waldeck, rapportait pour très certain que nos armées de Saxonie ayants esté aux mains avec les Impériaux et Bavarois les 29 et 30 juin, pas loing de Wolfenbuttel, les auroyent battus et obtenus une victoire très remarquable[4]... »

Dans la relation sur la victoire du 29 juin, qu'il adressait à Sublet de Noyers, Guébriant s'exprimait avec une extrême modestie et ne cherchait pas à s'attribuer la gloire de la journée. Cependant l'honneur lui en reve-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 121-80 V°.

2. Aff. Étr., Allemagne correspondance. V. 16-262. De Rozière à du Hallier, lieutenant général des armées du Roi, à Nancy ; Marsal, 14 juillet 1641.

3. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-255. Mokel à du Hallier ; Benfeld, 11 juillet 1641.

4. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-255. Mokel à du Hallier ; Benfeld, 11 juillet 1641.

nait incontestablement : car il avait empêché la retraite des Brunswickois à l'approche des Impériaux, persuadé à tous qu'il fallait combattre, et il avait commandé effectivement toutes les troupes, sans en avoir le mandat et n'étant que simple maréchal de camp. L'historien de la République de Venise dit que « Guébriant et les Français furent d'un grand secours aux Suédois vivement poussés par Piccolomini[1] ». L'historien de Suède, Puffendorf, ne fait même pas aux Français l'honneur de les mentionner, et attribue la victoire à Königsmarck et au général-major Wrangel, avançant ainsi, volontairement peut-être, une flagrante inexactitude historique[2].

« Pour rendre cette journée la plus glorieuse de la guerre présente, écrit Beauregard, résident français dans l'armée de Suède, il manquait un chef aux troupes des deux couronnes, et au comte de Guébriant un commandement plus absolu pour mieux profiter de la victoire. Les officiers de Suède et de Brunswick le remercièrent et reconnurent que sa vigilance avait été la première cause de la victoire... » Nassau et quelques officiers weimariens, qui jalousaient outre mesure le général français, voulurent, atténuer son mérite, mais n'y parvinrent pas. Des lettres, des relations, des nouvelles venues de-ci et de-là et retrouvées dans nos archives publiques, il résulte que tous les gens sérieux et indépendants, dépourvus de parti pris, attribuèrent l'avantage de cette grande journée au comte de Guébriant, qui, dans la circonstance périlleuse, s'imposa chef des Suédois et des Lunebourgeois aussi bien que des Franco-Weimariens. Il nous suffirait, du reste, de citer ce que de Noyers écrivait à Bouthillier, surintendant des finances : « Vous aurez su, tant par les nouvelles de Hollande que par celles que M. de Chavigny reçoit des autres lieux voisins de l'Allemagne, que ça été M. de Guébriant qui a commandé l'armée de Suède et la nôtre le jour du combat de Wolfenbuttel,

1. *Nani Historia*. Veneta. Lib. II, 1641.
2. *Commentar rerum Suecicarum*. Lib. 13. Puffendorf.

où, par sa valeur et grande conduite, les alliés du Roi ont remporté les avantages que vous savez[1]... »

On fit à Guébriant le reproche, en apparence fondé, de n'avoir pas couronné sa victoire par l'écrasement total des Impériaux. Le pouvait-il ? Sa personnalité seule l'avait poussé, à l'instant critique, au commandement suprême, et tout le monde instinctivement lui avait obéi. Sortis du feu de l'action, les Franco-Weimariens, les Suédois, ceux de Lunebourg, jaloux les uns des autres, ayant des intérêts distincts, ne reconnaissaient déjà plus que leurs propres généraux. La plupart des troupes confédérées étaient, en outre, à la fin de l'action, littéralement épuisées ; celles qui, assez nombreuses, étaient restées en bataille sans être employées, auraient été insuffisantes alors pour attaquer un ennemi retranché dans une excellente position, à l'abri d'une forteresse[2].

La journée de Wolfenbuttel rendit aux alliés le prestige qu'ils avaient perdu depuis quelque temps, et prouva que l'absence de Banner n'entraînait pas nécessairement vers un désastre. Le Brunswick était sauvé, mais la place de Wolfenbuttel restait aux mains des Impériaux, dont l'armée, endommagée sans être détruite, pouvait encore tenir campagne. L'archiduc cependant n'entreprit rien ; car, en juillet, la révolte éclata dans ses rangs, occasionnée par le manque de pain. Très heureusement pour lui, les alliés souffraient du même mal à pareil moment. Guébriant proposa de marcher sur l'ennemi pour faire diversion, mais les Suédois préférèrent attendre Léonard Torstenson, un des meilleurs élèves de Gustave-Adolphe, que la Couronne de Suède envoyait pour succéder à Banner. Il était en route, disait-on, avec 8.000 hommes de renfort ; à son arrivée

1. De Noyers à Bouthillier ; Mézières, 2 août 1641 ; cité par Le Laboureur. A la même date, Chavigny écrivait à Guébriant : «... les dépêches de M. de Beauregard nous font voir que vous y avés beaucoup contribué... on en a icy tout le contentement possible, et l'on y admire le bon devoir que les chefs suédois ont fait en cette occasion, nonobstant qu'ils n'ayent point de général... » (Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 114-15, et Arch. Rotrou. Mézières, 2 août 1641.)

2. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-236. Du camp devant Wolfenbuttel, 29 juin 1641. « La moitié de nostre armée n'a point combattu... »

l'on entreprendrait quelque chose de considérable.

En attendant, la dissension se mit dans l'armée suédoise. Le colonel Gustavson, bâtard du feu roi, et Wrangel essayèrent en vain de calmer les esprits. Guébriant dut s'en mêler par l'intermédiaire du colonel Mortagne, qui s'était attaché à sa personne « avec protestation de le servir éternellement ». L'ordre se rétablit.

Impériaux et Bavarois s'éloignèrent de Wolfenbuttel le 3 juillet au petit jour, et s'installèrent à proximité, sur la rive droite de l'Ocker. On tenta de les approcher, mais une reconnaissance les signala dans une position inattaquable. Enfin apparut le comte d'Eberstein, venant se joindre à Guébriant avec 2.000 hommes de pied et 1.500 chevaux hessois. Fort excitées par la journée de Wolfenbuttel, les troupes de la landgrave ne rêvaient plus que victoire et occasion de se signaler ; elles voulaient de suite courir sus aux Impériaux, et Guébriant eut de la peine à calmer cette intempestive ardeur, la prudence défendant d'aller les chercher. Ne valait-il pas mieux établir les quartiers dans le Brunswick, y attendre la maturité des blés et l'argent de la montre ? Les troupes seraient un peu plus tard en meilleure posture, et l'on continuerait le blocus de Wolfenbuttel, dont la prise couronnerait la dernière victoire. Manquant de fourrage, les ennemis, aussitôt après avoir reçu quelques renforts, allèrent dans la direction d'Oschersleben, puis du côté de Magdebourg. La situation changeant tout à coup, le comte de Guébriant voulut les attaquer avant leur jonction avec le comte de Hatzfeld, qui, disait-on, leur amenait 10.000 hommes. Les officiers supérieurs suédois s'y opposèrent formellement ; le service de la Couronne de Suède, observaient-ils, les obligeait à conserver intacte l'armée suédoise ; jusqu'à l'arrivée de Torstenson, ils ne tenteront rien qui ne soit absolument nécessaire. On résolut néanmoins de se porter à quelque distance de Wolfenbuttel. Le 19 juillet, les Suédois, d'avant-garde ce jour-là, s'avancèrent, campè-

rent au lieu convenu, manquèrent d'eau, et revinrent auprès des Franco-Weimariens, qui, n'ayant pas encore bougé, étaient toujours à l'abri du grand fort de la digue. Que faire ? La mésintelligence entre Français et Suédois, en tous temps si préjudiciable à l'intérêt commun, mettait cette fois les affaires d'Allemagne plus en danger que jamais. Cependant l'entente et la cohésion s'imposaient dans des circonstances aussi critiques. M. de Tracy apportait, sur ces entrefaites, l'argent d'une montre. Les Suédois, privés de solde depuis longtemps, montèrent au paroxysme de la fureur en voyant arriver aussi leur intendant Groube, mais les mains vides. Ils voulurent lui faire un mauvais parti ainsi qu'au colonel Mortagne ; Guébriant et Beauregard ne les sauvèrent qu'à grand'peine.

La tâche du comte de Guébriant devenait de jour en jour plus délicate. La situation générale n'apparaissait pas brillante. Banner et le duc Georges de Brunswick étant morts, Suédois et Lunebourgeois manquaient de direction : le duc de Longueville, qui devait amener un grand renfort, restait en Champagne pour observer le comte de Soissons en pleine révolte ; en Picardie, le maréchal de Châtillon avait devant lui la petite armée de ce prince ; le duc de Bouillon était en ouverte hostilité contre la Couronne ; Charles de Lorraine craignant de voir Richelieu saisir Béatrix de Cusance, princesse de Cantecroix, sa maîtresse, pour l'enfermer dans un couvent, refusait d'obéir au Roi, sous de futils prétextes, puis reniait les traités récemment signés avec la Cour de France. « M. le duc de Lorraine, selon son inconstance et légèreté naturelle, s'est rajusté avec les ennemis, écrivait alors Chavigny à Guébriant, sans faire aucun compte des traitez qu'il a signez icy, du serment solennel qu'il a faict, ny de la confirmation qu'il a envoyée de tout depuis qu'il a esté en son païs. Sa jonction aux ennemis *ne peut pas* faire grand préjudice aux affaires du Roy dans la conjoncture présente [1]. »

1. Bibl. Nat. 500 Colbert. V. 114-15. Chavigny à Guébriant, Mézières, 2 août 1641.

Il est vrai que cette réconciliation momentanée de Charles de Lorraine avec le Roi avait eu des particularités assez singulières. « Puisque mon attachement à la Maison d'Autriche et les importants services que je lui ai rendus ne me peuvent procurer la restitution de mes États, il faut tâcher de l'obtenir de la clémence du Roi, qui se pique de justice. » Ainsi s'exprimait le duc Charles, parlant à Michel de Salamanque que le cardinal Infant avait envoyé à Épinal pour le dissuader de se remettre avec le Roi et le cardinal de Richelieu. On n'osait cependant croire qu'un prince si fier viendrait se jeter entre les mains de ses ennemis d'hier, qui l'avaient odieusement dépossédé. Les paris étaient ouverts ; mais, à la stupéfaction de bien des gens, il arrivait à Paris le 7 mars 1641, muni d'un simple passeport royal et suivi d'un grand cortège. Le comte d'Harcourt alla, par ordre de Louis XIII, au-devant de lui avec une suite nombreuse ; le cardinal envoya le comte de Guiche le complimenter en son nom propre. On l'établit à l'hôtel d'Épernon, préparé à son intention, où le Roi le fit magnifiquement traiter et défrayer de tout. Le soir même, au Palais-Cardinal et en présence de Son Éminence, fut représentée une tragédie latine par les élèves des pères Jésuites. On vit sur la scène le prince de Conti et le duc de Nemours, jeunes et brillants seigneurs, doués d'une parfaite élégance. Deux jours après, le duc de Chevreuse, cadet de la Maison de Guise, conduisit le prince à l'audience du Roi à Saint-Germain. Par trois fois le duc Charles se jeta aux pieds du monarque, comme vassal de la Couronne, lui demandant humblement pardon des fautes qu'il avait commises. Il fut alors relevé par Louis XIII, devant lequel il resta couvert en qualité de souverain. Le Roi lui dit alors : « Mon cousin, tout le passé est entièrement oublié », puis il l'accompagna jusqu'aux appartements du Dauphin et du duc d'Anjou ; on se rendit ensuite chez la Reine. Le 14 mars, le duc Charles, les princes, les princesses et seigneurs de la Cour assistèrent, toujours au Palais-Cardinal, au ballet dit de la *Prospérité des armes de France*[1].

1. *Histoire de Lorraine*, par dom Calmet ; Arch. hist. Guerre, V. 67-

Après les réjouissances, il fallut songer à des choses plus sérieuses. Le duc Charles n'était-il pas venu pour se laisser jouer par Richelieu ; n'était-il pas venu signer un humiliant traité et ratifier sa déchéance ! Charles IV de Lorraine rentrera en possession de ses États, sauf du comté et place de Clermont, de Stenay et d'autres villes, qui demeureront la propriété de la Couronne ; les troupes royales auront libre passage à travers la Lorraine pour aller en Alsace, en Allemagne, dans le Luxembourg, en Franche-Comté, et y recevront des vivres contre paiement ; le prince joindra ses troupes à celles du Roi, envers et contre tous ceux à qui la France fera la guerre ; enfin, il ne pourra loger à moins de cinq lieues de Nancy. Les places, disaient les articles secrets, ne seront remises au duc qu'après avoir été rasées ; et, « parce qu'il n'y a que le temps qui puisse remettre entièrement la confiance que les déportements du dit duc ont fait perdre au Roi, il a été convenu que lorsque le dit duc ne sera point auprès de Sa Majesté ou en quelqu'une de ses armées par son ordre, il ne demeurera pas à Lunéville, pour être trop proche de Nancy. Et qu'en quelque lieu qu'il demeure de son État, il s'y comportera en sorte que ceux qui seront dans les places qui demeurent au Roy en propriété et par dépôt n'aient pas sujet d'en prendre jalousie. » Suivaient d'autres clauses secondaires. Le traité fut signé par le duc Charles et par Richelieu, au nom du Roi, à Paris, le 29 mars 1641 [1].

L'acte passé, le prince avait dû se prêter à une cérémonie très humiliante. Le mardi 2 avril, Charles IV, duc de Lorraine, marquis et duc de Calabre, Bar, Gueldres, etc., après avoir assisté aux vêpres dans la chapelle du château de Saint-Germain, prêta serment de

123. *Mémoire*, 5 avril 1641 : Arch. hist. Guerre, V. 67-124. *Relation*, 5 avril 1641 ; *Gazette* du 9 mars 1641, n° 26, et du 16 mars 1641, n° 31 ; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 112-1, et Arch. Rotrou. Landgrave de Hesse à Guébriant ; Cassel, 8 avril 1641 ; cité par Le Laboureur.

1. Bibl. Nat. 500 Colbert, V. 121-53 et V. 121-56, articles secrets ; Bibl. Nat., ffr. V. 3765-115 V°, et V. 3766-1 ; Bibl. Nat., Clairambault, V. 384-232.

l'observation du traité conclu. « Jurons et promettons en foy et parolle de Prince sur les Saints Évangiles de Dieu et canon de la messe, pour ce par nous touchés, que nous observerons et accomplirons... chacun des points et articles accordés... » Ainsi s'exprima à haute et intelligible voix le pauvre Charles de Lorraine, devant une très brillante assistance : la reine Anne, le cardinal de Richelieu, les ducs de Longueville, de Chevreuse, d'Uzes, de Ventadour, de Montbazon, de la Force : le chancelier Seguier ; le maréchal de Châtillon ; le marquis de Cinq-Mars, grand écuyer : Bouthillier, surintendant des finances : Phelypeaux de la Vrillière ; le comte de Chavigny ; de Noyers, secrétaire d'État. L'évêque de Meaux, Dominique Séguier, premier aumônier du Roi, tenait le livre des Évangiles et le canon de la messe sur lesquels le duc posa les mains. Pour l'assister, Charles de Lorraine avait auprès de lui les colonels de ses troupes : comte de Ligniville, Belmont, Sivry, etc.[1].

Un peu plus tard, comme on se méfiait toujours de la versatilité du prince, on exigea, en outre du serment, un acte de ratification du traité du 29 mars, qui fut signé à Bar[2].

Le 16 juin, le Roi donnait au duc de Lorraine, son vassal, un pouvoir de général de l'armée de Lorraine, et y ajoutait l'ordre d'avoir à joindre ses troupes à celles de l'armée de Champagne pour marcher contre Sedan[3]. Mais le duc Charles redevenant bientôt l'ennemi de la Couronne de France, François de Lorraine, son frère, lança le 28 septembre, une protestation de nullité contre le traité du 29 mars. François n'avait du reste pas attendu cette date pour désapprou-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 121-59 ; Bibl. Nat., ffr. V. 3765-3. Dominique I[er] Séguier, frère du chancelier de ce nom. Fut sacré archevêque de Corinthe en 1632 ; passa, vers la même époque, à l'évêché d'Auxerre, et, le 6 août 1637, à celui de Meaux, dont il ne prit possession que le 9 avril 1639. Mourut à Paris en 1659, et eut pour successeur Dominique II Séguier, son neveu.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 129-58. *Acte de ratification du traité du 29 mars fait dans la ville de Bar, par le duc Charles de Lorraine.*

3. Arch. hist., Guerre. V. 67-152-153-154 ; Arch. hist., Guerre. V. 65-116. Le Roi au duc de Lorraine ; Abbeville, 19 juin 1641.

ver le duc. Dès l'annonce de son voyage à Saint-Germain, de Vienne il avait député vers l'Empereur, alors à la diète de Ratisbonne, pour l'assurer qu'il récusait toute part dans cette affaire et lui demander ses ordres[1].

II

Hatzfeld a mis le siège devant Dorsten, sur la Lippe, place tenue par les troupes de la landgrave, et que rendaient importante les communications entre la Hesse et la Hollande[2]. Cette fâcheuse nouvelle parvient au camp français le 23 juillet. Abandonnera-t-on le Brunswick que l'archiduc et Piccolomini menacent sérieusement ? Que feront les troupes de Lunebourg et les Suédois ? Refuseront-ils encore tout concours avant l'arrivée de Torstenson ? La perte de Dorsten serait d'un pitoyable effet et atteindrait la réputation des armes françaises. D'autre part, les troupes du Roi sont fatiguées et dépourvues du nécessaire. Les joindra-t-on néanmoins au faible corps du comte d'Eberstein pour secourir la place ? Les députés de Hesse et le comte d'Eberstein, Guébriant et divers officiers supérieurs tiennent conseil le 29 juillet. L'armée royale laissera-t-elle enlever une place, qui permettrait aux ennemis de subsister librement dans toute la Hesse ? Ne pourrait-elle pas se joindre aux troupes de la princesse, tandis que celles du Brunswick et les Suédois resteraient dans un camp retranché, prêtes à s'opposer aux Impériaux voulant entrer dans le duché ? L'honneur parle : Guébriant n'hésite plus. Il ira droit à Dorsten, après avoir assuré la défense des places du Brunswick, et attaquera Hatzfeld. Il essaie d'entraîner les Suédois avec lui, et leur propose divers moyens de secourir la place assiégée ; mais ceux-ci ne veulent rien entendre.

1. Bibl. Nat., Clairambault. Vol. 384-236. « Protestation de nullité faite par le duc Nicolas-François de Lorraine, à Vienne, le 28 septembre 1641, contre le traité fait... »
2. A.-E. Etr., Allemagne corresp. V. 16-272. *Journal.*

Le comte de Guébriant reste néanmoins ferme dans sa détermination. La crainte s'empare alors des troupes suedoises. Si les Français s'éloignent avant l'arrivée de Torstenson, elles seront perdues. A Hambourg, l'ambassadeur de la reine Christine et celui de Louis XIII en causent ; Salvius conjure le comte d'Avaux d'intervenir en faveur des Suédois, et d'Avaux en écrit aussitôt à Richelieu : les Suédois ont voulu réoccuper leurs anciens postes devant Wolfenbuttel, contre l'avis de Guébriant, du comte d'Eberstein et même du général Wrangel, ce dont les ducs de Brunswick et de Lunebourg se plaignent extrêmement ; Eberstein mène les troupes de Hesse à Dorsten pour en faire lever le siège, et tâche d'y attirer celles du Roi, ce qui mettrait les Suédois en grand péril. « J'en escriray demain à M. de Guébriant, et ne pourrois pas croire qu'il fust besoin de l'en dissuader, si je n'avois apperceu depuis quelque temps que laditte armée de Sa Majesté a grand désir d'agir à part. Cela se pourra faire quand le général Torstenson sera arrivé avec 7 à 8.000 hommes qu'il amène effectivement [1]. »

Trois jours après, le même ambassadeur s'adressait à Guébriant : « Monsieur, c'est M. l'ambassadeur de Suede qui m'oblige à vous écrire celle-cy. Il est en peine d'un avis que l'on luy a donné de l'armée, que non seulement les troupes de Hesse se veulent retirer pour aller secourir Dorsten, mais que l'armée du Roy fait état de marcher aussi de ce côté-là. Je ne doute pas, Monsieur, sy cela est, que vous n'ayez de grandes raisons et les seuretez nécessaires pour prendre une telle résolution ; mais j'avoüe avec ledit sieur ambassadeur, sur ce qui nous en paroist, que cette séparation ne se peut faire sans beaucoup de péril pour l'armée suedoise, qui n'a ny général, ny renfort, ny argent, et qui est dans un pays dont les princes ne sont guère fermes dans le party. » Du reste, ajoute-t-il en substance, il est moins important de secourir Dorsten que

1. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 16-276. D'Avaux à Richelieu ; Hambourg, 30 juillet 1641.

de s'opposer à l'armée principale des ennemis ; d'autant plus que les États Généraux assisteront certainement la landgrave en sous-main pour la conservation de la place. Les généraux-majors de l'armée de Suède, dans leurs lettres à Salvius, ne « représentent que des extrémitez ». Les Hessois partis, ceux de Lunebourg renonceront au siège de Wolfenbuttel et mettront leurs troupes en garnisons. En ceci, les Hessois agissent « pour un petit intérêt particulier » ; car Dorsten n'est pas dans les États de la landgrave, mais place conquise il y a peu d'années et pouvant « tenir raisonnablement deux mois contre le corps que commande aujourd'huy Hatzfeld[1]. »

Quatre jours après l'envoi de cette dépêche à Guébriant, le comte d'Avaux fait à la Cour un tableau peu rassurant de la situation : l'armée des confédérés n'est pas en bonne posture ; les généraux-majors, qui commandent celle de Suède, y ont fort peu d'autorité, et le désaccord règne entre eux ; les princes alliés se plaignent du retard de Longueville et de Torstenson ; le premier ne semble pas vouloir les rejoindre, et le second n'est pas encore parti de Suède ; les Hessois veulent attirer les troupes du Roi jusqu'à Dorsten ; pendant ce temps Piccolomini assemble de nouvelles forces, et l'opinion générale est qu'il viendra derechef attaquer, ou qu'il fera une diversion dans le Brunswick[2]. Les renseignements du comte d'Avaux étaient malheureusement exacts. Bientôt en effet l'on apprend que les ennemis, sortis d'Oschersleben le 2 août, se sont emparés d'Osterwieck sans difficulté. On tient de nouveau conseil. Guébriant représente que Hornbourg aura le même sort si l'on n'y court, et la plupart des chefs sont du même avis. Mais l'intendant Groube, parlant au nom de quelques officiers suédois, déclare s'y opposer formellement ; les Suédois ne bougeront pas. Guébriant lui répond alors vertement que Torstenson et le ren-

1. D'Avaux à Guébriant ; Hambourg, 2 août 1641. Cité par Le Laboureur, et Bibl. Nat. 500 Colbert. V. 113-7.

2. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 16-284. D'Avaux à... : Hambourg, 6 août 1641.

fort n'arriveront pas avant trois mois. « Si nous ne partons demain au plus tard pour Hornbourg, ajoute-t-il, il faut tenir cette place pour conquise avec toutes celles environnantes, et je doute fort de tout le reste de la campagne. » Wrangel et Mortagne soutiennent le comte de Guébriant, et, pour mettre fin aux perpétuelles discussions, proposent de l'élire général en chef, comme étant le plus digne et le plus capable d'entre eux tous. Mais aussitôt, Groube, Nassau et Muller, toujours prêts à semer le désaccord dans l'armée franco-weimarienne, rongés continuellement par la jalousie, élèvent la voix et font avorter une solution qui eût été cependant très avantageuse aux alliés. Un peu plus tard, Wrangel et Mortagne reprendront leur idée avec aussi peu de succès.

N'espérant plus rien des Suédois, dont la mésintelligence avec les Français semblait même se changer en hostilité, Guébriant résolut d'agir avec ses propres moyens et de concert avec les Brunswickois, qui lui promirent 3.000 cavaliers, des mousquetaires et 2.000 chevaux pour remonter les Weimariens. Voyant le Brunswick ouvert devant lui, Piccolomini avança sur la Leyne, s'établit dans Gronau et Alfeld, puis, de là, courut assiéger Hornbourg. L'officier suédois qui défendait cette place, l'ayant rendue sans résistance, eut la tête tranchée pour sa lâcheté. Piccolomini enleva Schladen, Liebenbourg après 800 coups de canon, et vint camper entre Einbeck et Hildesheim.

L'avenir prochain se dessine en noir : de Wolfenbuttel, Guébriant dépêche un courrier vers Sublet de Noyers : « Les difficultés, dit-il, augmentent tous les jours, ainsi que les insolences des troupes qui se trouvent sans aucun respect ny pour le maître ny pour les serviteurs. » Celles dont on peut être sûr diminuent chaque jour par la mort ou l'extrême misère. Ne conservant aucune espérance d'en recevoir d'autres, il insiste pour avoir son congé, disant préférer la mort à un commandement dans une situation pareille ; car il ne peut attendre ainsi que la perte de sa réputation, qu'il cherche à établir depuis vingt ans, sans avoir jamais

épargné son sang ni sa vie pour cela. « Aussi bien, Monsieur, ajoute-t-il, ne me l'accordant pas, la mélancolie me mettra bientôt hors d'état de pouvoir tenir campagne, et ma santé, qui n'est pas trop forte de soy, pour peu qu'elle soit altérée, m'obligera bientôt à me retirer dans une ville. » Précisant ensuite l'état déplorable de ses finances : « M. de Tracy vous informera comme le manque de fonds nous a mis en désordre et comme les Français se sont piquez de voir les Allemands *toucher montre et demie*, pendant qu'on ne leur en donne qu'une... M. de Choisy vous fera voir plus particulièrement... qu'il demeure à présent sans moyens d'acheter un cheval pour l'artillerie, en cas qu'il s'en perde ou meure, ny de payer une rançon d'officier, ny d'acheter une livre de pain pour l'infanterie, ny d'avancer cent ducats à un officier blessé ou qui aura perdu son équipage, ny de subvenir à aucune dépense extraordinaire qui puisse arriver [1]... »

A tout cela s'ajoute l'effervescence qui règne dans l'armée suédoise. Les Allemands, qui la composent en majeure partie, ne souffriront plus que les étrangers leur fassent la loi dans leur propre pays. Le comte de Guébriant, toujours d'un esprit calme, pondéré, conciliant, rétablit encore l'ordre, mais à grand'peine cette fois. Le comte d'Avaux dont les avis l'ont empêché de s'éloigner de Wolfenbuttel, joint ses instances aux siennes pour obtenir de la Cour de France un renfort et de l'argent. « Il est certain, Monsieur, écrit-il à Guébriant, que cela est très nécessaire, et je vous puis asseurer de l'avoir représenté à Mgr le cardinal par trois depesches consécutives [2]... »

Jusqu'ici les incertitudes du duc de Lorraine, l'hostilité du duc de Bouillon et du comte de Soissons avaient fait diriger contre eux les troupes destinées au duc de Longueville et par conséquent à l'armée d'Allemagne. M. le Comte est mort après sa victoire de la Marfée, le

1. Archives Rotrou. V. II-78. Cité par Le Laboureur. Guébriant écrivait dans le même sens à Longueville.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 113-9. D'Avaux à Guébriant, 17 août 1641.

le 6 juillet; Aire et d'autres places importantes ont ouvert leurs portes: l'armée que le Roi commande avance résolument; le duc de Bouillon et les partisans de la révolte armée songent enfin à leurs intérêts propres. Il y a donc tout lieu d'espérer que l'on viendra bientôt et puissamment en aide à l'armée d'Allemagne.

Le 18 août, arrive au camp français une nouvelle aussi inattendue qu'inquiétante. Le landgrave Jean de Darmstadt, général des troupes de Lunebourg, et le lieutenant général Klitzing, qui campaient à côté des Français, sont partis, dès le matin même, une demi-heure avant le jour, abandonnant l'armée royale, ne laissant dans les forts que 6 à 700 hommes et 3 canons; en passant près du quartier des Hessois, ils avaient essayé de les déterminer à les suivre. « Dieu veuille, s'écrie Guébriant en rendant compte du fait, Dieu veuille que nos Allemands ne se laissent pas séduire aussi bien que les autres, et que le mépris qu'ils font du corps français pour sa faiblesse, et l'audace où ils sont pour se voir sans un général qui sache se faire obéir, ne les fasse, à l'exemple des autres, oublier leur devoir[1]... » Les princes de Brunswick traitaient en sous-main avec l'Empereur. Aussitôt Guébriant dépêche vers eux : « Je ne saurais céler à vos Altesses que j'ai été merveilleusement surpris quand j'ai su que M. le landgrave Jean s'en était allé à Hildesheim avec tous vos conseillers sans m'avoir fait la faveur de me communiquer en aucune façon son dessein ni le sujet de son voyage. » Il les presse ensuite de fournir la cavalerie promise et dont le paiement est assuré, puis : « Je vois les esprits entièrement disposés à faire tout ce qu'on peut espérer pour chasser l'ennemi du pays. » On met les forts en état, et 500 hommes par jour travaillent à perfectionner la digue qui amènera la prise de Wolfenbuttel[2].

Les Impériaux savent par leurs espions tout ce qui se passe chez les alliés, l'impuissance où le désordre les met, la famine dont ils souffrent au point que les cava-

1. Le Laboureur.
2. Guébriant aux princes de Brunswick ; Wolfenbuttel, 18 août 1641. Cité par Le Laboureur.

liers vendent selles et armes et que les chefs de corps engagent leurs chevaux et bagages pour avoir du pain. Aussi leur audace ne connaît-elle plus de bornes. Tous les jours ils se livrent à la guerre de partisans, épuisante pour des adversaires qu'ils tiennent ainsi toujours en éveil. Guébriant est à l'affût d'une occasion lui permettant de faire cesser un état si lamentable; mais il lui faut une occasion sûre, car il s'agit, pour réussir, de porter un vigoureux coup. Ayant appris, le 24 août, un peu après minuit, que le comte de Broy, général-major de cavalerie, et 2.000 chevaux d'élite s'étaient mis en embuscade pour enlever des fourrages et 2 régiments de cavalerie leur servant d'escorte, il jugea le moment propice. Deux heures plus tard, 10 régiments français et autant de suédois se mirent en route. A une demi-heure du camp, on forma deux petites colonnes; les Français marchèrent droit sur Hessendam, ayant les Suédois à leur gauche et à faible intervalle. A la pointe du jour, les coureurs signalèrent l'ennemi dans un bois. Se voyant découvert, le comte de Broy en sortit prudemment. Aussitôt les alliés se formèrent en bataille; mais, à peine avaient-ils mis de front les régiments de Nassau, de Muller et de Wittgenstein, que l'ennemi les chargea en désespéré[1]. Les trois régiments tinrent ferme jusqu'à l'arrivée des corps de Vatronville, de Taupadell, d'Oehm et du margrave de Bade, qui opérèrent une contre-attaque de flanc. Les troupes du comte de Broy, alors enfoncées, mises en déroute, furent poursuivies durant 3 heures; leurs débris s'éparpillèrent; les uns atteignirent péniblement Hornbourg, les autres prirent divers chemins. Broy, fuyant à toute allure, serré de très près, pénétra dans Hessendam avec une trentaine de cuirassiers, au moment d'être saisi[2].

Guébriant fit 750 prisonniers, dont un cousin du comte de Broy, 2 colonels, 3 lieutenants-colonels, 4 ma-

1. Il fallut un certain temps pour se mettre en bataille parce qu'on avançait en colonne d'escadrons.

2. Un cornette de Wittgenstein « luy chaussa les éperons de si près » qu'il faillit le prendre.

jors, 10 rittmeisters et beaucoup d'officiers[1]. Les alliés ne perdirent que peu de monde. Nassau et le colonel Muller furent tués après avoir montré la plus grande valeur, « chacun à la tête de son régiment en faisant courageusement leur devoir », dira M. de Guébriant. Leur expérience et leurs qualités militaires pouvaient faire regretter ces deux personnages; mais ils avaient de notables défauts. Le comte de Nassau, fier de sa naissance illustre, peu sûr, dangereux même, écoutait volontiers les propositions qui flattaient son orgueil ou favorisaient ses espérances. Il jalousait et détestait Guébriant, qui, le jugeant comme il le méritait, le tenant pour suspect, lui accordait peu de sympathie. Le colonel Muller, très entreprenant, indiscipliné, séditieux, plein d'orgueil, toujours en rapports secrets avec les Brunswickois et les mécontents de Suède, également dangereux, entrait dans les vues de Nassau et le flattait. Il parlait haut, se donnait de l'importance aux yeux des soldats, réclamait trop souvent en leur nom, et acquérait ainsi une popularité de mauvais aloi.

« Après le bon succès, écrit Guébriant à Chavigny, je vous assure, Monsieur, que nous avons plus besoin que jamais d'un général, avec un bon secours. Le temps est bon, après la mort du comte de Nassau et du colonel Muller, le premier ambitieux et le second séditieux, pour prendre l'autorité nécessaire pour le service du Roi, l'armée de Suède étant presque ouvertement mutinée et ne se tenant en discipline que pour leur conservation particulière... Pour moi, Monsieur, je continue à vous supplier très humblement de vouloir obtenir de Monseigneur un congé, au moins pour un temps. J'ai des affaires qui me sont d'extrêmes conséquences qui me rappellent en France. Il y a cinq ans que j'en suis dehors dans un service continuel et si pénible que j'y ai entièrement ruiné ma santé, de sorte que si je ne suis assez heureux pour obtenir la permission que je

1. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 16-299. Guébriant à Chavigny; camp devant Wolfenbuttel, 25 août 1641; *Gazette extraor.* du 16 septembre 1641, n° 113. *Relation.*

demande par votre moyen, je serai contraint de me retirer en quelque ville par mon indisposition. Les affaires n'en iront pas moins pour cela puisqu'il n'y a personne qui ne puisse faire ce que je fais ici[1].

Cette lettre à Chavigny se croisait avec une autre datée du 20 août, que lui adressait de Noyers : « Soyez content, lui disait le secrétaire d'État à la guerre, soyez content de la disposition en laquelle je vois les choses de deçà pour votre satisfaction. Son Éminence en parle au Roi comme il a toujours fait, c'est-à-dire très avantageusement, et je vous puis dire, en ami, que je vois les fondements d'une grande fortune jetés pour vous dans son esprit... Je ne vous dis point combien Son Éminence a fait valoir par deçà tous vos exploits... L'on n'omettra rien de tout ce qui se pourra pour vous soutenir et vous donner lieu de bien employer votre courage. J'y contribuerai, comme je le dois, entièrement. » On lui envoie les quelques maigres fonds d'une montre ; un renfort d'infanterie est « insensiblement poussé » du côté de Brisach, et, « avec le temps », ira le rejoindre[2]. Guébriant doit se contenter de ces promesses vagues, qui ne changent en rien la situation présente.

Au cours de septembre, tandis qu'on rehaussait à grand'peine la digue de Wolfenbuttel, la famine survint. Plus de subsistances ; plus de fourrage ! Le comte d'Eberstein ne voulut pas y demeurer ; le restant des troupes de Lunebourg non plus. Il fallut alors rompre cette digue, qui représentait tant de journées de labeur, et abandonner le blocus. Le 22 septembre, les alliés quittèrent donc Wolfenbuttel pour se porter sur la rivière de Leyne.

Comme on avait promis au général de la landgrave de l'aider à faire lever le siège de Dorsten — il n'avait que 1.000 hommes, — Guébriant lui adjoignit Taupadell et 1.500 chevaux, et les Suédois lui donnèrent le général Königsmark avec pareil effectif. Arrivé sur le Weser,

1. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 16-299. Guébriant à Chavigny ; camp devant Wolfenbuttel, 25 août 1641 (en partie chiffré).

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-85, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Amiens, 20 août 1641.

Eberstein apprit que Dorsten avait capitulé. Les troupes revinrent aussitôt en arrière.

L'armée confédérée campe de nouveau tout entière sur la Leyne ; mais le plus grand désordre règne parmi les Suédois qui cherchent à s'éloigner. Guébriant parvient à les retenir. On tire des vivres d'Hildesheim, de Hannover, de Munder, d'Hameln, d'Einbeck, de Göttingen. Le gros de l'armée impériale, toujours à Gronau, se met en mouvement le 16 octobre, et attaque Einbeck. Guébriant propose de sauver Einbeck. Mortagne l'approuve ; mais, sur la nouvelle que Torstenson avance par Wolgast en Poméranie avec 7 à 8.000 hommes, les Suédois ne veulent plus rien hasarder avant son arrivée. Einbeck résiste. Piccolomini lance des boulets rouges qui mettent le feu à la ville : les bourgeois effrayés exigent du commandant la reddition après quatre jours seulement de siège, le 28 octobre. Le comte de Hatzfeld, entrant alors dans le pays qu'occupaient précédemment les alliés, met le siège devant Duderstadt, à l'est de Göttingen.

Guébriant avait envoyé Rosen avec 2.000 chevaux et 500 dragons pour renforcer la garnison de Göttingen, supposant que Piccolomini inquiéterait cette place, la meilleure du Brunswick, après s'être emparé d'Einbeck. Rosen y jeta 500 dragons et 500 reîtres : puis, comme on l'avait prévu, l'ennemi survint. Rosen le repoussa par trois fois brillamment, puis il fit mettre pied à terre à ses cavaliers pour le contenir et donner au comte de Guébriant et à Königsmarck le temps d'accourir. Il battit ensuite en retraite sur Minden. Craignant de voir la Westphalie tomber aux mains des Impériaux, alors victorieux, le comte d'Eberstein s'y rendit le 7 octobre, avec 1.500 fantassins et 1.000 cavaliers hessois, auxquels s'adjoignirent 1.000 chevaux français. Guébriant promit d'y aller lui-même aussitôt que les affaires de Suède seraient en meilleure voie, c'est-à-dire dès l'arrivée de Torstenson.

Les Bavarois, commandés par le comte de Wahl, somment tout le Brunswick de se rendre. Resté seul dans ses Etats tandis que les autres princes de sa Maison ont

fui dans le Hanovre, l'aîné des ducs de Brunswick, Auguste, voulant conserver ses biens, entre en pourparlers avec l'ennemi. Au général de Wahl, dînant à sa table, il avoue qu'il passerait à l'Empereur si l'on accordait une amnistie générale, puis il court voir l'archiduc, lui déclare la sympathie des Welf pour Ferdinand III, et propose de négocier à Goslar. La landgrave Amélie, voyant rôder des Autrichiens jusqu'à Cassel, s'y fait également représenter. Sur ces entrefaites, Piccolomini échoue à Göttingen; le temps se gâte et force Léopold à reculer sur Halberstadt; les Hessois reprennent courage, traînent leurs pourparlers en longueur et les rompent enfin. Seul, le duc Auguste s'accommode avec Vienne.

Le Brunswick a signé le traité de Goslar; le fourrage et les vivres vont manquer; on n'a pas de nouvelles du renfort de Suède. Par le sieur de Geritz, qu'il dépêche à Hambourg à la fin de septembre, Guébriant charge le comte d'Avaux de savoir si oui ou non Torstenson a l'intention de venir. Dans l'affirmative, il prie l'ambassadeur de lui dire de faire diligence, car les troupes ne peuvent subsister plus longtemps où elles sont, et, de jour en jour, l'ennemi se trouve en meilleure situation. D'Avaux déclarera au général suédois que, faute de se hâter ou de faire connaître ses intentions, les armées risqueront de se perdre, ce dont il sera responsable vis-à-vis des Couronnes de France et de Suède. D'Avaux écrit alors, le 14 octobre, aux ducs de Brunswick qu'il est étonné de leur traité avec l'Empereur, préjudiciable à leur propre intérêt, et les engage à persévérer dans l'amitié du Roi, « qui est un bon et puissant amy pour leur Maison », et à considérer prudemment « non la douceur présente de quelque bien apparent, mais le solide établissement de leurs affaires pour l'avenir ». Il ne voit pas l'avantage qu'ils pourraient retirer d'un accord avec les Impériaux, car le mal est fait dans leurs Etats et ce qui peut encore être épargné est retiré dans les villes. Ils n'ont qu'à bien

défendre leurs places et à attendre Torstenson qui apparaitra incessamment. Du reste on est tombé d'accord sur le choix des villes de Munster et d'Osnabruck pour y discuter les conditions d'une paix générale. Le traité de Goslar connu, M. de Choisy, immédiatement envoyé à Hildesbourg, y agit si bien sur l'esprit des ducs de Lunebourg qu'ils désavouent leur cousin Auguste et protestent vouloir demeurer fermes au parti français.

Par ordre de Guébriant, le lieutenant-colonel de Flaucourt se rendait à Hambourg; il était chargé d'informer d'Avaux que le colonel Mortagne avait mission des colonels suédois d'aller demander à Salvius l'argent de deux montres ainsi que le nécessaire au rétablissement de la cavalerie suédoise et à la reconstitution de l'infanterie. Si d'ici quinze jours l'argent n'était pas à l'armée suédoise, les Allemands qui la composent — c'est-à-dire la majeure partie des troupes — iraient chercher un nouveau maître, et ceci mettrait l'armée du Roi en très fâcheuse posture. Les Weimariens, sans vivres ni argent, étaient également fort mécontents; en-dessous, ils étaient poussés à agir comme les Suédois, et ne craignaient pas de menacer hautement le pauvre Choisy qu'ils savaient cependant hors d'état de satisfaire à leurs demandes. Le colonel Seckendorf les persuadait de s'arranger en sous-main avec Piccolomini, ce qui amena la condamnation à mort de ce traître, dont la conspiration sourde fut découverte par ses lettres interceptées[1].

En vain Guébriant écrivait à de Noyers : « Permettez-moi, de vous remontrer avec tout le respect que je vous dois, que jusques icy je n'ay point été assez heureux pour me trouver en état de faire correspondre les effets à mon désir, encore moins aujourd'hui que jamais. Je suis en un pays et avec une nation sans en savoir la langue, avec 4 armées différentes et sans avoir authorité que sur la moindre partie de celle du Roy. Est-il possible qu'avec de telles entraves l'on veuille espérer quelque chose de bon de

1. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur.

moy? » Il le supplie de le retirer d'Allemagne et de l'employer où l'on voudra. Il n'y a plus à compter sur un renfort ou sur une diversion, les Français ayant une extrême aversion pour la guerre en Allemagne. Il faut cependant du renfort et à bref délai, si l'on veut y entretenir les affaires. Il est évident que le secrétaire d'Etat n'est pas bien informé de la vérité, sans quoi il connaitrait l'insolence de l'armée, ses plaintes continuelles, ses menaces de quitter le service du Roi. Or, on ne peut remédier à cela que par « l'authorité d'un général appuyé d'un bon et fort secours françois[1] ».

Ne pouvant rien accorder à Guébriant, de Noyers lui écrivit dès lors plus rarement. A Choisy, qu'on appelle à la Cour, le comte de Guébriant confie des lettres pour Sublet de Noyers, datées du 14 octobre. Ce sont de nouvelles suppliques. « Je ne doute point, voit-on dans l'une, que M. de Choisy, s'en allant en Cour, ne vous fasse connaître l'état des affaires en deçà et ne vous fasse connaître l'état où je me trouve... »

L'électeur de Saxe, qui devait fournir 4.000 hommes aux Impériaux, manquant de parole, et le secours de Suède approchant enfin, les Impériaux trouvèrent sage de s'éloigner. Au même temps, le duc de Bavière rappelait ses troupes et les concentrait dans ses Etats, en vue des événements prochains; Piccolomini entrait en Thuringe. L'armée des confédérés, par ces départs, eut, d'une manière bien inattendue, l'honneur de la campagne, au moment où tout semblait désespéré. Après avoir hésité sur l'emplacement de ses quartiers, elle s'installa, les Français au-dessous de Neustadt, sur la Leyne, et les Suédois en deçà de Celle, sur l'Aller, d'où chacun fit des courses pour sa subsistance et pour éloigner encore les ennemis.

Le colonel Mortagne, homme extrêmement susceptible, témoignait, depuis la victoire de Wolfenbuttel, une grande admiration au comte de Guébriant, et une froideur marquée aux Suédois. Guébriant le fit adroite-

1. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur. Guébriant à de Noyers : camp de Sarstède, 23 septembre 1641.

ment travailler par M. de Beauregard, qui, plein de finesse et de prudence, sut le réconcilier avec les colonels suédois et le faire désigner pour aller, en leur nom, au-devant du maréchal Torstenson. Il devait aussi — nous l'avons vu — réclamer à Salvius une quantité de choses nécessaires à l'armée : deux montres, mille écus par compagnie de cavalerie, l'assurance qu'à l'avenir on serait payé exactement, etc., etc. « Ses exigences sont exorbitantes », écrivait Guebriant [1]. A Hambourg il reçut fort bon accueil de Salvius et du successeur de Banner; on s'empressa de lui donner les sommes qu'on lui avait promises, avec espoir de l'attacher solidement au parti et de l'empêcher de se mutiner désormais. De son côté, Wrangel courut également à la rencontre de Torstenson, dans le but avoué de lui exposer la situation, et, secrètement, pour le mettre en méfiance contre Mortagne.

Le comte Léonard Torstenson, d'une grande famille suédoise, était né au château de Forstena en 1595 [2]. D'abord page de Gustave-Adolphe, puis officier, il accompagna le roi en Poméranie, assista à divers sièges, à la bataille de Leipzig en 1631, à la prise de Wurtzbourg et au combat du Lech contre Tilly, l'année suivante. Nommé général, il se distingua à l'attaque de Nuremberg, y commandant toute l'artillerie. Prisonnier, enfermé dans un humide cachot à Ingolstadt par ordre de Maximilien de Bavière, il fut échangé en novembre 1632, après la bataille de Lutzen. Il servit dès lors sous le maréchal Horn, et, après la prise de Landsberg, se rendit en Suède, d'où il amena des renforts à Banner, en 1635. Grand maître de l'artillerie durant quatre années, il commanda l'aile droite des Suédois à la bataille de Wittstock en 1636, et dut, trois ans plus tard, après la victoire de Chemnitz, regagner son pays natal pour soigner des infirmités contractées dans la prison d'Ingolstadt. Sa valeur exceptionnelle et ses vertus guerrières le désignèrent à la succession de

1. Aff. Étr., ffr. V. 287-76. *Corresp.* Guébriant à... : 29 septembre 1641.
2. Il mourut le 7 avril 1651.

Banner. Il hésita néanmoins à prendre les responsabilités de cette charge à cause de son état de santé et parce que les trois généraux-majors de l'armée suédoise, Pful, Wrangel et Wittenberg, s'étaient montrés hostiles à sa nomination.

Torstenson possédait les brillantes qualités militaires de son prédécesseur, et une énergie supérieure encore. D'un caractère tenace et résolu, il concevait, se décidait et exécutait avec une extraordinaire promptitude. Paralytique, toujours en litière et malgré d'atroces souffrances qui auraient terrassé tout autre moins bien trempé, il étonnait ses adversaires eux-mêmes par la rapidité de ses marches et par des mouvements aussi rudes qu'audacieux. Sa volonté domptait impitoyablement ses maux et paraissait ranimer la masse inerte de ses membres perclus. Tel était le nouveau chef de l'armée suédoise en Allemagne.

Arrivé à Winsen sur l'Aller, le 27 novembre, Torstenson y recevait aussitôt la visite du comte de Guébriant. Deux jours après, il la lui rendait à Presly, où il trouvait un accueil chaleureux. On entendit le canon; il y eut dîners de gala; on porta des santés. « Les festins et les débauches nécessaires qui se firent de part et d'autre » n'empêchèrent pas les chefs de parler, dès cette première entrevue, des affaires générales et particulières, de l'état de l'armée qui ne pouvait plus subsister, de l'obligation de la mettre en mouvement afin d'éviter les désertions journalières.

Le maréchal de Suède amenait 60 canons, 5.000 hommes de pied, 3.000 cavaliers, et avait l'ordre de tirer 1.500 hommes des garnisons. Avec les troupes existant déjà et les 2.000 hommes de renfort promis par le Brunswick, on devait atteindre l'effectif de 20.000 hommes. Torstenson, qui avait les idées de Banner, était convaincu de la nécessité d'exercer son commandement avec une extrême fermeté — ce qui concordait avec son caractère. Il résolut d'entrer en Bohême, et tâcha, par le colonel Mortagne, d'influencer Guébriant, qui refusait de le suivre. Mais celui-ci, plein de défiance,

prétendit avoir l'ordre secret de s'approcher du Rhin. Les Weimariens l'approuvèrent. Que gagnerait-on à cette jonction continuelle avec les hordes suédoises ? Ne valait-il pas mieux manœuvrer à sa guise, combattre et ramasser du butin au lieu de lutter perpétuellement contre la misère ? Pourquoi entreprendre un voyage long, périlleux, incertain, vers une région inhospitalière, épuisée, lointaine, exposée, où secours et argent ne pourraient arriver ? Guébriant s'entendrait-il mieux avec Torstenson qu'avec Banner ? Que seraient les quartiers ? Les Franco-Weimariens se verraient bien certainement sacrifiés aux Suédois et livrés à leur entière merci.

Le comte de Guébriant rédige alors une note qu'il fait remettre au feld-maréchal, dans laquelle il explique les raisons qui l'obligent à la séparation. « En partant, dit-il à la fin de cette note, je convie, autant qu'il est en moi, mondit sieur Torstenson de consentir à ladite séparation de bonne manière ; d'autant qu'en ce faisant il donnera une bonne impression de son état, non seulement aux ennemis, mais encore à ses propres gens. Joint qu'il est à croire que les deux Couronnes et toute la cause commune recevront par ci-après bien plus de fruit et d'avantage de ce que nous ferons séparément, que de ce que nous avons fait ni saurions faire en conjonction [1]. »

Le 30 novembre, le maréchal de Suède, accompagné de tous ses officiers généraux, rendit visite au comte de Guébriant, le remercia de l'assistance qu'il avait donnée aux Suédois, et lui témoigna beaucoup d'estime. Le lendemain, Guébriant se présenta chez Torstenson. On dîna ; on but ferme à la prospérité des deux armées en compagnie des ci-devant Directeurs suédois, de Pful, Wrangel et Wittenberg, avec Oxenstiern, fils du chancelier, avec Mortagne, etc. Le feld-maréchal essaya de retenir les Français une huitaine de jours encore jusqu'à ce que les siens fussent en meilleur état et plus en main. Guébriant, qui redoutait la corruption, avait

1. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur.

hâte de s'éloigner; il fixa donc le jour du départ au 3 décembre, et écrivit à de Noyers pour l'en avertir, lui donnant les raisons qui le faisaient agir ainsi. Les colonels Oehm et de Wittgenstein étaient, lui disait-il, décidés à se retirer de leur personne à Brême ou à Hambourg plutôt que de rester unis aux Suédois, considérant que cette jonction serait désastreuse. Torstenson permit aux Franco-Weimariens de passer à Minden ; le gouverneur suédois de cette place reçut des ordres à ce sujet, et tout pouvoir de les assister au besoin. Guébriant ira en Westphalie, et, après s'être adjoint quelques troupes de la landgrave de Hesse, entrera dans le pays de Juliers, pour faire diversion, troubler les desseins de l'ennemi, donner facilement la main aux troupes du prince d'Orange, et peut-être opérer de concert avec elles.

La dislocation se fit le 3 décembre à Presly. On se quitta en fort bons termes; on promit de s'écrire. L'armée passa la Leyne, près de Neustadt, sur un pont improvisé, et le Weser à Minden, le 10, après avoir essayé durant six jours, mais inutilement à cause des glaces, d'établir un pont à quelque distance de là. Elle prit la route de la Westphalie, et, le 16, atteignit l'Ems. Il gelait; le colonel de Rosen traversa le fleuve avec six régiments de cavalerie suédois et deux brigades françaises ; le lendemain tout le reste des troupes, le bagage et l'artillerie légère en firent autant ; on tira les canons, d'une rive à l'autre, à l'aide de câbles. Six heures plus tard le dégel survenait. A quelques heures près, l'armée se serait vue dans la nécessité de remonter vers la source de l'Ems pour le franchir, et aurait eu douze jours de marches pénibles. Le général comte de Wehelen essaya bien d'empêcher les Franco-Weimariens d'avancer, mais il n'obtint aucun résultat, ayant peu de troupes en campagne et n'osant dégarnir ses places, par crainte de surprises.

Dès son arrivée sur l'Ems, Guébriant avait envoyé prévenir de son approche le comte d'Eberstein, dont les troupes occupaient les alentours de Munster et de Lippstadt, espérant le déterminer à marcher avec lui

sur Wesel et à franchir le Rhin pour entrer dans l'évêché de Cologne : mais l'émissaire était revenu peu enthousiasmé de l'accueil des Hessois[1]. Ceux-ci, après avoir vivement souhaité une jonction, regardaient pour lors les Franco-Weimariens comme un obstacle, et ne leur cachaient même pas combien ils desiraient les voir s'éloigner, le pays, selon eux, ne pouvant suffire à la subsistance d'autant de monde. Ils ne firent aux Français, écrit Le Laboureur,« ny bon visage, ny bonne chère... ».

Comme il était sage, en approchant du Rhin, de s'assurer les bonnes dispositions des Hollandais, le comte de Guébriant, avant son départ de Presly, avait écrit à M. de Tracy, alors à Amsterdam, de négocier, par l'entremise de M. de la Thuilerie, ambassadeur du Roi à La Haye, et le passage du Rhin et l'envoi de quelques troupes, si possible. Le prince d'Orange donna de bonnes paroles, dont Tracy se contenta, faute de mieux. Guébriant marcha néanmoins vers le Rhin, et, de Bislich, entre Wesel et Rees, où il était arrivé la veille, il envoya, le 27 décembre, le sieur de Geritz auprès de M. de la Thuilerie. Bien que souffrant de la goutte, l'ambassadeur alla trouver le prince d'Orange, auquel il arracha l'autorisation de passer le fleuve, mais sans autre concession[2]. Les troupes franco-weimariennes attendirent à Bislich et dans les localités environnantes, jusqu'au 12 janvier 1642, l'achèvement de leur pont. Guébriant utilisa ce temps à attirer les Hessois, qui répondirent d'abord sur un ton aigre et discutèrent sans fin. Mais les choses s'arrangèrent ; il fut entendu qu'Eberstein viendrait le rejoindre pour former un corps respectable, susceptible d'agir contre un ennemi menaçant, et que l'on franchirait ensemble le Rhin[3].

1. *Gazette* du 4 janvier 1642, n° 2. De Paderborn, 15 décembre 1641 ; de Munster, 19 décembre 1641.
2. *Gazette* du 11 janvier 1642, n° 5. De Wesel, 28 décembre 1641.
3. D'après LE LABOUREUR (*chiffres que nous admettons*) :

Forts de l'autorité que leur avait léguée le duc Bernard en mourant, les Directeurs s'étaient montrés jusqu'alors d'une indépendance marquée, regardant Weimariens et Français comme unis simplement, mais non fondus ensemble. Encore maréchal de camp, le comte de Guébriant ne devait prétendre marcher de pair ni avec les Directeurs nommés par le duc Bernard, ni avec les généraux, colonels ou princes, plus âgés que lui, plus anciens dans l'armée. Son prestige personnel, ses vertus et le fait de remplacer provisoirement Longueville furent les seuls titres qui l'élevèrent au-dessus des autres, et imposèrent le respect comme l'obéissance. Pareille situation précaire l'inquiétait beaucoup ; la changer lui semblait d'autant moins facile que les chefs weimariens étaient jaloux de leur personnalité et très susceptibles. Il fallait donc les gagner avec une extrême adresse et individuellement, deviner en conséquence leurs désirs, et agir selon le tempérament de chacun. Aux Directeurs et principaux officiers weimariens il fit des propositions au nom du Roi ; les pourparlers s'éternisèrent, la prudence et la discrétion étant les premières conditions de la réussite. Ils voulaient des avantages et le paiement des legs testamentaires du feu duc. L'argent pour l'exécution de ces legs étant enfin arrivé, l'on s'entendit. Oehm devint président du conseil de guerre ; Rosen prit le rang et les fonctions de général-major ; Taupadell fut confirmé dans son grade de lieutenant général de la cavalerie ; le colonel Schœnbeck réclama et obtint la charge de général-major de l'infanterie. C'était, dit Le Laboureur, un homme « de grand service, mais difficile à

L'armée française : 4 brigades d'infanterie à 500 hommes = 2.000 h.
24 escadrons = 3.500 chevaux.
9 canons (2 de 24 livres de balles ; 4 de 6 livres ; 3 de 3).

L'armée hessoise : 2.000 hommes de pied.
1.200 chevaux.
12 canons (2 de 12 livres de balles ; 9 de 3 livres ; 1 mortier).

D'après la *Gazette* du 4 janvier 1642, n° 2. De Paderborn, 13 décembre 1641 : L'armée française avait 4.000 chevaux ; 2.500 fantassins ; 300 dragons et 12 canons.

gouverner » qui « persécutait perpétuellement le comte de Guébriant ». Échangeant ainsi leurs titres contre des grades et des faveurs accordés par le Roi, les chefs weimariens devenaient officiers de la Couronne de France; *ipso facto* se faisait l'absorption des Weimariens par l'armée française. Sur ces entrefaites, le comte de Guébriant était créé lieutenant général de l'armée d'Allemagne, et ce titre accentuait encore la fusion par l'autorité et le droit au commandement qu'il entraînait avec lui. Cependant, afin de ne pas donner ombrage aux Weimariens par la brusque élévation de Guébriant au-dessus des autres généraux, et pour donner à ceux-ci l'illusion d'obéir à un prince, la Cour maintenait toujours au duc de Longueville la qualité de *général*.

Le *Pouvoir de lieutenant général*, signé à Corbie le 12 octobre, fut apporté au comte de Guébriant par M. de Rotrou, son ami et fidèle secrétaire [1]. Le Roi écrivit le 13 octobre au nouveau lieutenant général : « Monsieur le comte de Guébriant, il y a longtemps que je reconnais combien la présence d'une personne qui ait le commandement général en mon armée d'Allemagne y est nécessaire, mais j'ai différé de temps en temps d'y pourvoir, espérant toujours que mon cousin le duc de Longueville pourrait y retourner... Je vous envoie le pouvoir, suivant lequel mon intention est que vous preniez l'autorité entière sur madite armée, tout ainsi que l'aurait mondit cousin, s'il y était présent, sans que ceux qui y auraient eu jusques à présent la qualité de directeurs puissent s'entremettre d'aucune chose... » Louis XIII veut lui donner les moyens de faire valoir son autorité ; en conséquence, bien que les colonels et principaux officiers de l'armée n'aient « aucun fondement raisonnable pour prétendre d'être payés des legs » de feu le duc Bernard sur les fonds restant entre ses mains, puisque ces fonds venaient de ceux que la Couronne fournissait pour la subsistance de

1. Arch. hist., Guerre, V. 67-217, et Arch. Rotrou. Cité par Le Laboureur. « Pouvoir de lieutenant général en l'Armée d'Allemagne, sous M. le duc de Longueville, pour M. le comte de Guébriant. » Voir aux Appendices.

l'armée, il leur accorde néanmoins 150.000 livres « pour tout ce qu'ils peuvent prétendre desdits legs ». Il désire que chacun en donne quittance « portant comme ils seront entièrement satisfaits de tout ce qu'ils pouvaient prétendre desdits legs ». Le Roi annonce en même temps de fortes sommes pour les montres ; M. de Tracy en est chargé, ainsi que de la présente dépêche. En effet, à la place de Choisy qui revenait en France, Tracy se rendait en Allemagne avec la charge de commissaire général de l'armée et le pouvoir de s'employer à l'administration de la police et des finances, comme le faisait son prédécesseur [1].

A l'occasion de sa nouvelle dignité, le comte de Guébriant reçut de nombreuses lettres de félicitations. C'est Richelieu qui lui écrit de Chaulnes, le 13 octobre : « Monsieur, ces trois mots accompagnent l'honneur qu'il plait au Roy vous faire de vous donner le commandement général de son armée d'Allemagne, en attendant que la santé de M. de Longueville luy puisse permettre d'y retourner. En toute occasion vous connoistrez que personne ne désire plus que moy votre

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-57. Le Roi à Guébriant : Corbie, 13 octobre 1641. Cité par Le Laboureur. Arch. hist., Guerre. V. 67-201. Commission de commissaire général de l'armée d'Allemagne pour M. de Tracy, 14 septembre 1641.

Alexandre de Prouville, baron puis marquis de Tracy : capitaine de chevau-légers en 1632. Contribua en 1633 à la conquête de la Lorraine. Assista à la fameuse retraite de Mayence en 1635, à la levée du siège de Colmar, à la prise de Saverne, en 1636 ; à la victoire de Rhinfeld, en 1638, à celle de Wittenweier, au siège de Brisach ; à la prise de Pontarlier et de Nozeroy, en 1639 ; à la bataille de Wolfenbuttel en 1641. Créé commissaire général de l'armée d'Allemagne le 14 septembre 1641. Prit part, l'année suivante, à la victoire de Kempen. Conseiller d'État. Servit en Allemagne en 1644, 1645, 1646, 1647, et assista à diverses grandes batailles. Embrassa le parti des princes et fut disgracié. Créé lieutenant général le 10 juillet 1652 ; servit en Guyenne. Lieutenant général au Canada en 1663 ; y commanda en absence du comte d'Estrades qui en était vice-roi, en 1665. Réprima les courses des Iroquois, qu'il réduisit à l'obéissance, en 1666. En 1667, rentra en France ; eut le gouvernement de Dunkerque, puis celui du Château-Trompette en 1668. Mourut le 28 avril 1670 à l'âge de 74 ans.

C'était un homme de guerre en même temps qu'un très bon administrateur. Très énergique, d'un esprit vif et original.

(*Chronologie hist. et milit.* de Pinard ; *Hist. des Princes de Condé*, par le duc d'AUMALE).

bien et votre avancement, et que j'y contribueray toujours en sorte que vous connoistrez que je suis veritablement [1]... » C'est de Noyers, à la même date : « Monsieur, enfin nous sommes généraux d'Armée en chef, je dis Nous parce qu'il me semble que j'ay part a tout le bien et l'honneur qui vous arrive. Et je puis par avance vous dire que le moindre bon succez que Dieu vous donnera en cet employ de général, emportera le reste que vous et nous pouvons désirer pour un comble d'honneur. Vous l'entendés trop bien pour m'obliger a vous l'expliquer davantage. Le Roy voudroit bien qu'en vous établissant Général, l'on ne parlât plus de Directeurs [2]... »

Afin d'augmenter les preuves de la satisfaction qu'il avait des services rendus, Louis XIII écrivait encore, le 15 octobre, à son lieutenant général : « Monsieur le comte de Guébriant, les bons et recommandables services que vous m'avez rendus me convient à vous faire connaître en toutes occasions la satisfaction que j'en ai, et à vous en donner des marques. C'est ce que je veux faire dans celle du prochain Chapitre de mon Ordre, auquel vous serez proposé pour être chevalier [3] .» Richelieu le félicite du Cordon bleu que le Roi lui confère, et Chavigny, grand trésorier de l'Ordre, en expédie le brevet avec d'autant plus d'empressement et de satisfaction qu'il est l'ami particulier du nouveau dignitaire [4].

Deux jours après avoir écrit ainsi, Chavigny adresse à Guébriant une lettre pleine de sages conseils. « Je ne me resjouirais pas avec vous de la nouvelle qualité qu'on vous donne pour commander l'armée du Roy à cause du mauvais estat où est celle de Suède, et par conséquent de celuy des affaires, si je n'espérois qu'elle sera suivie bientost d'une autre bien plus considérable.

1. Le Laboureur. Richelieu à Guébriant : Chaulnes, 13 octobre 1641.
2. Bibl. Nat., 500. Colbert. V. 108-91. et Arch. Rotrou : cité par Le Laboureur. De Noyers à Guébriant : Chaulnes, 13 octobre 1641.
3. Bibl. Nat., 500, Colbert. V. 109-59, et Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant ; Nesle, 15 octobre 1641.
4. Richelieu à Guébriant : Amiens, 18 octobre 1641 : cité par Le Laboureur. Chavigny à Guébriant : Chaulnes, 15 octobre 1641.

J'y vois présentement tant de disposition que je suis obligé de vous dire que je crois que vous feriez une faute signalée si vous continuiez à demander vostre congé. Je vous conjure sur touttes choses de prendre patience et d'agir le mieux qu'il vous sera possible, sans tesmoigner en façon quelconque que vous ayez autre chagrin d'estre au lieu où vous estes que celluy que vous donnent les événements de la guerre quand ils ne sont pas tels que vous le désirez pour l'advantage du service du Roy. Souvenez-vous, Monsieur, que quand on acquiert les honneurs par le mérite, il faut beaucoup plus travailler que lorsque la faveur les donne et que vous estes dans le chemin d'avoir ceux auxquels un gentilhomme peut aspirer, pourveu qu'on croye icy que vous n'avez pas moins de constance que vous avés d'autres bonnes qualités pour la guerre. Je vous proteste, Monsieur, que je vous parle avec la mesme asfection que feroit M. de Liancourt, et que je ne vous donne point d'autre conseil que celuy que je prendrois pour moy mesme dans une pareille occasion[1]... »

Dans le cours de cette année 1641, Claude de Mesmes, comte d'Avaux, et le Suédois Jean Adler Salvius, plénipotentiaires à Hambourg, négocièrent deux affaires importantes : entre eux et au nom de leurs gouvernements, le renouvellement du traité d'alliance qui devait expirer en 1642 ; avec Conrad de Lutzow, conseiller aulique et plénipotentiaire de l'Empereur, les préliminaires de la paix générale, sous la médiation du roi Christian IV de

1. Bibl. Nat., 500, Colbert. V. 114-19, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant ; Chaulnes, 17 octobre 1641 ; cité par Charvériat et Le Laboureur.

Roger du Plessis, marquis puis duc de Liancourt et de la Roche-Guyon, d'une illustre Maison du Vendômois, doué de qualités d'esprit et de cœur, extrêmement brave, aima le jeu, le luxe, les amusements, la galanterie. A 22 ans, il épousa Jeanne de Schomberg, âgée de 20 ans, fille du maréchal duc de Schomberg et de Françoise d'Espinay, et sœur de Charles de Schomberg, maréchal duc d'Halwin. Après une grave maladie et sous l'influence de sa femme, il changea sa manière de vivre et donna l'exemple de toutes les vertus. Il mourut en 1674 à 73 ans, sept semaines après la duchesse.

Danemark. Après de longues discussions, dans lesquelles ils rivalisèrent d'habileté, d'Avaux et Salvius signèrent le 30 juin 1641, le nouveau traité que ratifièrent la reine Christine le 20 juillet, et Louis XIII le 12 août. Quant à la paix générale, d'Avaux, Salvius et Lutzow, d'accord avec leurs souverains respectifs, convinrent, en décembre, que les ministres des puissances intéressées se réuniraient le 4 mars 1642 : ceux de France, des Etats Généraux et de la Maison d'Autriche, à Munster; ceux de Suède et des princes allemands ainsi que les délégués de l'Empereur, à Osnabrück.

Dans la suite, l'on apporta une extrême lenteur à l'ouverture des conférences; car, au fond, personne n'avait de but précis dans ses revendications, ni de plan bien arrêté pour le triomphe de ses idées et de ses intérêts.

CHAPITRE IX

Kempen et le bâton de maréchal (1642)

Coup d'œil général. — Wiederhold défend brillamment Hohentwiel. — Marche des alliés sur Kempen par Urdingen et Linn. — *Le camp du baron de Lamboy entre Kempen et Crevelt.* — *Victoire de Kempen.* — Les généraux de Lamboy, de Mercy et de Lodron prisonniers de Guébriant. — Effet produit. — Félicitations. — Lamboy et ses compagnons sont envoyés à Vincennes, comme preuve indéniable du succès. — *Notice sur Lamboy.* — Guébriant dans les provinces rhénanes. — Siège de Lechenich. — Camp de Grevenbruch. — *Le bâton de maréchal de France.* — Les félicitations. — Le prince d'Orange se joint à Guébriant. — Arrivée des Bretons qui désertent tous. — Don Francesco de Mello et le comte de Fontaine menacent les alliés.

Vingt mille Suédois, dans les mains de l'énergique Torstenson, se préparent avec confiance et activité à de nouveaux succès.

Les Français, sous Guébriant, rendus plus ardents que jamais par leurs derniers avantages, attendent impatiemment du renfort pour se mesurer derechef avec l'ennemi, qu'ils ont à proximité.

Le prince d'Orange, leur allié, dont les troupes ont peu contribué aux derniers événements, semble ne plus vouloir accorder qu'un faible concours, et prépare ses quartiers d'hiver; le commerce fleurit, malgré la guerre, dans les Provinces-Unies, où l'on est absorbé par les préparatifs de mariages princiers. La landgrave de Hesse, « avec un courage d'homme, tandis que les princes montrent un cœur de femme », dit Renaudot, paraît sincère en promettant son entier concours aux

alliés [1]. Le duc Christian-Louis de Brunswick-Lunebourg, malgré l'hésitation de ses oncles Auguste et Frédéric, malgré le ravage que les Impériaux font dans ses États, reste fidèle à la foi jurée. Le duc Charles de Lorraine, incapable d'observer les traités qu'il a signés, chassé de ses terres, occupe le comté de Sarrebruck. Les villes impériales et les princes allemands lassés de la guerre, ruinés par les hordes des deux partis, découragés, préfèrent languir dans la misère que de confier toujours leur salut au hasard des armes. La Bohême renaît à l'espoir en voyant Torstenson avec un puissant effectif non loin de ses frontières. La Flandre espagnole, réduite à la plus affreuse misère, prise entre deux feux, redoute les pires maux après la mort du cardinal Infant et se laisse aller au découragement. Ne tirant rien de bon de la guerre, la Franche-Comté voudrait déposer les armes. L'électeur de Brandebourg goûte les fruits de sa neutralité avec la Suède, et s'occupe d'affaires intérieures. Les électeurs de Saxe, de Mayence et de Cologne, incapables de résister au flot, sont impuissants devant la ruine totale de leurs territoires. Le duc Maximilien de Bavière lève 4.000 chevaux et 6.000 fantassins pour reconstituer et augmenter ses troupes. L'Empereur n'ayant pu trouver, à la diète de Ratisbonne, les moyens de conclure la paix, se prépare à mener vigoureusement la campagne prochaine.

L'année 1642 débuta par un gros succès dans la Forêt-Noire. La garnison de la forteresse d'Hohentwiel pillait, brûlait, mettait à contribution plus de 400 localités et châteaux, harcelait toutes les troupes impériales du voisinage, inspirait de plus en plus la terreur aux alentours. Elle était regardée par les ennemis comme un foyer très dangereux. De juin en octobre 1639 elle avait déjà brillamment résisté aux plus vigoureuses attaques, sous le commandement ferme de son gouverneur, le colonel Wiederhold, au cœur rudement trempé. Les

1. *Gazette* du 3 janvier 1642, n° 1.

Impériaux résolurent de tenter un nouveau siège, à l'aide de forces imposantes et de respectables batteries. En octobre 1641, les généraux Gild'haze et Sparre, ainsi que le président Volmar apparaissaient sous les murs d'Hohentwiel, espérant l'enlever de vive force. La vigueur de la défense fut égale à celle de l'attaque. Aux assauts, Wiederhold répondait par des sorties, et aux mines, par des contre-mines. Les Impériaux découragés tentèrent d'affamer ces tenaces assiégés. Pour mettre fin à un état de choses qui se prolongeait ainsi, le 5 janvier 1642, sortit de Brisach un secours de 1.500 hommes. Sous le général-major d'Erlach, le comte de la Suze, le baron d'Oysonville et le lieutenant-colonel de Rosen, ces troupes marchèrent rapidement sur Hohentwiel. L'annonce de leur arrivée imminente provoqua chez les défenseurs un enthousiasme indescriptible. La nuit même où elles étaient attendues, l'artillerie de la place fit grand bruit, lançant boulets et artifices sur les ennemis; Gild'haze et Sparre, craignant quelque malheur, délogèrent, et, dans leur hâte à fuir, abandonnèrent un certain nombre de leurs canons[1].

Afin d'éviter le retour de froissements avec les Hessois, le comte de Guébriant avait jugé sage de signer, avant toute coopération vers un même but, un traité avec le général de la landgrave. Cependant comme le temps pressait, il s'en tint, avec le comte d'Eberstein, à certaines conditions acceptées le 21 décembre 1641, offrant, de part et d'autre, des garanties suffisantes, sinon complètes. Le 12 janvier, Eberstein arrivait à Wesel, à la tête de 2.000 hommes de pied et de 1.500 à 2.000 chevaux, pour s'unir aux Français. Le même jour, les troupes royales passèrent le Rhin sur un pont de bateaux construit rapidement à cet endroit et sur des pontons existant déjà près de Rees[2]; le 13, Eberstein fran-

1. *Gazelle* du 25 janvier 1642, n° 12. De Bâle, 10 janvier 1642 ; *Gazelle extraordinaire* du 6 février 1642, n° 16.

2. L'armée de Guébriant se composait de 12 régiments d'infanterie, formant 183 compagnies, et de 12 régiments de cavalerie, formant 93 compagnies (Bibl. Nat., coll. Dupuy. V. 590-244).

Le 12 janvier, 10 régiments français passent le Rhin à Wesel, et le

chit également le fleuve avec tous les siens ; le lendemain, ce fut au tour des bagages. L'ensemble des troupes représentait environ 5.500 cavaliers et 4.000 fantassins, ayant 23 canons de calibres divers et près de 4.000 chariots[1]. On résolut d'assiéger Urdingen, afin d'attirer le général de Lamboy hors de ses quartiers, ou du moins pour se constituer un point d'appui lorsqu'on irait forcer ses retranchements d'Huls, près de Kempen et de Crevelt.

Le plan ne manquait pas d'une certaine hardiesse : c'était vouloir attaquer une armée de 3 ou 4.000 hommes plus forte que celle des alliés, composée de troupes reposées et bien nourries, installées dans une position choisie très habilement et munie de retranchements naturels ou provisoires. Cette audacieuse conception s'expliquait néanmoins : d'un jour à l'autre le comte de Hatzfeld pouvait venir renforcer Lamboy, et l'armée royale n'aurait plus alors que la ressource de se jeter en Hollande pour échapper à la ruine certaine ; ce serait alors l'Allemagne aux Allemands, l'Empire délivré, les conquêtes définitivement perdues. Il s'agissait aussi, les vivres étant extrêmement rares, de saisir ceux des ennemis.

Le 14 janvier, les Franco-Hessois arrivent devant Urdingen. On creuse des fossés ; on élève des retranchements que 8 canons couronnent bientôt, prêts à tirer sur la ville. A cette vue, la misérable garnison de 180 hommes ouvre largement ses portes, demande la vie sauve et s'enrôle dans l'armée des confédérés (15 janvier). Le général-major Gaspard de Mercy s'était bien proposé de secourir la place ; mais repoussé par Rosen, auquel était confié un rôle de surveillance, il ne lui avait été loisible en fuyant que de jeter dans la petite ville de Linn le régiment de Lamboy qu'il destinait à Urdingen. Sans perdre de temps, quelques troupes françaises marchent sur Linn, muni d'un bon château, l'enlèvent, ne peuvent atteindre Mercy qui a déjà rejoint

reste des troupes à Rees (*Gazette* du 25 janvier 1642, n° 12. De Cologne, 14 janvier 1642).

1. *Gazette* du 1er février 1642, n° 14. De La Haye, 21 janvier 1642. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur, et *aliàs*.

Lamboy, et bousculent plusieurs reconnaissances. Par des prisonniers, l'on apprend alors que Lamboy n'a pas quitté ses quartiers d'Huls[1]. Guébriant se hâte de ramener les siens à Linn, enfourche un cheval frais, galope de nuit jusqu'à Urdingen, et ordonne à toute l'armée d'avancer immédiatement : le gros canon et les bagages, qui alourdiraient la marche, seuls resteront en place.

Le lendemain 17 janvier, à 8 heures du matin, Français et Hessois au grand complet sont en bataille sur la place d'armes de Linn. D'une brève délibération entre les chefs, il résulte qu'on ira combattre Lamboy. Guébriant exhorte alors les troupes à peu près en ces termes : « Je reconnais, à votre contenance, qu'il ne faut rien autre pour vous exciter au combat que la présence des ennemis. Ils sont dans l'état que vous pourriez souhaiter... Je vous promets la victoire, comptant sur la valeur dont vous avez fait preuve jusqu'ici. Souvenez-vous que l'ennemi est un amas de toutes ces grandes armées de l'Empire que vous avez ruinées et que vous pouvez vaincre partout... Vous serez bientôt maîtres de tout ce qu'ils ont ici et vous vous enrichirez de leurs dépouilles : tout le pays sera votre butin... » Ces mots portent juste ; l'âme du chef vient de pénétrer l'âme du soldat ; un léger frisson d'approbation parcourt les rangs.

Il est 9 heures lorsque Guébriant part avec une avant-garde de cavalerie : bientôt il se trouve en vue du camp de Lamboy. Aussitôt, accompagné du baron de Tracy et gardé par les dragons de Rosen, il fait la reconnaissance indispensable des lieux. Sur une faible éminence, un retranchement haut de 12 pieds, avec un large fossé et deux haies très épaisses, également avec fossés, limitent un camp de forme triangulaire, désigné sous le nom de *Landwert*. Aux deux extrémités de la ligne principale existent des barrières y donnant accès. A l'intérieur, les troupes impériales se tiennent prêtes, en bon ordre, la cavalerie légèrement en arrière ; les ouvrages sont occu-

1. Les auteurs donnent indifféremment à la bataille que nous allons décrire le nom de *Kempen*, *Huls*, *Crevell*, *Saint-Antoine*, *Saint-Thoni*, *Cologne*. On a généralement adopté : *Kempen* et *Crevell*.

pés solidement. L'ensemble offre l'aspect d'une forte position, qui, à n'en pas douter, sera défendue résolument.

Les unités se rangent en bataille à mesure qu'elles arrivent : Taupadell et Oehm, à gauche ; Eberstein et Rosen, à droite ; Guébriant, au centre. Le général de Hatzfeld peut survenir à tout moment ; coûte que coûte il faut donc risquer la chance, agir sans hésitation, la promptitude d'une attaque exerçant toujours un effet moral considérable. Voyant tous les généraux et les colonels dans cette disposition, Guébriant fait une dernière et courte reconnaissance, lui permettant d'arrêter *ne varietur* son dispositif : on fera trois attaques simultanées.

L'artillerie tonne de toute part. Guébriant se lance contre le retranchement, cherche à déloger un adversaire résolu, couvert, dont le tir est ajusté. Longtemps les efforts restent impuissants et s'émoussent contre l'épaisse ligne fortifiée ; enfin devant l'impétuosité redoutable des assaillants, les Impériaux commencent à reculer ; les barrières et les haies sont alors abattues ; les palissades tombent ; le canon du camp, aussitôt pris, aussitôt braqué sur l'ennemi, décime ses rangs. A la gauche, Taupadell et Oehm, et, à la droite, Eberstein et Rosen, par des mouvements concentriques, facilitent l'action du centre et pénètrent tous à la fois dans le Landwert. L'infanterie royale, dans son admirable entrain, fonce tête basse sur l'ennemi, mais risque ainsi de compromettre le succès final en immobilisant la cavalerie. Guébriant s'en aperçoit, intervient, et, pour l'arrêter dans son élan, se voit obligé de frapper de son épée quelques-uns des siens, et d'interdire, sous peine de mort, d'aller plus avant. Son champ devenu libre, la cavalerie des alliés entoure les Impériaux, charge de front et de flanc avec une ardeur sans pareille. La cavalerie ennemie, accablée, rompue, ne peut secourir les débris des siens. Les uns tombent, les autres essaient de fuir ; mais déjà les issues sont gardées avec soin ; déjà la retraite est coupée. Cependant le baron de Lamboy, dans un suprême effort, parvient à rallier quelques

centaines de braves, officiers et soldats, qu'il ramène vigoureusement à la charge. Inutile héroïsme ! La bataille est irrévocablement perdue [1]. Cherchant alors à fuir le champ de bataille, il est pris ainsi que le baron Henri de Mercy, général de cavalerie, et le comte de Lodron, beau-frère de Gallas [2].

1. Le Laboureur dit que Lamboy essaya de rallier les siens pour les mener à la charge, et qu'il ne put y réussir.

2. Les auteurs ne sont pas d'accord sur la personnalité du général Mercy qui fut pris à Kempen. Les uns disent que c'était *François*, les autres, *Gaspard* : certains l'appellent *Pierre*. M. le duc d'Aumale lui-même le nomme *Gaspard* (*Hist. des Princes de Condé*, t. IV, p. 344). Pas un auteur, je crois, ne lui donne son vrai nom : *Henri* (voir aux *appendices*).

Le feld-maréchal François de Mercy, que nous connaissons déjà eut pour frères : Henri, Gaspard, Antoine, Louis, un chevalier de Malte, tels autres morts jeunes ou religieux, l'abbé de Mercy. Ils appartenaient à une ancienne Maison d'Allemagne, établie sur les confins de la Lorraine et du Luxembourg, possédant une des baronies relevant en ligne directe de l'Empereur, mais depuis peu sous la protection du duc de Lorraine, terre que beaucoup de villages et de fiefs rendaient importante. Ils avaient la même origine et portaient les mêmes armes que les anciens comtes de Genève.

Henri de Mercy, l'aîné de tous, reçut du duc Amédée de Savoie un régiment, à la tête duquel il se signala, au siège de Verrue principalement. Bretteur renommé, il eut jusqu'à 13 duels, et tua plusieurs adversaires en combats particuliers. Il prit du service en Lorraine en 1637, y leva, sur son crédit et grâce à sa réputation militaire, plus de 6.000 hommes, conquit des villes, des places, des châteaux, harcela les troupes françaises. Richelieu fit condamner ce gênant personnage à la potence « comme rebelle et traître au Roi », ce qui n'était pas une raison plausible, Henri n'ayant jamais été Français. Bientôt après, Louis XIII et le cardinal duc ayant quitté Metz pour retourner à Saint-Germain, Mercy enleva une partie des bagages de ce dernier, et, pour s'en moquer, réunit un conseil de guerre, qui, le jugeant « séditieux, perturbateur du repos public et usurpateur du bien d'autrui », ordonna de le pendre en effigie à proximité de Metz, ce qui fit beaucoup rire. Ne pouvant s'entendre avec Charles de Lorraine, Henri se rangea sous les drapeaux de l'Empire et devint général de cavalerie. Il servit glorieusement, acquit une grande renommée, et mourut à la bataille de Tabor (Jankau ou Jankowitz) en mars 1645. De sa femme, qui appartenait à la Maison de Brandebourg, il n'eut pas d'enfants.

Gaspard de Mercy, d'abord page de l'archiduc Léopold d'Innsbruck, devint général de cavalerie ; il servit en Lorraine puis en Bavière (1639). « Modeste, simple, très vaillant, il avait des habitudes humaines, fort rares à cette époque, et qui le faisaient chérir partout », écrit le duc d'Aumale (*Hist. des Princes de Condé*, t. IV, p. 344.) « C'était un homme de bonne mine et bien fait, d'une bonté et libéralité incroyables » qui se ruina en donnant tout ce qu'il avait, dit le *mémoire* que nous consultons. Il était « estropié des deux bras et tout rompu de coups », toujours en campagne néanmoins, d'une extrême bravoure,

Chaude action, n'ayant duré que cinq heures : éclatante victoire ! La nuit venue, 600 cavaliers sous les ordres du colonel Russworms, se portent en observation au delà de Kempen, et ramènent, au matin, plus de 1.000 prisonniers, 500 femmes, 3.000 chevaux et du bagage.

Toute l'infanterie des ennemis était détruite : seule une

et fort estimé de ses adversaires eux-mêmes. Après avoir eu 5 chevaux tués sous lui, il fut atteint, sous les yeux de son frère François, « d'un coup de mousquet au défaut de la cuirasse, dont il mourut sur-le-champ », à Fribourg en Brisgau, le 3e jour de la bataille, le 5 août 1644, à l'âge de 45 ans. Ses troupes conservèrent le deuil un an entier aux drapeaux et aux étendards : la cavalerie garda son corps quelque temps, le mettant toujours « sous une tente, à sa tête, avec une grand' garde, comme s'il avait vécu ». On l'enterra pompeusement à Fribourg. Gaspard avait été marié d'abord à une femme de la Maison d'Argenteau, puis à la fille unique du comte de Gatinais, dont naquirent des enfants, qui moururent sans postérité.

Antoine de Mercy, colonel de cavalerie d'une grande bravoure, trouva la mort à la bataille de Breitenfeld que l'archiduc Léopold et Piccolomini perdirent le 2 novembre 1642.

Louis de Mercy, capitaine d'infanterie, jeune homme de 18 ans, distingué, brave, devant lequel l'avenir s'ouvrait plein d'espérances, fut tué d'un coup de pertuisane dans le corps, à Constance, qu'assiégeaient les Suédois après la bataille de Leipzig, en 1631. Par ordre du duc de Féria, on l'enterra dans la cathédrale de Constance.

Le *chevalier de Malte*, dont nous ignorons le prénom, succomba dans un combat contre les Turcs, étant sur une galère qu'il commandait. Sa brillante conduite lui valut les honneurs funèbres réservés aux Grand'Croix, et les éloges posthumes du Grand-maître.

L'*Abbé*, le plus jeune de tous les frères Mercy, eut de grandes charges dans la Maison de l'Empereur et des missions importantes en France, en Allemagne, en Angleterre et en Hollande, dont il s'acquitta fort bien. Il avait plus de goût pour les armes et la diplomatie que pour les devoirs ecclésiastiques. Son frère François voulait cependant en faire un cardinal, lorsque la mort vint le surprendre à Nordlingue (1645). Disgracié, persécuté à la suite d'intrigues et de cabales de Cour, suscitées par les ministres du Roi d'Espagne, Mercy quitta le service de la Maison d'Autriche, et s'attacha au duc de Brunswick, dont il devint le grand chambellan et l'un des conseillers d'État.

Bibl. Nat., ffr. V. 16931-367.

Hist. de l'incomparable général Mercy. Et *même manuscrit*. Bibl. Mazarine. V. 1849, intitulé : *Hist. des principales actions de quelques grands hommes qui ont fleuri dans l'Europe en ce dernier siècle* 1600, *écrite par* ***M. l'Abbé Mercy, frère du général Mercy.***

Les frères Mercy avaient pour ancêtre ce Louis de Mercy, bourguignon, qui reçut des lettres de noblesse de l'empereur Charles-Quint « pour avoir blessé le cheval de François Ier, ce qui fut cause de la prise de ce prince à la bataille de Pavie, le 24 février 1525 ».

(Bibl. de l'Arsenal. V. 3724, f° 44.)

partie de leur cavalerie avait pu s'échapper, répandant au loin la nouvelle de leur sanglante défaite. Outre Lamboy, Mercy et Lodron, tous les officiers généraux et les colonels, environ 3.500 hommes, restaient aux mains des vainqueurs, ainsi que l'artillerie, 30 chariots de munitions de guerre et de vivres, le bagage, 162 drapeaux et cornettes. 2.500 ennemis avaient péri sur place, et nombre d'autres dans la poursuite. Du côté des alliés, les pertes furent, disent les relations, assez peu importantes — 160 tués et 50 blessés — chiffre qui nous semble bien faible. Parmi les morts se trouvaient le colonel Flersheim, d'une vaillance éprouvée, fort estimé de tous, ainsi que les majors des régiments de Melun, de Forbus et de Guébriant[1].

Le général de Hatzfeld accourait pour se joindre à Lamboy, lorsqu'il eut connaissance du malheur. Rebroussant chemin, il alla vers Coblentz, espérant rallier quelques régiments épars et quelques unités de l'armée du duc Charles. Deux jours après la bataille, à la recherche de Hatzfeld que M. de Guébriant voulait combattre sans retard, Taupadell enlevait un régiment et rapportait la nouvelle que Hatzfeld, subissant l'impression de terreur générale, s'était retiré derrière Juliers. D'autre part, certains débris échappés de l'armée vaincue, sous les ordres du baron de Zelt, tombaient aux mains de Rosen, le 23 janvier, « de sorte, dit la *Gazette*, qu'il ne reste plus rien à présent de l'armée du général Lamboy[2] ».

Guébriant lui-même courait ouvrir une tranchée devant Neuss, principale ville du pays de Cologne, d'une grande importance comme étant munie de magasins et tout à proximité du Rhin. La garnison montra du courage, fit une sortie que repoussa le colonel Schmidberg, perdit contenance et capitula le 27. Guébriant y mit son quartier général.

1. *Mercure français*, 1642 ; *Gazette* du 31 janvier 1642, n° 13. *Relation*: *Gazette* du 1er février 1642, n° 14. De La Haye, le 21 janvier 1642 ; *Gazette* du 19 février 1642, n° 23. *Relation* : *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. LE LABOUREUR ; *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. CHARVÉRIAT ; Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 16-429. *Relation*.

2. *Gazette* du 15 février 1642, n° 21. De Cologne, 29 janvier 1642.

Le sieur de Lermor se rendit alors à la Cour : il detaillera au Roi les particularités des récents succes. Le sieur de Geritz, gentilhomme allemand, aide de camp dans l'armée, l'accompagnait, porteur des 162 cornettes et drapeaux enlevés à Kempen[1].

La *Gazette* s'empressa d'apprendre au public français les péripéties de « cette victoire, une des plus grandes que nous ayons remportées il y a longtemps en Allemagne[2] »... « Les bons succès, dit-elle encore, qu'un parti obtient sur l'autre au commencement d'une campagne ont toujours été crus de bonne augure ; mais au commencement de l'année ils n'ont jamais été pris que pour des arres et un avant-goût des progrès que le parti victorieux doit faire sur l'autre tout le reste de l'année, autant que la faiblesse de l'esprit humain peut juger par le présent des choses futures[3]. »

Ne cherchant pas la réclame, trop modeste dans le triomphe, n'aimant pas à se faire valoir, le comte de Guébriant ne s'était pas empressé de proclamer sa victoire. Le Roi et les ministres ne l'apprirent d'abord que vaguement. Ils s'étonnèrent de n'être pas mieux renseignés. « Nous attendons avec impatience, lui écrit Chavigny le 31 janvier, — la bataille s'était livrée le 17 — nous attendons avec impatience un courrier de vostre part qui nous apporte la confirmation des avis que nous avons eus de tous costez de la victoire que vous avés gagnée sur Lamboy ; cependant je m'en réjouis avec vous et de tout mon cœur par avance, en attendant que je le face plus amplement quand nous seaurons les particularitez de ce succez[4]... » La bonne nouvelle parvint au Roi la veille de son départ pour le Roussillon. A la Cour l'on estimait, depuis un certain temps, que, les affaires d'Allemagne allant mal, le mieux serait une honorable retraite des troupes royales en Hollande :

1. Bibl. Nat., Clairambault, V. 381-465. « État des cornettes envoyées par M. le comte de Guébriant. . »
2. *Gazette* du 19 février 1642, n° 23. *Relation*.
3. *Gazette* du 31 janvier 1642, n° 13. *Relation*.
4. Le Laboureur.

aussi la victoire éclatante de Kempen fut-elle accueillie avec des transports de joie.

Lermor vint bientôt confirmer ce qu'annonçaient vaguement la rumeur publique et des lettres particulières, émanant du Rhin et de la Hollande. A Lyon, le 22 février, le Roi assista au *Te Deum* en l'église Saint-Jean. A l'entrée de l'édifice sacré, les chanoines comtes de Saint-Jean le haranguèrent ; le cardinal duc de Richelieu officia ; à la sortie du monarque, « tout le canon et les boëttes de la ville, par leur tintamarre, portèrent au loing le bruit de cette réjouissance », dira la *Gazette*[1]. Le lendemain, au prince de Condé chargé de la régence durant la campagne de Roussillon, le Roi annonçait officiellement la victoire de Guébriant « dans le pays de Kempen, proche de la ville de Crevelt, en deçà du Rhin et à l'entrée de l'Estat de Cologne ». Il l'invitait à donner l'ordre à l'archevêque de Paris de faire chanter un *Te Deum* à Notre-Dame ; M. le Prince y assistera ainsi que tous les corps constitués. « J'écris aussi, ajoutait le Roi, à M. le chancelier, à mon cousin le duc de Montbazon et au sieur Bouthillier, surintendant de mes finances, d'y estre présents. Et, pour le surplus, je vous recommande de faire apporter en cette occasion toute la solennité et les marques de réjouissances publiques qu'elle mérite. » A cet effet, il emploiera le sieur de Sainctot, maître des cérémonies[2]. En même temps, Louis XIII écrivait au prévôt des marchands et aux échevins de la ville de Paris de se trouver à la cathédrale à l'heure fixée par M. le Prince, et en corps « pour louer Dieu de l'assistance qu'il luy plaist de nous donner à nos justes desseins pour le restablissement de la

1. *Gazette* du 8 mars 1642, n° 31. De Lyon, 24 février 1642.

Au cours de cette campagne, la conjuration de Cinq-Mars ayant été découverte, le marquis de Cinq-Mars et de Thou furent arrêtés et exécutés. Parlant de Cinq-Mars, le Roi écrivit à Guébriant : « Je découvris qu'il étoit favorable à tous ceux qui étoient en ma disgrâce et contraire à ceux qui me servoient le mieux; qu'il improuvoit continuellement ce que je faisois de plus utile pour mon état... » (LE LABOUREUR).

2. Arch. Nat., Carton K 999, n° 198. Le Roi à Condé ; Lyon, 23 fév. 1642.

paix publique et le soulagement de nos subjetz[1] »...

Le comte de Guébriant reçut peu à peu de nombreuses lettres de félicitations. « Je peux bien vous dire, lui écrit de Noyers, que celui-là n'est pas mal voulu du ciel que Dieu couronne de si grandes bénédictions dès le commencement de son généralat. Et certainement, Monsieur, il n'y a personne à la Cour qui ne vous estime le plus heureux gentilhomme de ceux qui commandent les armées du Roi, d'avoir su user avec tant de jugement et d'avantage de l'occasion que Dieu vous a mise en main[2]. » De Narbonne, le 15 mars, Louis XIII écrit aussi au vainqueur de Kempen : « Après l'assistance de Dieu, ce glorieux et important succès est dû à vos généreuses résolutions et à votre grande conduite ; ayant si bien su prendre votre temps et vos avantages, que vous avez absolument défait les ennemis, pris leur général et tous les principaux officiers de leur armée prisonniers, avec tant de drapeaux et de cornettes, que l'on ne peut obtenir une victoire plus accomplie. Et parce que vous marquez que la plupart des officiers généraux de mon armée et des chefs et officiers des troupes s'y sont signalés, je désire que vous leur témoigniez que j'en conserverai le souvenir pour les en reconnaître en tout ce qui s'offrira pour leur bien et avancement[3] ».

Les succès engagent à de nouveaux sacrifices. En date du même jour, le Roi prévient Guébriant qu'on lui envoie l'argent de deux montres, qu'on va lever des troupes en Alsace, avec l'aide des barons d'Erlach et d'Oysonville. Le régiment de feu le colonel Muller deviendra Guébriant, et Watronville s'appellera Tracy ; Jeune Rosen sera traité en vieux régiment ; le colonel

1. Arch. Nat., Carton K 999-197 et 200. Lyon, 23 février 1642.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-99, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Lyon, 18 février 1642 ; cité par Le Laboureur ; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 116-25, et Arch. Rotrou ; cité par Le Laboureur. Richelieu à Guébriant ; Nevers, 10 février 1642 ; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-95, et Arch. Rotrou ; cité par Le Laboureur. De Noyers à Guébriant ; Nevers, 10 février 1642 ; Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 114-25, et Arch. Rotrou ; Chavigny à Guébriant ; Lyon, 24 février 1642.

3. Le Roi à Guébriant ; Narbonne, 15 mars 1642 ; cité par Le Laboureur.

Schmidberg devient général-major. Messieurs de Flaucourt, de Gruyères et de Geritz, pour leur belle conduite, recevront une pension de 2.000 livres chacun [1].

Voulant utiliser sans retard l'effet que produit la journée de Kempen, le comte d'Avaux donne l'ordre à M. de Beauregard de faire aux ducs de Brunswick de « bonnes remontrances... contre la négociation qu'ils continuent amoureusement avec le Roy de Hongrie » (l'Empereur). Puis, de Hambourg, le 25 février 1642, il donne certains avis à Guébriant : Ferdinand va renforcer Hatzfeld de 6 régiments de l'armée de Piccolomini, et de 4, de celle de Franz-Albert de Lauenbourg ; il fait instance auprès du duc Charles pour avoir également le concours de ses troupes ; l'archevêque de Cologne réclame énergiquement un secours. En somme, dit-il, je vois qu'on vous prépare des « affaires de tous côtés. Je ne manque pas d'en écrire en France... Au reste, ajoute-t-il en terminant, vous avés plus avancé la paix que ny M. Salvius ny moi ». La Cour de Vienne se montre plus accommodante depuis la défaite de Lamboy [2].

Il était de toute nécessité de mettre en lieu sûr les prisonniers de marque dont la présence à l'armée ne pouvait être qu'embarrassante. Du reste, comme ils l'avaient fait pour Jean de Werth, après Rhinfelden 1638, les Parisiens réclamaient Lamboy comme preuve indéniable de la victoire de Kempen. Guébriant enverra une personne de confiance aux Etats de Hollande et à M. le prince d'Orange, auxquels la Cour écrit directement pour demander un « bon vaisseau de guerre » devant transporter les prisonniers en France, « avec l'escorte convenable à la seure conduite d'un depost de cette conséquence ». Il verra donc avec eux, par son intermédiaire, à quel moment les envoyer, et quelle

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-66-67 et Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant : Narbonne, 15 mars 1642; cité par Le Laboureur.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 113-21, et Arch. Rotrou. D'Avaux à Guébriant ; Hambourg, 25 février 1642; cité par Le Laboureur.

sera « la forme de ce convoy ». Cet intermédiaire s'adressera tout d'abord à M. de la Thuilerie afin d'agir « par luy et par ses conseils », et pour rendre à cet ambassadeur « ce qui lui est deu [1] ». L'affaire traîna cependant en longueur, et le 5 mars, le comte de Chavigny était amené à traiter encore cette question. « Monsieur, écrivait-il à Guébriant, l'on sera icy bien aise d'y voir au plus tost les plus belles marques de la victoire que vous avés obtenüe sur les ennemis qui sont le général Lamboy et tous les officiers qui ont esté pris avec. Le Roy envoye une personne espresse en Hollande pour prendre soing de la seureté de leur passage par les terres de Messieurs les Estats [2]. »

En mai, rien n'est encore organisé. Chavigny écrit alors coup sur coup à Guébriant. Le 2, il le prévient qu'on renvoie en Hollande un nommé Daridol porter les ordres du Roi à M. de la Thuilerie, « affin qu'il adjuste entièrement ceste affaire [3] ». Et le 4, également de Narbonne : « Vous pouvez, ce me semble, tirer parole et promesse par escrit du général Lamboy et autres qu'ils n'essayeront en façon quelconque de se sauver par les chemins, quand on les emmènera icy, dans le païs soit des ennemis, soit des amis ou des neutres... En tous cas, vous donnerés charge de leur conduite à des personnes qui debvront donner bon ordre et les perdre sans difficultés, s'ils essayent de se sauver [4]... »

Le baron de Lamboy tomba dans un désespoir pro-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-97, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Saint-Pierre-le-Moustier, 11 février 1642 ; cité par Le Laboureur.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 114-27, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant ; Avignon, 5 mars 1642.

C'est le sieur Daridol, au service de Chavigny. Il avertira Guébriant de son arrivée à La Haye et « verra avec M. de la Thuilerie à prendre toutes les précautions nécessaires sur le sujet avec M. le Prince d'Orange et Messieurs les Estats ».

Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-65, et Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant ; Lunel, 3 mars 1642.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 114-33, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant ; Narbonne, 2 mai 1642.

4. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 114-35, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant ; Narbonne, 4 mai 1642.

fond en apprenant qu'il irait à Paris, et Guébriant dût le consoler de son mieux. Le caractère d'un chef, lui disait-il, se reconnaît dans le malheur ; il faut être au-dessus de la mauvaise fortune. « Je vous ai fait prisonnier... ; il pourra se faire que vous ayez un jour le même avantage sur moi, et je ne croirai pas avoir perdu l'honneur avec la liberté, si je me défends comme vous l'avez fait... » Mais un pareil discours ne sut convaincre le général des Impériaux ; car il est facile de parler ainsi lorsqu'on n'est pas sous le poids des événements fâcheux. Tous les détails ayant été réglés, non sans peine il est vrai, entre la Couronne et les États Généraux, concernant la garantie du transfert de tels prisonniers à travers les Provinces-Unies et de la frontière jusqu'à Paris, les généraux de Lamboy, de Mercy et de Lodron ainsi que nombre d'autres captifs partirent sous bonne escorte. Le 13 juillet, ils abordèrent à Dieppe sur deux vaisseaux, et logèrent au château de cette place. Cinquante cavaliers, commandés par M. de Petitpuys, les menèrent jusqu'à Saint-Denis, où le bruit de leur arrivée avait fait affluer quantité de carrosses et de gens de toutes les conditions. Ce même jour 24 juillet, après avoir déjeûné à Saint-Denis, ils touchèrent au terme de leur triste voyage. Le donjon de Vincennes s'ouvrit devant eux ; ils allaient y trouver, dit la *Gazette*, « toute l'honneste liberté que peut souffrir la seureté de leur garde [1] ».

Durant leur captivité et sur leur demande, Anne d'Autriche permit aux trois généraux de s'occuper de leur rançon. Elle autorisa même le baron de Mercy à quitter Vincennes sur parole, afin d'aller solliciter la pitié des leurs, mais à la condition expresse d'être revenu au bout d'un mois — du 15 mai au 15 juin 1643. Le Roi abandonna la rançon des trois généraux au maréchal et à la maréchale de Guébriant, avec faculté d'en fixer le taux. Les prisonniers offraient de se racheter par des sommes en rapport avec la charge dont ils étaient pourvus ; on s'en remit au dire d'arbitres : don Fran-

1. *Gazette extraordinaire* du 1er août 1642, n° 97. *Relation.*

cesco d'Aluelda, d'une part, et le baron de l'Eschelle, de l'autre [1]. Lamboy fut condamné à payer 20.000 écus, et ses deux compagnons ensemble, 3.000. Gallas et François de Mercy, maréchal de camp général, prirent en mains les intérêts de Mercy et de Lodron, l'un comme frère, et l'autre comme beau-frère [2]. Néanmoins les pourparlers traînèrent ; on discuta longtemps encore, et Lamboy demeura captif deux années.

A la fin de janvier, Cologne et Aix-la-Chapelle refusent toujours d'ouvrir leurs portes. Kempen tient encore. L'archevêque de Cologne qui avait eu l'intention de s'en-

1. Aff. Étr., France, V. 842-256-257.

2. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur ; *Hist. des guerres de France*, par le général marquis de la Rozière ; Arch. hist., Guerre, manuscrit ; Aff. Étr., Autriche correspondance, V. 16-303 ; Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 23-13.

« Aujourd'hui 12 avril 1643, le Roi étant à Saint-Germain-en-Laye, mettant en considération les recommandables services qui lui ont été rendus par le sieur comte de Guébriant, maréchal de France, et lieutenant général pour Sa Majesté en son armée d'Allemagne... et voulant reconnaître le mérite d'une action si importante (victoire de Kempen) et si glorieuse... Sadite Majesté lui a accordé et fait don et à la dame sa femme des sommes qui proviendront des rançons des dits sieurs de Lamboy, de Mercy et de Lodron, pour être employées en fonds qui appartiendra en propre au survivant des deux... »

Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 23-12 ; *Mémoire pour le maréchal de Guébriant*, avril 1643.

« M. de Lamboy ayant promis à M. le maréchal de Guébriant une somme de cent cinquante mille livres,... le dit sieur maréchal étant obligé de récompenser de sa prise les officiers de son régiment, en cette considération et pour lui donner moyen de continuer ses services, il supplie très humblement Sa Majesté de le gratifier des domaines de Jugon, Dinan et Fougères, valant annuellement 18.000 à 20.000 livres, revenant bons à Sa Majesté par la succession de la Reine mère, et d'autant plus que ce qu'il a de bien en Bretagne dépend entièrement des dites terres, lesquelles étant sur le point d'être engagées au plus offrant, il lui serait fâcheux de relever d'une personne particulière qui s'en pourrait rendre adjudicataire. »

Arch. Rotrou. Rotrou à Guébriant ; 20 juin 1643, Vol. III-174.

« M. de Lamboy commence à s'impatienter de sa longue prison, et emploie MM. de Rantzau et de Roquelaure pour travailler à son accommodement. Le premier m'a envoyé quérir ce matin pour me faire voir une lettre que mondit sieur de Lamboy lui avait écrite et par laquelle il lui témoigne que le baron de Mercy, le comte de Lodron et lui pourraient se résoudre à faire une demande de 20.000 écus pour leur rançon à don Francesco de Mello, si madame voulait en quelque façon

fermer dans la citadelle d'Ehrenbreitstein, reste dans le chef-lieu de son électorat, avec Hatzfeld, dont la cavalerie est au delà du Rhin et l'infanterie à Bonn et Andernach. Impériaux comme Espagnols emploient tous les moyens d'arrêter les progrès des Français victorieux. L'archiduc Léopold et le comte Piccolomini cherchent à rétablir les armées du Rhin. Dans ce but, leurs troupes ont déjà passé l'Elbe sur le pont qu'ils ont construit à Tangermunde. Don Francesco de Mello et le comte de Fontaine sont invités à s'avancer dans les provinces rhénanes. Le duc Charles est prié de joindre au plus vite l'ensemble de ses troupes à celles du général de Hatzfeld, mais on n'espère pas l'y déterminer[1]. Ces beaux desseins des ennemis aboutissent cependant à peu de chose : Mello, qui s'est mis en route revient en arrière pour sauver le général Beck que le comte d'Harcourt menace dans Valenciennes ; le duc Charles, avancé jusqu'en Alsace, doit courir jusqu'à La Motte que le maréchal de la Mothe-Houdancourt menace d'enlever. L'électeur de Cologne et Hatzfeld ne peuvent rien seuls contre Guébriant.

A la remorque de la fortune « pendant qu'elle avoit pour luy de bons mouvemens », dit le *Mercure français*, Guébriant résolut de s'emparer de Kempen, troisième ville de l'État de Cologne par son importance. Sur ces entrefaites, il apprit que les Espagnols se rassemblaient vers Gueldres et Venlo pour s'opposer à ses progrès. Il alla les reconnaître avec 1.000 chevaux, ne vit rien, et laissa une garnison dans Wachtendonk.

'approcher de la raison. Mais par le discours de mondit sieur de Rantzau, j'ai bien connu que cette somme pourrait monter encore plus haut, et pour cela, madame n'est pas résolue de diminuer beaucoup pour le regard dudit Lamboy seulement... »

A ce sujet Lamboy écrit à Mme de Guébriant, le 22 juin 1643 : Arch. Rotrou, V. III-140.

Arch. Rotrou, V. IV. La maréchale à Rotrou ; Paris, 23 juillet 1643. Ordre de traiter la rançon de Lamboy, Mercy et Lodron pour 69.600 livres d'une part ; en plus, 5.400 livres promises par Lamboy au maréchal ; en plus 12.000 livres promises par Lamboy à Tracy.

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 113-21, et Arch. Rotrou. D'Avaux à Guébriant : Hambourg, 25 février 1642 ; *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur.

Le lendemain 30 janvier, Eberstein et Roque-Servière, avec toutes les troupes franco-hessoises et 9 canons, le rejoignirent devant Kempen. Cette place avait de bonnes murailles, de grosses tours, deux bons fossés pleins d'eau. Derrière de semblables défenses l'on pouvait tenir ferme et parler haut. Aussi le comte de Gronsfeld et 600 hommes de la garnison refusèrent-ils tout accommodement [1]. Le 31 au soir s'ouvrit la tranchée ; durant la nuit, l'on braqua les pièces ; on tira dès l'aube et jusqu'à midi sans résultat. Un siège en règle s'imposa donc. Guébriant envoya quérir les munitions qui lui manquaient. Le retard qui en résulta et les pluies firent traîner le siège. La grosse tour et le moulin à vent écroulés, la contrescarpe percée, la brèche ouverte, les habitants demandèrent à capituler. Acculé dans le château, Gronsfeld résista encore durant trois jours, puis les soldats profitèrent de ce qu'il était blessé pour se rendre et entrer immédiatement au service des alliés [2].

Quelques rencontres avaient eu lieu, durant le siège, aux alentours de Kempen : attaque des quartiers d'Eberstein et de Wittgenstein ; menace d'incendie de celui de Taupadell par 400 cavaliers de Hatzfeld. Il fallut aussi écarter ces bandes dangereuses appelées *routiers* par les Français, *fribus*, et *schenapens* en Allemagne, formées de paysans voleurs et assassins, ayant leur retraite dans les bois [3].

En février, Français et Hessois s'étendent entre Gladbach, Dalheim, Grevenbruch, Bergheim, Duren, Zulpich, Nidegen, Enskirchen et Munster-Eiffel. Guébriant s'établit à Neuss ; Rosen à Duren ; Taupadell à Zulpich et Munster-Eiffel. Tout l'évêché de Juliers et le bas pays de Cologne sont ainsi occupés par les alliés. De Neuss, le 16 février, Guébriant demande au baron d'Erlach d'inquiéter l'ennemi. Lui-même, tant qu'il restera à Neuss, enlèvera villes et châteaux ; la

1. *Mercure français*, 1642.
2. 50 par 50 ils sont alors répartis dans leurs brigades.
3. Littéralement : *schnapp-hans*, voleurs de poulets. D'où le mot de *chenapan*.

saison est cependant contraire et le débordement des eaux est tel qu'à moins d'une grande résistance de la part des troupes et « d'une grande pusillanimité » de l'ennemi, on avancera difficilement; Hatzfeld se prépare à marcher sur lui; Beck ramasse tout ce qu'il peut dans le Luxembourg; les Espagnols ont déjà constitué un corps pour les renforcer. Ce même jour 16 février, Guébriant fait une reconnaissance avec toute sa cavalerie, qui « est, je vous peux assurer, très forte d'hommes et de chevaux », écrit-il; avec de l'argent pour acheter selles, pistolets et bottes, elle deviendra incomparable en Europe. L'infanterie française est également fort belle depuis les recrues qu'elle vient de faire [1].

Quelques jours plus tard, le 8 mars, Guébriant prévient de Noyers que Hatzfeld est au delà du Rhin depuis la bataille de Kempen, ayant des ponts à Cologne et à Bonn, attendant des secours de tous côtés. Si des renforts n'arrivent de France et de Hollande, il peut se trouver embarrassé pour garder des places qui sont de très grande importance et pour tenir campagne. Il s'agit de conserver sa réputation et son armée. « Je vous puis assurer que, peut-être de la guerre, quand elle durerait encore dix ans », l'on ne remettrait pas les choses au point où elles sont, si l'ennemi reprend l'avantage. Les colonels et officiers veulent être payés, et promettent, à cette condition, de mettre l'infanterie en état satisfaisant. On ne peut rien sans argent [2].

D'autre part la nouvelle arrivait que les Suédois allaient pénétrer dans les Etats héréditaires de la Maison d'Autriche. Ils passeront l'Elbe, entreront en Lusace, attaqueront Glogau pour se rendre maîtres de l'Oder. Ils ruineront ainsi les levées que fait dans toute la Silésie le duc Franz-Albert de Lauenbourg. Enfin Torstenson, bien que très malade, a l'air de vouloir agir toujours offensivement. Le général-major de Rosen pa-

1. *Der General Hans L. von Erlach von Castelen*, par le docteur AUG. VON GONZENBACH.

2. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-456. Guébriant à de Noyers : Neuss, 8 mars 1642 ; Gonzenbach : Guébriant à Erlach; Neuss, 6 avril 1642.

raissait en mars devant Aix-la-Chapelle, menaçant de tout brûler aux alentours si la contribution exigée était refusée sous prétexte de neutralité entre la ville et les Hollandais. Aussi le colonel Goldstein, gouverneur de la place, envoyait-il le baron de Merode et le rittmeister Freisheim à Rosen en parlementaires [1].

Aix-la-Chapelle possédait une garnison de 2.500 hommes et de solides fortifications. La contribution n'ayant pas été payée, Rosen s'empara des châteaux voisins, Witten et Wilhelmstein, brûla moulins et métairies, rançonna, ravagea de son mieux [2]. Le Roi, ayant eu connaissance de procédés aussi barbares, dépêcha vers Guébriant : il mettra un frein à ces iniquités et aura soin, au moins, de faire respecter les communautés tant de séculiers que de réguliers, chapitres, monastères dans tous les pays de Cologne, Juliers, Liège et autres lieux; les alliés devront agir de même [3].

Le 16 avril, le comte de Guébriant quitta Neuss, où cependant il fit continuer l'organisation d'un grand magasin. Il rassembla ses troupes à Duren, puis avec 3.000 hommes de pied, 3.000 chevaux et tout son canon, il se proposa d'enlever Lechenich, Zons et d'autres localités, les plus proches de Cologne, afin d'ôter à l'ennemi tout moyen de subsister dans ces parages. La reconnaissance de Lechenich faite, le général Taupadell reçut l'ordre d'aller avec 1.500 chevaux, le 18, investir cette place qui possédait un château d'une certaine importance ; le baron Kipshoven y commandait 700 fantassins et 2 compagnies de cavalerie, et témoignait vouloir se défendre jusqu'à l'arrivée du comte de Hatzfeld [4]. Bientôt parut Guébriant avec un complé-

1. Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-458. Extrait d'une dépêche du comte d'Avaux. Hambourg, 21 mars 1642 ; Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-459. D'Avaux à Richelieu ; Hambourg, 21 mars 1642 ; Aff. Étr., Allemagne correspondance, V. 16-464. D'Avaux à Avaugour ; Hambourg, 16 avril 1642.

Gazette du 19 avril 1642, n° 51. D'Aix-la-Chapelle, 1er avril 1642.

2. *Gazette* du 17 mai 1642, n° 64. D'Aix-la-Chapelle, 29 avril 1642.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-70 et Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant ; 29 avril 1642.

4. *Gazette* du 3 mai 1642, n° 59. De Bonn, 21 avril 1642; Archives Rotrou, V. II-173. Roque-Servière à Rotrou ; Neuss, 15 avril 1642 ; *Gazette*

ment de troupes — 5 brigades d'infanterie, 3 escadrons et quelques canons. — Il fallut repousser deux sorties vigoureuses, faire des redoutes et des tranchées, passer deux fossés, percer la contrescarpe, ouvrir une brèche. Au moment de l'assaut, les fascines jetées dans le second fossé enfoncèrent sous le poids des assaillants; quelques hommes périrent, les autres reculèrent. On dut alors exécuter une galerie à l'épreuve du mousquet, mais que le canon de la place détruisit, puis on en recommença une autre. Les assiégés — 600 fantassins, 2 compagnies de cavalerie et 200 paysans armés — se défendaient bravement au moyen de grenades, de mousquets, de piques, d'engins multiples[1]. Cent pas de murs étaient tombés déjà ; seul un fossé plein d'eau restait pour la défense. De nuit, le 1er mai, après avoir brûlé « tout ce qui restait debout en ville », les assiégés s'enfermèrent dans le château. Guébriant fit alors exécuter des approches, battre un pan de mur, établir un logement sous les flancs du donjon. Un certain nombre de jours s'étaient écoulés lorsqu'arriva la nouvelle, vague encore, de secours bavarois qui se seraient unis au général de Hatzfeld. Comme il s'agissait de prendre un donjon entouré d'un fossé de cent pieds au moins de large, Guébriant jugea qu'il serait prudent de regagner au plus vite ses quartiers, estimant qu'il pourrait, avant d'avoir fait tomber le château, être coupé du reste de ses troupes, des Hollandais alors à Rhinberg, et des Bretons impatiemment attendus, qui venaient enfin d'aborder à Rotterdam, le 21 mai[2]. Mais, sur les instances de quelques-uns, il accepta d'attendre sur place la confirmation de la jonction

du 17 mai 1642. De Lechenich, 30 avril 1642 ; *Gazette* du 10 mai 1642. De Dusseldorf, 27 avril 1642. Un boulet brisa la canne que tenait Taupadell.

1. *Der general Hans L. von Erlach von Castelen*, par le docteur von Gonzenbach. Guébriant à Erlach, camp de Grevenbruck, 8 juin 1642.

2. *Der General Hans L. von Erlach von Castelen*, par le docteur Aug. von Gonzenbach. Guébriant à Erlach ; camp de Grevenbruch, 8 juin 1642.

Ne voulant rien entreprendre avant d'être en force, Wahl et Hatzfeld attendaient 2.000 hommes de Westphalie, sous le général de Wehelen, 3.000 hommes du Bas-Palatinat, y comprises les troupes du duc Charles.

des Bavarois et des Impériaux. Les assiégés continuaient à se défendre avec une extrême bravoure, creusaient jusqu'à 5 contre-mines, faisaient des sorties, espérant voir arriver les comtes de Wahl et de Hatzfeld, qui, toujours à Cologne, cherchaient un moyen pratique de les secourir. Un jour, lorsque les assiégeants allaient faire sauter une mine, parvint la nouvelle, certaine alors, de cette jonction des ennemis aux environs de Cologne ; ils devaient, affirmait-on, passer le Rhin, le 9 juin, avec 18.000 hommes pour tomber sur les quartiers des confédérés. Les tours et les fortifications du château de Lechenich sautent ; le feu commence à détruire la ville ; Français et Hessois se retirent. En toute hâte l'on concentre les troupes alliées à Kaster sur l'Erft, afin de parer aux événements, puis on va camper à Grevenbruch, où l'on trouve du fourrage et des vivres [1].

A ce siège périrent le sieur de Flaucourt, lieutenant-colonel du régiment de Guébriant, et le sieur de Lermor, officier supérieur à ce même corps, tous les deux officiers de haut mérite et de grand avenir. Sur 2.000 hommes de pied, du côté de l'attaque, on compta 200 tués ou blessés. Ainsi avait résisté une garnison de 500 fantassins, 150 cavaliers et 100 paysans armés [2].

C'est alors que revint à l'armée M. de Geritz, qui avait été dépêché vers le Roi, comme nous l'avons dit, avec les drapeaux gagnés à Kempen. Il rapportait de la Cour des lettres patentes, signées à Narbonne le

6 régiments impériaux de Franconie avec le général de Broy, 3.000 hommes que l'électeur et la ville de Cologne s'étaient engagés à fournir.

1. *Gazette* du 24 juin 1642, n° 77. De Cologne, 3 juin 1642 ; *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur ; *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat ; *Gazette* du 21 juin 1642. De Cologne, 10 juin 1642.

2. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur ; *Mercure français*, 1642 ; *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat ; *Hist. du règne de Louis XIII*, par M. Le Vassor ; *Gazette* du 24 mai 1642, n° 69. De Cologne, 14 mai 1642 ; *Gazette* du 31 mai 1642, n° 72. De Cologne, 18 mai 1642.

22 mars, conférant au lieutenant général de l'armée d'Allemagne le bâton de maréchal de France. Sans attendre une vacance — le nombre des maréchaux s'élevait alors à dix — Louis XIII accordait à Jean-Baptiste Budes de Guébriant la plus haute dignité militaire, voulant, sans aucun retard, récompenser d'éminents services rendus à la Couronne de France [1]. M. de Geritz était également porteur de nombreuses lettres de félicitations à l'adresse du vainqueur de Lamboy. « M. le comte de Guébriant, lui écrivait le Roi, j'ai une satisfaction si entière des services importants et considérables que j'ai reçus de vous depuis plusieurs années et particulièrement de celui que vous m'avez rendu en gagnant la bataille de Crevelt... que je n'ai pas voulu différer plus longtemps de vous en reconnaitre dignement[2]... » « Je ne scaurois, disait Richelieu, vous tesmoigner la joye que j'ay de ce que vostre mérite et l'estime que le Roy fait de ceux qui vous ressemblent vous ont mis en main un Baston de Mareschal de France. Si j'y ay contribué quelque chose ce n'a esté que par mes vœux, ces deux premiers motifs estant trop puissans pour qu'autre vous peust estre nécessaire. En tout temps, en toutte occasion et en tous lieux vous cognoistrez que personne ne vous estime et ne vous affectionne tant que moy, qui seray à jamais entièrement à vous [3]... » Bien que s'en défendant, le cardinal duc avait largement contribué à l'élévation de Guébriant. C'est Chavigny : « Je vous proteste, Monsieur, que j'ay receu cet honneur que le Roy vous a faict

1. Arch. Nat. Registre 04-117 ; cité par Le Laboureur.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-69, et Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant : Narbonne, 30 mars 1642.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-29. Richelieu à Guébriant : Narbonne, 2 avril 1642.

Dans *Le maréchal de Gassion*, le capitaine Henri Choppin cite page 118 une lettre du duc de Longueville (Paris, 26 mai 1643), dans laquelle il est dit, à propos du maréchalat : « Elle (la Reine) m'a dit que c'estoit M. de Noyers pour fère M. de la Mothe, sans lequel M. de Guébriant n'eust pas esté fait. » La Mothe-Houdancourt et Guébriant, ajoute Choppin, furent les deux derniers maréchaux créés par Louis XIII. Les lettres de Sublet de Noyers semblent être en désaccord avec cette parole de la Reine.

comme si je le recevois moy-même, et ce qui a redoublé ma joye en cette occasion est de voir la façon avec laquelle Monseigneur vous l'a procure... » Il doit en être obligé à Richelieu et le remercier en conséquence, vu que Son Éminence le considère « non seulement comme une personne capable de rendre de grands services à l'estat, mais de qui Elle espere beaucoup de recognoissance et d'asfection pour son particulier[1]. » Et maintenant de Noyers : « Il y a longtemps que vostre mérite vous a acquis dans l'esprit de Son Eminence toutte l'estime que ceux qui courent la lice de l'honneur y peuvent désirer. Et je scai qu'Elle avoit plus d'impatience de vous en donner des preuves que vous mesme. Mais enfin voicy les effects des esperances que je vous donne par touttes mes lettres depuis un an. Le Roy vous à faict Mareschal de France, et je vous en envoye les provisions par M. Geritz, qui a esté bien ayse d'estre porteur d'une si agreable nouvelle. » Il en prendra le titre et en exercera de suite les fonctions. « Que ce soit pour de longues années, ajoutait le secrétaire d'État, et ce vous soit un moyen efficace pour acquérir toujours de nouvelle gloire et accroistre la réputation des armes du Roy... » C'est avec une sincère amitié, basée sur les actions de Guébriant, qu'il parle ainsi. « Pour ce coup important, » « avec quelle chaleur » Richelieu ne l'a-t-il pas servi ! « Je l'ai vu agir en ce rencontre comme pour un fils ; souvenés vous en, je vous prie, tant que vous vivrés, et aimés un tel amy et un si puissant protecteur[2]... »

Le même jour, de Noyers écrivait, de Narbonne, à la maréchale de Guébriant : « Enfin vous nous trouvez gens de parole, et sans y penser vous serez madame la mareschalle de France, puisque le Roy en envoye les provisions à M. le comte de Guebriant, qui certainement les a bien méritées ; aussi puis-je vous dire en vérité qu'on luy donne de bon cœur, et que jamais Son

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 114-31, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant ; Narbonne, 3 avril 1642; cité par Le Laboureur.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-103, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Narbonne, 3 avril 1642; cité par Le Laboureur.

Eminence ne demanda chose importante au Roy avec plus de chaleur. Vous ne luy conseilleres pas, je m'assure, Madame, d'oublier jamais un tel bienfaicteur... Ne permettez pas, s'il vous plaist, que M. Gueritz séjourne à Paris; donnez lui un mot de lettre et le chassez aussitôt qu'il aura les provisions de la charge scellées, ce qui ne tardera pas un moment, car le Roy trouveroit mauvais qu'il y fist la moindre demeure, de peur que M. de Guébriant receust ceste nouvelle par autre voye [1]... »

Que de félicitations ne pourrait-on pas encore mentionner [2]! Finissons par celles de M. de la Vrillière, secrétaire d'État, futur grand maitre des cérémonies [3], et de M. de Thou, qui bientôt paiera de sa tête l'amitié qu'il portait au marquis de Cinq-Mars, par la lettre, enfin, tout originale, du duc de Saint-Simon. « Dans la joye publique, dit le premier, que vostre promotion à la charge de mareschal de France apporte à ceux qui ayment le bien de l'Estat, elle en donne aussy une toutte particulière à ceux qui, comme moy, honorent de longue main vostre personne, et qui voyent vostre vertu et vos services récompensez... ». « Il ne vous arrivera jamais, écrit de Thou, tant de bonheur que vous en méritez et que je vous en souhaitte... vous assurant que de tous ceux qui vous tesmoigneront y prendre part, personne ne s'y intéresse plus que moy [4]... » Du fond de

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-105. De Noyers à la maréchale de Guébriant ; Narbonne, 3 avril 1642.

2. Voir : Archives Rotrou. V. II : Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 113 et 116 ; Aff. Etr. France. vol. 842. « Je vous puis assurer que personne ne peut participer plus que je fais aux honneurs et avantages que monseigneur le maréchal reçoit... C'est une juste récompense à ses mérites que le bâton de maréchal de France, et aux signalés services qu'il a rendus jusqu'à cette heure. » Arch. Rotrou, V. II-184. Roque-Servière à Rotrou ; camp de Kaster, 2 juin 1642.)

Roque-Servière servait sous Guébriant.

A la maréchale qui alla le remercier à Fontainebleau, le Roi fit un gracieux accueil : il ne tarit pas en compliments sur le maréchal. (Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-111. De Noyers à Guébriant ; Fontainebleau, 6 août 1642.

3. Louis Phelypeaux, seigneur de la Vrillière, marié à Marie Particelli, fille de Michel Particelli, seigneur d'Hémery ; mort en 1681 à 83 ans.

4. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-155, et Arch. Rotrou. La Vrillière à

sa retraite de Blaye, le père de l'auteur des *Mémoires*, Saint-Simon, voulut faire chorus avec tant d'autres : « Monsieur, je croy que vous ne considererez pas, par leur date, les sentiments de joye qu'on vous exprime de la reconnoissance que le Roy vous a faicte du mérite de vos services. Autrement les tesmoignages que cette lettre vous porte des miens ne seroient pas mis en la place dont les rend dignes la pureté du cœur d'ou ilz partent. Le souvenir de l'estime particulière que j'ay tousjours faicte de vous et la considération de mon esloignement du monde leur obtiendra, je m'assure, le rang qui leur est deub, et vous recevrez confidemment, comme je vous supplie, les fidelles protestations que je vous fais que, comme j'ay toujours leu avec plus de plaisir que personne les belles gazettes que vous nous avés faictes, j'apprens aussy avec plus de satisfaction que vous estes mareschal de France. C'est ce que vous croirez s'il vous plaist [1]. »

Les réponses du maréchal de Guébriant à toutes ces lettres se font remarquer par une excessive modestie.

Hatzfeld et les Bavarois ayant franchi le Rhin à Cologne, le 6 mai, campèrent à Zons et se contentèrent d'envoyer des reconnaissances. Leurs effectifs s'élevaient à 9.000 hommes ; ils comptaient en outre tirer 5.000 hommes environ de la Westphalie et de l'électorat de Cologne, et conservaient l'espérance de voir les troupes de Charles de Lorraine s'unir aux leurs [2]. En vain le comte de Wahl blâmait-il Hatzfeld de ne pas oser attaquer les Français avant l'arrivée des Bretons et des Hollandais qui devaient les rejoindre ; Hatzfeld négligeait cet avis judicieux, comptant toujours sur don Francesco de Mello, et laissait échapper une occasion favorable, qui n'allait plus se retrouver. Craignant

Guébriant ; Narbonne, 10 avril 1642 : Bibl. Nat., 500 Colbert, V, 116-247. De Thou à Guébriant, 11 avril 1642.

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V, 116-195. Le duc de Saint-Simon à Guébriant ; Blaye, 15 avril 1642.

2. Aff. Étr., Allemagne corresp. V, 16-505-506. De Cologne, juin 1642.

d'avoir en même temps sur les bras toutes les forces de la Maison d'Autriche, de la Bavière et de l'archevêché de Cologne, Guébriant employait tous les moyens de se renforcer au plus vite [1]. A la Hollande il réclamait d'urgence 3.000 hommes promis [2]. Les États n'étant pas en hostilités avec Ferdinand III, mais avec les Espagnols seulement, ne pouvaient régulièrement participer à la guerre faite à l'Empire ; aussi imaginèrent-ils de licencier 30 compagnies. Cette formalité remplie, les 30 compagnies aussitôt reconstituées s'unirent aux alliés. Le maréchal de Guébriant les répartit dans les places, tirant de celles-ci les garnisons françaises, dont il était autrement sûr, afin de concentrer le plus de monde possible à Grevenbruch, où, dès son arrivée, le 3 juin, il fit travailler à la fortification d'un large camp [3].

Depuis longtemps déjà le stathouder faisait instance auprès du Roi pour obtenir que l'armée d'Allemagne se

1. *Gazette* du 12 juillet 1642. De Cologne, 1er juillet 1642.

Don Francesco de Mello de Braganza, comte d'Assumar, puis marquis de Tor de Laguna, descendait d'Alphonse, premier duc de Bragance (1442), fils naturel de Jean Ier, roi de Portugal. Pauvre, ambitieux, il servit Philippe IV, roi d'Espagne, et s'acquitta honorablement de missions difficiles à Vienne, à Gênes, à Ratisbonne, en Sicile. Le duc d'Aumale dit de lui : « Trapu, cheveux touffus, visage noir, d'aspect très méridional. Intelligent, adroit, énergique, diplomate consommé, administrateur habile, il n'avait ni expérience de la guerre ni connaissances professionnelles quand il reçut, avec le titre de gouverneur des Pays-Bas et de Bourgogne, le grade de capitaine général et le commandement d'une armée ». Mais lorsque Mello entra en campagne en 1642, il avait sous lui « un vieux guerrier de cinquante ans de service », Fontaine, et le général Beck, « d'un caractère bouillant, animé par la haine du nom français ». En 1642, Mello n'avait que 39 ans (*Hist. des Princes de Condé*, t. IV-29).

L'archevêque électeur de Cologne, Ferdinand de Bavière, était frère de l'électeur Maximilien.

2. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 16-464. Avaux à Avaugour : Hambourg, 16 avril 1642. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 114-29. Chavigny à Guébriant : Narbonne, 22 mars 1642. « Nous n'oublions aucun office auprès de M. le prince d'Orange, dit-il, afin qu'il vous donne les trois mil hommes qu'on luy a demandés il y a longtemps. J'espère que ces secours vous arrivant, vous vous en servirez aussi advantageusement qu'il se pourra poar le bien des affaires publiques et pour la réputation du Roy. »

3. *Der General Hans L. von Erlach von Casteien*, par Dr Aug. von Gonzenbach. Guébriant à Erlach ; camp de Grevenbruch, 8 juin 1642.

joignît à la sienne, dans le cas où l'on pourrait agir ensemble. « Ce sera donc à vous de vous y conduire selon votre prudence, écrivait Chavigny au maréchal, observant de quel costé vous pourrez agir plus avantageusement, et ce que les affaires d'Allemagne vous permettront de faire pour contenter le dit sieur Prince quand il désirera cette jonction. » Mais Guébriant devra obliger le stathouder à lui rendre pareil service au besoin : « Il sera mal aisé qu'il s'en excuse quand vous l'aurés assisté une fois avec l'armée de Sa Majesté [1]. » A la même date, 30 mai, le Roi donnait le même ordre à Guébriant. « Mais il faut, disait-il, que ce soit de telle manière et conjoncture que mes affaires et celles de mes alliés n'en soient aucunement retardées en Allemagne, et que ma dite armée ne soit point engagée dans les desseins des Pays-Bas. » Que ce soit « pour un prompt effect » et si les affaires d'Allemagne ne l'appellent pas ailleurs [2].

Apprenant que les ennemis dirigeaient sur Guébriant leurs troupes de Flandre et d'Allemagne, de Narbonne, le 13 juin, le Roi prévenait le maréchal d'être sur ses gardes et de s'entendre avec le prince d'Orange. Il se concertera donc rapidement avec M. de la Thuilerie, ambassadeur à La Haye [3]. Ordre était également donné à Sublet de Noyers d'avoir à prendre un soin particulier de l'armée d'Allemagne. A ce sujet, le secrétaire d'Etat à la guerre écrivait à Guébriant : « Maintenant que les tempestes qui menaçoient l'Estat et les particuliers de ruine sont dissipées et que le serein revenu nous donne moyens de voir nos affaires plus directement, je reprends d'autant plus gayement le train de nos correspondances... Il faut maintenant pourvoir de si bonne sorte à vos affaires que nous n'ayons pas à demander tous les jours des miracles pour

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 114-37, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant ; Béziers, 30 mai 1642.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-72, et Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant ; Perpignan, 30 mai 1642 ; cité par Le Laboureur.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-73, et Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant ; Narbonne, 13 juin 1642.

vous maintenir[1]... » C'était reconnaître les terribles difficultés au milieu desquelles se débattait continuellement le maréchal.

Le 15 juin, le gouverneur de Maestricht faisait savoir que don Francesco de Mello, gouverneur des Pays-Bas espagnols, à la tête de 14.000 hommes, était passé à Dietz, et qu'il tournait en diligence vers la Meuse à la rencontre du comte de Fontaine[2]. Quatre jours plus tard arrivaient trois autres courriers, de Maestricht encore, annonçant, pour le lendemain 20 juin et « sans faute », l'apparition de Mello sur la Meuse, et la marche a bref délai des Impériaux, des Bavarois et des Espagnols sur Grevenbruch. Dans une si grave circonstance, le maréchal conserva toute sa présence d'esprit. Avant de reculer devant des forces supérieures, il expédia son bagage à Urdingen, et se contenta d'y faire préparer le camp, en vue d'un départ subit. Lorsque Mello ne fut plus qu'à une journée de l'armée, il donna le signal de la retraite, durant laquelle, toujours à l'arrière-garde avec sa cavalerie, il contint les ennemis. Le 20 juin dans la soirée, il entrait dans Urdingen ; le surlendemain, le prince d'Orange, qui avait passé le Rhin à Wesel, à la tête de toutes ses troupes, s'arrêtait entre Rhinberg et Orsoy pour l'épau-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-109. De Noyers à Guébriant ; Roanne, 16 juillet 1642.

2. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 16-505-506. *Nouvelles d'Allemagne*, juin 1642.

Paul-Bernard Fontaine « gentillâtre lorrain », fils d'un maître d'hôtel du duc de Lorraine, entré jeune au service de l'Autriche, rendit de grands services, et, dès 1626, fut titré comte par Ferdinand II. La même année, il acquit d'Henri Gouffier, marquis de Bonnivet, la terre de Fougerolles en Franche-Comté. Protégé par la duchesse Marguerite, il épousa Anne de Raigecourt, d'une ancienne famille lorraine. A la mort du cardinal Infant, il devint l'un des gouverneurs de Flandre. En 1642, Fontaine avait environ 50 ans de service et le grade de maréchal de camp. C'était un homme au coup d'œil sûr, de sang-froid et d'expérience (*Hist. des Princes de Condé*, par le duc d'Aumale, t. IV, 28). « Remarquons, dit M. le duc d'Aumale, que presque tous les recueils biographiques confondent ce soldat de fortune, tué à Rocroy, avec Pedro Enriquez de Acevedo, comte de Fuentès, petit-neveu du grand duc d'Albe, né vers 1526, longtemps capitaine général des armées espagnoles, vainqueur à Doullens en 1595, et mort en 1610 à à Milan... »

ler [1]. Les deux armées semblèrent ne plus former qu'un seul et même corps : leurs camps, établis à faible distance, étaient solidement reliés. Ce même jour, 20 juin, parvenait également à Urdingen le renfort de France, attendu depuis si longtemps [2]. Les vents contraires l'avaient fait aborder au-dessous d'Emerich; ses bagages provisoirement laissés dans les bateaux, il s'était rapidement porté sur Wesel afin d'y franchir le Rhin [3]. « Enfin, s'écrie Guébriant dans une lettre à de Noyers, les Bretons sont arrivés en bon état et en nombre... J'espère qu'ils rendront de bons services au Roi, et que par ainsi vous ne regretterez pas les soins qu'il vous a plu prendre pour les envoyer jusqu'ici [4]... » Mais presque aussitôt après, le 25 juin, il constate de mauvais symptômes, et prévient de Noyers de « la passion qu'ils ont à s'en retourner [5] ». Puis, le 22 juillet, et toujours au même secrétaire d'État : « Il ne me reste qu'à vous parler de nos Bretons, qui font ce

1. *Gazette* du 5 juillet 1642. De Cologne, 24 juin 1642. Gonzenbach : Guébriant à Erlach : camp d'Urdingen 8 juillet 1642.

2. Dès le 28 janvier, le Roi annonce à Guébriant qu'une levée de 4.000 Bretons sera dirigée, avec 2 autres régiments d'infanterie vers l'Allemagne. Il a déjà donné l'ordre à M. Le Comte, commis de Sublet de Noyers, de les faire conduire à Rotterdam, et, de là, par le Rhin, à Wesel. (Bibl. Nat., 500 Colbert. N. 109-62, et Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant, 23 janvier 1642.

« L'on n'espargne ny peine ny argent, et... il n'y a soldat qui ne revienne à Sa Majesté à plus de vingt escus, tant il convient faire de frais avant qu'on leur puisse faire prendre terre en Hollande ; mais la despence est peu considérable, pourveu que l'effect s'en ensuive... » (Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-1, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Narbonne, 20 mars 1642; cité par Le Laboureur.)

Le 6 août, de Noyers souhaite à Guébriant « l'autorité et les moyens de maintenir dans le service un corps qui y a esté conduict avec tant de soings et de peine et de despence, n'y ayant aucun soldat qui ne couste à la province et au Roy plus de cent livres. » (Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-11, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant; Fontainebleau, 6 août 1642; cité par Le Laboureur.

Les Bretons étaient conduits par M. de Cargret, parent du maréchal, gentilhomme breton, maréchal de camp dans l'armée d'Allemagne. Il avait dû laisser des malades en Hollande, et sur 4.000 hommes partis de France, il n'en amenait que 3.600 à destination.

3. *Gazette* du 24 juin 1642, n° 77. De Cologne, 3 juin 1642.

4. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 16-495. Guébriant à de Noyers ; camp d'Urdingen, 23 juin 1642.

5. Aff. Etr., All. corresp. V. 16-497. Guébriant à de Noyers ; Urdingen, 25 juin 1642.

qu'ils peuvent pour s'enfuir, et bien qu'assez stupidés, n'ont pas laissé de trouver déjà cette malice de se rendre aux ennemis et chercher par ce moyen le retour à leurs pays. Comme j'estime qu'il n'y a pas de meilleur remède pour empêcher ce désordre que d'en faire pendre, je m'en sers et espère d'en venir à bout avec le temps[1]. »

Au lieu de troupes aguerries, ce renfort n'était malheureusement composé que de nouvelles levées « de pauvres misérables païsans ramassez de tous endroits et sans aucun chois, que le seul mot de guerre épouvantoit et qu'il avoit fallu comme vener dans les forests et les mener enchainez aux vaisseaux destinez pour les transporter », écrira le maréchal désappointé. La Bretagne avait fait la dépense de leur voyage « avec autant d'affection que de fidélité ». Sa qualité de Breton donnera-t-elle à Guébriant un peu de prestige sur de telles recrues ? Parviendra-t-il à les discipliner ? Il tâcha tout d'abord d'éveiller une ardeur de race, latente peut-être dans ces natures grossières ; il les reçut avec bonté, fit donner à chacun un habit de couleur uniforme, gris, pour « leur mettre le cœur au ventre », disait-il familièrement, et « faire mieux remarquer leurs belles actions ». Mais ce fut peine perdue. Les Bretons se débandèrent presque tous en l'espace de deux mois. Fugitifs, courant isolément ou par petits groupes, ils se firent traquer et assommer par les habitants et les ennemis; quelques-uns parvinrent, après des souffrances inouïes, à regagner leur pays natal, et s'y virent recherchés, arrêtés, punis[2]. L'armée fut ainsi réduite, et son état devint pire encore, faute de paiements[3].

1. Aff. Etr., Allemagne corresp., V. 16-524. Guébriant à de Noyers ; 22 juillet 1642.

2. Arch. Rotrou. V. II-194. Guébriant à de Noyers ; camp d'Urdingen, 29 juillet 1642.

« Par vos incomparables soins, nous avons eu un fort beau et bon secours de Français. Le voisinage de l'armée de Hollande nous le diminue un peu, et la malice des soldats qui, par l'assistance et passeports d'Espagnols, cherchent le retour en leur pays... »

3. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par LE LABOUREUR.

Le 27 juin, le prince d'Orange vint de Rhinberg à Urdingen pour visiter Guébriant, qui l'accueillit avec de grands honneurs. L'armée française se tenait en bataille, — 8.000 chevaux en 30 escadrons, 7.000 fantassins formant 11 brigades d'infanterie. — Le défilé eut lieu, escadron par escadron, brigade par brigade, devant le prince, qui marqua la plus grande admiration pour de si belles troupes [1]. Tant que les Espagnols seront au delà de la Meuse sans faire entrevoir leurs desseins, Guébriant ne peut déloger ; d'autre part, le prince d'Orange ne saurait avancer plus loin sans entrer dans le pays de l'électeur de Cologne ; or il n'est pas en guerre avec l'Empire ; tous deux espèrent que le comte d'Harcourt attirera à lui une partie des Espagnols. Un long mois se passe dans une attente inutile [2]. Le Stathouder a permis l'usage d'un pont qui donne à Guébriant la facilité d'assurer ses fourrages ; aussi les Français attendent-ils à Urdingen « tant pour maintenir la réputation des armes du Roy que pour estre d'autant mieux à commodité d'avoir l'œil à toutes les places conquises », écrira le maréchal. Il a pu les ravitailler sans être troublé par l'ennemi ; mais il est toujours à redouter que le comte de Fontaine ne se joigne aux Impériaux pour agir subitement ; le prince d'Orange estime qu'il est à propos de rester dans les postes actuels jusqu'à ce que les grains soient mûrs [3].

Constatant le bon ordre qui règne parmi ses adversaires, et l'appui que ne ménage pas le Stathouder, don Francesco de Mello, ne voulant pas risquer la vieille milice des Pays-Bas, retourne enfin dans les États es-

1. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur ; *Der General Hans L. von Erlach*, par le Dr Aug. von Gonzenbach ; Aff. Étr., France, V. 843-107. Chavigny à Richelieu ; La Charité, 20 juillet 1642. « M. le prince d'Orange et M. le maréchal de Guébriant se sont vus et se sont séparés très satisfaits de part et d'autre. »

2. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 16-513. Guébriant à de Noyers ; camp d'Urdingen, 1er juillet 1642.

3. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 16-519. Guébriant à de Noyers ; camp d'Urdingen, 18 juillet 1642. Chiffrée : Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 16-518. *Déchiffre de la même lettre.*

pagnols, laissant en arrière le comte de Fontaine pour soutenir le moral de l'archevêque de Cologne [1]. Orange, Eberstein et Guébriant tiennent conseil ; ils ne resteront pas plus longtemps dans l'inaction et s'approcheront de l'ennemi. Mais avant d'exécuter ce plan, le maréchal réunit ses officiers, pour connaître leur sentiment, une belle marche pouvant déterminer une action capitale. Chez tous, c'est « une bonne louable résolution, dit-il, sur laquelle j'estime qu'il y a lieu de s'assurer pour une grande action ». Aussi partira-t-il dès le lendemain, 7 août, sur les 4 heures du matin [2]. Quelques jours plus tard, le comte de Chavigny écrira : « M. le maréchal de Guébriant me mande qu'on ne peut pas agir plus franchement et avec plus d'affection pour servir le Roy que M. le prince d'Orange a fait avec luy, et M. de la Thuilerie confirme la mesme chose [3]. » A la Cour on ne crut pas à la préparation d'une action bien sérieuse, Fontaine ayant des effectifs inférieurs à ceux de ses adversaires ; il restera, disait Chavigny, dans le poste qu'il occupe avec ses 10.000 hommes [4].

Bien qu'en pays ennemi, bien qu'environnée de forces respectables la menaçant continuellement, l'armée royale était néanmoins en grande sécurité à Urdingen : la circonvallation de son camp atteignait cinq mètres de hauteur ; plusieurs forts s'élevaient çà et là. La nuit, gardes et sentinelles veillaient dans tous les ouvrages et même à grande distance sur les collines des alentours [5].

1. A la fin de juillet, les Impériaux et les Bavarois étaient encore à Zons, et les Espagnols, avec Fontaine, sur la Meuse.

2. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 16-531. Guébriant à de Noyers ; camp d'Urdingen, 6 août 1642.

3. Aff. Etr., France. V. 843-277. Chavigny à... ; Chantilly, 26 août 1642.

4. Aff. Etr., France. V. 843-179. Chavigny à de Noyers ; Paris, 9 août 1642.

5. *Gazette* du 9 août 1642, n° 102. De Cologne, 27 juillet 1642.

CHAPITRE X

LES DERNIERS MOIS DE 1642

La Cour croit l'armée d'Allemagne pourvue du nécessaire. — Comment faire des levées dans les régions qu'occupe l'armée? — Les troupes se plaignent. — Jean de Werth échangé contre le maréchal Horn. — Discussions avec le prince d'Orange sur les quartiers à prendre. — Guébriant franchit le Rhin. — *Victoire de Torstenson à Breitenfeld.* — Attaque et *prise de Leipzig par les Suédois.* — Guébriant et Torstenson. — Les Français se séparent des Suédois par ordre du Roi. — Projet de renforcement de l'armée. — Mauvaise humeur des ducs de Brunswick contre Guébriant. — *Mort du cardinal de Richelieu.* — Le cardinal Mazarin au pouvoir. — *Notice sur Mazarin.* — Guébriant se porte en Franconie.

Les blés étaient enfin mûrs; le maréchal, qui jusqu'alors avait nourri ses troupes à l'aide de convois tirés de Rhinberg, leva son camp d'Urdingen le 7 août; le comte de Stiron, avec 1.000 chevaux, couvrit la marche du côté des Espagnols, par ordre du prince d'Orange. On arriva le même jour, vers midi, à Holtun. En trois jours Guébriant s'y fortifia: dix-sept bastions, des retranchements, de fortes palissades défendirent son camp. On trouvera facilement sur place du blé et du fourrage pour quelque temps, puis on s'éloignera. Mais l'ennemi, plus audacieux qu'on ne le supposait, un jour tomba sur les fourrageurs avec 3.000 chevaux. L'escorte de 500 cavaliers ne pouvant résister, il fit de nombreux prisonniers et enleva les approvisionnements. Le comte de Guébriant courut à ses trousses et parvint à réparer une partie du mal[1].

1. Chantilly. Archives Condé. A. C. O VII-184. Guébriant à de Noyers: camp d'Holtun, 15 août 1642.

A la Cour on croyait l'armée d'Allemagne enfin pourvue au delà du nécessaire ; on songeait même à lui laisser totalement la charge de sa subsistance, vu « les butins dont toute la terre parloit ». De Fontainebleau le 6 août, de Noyers en écrivait au maréchal, et recevait pour réponse, d'Holtun, le 29 du même mois : « Plût à Dieu, Monsieur, que j'eusse assez de crédit et d'industrie pour commencer par l'exécution du commandement que vous me faites qui est de soulager les finances du Roy, et de considérer mieux les intérêts de la Patrie que ceux des personnes étrangères qui ont jouy et possédé cet hyver des quartiers où elles ont nagé dans la richesse et fait des butins dont toute la terre parle... » Et après avoir relaté succinctement ce qu'a fait l'armée depuis le 17 janvier, date de la bataille de Kempen : « J'ajoute à tout cela, Monsieur, ce que je vous ay par cy-devant écrit, que, de toutes contributions dans le pays de Juliers et de Cologne, il ne s'est pas levé deux mille risdales : que, dans un mois, que nous avons été delà le Rhin à attendre le pont, les plus riches ont eu bon loisir de se retirer avec leurs richesses au Rhin ou à la Meuse, et qu'ainsi le vray et seul profit des quartiers a consisté en bled, vaches et chevaux, dont l'armée a été nourrie et la cavalerie remontée au grand avantage du Roy. Que si le peuple de France pâtit et gémit quand on luy demande de grandes sommes nécessaires pour l'entretien de cette armée, on peut dire qu'il n'y a point de comparaison entre ce mal et celuy qu'il souffriroit, si celles des ennemis étaient fortifiées d'elle, et si on avoit à les soutenir en France ; ce que je ne crois pas qu'il y ait lieu d'empêcher qu'en payant ce que l'on a promis à cette armée. » D'Urdingen, Guébriant avait déjà parlé dans le même sens à Chavigny, le 22 juillet[1].

Les lettres se croisaient entre le camp d'Holtun et de Noyers. Pour faire prendre patience à Guébriant, le secrétaire d'État prescrivait à M. de Tracy le paiement

1. Arch. Rotrou ; catalogue Morrison, t. II-211 : *Hist. du maréchal de Guebriant*, par J. Le Laboureur.

d'une montre. « Nous continuerons à travailler à vos fonds, disait-il au maréchal, et à oster tout sujet legitime à MM. vos Allemands de se plaindre de leur traitement. » En voyant le péril se dresser toujours croissant devant lui, le maréchal devenait de plus en plus pressant. Sa femme et M. de Rotrou étaient chargés de le tenir strictement au courant de leurs démarches auprès des pouvoirs publics. « Soyez soigneux, disait-il à son fidèle secrétaire, de me mander toutes nouvelles et ne perdez point d'ordinaire... que vous ne m'écriviez[1]. »

Autrement graves sont les décisions à prendre au point de vue militaire proprement dit. Guébriant prévient de Noyers que, ne pouvant plus tenir à Holtun, il songe à camper près de Duren. Mais il ne pourra y rester non plus sans beaucoup de dommage si le prince d'Orange ne l'assiste, et si, du côté de la France, sur la frontière de Picardie principalement, on ne retient absolument les Espagnols. Il est en conjonction avec les Hessois et la saison s'avance ; il pourrait en venir à une action capitale et avoir un succès contre les Impériaux et les Bavarois, s'ils ne se dérobaient continuellement, témoignant ne vouloir combattre. Deux solutions se présentent : descendre le Rhin, le passer à Wesel, entrer dans l'Empire, ou camper provisoirement à Duren pour chercher ses quartiers entre la Rure et la Meuse, ainsi que dans le pays de Liège. Car en deçà et près du Rhin il n'y a plus de vivres que pour quinze jours. Si les Espagnols réussissent à se mettre avec les Impériaux et peut-être avec les Liégeois, le maréchal ne pourra se maintenir seul contre tous, et se verra forcé de marcher par le Luxembourg à la Moselle pour, de là, retrouver le Rhin à Strasbourg et prendre ses quartiers dans le Wurtemberg et la Souabe. Il attend

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-117, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant : Verberie. 29 aout 1642 ; Arch. Rotrou. V. II-216. Guébriant à Rotrou : camp d'Holtun. 9 septembre 1642 ; Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-115, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant : Chantilly. 20 aout 1642.

donc les ordres du Roi[1]. Six jours après il écrit de nouveau, insistant sur les mêmes points[2].

La réponse de Sublet de Noyers ne manque pas d'être extrêmement intéressante :

« Monsieur,

« La meilleure et plus effective response que je puisse faire à la vostre du 9e de ce mois est que M. le prince d'Orange nous assure, par l'ambassadeur de Sa Majesté, qu'il ne laissera pas le comte de Fontaine en repos et qu'il l'empeschera bien de vous tomber sur les bras.

« Que nostre armée occupera, Dieu aydant, bien rudement la principale armée d'Espagne.

« Et que, Dieu aydant, le fondz de vostre monstre vous sera fourny plustost que vous ne l'espérés, si l'on nous tient parole.

« Pour ce qui est des postes que vous devés occuper, vous debvés estre assuré que l'on approuvera par deça le choix que vous en ferés comme estant bien plus capable d'en faire le choix, estant sur les lieux, que nous de le vous prescrire en estant esloignez comme nous sommes. L'on laisse donc cela à vostre prudence et aux advis que vous aurés de la force des ennemis qui seront ès lieux que vous prétendrés occuper.

« Il me reste à vous demander l'éclaircissement d'une proposition qui nous a esté faite par M. de la Tuillerie qui est que, dans le besoin que l'on juge que vous debvés avoir d'Infanterie, l'on estime qu'il s'en pourroit lever par delà plus dilligemment et à moindre frais que si l'on vous en envoyait de deça; mais M. de la Tuillerie ne s'explique point et ne dict ny de quelle nation l'on pourroit faire lesdites levées, ny pour quel prix, ny en quel temps il faudroit envoyer l'argent. J'atten-

1. Arch. Rotrou. V. II-214. Guébriant à de Noyers : camp d'Holtun, 3 septembre 1642.

2. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 16-539, et Arch. Rotrou. Guébriant à de Noyers, : camp d'Holtun, 9 septembre 1642. Cette lettre se termine en chiffres, avec post-scriptum disant de mettre en chiffres tout ce qui est de conséquence, les lettres risquant d'être saisies en route.

dray donc de vous, Monsieur, une ample instruction sur ce sujet, et, après vous avoir dict en deux mots ce que la Gazette vous expliquera plus au long, que le Roy est maître de Perpignan, et que M. le Grand et M. de Thou ont eu la teste couppée à Lyon, je prieray Dieu qu'il continuë ses bénédictions sur la France et qu'il me donne autant de moyen que j'ay de volonté de vous faire connoistre combien je suis véritablement... [1] »

De Bourbon-Lancy, Richelieu écrivait à Chavigny qu'il était à propos de fortifier autant que possible l'armée de Guébriant en infanterie et qu'il valait beaucoup mieux la lever dans ses quartiers que de l'envoyer de France ; la dépense serait moindre, et les soldats tiendraient mieux [2]. Au Roi, le cardinal duc parlait dans le même sens [3]. De Paris, le 27 septembre, partait une dépêche du comte de Chavigny. Il sait dans quel état se trouve l'armée d'Allemagne, et ne manque pas d'agir auprès du Roi et de Richelieu pour lui faire accorder « toutes les assistances » dont elle a besoin. « Quoy que, dit-il à Guébriant, la seule consideration du service de Sa Majesté m'y obligeast assés, néantmoins, Monsieur, la vostre est si puissante sur moy qu'elle seroit seule capable de me faire faire touttes choses pour vostre service. Et c'est elle principallement qui m'a obligé de parler en ce rencontre, scachant combien vous avés de passion pour le bien des asfaires et pour le service de Son Éminence. » Il est malaisé de lui prescrire de loin ce qu'il doit exécuter : lui-même prendra le meilleur parti, et lèvera des troupes dans la région qu'il occupe [4].

Le 5 octobre, de Noyers écrivait au maréchal de lui dire au plus tôt « où, quand, comment et combien » il

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-119, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant : Livry, près Lens, 19 septembre 1642.

2. Aff. Etr., France, V. 814-48-49. Pub. dans *Lettres et Instr. diplomatiques... du cardinal de Richelieu* (original de la main de Cherré, secrétaire de Richelieu). Richelieu à Chavigny : Bourbon-Lancy, 22 septembre 1642.

3. *Lettres et Instruc. diplomatiques*. Richelieu au Roi : Bourbon-Lancy, 26 septembre 1642.

4. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 114-45, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant : 27 septembre 1642.

espérait pouvoir se procurer des troupes et à quel prix. Il ajoutait diverses nouvelles : Torstenston poursuit vigoureusement Piccolomini ; Perpignan et Salces sont pris : « nostre armée détient et détiendra l'armée de Don Francesco de Melos jusques à ce que la première elle entre en quartier d'hyver... » : le cardinal duc est parti le 2 octobre de Bourbon-Lancy par eau, se rendant à Fontainebleau, où le Roi va l'attendre. « Dieu scait la joye que l'on aura de voir cesser l'esloignement d'un si bon maistre d'avec un si bon serviteur[1]... »

Tout le monde se plaignait à l'armée : Rosen menaçait de servir ailleurs s'il n'était payé de ses états de général-major ; Oehm jalousait Taupadell, qui avait reçu du Roi une assez forte pension ; Taupadell voulait être soldé depuis la date de son brevet de lieutenant général : le duc de Wurtemberg réclamait aussi, mais plus courtoisement. Néanmoins, de part et d'autre, le temps s'écoulait en une infinité de petits exploits. Un des plus ardents et des plus redoutables adversaires, était ce Jean de Werth, jusqu'alors captif à Vincennes, récemment arrivé au camp de Zons. Il harcelait sans cesse, comme s'il voulait prendre une revanche de son repos forcé dans une prison, tendait des embuscades, et faisait déjà sincèrement regretter la fatale idée qu'on avait eue de l'échanger contre le maréchal Horn, prisonnier des Impériaux, et dont l'épée rouillée allait définitivement rester au fourreau, sans plus jamais servir à la cause commune.

Pendant fort longtemps l'on avait discuté les conditions de cet échange qui devait être si préjudiciable dans la suite. Le 23 mars 1642 sur les deux heures de l'après-midi, Werth était enfin conduit de Brisach à Endingen par le lieutenant-colonel de Rosen et 100 chevaux. Le lendemain l'échange eut lieu, sur le pont d'Endingen, avec Horn, amené sous pareille escorte, commandée par le lieutenant colonel de Neuneck. D'Endingen,

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-121, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Valence, 5 octobre 1642.

Jean de Werth, entouré de nombreux cavaliers allemands, se rendait à Offenbourg, tandis que le maréchal Horn venait à Brisach, où le général d'Erlach faisait tirer deux salves d'artillerie en son honneur. Comme il avait toujours été magnifiquement traité, le maréchal, en quittant le lieu de sa captivité, avait donné au lieutenant-colonel, à la surveillance duquel il était confié, une chaîne en or de grand prix, et des présents à tous les soldats qui le gardaient. Le général de Werth non moins bien soigné en France, n'avait fait aucun présent à son départ. Horn se rendit à Benfeld et s'y reposa 15 jours avant d'aller remercier le Roi de sa délivrance. Dans ce voyage, tout de civilité, le baron d'Erlach le fit accompagner par le sieur Sarrazin, capitaine au régiment d'Oysonville, en garnison à Brisach, et dont lui-même s'était fait suivre lors de ses trois voyages à la Cour. Le Roi était encore dans le Roussillon. Le 3 mai au soir, le maréchal arrive à Narbonne, voit Richelieu le lendemain dimanche, et couche à Leucate, où l'attend le fils du comte de Brulon avec un carrosse pour le mener auprès du monarque. Reçu fort gracieusement par Louis XIII à Perpignan, le mardi, il soupe et loge chez le maréchal de la Meilleraie ; puis, dès le jour suivant, retourne en carrosse à Narbonne, et, de là, gagne Paris. Le 10 juin, le duc de Longueville lui donne « splendidement à disner en son hostel », dit la *Gazette*, et le Roi lui offre une « fort bonne espée », dont la garde et le fourreau sont incrustés de diamants[1].

Il était bien temps, à la fin de septembre, de penser à la saison d'hiver ; la Cour laissait toute liberté d'action au maréchal de Guébriant. Les quartiers ne pouvaient être conservés aux pays de Cologne et de Juliers. Nous avons vu que deux plans s'offraient : franchir le Rhin à Wesel et pénétrer dans l'Empire, ou

1. *Gazette* du 19 avril 1642, n° 51. De Brisach, 27 mars 1642 ; Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 16-462. Erlach à Chavigny ; Brisach, 14 avril 1642 ; Aff. Etr., France. V. 842-204. De Narbonne, 2 mai 1642 ; *Gazette* du 14 juin 1642, n° 78. De Paris, 14 juin 1642.

marcher vers la Moselle. Consulté par M. de la Thuilerie, le prince d'Orange préférait la deuxième solution ; on garnirait au préalable les places conquises, puis on logerait sous Maëstricht, et les fourrages pourraient être tirés du Limbourg, de Juliers et du Brabant[1].

Guébriant jugeait, au contraire, qu'il serait préférable de rentrer en Allemagne. On lui représenta qu'il n'avait aucune place capable de le soutenir, ni de passages sur le Mein, où l'armée de Bavière pourrait le devancer : que ce serait marcher au hasard. Mais à tout cela il répondit qu'entre deux maux il fallait éviter le pire, et se montra confiant dans le succès de ses mouvements, pourvu qu'on agît de concert avec les Suédois, alors victorieux, et qui tiendraient une partie des ennemis en haleine. Les Hessois, du reste, abandonneraient la cause si l'on ne retournait pas en Allemagne ; avec leur assistance les Français prendraient leurs quartiers sur le Neckar, et, de là, resteraient en communication avec les villes que le Roi garde et avec la France même. Pour aller prendre des quartiers sur la Moselle, on aurait, dans la traversée d'un pays montagneux et boisé, des difficultés créées par la présence de l'ennemi ou de paysans armés. Quant à l'idée du stathouder de s'établir à Maëstricht, il est probable que les Liégeois, soutenus par les Impériaux, les Espagnols et les Bavarois, couperaient la route du Luxembourg et s'étendraient jusqu'au Rhin. L'exécution de ce plan laisserait donc en danger les villes conquises par les alliés dans l'archevêché de Cologne.

Le maréchal de Guébriant quitta Holtun le 27 septembre : en passant à proximité des ennemis, il tira 2 volées de canon — c'était un défi — mais ils ne bougèrent pas de leur camp de Zons, et même rappelèrent leurs coureurs pour éviter d'engager une action.

1. « Passer le Rhin à Wesel, cela sonnera bien hault et fera de grande réputation aux Impériaux, lesquels vous pourront suivre et arriver audit Wesel avec moins de temps qu'il ne vous en faudra pour y aller. » Ce serait, en outre, abandonner les places que l'électeur de Cologne attaquerait incontinent. (Bibl. Nat., 509 Colbert, V. 113-55. La Thuilerie à Guébriant ; 29 septembre 1642.)

Guébriant marcha si lentement avec l'espoir que les Impériaux, inattaquables dans leur position, viendraient à lui, qu'il perdit six heures de temps. Le soir, il couchait, avec toutes ses troupes, dans ses vieux retranchements d'Urdingen, ayant l'intention, vu le manque de fourrage, de gagner au plus vite Wesel pour y franchir le Rhin [1].

Deux jours avant le départ d'Holtun, l'infatigable Jean de Werth s'embusquait, avec quelques troupes seulement, pour saisir des fourrageurs français. Averti, Guébriant dirigea vers lui le général-major de Rosen et 3 régiments. Les voyant accourir, Werth, induit en erreur par la poussière, incapable de discerner leur nombre, les crut d'un effectif restreint, et voulut tenir ferme ; mais le colonel Wolf l'ayant informé de son erreur, il n'eut que le temps de faire volte-face. Ayant un marais sur sa ligne de retraite, vivement serré, il se dégagea très difficilement et faillit être pris ; son cheval étant tombé deux fois, il dut finalement se sauver à pied dans Gladbach [2].

Guébriant se rendit dans le duché de Gueldres, où l'armée trouva des vivres en abondance. Près d'Oekten, il eut beaucoup de peine à maintenir dans l'ordre les Allemands de son armée toujours sans solde, secrètement travaillés, menaçant de passer à l'ennemi. Ils prétendaient que leurs intérêts n'étaient pas assez chaudement pris à la Cour, et exigeaient l'envoi de deux rittmeisters à Saint-Germain, pour réclamer leur dû. Guébriant y consentit, mais à la condition cependant que la réclamation se ferait avec toute la courtoisie et le respect désirables en pareil cas. Le colonel Flekenstein et le lieutenant-colonel Truchsess furent désignés pour cette mission. M. de Roque-Servière, porteur d'un mémoire de la main propre du maréchal, devança les deux colonels. Après y avoir expliqué la situation grave dans laquelle il se trouvait, et annoncé l'arrivée

1. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 16.547. De Dusseldorf, 27 septembre 1642. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par Le Laboureur.
2. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 16.548. Tracy à... ; 26 septembre 1642. *Ibidem*. V. 16.549. Extrait de lettre du 29 septembre 1642.

prochaine de Flekenstein et de Truchsess, le maréchal réclamait l'envoi de sept régiments de cavalerie étrangère à Brisach avec beaucoup d'infanterie. Il estimait qu'il n'y avait rien de plus important que de constituer pareille réserve, dont il disposerait au moment voulu. Le 6 octobre, quelques jours après le départ de Roque-Servière, Guébriant écrivait à de Noyers qu'il avait enfin triomphé de la méchante humeur de ces Allemands aux mauvaises têtes, mais il ne lui dissimulait pas que, faute de les contenter une bonne fois, le mal se reproduirait sans remède, et qu'ils abandonneraient l'armée française.

Le prince d'Orange insiste encore pour que le maréchal campe sous Maëstricht ; néanmoins Guébriant se prépare à franchir le Rhin [1]. Le gouverneur de la place de Wesel se montre aussitôt fort inquiet, comme l'attestent ses lettres à Guébriant. Il dépêche un exprès à Son Altesse d'Orange pour avoir des ordres. Doit-il laisser l'armée royale passer le Rhin à Wesel ? Ne recevant aucune réponse, il refuse d'accorder le passage [2]. Sans tenir compte des scrupules du gouverneur hollandais, Guébriant lance ses troupes sur le pont de Wesel, le 2 octobre ; il est en Allemagne, et reçoit quelques jours après l'approbation de la Cour. Pendant ce temps-là et jusqu'au 24 octobre, M. de Tracy se tient à Amsterdam, pressant, sollicitant, selon ses propres expressions, le sieur Hœuft de lui envoyer de Paris l'argent indispensable à l'armée [3]. Un mois plus tard les fonds manquent encore, et de Noyers écrit au

1. Archives Rotrou. Guébriant à de Noyers ; camp de Wesel, 6 octobre 1642.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-171, et Archives Rotrou. Le gouverneur commandant dans Wesel à Guébriant ; Wesel, 29 septembre 1642 ; Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-217. et Arch. Rotrou. Le même au même ; Wesel, 2 octobre 1642.

« Je ne cerche (cherche) que le bien de l'estat à qui je sers, écrit-il au maréchal, et à satisfaire à ma charge et pas à mon particulier. qui n'est en rien intéressé dans cest asfaire... estant très marry qu'on se fasche contre moy sur un suject qui ne dépend que de mes supérieurs. »

3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-219. Tracy à Guébriant ; Amsterdam, 22 octobre 1642.

pauvre Guébriant qui ne sait absolument plus comment faire : « Je presseray extraordinairement le payement de la montre qui vous a esté tout nouvellement ordonné, et feray en sorte, et par moy et par les miens, qu'elle vous soit portée plus promptement que M. Hœuft n'a faict jusques icy[1]... »

Les généraux de Werth et de Wehelen, avec 10 regiments, étaient tout d'abord restés en deçà du Rhin pour harceler les Hessois demeurés à Neuss, Kempen et Linn, mais bientôt ils allèrent rejoindre Hatzfeld et Wahl, qui avaient, vers la fin d'octobre, passé le Rhin à Andernach; dès lors les garnisons de Neuss, de Kempen et de Linn purent derechef mettre tout le pays à contribution, ne trouvant plus aucune résistance devant eux[2]. Hatzfeld et Wahl, se dirigeant sur la Wétéravie, arrivèrent à Cromberg, puis à Francfort, passèrent le Mein à Aschaffenbourg, séjournèrent à Wurtzbourg et à Schweinfurt, et, de là, se rendirent entre Rothenbourg et Halle. Le général François de Mercy, par ordre de l'électeur Maximilien, s'avança jusqu'à Rothenbourg, sur la Tauber, afin de s'opposer à l'entrée des Français en Franconie et dans le Haut-Palatinat, laissant quelques unités en Souabe pour assurer les places du lac de Constance; puis il logea toutes ses troupes à Donauwerth et à Nordlingue. Le gouverneur d'Hohentwiel, profitant de son départ, ravagea tout le pays qui l'environnait[3].

Après de brillants succès en Silésie, le maréchal Torstenson recevait, de Suède, un important renfort sous les ordres de Wrangel[4]. Aussitôt il entrait en

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 108-123. De Noyers à Guébriant ; Rueil, 2 novembre 1642.

2. *Gazette* du 15 novembre 1642, nº 147. De Cologne, le 4 novembre 1642 ; *Gazette* du 22 novembre 1642, nº 149 ; de Cologne, 12 novembre 1642 ; de Dusseldorf, 8 novembre 1642.

3. *Gazette* du 29 novembre 1642, nº 153 ; de Mayence, 9 novembre ; de Spire, 11 novembre ; de Cologne, 18 novembre. *Gazette* du 6 décembre 1642, nº 156 ; de Fulda, 13 novembre ; de Nuremberg, 15 novembre ; de Bâle, 16 novembre ; de Francfort, 16 novembre. *Gazette* du 13 décembre 1642, nº 158 ; de Nuremberg, 23 novembre 1642.

4. Le duc Franz-Albert de Saxe-Lauenbourg, campé près de Bres-

Saxe, et arrivait à la tête d'une vingtaine de mille hommes devant Leipzig, le 27 octobre. Dès le jour suivant se faisaient les premiers travaux du siège. On établit des batteries; la brèche semblant praticable, on donna l'assaut qui échoua ; il fallut continuer à battre les murailles. A l'approche des Suédois, l'électeur Jean-George terrorisé avait averti les Impériaux. L'archiduc Léopold, ayant rappelé le général Enkefort qui assiégeait Olmütz, passa l'Elbe à Meissen, accourut à marches forcées, et, le lendemain de l'assaut, se trouvait en vue de Leipzig avec 26.000 hommes. Torstenson, dont les effectifs étaient inférieurs à ceux des ennemis, interrompit prudemment l'attaque de la place, battit en retraite sur Halle, et franchit un étroit défilé pour entrer dans la plaine de Breitenfeld. Il s'établit face au nord-est, la gauche sous Königsmark et le colonel Schlang, appuyée à la localité; la droite, sous Wittenberg et Stalhans, couverte par le village de Wiederitzsch, non loin de Leipzig, à peu de distance et à l'ouest du point où Gustave-Adolphe avait remporté sa fameuse victoire du 17 septembre 1631. Dans cette forte position choisie avec soin, Torstenson attendit l'archiduc, qui ne tarda pas à paraître.

Les Impériaux se placèrent au nord-ouest de Seehausen, la cavalerie à leur gauche. Comptant sur leur supériorité numérique, Léopold et Piccolomini décidèrent

lau, ayant appris que le baron de Suitz lui amenait 4 à 5.000 hommes, partit avec 130 cornettes de cavalerie et 12 escadrons de dragons pour aller à sa rencontre vers Schweidnitz, bonne place de Silésie. Torstenson averti se porta rapidement du même côté pour empêcher cette jonction. Il y eut un sanglant combat le 30 mai : toute la cavalerie impériale fut défaite. Comme conséquence de cette victoire, Schweidnitz ouvrit ses portes aux Suédois.

(Aff. Etr., Allemagne corresp., V. 16-484. D'Avaux à Bouthillier ; Hambourg, 12 juin 1642. *Gazette extraor.* du 27 juin 1642, n° 83.)

Torstenson augmentait de jour en jour ses conquêtes. En juillet il était devant Breslau, seule forteresse qui restât à occuper dans toute la Silésie, neutre du reste, et beaucoup plus favorable aux Suédois qu'aux Impériaux. Il avait 15.000 chevaux effectifs, et son infanterie dépassait 10.000 hommes. Dans ces chiffres il fallait comprendre les garnisons.

(Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 16-515. D'Avaux à... ; Hambourg, 15 juillet 1642.)

d'attaquer les Suédois avant l'arrivée de Guébriant ; mais ils négligèrent d'étudier suffisamment la position ennemie et ses alentours, et d'occuper certains points stratégiques importants.

Durant la nuit du 1er au 2 novembre, le silence règne : les deux armées reposent. A l'aube, Torstenson range les siens en bataille. Un chaud combat d'artillerie, prélude de l'action, ne tarde pas à s'engager. Dès le début, un boulet manque de tuer le maréchal, et d'assurer ainsi une victoire facile aux Impériaux. Avec leur aile droite, Wittenberg et Stalhans foncent impétueusement sur les Impériaux. Nombre d'officiers ennemis tombent ; leurs cavaliers hésitent et tournent bride, malgré les efforts du général Puchheim, malgré les prières et les menaces. Ainsi mise à découvert, l'infanterie adverse du centre résiste néanmoins avec énergie, se fait hacher sur place.

L'aile gauche suédoise attaque alors et de face et de flanc — braves contre braves — Königsmark et Schlang contre Broy et Borneval. — Le choc est terrible ; Schlang est tué ; les Suédois reculent jusqu'à leurs canons, perdent 6 escadrons et 20 cornettes de cavalerie. Königsmark parvient à les rallier, à les ramener au combat. Il arrête, maintient, culbute enfin tout ce qui se trouve devant lui.

L'infanterie impériale du centre reste encore ferme, mais dès lors sans appui ; sa gauche est déjà tournée, sa droite va l'être ; elle se replie et pénètre dans un bois, que Torstenson investit de suite. En vain fait-elle des prodiges pour se dégager ; ses rangs s'éclaircissent avec une effroyable rapidité ; elle courbe sous le poids, et finalement ceux dont la mort n'a pas voulu sont faits prisonniers.

Au cours de cette action, l'archiduc, ayant mis pied à terre, se battait au milieu des siens, ranimant leur courage. Pour le sauver, on dut, malgré lui, l'arracher du champ de bataille. Piccolomini échappa comme par miracle avec 1.500 cavaliers. Vétérans de Tilly, vétérans de Wallenstein, tous ont glorieusement succombé ! La bataille ne dura que trois heures, mais les

résultats en furent importants [1]. Les ennemis perdirent trois officiers généraux : Don Gonzague, et les généraux-majors comte de Broy et baron de Soye ; 12 colonels, des lieutenant-colonels et majors ; 4.300 hommes, sans compter ceux qui périrent dans la poursuite. Parmi les prisonniers se trouvèrent les généraux-majors de Suitz et Fernamond, 3 colonels, 11 lieutenants-colonels, 9 majors et plus de 100 autres officiers. On prit 46 canons, 116 drapeaux, 75 étendards, les munitions, les bagages, 160 carrosses et 6.000 charrettes, les papiers et la vaisselle d'argent de l'archiduc et de Piccolomini.

Bien moindres furent les pertes des Suédois ; mais les divers auteurs sont en désaccord quant aux chiffres : 900 morts, disent les uns ; 3.000, affirment les autres ; 2.000 blessés. Mais parmi les tués se trouvaient deux officiers généraux, Schlang et Lilie Hoeck, 4 colonels et une cinquantaine d'officiers. Parmi les blessés : le général-major Stalhans et le comte Gustave Lowenhaupt [2].

La prise de Leipzig s'imposait après cette victoire. Il fallait se presser ; car Hatzfeld et Wahl menaçaient d'intervenir, et le Cercle du Bas-Rhin et de la Westphalie venait de confier 4.000 chevaux et 12.000 fantassins à Jean de Werth, qui circulait entre Cologne et Francfort [3]. Torstenson envoya donc supplier Guébriant d'avancer, affirmant que Hatzfeld, Wahl et l'armée bavaroise avaient franchi le Mein pour s'opposer à ses desseins ; et, sans l'attendre il courut

1. *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat ; *Hist. des Guerres de France*, par le lieutenant général marquis de La Rozière Arch. hist. Guerre. *Mémoires historiques, manuscrit*) ; *Hist. du règne de Louis XIII*, par M. Le Vassor ; *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur ; *Mémoires du marquis de Monglat.*

2. *Gazette extraor.* du 5 décembre 1642, nº 155. *Relation.*

Le prince Frédéric, landgrave de Hesse, se fit remarquer par sa bravoure dans cette action, ayant mené plusieurs fois à la charge les 12 compagnies de cavalerie qu'il commandait. Il reçut une blessure à la cuisse. Le 12 novembre, le prince Frédéric rentrait à Cassel où l'attendait une chaleureuse réception. *Gazette* du 13 décembre 1642, nº 159. De Cassel, 28 novembre 1642.)

3. *Gazette* du 13 décembre 1642, nº 159 ; de Cologne, 2 décembre 1642. *Gazette* du 20 décembre 1642, nº 162 ; de Cologne, 9 décembre 1642. *Gazette* du 27 décembre 1642, nº 164 ; de Cologne, 16 décembre 1642.

sommer Leipzig. Joachim de Schleinitz, commissaire général et gouverneur de la place, marqua par une fière réponse l'intention de bien résister, ce qui ne l'empêcha pas d'envoyer le lendemain au camp suédois faire des propositions que Torstenson rejeta. De part et d'autre on hâta les derniers préparatifs de l'attaque et de la défense. Appelé par Torstenson en vue d'un assaut général, Guébriant quitta Gronau, atteignit Mulhausen à marches forcées, le 26 novembre, et, de là, détacha Rosen avec 2.000 hommes vers Leipzig[1]. Le siège dura jusqu'au 4 décembre, avec interruption le 16 novembre, fête de saint Léonard, patron du maréchal Torstenson, et jour anniversaire de la mort de Gustave-Adolphe. Durant cette période il y eut deux rudes sorties, plusieurs assauts, différentes tentatives d'accord. Enfin, les 4 et 5 décembre, le colonel Transdorf, gouverneur du château de Pleissenbourg, et le général Schleinitz, gouverneur de la ville, traitèrent à l'insu des bourgeois.

Ils livraient place et château, donnant 300.000 richedales pour se racheter du pillage ; 1.500 hommes de la garnison prendront du service dans les rangs suédois ; les Saxons — 500 environ — seront conduits à Dresde[2].

Leipzig enlevé, Torstenson envoya demander une

1. Gronau, dans l'évêché d'Hildesheim.

Gazette du 20 décembre 1642, n° 161. De Hildesheim, le 27 novembre 1642 ; de Brunswick, le 28 novembre 1642 ; d'Erfurt, le 29 novembre.

Certains auteurs restent muets sur la coopération des Français à Leipzig.

2. *Gazette* du 27 décembre 1642, n° 165. Du camp suédois devant Leipzig, 3 décembre 1642 ; d'Erfurt, 8 décembre 1642. *Hist. des Guerres de France*, 1635-1763, par le général marquis de La Rozière (*mémoires hist.* Guerre) ; *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur ; *Hist. du règne de Louis XIII*, par M. Le Vassor ; *Mercurio de Vittorio Siri*.

Torstenson avait d'abord demandé un million de richedales, que les gouverneurs se déclarèrent incapables de payer. Les Suédois entrés, les bourgeois cherchèrent à faire diminuer la somme de 300.000 richedales ; mais le maréchal refusa. On tint conseil à l'Hôtel de Ville, auquel assistèrent les bourgeois et même des étrangers, pour savoir comment on trouverait les 300.000 richedales. On résolut d'en donner 200.000 en argent, et le reste en draps.

(Arch. hist. Guerre, *mémoires historiques*, Rozière.)

Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 114-45. M. de Saint-Romain à Guébriant ;

entrevue au maréchal de Guébriant, s'excusant de n'avoir pu encore se rendre auprès de lui à Mulhausen. Buttstedt, entre cette ville et Leipzig, fut choisi comme lieu de rendez-vous. Les maréchaux s'embrassèrent, et, après de réciproques compliments d'usage, parlèrent de quartiers d'hiver. Torstenson voulait attirer les Français du côté de la Bohême. Ce serait aller contre les ordres récents du Roi ; ce serait fatalement la ruine de l'armée. Guébriant refusa. Néanmoins l'entrevue ne perdit pas son caractère de parfaite civilité. On tomba d'accord. Les deux armées partiront le même jour ; les Français passeront le Mein à Gemunden et marcheront vers Heilbronn pour s'opposer aux desseins de Hatzfeld et de Wahl ; les Suédois s'empareront de Hof et pénétreront dans le Haut-Palatinat où se trouve Piccolomini.

La réponse catégorique faite par Guébriant au maréchal de Suède résultait d'une lettre que le Roi lui écrivait en date du 21 décembre. « Mon cousin, ayant advis que vous estiez allé avec mon armée que vous commandez joindre celle de la Couronne de Suède, commandée par le général Torstenson devant Leipzic pour luy donner moyen de réduire plus tost ladite place à se rendre, j'ay esté bien ayse que vous ayez faict cognoistre en cette occasion, combien je désire contribuer aux advantages de ladite Couronne, estant véritable que je ne les considère pas moins que les miens propres, et que je seray toujours très ayse de le tesmoigner par effect ; mais comme il est important au bien commun que les armées agissent chacune de son costé, aussy il sera fort à propos que, l'entreprise de Leipsic estant achevée, vous vous sépariez avec mon armée que vous commandez de celle de Torsten-

Hambourg, 10 décembre 1642.) Par M. de Rorté, il fait valoir en Suède les services que Guébriant rend à Torstenson.

Melchior de Harod de Sénevas, marquis de Saint-Romain, remplaça, en 1642, le comte d'Avaux à Hambourg, lorsque celui-ci fut nommé plénipotentiaire à Munster pour le traité de paix. Envoyé lui-même, un peu plus tard, auprès des plénipotentiaires à Munster, Saint-Romain fut remplacé à Hambourg par M. de Meulles. (Bibl. Nat., 590 Colbert. V. 113-51. Meulles à Guébriant : Hambourg, 25 août 1643.)

son, apportant touttes les civilitéz et protestations d'amitié que vous verrez estre convenable, afin de ne laisser aucune mauvaise satisfaction audit general Torstenson, et je ne doute pas qu'il ne juge que le bien de la cause commune oblige d'employer les deux armées séparément... Quoy qu'il en soit mon intention est que vous effectuiez ladite séparation, incontinant apres ledict siège, remettant à vostre prudence de le faire en sorte que le général n'en puisse estre mécontent... » Louis XIII terminait en recommandant au maréchal de Guébriant de ne rien omettre pour maintenir ses troupes en état d'agir « aussy puissamment » l'année suivante, l'assurant qu'il ordonne tous les préparatifs nécessaires pour l'entrée en campagne de bonne heure, « y apportant plus de despense et de soin que jamais[1] ».

Du reste l'ambassadeur de Suède à Hambourg, Salvius, faisait alors « instance solennellement au nom de la Reyne de Suède et de Messieurs les Régens », comme l'écrit Saint-Romain, pour que M. de Guebriant fit, après la victoire de Torstenson, une diversion vers la Franconie[2].

De Noyers s'inquiétait alors de savoir combien d'infanterie Guebriant pouvait lever en Allemagne ; ce que coûterait la levée d'un soldat ; en quel lieu il faudrait lui envoyer de l'argent ; quels desseins il avait pour l'année suivante ; s'il était en état de se rapprocher du Rhin, et quand ; si la jonction avec Torstenson avait affaibli l'armée en quelque sorte ; enfin quels étaient les effectifs en infanterie et en cavalerie[3]. Chavigny, tant comme ami de Guébriant qu'en vue des intérêts de l'Etat, s'inquiétait également de la situation. Bien qu'il ne soit pas chargé de l'administration de l'armée, il conjure le maréchal de lui dire bien franchement « ce qu'il fau-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V, 109-81, et Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant : Saint-Germain, 21 décembre 1642; cité par Le Laboureur.
2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V, 113-47, Saint-Romain à Guébriant, Hambourg, 16 décembre 1642; cité par Le Laboureur.
3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V, 108-131, De Noyers à Guebriant : Saint-Germain, 22 décembre 1642; cité par Le Laboureur.

drait absolument faire pour contenter» les troupes allemandes. Que leur est-il dû? Quelle somme faut-il pour les maintenir désormais, tout en les faisant « départir de leurs vieilles prétentions »? « Je connois, ajoute-t-il, assés vostre probité et le zèle que vous avés au service du Roy pour estre assuré que vous ménagerés, autant que vous pourrés et autant que le bien de ses affaires le pourra permettre, la bourse de Sa Majesté. » Mais il estime qu'il n'y a rien de plus important que de permettre à Guébriant « d'agir puissamment en Allemagne[1] ».

Torstenson resta dix ou douze jours encore à régler la défense de Leipzig. Il semblait vouloir exécuter ce qui avait été convenu avec Guébriant, lorsque soudain, après deux jours de route, au lieu d'assiéger Hof, il courut attaquer Friberg sur l'Elbe. Mais, au bout de six semaines, l'ennemi, qui s'était reconstitué, le contraignit à reculer sur le cours moyen de ce fleuve.

Guébriant, par son installation dans l'évêché d'Hildesheim, avait provoqué le mécontentement des princes de Brunswick, et, par contre-coup, celui de la landgrave de Hesse, leur voisine, leur alliée, dont le sort était pour ainsi dire lié au leur. Il y eut échange de lettres un peu trop vives. Depuis quelque temps la princesse Amélie insistait, au nom des ducs de Brunswick, sur le retrait des troupes occupant leur pays. Le duc Christian-Louis « me réitère encore de nouveau ses plaintes, écrivait-elle à Guébriant le 13 novembre, me priant très instamment de vouloir procurer le délogement de ladite armée ou de rappeler tout incontinent mes troupes. J'espère qu'en cas que le premier ne se fasse bien tost, vous ne prendrez pas en mauvaise part, si, pour éviter les mésintelligences avec la Maison de Brunswick, je suis contrainte de faire le dernier; mais je me promets, Monsieur, que vous aurez vous-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 114-51, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant : Saint-Germain, 13 décembre 1642.

même un tel égard à ladite Maison qu'elle n'ait plus de sujet de se plaindre ni de vous ni de moi, qui suis d'une verité toute pure[1]... » Les choses s'arrangèrent finalement au point que la landgrave tira des troupes de ses villes pour renforcer celles du Roi et que les places du pays de Juliers, tenant garnison française, lui furent rendues par ordre de la Cour[2].

Depuis le printemps 1642 on avait continuellement eu lieu de craindre la défection des ducs de Brunswick et de Lunebourg et même celle de la landgrave. Les ducs, ayant leurs affaires dans un état déplorable et leurs terres ruinées, essayaient, tout en discutant avec la Cour de Vienne, d'obtenir aussi du Roi, par l'intervention de la princesse Amélie, d'être considérés comme neutres. « Les ducs de Brunswick et de Lunebourg, relatait d'Avaux en avril, sont sur le point de conclure totalement avec le Roy de Hongrie, lequel enfin a consenti qu'il demeurent neutres et qu'ils ne joignent point leurs forces aux siennes... » Ce résultat aussitôt obtenu, ils députèrent vers d'Avaux et Salvius pour les en avertir[3]. Un mois plus tard, d'Avaux avertissait Guébriant que les ducs ne se hataient pas de ratifier le traité : « Cette surséance n'est que bonne pour les asfaires communes[4]... » La landgrave Amélie n'avait pu

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 112-11. La landgrave de Hesse à Guébriant ; Cassel, 13 novembre 1642. Voir aussi : Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 112-52. Beauregard à Guébriant ; Cassel, 25 novembre. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 112-49. Beauregard à Guébriant ; 24 novembre (marquant le mécontentement de la princesse). Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 112-15. La landgrave à Guébriant ; Cassel, 26 novembre 1642. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 112-55. Beauregard à Guébriant ; Cassel, 29 novembre 1642. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 112-23-61. Beauregard à Guébriant ; Cassel, 22 décembre.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-79, et Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant ; Saint-Germain, 13 décembre 1642. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 114-49, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant : Saint-Germain, 13 décembre 1642. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 112-57, et Arch. Rotrou. Beauregard à Guébriant ; Cassel, 10 décembre 1642. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 112-19. La landgrave à Guébriant ; Cassel, 10 décembre 1642. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 112-21, et Arch. Rotrou. La landgrave à Guébriant ; Cassel, 16 décembre 1642.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 113-23-29-36 (et cité par Le Laboureur). D'Avaux à Guébriant : Hambourg, avril, mai, août 1642. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 113-37. D'Avaux à Guébriant ; Paris, 15 août 1642.

4. Aff. Etr., Allem. corresp. V. 16-464. D'Avaux à Avaugour : 16 avril

leur refuser son intercession, jugeant que leur demande n'était en rien préjudiciable à la cause commune [1]. Mais bientôt elle-même parut ébranlée par l'exemple : les Impériaux et ses sujets tâchaient de lui persuader de rechercher également la neutralité. Pour l'y résoudre on essayait de lui faire croire que les Espagnols, assistés des Impériaux, porteraient leurs forces jusqu'en France et que le Roi serait obligé de rappeler l'armée d'Allemagne. — Ce dessein, disait-elle, lui était connu par une lettre interceptée. — Aussi le Roi ordonna-t-il à M. de la Thuilerie de dépêcher quelqu'un vers la princesse pour lui représenter le bon état des affaires [2].

Cependant, le 22 juillet, Guébriant se crut à même de rassurer Chavigny : il n'y a pas encore, disait-il, apparence de voir la landgrave s'accommoder avec l'Empereur : mais si l'armée du Roi et de la Suède viennent à souffrir, elle n'hésitera pas à suivre le parti des ducs, quelqu'argent que lui donne le Roi. Donc, pour maintenir solidement les affaires en Allemagne, il faudrait augmenter et entretenir du mieux possible les deux armées royales dans ce pays-là.

Le 4 décembre 1642, en présence de nombreux évêques, abbés et gentilshommes, Armand du Plessis, cardinal duc de Richelieu, rendait le dernier soupir après une longue maladie, à l'âge de 58 ans [3]. Paris fut surpris, comme on l'est du changement d'une chose existant depuis fort longtemps et qui plonge subitement dans l'inconnu. Le Roi pleura et fit l'éloge du grand ministre ; le chancelier Séguier, Mazarin, Chavigny

1642. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 112-9. La landgrave à Guébriant ; Cassel, 22 mai 1642. Arch. Rotrou : cité par Le Laboureur.

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 114-33, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant : Narbonne, 2 mai 1642. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 114-39. Chavigny à Guébriant : Monfrin, 22 juin 1642.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 114-43, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant : Paris, 19 août 1642. Arch. Rotrou, V. II-193. Guébriant à Chavigny : camp d'Urdingen, 22 juillet 1642.

3. Bibl. Nat., V. 7804-377. *Récit.*

témoignèrent hautement leur affliction ; de Noyers, à genoux au chevet de son ancien maître, laissa couler d'abondantes larmes; quantité de seigneurs introduits dans la chambre mortuaire « se jettoient sur le corps » avec des lamentations.

« Pour moy, écrivait à Fontenay-Mareuil un serviteur du cardinal, ne me pouvant separer de Son Eminence, je pensay trespasser de compassion en voyant les larmes, les sanglots et les pamoisons des domestiques, qu'on ne pouvoit destacher du corps de leur maistre. Et je croy que monsieur l'evesque d'Auxerre entre autres eut expiré dessus, si ses gens ne l'eussent arraché de force, disant des adieux et faisans des plaintes qui eussent fendu les rochers [1]... »

Le 13 décembre, les dépouilles mortelles de celui qui avait été tout et qui n'était plus rien furent portées du Palais-Cardinal en l'église de la Sorbonne, sur un char attelé de 6 chevaux caparaçonnés, recouvert d'un poele en velours noir croisé de satin blanc, broché d'or et d'argent, et qu'enrichissaient des écussons aux armes du défunt [2].

1. Bibl. Nat., V. 7801... au marquis de Fontenay-Mareuil, ambassadeur à Rome; 7 décembre 1642.

Pierre de Broc, né en 1602. Abbé de Cinq-Mars ; aumonier de Louis XIII ; évêque d'Auxerre en 1637, après la nomination de Dominique Séguier à l'évêché de Meaux. Mourut en 1671 et eut Nicolas Colbert pour successeur à Auxerre. Fils de François de Broc, baron de Cinq-Mars, et de Françoise de Montmorency-Fosseux.

2. Bibl. Nat. ffr., V. 18539. *Cérémonie funèbre de Richelieu par ordre du Roi, à Notre-Dame*, en 1643.

N'est-il pas intéressant de noter quelles dispositions avait prises Richelieu, en 1619, pour sa sépulture ?

Aff. Etr. France., V. 245. Lettre de Richelieu à messieurs du chapitre de Luçon, du 8 février 1619. Sa sépulture aura lieu à Luçon. « Le lieu de ma sépulture sera, s'il vous plaist, immédiatement au-dessus du pulpitre des chantres, désirant que le plus haut du cœur, chœur comme le plus honorable, soit conservé pour mes successeurs qui viendront après moy... » (Il cède au chapitre argenterie, tapisseries de Flandre, ornements, etc.) Puis : « Je vous désire ensuite un evesque qui, m'esgalant en affection, me passe en toutes autres qualités, le souhaitant aussy accomply que je me recognois plain de deffauts. Je le conjure, quiconque il soit, de résider avec vous, visiter son diocèse, eschauffer, par son exemple et ses instructions, ceux qui, soubs luy, ont charge d'âme, à leur devoir... » Signé : « Armand, évesque de Luçon. »

Nous n'entrerons pas dans le détail de la cérémonie funèbre, que Louis XIII voulut somptueuse[1]. Le comte de Guébriant, comme les généraux d'armée et les gouverneurs des places, fut officiellement instruit du grand événement. « Mon cousin, lui écrivit le Roi, Dieu ayant voulu retirer à luy mon cousin le Cardinal Duc de Richelieu, lorsqu'après une longue maladie j'avois plutôt lieu d'espérer sa guérison : cette lettre est pour vous donner avis avec un très sensible regret, d'une perte si considérable, et pour vous dire qu'aiant depuis tant d'années receu des effets si advantageux des conseils et services de mondit cousin, je suis résolu de conserver et entretenir tous les establissemens que j'ay ordonnez durant son ministère, et de suivre les projects que j'ay arrêtez avec lui, pour les affaires du dedans et du dehors de mon Royaume, en sorte qu'il n'y aura aucun changement... » A la suite de cette dépêche sur la mort du cardinal duc, on lisait en *post-scriptum* : « J'ajoute ce mot pour vous dire qu'en conservant dans mes conseils les mesmes personnes qui m'y ont servi si dignement durant le ministère de mondit cousin, j'ay résolu d'y appeler mon cousin le cardinal Mazarin, de qui j'ay éprouvé la capacité et l'affection à mon service dans les divers employs que je luy ay donnez, et qui m'a rendu des services si fidèles et si considérables que je n'en suis pas moins assuré que s'il estoit né mon sujet[2]. » De Noyers joignait un mémoire à cette lettre collective : Son Éminence mourut le jeudi 4 décembre à midi; incontinent après, MM. de Chavigny et de Noyers furent trouver le Roi pour lui porter cette triste nouvelle; Louis XIII manda le cardinal Mazarin, le chancelier et le surintendant, et déclara qu'il appelait Mazarin dans son conseil; Chavigny et de Noyers resteront attachés à la personne royale, et la suivront par-

1. Aff. Etr., France. V. 846-33. *Cérémonie faite en l'Église de Notre-Dame de Paris pour défunt Monseigneur le cardinal duc de Richelieu, par ordre du Roi, les 19 et 20 janvier* 1643. » Rédaction de M. de Sainctot, maître des cérémonies de France ; fait à Paris, le 19 février 1643.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-78 ; Arch. Rotrou : Aff. Etr., France. V. 844 : cité par Le Laboureur. Le Roi à Guébriant : Paris, 4 décembre 1642.

tout[1]. De Noyers écrivait en même temps au maréchal de Guébriant une lettre particulière débutant ainsi : « Ma plume qui ne vous a donné jusques icy que de bonnes et agréables nouvelles, me refuseroit fort volontiers son ministère en l'occasion présente, où elle vous doit annoncer la mort de nostre cher Protecteur et Bienfaiteur, Monseigneur le Cardinal : mais il faut qu'elle se soumette aux loix de la nécessité commune, et qu'elle se console en vous invitant à en aimer la mémoire, comme vous avez fait la personne[2]... »

Après avoir annoncé en termes emphatiques au maréchal de Guébriant qu'il prenait la succession de Richelieu, Mazarin ajoutait : « Je m'asseure tellement en l'honneur de vostre amitié que je me promets que vous ne serez pas fasché d'apprendre cette nouvelle, sur laquelle je vous prie de croire que je seray très aise si cela me donne plus de moyens de vous servir, comme je feray en touttes occasions. Vous protestant que je ne souhaite rien davantage que de vous tesmoigner par esfect que c'est du cœur que je vous parle... J'ai asseuré Madame la Mareschale de Guébriant de la véritable passion que j'ay pour vostre service, et je croy qu'elle aura eu assez de bonté pour vous faire scavoir qu'aux occasions qui s'en sont présentées, je m'y suis employé de tout mon possible[3]. »

Le personnage auquel Louis XIII donnait la place du cardinal de Richelieu appartenait à une famille noble de l'État de Gènes, établie en Sicile au seizième siècle. Fils de Pietro Mazarini et d'Ortenzia Buffalini, Jules Mazarin — Giulio Mazarini — né en 1602, fut mis en évidence lors des négociations de 1630. Attaché au cardinal Antoine Barberini, puis nonce extraordinaire à Paris en 1634, il devint sujet français en 1639[4].

1. *Hist. du Maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. fos 129. De Noyers à Guébriant : Saint-Germain, 8 décembre 1642.

3. Bibl. Nat., ffr., V. 3833-236. Mazarin à Guébriant ; Saint-Germain, 9 décembre 1642.

4. Il existait alors à Rome deux cardinaux Barberini, neveux du

Après le décès du Père Joseph, le cardinal de Richelieu l'employa dans les affaires les plus secrètes, et le désigna comme ministre plénipotentiaire à Cologne en 1640 pour y traiter de la paix générale — mission délicate s'il en fut. — Le congrès n'eut pas lieu, mais Jules Mazarin n'en obtint pas moins le chapeau de cardinal, en récompense des services rendus et en prévision de ceux qu'on attendait de lui. Deux ans plus tard, le 5 décembre 1642, au lendemain de la mort de Richelieu, Louis XIII le choisissait pour continuer la politique intérieure et générale, comme étant le plus initié, comme étant le plus apte à poursuivre le vaste programme qu'il avait adopté de concert avec le défunt cardinal.

Doué d'une grande pénétration, Mazarin était d'une merveilleuse adresse à manier les affaires intérieures et extérieures. Il savait juger et discerner, choisir les sujets capables de remplir les emplois ; dans la bonne et la mauvaise fortune, il affectait un moral toujours égal. Fin, rusé, pour ne pas dire retors, souple, insinuant, il avait le don de la dissimulation au plus haut degré, ne laissant jamais soupçonner les sentiments qui l'animaient. Son abord facile lui donnait cependant une apparence de franchise et de droiture, à laquelle il était imprudent de se fier. Ne tenant aucun compte de la parole donnée, manquant totalement de reconnaissance, il savait profiter des avantages qui se présentaient. En butte à des haines implacables et à la jalousie, il pardonnait à ses ennemis, même avec le sourire sur les lèvres, non par générosité, non par

pape Urbain VIII : François, l'aîné appelé dans les documents français : *le cardinal Barbarin*, ou *Barberin* ou *Barberini*) dirigeait le gouvernement pontifical : il était très hostile à la France et favorable aux Espagnols. Son frère Antoine, dit le *cardinal Antoine*, était, au contraire, hostile aux Espagnols et favorable au parti français. Chevalier de Malte, cardinal, archevêque de Reims sans jamais en avoir rempli les fonctions, grand aumônier de France — titre tout honorifique — il accepta, malgré son frère François et son oncle Urbain VIII, d'être *comprotecteur* de la Couronne de France. Il appuya Mazarin de tout son crédit. Les cardinaux François et Antoine avaient aussi pour frère, dom Thadeo Barberini, et pour oncle, un autre Antoine Barberini, capucin puis cardinal.

grandeur d'âme, mais par crainte de se perdre lui-même en se vengeant, et n'en conservait pas moins un profond ressentiment. Le pouvoir accentua ces défauts.

Il n'épargnait pas l'argent pour se faire des créatures; mais, comme il n'était rien moins que libéral, il payait mal les services rendus lorsqu'il n'en attendait pas de nouveaux. L'amour du gain lui fit jouer gros jeu. Fastueux, il satisfit son goût pour les arts — tableaux, statues, livres, musique, spectacle, architecture, — aima le grandiose, le luxe en tout genre, le brillant de l'existence. Il dépensa, dit-on, plus d'un million à faire représenter l'opéra d'Orphée.

On sait comment il établit ses nombreux parents venus d'Italie, surtout ses nièces qu'il dota de biens immenses[1]. Deux faits prouvent aisément à quelle situation considérable il parvint rapidement. Dès le 21 avril 1643, il servait de parrain au Dauphin, avec Mme la princesse de Condé pour marraine; le même mois, le duc de Longueville, entrant au Conseil de Régence, prenait rang *après lui*, en vertu de lettres patentes[2]. Au comble des richesses et de la puissance, il ne perdra le pouvoir qu'avec la vie en 1661.

Le 24 décembre, M. de Roque-Servière, porteur des dépêches de l'armée d'Allemagne, était reçu avec bienveillance par le Roi et ses ministres, « comme une personne venant de votre part, c'est beaucoup dire... », écrivait, le 31, Sublet de Noyers au maréchal. En ce qui concerne les opérations à exécuter, le secrétaire d'État

1. Pietro Mazarini et Ortenzia Buffalini eurent pour enfants :

Jules Mazarin, cardinal, successeur de Richelieu.

Laure, qui épousa Jérôme Martinozzi, dont elle eut une fille mariée à Alphonse d'Este, duc de Modène, et une autre mariée à Armand de Bourbon, prince de Conti.

Hiéronyme, qui épousa Michel-Laurent Mancini, dont elle eut la duchesse de Mercœur, la comtesse de Soissons, la princesse Colonna, la duchesse de Mazarin, la duchesse de Bouillon, le duc de Nivernais.

Michel Mazarin, cardinal archevêque d'Aix.

2. Aff. Étr. France, V. 795 *bis*-291. Aff. Étr., France, V. 409-43.

répond à Guébriant d'agir en pleine liberté et de se porter où bon lui semblera. Quant aux moyens d'action, Sa Majesté fait de grands préparatifs, voulant montrer aux ennemis que Dieu, en rappelant à lui le cardinal de Richelieu, n'a pas voulu abandonner la France. Le Roi « ne maintiendra pas seulement son État dans la glorieuse assiette en laquelle il est, mais poussera outre avec vigueur, et, avec une inébranlable liaison avec ses alliés, les saints et louables desseins qu'il a de tout temps pour la paix et le repos public[1]... » Comme il faut aviser au plus vite, Roque-Servière tirera des garnisons du Brisgau jusqu'à 1.500 hommes et d'Oysonville se chargera de fournir 200 chevaux d'artillerie, du canon, un pont de bateaux, des munitions, du blé pour nourrir 10.000 fantassins durant trois mois[2].

De Landstedt, Guébriant expédia en toute hâte, le 31 janvier 1643, un autre gentilhomme à Saint-Germain Il lui fallait une prompte réponse à la mission de Roque-Servière. Les deux courriers se croisèrent.

Le maréchal de Guébriant n'avait pas attendu le retour de ses courriers pour prendre une résolution. Sans renfort, un peu isolé en pays ennemi et lointain, craignant de voir la mort du cardinal duc modifier les bonnes intentions de la Cour à l'égard de l'armée d'Allemagne, il avait jugé prudent de se rapprocher de Brisach. Le 20 décembre, il quittait donc Mulhausen et se dirigeait vers la Franconie, en traversant la Forêt de Thuringe, près de Waltershausen et de Smalkade[3]. Il s'emparait de Gemunden, d'Aschaffenbourg, de Lohr et d'autres moindres places qui le rendaient maître du

1. Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Saint-Germain, 31 décembre 1642. Cité par Le Laboureur.

« Je vous dirai seulement que le Roy, suivant les maximes de nostre cher déffunt, ne vous prescrit rien, laissant à vostre prudence d'agir selon les occasions que l'État et les forces des ennemis vous mettront en main.... qu'ainsi vous pouvez agir en pleine liberté... »

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V, 108-133, et Arch. Rotrou. De Noyers à (Guébriant), 30 décembre 1642.

3. *Gazette* du 10 janvier 1643, n° 5. De Cassel, 22 décembre 1642. De Francfort, 28 décembre 1642.

cours du Mein, installait son quartier général non loin de Wurtzbourg et saisissait tout le bétail de la région[1].

1. *Gazette* du 17 janvier 1643, n° 8. De Mayence, 1er janvier 1643.
Gazette du 17 janvier 1643, n° 9. De Francfort, 2 janvier 1643. De Spire, 3 janvier 1643.

CHAPITRE XI

LA MORT DU ROI (1643)

Avantages militaires du baron d'Oysonville. — Guébriant sur le versant de la Forêt-Noire. — Difficultés. — Il dépêche vers la Cour. — On lui répond qu'il ennuie. — On change de ton avec lui ; on estime qu'il a raison. — De Noyers cède son portefeuille à Michel Le Tellier. — *La maréchale de Guébriant va voir son mari à Brisach. — La mort du Roi.* — Instances de Guébriant auprès du Roi et des ministres. — Difficultés avec les officiers de l'armée. — Au camp d'Engen — Situation inquiétante de l'armée. — Mésintelligence entre Erlach et Oysonville. — Brienne remplace Chavigny. — Le duc d'Enghien à Thionville. — Guébriant favorise le siège en tenant l'ennemi en respect. — *Il attaque Rottweil. — Est attaqué à Horb.* — Dans la vallée de la Kinzig. — Guébriant et les Suisses.

Dans le courant de janvier 1643, le baron d'Oysonville eut quelques petits succès militaires. Parti de Rhinfeld avec 1.000 mousquetaires, 100 chevaux tirés des garnisons du Brisgau et de l'Alsace et quelques canons, accompagné du colonel Bernhold, gouverneur de cette place, il attaqua le château de Blumberg, où le colonel Wiederhold, gouverneur d'Hohentwiel, lui amena du renfort. Après s'en être emparé, il arriva devant Ueberlingen, le 28 janvier, et s'en rendit maître aisément[1]. Cette ville était importante par sa proximité de Constance, ses greniers et son grand commerce

1. *Gazette* du 14 février 1843, n° 20. De Rhinfeld, 31 janvier 1643 ; Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 17-21. *Affaires d'Allemagne*. Pour s'emparer d'Ueberlingen, Oysonville fit déguiser des soldats en paysans venus pour acheter des grains. Il y laissa 600 hommes de garnison, avec ordre de fortifier la ville.

de blé. Aussitôt les cantons catholiques s'alarmèrent et dépêchèrent vers l'archiduchesse d'Innsbruck, la priant de prendre Constance sous sa protection. De là, le baron d'Oysonville courut attaquer Villingen, puis rejoignit le général d'Erlach en Wurtemberg. Assez fier de son expédition, il en informait le maréchal de Guébriant, et lui avouait la perte de 2 ou 3 hommes seulement, « qui, je pense mesmes, écrivait-il, ne se sont pas bien reconnus dans l'obscurité, et ont été tuez des nostres [1] ».

Les événements semblaient prendre une heureuse tournure, et, non sans flatterie, M. de Saint-Romain disait au cardinal Mazarin : « Les affaires de par deçà vont leur train ordinaire sans qu'il y paraisse en rien que monseigneur le cardinal de Richelieu soit mort [2]. »

Sur ces entrefaites, le maréchal de Guébriant franchissait la Tauber à Lauda et s'emparait de Lauffen sur le Neckar ; ses coureurs atteignaient Heilbronn et Heidelberg ; quelques jours plus tard il étendait ses quartiers jusqu'à Wimpfen et Heidelberg [3]. Le duc Charles, ayant rejoint le duc de Bavière, menaçait continuellement l'armée française, qui campait sous la neige depuis six longues semaines, attendant toujours les renforts demandés par Roque-Servière, promis, annoncés même. Pour avancer les affaires, Rotrou avait reçu l'ordre du maréchal d'accompagner Roque-Servière à Saint-Germain : « M. de Noyers commence à donner de bonnes paroles », écrira M. de Rotrou ; Roque-Servière le presse, et le « sollicite de sy près qu'il aura bien de la peine de s'en deffendre. Néanmoins il n'y a encor rien de résolu [4]... » Ces renforts n'arrivaient pas : vivres et fourrages manquaient ; les ennemis — Jean de Werth surtout — étaient de plus en plus pressants. Le maréchal alla donc prendre ses quartiers dans le Bris-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 111-7. De Noyers à Guebriant : Ueberlingen, 29 janvier 1643. Cité par Le Laboureur. Arch. Rotrou.
2. Aff. Étr., Allem. corresp. V. 17-27. Hambourg, 10 février 1643.
3. *Gazette* du 31 janvier 1643, n° 13. D'Aschaffenbourg, 11 janvier 1643. De Spire, 15 janvier. De Hanau, 16 janvier 1643.
4. Arch. Rotrou. V. III-3. Rotrou à Guébriant ; 17 janvier 1643.

gau et le comté de Rotelin, sur le versant de la Forêt-Noire, les espaçant depuis Waldshut jusqu'aux environs d'Offenbourg[1].

Depuis la retraite de l'armée royale dans le Brisgau, les Bavarois s'étendaient dans tout le Wurtemberg. Le duc Charles, remontant sur Worms, espérait occuper le Palatinat, mais, le trouvant solidement garni d'Espagnols, il revenait vers Spire. Le magistrat de cette place, à son approche, faisait fermer ses portes, armer les bourgeois, préparer le canon des remparts ; des députés déclaraient au prince qu'on ne le recevrait pas, les vivres étant extrêmement rares ; ils le mettaient ainsi au comble de l'irritation et le déterminaient à repasser le Rhin pour loger dans le margraviat de Bade, avec Pforsheim comme quartier général, en un pays abandonné, totalement ruiné[2].

Nulle réponse n'arrivant de Saint-Germain, Guébriant renouvela l'exposé de ses besoins. Roque-Servière revint de France, un jour, n'apportant que des promesses d'argent et de troupes, et beaucoup d'eau bénite de Cour. « Outre l'inclination que j'ay naturellement

1. *Gazette* du 28 février 1643, n° 26. Lettre de Jean de Werth du 2 février 1643.

Le 31 janvier, les colonels Truckmuller et Spork, secondés par Jean de Werth, essayèrent de surprendre les colonels de Wittgenstein et Oehm à Endersbach (entre Schorndorf et Waiblingen). Le combat dura trois heures et fut des plus chauds. Le colonel Étienne de Werth, frère de Jean, y périt, et Jean obtint du maréchal de Guébriant qu'on portât le corps à Stuttgard au cloître de Bubenhausen (*Gazette* du 28 février 1643, n° 25. De Stuttgard, 5 février 1643). (Aff. Étr., Allem. corresp. V. 17-28. *Affaires d'Allemagne* du 1er au 12 février 1643 : et V. 17-31. *Affaires d'Allemagne* jusqu'au 20 février 1643. Pour M. de Chavigny. Guébriant établit son quartier général à Endingen, où d'Erlach vint le trouver afin de voir quels logements seraient donnés à l'armée sans porter préjudice à la garnison de Brisach qui tirait ses ressources des régions proches.

Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-149, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant ; Saint-Germain, 2 mars 1643. Voir aussi : Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 17-52. *Affaires d'Allemagne* jusqu'au 24 février 1643.

De Noyers le félicite d'avoir « mal traitté » Jean de Werth, et d'avoir marché vers les sources du Danube.

Aff. Étr., All. corresp. V. 17-54. *Affaires d'Allemagne*.

2. Confirmé par des lettres de Sublet de Noyers à Guébriant. (Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-141, et Arch. Rotrou ; Saint-Germain, 23 janvier 1643). Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-143, et Arch. Rotrou. 7 fé-

d'honorer les hommes extraordinaires, je serois mauvais serviteur du Roy, écrivait le cardinal Mazarin au maréchal, ou j'ignorerois les services que vous luy avez rendus et que vous luy rendez tous les jours, si j'avois d'autres sentiments pour vous [1]. »

Guébriant en est donc encore réduit à se tirer d'affaire seul. Le 20 février, il est toujours aux environs d'Offenbourg ; mais, après être resté un mois en présence de l'ennemi qui refuse de combattre, ne pouvant plus trouver de vivres, il se résout à pénétrer dans la vallée de la Kintzig [2]. De Wolfach, il expédie M. de Cargret, mestre de camp, avec ordre d'exposer une fois de plus et de vive voix tant au Roi qu'aux ministres le piteux état de son armée. Dans les lettres confiées à Cargret, le maréchal dit en substance que, n'ayant pu résoudre l'ennemi à combattre, il a dû prendre ses quartiers à Wolfach ; il attend un « prompt et puissant secours » ; ses troupes se ruinent [3]. Un mois de campement, par le plus grand froid qu'on ait encore eu, a décimé hommes et chevaux : désormais on ne pourra faire aisément des recrues ; il est donc de haute importance de fortifier au plus vite l'armée avant que l'ennemi n'ait le temps de rien entreprendre. Sans le secours demandé, écrit-il à Mazarin, « Vostre Eminence jugera bien que les affaires d'Allemagne se trouveront en un dangereux estat. Je scay bien, Monseigneur, que l'on alléguera aussy tost l'impossibilité qu'il y a de faire passer des trouppes françaises en Allemagne, mais aussy ay-je à répliquer que françaises, écossaises, irlandaises ou allemandes, il y en faut envoyer de bonnes et en grand nombre, autrement que celles que Sa Ma-

vrier ? « Vous renvoyant M. de Roqueservière qui est une lettre vivante et très bien instruite de toutes les résolutions prises de deçà... ». Lettre du Roi à Guébriant (Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-82, et Arch. Rotrou ; Saint-Germain, 24 janvier 1643).

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 116-37, et Arch. Rotrou. Mazarin à Guébriant; Saint-Germain, 31 janvier 1543. Cité par Le Laboureur.

2. Arch. Rotrou, V, 111-28, Guébriant au Roi ; Wolfach, 1er mars 1643.

3. Arch. Rotrou, et Le Laboureur. Les lettres adressées au Roi, à Mazarin, à Chavigny, à de Noyers, sont datées de Wolfach, 1er mars.

jesté y a présentement seront obligées de repasser le Rhin, et les Suédois, peu après, d'en faire bien tost de mesme de l'Elbe... S'il m'est permis de dire avec liberté mon sentiment, je ne trouve pas qu'il y aye de comparaison entre la prise de la meilleure et plus considérable ville de Flandre et d'entretenir puissamment la guerre en Allemagne avecque quatre mille hommes de pied et deux mille chevaux allemands de renfort[1]. »

Ne pourrait-on pas lui envoyer des régiments actuellement en Alsace ; il est vrai que ce serait un « très rude » ordre pour le marquis de Montausier, dont le gouvernement en serait affaibli, et peut-être même ruiné.

A la Cour tout le monde est d'accord sur la nécessité d'avoir des effectifs considérables en Allemagne ; mais comment se les procurer ? Le Roi ne va-t-il pas se mettre, dès le début de mars, à la tête d'une armée qui opérera contre les Espagnols en Flandre ? Il la faudrait puissante et munie de tout ce qui doit assurer le succès[2]. Les dépêches que porte M. de Cargret à la Cour, toutes du 1er mars, se croisent avec une lettre que Sublet de Noyers écrit à Guébriant le 23 février. Le secrétaire d'Etat lui avoue qu'il commence à devenir considérablement importun ; on le trouve trop pressant ; il ennuie; on ne lui accordera plus rien, car il sollicite avec trop d'insistance. Le sieur de Roque-Servière, récemment venu de sa part, les a tous « tellement épuisés par la longue presse faite icy pour les intérêts de son armée » que le courrier suivant a vu, dès son arrivée, « et la mer et les rivières taries... Et je ne vous célerai point, ajoute-t-il, que l'on trouve quelque chose à redire à de si fréquentes instances pour de l'argent ; veu que si l'on fait comparaison de l'armée de Suède et de la vôtre, qui servent en même pays et pour une même cause, il sera bien aisé d'y remarquer une très notable différence de traitement,

1. Lettre du 1er mars. Il demande à de Noyers 4.000 fantassins, 2.000 cavaliers, 200 chevaux d'artillerie.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 114-55, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant : 31 janvier 1643.

le seul voyage de M. de Roque-Servière ayant enlevé de la France plus d'argent que l'autre armée n'en touche de Suède en deux mois; et néanmoins il n'a pas été plus tôt parti que l'autre est revenu faire de nouvelles demandes et de nouvelles instances d'argent, comme s'il se puisait au seau ainsi que l'eau des fontaines... » Quant au renfort, on continue à faire le possible « pour former quelques petits corps de Français ». On n'est même pas sûr d'y réussir, et puis ils ne seront que de 1.000 à 1.200 hommes. Aussi autorise-t-on le maréchal à s'entendre avec Erlach et d'Oysonville pour utiliser une partie des troupes du Brisgau[1]. Qu'il se tire d'affaire !

Quel secours réel Guébriant pouvait-il donc attendre de Brisach ! D'Oysonville s'en ouvre à lui dans une lettre du 19 janvier : il céderait volontiers quelques pièces d'artillerie et des troupes, mais si le Roi lui en donne directement l'ordre et le moyen de les remplacer[2].

En même temps que la lettre de Sublet de Noyers, en partait une autre, de Mazarin, plus aimable et plus réconfortante. « Je ne puis, écrivait-il au maréchal, tourner les yeux du costé de l'Allemagne que je ne vous considère comme celuy qui commande une armée qui est comme le bras droit de Sa Majesté et le rempart de ses estats. Aussy vous avés pu voir, par l'esfort qu'Elle a fait pour la contenter, à quel point Elle l'estime. Nous ferons tout ce qui se pourra pour la fortifier d'infanterie : mais on ne peut pas tousjours tout ce qu'on veut, au moins si tost que l'on le veut, et vous devés considérer la multitude d'affaires que le Roy a sur les bras, et le nombre d'armées qu'il est obligé de tenir sur pied pour continuer la guerre[3]. »

Quelque peu radouci, de Noyers reprenant sa plume

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-147, et Arch. Rotrou. Saint-Germain, 23 février. Cité par Le Laboureur.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 111-5. Oysonville à Guébriant : 19 janvier 1643. Cité par Le Laboureur.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-41. Mazarin à Guébriant : Saint-Germain, 28 février 1643. Archives Rotrou. Cité par Le Laboureur. Publié par A. Chéruel.

le 12 mars, disait à M. de Guébriant : « Après les premiers mouvements, le Roy a faict appliquer son conseil à chercher les moyens de satisfaire à ce que vous désirez et que nous ne jugeons pas moins nécessaire que vous. » On fera marcher un corps par Nancy jusqu'à Brisach, avec toutes les précautions imaginables pour éviter le débandement [1]. Et de nouveau Mazarin s'exprimait en termes très catégoriques. Il a déjà fait connaître ce qu'il pense des affaires d'Allemagne et avec quelle forte passion il a porté le Roi à les appuyer avant toutes les autres. Aussi Guébriant a-t-il pu voir les effets de cette vérité par l'argent qu'on lui a envoyé : il le verra plus clairement encore par le renfort qu'on expédie — « 6.000 hommes de pied, dont on croit bien qu'il en pourra passer 4.000 effectifs, et 500 chevaux. »

« Nous n'avons icy rien tant à cœur, ajoutait-il, que de rendre en ce pays-là les armes du Roy florissantes. C'est pourquoi je vous supplie de me mander franchement le nombre esfectif des hommes qui y passeront, et ce qu'il faudra faire de temps en temps pour tenir les choses tellement en estat qu'il n'en puisse pas arriver faute : vous promettant avec vérité que je n'espargneray ny mon crédit, ny mes osfices, asfin que vous ayez tout sujet d'estre content de ce costé-là, comme aussi je me promets de vous faire voir, dans les occasions, que vos intérêts particuliers ne me sont pas moins chers que les miens propres [2]... »

Ces lettres se croisaient avec celle de Tracy à Chavigny : Si la Cour, y disait-il, n'envoie le plus diligemment possible au moins trois mille hommes de pied effectifs et quinze cents chevaux, l'armée sera contrainte de repasser le Rhin et de relâcher jusqu'au Barrois. « Si cela est, vos vivres et l'artillerie vous coûteront cinq cent mille livres par an, plus qu'ils n'ont fait jusques à cette heure ; l'Alsace et les garnisons

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-151. De Noyers à Guébriant ; Saint-Germain, 12 mars 1643.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-45. Mazarin à Guébriant, Saint-Germain, 16 mars 1643. Publié par A. Chéruel.

seront entièrement ruinées, même les provinces à 30 et 40 lieues de cette armée s'en ressentiront. Si le remède n'est prompt, vous me ferez l'honneur de vous souvenir que je n'ai pas negligé d'en donner l'avis nécessaire [1]. » A la Cour on eut peur, mais les choses n'allèrent pas aussi vite qu'on l'esperait tant à Saint-Germain qu'à l'armée. Le sieur de Folleville partit en toute hâte dans le courant d'avril, pour faire grouper et avancer les regiments du Tot, de Batilly et de Roncherolles, ainsi que les levées faites par les gouverneurs des places de Champagne, des évêchés et de la Lorraine. « Je faitz estat, écrit le Roi le 27 avril à Guébriant, que toutes ces troupes seront passées vers vous dans la fin du mois prochain au plus tard... Je m'asseure que vous marcherez en ce temps, a-t-il soin d'ajouter, pour l'exécution des desseins que vous m'avez proposez par le sieur de Roque-Servière, et que vous n'y perdrez aucun moment de temps ny aucune occasion d'employer utilement mes armes comme vous avez fait par le passé [2]. » Guebriant, conformément à des ordres antérieurs, enverra au-devant des renforts un « homme d'intelligence et de capacité pour en faciliter le passage ». Afin que ces troupes entrent en Allemagne « plus gayement et plus commodément », on distribuera, au depart, de l'argent aux officiers et aux hommes et on leur en donnera encore à Brisach. Pour tout le reste, on s'en rapporte au maréchal, qui assurera les officiers de la sympathie du cardinal Mazarin. « Je ne vous parleray pas, ajoute ce dernier, de l'estime que je fais de vostre mérite et de la forte passion que j'ay de porter le Roy à le reconnaistre. J'ayme mieux que les effetz vous le tesmoignent que mes paroles [3] ». Guébriant pourra choisir le mar-

1. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 17-56. Tracy à Chavigny ; Bale, 12 mars 1643.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-99. Le Roi à Guébriant ; Saint-Germain, 27 avril 1643. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-61. Mazarin à Guébriant : Saint-Germain, 28 avril 1643.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-49. Mazarin à Guébriant ; Saint-Germain, 21 mars 1643. Cité par Le Laboureur. Publié par A. Chéruel : *Lettres du cardinal Mazarin*. Arch. Rotrou.

quis de Montausier ou le baron d'Oysonville pour lui amener le renfort, et, à cet effet, il reçoit des ordres en blanc qu'il remplira lui-même [1].

Peu ému des boutades de Sublet de Noyers, Guébriant, d'Heitersheim le 15 mars, écrit au Roi. Il entend être compris et s'exprime clairement; ce qu'il demande n'est pas pour lui, mais pour l'armée et dans l'intérêt du royaume. Ce n'est pas de sa faute, certes, si l'armée d'Allemagne coûte plus cher à la Couronne que celle de Torstenson à la Suède; « mais, ajoute-t-il, j'ose bien assurer que jamais armée n'a servi la France à si bon prix que celle-ci a servi jusques ici Sa Majesté ». Lui-même a fait de son mieux pour « apporter en tout un bon ménage » ; non seulement il a évité de réclamer du superflu, mais il s'est passé trop souvent du nécessaire, n'ayant reçu « ni denier ni maille pour lever des troupes ». Sans 4.000 hommes de pied et 2.000 chevaux de bonnes et vieilles troupes comment pourrait-il repousser l'ennemi et prendre solidement pied dans le pays! D'Erlach, depuis qu'il a mis une garnison de 600 hommes à Ueberlingen, ne peut distraire aucun régiment; si l'on ordonne à Montausier d'affaiblir l'Alsace, ce sera au détriment de la campagne future.

Quelques malintentionnés faisaient alors courir le bruit à Saint-Germain et à Paris que le maréchal avait levé beaucoup de contributions dans le Wurtemberg, en Franconie et autres lieux [2]. « Sur quoy, Monsieur, écrit Guébriant indigné à M. de Noyers, sur quoy j'ay crû être obligé de vous dire, qu'encore que j'aye plus de besoins de bien que gentilhomme de France, pouvant faire serment devant Dieu de n'avoir pas augmenté ma fortune depuis que je suis marié de la valeur d'un teston. Si est-ce, Monsieur, que je n'ay jamais été tou-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-87. Le Roi à Guébriant ; Saint-Germain, 21 mars 1643.

2. Guébriant exigea de Wurtzbourg 100.000 richedales, des vêtements pour 6.000 soldats et le logement pour 7 régiments d'infanterie et 1.600 chevaux. *Gazette* du 7 février 1643, n° 16. De Wurtzbourg, 12 janvier 1643.

ché si bassement que de penser à faire mes affaires par des moïens tels que ceux-là. J'ay cru que, servant fidèlement et courageusement le plus puissant et le plus juste Roy du monde, à la connoissance et au contentement jusques icy de messieurs les ministres, je devois espérer des récompenses qui me donneroient autant de bien que j'en désire, et qu'il m'en est necessaire pour maintenir l'honneur que Sa Majeste m'a fait. S'il vous plaist, Monsieur, de vous faire informer veritablement de ce qui en est, vous trouverés aussi bien de mes ennemys que de mes amys qu'il n'est pas autrement [1]. »

Courant à travers l'Alsace et la Lorraine, brûlant les étapes pour atteindre au plus vite Paris, le sieur de Brisacier, porteur de cette dépèche, arrivait à destination en moins de 5 jours. De Noyers, feignant d'ètre fâché de ce que le maréchal ait pu croire qu'il ajoutait foi aux calomnies débitées contre lui, écrivit aussitôt : Quant à la comparaison faite entre ce que coûtent l'armée de Suède et celle de la Couronne, cela « n'a aucune relation à vostre personne, de laquelle Sa Majesté est plus satisfaite que la plume ne le peut dire. Mais vous devez au moins souffrir qu'en envoyant à vostre armée, de la foiblesse de laquelle vous vous plaignez avec raison, près de deux millions d'argent comptant tout à la fois, nous vous représentions nostre nécessité et nous plaignions des peines que nous avons à satisfaire à tout. Mais comme vous avez assez de preuves de la sincérité de mon affection pour n'en douter jamais, et que je me tiens très asseuré de la vostre, je quitte ce discours pour venir à l'essentiel et vous dire qu'asseurement l'on vous renforcera avec soin et diligence... » A ce qu'on lui a promis, on adjoindra 800 Irlandais, vieux soldats; la cavalerie — de 600 hommes — sera en 2 régiments commandés par Bussy-Elmorn et Streef [2].

1. Arch. Rotrou. V. III-41. Guébriant à de Noyers : Heitersheim. 15 mars 1643. Cité par Le Laboureur.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-155, et Arch. Rotrou. De Noyers à Guébriant : Saint-Germain, 20 mars 1643. Cité par Le Laboureur.

En *post-scriptum* : « J'ajoute derechef icy qu'encore que je ne sois ny

Le 1er mai, les troupes et l'argent n'étant pas encore arrivés, Guébriant réclama de nouveau, avec sa ténacité ordinaire : il a dépêché Cargret puis Charlevoye jusqu'à la Cour, et maintenant il désespère de pouvoir travailler utilement. Le renfort arriva cependant dans le courant de mai, composé de 5.400 fantassins et de 600 cavaliers [1].

fort puissant ny fort riche, je vous offre ce que j'ay de crédit et de bien : dont vous disposerez toujours comme de ce qui vous appartient, vous protestant que, désirant avec passion votre amitié, je vous rendrai toutes les preuves que vous pourrez jamais désirer de la mienne. Et de cela faites-en un fondement assuré. »

A la Cour on paraissait toujours bien décidé à venir résolument en aide à l'armée d'Allemagne. Cependant un pareil empressement ne fera-t-il pas supposer à Guébriant qu'il pourra tout exiger désormais? « Je vous conjure, lui écrit alors Mazarin, je vous conjure, au nom de Dieu, de contribuer tout ce qui vous sera possible pour soulager le Roy du pesant fais qu'il a sur les bras, et de considérer que la despense qu'il est obligé de soustenir en tant d'endroits va quasi au delà de ses forces. Ne prenez pas ce que je vous dis pour une marque de refroidissement qu'on ait pour les choses d'Allemagne, qu'on est tousjours en la mesme volonté d'appuyer ; mais seulement asfin que vous taschiez de nous donner le plus de temps que vous pourrez pour pourvoir à ce qui y sera nécessaire ; car, au reste je vous puis asseurer, comme je vous ay desjà plusieurs fois escrit, qu'on a rien de deçà tant à cœur, ny pourquoi on veuille faire tant d'esfort..... »

Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-53. Mazarin à Guébriant : Saint-Germain, 9 avril 1643. Publié par A. Chéruel : *Lettres du cardinal Mazarin.*

« Je ne me départiray jamais de la résolution que j'ay prise d'appuyer les asfaires d'Allemagne préférablement à touttes les autres de ce royaume. En cela je suis ravy que vostre interest se trouve joinct à celuy de l'estat... »

Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-69. Mazarin à Guébriant ; Paris, 26 mai 1643.

1. Infanterie :

12 compagnies du régiment de Montausier, venant de Catalogne		600 hommes.
Régiment de Batilly, 20 compagnies	1.000	
— de Roncherolles, 10 compagnies	500	
— du Tot, 10 compagnies	500	
Tirés des vieilles garnisons de France	1.300	
— des garnisons d'Allemagne, et qui seront remplacés par pareil nombre	1.500	
	5.400 hommes.	

Cavalerie :

Regiment de Street, 6 compagnies	300 chevaux.
— de Bussy-Elmorn	300 —
	600 chevaux.

Etat dressé à Saint-Germain le 12 mars 1643. (Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-153 et Le Laboureur).

On envoyait également à Bâle 600.000 écus pour le corps allemand de l'armée, somme obtenue par l'intercession du colonel de cavalerie de Fleckenstein et du lieutenant-colonel d'infanterie Truchsess, deputés, comme on l'a vu, par les leurs vers la Cour avec un mémoire au Roi[1].

Guébriant eut alors des difficultés avec la landgrave de Hesse. Le 27 février un mémoire avait été adressé de Saint-Germain au sieur de Beauregard accédité à Cassel pour le service du Roi. On livrera, y était-il dit, la ville de Kempen à cette princesse — affaire depuis longtemps en suspens et à laquelle elle attachait un très grand prix. -- Mais Beauregard se fera donner auparavant une promesse écrite de laisser les troupes hessoises jointes à celle du maréchal, tant que celui-ci le jugerait nécessaire La landgrave signa la promesse à Cassel le 26 mars 1643 [3] ; mais, dès le milieu d'avril apprenant qu'un renfort allait arriver de France, elle réclama très énergiquement auprès de Bauregard et de Guébriant le retrait de ses troupes, accompagnant sa demande de mille raisons subtiles, dont la plus compréhensible était que l'état de ses affaires exigeait leur rappel pour sa conservation propre. Elle n'oubliait pas cependant de remémorer que le cabinet de Saint-Germain s'était engagé à lui fournir des subsides.

De Noyers abandonnait alors son portefeuille. Mazarin écrivait, de Saint-Germain le 11 avril, au maréchel de Guébriant que ce personnage ayant diverses fois depuis la mort de Richelieu fait instance de se retirer Louis XIII le lui avait permis, tout en lui conservant sa charge d'intendant des bâtiments royaux et celle de

1. Bibl. Nat., 590 Colbert. V. 109-83, et Arch. Rotrou, *Mémoires* demandes, réponses du Roi en marge. Versailles, 29 janvier 1643).

2. Bibl. Nat. ffr., V. 16.076.225. *Mémoires*. Saint-Germain, 27 février 1643.

3. Arch. Rotrou. Beauregard à Guébriant : Cassel 30 mars 1643.

4. Bibl. Nat., 509 Colbert. V. 112-77, et Arch. Rotrou Beauregard à Guébriant ; Cassel, 1er mai 1643. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 112-79, et Arch. Rotrou. Beauregard à Guébriant ; Cassel, 4 mai 1643.

concierge de Fontainebleau, voulant ainsi reconnaître les services qu'il avait rendus à l'État. Michel Le Tellier, qui remplissait les fonctions d'intendant de justice en Italie, était mandé d'urgence pour exercer celles de secrétaire d'État à la guerre[1]. Sublet de Noyers ne se trouvait plus dans la même situation depuis la mort du cardinal de Richelieu, qui lui accordait une entière confiance : il voyait les choses prendre inévitablement une orientation nouvelle ; il prévoyait de grands bouleversements prochains, et, ce qui, du reste, était bien fait pour inspirer sa détermination, il se jugeait moins en faveur, malgré les éminents services qu'il avait rendus avec assiduité depuis longtemps. Il sentait qu'il était un peu suranné dans un ministère rajeuni, tendant à du nouveau, cherchant, sans parti pris même, à secouer lentement les traditions du grand ministre sous une autre initiative, sous une direction cependant moins sûre et moins énergique. De Noyers partait à temps pour faire admettre qu'il s'en allait de plein gré, sans être remercié, à temps pour laisser à la masse l'illusion qu'on le regrettait. De part et d'autre on y avait mis toutes les formes.

« Après diverses instances que M. de Noyers a faites à Sa Majesté de luy permettre de se retirer en sa maison. Elle a esté obligée de le luy accorder. » Ainsi s'exprimait Chavigny. Mais, dans cette même lettre qu'il adressait à Guébriant, n'avait-il pas soin d'ajouter une phrase qui prête à rêver sur la fragilité des choses : « Je vous doibs dire comme à une personne dans les bonnes grâces de qui je prétends avoir un peu de part que l'esloignement de M. de Noyers m'a surpris, et que je n'eusse pas creu que le Roy se fut porté à une telle extrémité avec luy. Ce sont des accidents qui arrivent à la Cour, qui peuvent tomber sur tout le monde également. J'essaye au moins de m'y préparer asfin

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-57 ; Archives Rotrou. Cité par Le Laboureur.

Michel Le Tellier, marquis de Barbesieux, remplace de Noyers le 13 avril 1643. Marié à Elisabeth Turpin. Père du marquis de Louvois.

de n'estre pas surpris quand j'en auray ma part[1]. »

Aussitôt pourvu de sa nouvelle charge, Le Tellier écrivit à Guebriant pour lui faire ses offres de service. « Je vous supplie tres humblement, Monsieur, de croire que je m'estimeray très heureux si je puis vous rendre quelque preuve du service que je vous ay voue il y a longtemps, et que je doibz a vostre personne et a vostre condition. Je scay combien M. de Noyers estoit soigneux des choses qui vous touchoient, mais je tascheray de suppléer à son desfaut avec toutte la passion possible de vous tesmoigner que je vous honore parfaitement, et[2]... »

Depuis plusieurs années déjà, M. et Mme de Guébriant étaient séparés. Le comte restait toujours en campagne, n'osant quitter ses troupes, consacrant tous ses instants à la vie militaire la plus active ; au point que — chose unique peut-être — il mourra sans avoir jamais été à la Cour depuis son élévation au maréchalat. La comtesse de Guébriant habitait à Paris, et, dévorée d'une légitime ambition, employait son temps à solliciter en faveur de cette armée d'Allemagne, instrument de gloire de son époux. Ils aspiraient à se revoir ; mais, comme les circonstances ne permettaient pas à Guébriant de s'absenter, il fut résolu que la maréchale se rendrait à Brisach. Elle obtint congé du Roi. Femme de qualité,

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 114-65, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant : Saint-Germain, 11 avril 1643.

François Sublet, seigneur de Noyers, se retirait après avoir vécu des années bien remplies. Trésorier de France à Rouen. Premier commis des finances, en 1624. Contrôleur général sous M. de Champigny, surintendant, son oncle. Intendant des finances, en 1632, puis des armées des maréchaux d'Effiat, d'Estrées, de la Force, en 1633. Le Roi le charge de fortifier le Hâvre, Nancy, Metz, Verdun, Calais, Boulogne, Ardres, Montreuil, Abbeville, Amiens, Doullens, Corbie, Peronne, Ham, Saint-Quentin, Guise, Mézières, Le Mont Olympe. Secrétaire d'Etat à la retraite de Servien, en 1636. En 1637, capitaine et concierge de Fontainebleau ; surintendant des bâtiments du Roi, en 1638. Etablit l'imprimerie royale à Fontainebleau, en 1640. Se retire dans son château de Dangu, le 10 avril 1643, et meurt à 57 ans, le 20 octobre 1645.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-165, et Arch. Rotrou. Le Tellier à Guébriant : Saint-Germain, 6 mai 1643.

maréchale de France, elle aura toute facilité dans ce voyage. Les routes n'étant pas sûres alors, surtout aux environs des frontières, gouverneurs et commandants de troupes reçurent l'ordre de se mettre à sa disposition, et de lui fournir l'escorte qu'ils jugeraient utile tant à l'aller qu'au retour[1]. Le Roi la chargeait d'assurer son mari qu'il reconnaîtrait bientôt l'étendue des services qu'il rendait par des faveurs et emplois dignes de sa réputation ; le cardinal Mazarin y ajoutait mille protestations de services et d'amitié ; et, à cette vue, les grands de la Cour, gentilshommes, ministres et courtisans, s'empressaient à l'envi auprès de la maréchale, encombrant son antichambre, voulant chacun paraitre et l'admirateur et l'ami d'un homme que le monarque et Mazarin tenaient en pareille estime.

Malgré la neige qui tombe depuis trois jours, malgré la grêle, le vent, la pluie, malgré le froid hors de saison, la maréchale part le 6 avril. Elle emmène le sieur de Charlevoye, qui réglera la marche, et Le Laboureur, seigneur de Blérenval, fils du bailly de Montmorency et neveu de Jean Le Laboureur qui reste à Paris pour trancher les questions pendantes de l'armée d'Allemagne. Rotrou l'accompagne jusqu'à Meaux[2]. Plusieurs

1. « De par le Roy,

A tous gouverneurs et nos lieutenans généraux en nos provinces et armées, gouverneurs particuliers de nos villes et places, maires, consuls et échevins d'Icelles, prévots, juges, leurs lieutenans, capitaines et gardes establis sur nos ports, ponts, péages et passages, et tous autres nos justiciers, officiers, et sujets que besoing sera, salut. Ayant permis à nostre très chère et bien aimée cousine la maréchale de Guébriant, d'aller faire un voyage en Allemagne pour voir nostre très cher et très amé cousin le maréchal de Guébriant son mary, nostre lieutenant général en nostre armée dudict pays, Nous voulons et Nous mandons que vous ayez à la laisser passer seurement et librement et lui fournir l'escorte dont elle aura besoin pour la seureté de sa personne tant en allant qu'en revenant sans aucun delay ny difficulté, car tel est notre bon plaisir.

Saint-Germain, 7 avril 1643. (Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-89, et Arch. Rotrou. Cité par Le Laboureur.)

2. Bibl. Nat. ffr., 20.609-99 : Le Laboureur à son neveu. Bibl. Nat. ffr., 20.609-105. Madeleine Le Laboureur à Le Laboureur, seigneur de Blérenval.

Jean Le Laboureur, historien, habitait alors rue de Montmorency, chez Jacques Le Laboureur, son frère, bailly de Montmorency.

Ordre et passeport, sans lesquels la maréchale était partie, et que

fois le carrosse s'embourbe, et l'on est forcé d'utiliser les attelages des paysans pour sortir des fondrières. Mme de Guébriant se voit même obligée de mettre pied à terre pour alléger le véhicule, et de faire un long trajet dans la boue, à pied, durant la nuit, à travers des bois. On arrive à Meaux, puis, le 10, à Châlons, qui a fait de grands préparatifs pour recevoir dignement la femme du vainqueur de Lamboy. Vitry-le-François ne se montre pas moins bien ; les notables de cette ville, à cheval, l'escortent jusqu'à Saint-Dizier, où les fêtes recommencent. Là se trouvent, l'attendant, M. de Périgal, gouverneur de Bar, ainsi qu'une partie des renforts d'infanterie et de cavalerie destinés à l'armée d'Allemagne. Cheminant, dès lors, au milieu de ces troupes à travers villes et villages, la maréchale déchaîne partout le plus grand enthousiasme : on lui offre des présents de tout genre. D'une localité on la mène triomphalement jusqu'à la suivante : coups de mousquets, trompettes, tambours, s'entendent continuellement. A Ligny, le duc et la duchesse de Luxembourg, seigneurs de ce comté, la « régalent », et la font accompagner par toute leur garnison jusqu'à Nancy, où le marquis de Lenoncourt lui offre deux magnifiques festins.

Impatient de revoir sa femme, ne voulant pas l'attendre plus longtemps dans son cantonnement d'Heitersheim, ni même à Brisach, Guébriant traverse l'Alsace et arrive à Lunéville. De là, il avance encore jusqu'auprès de Saint-Nicolas-du-Port. Dans la plaine, il range en bataille son escorte de 1.200 cavaliers, « des plus braves et des plus lestes de son armée », et se met à leur tête. Enfin paraît le carrosse de la maréchale. Il y court gaiement. Bientôt les portières sont encombrées d'officiers qui viennent aussi complimenter la voyageuse. Le maréchal monte en carrosse ; l'escorte se met en mouvement ; on arrive à Lunéville, où Guébriant, voulant que tout le monde partage sa joie, fait traiter

Rotrou reçoit de M. de Ratabon, secrétaire de Sublet de Noyers, en rentrant à Paris, sont expédiés à Charlevoye. Arch. Rotrou. V. III-69. Rotrou à la maréchale ; Paris, 11 avril.) (Arch. Rotrou. V. III-70. Rotrou à Guébriant ; Paris, 12 avril 1643.

« superbement » tous ses officiers. On atteint Baccarat le lendemain, puis Saint-Dié, et le 21 avril, on dîne à Sainte-Marie-aux-Mines : le marquis de Montausier, gouverneur de la Haute-Alsace, sait déployer le plus grand faste dans la réception de ses hôtes[1]. A Colmar, l'accueil revêt une forme spéciale. Pour montrer leur humeur belliqueuse, les habitants exécutent de petites manœuvres de guerre avant l'entrée dans la ville. Un des plus notables, M. de Mauplen, à la tête de 200 bourgeois qu'il a fait armer, s'est avancé dans une plaine sur le passage du cortège. La petite troupe se livre à quelques exercices, « salve et caracolle ». Puis Mauplen, qui parle

1. Charles de Sainte-Maure de Montausier, baron, marquis, puis duc et pair, né en 1610, appartenait à une ancienne famille de Touraine. Sa mère, Marguerite de Châteaubriant, veuve à 25 ans, l'éleva dans le protestantisme. Tout l'opposé de son frère Hector, qui était docile, affable et studieux, il avait un caractère entier et rude ; à l'exception de sa mère, personne n'avait d'influence sur lui.

Gouverneur de la Haute-Alsace. Lieutenant général. Mazarin lui enleva son gouvernement pour le donner à Henri de Lorraine, comte d'Harcourt ; il obtint alors ceux de Saintonge et d'Anjou, puis celui de Normandie, à la mort du duc de Longueville. Il rassura les esprits à Rouen durant la peste, et y montra du courage et de la charité. Louis XIV le prit en grande estime, le créa duc et pair, et le choisit pour gouverneur du Dauphin. Sa discipline fut trop rigoureuse : il rebuta son élève. Saint-Simon dit que M. le Dauphin ne sut profiter de l'excellente culture qu'il reçut du duc de Montausier. « Son peu de lumière, s'il en eut jamais, s'éteignit au contraire sous la rigueur d'une éducation dure et austère (*Mém. du duc de Saint-Simon* t. VIII-264). Saint-Simon raconte encore que Montausier appelait constamment le Dauphin *Monsieur* et non *Monseigneur*. Lorsqu'on lui en faisait la remarque, « il demandoit plaisamment si ce prince étoit devenu évêque » ; car les évêques, dans une assemblée récente du clergé, avaient résolu de se faire dire et écrire *Monseigneur*.

Après 14 ans d'attente, en 1645, Montausier avait épousé Julie d'Angennes — Mlle de Rambouillet. — A cette occasion, le père Cordelier Faure, suivant Tallemant des Réaux, « ne le convertit pas sans peine ». Mlle de Rambouillet avait été belle, était encore d'une jolie taille et « d'une mine majestueuse et douce que les années ne lui avoient point otées, » disent les *Mémoires de Mme de Motteville*. En épousant Montausier, ajoutent-ils, « il semble qu'elle étoit plus touchée des obligations qu'elle lui avoit et de son mérite que du désir de se marier. » (*Mémoires*, t. IV, p. 302-304 ; 345).

La duchesse de Montausier devint gouvernante des enfants de France, et dame d'honneur en remplacement de la duchesse de Navailles, lorsque celle-ci fut disgrâciée ainsi que son mari en 1664. Montausier mourut en 1690 à 80 ans. Fléchier prononça son oraison funèbre.

bien le français, met pied à terre pour haranguer la maréchale ; Guébriant sort aussitôt du carrosse afin de laisser à sa femme tout l'honneur des compliments[1].

De la porte d'entrée de Colmar à l'hôtel du gouverneur, les bourgeois en armes forment la haie. On tire 50 volées de canon ; on décharge plusieurs fois les mousquets et les pistolets. Le Sénat et les officiers en grande tenue complimentent la maréchale. Puis ce sont chœurs, musique, divertissements, bonne chère. Il faut boire aux santés du Roi, de la Reine, de la lignée royale, du comte et de la comtesse de Guébriant, entendre de la prose et des vers, au bruit infernal et continuel de l'artillerie, et la journée se termine par un feu d'artifice sur la rivière.

Le lendemain 22, on se dirigea vers Brisach ; Montausier, Tracy, d'Oysonville, le colonel de Roncherolles, force cavalerie et 1.400 fantassins, Écossais et Irlandais pour la plupart, formaient escorte[2] ; au cortège se joignirent des carrosses envoyés par le baron d'Erlach. Voici le Rhin et le célèbre rocher de Brisach ! Au moment où l'on franchit la porte donnant accès dans la forteresse, 50 coups de canon se firent entendre. La garnison était en bataille sur la place d'armes. D'Erlach souhaita la bienvenue, présenta sa femme et ses filles ; le soir, il reçut magnifiquement ses hôtes et leur suite ; puis, deux jours après, d'Oysonville agit de même. Ce furent des jours de triomphe ; tous les officiers et les femmes de marque composaient une cour au maréchal et à Mme de Guébriant. On remarquait, dans leur nombre, le duc Frédéric de Wurtemberg, le comte de Wittgenstein,... la femme du président du conseil de guerre Oehm, celle du général-major de Rosen, Madame Taupadell, la générale-major Schmidberg ; la maréchale les combla tous d'amabilités, de « caresses » et de présents, chacun suivant son rang et ses qualités.

1. Par un sentiment de délicatesse, en entrant dans Colmar, le maréchal ne conserva que sa compagnie des Gardes et quelque noblesse. Le reste de l'escorte n'entra pas, afin de n'être pas à charge à la ville.
2. *Gazette* du 16 mai 1643, nº 59. De Colmar, 28 avril 1643.

Festins, chasses, réjouissances de toutes sortes n'empêchent cependant pas la maréchale de visiter en détail ce roc escarpé qui baigne sa base dans les eaux du Rhin, masse formidable, dont l'ensemble constitue la forteresse de Brisach, à la prise de laquelle Guébriant eut tant de part. Ici, le château à l'imposant aspect, vieux manoir du gouverneur : là, Saint-Étienne, alors sous le patronage de saint Gervais et de saint Protais, antique et majestueux édifice roman-gothique, dominant de toute sa hauteur les constructions environnantes. L'église Saint-Étienne conserve encore à cette époque, dans une de ses chapelles tendue de noir et sous la garde d'un officier et de soldats français, les restes mortels de celui qui fut Bernard de Saxe-Weimar. Il est permis de supposer que la sepulture provisoire de ce fameux capitaine évoqua de poignants souvenirs au cours de cette visite[1] ! Le duc Bernard n'avait-il pas été l'illustre chef de Guébriant, son frère d'armes, son ami, parfois même son confident ! Et, dans les plus rudes marches, au fort des combats, *der Rabe*, le célèbre cheval de bataille du prince, ne porte-t-il pas encore aujourd'hui le nouveau commandant de l'armée d'Allemagne sur les traces de son ancien maître, dans le même sentier de gloire !

La maréchale visite les couvents fort nombreux des Carmes, des Capucins, des Augustins, etc., et n'oublie pas les pauvres et les malades, qui doivent bien avoir leur part de joie. Elle obtient aussi la grâce de quelques condamnés à mort. D'une manière ou d'une autre elle gagne tous les cœurs, au point que, voulant lui en donner le témoignage par un présent d'un intérêt spécial, on lui offre — ce qu'on avait refusé jusqu'alors à des personnages considérables — des reliques de saint Gervais et de saint Protais, patrons de Brisach, dont elle gratifiera l'église de Saint-Gervais, lors de son retour à Paris.

1. Le corps du duc Bernard resta dans cette chapelle jusqu'en 1655, époque à laquelle il fut porté à Weimar. (Voir : *Bernard de Saxe Weimar et la réunion de l'Alsace à la France.*)

Le maréchal resta trois semaines à Brisach, puis, craignant que sa nombreuse suite ne dissipât les provisions de la ville, il se rendit au château d'Heitersheim, son quartier général.

Heitersheim était une demeure très élégante, d'un extrême confort pour l'époque, située au pied de la Forêt-Noire, dans la plaine, non loin du Rhin, proche de Brisach et de Fribourg.

C'était l'ancienne résidence du Grand Prieur d'Allemagne, de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, que la guerre avait chassé de chez lui, et qui, après avoir mené une vie somptueuse avec cent mille livres de rentes, habitait misérablement la Suisse, « conséquence infortunée, dit Le Laboureur, des débauches qui se faisaient en ce lieu de Religion, le plus renommé de tous pour la bonne chère et pour l'excès du vin ». On y arriva la veille de la Pentecôte ; mais, dès le dimanche suivant, la maréchale dut brusquement regagner Paris. La France était subitement plongée dans le deuil : le Roi venait de mourir. Le comte de Guébriant avait à prendre immédiatement un soin tout particulier de ses affaires ; les ennemis n'allaient-ils pas se prévaloir d'un tel malheur ! Et puis, quelques partis ne surgiraient-ils pas en Lorraine à cette nouvelle, mettant des obstacles au retour de sa femme ! Mme de Guébriant renonça, par la force des circonstances, à l'appel des Cantons, qui voulaient la fêter. Le maréchal la conduisit à Brisach, puis à Sainte-Marie-aux-Mines par Schlestadt. A quelque distance de là, dans la montagne, en un lieu planté de sapins à l'aspect lugubre, et tristes comme les circonstances, les époux se quittèrent. Ce furent des adieux suprêmes : ils ne devaient plus se revoir. En avaient-ils le douloureux pressentiment comme certains l'affirmèrent ? Escortée par 120 chevaux d'élite sous la conduite du lieutenant-colonel de Rosen, Mme de Guébriant prit le même chemin qu'en venant. Douze jours après son départ d'Heitersheim, elle arrivait à Paris.

Depuis longtemps déjà la santé du Roi inspirait de vives inquiétudes. A l'armée d'Allemagne, les nouvelles

arrivaient tantôt graves, tantôt rassurantes. Derechef le monarque se trouvait mal ; depuis cinq ou six jours son état paraissait désespéré, et, le 23 avril, il fut à telle extrémité qu'on s'attendit au dénouement [1]. Ce jour-là, étant à Saint-Germain, il eut l'énergie, malgré les douleurs qu'il éprouvait, de prendre ses dernières dispositions et d'écrire à Guébriant, aux autres généraux d'armée et gouverneurs divers : » L'état de ma santé étant tel qu'il y a sujet de douter que l'événement de la maladie que j'ai ne soit autre que mes bons et fidèles serviteurs ne le souhaitent, j'ai jugé à propos, comme j'ai employé tout le temps de ma vie pour le bien et avantage de cette Couronne, de ménager ce qui m'en reste pour en assurer le repos au dedans, qui est un des principaux moyens pour l'acquérir au dehors ». La Reine sera régente, et le duc d'Orléans chef du conseil et lieutenant général du royaume sous l'autorité de la régente. Le conseil sera composé du prince de Condé, du cardinal Mazarin, du chancelier Séguier, du surintendant des finances Bouthillier, du secrétaire d'État Chavigny, etc. [2].

Quelque mieux survint — répit de peu de jours, mieux de la fin ; — la nature parut triompher du mal [3]. On se hâta de baptiser le Dauphin, qui reçut le nom de Louis ; Mme la princesse de Condé et le cardinal Mazarin le tinrent sur les fonds. La cérémonie, vu l'état de santé du monarque, fut très simple [4].

Une lettre de Mazarin, du 5 mai, donne de meilleures nouvelles : mais, bientôt après, le maréchal apprend la mort de Louis XIII par deux dépêches, l'une du nouveau Roi, l'autre d'Anne d'Autriche, datées la première du 14 mai, la seconde du 16 [5]. « Mon cousin,

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 114-63. Chavigny à Guébriant : Saint-Germain, 28 avril 1643.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-92. Le Roi à Guébriant : 23 avril 1653 ; cité par Le Laboureur.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-163, et Arch. Rotrou. La Vrillière à Guébriant, Saint-Germain, 29 avril 1643.

4. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 114-63, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant : Saint-Germain, 28 avril 1643.

5. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-91, et Arch. Rotrou. Louis XIV à

écrivait Louis XIV, la longue maladie dont vous aurez appris que le Roy, Monseigneur et Père, étoit détenu depuis son voyage en Roussillon, l'ayant tellement affoibly, avec les travaux et les soins continuels qu'il a pris durant tout son règne, que les remèdes n'ont pu le garantir de son mal : Dieu l'a ce jourd'huy retiré au Ciel, après luy avoir donné une fin accompagnée de toutes les actions d'une très insigne pieté, comme l'a été toute sa vie... »

La situation est assez grave. Les ennemis sont forts et l'armée française faible, presque entièrement composée d'étrangers. Elle peut douter d'être payée de ses services et se mutiner encore. Le maréchal rassemble les officiers au château d'Heitersheim, leur annonce officiellement la mort du Roi et les prévient que les promesses faites seront tenues, comme si Louis XIII vivait ; il les engage donc à se signaler aux débuts du nouveau règne. Guébriant pouvait parler ainsi ; n'avait-il pas reçu quelques jours auparavant une lettre où Chavigny, après avoir envisagé la probabilité d'une catastrophe disait : « Nous ne nous rendrons pas ici pour cela négligents à tout ce qu'il faut faire pour soutenir puissamment la guerre et particulièrement de votre côté ; à quel effet je vous supplie de croire que vous serez toujours assisté avec soin quelque chose qui arrive. » On lui enverra des hommes et de l'argent. « Enfin vous pouvez vous assurer que l'on fera par deçà tout ce qui sera possible et au delà pour vous mettre en état de bien servir, mais aussi prenez garde, s'il vous plait, à nous soulager dans la dépense à laquelle vous pouvez bien juger que nous avons une indicible peine de fournir [1]. »

On organisa un service funèbre à Brisach, mais en

Guébriant ; Saint-Germain, 14 mai 1643 ; cité par Le Laboureur. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-93, et Arch. Rotrou. La Reine régente à Guébriant ; Paris, 16 mai 1643 ; cité par Le Laboureur.

1. Arch. Rotrou. V. 111-85. Chavigny à Guébriant : Saint-Germain, 28 avril 1643.

Longueville écrivait le 15 mai à Guébriant : « La Reine m'a témoigné une affection et une estime très particulière pour votre personne,

toute hâte, afin de n'avoir plus à s'occuper que de la guerre. L'église fut tendue de draperies sombres rehaussées d'armoiries. Le maréchal vêtit de noir ses officiers, pages, gardes et sa maison entière. Les chefs l'imitèrent au point que l'armée reçut le surnom d'*armée noire* Guébriant menait le deuil avec d'Erlach, le duc de Wurtemberg et les principaux chefs militaires ou fonctionnaires de Brisach. L'aumônier du maréchal prononça une oraison funèbre. Après la cérémonie — *Le Roi est mort vive le Roi !* — il fallut consacrer le nouveau règne : Guébriant donna un somptueux repas de cent couverts ; on y fut très gai, et les Allemands de l'armée burent de façon à « noyer la mémoire de tout ce qu'ils pourraient avoir de déplaisir », dit Le Laboureur. « Je ne puis différer plus longtemps de tesmoigner à Votre Eminence l'extrême affliction où est cest armée de la mort du Roy, écrira néanmoins Guébriant au cardinal Mazarin, le 30 mai ;... Dieu quy nous a voulu chastier si rigoureusement, nous donnera, s'il luy plaist, la force de supporter un si déplorable accident [1]... »

Pressentant le décès du Roi et redoutant de moins favorables dispositions à son égard sous un nouveau règne, bien qu'ayant reçu des renforts à l'arrivée de Mme de Guébriant, le maréchal avait encore expliqué au cardinal Mazarin, le 5 mai, la situation dans laquelle il se trouvait et les craintes qui le hantaient de plus en plus : les ennemis sont prêts à joindre leurs forces ; les fonds manquent pour faire subsister les troupes dans les quartiers, pour acheter le nécessaire à l'entrée en campagne et pour remonter les Hessois. Et cependant

et faire beaucoup de considération de l'armée et des affaires d'Allemagne. » Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-127.)

1. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 23-20. Guébriant à Mazarin : Heitersheim, 30 mai 1643.

Voir : *Gazette extraord.* du 22 mai 1643, n° 62. *« Honneurs rendus au corps du Roy défunt... ». Gazette* du 9 juin 1643, n° 71. *Convoi du corps royal à Saint-Denis.* Bibl. Nat. ffr. V. 23939-127 à 160.

combien n'était-il pas utile de pousser l'armée en avant et de tenir les ennemis en respect[1]! Le même jour il écrivait à M. de Rotrou d'aller demander aux ministres une prompte solution, qu'on peut résumer ainsi : supplément de troupes et argent. Non seulement le maréchal s'adressait aux ministres, mais encore aux subalternes, dont on obtient souvent plus. Rotrou remerciera donc MM. Filhon, de Chambillay, Le Roy et de Ratabon, des marques qu'ils lui donnent de leurs bonnes grâces[2]. Rotrou eut une longue audience de Mazarin, dans laquelle il lui énuméra tout ce qui regardait les intérêts de l'armée ; il lui fit « toucher du doigt la différence entre ce qui a été promis et effectivement reçu ». Mazarin répondit que les Espagnols étant très forts en Flandre et sur le point d'entrer en campagne, il était impossible de faire plus jusqu'à ce qu'on eût vu comment agiraient les Hollandais.

Le 14 mai, c'est une nouvelle lettre, plus pressante que les autres, du comte de Guébriant à Rotrou : « Sollicitez autant qu'il vous sera possible[3]. » Mme de Guébriant n'est pas inactive ; elle court de l'un à l'autre, force les antichambres, demande, insiste, revient à la charge jusqu'à ce qu'on l'ait entendue.

Bien que sans argent, le maréchal se prépare à marcher ; car le pire serait de rester en place devant un ennemi qui semble vouloir attaquer bientôt. Mais alors les colonels allemands de son armée se montrent récalcitrants. Ils vont chez Taupadell. Sans moyen de subsister, ayant fort peu de ressources pour la marche imminente, ne pouvant rien se procurer, ils demandent au lieutenant général de représenter à Guébriant le besoin dans lequel ils se trouvent, et de leur faire payer une montre, selon le traité et non pas comme on l'a fait jusqu'alors[4].

Bientôt arrive à Heitersheim la nouvelle de la vic-

1. Chantilly. Arch. Condé. O. VII-195. Guébriant à Mazarin : Brisach. 5 mai 1643.

2. Arch. Rotrou. V. III-94. Guébriant à Rotrou : Brisach. 5 mai 1643.

3. Arch. Rotrou. V. III-113. Guébriant à Rotrou : 14 mai 1643.

4. Arch. Rotrou. V. III-146. Les colonels de cavalerie au lieutenant général Taupadell : 5 juin 1643.

toire remportée par le duc d'Enghien à Rocroi, le 19 mai. « Ce règne... commence si heureusement, écrivait Chavigny, sous la régence de la Reyne, qu'il y a tout sujet d'en bien espérer. Dieu l'a bény d'abord par la signalée victoire que M. le duc d'Enghien a emportée sur les ennemis devant Rocroy [1]... » Le sieur de l'Isle, résident à Strasbourg, disait : « La joye que les ennemis avoyent conceu de nostre deuil commence à se passer, Dieu leur faisant voir la protection spéciale de nostre jeune Roy [2]. »

Guébriant voudrait aussi consacrer le début du règne de Louis XIV par une action d'éclat ; mais la famine, la désertion, les incommodités de ses quartiers, la mortalité des chevaux ont réduit ses effectifs ; il est dépourvu de tout. Pour comble de malheur, les Hessois, jusqu'alors joints aux Français, sont renvoyés, par ordre du Roi, à la landgrave qui les réclame depuis longtemps. « Leur esloignement met l'estat de son fils en péril. » Du reste, cette princesse promet de les utiliser dans quelque diversion favorable à la cause commune. Cependant, avec une peine inouïe, Guébriant parvient à décider les Allemands à se mettre en campagne [3]. Ayant pour but de favoriser les entreprises de M. le Duc « en tenant l'ennemi en action, » il gagne Waldshut, sur le Rhin, puis Engen, avec l'intention d'y séjourner jusqu'à la maturité des blés. « Si la montre tarde encore beaucoup à venir, écrit de là M. de Roque-Servière à Rotrou, M. le maréchal et M. de Tracy ne seront pas sans peine, car tous les officiers leur demandent de l'argent à emprunter sur la montre, et ils n'en ont pas seulement pour acheter le pain à Schaffouse, où il enchérit tous les jours. Il me suffira seulement à vous dire que nous avons à faire à des Suisses qui nous vendent toutes choses le double de ce qu'elles valent [4]. »

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 114-67. Chavigny à Guébriant ; Paris, 30 mai 1643.

2. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 17-109. De l'Isle à Chavigny ; Strasbourg, 19 juin 1643.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-99-100. Le Roi à Guébriant ; 30 mai 1643. La Reine à Guébriant ; Paris, même date.

4. Arch. Rotrou. V. IV. Roque-Servière à Rotrou, « secrétaire de l'armée du Roi en Allemagne » : camp entre Hohentwiel et Engen.

D'Engen. M. de Guébriant écrit le 28 juin à Mazarin : L'ennemi est en mouvement : il a passé le Danube à Sigmaringen et doit se loger à Pfullendorf pour couper aux Français la route de la Bavière ; les troupes du duc Charles sont jointes à celles de l'électeur Maximilien, que François de Mercy commande. Il est vrai que Charles de Lorraine, tenté par les propositions nouvelles que lui a faites Mazarin, semble chercher à s'éloigner des Bavarois, sous prétexte de sauver Thionville assiégé. Oysonville qui ne croyait pas aux bonnes intentions du duc Charles, répondait simplement : « Il ne faict voir aucune apparence qu'il se veuille détacher [1]. »

La Cour voulut savoir « au vray l'estat » dans lequel se trouvait l'armée d'Allemagne. Aussi choisit-on un homme « capable et de confiance, » le sieur Druel, connu de Guébriant, pour aller s'informer sur les lieux mêmes [2]. Le baron d'Erlach s'empressa de donner à Druel, à son passage à Brisach, les inventaires de tout ce qui se trouvait dans les places sous son commandement. « J'espère, écrit-il alors à Guébriant, j'espère que ce sera un commencement pour pourvoir à toutes les nécessités requises, moyennant, Monsieur, qu'il vous plaise, de nous y tendre la main et de témoigner que ce soit une chose nécessaire pour le bien du service de Sa Majesté [3]... » « Sa Majesté a résolu, déclarait Le Tellier à Guébriant, de vous donner toutes choses

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 111-29. Oysonville à Guébriant ; Ueberlingen, 12 juillet 1643.

Le 12 juillet, Guébriant s'adresse encore à Mazarin. Il commence par le remercier « très humblement de tant de témoignages » qu'il lui fait l'honneur de lui donner, et « de ses bonnes grâces en parlant » à Mme de Guébriant. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 23-58, et Arch. Rotrou. Camp d'Engen, 12 juillet 1643. A cette lettre est joint un *mémoire sur l'armée d'Allemagne*. Il tient à s'y justifier. Il ne demande pas trop et ses troupes ne coûtent pas plus que celles des autres chefs d'armée. (Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 23-53.)

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-101-103. Le Roi à Guébriant ; Paris 2 juin. La Reine à Guébriant ; Paris, 7 juin 1643. Arch. Rotrou V. 111-155. Le Roi à Guébriant ; Paris, 11 juin 1643.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 111-79. Erlach à Guébriant ; Brisach, 18 juin 1643.

Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-168. Le Tellier à Guébriant ; Paris, 17 juin 1643.

nécessaires pour la manutention de votre armée, mais elle a trouvé bon de différer d'envoyer l'augmentation de fonds que M. de Tracy désire, jusqu'à ce que le sieur Druel, qui est maintenant près de vous, ayt envoyé l'estat de vos trouppes, sur lequel on pourvoiera à touttes chose promptement [1]... »

Les Hessois se sont éloignés; Guébriant n'a pu les retenir. L'aversion des troupes royales envoyées en Allemagne est telle contre ce pays, qu'en approchant de la Lorraine, les régiments de Courcelles et de Lesdiguières se dispersent; leurs officiers favorisent même ce débandement. Le Roi ordonne un châtiment exemplaire [2]. A Brisach, les affaires vont également assez mal. Le baron d'Erlach est de plus en plus froidement avec Oysonville. Le baron d'Oysonville avait été installé à Brisach, à la mort du duc Bernard, comme lieutenant de roi et commissaire général, avec des fonctions assez précises, assez étendues. Bien qu'ayant le pas sur lui, d'Erlach n'avait cependant vu dans ce nouvel arrivé qu'un homme placé à ses côtés pour le surveiller, contrôler ses actes, renseigner la Cour, en un mot l'espionner. Dès le début l'humiliation fut ressentie vivement. L'indépendance que manifestait Oysonville à son égard, les ordres qu'il recevait directement du Roi ou des ministres, les rapports confidentiels qu'il envoyait avaient pour conséquence d'augmenter le mécontentement de M. d'Erlach. Lors de son dernier voyage à Brisach pour le service funèbre en l'honneur du Roi, Guébriant constata qu'il était « en plus mauvaise humeur qu'il n'avait

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-170. Le Tellier à Guébriant : Paris, 15 juillet 1643.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-105, et Arch. hist. Guerre. V. 74-190. Le Roi à Guébriant; Paris, 17 juin 1643; cité par Le Laboureur.

Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-108, et Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant; Paris, 5 juillet 1643.

« Parce que je veux que chacun sache le chastiment exemplaire que j'ay ordonné en estre faict, je vous envoye l'arrest .. désirant que vous le fassiez publier en mon armée... et donniez à cognoistre la différence que je veux faire de ceux qui vont avec obéissance et affection me servir où ils sont ordonnez et mesmes en l'armée où vous estes... » (Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-104. La Reine à Guébriant, 27 juin 1643.)

encore fait », parce que Le Tellier venait de lui ôter l'espoir du rappel de M. d'Oysonville. « Nonobstant toutes ces choses, écrivait Guébriant à Chavigny, je suis obligé de vous dire que je ne le croy pas malintentionné. Mais il a une telle aversion à la personne du baron d'Oysonville qu'il voudroit à quelque prix que ce fust en estre défait, et qu'en luy seul ont prit la confiance ancienne de tout ce qui regarde tant la conservation de la place que l'intérest de la garnison. Sur quoy je lui ay assés de fois remontré qu'estant mortel et bien souvent hors de la place, qu'il ne se pouvoit faire autrement que d'avoir quelqu'un qui pust répondre au Roy de la forteresse en son absence et que c'estoit un usage ordinaire dans touttes les places de l'obéissance de Sa Majesté [1]... »

Nommé, au mois de juillet, ambassadeur à Munster avec le duc de Longueville, Servien et d'Avaux, le comte de Chavigny cédait au comte de Brienne ses fonctions de secrétaire d'État aux affaires étrangères. Je croy, Monsieur, que madame la maréchale vous aura mandé comme la Reyne a trouvé bon que je me défisse de ma charge... et de m'envoyer au traité de la paix générale [2]... » C'est ainsi qu'il annonçait à Guébriant sa nouvelle mission. Brienne entrait en charge après avoir, comme d'usage, payé une gratification à l'ancien titulaire [3]. La maréchale n'a pas tardé à courir chez Brienne et en a été satisfaite, écrira Brisacier au comte de Guébriant, le 4 août. « Je luy ay parlé depuis de vostre personne, ajoutait-il, et de vos intérêts. Il y est tout porté... » Le maréchal peut donc « faire état certain » du concours du nouveau ministre [4]. L'éloignement subit d'un homme qui lui était si dévoué ne

1. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 23-26. Guébriant à Chavigny : Heitersheim, 13 juin 1643.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 114-69, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant ; Paris, 4 juillet 1643 ; cité par Le Laboureur.

3. Arch. Rotrou. V. IV. M. de Brisacier à Guébriant ; 8 juillet 1643.

4. Arch. Rotrou. V. IV. M. de Brisacier à Guébriant ; 4 août 1643.

pouvait qu'affecter beaucoup M. de Guébriant dans les circonstances présentes. Brienne offrait, il est vrai, largement son crédit pour le bien des affaires ; il promettait de s'employer tout entier : on pouvait avoir foi dans son absolue sincérité. Mais qui peut remplacer un ami ancien, soucieux de vos intérêts personnels comme des siens propres ? A Chavigny, qui ne quittait pas Saint-Germain sans une certaine appréhension, le maréchal crut pouvoir parler le langage de l'amitié, et joindre des conseils à ses félicitations. Il lui écrivit donc le 12 juillet, aussitôt la nouvelle parvenue au camp d'Engen, et disait en *post-scriptum* : « Il importe, Monsieur, grandement à vostre réputation, encor plus à vostre vertu, que vous ne tesmoigniez ny que vous n'ayés en effaict aulcune altération de quitter un lieu apprès y avoir eu tout l'honneur, l'estime, et la gloire qu'un homme peult souhaitter par un changement que Dieu a voulu et qui n'a peu estre empesché ni esloigné par la prudensse humaine. Vous ne manquerés pas de subjectz de consolation sy vous les voulez chercher [1]. »

Cependant, différé de jour en jour, le voyage de Chavigny, qui devait avoir lieu en juillet, ne s'effectua pas : le cardinal Mazarin désirait le garder auprès de la Reine. Guébriant conserva donc à la Cour un homme, qui, de concert avec la maréchale, s'employait avantageusement pour lui[2].

Aux prises avec des difficultés qui auraient paru insurmontables à d'autres, le maréchal de Guébriant se tient prêt à tout événement. Sans ressources pécuniaires, sans espoir de trouver longtemps des vivres sur le territoire qu'il foule, il redoute de voir les têtes s'échauffer davantage au repos, et les effectifs, faibles

1. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 23-50. Guébriant à Chavigny : camp d'Ergen, 12 juillet 1643.
2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 114 71, et Arch. Rotrou. Chavigny à Guébriant : 11 septembre 1643 ; cité par Le Laboureur.

déjà, se réduire par la désertion. Aussi, conformément aux ordres du Roi et au désir de M. le duc d'Enghien, il contribuera de son mieux, de près ou de loin, au siège de Thionville.

La Cour, jugeant que pour tirer profit de la victoire de Rocroi il fallait entreprendre quelque chose de grand, avait résolu de faire attaquer Thionville. En conséquence, le marquis de Gesvres [1], envoyé par avance, à la tête de 6 à 7.000 fantassins et de 3.000 chevaux, avait investi la place, en attendant que le duc d'Enghien s'y rendît lui-même avec le reste de l'armée, après avoir laissé sur la frontière de Picardie un corps de troupes chargé de s'opposer aux efforts des ennemis, s'ils voulaient entrer de ce côté dans le royaume. « J'ai désiré vous donner avis de cette entreprise, écrivait le Roi au maréchal, et vous dire que l'intention de la Reyne, madame ma mère, et la mienne est que vous en favorisiez le succez autant que vous le pourrés sans préjudicier aux affaires d'Allemagne, dont vous debvez tousjours préferer les advantages à toute autre chose [2]. » Le lendemain 9 juin, le cardinal Mazarin précisait dans quelle voie aurait à marcher Guébriant : Les affaires d'Allemagne devront primer toutes les autres ; c'est un « fondement inesbranlable » : « c'est là le solide et l'essentiel de vostre employ, dont tout le reste est subalterne et accessoire... » L'ordre était clair [3].

En arrivant sous la place de Thionville, Enghien avait écrit au maréchal : « Je crois que vous jugez assez de l'importance de ce siège et de la difficulté que les en-

1. Louis-François Potier, marquis de Gesvres, d'une famille de robe. Maréchal de camp en 1638. Très brillant officier. Capitaine des chasses et des gardes en survivance de son père. Tué au siège de Thionville sous les ruines d'une mine, le 4 août 1643, à 33 ans, après avoir reçu 41 blessures et avoir mérité le brevet de maréchal de France. Sans alliance. (Moréri le fait mourir le 6 août.) Fils de René Potier, duc de Tresmes, et de Marguerite de Luxembourg, fille de François de Luxembourg, duc de Piney, et de Diane de Lorraine-Aumale.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-102 ; Bibl. Nat., ffr. V. 4168-57 V° ; Arch. Rotrou. Le Roi à Guébriant : Paris, 8 juin 1643 ; cité par Le Laboureur.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 116-73 ; Bibl. Mazarine, V. 1719, cité par A. Chéruel. Mazarin à Guébriant ; Paris, 9 juin 1643.

nemis auront à la secourir, s'ils n'ont des troupes d'Allemagne, celles de Flandre ayant été défaites. C'est à vous, Monsieur, à les empêcher de venir ou à me donner avis de leur marche. S'ils détachaient quelques corps pour venir à moi, je crois, qu'en ce cas, vous pourriez faire la même chose. Vous êtes sur les lieux et vous prendrez, s'il vous plaît, là-dessus vos mesures. Notre siège est en bon état, et notre circonvallation s'avance fort. Je vous écrirai de temps en temps de mes nouvelles. Je vous prie de faire la même chose. Je souhaite avec passion trouver les occasions de vous faire paraitre l'estime que je fais de votre personne [1]. » Guébriant lève son camp, et, d'Engen marche sur l'ennemi, dont il rencontre l'arrière-garde qu'il fait charger sans obtenir aucun avantage. L'ennemi se logeant à Markdorf, il lui est impossible de se porter sur l'Iller ; il tourne donc vers le Neckar pour aller, de là, attaquer Rottweil, en pleine Forêt-Noire. Le vendredi 24 juillet au soir, il arrive sous les murs de cette place importante, munie de riches magasins.

Cinq pièces, mises en batterie la nuit même, commencent à jouer vers les 10 heures du matin, le 25. Mais, tout à coup, à 4 heures de l'après-midi, 3 coups de canon retentissent à proximité. Les Bavarois annoncent ainsi leur présence. Avec toutes leurs forces ils occupent déjà une inattaquable position sur une montagne proche. Guébriant va manquer de pain, et ne peut songer dès lors à rester plus longtemps sous Rottweil ; il tente néanmoins l'assaut contre une brèche insuffisamment accessible, sans espoir de réussir, mais avec l'arrière-pensée d'intimider peut-être la garnison, qui cependant tient bon [2]. Attaqués à leur tour par la cavalerie de Jean de Werth, les Français reculent vers Horb et Rottenbourg. L'ennemi s'allégeant

1. *Hist du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur.

2. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 23-65. Guébriant à Mazarin : Wolfach. 1er août 1643.

« Je fis donner un assaut par 400 hommes commandés,.. pour voir si les bourgeois et paysans ne pouvoient pas prendre quelque épouvante ; mais comme le canon n'avait pas eu le temps de ruiner les défenses, ni... »

du bagage, court, les devance, et leur coupe la route entre ces deux localités.

A peu de distance des quartiers français, qu'on a pu installer momentanément à Horb, les ennemis tiennent leur camp serré et bien retranché, mais ils semblent redouter d'en venir aux mains. Un jour cependant, ils tombent sur le poste avancé des régiments de Betz et de Tracy, avec l'idée d'attaquer ensuite Guébriant, dont la droite et la gauche campent séparées par un large et malencontreux fossé. Au secours de Betz et de Tracy accourent prestement les corps de Guébriant et de Fleckenstein, ceux de Russworms et de Jeune-Rosen, et successivement d'autres troupes. Les ennemis se mettent alors en bataille avec une extraordinaire résolution. De chacune de leurs ailes simultanément ils détachent mille chevaux pour dessiner une attaque enveloppante, inspirant tout d'abord aux nôtres une certaine émotion. Émotion légitime ! Que va-t-il se produire ? Jamais aussi clairement n'avait apparu la faute commise dans l'installation du camp français, divisé par l'infranchissable fossé ! Mais voici Guébriant ! Sur le fameux cheval de Bernard de Weimar, sur le *Rabe*, il passe avec calme devant le front des troupes, s'arrête, et, d'un air gai : « C'est ce que nous cherchons depuis longtemps, crie-t-il aux siens d'une forte voix ; loué soit Dieu qui nous donne cette bonne aventure. Nous vaincrons assurément si nos compagnons veulent être aussi courageux que dans les autres occasions ». Rosen traduit en allemand ces nobles paroles aux Weimariens. La confiance, un instant chancelante, renaît.

Néanmoins Guébriant ne peut utiliser qu'une partie de l'armée, à cause du fatal cours d'eau. Il agit par intimidation. Deux canons — les seuls qu'il ait alors sous la main — et 800 mousquetaires tirent ensemble ; les troupes se déploient. L'ennemi trompé recule. La nuit vient ; le maréchal en profite aussitôt pour réparer la grave défectuosité de son campement ; il fait rapidement passer de son côté tout le reste des troupes en prévision d'une nouvelle attaque. Cette journée est

intéressante en ce que le désastre fut conjuré par la confiance que M. de Guébriant sut inspirer aux soldats et par le fait d'avoir pu en imposer aux Bavarois.

Que n'aurait-on pu faire avec le concours des Hessois! Pourquoi ceux-ci demeurent-ils inutiles? Guébriant écrit à la landgrave, le 6 août, et à Beauregard, alors à Cassel [1]. Il s'adresse également à Königsmark, général-major de Suède, et le prie de marcher, d'exécuter sur le Mein ou dans le Haut-Palatinat quelque chose pouvant forcer les ennemis à se disjoindre : faute de quoi lui-même n'aurait plus qu'à songer à la conservation et au rétablissement de ses troupes, laissant alors aux adversaires toute liberté de se tourner où bon leur semblerait. Depuis trois ans déjà qu'il assiste les alliés, quel aide en a-t-il reçu? La landgrave se confond en excuses et fait de larges promesses : Königsmark ne donne que des réponses vagues [2].

« Ici il ne se fait rien, écrivait de Cassel, quelques semaines auparavant, le sieur de Beauregard : le comte d'Eberstein et les troupes de ces quartiers ne visant qu'à troubler les desseins des autres sans rien entreprendre. Ledit sieur Königsmark avait donné quelque espérance de se joindre, de faire quelque entreprise de concert, mais il a changé d'avis. Les Suédois ont pris quelques ombrages du retardement de votre marche : mais j'ai toujours mandé le contraire [3]. » Depuis plus de deux mois, en effet, Eberstein demandait au comte de Königsmark de s'unir aux Hessois, et ce général, détaché de l'armée de Suède, prétextait toujours avoir d'autres ordres [4]. Il préférait agir uniquement à sa guise, s'emparer de petites places, mettre à contribution les évêchés de Bamberg et de Wurtzbourg ainsi que la Franconie ; demander passage à Franc-

1. Camp de Wolfach, 6 août 1643.

2. La landgrave à Guébriant : Cassel, 5 et 12 septembre 1643 ; cité par Le Laboureur.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 112-85, et Arch. Rotrou. Beauregard à Guébriant : Cassel, 30 juin 1643.

4. Bibl., Nat., 500 Colbert, V. 112-89, et Arch. Rotrou. Beauregard à Guébriant ; Cassel, 21 juillet 1643.

fort, et, exiger de l'archevêque de Mayence, en chiffres ronds, 30.000 écus ; taxer ensuite l'évêché d'Halberstadt et ravager les environs de Magdebourg [1]. Dès le milieu de juin, M. de l'Isle écrivait de Strasbourg : « En somme il fait ce qu'il veut et ne trouve point de résistance [2]. »

Guébriant parvient à gagner la vallée de la Kinzig, toujours avec l'espoir de créer assez d'occupations aux Lorrains et aux Bavarois pour qu'ils n'aillent pas troubler le siège de Thionville [3]. Mais Charles de Lorraine, ayant subitement quitté François de Mercy et franchi le Rhin dans le but de secourir cette place, la dernière tenant encore pour lui dans le duché de Lorraine, les Bavarois découragés, amoindris, ne songent plus dès lors à inquiéter Guébriant, et font appel à l'Empereur : il leur faut des renforts ; mais Ferdinand III n'a que juste les troupes suffisantes pour résister au victorieux Torstenson.

Les subsides n'étant pas encore parvenus au maréchal, il fallut entrer en pourparlers avec les Suisses afin d'assurer la subsistance de l'armée française durant les mois de juin et de juillet.

L'ambassadeur du Roi, M. de Caumartin, essaya de tirer des vivres des pays de Zurich et de Schaffouse ; mais pour réussir, il ne fallait pas mécontenter des voisins aussi chatouilleux. « Je vous supplie de tenir la main, écrivait-il à Guébriant, que l'armée, allant et venant ou faisant séjour, ne fasse chose sur leurs terres

1. Bibl. Nat. Clairambault. V. 386-245. Saint-Aubin à Brienne : Metz, 28 juillet 1643. *Ibidem*. V. 387-131. Saint-Aubin à Brienne, 11 août 1643.

2. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 17-109. De l'Isle à Chavigny : Strasbourg, 19 juin 1643.

3. Arch. Rotrou. V. IV. Guébriant à Enghien : Wolfach, 1er août 1643. Bibl. Mazarine. V. 1719-105, et *Lettres du cardinal Mazarin*, par A. Chéruel. Mazarin au marquis de Fontenay, ambassadeur à Rome ; Paris, 8 septembre 1643.

Guébriant, dit-il en substance, a été jusqu'au Danube pour favoriser le siège de Thionville et pour en éloigner l'ennemi. S'il a rebroussé chemin, les ennemis, qui ont toujours refusé la bataille, n'ont pas besoin de s'enorgueillir : il a voulu s'approcher du nouveau renfort et s'assurer de meilleurs cantonnements.

desquelles ils aient occasion de se plaindre [1] ». Ils ont déjà trouvé mauvais que leurs « chers alliez de la ville de Basle » fussent « de plus en plus vexez, molestez et endommagez » par les soldats du Roi [2]. « Il est vray qu'une armée ne peut estre dans le voysinage d'un païs sans luy donner beaucoup d'incommoditez... : ils devraient considérer que dans la guerre on ne fait point ce qu'on veult, mais ce qu'on peut : les raisons ne sont pas toujours de mise en ce païs ; c'est par d'autres voyes qu'on y fait ses asfaires [3]. »

La conclusion de cette affaire traînant en longueur, Guébriant et Tracy insistèrent auprès de Caumartin. L'ambassadeur fit presser MM. de Zurich et de Schaffouse par son secrétaire, le sieur Buron, homme actif et industrieux, qui obtint enfin une réponse favorable [4]. A Baden, en Suisse, se réunit, dans le cours de juillet, une diète des 13 cantons. « Toutes choses s'y sont bien passées pour le service du Roy... », écrira Caumartin. La diète pria le maréchal d'éloigner son armée des frontières helvétiques ; Guébriant le promit et fit honneur à sa parole [5].

Il était à craindre aussi que le retard dans l'arrivée

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-17. Caumartin à Guébriant ; Soleure, 20 juin 1643.

Louis Lefèvre de Caumartin succéda à M. Méliand, comme ambassadeur du Roi à Berne. Les cantons catholiques, qui se plaignaient de son prédécesseur, le désiraient vivement. Mais bientôt ils en furent encore plus mécontents. Caumartin se plaignit des rapports difficiles qu'il avait avec eux, de leur hauteur et de leur ton souvent menaçant. « Je vois bien, écrivait-il à d'Erlach, qu'il faut considérer les effets, non les paroles de MM. les Suisses : que les menaces sont dans le style helvétique et que de ses amis il fallait tout recevoir de bonne part. » Il avait d'abord été blessé de leur ton, puis il avait jugé préférable de le prendre en raillerie. *Mémoires historiques concernant le général d'Erlach*, Yverdon 1784.)

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-10. et Arch. Rotrou. MM. du canton de Zurich a Caumartin : Zurich. 27 mai 1643. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-9. Caumartin à Guébriant ; Soleure, 4 juin.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-13. Caumartin à Guébriant ; Soleure, 8 juin.

4. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-17. Buron à Guébriant ; Schaffouse, 24 juin 1643.

5. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-21. Caumartin à Guébriant ; Soleure, 23 juillet. Arch. de la ville de Berne : *Recueil imprimé des Récès Fédéraux.*

des montres n'amenât un grand désordre. M. de Tracy, écrivait Roque-Servière, « ne sait à quel saint se vouer ». Le pays était « extrêmement ruiné », sans magasins de vivres ou de munitions de guerre ; il fallait y travailler « de toute nécessité », et nul autre expédient ne se présentait à l'esprit que de créer Guébriant gouverneur général de toute la région et des places conquises en Allemagne, afin que, muni d'une autorité absolue, il pût dorénavant subvenir aux besoins par des contributions bien réglées [1].

Le titre de gouverneur général ne fut pas accordé au maréchal, comme le désirait Roque-Servière ; mais on lui permit de choisir lui-même, sans en référer à la Cour, tous les gouverneurs et les commandants des places, le Roi et la Reine « ayant une entière confiance » en lui [2]. Guébriant n'était pas seul à réclamer énergiquement ce dont il avait besoin. Non loin de lui, le baron d'Oysonville agissait de même : ses affaires se ruinaient faute de pouvoir remédier aux nécessités [3]. Telle fut la situation précaire tant que les troupes royales occupèrent Engen et les pays limitrophes de la Suisse.

1. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 23-40-42. Roque-Servière à... camp d'Engen, 1er et 2 juillet 1643.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-107. Le Roi à Guébriant : Paris, 1er juillet 1643. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-106. La Reine à Guébriant : Paris, 1er juillet 1643.

3. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 23-62. Oysonville à Mazarin : Ueberlingen, 20 juillet 1643.

CHAPITRE XII

GUÉBRIANT MEURT A ROTTWEIL (1643)

I. — Nécessité pour Guébriant d'entrer en Alsace. — Il lui faut un renfort pour repasser en Allemagne. — Tracy à la Cour. — Le duc d'Enghien renforcera l'armée d'Allemagne. — Enghien ne se presse pas. — Lenteurs et difficultés — Le manque de vivres en Alsace. — Villes et personnages divers cherchent à en faire sortir l'armée. — Mauvaise attitude du résident Mokel. — Discussions avec Strasbourg et les Suisses. — Intelligences secrètes de l'ennemi dans l'armée française. — *Enghien amène le renfort* commandé par Rantzau. — Son voyage. — *Sa réception en Alsace.* — Rantzau est très mal vu à l'armée. — *Notice sur le comte de Rantzau.*

II. — Guébriant franchit le Rhin. — Marche sur Rottweil. — *Rosen se fait battre.* — Attaque de Rottweil. — *Guébriant mortellement blessé* le 17 novembre. — Rottweil capitule le 19. — *Guébriant meurt à Rottweil le 24 novembre.* — *Parallèle* entre Bernard de Saxe-Weimar et Guébriant, *qui n'a d'autre vaillant que l'honneur.* — *Guébriant jugé par le duc d'Aumale.*

I

La situation des Bavarois, auxquels l'Empereur ne peut accorder aucune aide, est encore aggravée par l'éclatant succès du duc d'Enghien, qui a pénétré dans Thionville, le 10 août, malgré la plus brillante défense, avant l'arrivée du secours qu'amenait Charles de Lorraine[1]. Avec l'heureuse nouvelle de la prise de Thion-

1. Thionville pris, M. de Choisy en fit l'inventaire le 9 août. On trouva dans l'arsenal et le magasin au delà des espérances : 30 à 40 pièces d'artillerie, du blé en abondance. On marchanda immédia-

ville, s'en propagent également d'autres favorables aux alliés : Torstenson est passé, à la face de Gallas, de la Bavière en Moravie, et, maître de la campagne, il avance toujours, prenant quelques places, menaçant l'Autriche[1] ; le prince d'Orange semble vouloir agir activement ; on compte sur le maréchal de la Mothe-Houdancourt pour envahir l'Aragon à la tête d'une puissante armée. Seul, Guébriant n'est pas encore en état de risquer une grande action. Il a quitté la vallée de la Kinzig pour camper à Wilstedt, près de Strasbourg, d'où il tente d'enlever Rastadt, que sauve l'apparition subite de Jean de Werth. Ne pouvant plus subsister, harcelé par François de Mercy, il se résout à gagner l'Alsace et franchit le Rhin près de Wittenweier. Répandant alors ses troupes entre Benfeld et Wolfisheim, il établit d'abord son quartier général à Molsheim, au centre de son infanterie, et, peu après, le porte à Erstein. Aux alentours, à plus ou moins faible distance de lui, Oehm et l'infanterie allemande, les

tement la réparation des 3 brèches faites aux deux bastions et à la courtine. Les entrepreneurs promirent d'achever ces travaux avant 4 semaines, et à raison de 28 livres la toise.

(Bibl. Nat., Clairambault, V. 387-131. Saint-Aubin à Brienne ; Metz, 11 août 1643.

Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 109-109, et Arch. Rotron : cité par Le Laboureur. Le Roi à Guébriant ; Paris, 16 août 1643 :

« Mon cousin le duc d'Enghien y est entré le dixième de ce mois avec mes forces, l'ayant pressée si vivement qu'en quarante jours de siège, il a réduit en mon pouvoir une des plus fortes et considérables places de la chrétienté et de l'Etat des Pays-Bas.... Je désire que de toutes parts mes serviteurs et sujets en rendent grâces à Dieu et en témoignent une joie publique... » Il fera tirer le canon et donnera toutes les marques de réjouissances qu'il pourra.

Thionville était défendu par M. de Morthuez, gouverneur, qui, par moquerie, envoya des éperons au duc d'Enghien avec ces mots : « Je vous envoie les plus beaux que je connaisse, qui piqueront si bien votre cheval, que vous gagnerez le chemin de Metz avant tous les autres. » Le prince en rit beaucoup, et répondit à peu près en ces termes : « Monsieur, assuré que Dieu me fera la grâce de prendre Thionville, je vous prie de ne pas vous donner la peine de faire faire des cordes : en voilà une que je vous envoie d'avance, et qui servira à vous pendre au plus haut de l'une des portes. » *Journal de Jean Bauchez, greffier de Plapperille au XVII[e] siècle.* Publié par Ch. Abel et E. de Bouteiller. Thionville avait été assiégé en 1639 par M. de Lignier, gouverneur de Verdun pour le Roi.

1. Bibl. Nat. Clairambault. V. 386. Saint-Romain à Brienne.

dragons, Kanowski, Taupadell, Rosen se logent dans leurs anciens quartiers. Ils occupent des places ayant, dit la *Gazette*, « de quoi faire subsister l'armée deux mois durant ». Aussitôt, on se retranche partout, en vue d'une surprise de l'ennemi qui, toujours logé au delà du fleuve, se dispose à dresser un pont de bateaux [1].

« Il faut qu'il nous croie merveilleusement ruinés, ayant pourvu Spire de garnison, le duc Charles séparé, de nous vouloir venir chercher en deçà, écrit Guébriant à d'Erlach. Pour moi, j'estime qu'il le faut laisser venir ». Les bagages seront mis en sûreté ; les chevaux de trait serviront à remonter les reitres ; la cavalerie de Brisach apportera son concours ; l'infanterie sera reposée suffisamment. « Ainsi, ajoute-t-il, je crois que nous pouvons avec raison donner le contentement à l'ennemi de l'attendre [2]. » « Je suis en état de vous assister, lui écrivait le duc d'Enghien après le siège de Thionville, si vous voulez entreprendre quelque chose au deçà du Rhin, c'est donc à vous, Monsieur, de me mander franchement l'état auquel vous êtes, celui des ennemis, et ce que vous pouvez entreprendre, vous promettant de contribuer tout ce qui sera en mon pouvoir pour favoriser vos desseins, ou à quelque siège, si vous en voulez entreprendre un, ou bien à prendre vos quartiers en ce pays-là... » Il ajoutait en *post-scriptum* : « Le bruit court ici que l'armée de Bavière se vient joindre à celle de Bec (Beck) pour venir à nous. Nous sommes bien assez forts pour ne pas craindre qu'ils nous fassent rien ; mais si vous vouliez qu'on entreprenne sur eux, et que vous vouliez vous approcher, je m'assure qu'ils ne tiendront pas pied devant nous [3]. » Roque-Servière court vers Enghien, le trouve comblant les tranchées de Thionville, et réparant la place.

1. *Gazette* du 26 septembre 1643, n° 121. De Strasbourg, 7 septembre 1643.

2. Gonzenbach, t. II, p. 300, note. Guébriant à Erlach ; camp d'Erstein, 8 septembre 1643.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 116-109, et Arch. Rotrou. Enghien à Guébriant : Thionville, 16 août 1643 ; cité par Le Laboureur.

Bien que très fatigué, comme ses troupes, le prince reste plein de cette ardeur que donnent et les succès et la jeunesse, prêt à marcher sur le général Beck, à s'emparer de Sierk, suivant les derniers ordres de la Cour. En vain Roque-Servière essaya-t-il de lui faire adopter un autre plan; le prince s'en tint aux ordres reçus.

Cependant le maréchal de Guébriant, amené par la nécessité seule en Alsace, n'aspire qu'au moment où la guerre se fera de nouveau en Allemagne. Il écrit aux ministres dans ce but. D'Oysonville insiste de son côté [1]. M. le Duc pourrait faire une bonne diversion en faveur de l'établissement de l'armée au delà du Rhin. Avec le faible renfort qu'on a envoyé, Guébriant ne peut agir seul, et se trouve dans une situation pire qu'auparavant, ayant 2.000 hommes de plus à nourrir; l'avantage du dernier renfort est donc négatif. Il réclame de nouvelles troupes et de l'artillerie, qui lui permettraient d'aller chercher les Bavarois. En même temps il écrit à M. de Beauregard d'engager les Hessois et les Suédois à lui prêter main-forte [2].

« Si M. de Tracy vient à la Cour, écrivait Rotrou le 25 août, on règlera toutes choses avec Messieurs du Conseil, en leur présentant une véritable et particulière instruction de tout le détail de la dépense de l'armée qu'ils seront, je m'assure, très aises de savoir [3]. » Tracy se met en route avec ordre de voir le duc d'Enghien au passage. « M. de Tracy, s'en allant à la Cour, écrivait Guébriant à ce prince, il informera si particulièrement Votre Altesse de l'état des affaires de deçà que

1. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 23-70. Oysonville à Mazarin; Brisach, 18 août 1643.

Le 18 août, Mazarin écrit à Guébriant que le siège de Thionville n'a pas fait oublier les affaires d'Allemagne. Il considérera les efforts incroyables qu'on a faits en un temps où il y a disette d'argent et tant d'armées sur pied. « C'est ce que vous saurez bien représenter aux officiers de l'armée, et leur faire comprendre, par l'exactitude qu'on apporte de deçà à les contenter, l'obligation qu'ils ont de bien servir... » (Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-77. Mazarin à Guébriant; Paris, 18 août 1643). Publié par Le Laboureur et A. Chéruel.

2. Erstein, 9 septembre 1643; cité par Le Laboureur.

3. Arch. Rotrou. V. IV. Rotrou à Guébriant; 25 août 1643.

ce ne serait que l'importuner de lui en vouloir dire quelque chose. » Il serait de grande conséquence d'entretenir les affaires d'Allemagne et d'empêcher l'ennemi, plus fort actuellement que les Français, de passer le Rhin et de mettre obstacle à ce qu'on entreprendrait contre leurs villes. « Ainsi, Monseigneur, je crois qu'il faudrait présentement faire un effort pour l'Allemagne et essayer de se saisir de Spire, Worms et Mayence, qui ne sont pas places fortes, mais de grande considération pour l'avantage du service du Roi, et qui donneraient jour à faire un coup important dans la prochaine campagne [1]... ». M. de Roque-Servière, qui a vu d'Enghien récemment, affirme que l'aversion des Français pour l'Allemagne est telle que pas un ne voudra s'y rendre, que, du reste, M. le Duc ne peut se dégarnir, étant sur le point d'entrer en action sur la Moselle [2]. Tandis que le maréchal envoyait, la tristesse dans l'âme, ce renseignement au cardinal Mazarin, celui-ci disait au duc d'Enghien : « Il y a déjà longtemps que M. le maréchal de Guébriant a ordre d'agir de concert avec vous, lorsqu'il se pourra former communication entre votre armée et la sienne. » On lui renouvellera l'ordre. C'est aux affaires d'Allemagne qu'on s'appliquera désormais avec le plus de soin, car ce sont elles qui importent le plus au bien de la Couronne. « ... Enfin tenez pour certain que nous serons plutôt partout ailleurs sur la défensive que de n'agir pas si puissamment en Allemagne que les armes du Roi et celles de ses confédérés y deviennent les dominantes [3]... »

Croyant ne plus avoir rien d'utile à faire à Paris, pressé de retourner à l'armée, Tracy écrivit à Guébriant : « J'ai mis toutes les affaires au point que vous le souhaitez. Je m'en vais trouver le duc d'Enghien pour lui porter

1. Chantilly. Arch. Condé. M XXIX-353. Guébriant au duc d'Enghien ; camp de Wilstet, 24 août 1643.
2. Aff. étr., Allemagne corresp. V. 23-79. Guébriant à Mazarin ; Erstein, 2 septembre 1643.
3. Chantilly. Arch. Condé. M XXIX-411. Mazarin au duc d'Enghien ; Paris, 3 septembre 1643.

les ordres du Roi[1] ». Tracy revint en effet de la Cour. Il était chargé de remettre, en passant, à M. le Duc une lettre du Roi, en date du 13 septembre. Cette lettre prescrivait au prince d'aller jusqu'au Rhin avec 2.000 chevaux, 5.000 fantassins et 6 demi-canons ; s'il entrait en Allemagne, il aurait le commandement de toute l'armée et le maréchal serait son lieutenant. Le comte de Rantzau, qui avait rejoint Enghien vers le milieu d'août après la reddition de Thionville, deviendrait lieutenant général sous le maréchal, avec cette restriction qu'il n'exercerait aucune autorité sur les Weimariens, qui ne le souffriraient pas, ni sur les vieux régiments français, pour ne pas susceptibiliser le marquis de Montausier. Si M. le Duc n'entrait pas personnellement en Allemagne, il laisserait 2.000 hommes à Guébriant[2].

M. de Tracy croisa le vainqueur de Rocroi sur la route de Paris, non loin de Dormans, et lui remit la dépêche qui lui était adressée. Enghien poursuivit néanmoins son voyage, ce qui apporta plus d'un mois de retard à l'exécution de l'ordre donné. Aussitôt Guébriant reçut une lettre de M. de Tracy : « Je vous ai donné avis que Monseigneur le duc d'Enghien devait marcher en Alle-

1. Archives Rotrou. Vol. IV, Paris... chiffré.

2. Le 20 août, Rantzau écrivit à Mazarin : « Je ne pus arriver dans l'armée que lundi dernier, quelque diligence que j'aie faite... : il (Enghien) m'a reçu avec un grand témoignage de bienveillance, et m'a montré la place (Thionville), qui ne dément en rien sa réputation, laquelle s'augmente plutôt en la voyant... » (Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 23-72. Rantzau à Mazarin : Metz, 20 août 1643.).

Le Roi écrit à Guébriant pour lui dire que si le duc d'Enghien ne juge pas à propos de rester à l'armée d'Allemagne, il y laissera Rantzau, maréchal de camp, pour y commander sous lui en qualité de lieutenant général.

(Arch. hist. Guerre. V. 75-327, et Bibl. Nat., ffr. V. 4168-124. Paris, 8 septembre 1643.)

« On n'a pas laissé de donner ordre à M. le duc d'Enghien de détacher 2.000 bons hommes de son armée ou de celle de M. d'Angoulême pour vous les envoyer afin que vous puissiez prendre vos quartiers d'hiver delà le Rhin et que nous ayons loisir de nous appliquer plus puissamment qu'on n'a encore fait aux affaires d'Allemagne... »

(Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-81. Mazarin à Guébriant, 4 septembre 1643 ; publié par Le Laboureur et A. Chéruel.) Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-223. Tracy à Guébriant : Paris, 8 septembre 1643 (en chiffre). Arch. Rotrou.

magne avec un secours tel que je vous avais mandé; mais comme je lui portais les ordres du Roi, je l'ai trouvé entre Dormans et Port-à-Pinson, qui s'en allait à Paris, ayant changé le voyage d'Allemagne en celui de la Cour. Et, comme ce coup imprévu me surprend, et n'ayant des ordres que pour lui, je suis contraint de retourner à Paris, attendre le retour du courrier que je vous envoie et vos ordres sur ce qui sera à faire pour l'avantage de l'armée... Je vous supplie, Monseigneur, de redépêcher ce courrier que je vous envoie avec le plus de diligence qu'il se pourra et de m'éclaircir bien au long de ce que vous désirez que je sollicite, et de ce que vous jugerez qui se puisse faire pour la conservation de l'armée. Je suis au désespoir que mes soins et mes peines aient été inutiles par le retour de M. le Duc... » Et en *post-scriptum* : « Je ne vois plus qu'il y ait lieu d'attendre grand secours de l'armée; M. le duc d'Enghien n'y étant plus, personne ne veut aller en Allemagne; regardez ce qui se pourra faire d'ailleurs... quoique vous fassiez, le meilleur parti) est de faire courir le bruit que vous désirez repasser le Rhin, de crainte que les Bavarois ne tombent sur les Suédois [1]. »

Tracy allait se mettre en route pour rejoindre Guébriant, lorsqu'une indisposition lui fit retarder son départ de quelques jours [2]. Il était chargé d'expliquer verbalement au comte de Guébriant le particulier de tous les ordres donnés. D'Enghien marchera avec les principales forces de son armée pour lui donner moyen de faire une puissante diversion ou d'attaquer les places des ennemis. Guébriant lui obéira comme il le ferait au Roi lui-même [3].

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-227. Tracy à Guébriant ; Dormans 14 septembre 1643. Bibl. Nat., ffr., V. 4168-125. La Reine aux maréchaux de camp de cavalerie et d'infanterie de l'armée du duc d'Enghien, 8 septembre 1643.

Elle les avertit que le Roi a donné l'ordre au prince de marcher avec ses meilleures troupes vers le Rhin pour seconder Guébriant.

2. Arch. Rotrou. Rotrou à Guébriant, 20 septembre 1643. Tracy dut repartir le 23 septembre.

3. Bibl. Nat., ffr. V. 4168-131. Le Roi à Guébriant ; Paris, 25 septembre 1643.

La landgrave de Hesse-Cassel avait prescrit au comte d'Eberstein, son général, d'agir aux abords du Rhin et d'attirer ainsi une partie des ennemis qui menaçaient l'armée française. Eberstein s'était donc porté sur Wesel [1]. Comme le concours des Hessois paraissait très important, la Reine régente insistait, le 19 septembre, auprès de la princesse Amélie, sur la nécessité d'une action commune avec l'armée du Roi, la Cour de France étant décidée à quelque effort considérable. Les troupes d'Eberstein, disait-elle, devraient repasser sur la rive droite du Rhin, remonter le cours du Mein, entrer en Franconie, attirer les Bavarois, et dégager d'autant le maréchal de Guébriant [2] ; on compte sur la bonne volonté de la princesse ; son général ne peut donc pas manquer de faire la diversion tant espérée avec les 9 à 10.000 hommes qu'il commande. Un puissant renfort va, du reste, joindre Guébriant, qui a passé en Alsace, sans y avoir été forcé par les ennemis, mais par le besoin de vivres. A la Cour, on est plein d'espoir dans l'avenir, et le Roi écrit au baron d'Avaugour, alors auprès du maréchal Torstenson : « Nous relèverons bientôt notre réputation et remplirons nos ennemis d'épouvante par l'approche de nos armées [3]... »

Le jour où Louis XIV écrivait ainsi, Guébriant apprenait que la veille, le vendredi 18 septembre, les Bavarois étaient passés en grande partie sur la rive gauche du fleuve à l'aide d'un pont de bateaux dressé à la hauteur de Lauterbourg [4].

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 112-35. et Arch. Rotrou. La landgrave à Guébriant ; Cassel, 12 septembre 1643 ; cité par Le Laboureur.

2. Bibl. Nat., Clairambault. V. 388-248. La Reine à la landgrave, Paris, 19 septembre 1643.

3. Bibl. Nat., Clairambault. V. 388-251. Le Roi à Avaugour ; Paris 19 septembre 1643.

Voir aussi : Bibl. Nat., Clairambault. V. 388, des lettres sur le même sujet adressées, en septembre, à M. de Meulles, à Amsterdam ; à M. de Beauregard, à Cassel ; à M. de Rorte, à Amsterdam ; au baron d'Avaugour, à l'armée de Suède ; au marquis de Saint-Romain, à Munster ; à MM. les États Généraux des Provinces-Unis, à La Haye ; au comte d'Eberstein, général des armées de Hesse ; au prince d'Orange, ...etc.

4. Bibl. Nat., Clairambault. V. 388-265. Saint-Aubin à Brienne : Metz 22 septembre 1643.

Pendant ce temps le pauvre maréchal avait grand'-peine à faire subsister ses troupes en Alsace, où il devait ménager tant de monde : Strasbourg, Colmar... ; des particuliers favorisés par lui-même de sauvegardes, comme la veuve du rhingrave Othon-Louis, alliée à la Maison de Hanau, par conséquent à la landgrave de Hesse, comme la princesse de Salm, parente du duc Charles de Lorraine et de Mme de Guébriant, qui, pour cette raison, obligeait son mari à ne pas négliger les moindres occasions de lui rendre service [1]. Des personnages divers adressaient également au maréchal des recommandations sans fin. C'était la Reine, c'était Le Tellier : il tirera de préférence le fourrage et les subsistances du pays ennemi, ménagera l'Alsace, remontera sa cavalerie et ses équipages, empêchera le débandement des troupes françaises et veillera à ce qu'elles ne « gâtent les contributions des places qui reconnaissent les armes du Roi [2] ».

De mauvaises nouvelles arrivaient en outre à Guébriant : le duc Charles retourne en ses anciens quartiers du côté de Worms, de Spire, et le long du Rhin ; les ennemis ont rassemblé leurs troupes pour mettre Trèves et Mayence en sûreté [3]. Le maréchal avait encore à souffrir d'un personnage à l'humeur acariâtre avec lequel les rapports étaient constamment difficiles, Mokel, résident de Suède à Benfeld. Au premier bruit de l'approche des Franco-Weimariens en Alsace, cet homme désagréable n'avait pu maîtriser sa colère : l'armée française ruinera le pays ; il n'y aura plus assez de commodités pour les Suédois! Il avait aussitôt écrit à Guébriant une lettre longue et quelque peu sèche, proposant d'aider à la subsistance des Français pourvu qu'ils s'éloignassent de Benfeld. Depuis que l'Alsace, y disait-il, « a été acquise par les victorieuses armes de la Couronne de

1. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur.
2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-174. Le Tellier à Guébriant ; 8 septembre 1643. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-112. La Reine à Guébriant ; Paris, 8 septembre 1643.
3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-109. L'Isle à Guébriant, 25 septembre 1643.

Suède », l'ennemi n'ose plus rien entreprendre dans ce pays ; faudra-t-il donc y supporter « maintenant avec patience » tous les désordres occasionnés par ceux qui se prévalent de l'autorité du maréchal ! « Benfeld est réduit tout d'un coup en terme pire que bloqué. » De grâce, que la reine de Suède puisse jouir d'autant d'immunités qu'une princesse souveraine[1] !

Comme, un peu plus tard, le maréchal communiquait ce document au baron d'Erlach : « Vous savez, répondit ce dernier, vous savez que Mokel n'a pas commencé ses impertinences par la lettre qu'il vous a écrite. Si vous voyiez celles qu'il m'a écrites après la mort de Son Altesse, et les termes et raisons dont il s'est servi pour empêcher les officiers d'entrer au service du Roi, vous en seriez étonné. »

Après avoir expliqué en détail à l'ambassadeur de Suède à Paris, Grotius, les raisons qui l'avaient fait entrer en Alsace et la situation dans laquelle il s'y trouvait, Guébriant ajoutait : « Sur quoi M. Mokel, s'étant emporté à m'écrire une lettre que je ne trouve pas bien convenable de m'avoir envoyée par un tambour, je juge plus à propos de vous en envoyer la copie que de m'arrêter à lui répondre que je ne crois pas que la reine de Suède et tout son conseil, sachant bien ce que c'est que la nécessité qui n'a point de loi et combien il importe de conserver les armées, n'auront pas grand ressentiment d'*un peu de paille et de foin* qui aura été consommé dans les villages de la contribution d'une place occupée par leurs armées[2]. »

Ainsi que Mokel, la ville de Strasbourg, les Lorrains par l'intermédiaire de M. de la Ferté-Senneterre et de l'intendant général en Lorraine Vignier, le général-major d'Erlach, la princesse de Salm, pour son compte particulier, se plaignent de la ruine provenant du fait de l'occupation française[3]. Les Impériaux se préparent

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-65, et Arch. Rotrou. Mokel à Guébriant ; Benfeld, 18 août 1643. Arch. Rotrou. Mokel à Guébriant, Benfeld, 28 août 1643.

2. Arch. Rotrou. V. IV. Guébriant à Grotius, à Paris. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. LE LABOUREUR.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-187-191, octobre 1643.

à piller l'Alsace ; on pourrait s'y opposer ; « mais, écrit d'Erlach, le mal est que nous ne nous entendons pas et qu'en partie nous n'entendons pas ce qui est à faire, et que partie de nos troupes, encore que le Roi les paie bien, ne le sont pas de leurs officiers et ne sont propres qu'à presser le pays et à faire du désordre[1]... »

Vignier prévient le comte de Brienne au mois de mai que les troupes du Roi, passant et repassant, ont mis la Lorraine dans un si pitoyable état qu'on ne pourra plus en tirer aucune subsistance à l'avenir[2].

Le marquis de la Ferté-Senneterre, gouverneur de Nancy, et Vignier, élevèrent encore la voix. « Les coureurs de votre armée, écrira le marquis à Guébriant au milieu de septembre, viennent tous les jours dans nos montagnes et vers Saint-Dié, où ils font des ravages et des désordres extrêmes. » La Cour lui donne l'ordre d'en avertir le maréchal[3]. Et Vignier, le 28 novembre : « Nous avons toujours cru, M. le marquis de la Ferté et moi, qu'il fallait gagner les cœurs des peuples avec la modération et le bon traitement, et que la douceur était un aussi bon moyen de les tenir dans le service du Roi que la violence et la force[4]. »

Messieurs de la République de Strasbourg réclament, exposent les points litigieux ; mais ils s'indignent en même temps à l'idée qu'on puisse leur attribuer de mauvais sentiments à l'égard du maréchal. Les soldats français font « tous les jours de nouvelles exorbitances ». C'est un traitement que les Strasbourgeois n'ont jamais mérité ; ils espèrent donc que le maréchal leur fera donner satisfaction, comptent même être dédommagés, et désirent voir châtier les coupables. « Les soldats... s'approprient les vignes et vendanges,

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 111-76, et Arch. Rotrou. Erlach à Guébriand ; Brisach, 28 mai 1643.

2. Bibl. Nat., ffr. V. 17378-103. Vignier à Brienne ; Nancy, 29 mai 1643.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-202. Marquis de la Ferté-Senneterre à Guébriant ; Nancy, 17 septembre 1643. Bibl. Nat., Clairambault. V. 389-164. Vignier à Brienne. Nancy, 27 octobre 1643.

4. Bibl. Nat., Clairambault. V. 390-62. Vignier à (Brienne) ; Nancy, 28 novembre 1643.

tout ainsi que s'ils fussent en pays ennemi, et, de fait, ils font entendre que tout leur a été donné en proie... Nous nous sentons obligés d'en donner avis à Votre Excellence et de la supplier très humblement de vouloir arrêter le cours de ces insolences par ses ordres et par le châtiment exemplaire des auteurs[1]. »

A Hambourg, l'ambassadeur Salvius, averti par Mokel, se montra plein d'inquiétudes. Les Suédois de Hambourg répandirent des plaintes contre Guébriant, et crièrent bien haut que si Torstenson était à sa place il saurait incommoder les Bavarois. « Vous savez que c'est leur vieille chanson, écrit Beauregard au maréchal, à laquelle je réponds, quand je m'y rencontre, selon ce qui m'est connu[2]. »

Tout le pays dépendant de Strasbourg envoyait à Benfeld les denrées de première nécessité, au détriment de l'armée française ; et comme le maréchal se plaignait d'un tel procédé, le magistrat de la ville répondit n'y voir qu'un inévitable effet des traitements que les partis divers faisaient subir aux populations, nia d'en être l'instigateur, et profita de l'occasion pour énumérer les exactions des troupes royales[3]. Aussitôt Guébriant renouvelait ses ordres en vue du respect de la propriété,et peu après il recevait les remerciements de ce même magistrat pour la droiture et l'esprit conciliant qu'il avait apportés dans la circonstance.Guébriant était fort embarrassé de toutes ces réclamations trop bien fondées ; mais comment changer l'état des choses ? Ni soldats, ni officiers n'écoutaient ses conseils, n'exécutaient ses ordres. On ne les payait pas régulièrement ; ils mouraient de faim, et se croyaient, pour lors, tout permis. Ne lui fallait-il pas ou fermer les yeux sur un brigandage éhonté ou trouver de l'argent pour les montres ? Seuls moyens d'éviter la désertion en masse !

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 112-97. Beauregard à Guébriant ; Cassel, 13 septembre 1643.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-73, et Arch. Botron ; cité par Le Laboureur. Messieurs de Strasbourg à Guébriant. 23 août 1643.

Pendant deux mois ce ne furent que lettres échangées entre les plaignants et le pauvre maréchal, qui, homme de guerre transformé subitement en diplomate, s'épuisait à ménager les uns et à calmer les autres.

Enfin, septembre touchant à sa fin, Messieurs de Strasbourg qui avaient, par crainte, accordé des vivres, lui firent savoir qu'ils donneraient une forte somme si l'armée royale s'éloignait ; « Sans cela, les raisons politiques nous obligent de prendre garde à la sûreté de notre État et de nos personnes. Les lamentations et murmures de notre peuple contre nous, disaient-ils, pour avoir permis jusques à présent la sortie de toutes sortes de vivres, et, par ce moyen, donné occasion à une grande cherté, sont parvenus à un tel point que nous ne pourrions continuer d'assister l'armée de Votre Excellence de ce dont elle a besoin, sans craindre de très grands inconvénients. Sur quoi il plaira à Votre Excellence de faire bonne réflexion, etc...[1]. »

Messieurs de Strasbourg ne se contentaient pas de traiter cette affaire avec Guébriant ; ils s'adressaient encore à la Cour. Mazarin leur répondait, en date du 23 septembre : « Vous pouvez juger aussi bien que nous que l'arrivée de l'armée de M. le maréchal de Guébriant dans l'Alsace est un pur coup de nécessité et un de ces accidents qui arrivent à la guerre contre le dessein des hommes. Il ne nous est certes pas moins fâcheux qu'à vous-mêmes[2]... »

Chefs et députés de la noblesse libre et franche du Saint-Empire en la Basse-Alsace écrivaient également au Roi et à Brienne, faisant chorus avec Messieurs de Strasbourg : « Nous voyons loger sur nos terroirs l'armée de Votre Majesté sous la conduite de M. le comte de Guébriant. Les avant-coureurs de laquelle nous ont

1. Voir : Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-57 à 251, et Arch. Rotrou, les lettres de Messieurs de Strasbourg, de l'Isle et de Tracy au maréchal de Guébriant, août et septembre 1643.

2. *Lettres du cardinal Mazarin*, par A. Chéruel. Mazarin à MM. le Préteur, Consul et Sénat de la République de Strasbourg : Paris, 23 septembre 1643. Pendant qu'on prépare à la Cour « le remède contre le mal », on écrit à Guébriant « de faire garder... de l'ordre à son armée... » L'ensemble des autorités s'appelait : *Le Magistrat*.

fait paraître, par leurs insolences ce que nous avons à espérer, savoir la ruine totale de ces contrées et de cette noblesse en particulier ; ce qui nous augmente la croyance, c'est la saison présente où nous ne perdons pas seulement la plus grande partie de la moisson et la vendange présente, mais aussi l'espérance de la moisson future, n'ayant aucun moyen ni de labourer ni d'ensemencer la terre, tandis que cette armée demeure au pays ; pertes très grandes, insupportables, et qui seront suivies nécessairement d'une désolation entière et ruine totale du pays, et de tous les habitants d'icelui[1]... »

L'ennemi — le fait était malheureusement certain — avait des intelligences secrètes dans l'armée française. M. de Caumartin écrivait en toute hâte, le 23 août, à Guébriant : « J'ai reçu un avis ce matin, duquel je vous envoie copie avec la présente ; vous en userez, s'il vous plaît, selon votre prudence accoutumée... » En même temps il s'adressait au résident de Venise à Zurich pour essayer de pénétrer l'intrigue. Un certain lieutenant de l'armée, Bachmer, était allé de Bâle à Zurich afin de traiter avec le résident en question, au nom de quelques officiers de l'armée, promettant de la quitter avec 800 chevaux et 500 fantassins pour servir les Vénitiens, moyennant une notable somme d'argent. Par une indiscrétion du même Bachmer, l'on savait que l'ennemi possédait de telles intelligences parmi les officiers de M. de Guébriant qu'il connaissait toujours ses projets au moment de leur exécution. Réfugié à Bâle, Bachmer s'était fait donner par Taupadell le gouvernement du comté de Ferrette ; souvent il allait à Brisach, à Zurich, conférait avec des personnages notoirement hostiles à la France. Il se vantait, un peu trop haut, d'être bientôt pagador d'une partie de l'armée vénitienne. La première idée de Caumartin avait été de prier l'évêque de Bâle de le faire arrêter ; mais il s'était ravisé pour deux raisons : agir prudemment et sûrement ; lui ambassadeur,

1. Bibl. Nat., Clairambault, V. 387-211, Strasbourg, 21 août 1643.

ne pas se compromettre par un tel acte d'autorité. « J'ai cru vous le devoir faire savoir, écrit-il à Guébriant, afin que s'il y a moyen de faire venir le personnage à Brisach ou autre lieu auquel on pourrait le prendre, vous en puissiez user selon votre prudence[1]. »

C'est encore le nommé Glutz, dit Chuitz et Sulz, fils d'un très riche et honorable bourgeois de Soleure, qui se mêle de trahir le parti français. Il a 22 ans, est imberbe, fort gros ; depuis 4 ans il travaille, malgré son père, avec lequel il est brouillé, en faveur et sous les auspices de l'archiduchesse d'Innsbruck, Claudia de Médicis. Il est retiré en Alsace, et lié avec le lieutenant de Rosen, gouverneur de Thann, qui ne se doute de rien. Très nécessiteux hier, son père ne lui donnant aucun secours pécunier, il dépense aujourd'hui largement : son argent ne peut être qu'une juste récompense de sa trahison. « On ne peut faillir de l'arrêter, écrit Caumartin à Guébriant, de Soleure ; mais je vous prie de n'en point faire de justice exemplaire, pour la considération de son père, qui est du Conseil de cette ville[2]... » Quelques jours après, d'Oysonville mande au maréchal que d'Erlach a donné l'ordre à Rosen d'enfermer Glutz dans le château de Thann[3].

Un autre individu, dont la personnalité ne put être identifiée qu'assez difficilement par Caumartin, le baron de Hech, recevait de Venise le grade de colonel major, avec obligation d'amener à jour fixe à Bergame, 1.000 cavaliers de l'armée française. C'était aussi la conjuration d'Ueberlingen, piteusement avortée : l'ennemi avait assemblé 2.500 hommes qui devaient entrer par un trou fait à cette intention dans une cave, tuer la garnison et reprendre ainsi la place[4].

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-25, et Arch. Rotrou. Caumartin à Guébriant ; Soleure, 23 août 1643. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-29. Caumartin à Guébriant ; Soleure, 24 août 1643.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-41, et Arch. Rotrou. Caumartin à Guébriant ; Soleure, 21 septembre 1643 ; Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-42. Lettre de... ; 15 septembre 1643.

3. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 111-55. Oysonville à Guébriant ; 28 septembre 1643.

4. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-209. Wiederhold à Guébriant ; Ueberlingen, 29 septembre 1643.

A l'armée d'Allemagne, on attendait avec une extrême impatience le grand renfort promis et par lettres et verbalement à M. de Tracy. Cependant la Cour supposant au duc Charles l'intention de se joindre à don Francesco de Mello pour agir de concert avec lui dans le Luxembourg, l'envoi en avait été différé. Enfin l'on annonça positivement son arrivée prochaine. MM. de Roque-Servière et de Charlevoye allèrent à sa rencontre pour en faciliter la conduite au lieutenant général comte de Rantzau. Enghien avait l'ordre de présider lui-même à la jonction des troupes. Il marchera droit sur la Sarre, disaient ses instructions, enlèvera Sarrebruck, Vaudrevange, Deux-Ponts et Kaiserslautern, détachera Rantzau vers Guébriant, puis s'attachera à la prise de Spire, Mayence et Worms, ou du moins donnera jalousie de ce côté aux ennemis pour qu'ils ne troublent en rien le passage en Allemagne. Afin de favoriser cette opération redoutée toujours, il promettra des gratifications aux soldats et remettra aux mestres de camp des lettres de la régente, les assurant du gré que Leurs Majestés auront du bon état des troupes et de l'affection avec laquelle chacun d'eux se comportera dans la circonstance. Après la revue que devra passer M. le Duc, on paiera une demi-montre à l'effectif présent. MM. de Choisy et de Tracy assureront les vivres[1].

Espérant les flatter s'il s'adresse directement à eux, le Roi écrit en même temps aux colonels qui doivent franchir le Rhin: « Paris, 26 septembre : Si je ne savais quel est votre zèle pour mon service, je ne désirerais pas vous choisir avec votre régiment entre les troupes de mon armée de Luxembourg pour passer le Rhin et joindre mon armée d'Allemagne. Mais comme j'ai besoin de mes serviteurs particuliers en des occasions si importantes que celles dont il s'agit, je veux bien

1. Bibl. Nat., ffr. V. 4169-21, et 500 Colbert. *Instruction au duc d'Enghien allant vers la Sarre, Paris*, 25 *septembre* 1643.

Arch. hist. Guerre. V. 75-447. Lettre circulaire d'Anne d'Autriche, régente du royaume, aux colonels qui doivent passer le Rhin : Paris, 26 septembre 1643.

m'adresser à vous et vous dire... que vous ayez à vous acheminer avec votre régiment en ma dite armée d'Allemagne, sous la charge du sieur comte de Rantzau, pour y servir tandis qu'il sera nécessaire, avec cette assurance que vous ne pouvez rien faire qui me soit en plus particulière recommandation[1]... »

Aussitôt affecté à l'armée d'Allemagne, Rantzau écrivit à Guébriant[2]. « ... Je vous assurerai... que je ferai toutes les diligences imaginables pour vous joindre au plus tôt. Mais le principal sujet de cette lettre est pour vous témoigner la véritable joie que je ressens d'aller près de vous... » Ce sera pour lui « un honneur très grand ». Suivant l'ordre royal, Enghien ne devait envoyer par Rantzau que 2.000 chevaux et 4.000 fantassins au plus. Dans une lettre du Roi comme dans une autre de la Reine, le nom du duc d'Angoulême avait été tout d'abord substitué à celui de M. le Duc Durant deux ou trois jours en effet, Charles de Valois, duc d'Angoulême, avait eu le titre de général de l'armée de Luxembourg et la charge de renforcer Guébriant, « le duc d'Anghien s'étant trouvé obligé de demeurer par deçà ». Dès le 30 septembre, les choses étaient encore modifiées, et Louis XIV désignait Angoulême pour occuper la Sarre[3]. Tous les ordres antérieurs se trouvaient ainsi révoqués, et de nouveaux étaient expédiés. Le Roi en avertissait immédiatement le maréchal de Guébriant, en date du 30 septembre[4].

Nous n'avons pas à faire ici un long portrait de M. le Duc; ce personnage, qui est une de nos plus grandes gloires nationales, est assez connu. Rappelons seulement ce que disait de lui le cardinal de Retz : « M. le Prince est né capitaine, ce qui n'est jamais arrivé qu'à

1. Bibl. Nat., ffr. V. 4168-140. *Ibidem*. p. 140 V°. La Reine aux mêmes mestres de camp : Paris, 26 septembre 1643.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-215. Rantzau à Guébriant ; Paris, 30 septembre 1643.

3. *Hist. des Princes de Condé*, par le duc d'Aumale. V. IV-228.

4. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-117. Le Roi à Guébriant ; Paris, 30 septembre 1643.

Bibl. Nat., ffr. V. 4168-141 V°. Le Roi à Enghien : Paris, 30 septembre 1643.

lui, à César et à Spinola. Il a égalé le premier, il a passé le second... » Michelet dira plus tard : « A vingt-deux ans Condé avait déjà tout de la guerre, le brillant, le sérieux, l'élan et la réflexion ; de plus, la chose très rare dans un jeune homme, une ténacité indomptable, une résolution fixe et forte, qui l'enracinait au champ de bataille [1]... ».

Sa détermination prise, Enghien ne perd plus un instant. Le 2 octobre il quitte Paris, s'arrachant aux fêtes et aux joies du triomphe, et, de Bar, il écrit à Guébriant : « Je vous envoie Tourville pour vous donner avis des résolutions qu'on a prises pour vous secourir... Je marche en diligence, et si les ennemis nous attendent, j'espère que nous les obligerons à se retirer bien vite [2]... »

Après s'être entretenu à Bar avec Roque-Servière et Charlevoye, que le maréchal a dépêchés vers lui pour le saluer, il traverse Nancy, touche à Pont-à-Mousson le 11 octobre, couche le soir à Nomény, et avance par Château-Salins et Dieuze [3]. Il marche rapidement, grâce aux relais qu'a fait préparer M. de Rantzau « mettant à contribution les carrosses des évêques et des intendants ». A Sarrebourg lui parvient un premier

1. *Mémoires du cardinal de Retz*, t. I-215. *Hist. de France*, par MICHELET, t. XII-204.

2. M. le duc d'Aumale (*Hist. des Princes de Condé*) se trompe probablement lorsqu'il dit que M. le Duc quitta Paris le 1 octobre. La date du 2 octobre, pour le départ de Paris, semble certaine d'après les deux lettres suivantes :

Archives Rotrou. Tracy à Guébriant : Paris, 2 octobre 1643 (chiffré). « Monseigneur le Duc est parti ce matin et va joindre son armée... »

Archives Rotrou. Choisy à Guébriant : Bar-le-Duc, 4 octobre 1643. « M. le Duc a couché cette nuit à Châlons, et ce soir nous l'attendons pour prendre les dernières résolutions dont je ne manquerai pas de vous informer. »

Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 115-113, Enghien à Guébriant ; Bar-le-Duc, 5 octobre 1643. M. de Tourville était cousin de Guébriant.

Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 23-83. Enghien à Mazarin ; Bar, 6 octobre 1643. Il entretient Mazarin de ses projets.

3. Charlevoye et Roque-Servière devant aller au-devant de Rantzau, Tracy écrivait à Guébriant : « Vous pouvez aussi par eux faire faire vos compliments à Monseigneur le Duc... »

(Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-235. Tracy à Guébriant : Paris, 2 octobre 1643.

message du maréchal lui indiquant la situation de l'armée et débutant ainsi : « J'ai appris par une lettre de M. de Tracy comme V. Altesse, ne s'étant point voulu reposer après tant de merveilles qu'elle a faites cet été, veut encore avancer, avec l'assistance divine, autant les affaires d'Allemagne qu'elle a fait celles de Flandre [1]... »

Le 17 octobre, il atteint Phalsbourg et donne quelque repos à ses troupes. Le maréchal vient l'y trouver le lendemain accompagné du duc Frédéric de Wurtemberg, de Taupadell, lieutenant général de la cavalerie weimarienne, des principaux chefs allemands et des mestres de camp français: Comte de Wittgenstein, Fleckenstein, Betz, Streef, Bussy-Elmorn, Roncherolles, du Tot, etc. A tous, le prince fait le meilleur accueil, priant même Wurtemberg et Taupadell d'accepter chacun de sa main un cheval de prix richement harnaché. Le 20, Guébriant rejoint ses troupes. Ce même jour, Rantzau, qui marchait isolément, arrive à Saverne, et, par le baron de l'Eschelle, demande immédiatement des ordres au maréchal [2].

Le lendemain, 21 octobre, toutes les troupes du prince sont assemblées dans la plaine de Phalsbourg. D'un côté se rangent en bataille celles qui passeront en Allemagne avec Rantzau, et, de l'autre, celles qui retourneront en France [3]. Enghien prescrit alors une revue minutieuse par 12 commissaires et 12 contrôleurs, pour éviter toute fraude, et complète sur place les régiments trop faibles, entre autres, Royal-Italien et l'infanterie liégeoise du comte de Guiche [4].

Puis le renfort, comptant 2.600 chevaux et 4.000

1. Chantilly. Archives Condé. M XXX-16. Guébriant à Enghien ; Erstein, 9 octobre 1643.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-207, et Arch. Rotrou. Rantzau à Guébriant ; Saverne, 21 octobre 1643.

3. *Hist. des Princes de Condé*, par le duc d'AUMALE. *Gazette extraor.* du 5 novembre 1643, n° 139 : *Journal de marche du duc d'Enghien allant en Allemagne. Gazette extraor.* du 20 novembre 1643, n° 147 : *La réception du duc d'Enghien en Allemagne.*

4. Avec des hommes tirés des régiments de Picardie, Navarre, La Marine, Bretagne, La Couronne, La Meilleraie, Harcourt, Noailles.

hommes de pied, ayant Rantzau pour chef, se détacha, gagna Phalsbourg. Ce fut un moment critique. La destination qu'on lui donnait — voyage en Allemagne — jusqu'alors tenue secrète, dut lui être enfin divulguée. Les officiers avaient encore plus d'aversion pour ce pays que les soldats [1].

La présence de M. le Duc, le prestige de chefs comme Rantzau, Sirot, Vitry, Noirmoutiers et Maugiron parvinrent à maintenir les esprits dans le calme, et même à faire, le premier moment passé, admettre presque gaiement la perspective de traverser le Rhin. Conformément aux instructions détaillées qu'il a reçues, M. de Rantzau conservera le commandement particulier des troupes qu'on lui a confiées, mais sous l'autorité du maréchal ; Choisy et Tracy seront chargés des fonds et de la subsistance de ces nouvelles troupes. Du reste ces instructions laissaient entrevoir à Rantzau qu'il pourrait, dans quelque temps, revenir en France avec sa cavalerie et une portion de son infanterie, laissant le surplus à Guébriant [2].

D'Espenan et d'Aumont conduisirent les troupes de M. le Duc, par Charmes et Mirecourt, vers Langres et Chaumont. Le prince, ayant ainsi réglé ponctuellement lui-même tous les détails de cette affectation de troupes, alla coucher à Saverne le 21 octobre, ne conservant qu'une escorte de cavalerie : la gendarmerie et le régiment royal [3]. Il écrivit alors au prince de Condé, son père [4], qui avait essayé de le dissuader de prêter

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 108-176. Le Tellier à Guébriant ; Paris, 28 septembre 1643.

2. Bibl. Nat., ffr. V. 1169-29 et 38. Arch. hist. Guerre. V. 98-49. *Instructions à M. de Rantzau*, 30 septembre 1643.

3. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 23-36. *Relation du voyage de M. le duc d'Enghien.*

Roger de Bossots, comte d'Espenan, maréchal de camp. — Charles, marquis d'Aumont, maréchal de camp, officier brillant et de grande valeur : « homme d'esprit, très entendu au métier, aimé et apprécié du duc d'Enghien, appelé à dépasser tous ceux que nous venons de nommer, si la guerre ne l'avait prématurément dévoré. » Ainsi s'exprime le duc d'Aumale, après avoir énuméré les généraux qui étaient sous les ordres de M. le Duc. Né en 1606, tué en 1644. Petit-fils et frère de maréchaux de France.

4. Chantilly, Arch. Condé, M XXIX-458. *Instruction de Monseigneur*

son concours dans la circonstance : « Monsieur, je vous envoie le sieur de Campels pour vous donner avis du passage des troupes destinées pour l'Allemagne en Alsace en meilleur état du monde. J'ai chargé M. de Choisy d'en envoyer les extraits à la cour, par lesquels vous reconnaitrez que je n'ai pas peu apporté de soin à les maintenir. Je suis venu jusqu'ici pour résoudre avec M. de Guébriant le passage du Rhin ; j'espère que ce sera bientôt ; cependant j'ai laissé M. d'Espenan à l'armée avec ordre de marcher du côté du Bassigny, et moi je l'irai rejoindre au plus tôt[1]. »

De Colmar, Schlestadt, Strasbourg, Benfeld, Bâle, Brisach, de Lorraine, d'Alsace, de Suisse, du Brisgau, Guébriant avait fait venir de quoi « régaler » M. le Duc, le 22 octobre à Dachstein. M. de l'Isle a expédié de Strasbourg « un Coq Bruant mis en paste et couvert de son plumage, à la façon qu'on les sert sur les tables des Princes d'Allemagne ». Malheureusement il n'a pas eu le temps de se procurer « sa femelle qui est d'un plumage jaune doré et blanc bien divers de son masle ». Quant au poisson, il a donné des adresses au pourvoyeur du maréchal, qui pourra se munir de tout ce qu'on saurait désirer[2]. Le sieur Walch, de Colmar, à qui le maréchal avait demandé d'envoyer « 4 grandes pièces de poisson », s'était adressé aux magistrats. Trois perches, quatre carpes et cinq brochets — tout ce qu'on avait pu trouver de plus beau dans le genre — étaient bientôt portés à Dachstein par le maître pêcheur de la ville lui-même et sous escorte de deux soldats, afin qu'ils fussent délivrés en temps voulu et bien frais. On en faisait don à M. de Guébriant ; en retour on lui demandait de conserver ses bonnes grâces à Colmar. Walch en avertissait le maréchal, et le priait de le tenir pour excusé de ne savoir « escrire avec compli-

le Prince de Condé au duc d'Enghien, 10 *septembre* 1643. Voir aux *appendices*.

1. Chantilly. Archives Condé. M. XXX-57. Enghien à Condé ; Saverne, 22 octobre 1643.

2. Bibl. Nat. 500 Colbert. V. 115-143, et Arch. Rotrou. M. de l'Isle à Guébriant ; Strasbourg, 22 octobre 1643 ; cité par Le Laboureur.

ments français ». « Priant Dieu, Monseigneur, ajoutait-il, de vous maintenir toujours en tous vos voyages et actions en sa sainte garde, bonne santé et prospérité de vos armes, pour le service de la France et de tous nous autres qui vivent (sic) en bonne espérance sous l'ombre du lys, qui nous a protégés et maintenus en ses traités et paroles royaux jusques ici. » Et Walch terminait : « Pour mon particulier, je voudrais bien souhaiter d'avoir l'honneur de voir S. A. le duc d'Enghien, si grand capitaine, qui est tant renommé, et fait espérer en son petit âge ce qu'on doit remarquer en advenance par ses actions pour le bien public [1]... »

A ce festin du 22 octobre se trouvaient trois princes allemands : le duc Frédéric de Wurtemberg et les margraves de Bade-Durlach, qui servaient avec Guébriant [2]. On avait dressé trois tables. A la première, était assis M. le Duc, ayant à ses côtés les maréchaux de camp, les colonels et les principaux officiers français et, en face de lui, Guébriant, entre les deux margraves, qu'il traitait en princes, afin de les placer avant Taupadell, Oehm et Rosen, de grades supérieurs. Le marquis du Bec-Crespin, frère de Mme de Guébriant, présidait la seconde table. A la troisième, d'environ 40 couverts, on voyait des gentilshommes et quelques subalternes. On but au Roi, à la Reine, aux principaux seigneurs et dames de la Cour, sans oublier la reine de Suède. Durant le repas se faisaient entendre les salves de 8 canons, établis par les soins du maréchal dans la cour du château.

Le 23 octobre, près d'Erstein, toutes les troupes constituant l'armée d'Allemagne sont rangées en bataille, attendant le duc d'Enghien qui doit les inspecter. Le

1. Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 115-139, et Arch. Rotrou. Walch à Guébriant ; Colmar, 22 octobre 1643 ; cité par Le Laboureur.

2. Le duc Frédéric de Wurtemberg, frère cadet du duc régnant. Le duc d'Aumale, qui le nomme Georges, dit de lui : « C'était un des plus braves de l'armée et peut-être le moins âpre dans ses prétentions. (*Hist. des Princes de Condé*, t. IV-231.)

maréchal galope à la rencontre du prince, qui passe lentement sur le front des deux lignes, ayant pour chacun une aimable parole. Le canon et toute la mousqueterie exécutent des salves. Les effectifs se concentrent ensuite en un point désigné, puis, au signal que fait le maréchal, le défilé commence. Le lieutenant général de la cavalerie weimarienne, Taupadell, ouvre la marche ; ses régiments, colonels en tête, avancent escadron par escadron, bien montés, avec des alignements précis et cette correction qui frappait souvent les plus « experts dans le détail de l'instruction militaire[1] ». Puis vient la cavalerie française et toute l'infanterie, au pas résolu, têtes hautes, brigade par brigade.

Le vainqueur de Rocroi se montra pleinement satisfait. La revue terminée, chacun gagna ses cantonnements. Pendant deux jours encore continuèrent les congratulations ; on fraternisa le verre en main avant d'aller affronter ensemble les rudes heures d'une campagne d'hiver en pays inhospitalier, et les hasards du champ de bataille[2].

Tandis que Guébriant activait ses préparatifs de départ, le duc d'Enghien parcourait l'Alsace et le Brisgau. Le baron d'Erlach reçut M. le Duc avec faste à Brisach. Même réception lui fut faite à Hagueneau, qui tenait garnison française. Mokel lui-même, à Benfeld, malgré son hostilité sourde contre les Français, n'osa moins bien faire. Strasbourg envoya 60 gentilshommes à sa rencontre. A Schlestadt, le marquis de Montausier, gouverneur de la Haute-Alsace, le traita magnifiquement. Gouverneurs et commandants de place, magistrats de villes libres, français ou étrangers, tous fêtèrent à l'envi le jeune vainqueur, qui voulut cependant profiter de ce voyage pour tirer d'utiles renseignements

1. *Hist. des Princes de Condé*, t. IV-234.
2. Bibl. Nat. Clairambault. V. 389-125. De l'Isle à Brienne ; Strasbourg, 23 octobre 1643. *Gazette extraor.* du 20 novembre 1643, n° 147 : *Relation. Gazette* du 7 novembre 1643, n° 140. De Strasbourg, 25 octobre 1643. Bibl. Nat. Clairambault. V. 389-125. De l'Isle à Brienne ; Strasbourg, 23 octobre 1643.



LE COMTE DE RANTZAU

(Bibl. Nat. Cab. des Estampes).

sur les places, et acquérir la connaissance des lieux. Lorsqu'il revint à Paris, quelques jours plus tard, les esprits malveillants osèrent médire sur son compte : on affirma que son retour compromettait la campagne future en Allemagne.

Le maréchal de Guébriant restait seul avec 17.000 hommes environ, effectif lui donnant la possibilité d'agir et de prendre l'offensive. Mais deux points noirs subsistaient : l'artillerie promise n'était pas arrivée : le choix qu'on avait fait de Rantzau ne le satisfaisait pas[1]. « Personne, écrit le duc d'Aumale, ne fit bonne mine au nouveau lieutenant général ; trop connu dans cette armée, tenu en médiocre estime malgré sa grande vaillance, il excitait la jalousie de quelques-uns et n'inspirait pas confiance aux autres ; ce choix était une erreur qui fut payée cher[2]. »

La jonction des troupes était faite depuis quelques jours déjà, lorsque Mazarin écrivit à Guébriant : « Vous avez vu par le renfort que le Roi vous a envoyé que je suis homme de parole. J'espère encore vous confirmer cette vérité par l'observation de toutes les choses qui vous ont été promises pour la subsistance de l'armée. C'est maintenant de votre autorité et de votre prudence d'introduire une qualité qui lui a toujours manqué, qui est l'ordre et la règle[3]. »

Le général qui venait d'amener un renfort de troupes au maréchal de Guébriant, Josias de Rantzau, était, dit Charvériat, « un Allemand d'une insolence extrême et d'un courage farouche », qui, tout d'abord, promit bien haut de laver son hausse-col dans le sang des Bavarois et de les faire prestement reculer jusqu'à Munich[4]. On supposait bien à Saint-Germain qu'un homme de ce caractère, vivant en compagnie du maréchal et lui ser-

1. *Hist. des Princes de Condé*, par le duc d'Aumale, t. IV-237.
2. *Ibidem*, t. IV-235.
3. *Lettres du cardinal Mazarin*, par A. Chéruel. Mazarin à Guébriant ; Paris, 3 novembre 1643. Voir : Arch. hist. Guerre. V. 98-49. *Instructions du Roi au comte de Rantzau, du 10 novembre 1643.*
4. *Histoire de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat.

vant de main droite, créerait d'assez grosses difficultés ; mais son mérite et ce qu'on espérait de lui firent pencher la balance en sa faveur. Il s'est « toujours fort dignement acquitté des emplois qui lui ont été confiés, disait Louis XIV à Guébriant. Je l'ai choisi... estimant que, par la connaissance qu'il a du pays et de ces quartiers-là, il m'y servira utilement[1] ». « Comme il marche avec dessein de vous rendre toute la déférence qui vous est due, écrivait Mazarin, je ne doute point aussi que vous ne le considériez comme une personne que Sa Majesté estime beaucoup, qui a rendu de très grands services à l'État et qui s'est acquis grande réputation dedans et dehors le Royaume. Mais outre cela, je me flatte de cette pensée que, sachant que c'est un de mes meilleurs amis, et dont tous les intérêts me sont chers, vous ajouterez quelque chose, pour l'amour de moi, à la civilité et à la bonne intelligence avec laquelle le bien des affaires et son mérite vous obligeront de vivre avec lui[2]... »

Se présentant avec d'aussi fortes recommandations, Rantzau ne pouvait être qu'aimablement accueilli. Les appréhensions semblèrent s'évanouir, et Guébriant ne manqua pas de rassurer directement Mazarin et Chavigny, qui, faisant partie du conseil, était dans les confidences du cardinal. Il n'omettra rien de ce qui pourra contribuer au contentement du comte de Rantzau, et pour lui témoigner l'estime particulière qu'il a « de son mérite et de sa vertu ». « Nous chercherons aussi, avec une même affection, de pouvoir avancer le service de leurs Majestés[3]. »

Néanmoins les Allemands de l'armée, bien que ne devant pas être sous les ordres du nouveau général, voyaient son arrivée d'un si mauvais œil que le maréchal dut user de toute son habileté pour dissiper leur

1. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-89, et Le Laboureur. Mazarin à Guébriant ; Paris, 27 septembre 1643. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-118. Le Roi à Guébriant ; Paris, 30 septembre 1643.

3. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 23-86, et Arch. Rotrou. Guébriant à Chavigny ; Erstein, 30 octobre 1643.

dégoût. Pour lui être agréable, ils acceptèrent le fait accompli, mais restèrent toutefois dans une invincible méfiance à l'égard de cet étranger, au service du Roi depuis quatre années seulement, et dont le caractère antipathique leur faisait redouter le simple contact.

Josias, comte de Rantzau, né le 18 octobre 1609, était d'une très ancienne famille du Holstein. Tour à tour au service de la Hollande, de la Suède, de l'Empire, il entra finalement dans l'armée suédoise et se distingua dans toutes les actions auxquelles il eut part. En 1635, il vint à la Cour de France avec le chancelier Axel Oxenstiern et séduisit « par ses dehors brillants et sa connaissance des langues européennes ». La même année, le Roi lui donna le commandement de deux corps allemands, l'un d'infanterie, l'autre de cavalerie, et, dès 1636, le créa maréchal de camp sous le prince de Condé, voulant reconnaître ainsi « la fidélité et l'affection » qu'il laissait paraître à son service[1]. Ce fut avec ce grade qu'il acquit un si grand prestige en Bourgogne, y perdant un œil au siège de Dôle, et imposant l'admiration générale à celui de Saint-Jean-de-Losne.

En 1637, promesse lui était faite d'un don équivalant à la valeur des biens qui pourraient lui être confisqués en Allemagne, et, en même temps, une pension de 36.000 livres lui était octroyée[2]. Il recevait également un pouvoir de lieutenant général pour commander les troupes qu'on le chargeait de lever en Allemagne et d'« employer à ce qui sera le plus avantageux à la cause commune[3]. » L'opération ne réussit pas. Rantzau se rendit pour affaires en Danemark, et y séjourna pendant deux années.

1. Brevet du 18 février 1636. *Chronologie hist. et milit.*, de PINARD.

2. Arch. hist. Guerre. V. 42-70-71. *Brevets*, mars 1637.

3. Arch. hist. Guerre. V. 42-66. *Pouvoir*, 3 mars 1637. Ce corps devait être de 4.000 fantassins, de 3.000 chevaux et de 1.000 dragons.

Arch. hist. Guerre. V. 41-245. *Instructions au comte de Rantzau allant en Allemagne*, 5 mars 1637.

Voir aussi : Arch. hist. Guerre. V. 35-39. Le Roi au marquis de Saint-Chamond ; Saint-Germain, 4 mars 1637 ; et V. 41-247, 10 mars 1637. Le sieur Fréard de Chantelou était nommé trésorier de cette future armée.

Le Roi ayant résolu de lever des troupes en Allemagne, en 1638, on jeta encore les yeux sur Rantzau pour l'accomplissement de cette tâche délicate. Un mémoire adressé au comte d'Avaux, ambassadeur du Roi à Hambourg, dévoile à ce sujet, d'une assez curieuse façon, l'impression qu'on avait de notre personnage. D'Avaux verra s'il peut trouver quelqu'un ayant assez de crédit pour lever en Allemagne un corps de troupes tant de cavalerie que d'infanterie pour le faire ensuite venir en France. Le sieur de Rantzau serait « assez propre » à composer et commander le dit corps; « mais c'est un homme assez fâcheux, sur lequel on ne peut pas faire un fondement assuré ». Néanmoins, si le comte d'Avaux ne trouve personne d'autre à qui donner cette mission, il négociera avec Rantzau. « Celui qui a soin de ses affaires par deçà, lit-on dans ce mémoire, a proposé qu'il vendrait tout le bien qu'il a dans le Holstein pour en remplacer l'argent en quelques terres dans la France, où il amènerait sa femme et s'établirait tout à fait; cela serait très à propos pour avoir par devers nous un gage de sa fidélité. Il faudrait voir auparavant si le dit sieur de Rantzau aurait assez de crédit pour former un tel corps de troupes. Il le commanderait en qualité de lieutenant général sous un général français [1]. » Encore une fois la levée de troupes ne put réussir.

Comme il paraissait intéressant d'assurer à la France le concours d'un homme de cette trempe, et qu'il eût été fort préjudiciable de le voir sous les drapeaux de l'Empire, on négocia en 1639 pour l'engager définitivement au service de la Couronne. Avec lui d'Avaux entra, par ordre, dans la voie des pourparlers; le traité fut signé. Le Roi lui accordait 60.000 livres comptant, une gratification annuelle de 36.000 livres déjà promise, dont 6.000 des dites livres en une terre de ce revenu, qui sera donnée en propre à lui et à ses hoirs; il aura des emplois dont il sera content, et un gouvernement de ville, lorsqu'il y aura une vacance. Rantzau pourra en

1. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 15-62. *Mémoire au comte d'Avaux, 16 juillet 1638.*

outre lever deux régiments de 1.500 hommes chacun pour la formation desquels on accordera des conditions spéciales, étant impossible de lui rendre ses deux régiments, dont le Roi a disposé, croyant qu'il ne retournerait plus en France.

« Cependant, lisait-on dans un mémoire adressé à cet officier général, il peut considérer que dans la saison présente une somme de vingt mil écus comptant, douze mil écus d'estat, y compris une terre qui lui sera donnée en propre pour y mettre sa femme et sa famille, n'est pas un petit avantage, mais tel qu'il ne se trouve point que Sa Majesté en ayt faict un semblable à quy que ce soit depuis longtemps[1]. »

En 1640, Rantzau perd une jambe et revient du siège d'Arras estropié d'une main. En 1642, il combat à Honnecourt sous le maréchal de Guiche ; couvert de blessures, il tombe au pouvoir des ennemis.

L'année suivante, il contribue puissamment à la victoire de Rocroi et au siège de Thionville. Il succédera au maréchal de Guébriant et se fera battre à Tuttlingen. Il servira sous M. de la Meilleraie en Flandre, puis en Picardie avec Monsieur, deviendra maréchal de France le 30 juin 1645, et abjurera le protestantisme. En 1646, il commandera l'armée de Flandre sous les ordres de Monsieur et du duc d'Enghien, avec les maréchaux de Gassion et de Gramont, et obtiendra les gouvernements de Dunkerque, de Bergues, de Mardick, de Furnes par provisions du 5 novembre. L'année suivante, il fera capituler Lens.

Il avait toujours bien servi la royauté ; mais la constance n'a pas été « donnée aux hommes pour une qualité qui leur soit naturelle », dira Mme de Motteville. Soupçonné d'infidélité, arrêté le 27 février 1649, interné à Vincennes, il se justifiera, sortira de prison en janvier 1650 et mourra hydropique en septembre suivant ; son corps était couvert de 60 blessures reçues sur les champs de bataille. Il avait épousé sa cousine, Marguerite-Elisabeth de Rantzau.

1. Aff. Etr., France. V. 848-66. et Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 46-340. *Mémoires pour M. de Rantzau; Lyon*, 21 *octobre* 1639.

Le comte de Rantzau avait une belle physionomie, de la distinction, de l'esprit, et parlait diverses langues. Il était d'une grande bravoure, d'une extraordinaire endurance. Malgré de rudes souffrances, avec un corps meurtri, n'ayant plus qu'un œil, qu'un bras, qu'une jambe, il faisait bonne figure. Homme de cœur, tenace, souvent dévoué, doué d'une haute valeur militaire, il gâtait malheureusement de remarquables qualités en donnant libre cours à son détestable caractère et en se livrant à la boisson. Le 2 juillet 1647, par exemple, — c'est le marquis de Montglat qui le raconte — Gassion et Rantzau, ayant franchi la Sambre à Castillon, allèrent droit aux Espagnols, qui gardaient un passage ; commandés par le général Beck, ceux-ci durent reculer. Après quoi l'armée royale marcha en bataille, avec 25 canons, sur les lignes ennemies. Pour préparer une action, les canons tirèrent avec furie sur les quartiers de l'archiduc, du comte de Bucquoy et du marquis de Caracène. Le maréchal de Rantzau était en jour de commander ; mais il avait tellement bu toute la nuit qu'il refusa d'avancer, malgré les instances de Gassion. Ivre-mort, il retarda la marche de six heures ; ce qui donna aux Espagnols le temps de se préparer à la résistance. Lorsqu'on se présenta devant leurs lignes, on essuya des coups de canon ; il fallut se retirer[1].

Parmi les officiers que Rantzau amenait à l'armée d'Allemagne, on distinguait Noirmoutiers, Vitry et Maugiron.

Louis II de la Trémoïlle, marquis de Noirmoutiers, alors âgé de trente ans, était fils de Louis de la Trémoïlle, marquis de Noirmoutiers, et de Lucrèce-Marie Bouhier. En secondes noces, sa mère avait épousé Nicolas de l'Hospital, maréchal duc de Vitry, ce qui le rendait demi-frère de François-Marie de l'Hospital, marquis de Vitry.

L'un de très grande naissance, l'autre de vieille race

1. *Mémoires de François de Paule de Clermont, marquis de Montglat.*

aussi, jeunes, ardents, remuants, d'un brillant courage, rompus depuis longtemps au métier des armes, cherchant les aventures, tous deux incarnaient le type de l'officier de guerre. Les mois de campagne passés, ils ne craindront pas d'employer leur excès d'ardeur à jouer un rôle dans la Fronde, allant jusqu'à traiter publiquement avec le roi d'Espagne. Mais ils se tireront de cette scabreuse situation, obtiendront des grâces considérables, par l'intermédiaire du cardinal de Retz, et en seront quittes, dira Mme de Motteville, « pour un peu de froideur et de mauvais visage » de la part de la Reine. Noirmoutiers recevra le titre de duc. Les deux frères, malgré leur esprit de cabale, n'en continueront pas moins à tenir l'épée au clair pour l'honneur de la France[1].

D'un tempérament plus calme, plus réfléchi, mais non moins brave, était Claude, comte de Maugiron, mestre de camp du régiment de cavalerie de la Reine. Déjà, en maintes circonstances, il avait donné des preuves de courage et de sang-froid. Après avoir montré une belle attitude en 1645 à Marienthal et à Nordlingue, à la prise d'Heilbronn comme à celle de Trèves, on le verra, en 1651, lieutenant général en Catalogne, et, quelques années plus tard, il fera la guerre en Picardie et en Flandre, préférant toujours la vie du soldat au métier de courtisan.

1. Louis II de la Trémoïlle, marquis de Noirmoutiers ; né le 25 décembre 1612. Volontaire à la bataille d'Avein en 1635 ; capitaine au régiment de Bellefonds en 1636 ; servit sous Turenne en 1637, et sous Longueville en 1638. Contribua brillamment à la défaite du duc de Lorraine et à la prise de Poligny ; assista au siège de Brisach. Il se fit remarquer, de 1639 à 1641, sous la Meilleraie, en Flandre, et, en 1642, sous le comte d'Harcourt, en Picardie. Duc et lieutenant général en 1650. Mourut en novembre 1666. Épousa Renée-Julie Aubéry.

François-Marie de l'Hospital, marquis puis duc de Vitry. Maréchal de camp. Ambassadeur en Bavière (1672-1673), et pour la paix de Nimègue en 1675. Mourut en 1679. Épousa Marie-Louise-Élisabeth-Aimée Pot, fille de Claude Pot, seigneur de Rhodes, et d'Anne-Louise-Henriette de la Châtre.

II

Le maréchal de Guébriant est d'avis de franchir au plus vite le Rhin à la hauteur de Benfeld à l'aide des bateaux qui ont servi deux mois auparavant pour entrer en Alsace, de pénétrer dans le margraviat de Bade et d'attirer au combat l'ennemi qui s'y trouve campé. D'Erstein, le mardi 27 octobre, il écrit au duc d'Enghien, et lui explique avec une remarquable précision la manière dont il veut agir. L'argent nécessaire lui parviendra de Bâle le jeudi ou le vendredi : son pont de bateaux sera terminé le vendredi soir ; « avecq la lune levante », il fera passer les premières troupes, et, « je me promets, dit-il, qu'avecq l'ayde de Dieu tout sera passé dimanche au soir. » Les ennemis se fortifient depuis cinq jours déjà sur la rivière d'Alb, depuis Ettlingen, au pied de la montagne, jusqu'au Rhin. Mais dans 6 jours il arrivera sur eux [1].

Le 29, il donne à peu près les mêmes détails au cardinal Mazarin : « Je ne saurais encore rien particulariser à Votre Eminence de la façon que nous nous y prendrons, sinon qu'avecq l'ayde de Dieu toute l'armée du Roy sera lundi prochain à midi au delà du Rhin, et que, dès le jour même, s'il nous est possible, nous nous avancerons [2]. »

Dans cette dernière lettre, Guébriant prévoit un léger retard, et parle de *lundi à midi.* Comme M. le Duc doit assister à l'opération, l'intendant de Choisy lui écrit : « Erstein, 29 octobre 1643 ; Monseigneur, j'ay trouvé icy M. le maréchal de Guébriant en estat de commencer samedy matin à faire passer ses troupes ; il espère que dans dimanche au soir elles seront toutes par delà le Rhin avec tous les équipages. De sorte, Monseigneur, que j'estime qu'il suffira que Vostre Altesse se rende icy

1. Chantilly. Arch. Condé. M XXX-62. Guébriant à Enghien ; Erstein, 27 octobre 1643.

2. Chantilly. Arch. Condé. O VII-205. Guébriant à Mazarin ; Erstein, 29 octobre 1643.

samedy au soir, où M. le maréchal vous laissera son logis, et ordonnera quartier à toute la suite de Vostre Altesse. Je crois que M. de Ransau fait estat de donner à souper à Vostre Altesse à son arrivée [1]... »

Le 2 novembre et selon les prévisions, l'armée achève de passer le fleuve au point convenu, en présence de M. le Duc, « avec tant d'allégresse et de gayeté, écrit M. de l'Isle à Brienne, que je ne doute point que dans cette première chaleur elle ne produise bientôt quelques bons effets [2] ».

Guébriant et Rantzau tiennent aussitôt conseil. Il se présente trois solutions : soit marcher vers Durlach, forcer les ennemis à battre en retraite, entrer dans le Wurtemberg et s'y établir ; soit avancer vers San Peter dans la Forêt-Noire, atteindre les sources du Danube, descendre ce fleuve et s'installer en Souabe ; soit enfin, pénétrer dans la vallée de la Kinzig et attaquer Rottweil, qui servira de point d'appui, si l'on veut aller plus avant. Les coureurs ayant rapporté que François de Mercy et ses Bavarois étaient solidement retranchés d'Ettlingen au Rhin, au sud de Carlsruhe, on adopta la troisième solution. L'armée, munie de 10 jours de pain, se dirigea sur Gegenbach, espérant attirer les Bavarois, qui ne bougèrent pas, et remonta la vallée de la Kinzig, sans rencontrer d'entraves de leur part, mais avec d'incroyables fatigues, occasionnées par les pluies, la neige, le froid et les défilés. L'artillerie et le bagage gagnèrent Fribourg et San Peter avec ordre de rejoindre l'armée sous Rottweil [3].

Après cinq jours de marches extrêmement pénibles,

1. Chantilly. Arch. Condé. M XXX-68. Choisy à Enghien ; Erstein, 29 octobre 1643.

2. Bibl. Nat. Clairambault. V. 389-283. L'Isle à Brienne ; Strasbourg, 6 novembre 1643.

Au moment de passer le Rhin, Guébriant remania un peu ses troupes. Ainsi, les régiments de Roncherolles et du Tot étant trop affaiblis, il les réduisit à un petit nombre de compagnies, ce qui donna un effectif convenable à celles-ci, et renvoya les deux colonels à la Cour.

Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 23-88. Guébriant à Mazarin ; Erstein, 30 octobre 1643.

3. Bibl. Nat. ffr. V. 3782-1 : *Récit du voyage en Allemagne.* Bibl. Nat. ffr. V. 20609 : Lettres diverses. Bibl. Nat. Clairambault. V. 389-283 :

le maréchal de Guébriant arrivait, le samedi 7 novembre, devant Rottweil, et installait son quartier dans l'abbaye de Rothmunster. Il était de haute importance de tenir Rottweil, ville forte, pleine de vivres et de munitions, Brisach étant trop éloigné pour aider en cas de besoin, et au delà de montagnes difficiles à franchir. Du reste il serait imprudent de laisser sur ses derrières, en pénétrant plus au cœur de l'Allemagne, une forteresse de cette valeur, qui permettrait aux ennemis de fermer les passages de la Forêt-Noire lors d'une retraite, et que défendait une forte garnison bavaroise et toute la bourgeoisie, sous les ordres d'un vaillant militaire, le lieutenant-colonel Hettlach.

Après reconnaissance des lieux, Guébriant, Rantzau et d'autres chefs sont partisans d'un siège. Le marquis de Montausier, les colonels Oehm et Roque-Servière conseillent de passer outre et d'enlever quelque place moins forte. Malgré leur avis, on assiégera Rottweil. Le canon ne peut rejoindre que dans 5 jours, mais, d'ici là, on préparera l'attaque. On gagne aussitôt divers ouvrages extérieurs ; on force les faubourgs ; on élève des terre-pleins de batteries. Les régiments de Cargret, de Guébriant, de Nettancourt, de Roncherolles et de Melun rivalisent d'entrain et font des merveilles. L'intrépide Roque-Servière, toujours le premier partout, le premier à courir au danger et à braver la mort, est blessé, le 10, d'une mousquetade aux reins, qui le met hors de service ; le 15, c'est au tour du vaillant Charlevoye. Entraînés par le désir de se surpasser les uns les autres, quelques-uns — officiers et soldats — tombent sous le feu nourri de la défense. L'infatigable Guébriant surveille tout, et cherche à mener promptement les travaux.

Sur ces entrefaites, un événement faillit compromettre la situation. Le matin du 7 novembre — jour de son apparition devant Rottweil — le maréchal avait

L'Isle à Brienne ; Strasbourg, 6 novembre 1643. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. LE LABOUREUR. *Hist. des Princes de Condé*, par le duc d'AUMALE. *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. CHARVÉRIAT.

donné l'ordre au général-major de Rosen, d'avant-garde à l'armée, de s'avancer avec 3 régiments de cavalerie (Vieux-Rosen, Oehm et Guébriant) et quelques dragons pour jeter une garnison dans Balingen, mais sans engager d'action ; il devait ensuite se replier brusquement sur Rottweil. Rosen se détache à 6 heures du matin, et arrive vers midi à Balingen. Trouvant cette place assez fortement occupée, il se porte à Geislingen, entre Balingen et Rosenfeld, se loge dans un château, dissémine imprudemment ses troupes aux alentours proches, et, pour toute garde, installe un capitaine de cavalerie sur le chemin de Balingen. Le colonel bavarois Spork, en train de faire une reconnaissance dans la direction de Sulz, apprend que le colonel Wiederhold lève des contributions avec 400 cavaliers aux environs de Balingen. Tournant aussitôt de ce côté, il rencontre un quartier-maître du général-major Rosen se dirigeant vers Rosenfeld pour y mettre une sauvegarde. Cet officier n'hésite pas à trahir les siens pour conserver sa tête, et renseigne d'une manière précise sur le logement des Français. Spork réunit ses officiers et délibère avec eux ; la plupart estiment qu'il faut prudemment battre en retraite : on n'est certainement pas en force, disaient-ils ; car, serait-il probable qu'un homme de l'expérience de Rosen fasse si mal veiller à la sûreté des siens ! Le rapport du quartier-maître doit être inexact. Spork ordonne cependant de s'approcher un peu plus ; avant d'engager la moindre action, lui-même ira, seul, reconnaître les quartiers de Rosen. Effectivement, tout seul, il s'engage sur le chemin de Rosenfeld à Geislingen — grave imprudence de la part d'un chef — ne rencontre ni patrouilles, ni sentinelles, ni gardes, court vers sa troupe et revient avec elle. Cependant le capitaine weimarien, qui commande le poste avancé, soupçonne, à certains indices, l'approche de l'ennemi ; il se précipite dans Geislingen qu'il traverse trois fois pour y donner l'éveil. Mais les chevaux sont dessellés ; les officiers déshabillés dorment avec confiance ; le général-major est enfermé dans le château ainsi qu'une partie de ses dragons. Les Bavarois pénè-

trent dans le village, y mettent le feu ; la retraite n'est plus possible. De toutes les troupes, 300 hommes seulement échappent à pied ou à cheval avec le général-major et 8 officiers, sauvant neuf étendards.

On vit alors des cavaliers fuir dévêtus sur des chevaux sans selles et sans brides. « Ce malheur, écrira Guébriant à d'Erlach, arriva par l'imprudence et négligence d'un homme à qui Dieu avait envoyé une bonne fortune entre les mains, s'il eût satisfait non pas au devoir d'un général-major, mais seulement d'un simple rittmeister, étant de plus bien averti, comme il était, qu'il y avait cinq cents chevaux ennemis en campagne [1]. »

Le vainqueur de Rosen, Spork, fils d'un pauvre homme des environs de Paderborn, gardait les pourceaux dans son enfance. Le chagrin de ne pouvoir épouser sa fiancée l'avait poussé vers le métier des armes, et son mérite en avait fait un colonel. Malgré cet avancement il restait simple, ne rougissait pas de son origine, aimait les soldats, s'en occupait, en était adoré, et possédait un grand empire sur eux.

A la Cour l'on sait « l'accident » du général de Rosen, écrivait Mazarin au comte de Guébriant le 24 novembre, sans se douter qu'à cette date même expirait l'illustre chef de l'armée d'Allemagne. « La manière, certes, en est bien fâcheuse ; mais puisque le mal est arrivé, il y faut chercher du remède. » Aussi envoie-t-on de l'argent pour remettre sur pied les régiments défaits, et « afin que cette plaie ne demeure longtemps ouverte ». Mazarin espère que Rosen, « brave homme et remarquable par quantité de bonnes actions qu'il a faites, sera piqué par son propre malheur à en prendre la revanche et tâcher de le réparer aux dépens des ennemis ». Il se croit donc obligé de lui écrire « la lettre la plus civile et la plus obligeante », et conseille à Guébriant, qui a « une connaissance particulière de son humeur », de le ménager « pour en tirer de très utiles services,

1. Guébriant à Erlach ; camp près de Rottweil, à 6 heures du soir, 8 novembre 1643.

dont il sera très capable ». « Surtout donnez lui bien l'impression que cela n'a rien diminué de l'estime et de l'affection qu'on a ici pour lui [1]. »

Le 15 novembre, l'artillerie et certains bagages parviennent enfin sous les murs de Rottweil avec quelques vivres amassés antérieurement par M. de Tracy dans San Peter et Fribourg. La neige et la pluie ayant rendu la marche du convoi extrêmement difficile, il avait fallu réquisitionner bœufs, chevaux et charrettes dans le pays et faire le transport à dos d'animaux. Le gros des bagages et des vivres ne pouvait cependant traverser la Forêt-Noire. « Il n'est, écrit M. de Tracy, au pouvoir de qui que ce soit de faire passer les chariots, dont la plupart ne sont attelés que de bœufs, le reste, de quelques chevaux, mais mauvais. J'ai fait mettre vingt chevaux sur un des chariots, mais il n'a pas été en mon pouvoir de le faire monter jusques au milieu de la montagne. » Après cette tentative, M. de Tracy est retourné à Fribourg. Si Guébriant veut tirer des vivres de San Peter, il devra envoyer des officiers, des chevaux et quantité de sacs « pour porter le pain à dos [2] ».

Le maréchal prescrivit quatre attaques, dont il laissa le choix au comte de Rantzau, qui en prit deux, l'une pour le marquis de Noirmoutiers et l'autre pour le comte de Maugiron. Les deux autres furent confiées au marquis de Montausier avec les régiments français, et au général-major Schœnbeck, avec les Allemands de l'armée. Schœnbeck étant tombé malade, son attaque n'eut pas lieu ; celle de Maugiron non plus, par suite d'impossibilités qui se présentèrent dans l'exécution. Le baron de Sirot restait en arrière pour commander le quartier de cavalerie. Noirmoutiers mena son attaque avec ardeur, malgré la quantité de mineurs que l'ennemi lui tuait successivement. Montausier avança vite et résolument jusqu'à la contrescarpe, et s'empara du fossé.

1. *Lettres du cardinal Mazarin*, par A. Chéruel. Paris, 21 novembre 1643.

2. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-239, et Arch. Rotrou. Tracy à Guébriant ; San Peter, 16 novembre 1643.

Le canon, pointé sur une tour fortifiée s'élevant au sud de la ville et sur un pan de muraille, ouvrit une brèche en deux jours. *Le 17 novembre au matin*, de sa propre main, Guébriant écrivit l'ordre concernant l'assaut. Le marquis de Montausier, chargé de son exécution, le transmit aux troupes avec des prescriptions complémentaires d'une admirable précision [1]. Puis, le maréchal retourna visiter les tranchées, apporta quelques modifications aux travaux, hâta les derniers préparatifs, courut dîner et revint en diligence. Voulant assister à l'élargissement de la brèche, il monta sur une pierre afin de regarder plus aisément au travers d'un gabion qui n'était pas rempli.

L'ennemi tirait sans discontinuer dans cette direction, cherchant à démonter la batterie attachée à cette œuvre de destruction. Tout à coup, venant d'une pièce de 3 livres, un boulet fracassa le coude droit du maréchal, introduisant dans la plaie quelques fragments de sa fourrure. Il était environ 1 heure de l'après-midi [2]. Écoutons le sieur de Pontis raconter, avec la couleur qu'il met dans ses récits, les détails de ce désastreux événement. Un jour, M. de Guébriant voulut « aller reconnaître un poste fort exposé pour y placer une batterie ». Pontis le conjura de n'y pas aller « de peur de n'en pas revenir ». Guébriant l'écouta ; Pontis s'y rendit à sa place et constata que le lieu était propre à l'emplacement d'une batterie ; mais, en faisant sa reconnaissance, il eut un moment d'émotion. « Je découvris en même temps, dit-il, comme une espèce de fenêtre, sur laquelle était pointée une couleuvrine qui me menaçait personnellement. Je me trouvai un peu embarrassé, craignant également d'avancer ou de reculer, de peur de trouver la mort de côté ou d'autre. Enfin néanmoins, comme ce coup était réservé à un maréchal de France et non à un simple capitaine comme moi, je me sauvai sans recevoir aucun mal. Je fis mon

1. *Gazette* du 10 décembre 1643, n° 154.

2. Chantilly. Arch. Condé. O VII-207. Du Bec à Chavigny ; Rothmunster, 20 novembre 1643.

rapport à M. de Guébriant qui résolut aussitôt d'y aller lui-même. Je m'y opposai tant que je pus, lui représentant le péril visible où il s'exposait à cause de cette pièce de canon, dont il était impossible de se mettre à couvert; mais lui, m'ayant répondu qu'il y allait de son honneur de prendre la ville, n'écouta point ce que je lui disais. Il y alla en effet, et il y trouva la mort que je lui avais prédite [1]... » Aussitôt le coup reçu : « Qu'est-ce? » dit le maréchal à M. de Beaulieu, gentilhomme de M. du Bec. Beaulieu répondit qu'il le croyait blessé. « Je le sais bien, répliqua-t-il vivement, mais je vous demande par quoi? » Le marquis du Bec, son beau-frère, qui était alors dans la batterie, accourut et le soutint sous le bras gauche. On apporta une échelle déjà dressée pour l'assaut ; on l'y étendit, et des soldats l'emmenèrent jusqu'au quartier général de Rothmunster au moyen de piques passées sous cette échelle. Les soldats qui portaient des fascines, voyant passer ainsi leur chef ensanglanté, s'arrêtaient consternés : mais, avec une sérénité affectée, Guébriant leur criait de continuer le travail. « Compagnons, disait-il à certains, ma blessure est peu de chose, mais je crains qu'elle ne m'empêche d'assister à l'action. Vous ferez votre devoir comme vous l'avez toujours fait... On me signalera ceux qui auront bien accompli leur tâche, et je reconnaîtrai leur service. » Et au capitaine de ses Gardes : « Gauville, allez quérir le chirurgien de M. de Vitry. » Le sieur de Gauville était vif, et l'événement le rendait encore plus rapide dans l'exécution de cet ordre. « Allez plus doucement, Gauville, lui cria-t-il, il ne faut jamais effrayer les soldats. » Voyant approcher M. de Pontis : « Mon ami, dit-il, je t'assure que tous nos jours sont comptés. Il fallait nécessairement que je mourusse en ce lieu. »

Guébriant voulut monter sans aide dans sa chambre, s'assit, et chargea du Bec d'aller chercher « le plus habile des aumôniers de l'armée, pour l'entendre en confession ». Depuis peu il avait congédié le sien,

1. *Mémoires de Pontis.*

ainsi que son chirurgien, fort expérimenté, mais qui éprouvait une invincible répugnance à faire la guerre en Allemagne. L'amputation fut jugée nécessaire. Le maréchal dut se résigner à cette cruelle mesure. Il ôta lui-même son pourpoint, et « regarda faire l'opération sans dire une parole », écrira du Bec à Chavigny. A 3 heures un quart l'amputation était achevée : mais les chirurgiens avaient eu le tort de couper le bras trop près de la blessure. « Étant pansé, ajoutait du Bec, il donna ordre aux affaires de sa conscience et me fit savoir sa volonté avec une grande liberté d'esprit. » Entre autres choses, il chargeait son beau-frère de répéter à la Reine qu'il avait constamment servi pour le bien et la grandeur de la Couronne [1]. Aux officiers principaux accourus, le malade parla avec bonté, affirmant qu'ils n'auraient jamais de chef plus dévoué que lui à leurs intérêts, les invitant à rester unis et à persévérer dans le service du Roi. Au marquis du Bec, qui essayait de le rassurer, il répondait qu'il ne serait plus en vie dans douze heures. « Il faut ménager le temps qui me reste pour mon salut, lui disait-il ; on ne saurait être plus résigné à la mort... Dans tous les hasards j'y ai pensé... Toujours j'ai offert ma vie au Roi et mon âme à Dieu, et je me réjouis... de lui offrir le peu de douleur que je souffre avec patience pour l'amour de lui et pour l'expiation de mes fautes... » Puis il ajouta n'avoir rien à se reprocher concernant le service du Roi. « Dites à votre sœur, ajouta-t-il à du Bec, que je l'ai toujours extrêmement honorée, que je lui en ai donné toutes les marques qui m'ont été possibles, que j'ai vécu en honnête homme avec elle, et que je sais bien que ma mémoire lui sera chère. » N'ayant pas d'enfant, il chargeait aussi son beau-frère de prier la maréchale de s'intéresser à ses neveux de Guébriant, alors confiés aux soins des Jésuites. « Je leur souhaite des qualités nécessaires pour se rendre dignes de l'éducation dont

1. Chantilly. Arch. Condé. O. VII-207. Du Bec à Chavigny ; Rothmunster, 20 novembre 1643.

Du Bec dira aussi à Mazarin que le maréchal a exécuté sa volonté en rendant tous les devoirs qu'il a pu au comte de Rantzau.

je voudrais qu'elle prît tout le soin, pour en faire des gens d'honneur ». Un de ses meilleurs chevaux sera donné au comte de la Roche-Guyon, fils du marquis de Liancourt, son intime ami. Quatre ou cinq chevaux seront restitués aux habitants de Châteauvillain, et deux autres à certain gentilhomme du comté d'Oldenbourg; il les avait requis pour traîner son canon. Il ordonna des fondations de messes à perpétuité au château de Guébriant pour la maréchale et pour lui.

Le maréchal passa la nuit du 17 au 18 novembre en tête à tête avec son confesseur, et entendit la messe à minuit, y donnant des marques de la plus haute dévotion.

Le 18 au matin, le marquis du Bec fut appelé. « L'assaut est-il donné ? La ville est-elle prise ? » Apprenant alors que sa blessure avait retardé l'exécution de ses ordres, il en exprima du regret, et puis, à la nouvelle que les officiers avaient tenu conseil pour savoir s'il fallait lever ou continuer le siège, il les fit conjurer par du Bec de monter au plus vite à l'assaut. A la vue des derniers préparatifs concernant cette action de vive force, les assiégés parlementèrent et promirent de livrer Rottweil le lendemain.

La place ayant donc capitulé le 19, la garnison étant sortie avec les honneurs accordés, le maréchal ordonna de n'y laisser entrer que le régiment du duc Frédéric de Wurtemberg, prince auquel il en destinait le gouvernement [1] ; puis, avec une présence d'esprit incroyable au milieu de ses atroces souffrances, il prescrivit de réparer de suite les brèches, de combler les tranchées, de rétablir les fortifications, de remettre les moulins en état, de créer des magasins dans la ville. Dès le lendemain, il envoyait l'armée, qui manquait de vivres, prendre ses quartiers dans la direction de Mœhringen, recommandant bien aux officiers de se garder, d'agir de concert et de ménager le pays [2].

1. La garnison de Rottweil s'incorpora dans l'armée française.
2. Les vivres manquaient parce que Tracy n'avait encore pu faire transporter jusqu'à Rottweil ceux qu'il avait fait préparer à Fribourg et à Brisach. « Cet accident nous jette dans de très grands embarras

Ce jour-là, 20 novembre, tout espoir de guérison n'est pas évanoui ; « les chirurgiens ont bonne opinion ». La veille, lorsqu'on enleva le premier appareil, la plaie se montrait « fort belle », et le bras avait « une chaleur raisonnable ». Les troupes s'éloignant, la prudence exigeait le transport du maréchal dans Rottweil, « ce qui me donne bien de l'appréhension », écrira du Bec à Chavigny[1]. Tandis que l'armée gagnait de nouveaux quartiers, le 21 novembre, Guébriant, porté par ses Gardes, faisait son entrée dans la ville conquise, et se logeait chez les pères Jacobins. Au moment de franchir la porte donnant accès dans Rottweil, on le vit soulever le bras qui lui restait, se découvrir et remercier Dieu. Les journées des 21 et 22 s'écoulèrent dans de terribles douleurs, qui ne le firent pas départir de son calme. Dans cet état lamentable, montrant une incroyable et constante force de caractère, il dirigeait toujours ses pensées vers les soldats, ses braves compagnons, instruments de sa gloire, vers les opérations militaires qui, dès son enfance, avaient été, pour ainsi dire, son unique préoccupation. A toute extrémité, il voulait encore donner tous les ordres concernant les troupes, la police, les fortifications, le ravitaillement, la conservation de Rottweil.

Dans la nuit du 22 au 23, il s'assoupit, s'éveille en sursaut pris d'un violent délire, demande ses armes pour courir à la défense des siens. Le 24, septième jour de sa blessure, les chirurgiens enlèvent l'appareil et reconnaissent la présence de la gangrène, le bras n'ayant pas été coupé assez haut. On recommencera l'opération, si le maréchal l'accepte ; c'est la seule planche de salut ! « Qu'ils coupent, qu'ils taillent », répond le mourant. Aussitôt on essaie de le lever ; il s'évanouit ; au moyen de sels, on le fait revenir à lui. Il bégaie... prononce

à quoi j'espère que la prudence de ceux qui sont à l'armée remédiera. » Il voudrait « remédier à la faim que souffre l'armée ».

Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 23-95. Tracy à Mazarin, 23 novembre 1643. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 23-101. Tracy à Mazarin ; Bâle, 2 décembre 1643.

1. Chantilly. Arch. Condé. O VII-207. Du Bec à Chavigny ; Rothmunster, 20 novembre 1643.

les noms de *Jésus* et de *Marie*... remue inintelligiblement les lèvres, et meurt. Ainsi s'éteignait, le 24 novembre 1643, dans l'après-midi, un illustre guerrier, qui fut un grand chrétien [1].

Entre le duc Bernard de Saxe-Weimar et le comte de Guébriant existait une grande analogie. Tous les deux étaient doués de qualités identiques : coup d'œil, décision, rapidité d'exécution, bravoure incomparable, énergie, commandement. Néanmoins ce don du commandement semble avoir été, chez le duc Bernard, plus sec et plus autoritaire ; chez Guébriant, plus familier et paternel, plus doux sans exclusion de fermeté.

Décision et rapidité d'exécution ! On se rappelle cette journée de Thann, où, malade, sortant de son lit, le duc Bernard se fit mettre en selle pour courir battre le duc de Lorraine, et cette retraite sur Laufenbourg, après laquelle il revint brusquement sur ses pas, apparut à Rhinfeld, dispersa les ennemis, et s'empara de leurs quatre généraux.

Est-il rien de plus intéressant que de constater cette présence d'esprit de Guébriant à Wolfenbuttel, lorsque, se montrant partout à la fois, il ranime l'ardeur des uns et des autres, il juge, décide, et finalement arrache une victoire tour à tour indécise entre les deux camps, et depuis des heures si vaillamment disputée ? Et la journée de Kempen, où la rapidité de l'attaque se confond presque avec la conception du plan !

1. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur. *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Charvériat. *Hist. du règne de Louis XIII*, par M. Le Vassor. *Hist. des Princes de Condé*, par le duc d'Aumale. *gazette* du 5 décembre 1643, n° 154 : De Paris, 5 décembre 1643. *Gazette* du 10 décembre 1643, n° 154 : *Journal du siège de Rottweil. Manifeste du marquis de Montausier* : 1er décembre 1643. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 13-18 : *Relation des motifs de l'attaque de Rottweil*. Aff. Étr., Allem. corresp. V. 23-92. Du Bec à Chavigny (sans date), au sujet de la mort du maréchal). Chantilly. Arch. Condé. O. VII-207. Du Bec à Chavigny : Rothmunster, 20 novembre 1643. Bibl. Nat. Clairambault. V. 389-376. De Rothmunster, le 19 novembre 1643. Bibl. Nat. ffr. V. 20609. Marquis de Canisy à... ; Rottweil, 20 novembre 1643. Bibl. Nat. Clairambault. V. 389-377 : *Articles accordés par Son Excellence le maréchal de Guébriant, à la ville de Rottweil, le* 19 *novembre* 1643, *jour de sa reddition*.

Weimar et Guébriant s'intéressaient aux soldats, et s'inquiétaient de leur vie matérielle. Toujours au milieu d'eux, ils acquirent le prestige et la confiance que donnent le contact perpétuel au feu ou dans les camps et le partage des mêmes fatigues, des mêmes dangers. Guébriant vivait parmi de rudes Allemands, formant la majeure partie de son armée; il ignorait leur langue, n'avait pas leurs mœurs, et s'imposait néanmoins à leur affection. « Buveur d'eau, raconte le duc d'Aumale, il avait eu l'art de persuader à ces terribles ivrognes qu'il se grisait avec eux; quand ils s'aperçurent de sa feinte, ils l'avaient déjà si bien pris à gré qu'ils en rirent et lui pardonnèrent sa sobriété [1]. » Les deux frères d'armes étaient également vertueux, sobres, droits, généreux; l'un, très attaché au protestantisme, l'autre, à la religion catholique. (L'armée weimarienne ne faisait-elle pas sa prière avant chaque bataille!) L'un et l'autre étaient des patriotes. Weimar avait un culte pour l'Allemagne, son *Vaterland*; Guébriant restait essentiellement Français, Breton même.

Sur un point, ces deux hommes de guerre différaient cependant. Fier de son illustre naissance, jugeant qu'un prince doit en imposer par lui-même, le duc Bernard cherchait à rehausser son prestige naturel par l'éclat de ses victoires; il était extrêmement ambitieux, de cette ambition qui pousse aux grandes choses lorsqu'on en a l'étoffe. A la solde de la France, il travaillait néanmoins pour lui, bien que restant fidèle à ses engagements avec le Roi. Tout autre se montrait Guébriant. Très modeste d'allure malgré sa haute valeur et une intelligence supérieure, il ne se laissait pas éblouir par le succès, et semblait même ne rechercher que l'honneur de la royauté et l'avantage de la France. Il fut toujours un homme de devoir et d'abnégation; son exceptionnelle capacité, l'imposant au choix du souverain, lui fit rapidement gravir les échelons de la hiérarchie militaire. A l'exemple du maréchal de la Force et du duc Bernard, il n'allait jamais à la Cour. On

1. *Revue des Deux Mondes*, du 15 mai 1883.

ignore volontiers ceux qui fuient les intrigues, qui redoutent les antichambres et l'éclat trompeur du pouvoir ; on leur préfère ceux qu'on voit et qui savent demander.

Il est vrai que Mme de Guébriant, ambitieuse pour deux, douée d'un habile esprit de persuasion et d'intrigue, voulait des grandeurs et pour celui dont elle portait le nom et pour elle-même. Ses démarches, son assiduité à solliciter auprès du Roi et des ministres ce qu'elle jugeait utile à l'armée d'Allemagne, dénotaient une volonté bien arrêtée de procurer à son mari tous les moyens de mettre en évidence ses talents militaires. C'était son droit, son devoir d'épouse peut-être ; ne l'aime-t-on pas dans ce rôle ? Ses instances ne furent certes pas nuisibles à l'avancement du comte de Guébriant ; mais il serait injuste d'en conclure que le bâton de maréchal ait été le prix des intrigues ou de l'influence de cette maîtresse femme, comme l'insinue un peu trop brutalement l'historien Le Laboureur, dans l'admiration qu'elle lui inspire. Mme de Guébriant a certainement favorisé l'élévation d'un homme qui, par sa modestie, l'éloignement continu de la Cour, l'horreur de la flatterie et des courtisans, accumulait inconsciemment autour de lui les obstacles à toute élévation [1].

Le comte de Guébriant était le plus pauvre seigneur de sa condition, appartenant « à une famille moins riche que noble », dira le duc d'Aumale ; « le plus clair de son héritage était sa parenté avec Du Guesclin [2] ». Il ne possédait qu'un médiocre bien de cadet en Bretagne. Des terres conquises, que le Roi l'autorisait à partager avec ses officiers, du butin qu'il faisait, il ne gardait rien pour lui-même. Ce désintéressement le mettait dans un état de fortune si précaire que Richelieu écrivait à Sublet de Noyers, après l'exécution du grand écuyer Cinq-Mars : « Monsieur le Grand avait

1. Dans ses *Mémoires*, Nicolas Goulas, secrétaire des commandements du duc d'Orléans, dit, en parlant de Guébriant : « Capitaine digne de tous les éloges qui se peuvent donner aux plus grands hommes..., ouvrier de sa belle fortune. »
2. *Hist. des Princes de Condé*, t. IV, 195.

le don des cartes, dont partie avait été tirée de l'Épargne pour lui donner. Je voudrais que vous l'eussiez, mais si la considération du lieu d'où il vient vous empêche d'y penser, comme je le crois, j'estime que si le Roi ne le veut remettre à son Epargne, il serait grandement loué de le donner à M. de Guébriant, qui n'a d'autre vaillant que l'honneur[1] ! »

D'autre vaillant que l'honneur ! Quelle belle devise pour un homme de guerre ! Quel admirable qualificatif sous la plume du grand cardinal !

Guébriant réprimait les abus et les actes d'indiscipline des soldats, entremêlant la douceur et la sévérité. Il était bon, aimable, d'humeur égale, conciliant, plein de tact, prudent. Mais, à l'occasion, il se montrait d'une inébranlable fermeté, surtout lorsque l'honneur de la France était en jeu. Homme de caractère dans toute la force du terme, il possédait cette qualité rare et précieuse dont les avantages surpassent ceux que procure un esprit raffiné : le jugement, qui permet de vivre en sage et en philosophe dans une atmosphère troublée. N'était-ce pas, grâce à ce jugement sain, qu'on avait vu s'opérer une métamorphose complète dans sa manière de vivre ! Jeune, il inspirait des craintes pour l'avenir ; il suivait, nous l'avons dit, une pente dangereuse ; mais brusquement, par l'effet seul de la volonté, ses idées prenant un autre cours, il entrait dans un meilleur sentier, celui de l'honneur et de la vertu. S'il n'avait pas les qualités mondaines et brillantes qui séduisent, il possédait, en revanche, celles qui font estimer. On lui accorde beaucoup de charme dans sa conversation et une grande instruction. Volontiers il discutait et citait les auteurs, même les latins : Quinte-Curce, César, Tacite, et bien d'autres. Il écrivait le français avec une extrême pureté.

« Arrêtons-nous, écrit le duc d'Aumale, devant cette figure dont la contemplation repose. On aime à rester un peu avec cet homme d'un mérite si solide et si com-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 116-35. Richelieu à de Noyers ; Bourbon-Lancy, 24 ..... 1642.

plet, qui ne fut ni ambitieux, ni cupide, que les honneurs allèrent chercher, qui ne fit que le bien et ne pratiqua que le devoir[1] ». « Peu de Français de nos jours savent ce que la patrie lui doit, ajoute le même auteur. Simple gentilhomme de province, étranger aux intrigues de cour ou de cabinet, servant au loin sans relâche, dévoué, modeste, austère dans ses mœurs, sincèrement religieux, il tient peu de place dans les chroniques amusantes. Comme il ne demandait pas, on ne lui fit guère de largesses ; le seul présent qu'il reçut fut la rançon du général en chef Lamboy, son prisonnier, qu'on lui abandonna après Kempen ; encore eut-il plus de mal à la toucher qu'à prendre une place. Il mourut pauvre. La postérité l'ignore ou à peu près. Ses contemporains l'admirèrent un moment[2]... »

1. *Hist. des Princes de Condé*, t. IV, p. 197.
2. *Hist. des Princes de Condé*, t. IV, p. 246.

CHAPITRE XIII

LA CATASTROPHE DE TUTTLINGEN (1643)

L'armée française quitte Rottweil. — *Catastrophe de Tuttlingen.* — Rantzau et les officiers généraux prisonniers. — Responsabilité écrasante de Rosen. — Rottweil repris par les ennemis. — On cherche immédiatement les moyens de réparer le mal. — *Turenne est nommé général de l'armée d'Allemagne.* — On l'accueille avec joie à l'armée. — *Le corps du maréchal de Guébriant rentre en France.* — On le donne en dépôt au père Vincent de Paul, supérieur général des Lazaristes. — *Inhumation du maréchal de Guébriant à Notre-Dame de Paris* en juin 1644. — *Le cérémonial.*

Chef des vieux corps français de l'armée depuis que le maréchal est blessé, le marquis de Montausier écrit de Rottweil, le 20 novembre, au cardinal Mazarin. Après avoir fait allusion à la catastrophe de Rosen, où se ruinèrent « les 3 meilleurs régiments de cavalerie de l'armée », après avoir parlé des effectifs trop réduits déjà de Rantzau, il s'exprime en termes peu rassurants : « Tout cela, Monseigneur, n'est pas le pire de nos maux, c'est le peu d'intelligence de nos principaux officiers ; car il n'y en a pas un qui n'en ait une toute particulière, et pas un ne veut déférer à celle de son compagnon, et personne n'ayant d'autorité sur les autres, c'est un désordre étrange. Cependant l'armée ennemie est à quatre heures de nous, qui essaiera de se prévaloir du temps ; si j'en suis cru, nous logerons serrés, et lui donnerons toutes les occasions de combattre que nous pourrons, devant que nous soyons davantage ruinés. Il n'y a pas pourtant d'apparence qu'elle hasarde

une bataille, mais elle essaiera de nous défaire par parties et de nous obliger, par nécessité de toutes choses, à repasser le Rhin. Devant que cet accident arrive, je convierai les autres à faire tous efforts[1]. »

Le jour où partait cette lettre, 20 novembre, l'armée quittait Rottweill, dont elle s'était emparée la veille, et prenait la direction de Mœhringen, au sud-est, pour chercher plus de confort vers les sources du Danube. Les généraux tinrent conseil au départ. Quels logements allait-on prendre ? Rantzau et Rosen étaient d'avis d'établir le quartier général à Tuttlingen, sous prétexte qu'en s'éloignant trop de Rottweill on aurait l'air de craindre la proximité de l'ennemi, qui pourrait en tirer de sérieux avantages. Montausier et le colonel Oehm préféraient installer dans la montagne, entre Stuhlingen et Furstenberg, des cantonnements serrés d'un accès difficile, que les Bavarois n'oseraient certainement pas venir troubler. Noirmoutiers, malade depuis trois jours, n'assistait pas à la réunion ; Taupadell, également indisposé, restait à Rottweil ainsi que Roque-Servière, blessé durant le siège. Le baron de Sirot et le comte de Maugiron n'osèrent contredire Rantzau, dont l'autorité prévalut.

Péniblement eut alors lieu cette marche, qui dura quatre longs jours et se fit en désordre. Infanterie, artillerie, bagages avancèrent pêle-mêle par des chemins affreux. Deux nuits de suite on campa dans les bois, sans vivres, par un froid excessif et sous la neige. Beaucoup d'hommes désertèrent. Les maréchaux de camp et les colonels se trouvèrent impuissants à remédier à cette confusion, et n'osèrent donner des ordres par crainte de l'irascible Rantzau, qui, sans en laisser lui-même, avait pris les devants avec la cavalerie. Le quartier général, toute l'artillerie et son parc, les quatre compagnies des Gardes et le régiment de Klug, d'environ 500 hommes, s'installèrent à Tuttlingen ; Rosen occupa Muhlheim et ses alentours avec 8 régiments de

1. Chantilly. Arch. Condé. O VII-211. Montausier à Mazarin ; camp de Rottweil, 20 novembre 1643.

cavalerie, 3 d'infanterie et les dragons, constituant ainsi l'avant-poste. Le reste de l'armée gagna Mœhringen, Geisingen et d'autres lieux.

Les cantonnements ainsi pris se trouvaient extrêmement espacés, au lieu d'être serrés comme il importe en pays de montagne et près de l'ennemi. Ils étaient à 2 heures et demie du quartier général de Tuttlingen, et à trop grande distance les uns des autres pour que les troupes pussent se joindre en cas d'alarme, ni même communiquer facilement[1]. Aussi l'armée était-elle, de ce fait, en situation plus que précaire. Etant d'avant-poste en un lieu où tout conseillait une extrême vigilance, Rosen avait été chargé de s'éclairer avec soin par des gardes avancées et des reconnaissances, et d'avertir ponctuellement. Toute l'armée comptait sur lui.

Du côté des ennemis, le général comte de Hatzfeld, dirigeant sa marche d'Aschaffenbourg sur Tubingen, avait rejoint François de Mercy, qui, à la tête des Bavarois, s'était également avancé de Pforzheim sur Tubingen pour essayer de secourir Rottweil. Le duc Charles, cédant aux instances de l'Empereur et de l'électeur Maximilien, de concert avec les troupes du colonel Truckmüller, du baron de Lamboy et de Jean de Vivero, avait passé le Rhin à Spire dans l'intention de renforcer les Bavarois[2]. Pendant ce temps, les Hessois, commandés par Eberstein et le général-major Geiss, restaient inactifs aux environs de Fulda[3]. Soucieux de tirer prompte vengeance de la perte de Rottweil, Hatzfeld et Mercy, sous le haut commandement, nominal plus qu'effectif, du duc Charles, avancent à marches forcées vers Sigmaringen, et passent le Danube. Sans attirer l'attention des Français, ils s'arrêtent quelques

1. Aff. Étr. Allemagne corresp. V. 23-92. Du Bec à Chavigny. (sans date).

2. Don Juan de Vivero, frère de François-Perez de Vivero, comte de Fuensaldagna, qui était capitaine-général des Pays-Bas espagnols sous l'archiduc Léopold, gouverneur de cette province. Don Juan servait depuis huit ans en Flandre.

3. *Gazette* du 28 novembre 1643, n° 150. De Francfort, 15 novembre 1643.

heures à Messkirch, sur l'Ablach, juste le temps de recueillir des renseignements ; puis, le 23 novembre, ils courent sur Tuttlingen, laissant à main droite les quartiers de Rosen, qui, se gardant fort mal, ne soupçonne pas leur approche, et n'a, par conséquent, rien à signaler à l'ensemble des troupes.

Tuttlingen est une place munie de remparts, où malheureusement se voient plus de 30 brèches, dont quelques-unes praticables même à cheval. Ces remparts, formés de murs qui relient des maisons, n'ont pas de chemin de ronde.

A ces conditions détestables pour une résistance, il faut ajouter le manque de canons et de poudre, le parc — par crainte du feu et selon l'habitude — étant resté hors de l'enceinte, dans un cimetière, au pied du château de Honberg.

Aucune patrouille française ou weimarienne n'a été rencontrée ; l'éveil n'est donc pas encore donné ; rien ne bouge, en effet, à Tuttlingen et aux alentours. François de Mercy charge alors le colonel Wolf, officier d'une hardiesse peu commune, d'enlever l'artillerie, dont une compagnie seule a la garde. Wolf, à la tête de dragons bavarois et de quelques cuirassiers autrichiens, la surprend, la culbute. « Toute l'armée ennemie a esté au parc de nostre canon, qui estoit devant une des portes du quartier général, devant qu'on sceut seulement qu'elle eust passé le Danube », écrira le marquis de Montausier. Les pièces conquises sont aussitôt braquées contre la ville, où le fracas de leur tir et le crépitement de la mousqueterie de l'attaque donnent subitement l'éveil. On s'affole, on veut résister, mais la réserve des munitions étant au parc, la poudre manque ; les rares soldats qui se trouvent en avoir un peu dans leur bandoulière tirent quelques coups et donnent ainsi « moyen de faire bonne mine », ajoutera Montausier. Mercy arrive avec le gros des ennemis, enlève Honberg, cerne Tuttlingen. Rantzau essaie de gagner du temps pour donner le moyen à l'armée royale de venir au secours du quartier général, qu'il croit seul aux prises avec l'adversaire ; mais

déjà chaque cantonnement ne songe plus qu'à sa propre défense[1]. En vain quelques braves cherchent-ils à sortir de Tuttlingen, à passer au travers des assaillants pour avertir les différents quartiers ; ils sont aussitôt refoulés dans l'enceinte.

A la sommation de se rendre, Rantzau répond négativement ; d'un instant à l'autre il ne peut manquer, croit-il, de voir apparaître les troupes françaises.

En effet, avec tout l'effectif qu'il avait pu réunir séance tenante, le général de Rosen accourait au bruit du canon ; mais en route, près de Neudingen, il rencontrait Gaspard de Mercy et Hatzfeld envoyés contre lui. Se trouvant en présence de forces bien supérieures aux siennes, n'ayant pas d'autres troupes capables de le soutenir au besoin, il conclut, de concert avec ses officiers, que mieux valait tourner bride. Il fut longtemps et activement poursuivi ; l'ardent colonel Spork le harcela sans relâche et dispersa ses unités.

La nuit venue, Rantzau tint conseil, et tous les assiégés témoignèrent « avoir assez de cœur pour mourir glorieusement », mais avec quels moyens ? « Les généraux de Hatzfeld et de Mercy, dira Montausier, promirent beaucoup, mais, le lendemain, les ennemis entrant peu à peu de tous côtés dans la ville, le duc Charles IV de Lorraine se moqua des promesses de Hatzfeld et de Mercy et l'on fut assez maltraité[2]. » La nécessité imposa la capitulation, le 24 novembre. — C'était le jour où le maréchal de Guébriant mourait à Rottweil[3]. — Les troupes auront la vie sauve, et sortiront sans être fouillées ni dépouillées, les officiers l'épée au côté et à cheval, les soldats sans armes ; les femmes seront mises en liberté.

Pendant l'attaque de Tuttlingen, 2.000 cavaliers suivis de quelques canons, sous Jean de Werth, s'étaient

1. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 17-332.
Relation du marquis de Montausier. Tubingen, 1er décembre 1643.

2. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 17-332. *Relation de la déroute de l'armée du Roi... près Rottweil*, par Montausier. Tubingen, 1er décembre 1643 ; cité par Le Laboureur.

3. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 23-92. Du Bec à Chavigny (sans date). Sur la mort du maréchal et l'affaire de Tuttlingen.

précipités contre Mœhringen, où le jeune marquis de Vitry commandait le reste de l'infanterie de Rantzau. Engagé par le margrave de Bade à fuir avec lui, Vitry avait refusé net, son devoir et sa réputation l'obligeant à secourir le quartier général[1]. Comme il en était à sa première campagne, le maréchal de Vitry, son père, lui avait prescrit de ne rien faire sans l'avis du sieur de Pontis, rompu depuis longtemps au métier des armes.

« Je me vis engagé, dit ce dernier, en cette importante occasion, de faire la charge de général. » On essaya de s'éloigner de Mœhringen et de gagner une forêt voisine, pour, de là, s'approcher de Tuttlingen ; la route était gardée. Il fallut revenir à la barricade élevée rapidement en vue d'une protection momentanée des troupes. Vitry fit l'admiration générale, surpassant l'attente que l'on pouvait avoir de sa fermeté et de sa présence d'esprit. Le nombre des ennemis, augmentant sans discontinuer, devenait accablant. Un trompette du duc de Lorraine vint sommer de se rendre. Ecoutons Pontis : « Compagnons, cria-t-il alors, il faut mourir, mais il faut vendre bien cher notre mort si on ne veut pas nous donner la vie... » Tous comprirent ces paroles. « A discrétion, nous autres !... Nous ne sommes pas nés Français pour nous rendre comme des lâches et être traités comme des coquins. Mourons ! Mourons l'épée à la main, nous vendrons au moins notre vie bien cher... ils éprouveront notre courage et ils pourront bien s'en repentir... » Le trompette s'en alla. Quatorze canons, durant 5 heures, foudroyèrent les remparts ; les brèches s'ouvrirent. Avant de donner l'assaut, l'ennemi dépêcha un nouveau parlementaire, assurant un honorable traitement : on aura vie sauve et les officiers paieront rançon[2]. On mit alors bas les armes.

La responsabilité du désastre frappait lourdement le général-major de Rosen. Montausier voulut croire que ce

1. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 23-101. Tracy à Mazarin : Bâle 2 décembre 1643.
2. *Mémoires du sieur de Pontis.*

vieux soldat, fort brave officier (« qui a tant fait de bonnes actions », dit-il), avait donné des ordres qui ne furent pas exécutés. Pour son honneur, soyons-en persuadés comme le gouverneur de l'Alsace ; mais la mémoire du général-major n'en reste pas moins entachée d'une faute grave, celle de n'avoir pas vérifié ou fait vérifier si les ordres donnés par lui avaient été bien compris et bien exécutés. Des quartiers de Muhlheim qu'il occupait, dépendait le salut de l'armée. Il faillit, par négligence, à son devoir de chef, et les conséquences en furent terribles. Pontis fait remonter la cause du malheur jusqu'à Rantzau. Ce fut, dit-il, « par la mauvaise conduite du général, que le vin rendoit négligent à faire ce qui étoit de sa charge ».

Rosen écrivit un long rapport justificatif, dans lequel on voit : « M'étant mis en campagne, je trouvai que ma cavalerie n'était pas toute ensemble, plusieurs étant çà et là commandés, et une bonne partie allée fourrager. Ce nonobstant je m'avançai avec ce qui me restait... faisant toute la diligence possible, et étant arrivé à demie lieue de Tuttlingen où il y avait un passage à filer, j'aperçus l'ennemi en pleine bataille de l'un et l'autre côté du Danube. Alors jugeant que je n'étais pas batant de l'attaquer avec les 700 chevaux et les 700 fantassins que j'avais, je fis venir six colonels et trois hauts officiers pour apprendre leur avis, s'il était à propos d'attaquer l'ennemi ou non, lesquels, comme moi, considérant la difficulté du passage et l'inégalité des forces, jugèrent la retraite à propos pour sauver les troupes, étant impossible de secourir le quartier du Roi. » Rosen courut alors à Rottweil : « Pour prendre cette route, j'avais entre autres cette raison que le maréchal de Guébriant et le lieutenant général Taupadell étaient au dit Rottweil, lesquels je voulais avertir de notre malheur et recevoir leurs ordres. » Nous n'entrerons pas dans les détails circonstanciés de sa propre défense, dans les raisons qu'il donna pour répondre à la plus écrasante accusation[1].

1. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 17-326. *Récit du général-major de Rosen.*

Dans certains récits semblant impartiaux, on voit que Rosen assem-

Lorsque Rosen parvint à Rottweil, le maréchal de Guébriant venait d'y rendre le dernier soupir.

Le lieutenant général de Rantzau était prisonnier, et, avec lui : Montausier, Sirot, Maugiron, Noirmoutiers, le général-major Schœnbeck, le colonel Oehm, tous venus pour conférer avec leur général à Tuttlingen ; Vitry, le colonel de l'artillerie Thomas Klug, les colonels d'infanterie Kolb et Colhas, le colonel de cavalerie Nothaft, et bien d'autres encore ; en somme, de nombreux colonels et tous les généraux de l'armée, sauf Rosen, qui avait eu l'adresse de s'échapper, et Taupadell, qui malade, était resté dans Rottweil. Les canons, le parc, les bagages, les quatre compagnies des Gardes et le régiment de Klug demeuraient également aux mains des ennemis. Quinze régiments de cavalerie et huit d'infanterie, échappés au désastre, ayant perdu leurs équipages, carrosses et chevaux dans la rapidité de la fuite, avaient pu gagner les bords du Rhin.

Rantzau, Maugiron et quelques autres, que s'appropria le duc Charles de Lorraine, prirent le chemin de Worms. François de Mercy, dans le partage, s'adjugea Montausier, Sirot et Colhas, et remit au duc de Bavière, sur sa demande expresse, les marquis de Noirmoutiers et de Vitry. Les autres captifs furent répartis entre Hatzfeld, Jean de Werth, Gaspard de Mercy et Wolf. On dirigea les officiers sur Tubingen, Ingolstadt et Wurtzbourg, et leurs femmes, sous escorte, vers Schaffouse[1].

bla beaucoup plus de troupes qu'il ne le dit pour justifier sa retraite. On lit dans l'un d'eux (Bibl. nat. ffr. V. 3782-1) que le général-major Rosen ne courut aucune mauvaise fortune à Muhlheim ; qu'au lieu de chercher à secourir Rantzau, il ne perdit pas de temps, et se retira si vite à Rottweil avec ses 2.000 chevaux que ses trois brigades d'infanterie ne pouvaient le suivre.

1. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. Le Laboureur. *Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. Chaveriat. *Hist. des Princes de Condé*, par le duc d'Aumale. *Der général Hans. L. von Erlach...*, par von Gonzenbach. Aff. Étr., Allemagne corresp. V. 17-323 : *Relation du malheur de Tuttlingen ; Oberndorf*, 29 *novembre* 1643. Aff. Étr., Allem. corr. V. 17-332 : *Relation* du marquis de Montausier; Tubingen, 1er décembre 1643. Aff. Étr., All. corr. V. 17-338 : *Relation et considérations*. Aff. Étr., All. corresp. V. 23-101. Tracy à Mazarin ; Bâle, 2 décembre 1643. Aff. Étr., All. corresp. V. 23-92. Du Bec à Chavigny (sans date). Aff. Étr., All. corresp. 23-106. Roque-Servière à Mazarin ; Brisach, 4 décembre 1643.

« De sorte, écrira M. de l'Isle, beau-père du colonel Klug, de sorte que tous nos prisonniers sont distribués et logés dans les trois plus fameuses Universités de l'Allemagne : Tubingen, Ingolstadt et Virtzburg comme pour mieux estudier une autre fois leur leçon [1]... »

Les prisonniers durent payer très cher pour leur rançon. Les capitaines, 200 richedales chacun ; les colonels, 1.000 ; les maréchaux de camp, 10.000 ; le comte de Rantzau, 24.000 [2]. L'électeur Maximilien proposa aux captifs qui ne pouvaient se racheter de prendre du service dans son armée. Ceux qui étaient d'origine étrangère — Allemands, Italiens, Écossais — acceptèrent. Les Français, jugeant qu'ils attenteraient à l'honneur en combattant leurs compatriotes, préférèrent mourir dans les cachots, et s'acquirent, pour leurs fières réponses, l'estime et l'admiration de leurs adversaires eux-mêmes.

A la Cour, le 4 décembre vers midi, l'on apprit en même temps, par M. de Brisacier qu'avait dépêché le baron d'Oysonville, et le décès du maréchal de Guébriant et la catastrophe de Tuttlingen [3]. Dans cette fatale journée du 24 novembre, marquée doublement par une défaite et par la mort d'un grand homme, l'armée royale d'Allemagne avait été entièrement dispersée, mais non détruite. Elle pouvait donc, sous un habile chef, aisément se reconstituer.

Bibl. Nat., Clairambault. V. 390-203. Saint-Aubin à Brienne : Metz, 19 décembre. Bibl. Nat., Clairambault. V. 390-219. Saint-Aubin à Brienne : Metz, 22 décembre 1643. Bibl. Nat., Clairambault. V. 390-54. Lettre de Saint-Aubin.

1. Bibl. Nat., Clairambault. V. 390-259. De l'Isle à Brienne ; Metz 25 décembre 1643.

2. Le *Richedale* (*Rixdale* ou *Risdale*) valait plus de 5 francs de la monnaie actuelle. En allemand : *Reichsthaler*.

3. Bibl. Nat. ffr. V. 4199-17 V°. A M. le baron d'Oysonville, Paris 4 décembre 1643.

« Monsieur, votre secrétaire arriva hier ici, qui nous a apporté la nouvelle de la blessure de M. le maréchal de Guébriant, de laquelle nous avons auguré la mort, dont M. Brisassier nous a donné les assurances aujourd'hui sur le midi, comme aussi de l'accident qui est arrivé aux officiers et aux troupes qui étaient dans le quartier général... »

Cette lettre de la Cour montre que l'historien Le Laboureur se trompe lorsqu'il dit que la nouvelle de la mort du maréchal arriva le 2 décembre à Paris.

« Il faut, Monseigneur, écrivait Tracy à Mazarin dès le 2 décembre, il faut, et sans aucun retardement, envoyer un général à cette armée qui ait la condition et le titre... Il fault en Allemagne un homme actif et vigoureux pour pouvoir en porter les extraordinaires fatigues qu'on est contraint de souffrir ; c'est encore un double avantage si celui qui viendra commander cette armée a quelque connaissance de la langue. J'apporterai tous mes soins à maintenir les choses en état jusques a ce que le général soit arrivé. »

« Je supplie Votre Éminence qu'il parte au plus tôt ; car, confessant ingénument mes défauts, j'avoue que je n'ai ni assez d'esprit, ni d'expérience ni de capacité pour pouvoir ici longtemps maintenir les choses sans un supérieur ; tout le service que j'ai rendu jusques à cette heure a été d'empêcher que notre infanterie françoise ne se soit entièrement ruinée, ayant repassé le Rhin, et que quelques officiers et quantité de reitres de notre armée ne soient allés chercher parti avec les ennemis par désespoir des fatigues incroyables, de la misère et de la mauvaise fortune. Il serait injuste, Monseigneur, de me servir dans ce temps du congé que Votre Éminence m'a fait l'honneur de m'accorder. J'attendrai donc avec impatience un général sous l'autorité duquel toutes choses se feront, et en même temps un successeur à ma place ; car la maladie que j'avais en partant de Paris et les efforts que j'ai faits sur moi pour rejoindre l'armée sur le Rhin m'ont entièrement diminué la santé ; d'ailleurs mon équipage entier, qui est tout ce que j'avais de bien, m'ayant été pris par les ennemis dans Tuttlingen, je ne puis plus vivre dans l'armée avec une pareille dépense que j'ai faite ci-devant, et par conséquent, je me trouve inutile à la chose du monde que je passionne le plus, qui est le service du Roi, de la Reine et le vôtre particulier [1]... »

Le duc Charles et François de Mercy, à la tête de leur victorieuse armée, coururent, le 27 novembre,

1. Aff. Etr., Allem. corr. V. 23-101. Tracy à Mazarin ; Bâle, 2 décembre 1643.

attaquer Rottweil, que le duc Frédéric de Wurtemberg et 1.500 hommes tenaient pour le Roi : « Je ne crois point, écrivait Roque-Servière, qu'il soit en pouvoir des ennemis de les pouvoir prendre de force et par famine ; ils ont des vivres pour deux années. » En revanche ils n'ont que 35 quintaux de poudre [1]. En vue d'opérations ultérieures, la conservation de Rottweil s'imposait. « Les malheurs passés ne sont rien si Rottweil ne se rend pas, disait Tracy le 6 décembre. Cette place, dans la situation où elle est, est aussi importante qu'aucune autre d'Allemagne... Je proposerai demain à ces messieurs (Erlach et Oysonville) de passer avec un parti de 1.000 chevaux pour tenter d'y jeter quelques munitions de guerre [2]... »

L'hiver est très rigoureux; les troupes impériales souffriraient dans un trop long siège. Il faut donc une rapide solution ; aussi la grosse artillerie tonne-t-elle bientôt avec fureur contre les murs. Les assiégés lui répondent de leur mieux ; mais leurs munitions s'épuisent vite ; leur feu se ralentit. Un assaut est vigoureusement soutenu. Voyant l'impossibilité de se bien défendre, le duc Frédéric de Wurtemberg cherche à négocier avantageusement. Les conditions qu'on lui offre sont trop dures : le feu recommence. Mercy va donner le signal d'un second assaut, lorsqu'apparaît le clergé de la ville, suivi d'une députation de bourgeois: le duc Charles et Mercy leur promettent de les épargner. Le duc Frédéric livre alors Rottweil et la chancellerie de Guébriant. De gré ou de force, les simples soldats sont incorporés dans l'armée bavaroise [3]. Seuls, les officiers peuvent sortir de la place [4].

1. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 23-106. Roque-Servière à Mazarin : Brisach, 4 décembre 1643.

2. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 23-108. Tracy à Mazarin ; Colmar, 6 décembre 1643.

3. *Mercure français. Mémoires du sieur de Pontis. Hist. de la guerre de Trente ans*, par E. CHARVÉRIAT. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par J. LE LABOUREUR. Schreiber (*Maximilien Ier*). Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 17-332 : *Relation*.

4. Bibl. Nat., Clairambault. V. 390-203. Saint-Aubin à Brienne : Metz, 19 décembre 1643.

Le duc de Wurtemberg arriva à Bâle le 7 décembre, et, le 8, à

« Je ne puis croire, écrira Tracy, que M. le duc de Wurtemberg ait fait cette capitulation sans être persuadé par quelqu'un de ceux qui étaient auprès de lui, car personne n'a témoigné plus de cœur en toutes occasions ou de zèle pour le service du Roi que ce prince qui a grand crédit parmi ceux de sa nation... avec grande estime pour son courage[1]... »

La mort du maréchal causait un gros et légitime émoi non seulement à la Cour et dans le royaume, mais encore parmi les alliés. Les officiers de l'armée d'Allemagne, les Weimariens principalement, resteront-ils fidèles au Roi ? Les troupes fondront-elles ? L'ennemi profitera-t-il du désarroi que cette perte et les événements de Tuttlingen et de Rottweil produisent dans l'armée ? Le nouveau chef aura-t-il, comme le maréchal, aux yeux des soldats et des alliés, cet incontestable prestige que donnent et le caractère personnel et des succès répétés ? Quels seront aussi ses rapports avec les Suédois ? Enfin le Roi aura-t-il à cœur de constituer une assez forte armée pour reprendre l'avantage en Allemagne ? Torstenson s'est alarmé « trop tôt et trop chaudement », écrit le baron d'Avaugour au comte de Brienne ; il craint d'avoir tous les ennemis sur les bras[2]. Cependant M. de Meulles pense qu' « il agira avec plus de fermeté », dans l'espoir qu'une nouvelle armée sera bientôt sur pied. L'hiver, dit-il encore, ne favorise heureusement pas les marches difficiles, et tant de chefs, Impériaux, Bavarois, Lorrains, jaloux les uns des autres, tous indépendants, ne pourront longtemps s'entendre ; la dislocation des ennemis se fera d'elle-même[3].

Brisach, d'où il se rendit à Paris afin d'obtenir un secours pour refaire son régiment. Quand Wurtemberg sortit de Rottweil, l'ennemi pilla le bagage de ses officiers, en représaille d'un acte semblable, commis lors de la sortie des ennemis, le 19 novembre. L'ennemi, pour faire brèche, avait tiré 1.770 coups de canon.

1. Aff. Etr., Allem. corresp. V. 23-114. Tracy à Mazarin ; Ensisheim, 10 décembre 1643.

2. Bibl. Nat. Clairambault. V. 390-127. Avaugour à (Brienne) ; camp suédois, 10 décembre 1643.

3. Bibl. Nat. Clairambault. V. 390-137. De Meulles à Brienne ; Hambourg, 11 décembre 1643.

Aussitôt les tristes nouvelles d'Allemagne parvenues à la Cour, M. du Plessis-Besançon, sergent de bataille, fut désigné pour communiquer dans les quartiers du Rhin « la résolution prise par Sa Majesté de ne rien omettre dans cette rencontre pour soutenir la réputation des affaires et rétablir toutes choses dans un aussi bon état qu'elles aient jamais été [1] ».

« Leurs Majestés, disaient ses instructions, ont estimé nécessaire d'y envoyer, de leur part, une personne dont la capacité et la fidélité leur soient particulièrement connues. » Du Plessis-Besançon se rendra aussi vite que possible à Brisach, et remettra au baron d'Erlach, à Rosen, à Taupadell, à Schœnbeck, au duc de Wurtemberg, des lettres exprimant le chagrin que les souverains éprouvent de la mort de Guébriant et de l'événement de Tuttlingen [2]. Il conférera avec M. de Tracy, commissaire général de l'armée, homme de grand bon sens, et avec M. d'Oysonville, ces deux personnages étant fort dévoués au Roi et ayant des connaissances spéciales du pays. Il étudiera avec eux ce que l'on devra faire pour remettre promptement l'armée sur pied. Du Plessis-Besançon promettra même le rachat ou l'échange des prisonniers; ceux qui ont perdu leurs bagages en seront dédommagés; enfin il fera tout pour maintenir officiers et soldats dans la plus stricte fidélité et pour donner confiance aux uns comme aux autres. A cet effet il prescrira à d'Oysonville et à Tracy d'écrire aux ministres de Sa Majesté en Allemagne, au maréchal Torstenson, à l'ambassadeur Salvius et à tous leurs correspondants qu'ils ont résolu d'employer tous leurs soins à rétablir l'armée française, et à favoriser les intérêts de la Couronne et des alliés en Allemagne plus activement même que sous l'ancien règne [3].

1. Aff. Etr., Allemagne corresp. V. 17-309... à Taupadell : 3 décembre 1643.

2. Bibl. Nat. ffr. V. 4199-17 : A d'Erlach : 3 décembre 1643. Arch. hist. Guerre. V. 76-350-359 : Lettres du Roi et de la régente : 4 décembre 1643. Bibl. Nat. ffr. V. 4168-238 V°.

3. Bibl. Nat. ffr. V. 4169-46. *Instructions à M. du Plessis-Besançon s'en allant à Brisach*; 4 *décembre* 1643.

Bientôt du Plessis-Besançon envoyait une *relation* à Mazarin. Il y

Des instructions, portant la même date que celle de Plessis-Besançon — 4 décembre — étaient adressées directement à d'Oysonville et à Tracy. La Cour ignorant encore la perte de Rottweil, elles exprimaient à Tracy l'espoir que les ennemis n'entreprendraient pas le siège de cette place : on n'épargnera cependant rien pour la mettre en état de résister. « Monseigneur le cardinal Mazarin a témoigné avoir beaucoup de confiance en vos soins en cette occasion, y lisait-on aussi ; Son Eminence a fait toutes les diligences possibles pour aller en personne en vos quartiers, mais la Reine ne lui a pas voulu permettre : vous pouvez juger de là s'il s'emploiera utilement ici pour tout ce qui regardera l'Allemagne, l'argent et les hommes ne nous manquant pas, grâce à Dieu. Et ce que j'estime le plus, nous avons des moyens indubitables de retirer nos prisonniers par le moyen de ceux de la bataille de Rocroi, dont il nous restera un nombre bien considérable après avoir satisfait à ce que nous pourrons devoir par échange... » A Oysonville, il était écrit sensiblement dans les mêmes termes. Du Plessis-Besançon prendra leur avis en tout[1].

Pour remettre sur un bon pied l'armée d'Allemagne, il faut un général qui s'impose par sa personnalité et un brillant passé : il faut de l'argent et des troupes[2].

Le général appelé à la succession militaire du maréchal de Guébriant se nomme Henri de la Tour d'Au-

disait que, chargé de mission auprès des hauts officiers weimariens Oehm, Taupadell et Rosen (Hem, Tubatel et Rose) afin de « préparer les voies », il s'était mis aussitôt « en état de partir et de se rendre à Colmar pour les prendre, comme on dit, au pied levé, dans une conjoncture où il fallait profiter de leur étonnemnt et de leur irrésolution. »

Aff. Etr., France. V. 406-37 et 51. *Relation du sieur du Plessis-Besançon, adressée au cardinal Mazarin.*

1. Bibl. Nat., ffr. V. 4199-19 : A. M. de Tracy : 4 décembre 1643. Bibl. Nat., ffr., V. 4199-17 V° : A M. d'Oysonville ; 4 décembre 1643. Bibl. Nat., ffr. V. 4168-241. V° : Le Roi à Tracy et à Oysonville : Paris 4 décembre 1643.

2. Chantilly. Arch. Condé. O. VII-215. Roque-Servière à Fillon, secrétaire de Mazarin ; Brisach, 4 décembre 1643.

vergne, vicomte de Turenne, un rude guerrier, universellement connu déjà, récemment créé maréchal de France [1]. Le 4 décembre, jour même où lui parvient la nouvelle de la mort de Guébriant, le Roi écrit à d'Erlach, à Rosen, à Wurtemberg, à Taupadell et à Schœnbeck : « Ayant jeté les yeux sur mon cousin le vicomte de Turenne, maréchal de France, j'ai trouvé en lui toutes les grandes qualités nécessaires pour soutenir dignement cette charge, et s'en acquitter à l'avantage de cette couronne et de mes alliés, tant par sa naissance que par la vertu et valeur qu'il a fait connaître en tous les commandements qui lui ont été confiés par le feu Roi, mon seigneur et père, et par moi-même aux batailles et autres actions et difficiles rencontres et entreprises de feu mon cousin le duc de Weimar, devant et en la prise de Brisach, dans lesquelles vous êtes fidèles témoins des actions de mon dit cousin, et savez ce qu'il peut mériter [2]... »

A la même date, le Roi prévient M. de la Thuilerie, à la Haye, et divers autres ambassadeurs et chefs d'armée que Turenne part rapidement avec des fonds qui lui permettront de faire face au plus pressé [3].

Dans une lettre aux plénipotentiaires français à Munster, le cardinal Mazarin s'exprimait ainsi : « La Reine, témoignant en cette occasion une fermeté et une constance qui est (*sic*) au-dessus de son sexe, s'est résolue de n'épargner ni argent, ni hommes pour soutenir les affaires d'Allemagne et la cause des confédérés » ; Turenne se rend à l'armée avec de bonnes troupes de cavalerie et d'infanterie, et « avec de l'argent en abondance » : il se fera de « promptes levées » en Alle-

1. Bibl. Nat., ffr V. 4169-162. « *Pouvoir de lieutenant général en l'armée d'Allemagne pour le maréchal de Turenne, du 3 décembre* 1643. *Paris.* »

2. Arch. hist., Guerre, V. 76-361 : Aff. Etr. Allemagne corresp. V. 23-105 : Bibl. Nat., ffr. V. 4168-240. V° et V. 4223-301. Paris, 4 décembre 1643.

3. Bibl. Nat., Clairambault, V. 390-3 : Le Roi à la Thuilerie : autres lettres semblables aux ambassadeurs : Paris, 4 décembre 1643. Arch. hist. Guerre, V. 76-358 : Le Roi à Tracy et à Oysonville ; Paris, 4 décembre 1643. Il leur recommande d'obéir à Turenne comme à lui-même.

magne, en France et ailleurs, « à quoy je vous responds que l'argent ne sera pas espargné ». Puis : « Je ne vous parle pas des qualités de M. de Turenne qui, outre la grandeur de sa naissance, par laquelle il tient aux plus considérables maisons d'Allemagne, outre le caractère de maréchal de France, dont la Reine l'a honoré depuis peu, et sa grande capacité au métier, a longtemps travaillé en Allemagne et avec ceux-là mêmes qu'il va commander ». On peut donc espérer, sous un tel chef, regagner les avantages perdus [1].

Turenne rejoint immédiatement l'armée, désirant la mettre au plus vite sur un bon pied, afin de se ménager toutes les chances de succès dès le début de la campagne future. Il veut aussi profiter des excellentes dispositions de la Cour en la circonstance et de l'impulsion que les derniers événements ont donné au patriotisme.

Généraux et colonels délibèrent au quartier général, lorsque parvient à M. de Tracy la nouvelle de l'arrivée du maréchal à Colmar. D'Erlach retourne aussitôt à Brisach pour organiser une brillante entrée ; Tracy et du Plessis-Besançon courent à Colmar, où les a devancés d'Oysonville, et mettent Turenne au fait de la situation de l'armée [2] ; le lendemain, 18 décembre, Taupadell, Rosen, le comte de Wittgenstein, le colonel de Russworms et nombre d'officiers vont présenter aussi leurs devoirs au nouveau chef — compliments de circonstance — l' « assurent de leur zèle et affection, et lui témoignent la joie qu'ils ont de servir le Roi sous ses commandements ». « Sa venue, écrira Saint-Aubin, a merveilleusement réjoui notre armée [3]. » Au bruit des acclamations, du canon et de la mousquetade — comme

1. *Lettres du card. Mazarin*, par A. Chéruel. Paris, 3 décembre 1643.

2. Turenne arrivait à Colmar le mercredi 16 décembre ; Oysonville l'y attendait. Le lendemain, mourait à Benfeld un homme très utile à la Couronne de Suède, le résident Mokel, qui fut, dit Saint-Aubin, « fort regretté d'un chacun pour ses belles qualités ». Il est permis de supposer cependant que les Français, auxquels il avait toujours montré de l'hostilité, le regrettèrent peu. (Bibl. Nat., Clairambault. V. 390-219. Saint-Aubin à Brienne ; Metz, 22 décembre 1643.)

3. Bibl. Nat., Clairambault. V. 390-219. Saint-Aubin à Brienne ; Metz, 22 décembre 1643.

jadis pour le duc Bernard — le vicomte de Turenne fait son entrée dans Brisach le 20 décembre[1].

Tracy n'était certes pas resté inactif avant l'arrivée du maréchal. Il s'était employé à raffermir les courages abattus, avait recueilli les officiers rentrant de prison, les soldats relâchés ou évadés, donnant aux uns et aux autres de l'argent, « avec fort belles promesses ». Aussi, après sa première conversation avec lui, à Colmar, Turenne avait écrit à Mazarin : « J'ai vu MM. de Tracy, d'Oysonville et de Roque-Servières, qui, dans ce désordre ont travaillé autant qu'ils ont pu à remettre les esprits, et bien qu'il faudra faire une dépense excessive, il n'y a rien à craindre, à mon avis, pour le débandement de la vieille armée. Il faut que Votre Éminence s'imagine qu'ayant perdu tout son bagage, et plus de la moitié à pied, elle tombe dans un pays où il n'y a point de quartiers d'hiver, et que, ne voulant point entrer plus avant, il est impossible qu'elle se maintienne qu'avec beaucoup d'argent[2]. »

Les troupes cantonnent alors de Bâle à Schlestadt, ayant leur quartier général à Ensisheim. Éprouvés par les fatigues et la rigueur de la saison, les ennemis opèrent leur séparation pour se mettre également en garnison. Mercy, couvert de gloire, ramène les Bavarois dans la Souabe et le Wurtemberg ; Hatzfeld, après avoir traversé Heilbronn, se dirige vers la Franconie[3]. Le duc Charles passe le Rhin à la hauteur de Spire, et reprend ses vieux emplacements à Worms, Spire, Landau, Germersheim et Didesheim. Lamboy descend le Rhin sur des bateaux pour s'établir dans l'archevêché de Cologne. Les Espagnols occupent solidement le Luxembourg[4].

1. Bibl. Nat. ffr. V. 4199-24... à M. de Tracy, 20 décembre 1643. *Gazelle* du 27 décembre 1643, n° 162. De Brisach, 20 décembre 1643.

2. Aff. Etr. Allem. corr. V. 23-116. Turenne à Mazarin : Colmar, 18 décembre 1643.

3. Son frère est évêque de Wurtzbourg.

4. Bibl. Nat., Clairambault. V. 390-219. Saint-Aubin à Brienne ; Metz, 22 décembre 1643. Bibl. Nat., Clairambault. V. 390-259. Le l'Isle à à Brienne ; Metz, 25 décembre 1643.

Dès sa prise de commandement, Turenne eut l'ennuyeuse et déli-

Ne connaissant pas encore les événements qui s'étaient déroulés dans la Forêt-Noire, le Roi écrivait au maréchal de Guébriant, le 26 novembre : « Mon cousin, bien que j'estime votre présence toujours avantageuse à mon service en mon armée d'Allemagne, néanmoins, étant bien aise de vous voir et de vous donner moyen de mettre ordre à vos affaires particulières après l'assiduité que vous avez rendue depuis plusieurs années dans ma dite armée, j'ai bien voulu vous faire cette lettre pour vous dire, par l'avis de la Reine régente, Madame ma mère, que je trouve bon que vous fassiez un voyage, par deçà, pourvu néanmoins que vous ne partiez point de l'armée qu'après l'avoir établie de sorte en ses quartiers d'hiver qu'elle y soit dans une entière sûreté en attendant votre retour, et après que vous aurez si bien pourvu à toutes les choses qui regardent le rétablissement des troupes, le maintien d'icelles et le bien et avantage de mes affaires par delà, que votre

cate mission d'étudier, et d'aplanir si possible, le différend qui durait depuis si longtemps déjà entre les barons d'Erlach et d'Oysonville. (Nous en avons parlé. Les rapports, de plus en plus tendus, étaient devenus odieux. D'Erlach, conscient de sa personnalité et du prestige que lui donnait sa charge de gouverneur, ne voyait en d'Oysonville qu'un agent placé auprès de lui pour le surveiller. Oysonville, doué de grandes qualités, était d'un caractère extrêmement indépendant, et n'avait pas la souplesse qu'il aurait fallu pour vivre d'accord avec d'Erlach, homme très droit, mais d'un caractère entier. Il existe, à ce sujet, toute une correspondance entre la Cour et d'Oysonville, d'Erlach, Tracy, Turenne. Bibl. Nat. ffr. V. 4199. Le Laboureur. *Mémoires hist. concernant le général d'Erlach*, et *aliàs*.) D'Erlach n'eut pas gain de cause avant 1645. Cette année-là, on envoya de la Cour deux inspecteurs à Brisach pour étudier l'état des choses et l'origine des séditions qui avaient éclaté dans la place. D'Oysonville fut disgracié, les rapports lui ayant été défavorables. On lui enleva la lieutenance de Brisach et son régiment. Il voulut rejeter les fautes sur d'Erlach, mais on ne l'écouta pas. Après son départ, le crédit du baron d'Erlach augmenta, et la Reine lui donna de grandes marques d'estime. D'Erlach espérait ne plus avoir de lieutenant de roi à Brisach, mais M. de Charlevoye remplaça d'Oysonville ; il essaya de faire des objections : on lui répondit qu'il était inutile de se plaindre d'une chose résolue. Alors il écrivit à Le Tellier que « sa conduite étant irréprochable, il n'était point fâché qu'on lui donnât une personne qui pût veiller à ses actions, qui seraient toujours si nettes et pures qu'elles auraient plus de sujet de rendre des témoignages de son zèle et de sa fidélité, que d'en donner des ombrages et de la défiance à la Cour. » (*Mém. hist. concernant le général d'Erlach*. Yverdon 1784).

absence n'y puisse aucunement préjudicier [1]... » Lui donner *moyen de mettre ordre à ses affaires particulières*, n'était qu'un prétexte. La régente, dit Le Laboureur, venait de le choisir pour présider à l'éducation du jeune Roi.

Depuis longtemps déjà toute décision à ce sujet restait en suspens. Guébriant, enfin préféré au maréchal de Bassompierre, son concurrent, allait devenir gouverneur de l'héritier du trône, lorsque mourut Louis XIII. La nomination fut ajournée, puis le choix se porta sur M. de Villeroi. Plus tard de nouveau l'on songea au maréchal de Guébriant, et, à ce propos, le père Robin, jésuite, lui rappelait, le 20 septembre 1643, que le feu Roi ne connaissait pas d'homme, dans son royaume, plus capable que lui de gouverner son fils, « nostre petit roy d'apresent, qui promet des merveilles... Quel contentement serait-ce, Monseigneur, et quelle satisfaction à toute notre compagnie de vous voir à cette charge [2]... ».

Le 30 novembre, jour où la lettre de Louis XIV allait être expédiée vers l'armée d'Allemagne, on apprenait à la Cour et la prise de Rottweil par les Français et la blessure du maréchal. En annonçant à Mme de Guébriant le nouveau succès de son mari, on avait soin de lui cacher son état, afin de la laisser, un instant du moins, toute à la joie, toute à l'espoir que cet heureux événement aplanirait les obstacles et faciliterait un prompt retour. Il fallut cependant, les premiers moments passés, lui dire toute la vérité. Chavigny et le marquis de Liancourt, amis particuliers du ménage, s'en chargèrent. Aussitôt la maréchale fit appeler, pour les envoyer à Rottweil, des chirurgiens réputés, auxquels le Roi donna l'ordre de se mettre immédiatement en route. C'étaient d'Alencé et Bertreau, chirurgien-major du régiment de Piémont, qui, dès le 1er décembre, coururent en poste, accompagnés de M. de Rotrou, secré-

1. Bibl. Nat., 500 Colbert. V. 109-120; Arch. hist. guerre. V. 76-253. Le Roi à Guébriant; Paris, 26 novembre 1643. Cité par Le Laboureur.
2. Bibl. Nat. 500 Colbert. V. 116-293, et Arch. Rotrou. J.-Bapt. Robin à Guébriant ; Paris, 20 septembre 1643.

taire du maréchal et commissaire des guerres. Ils étaient munis d'ordres royaux prescrivant aux gouverneurs d'avoir à leur fournir des escortes et des relais [1]. Ces ordres étaient adressés au marquis de la Ferté-Senneterre, maréchal de camp, gouverneur et lieutenant général en Lorraine et Barrois ; à M. du Hamel, à Saint-Dizier ; à M. de Lambert, maréchal de camp, gouverneur de Metz ; à tous ceux en un mot sur le territoire desquels on aurait à passer. Les voyageurs arrivèrent malheureusement trop tard. A Brisach, ils trouvèrent la dépouille mortelle du maréchal.

Mme de Guébriant devait les suivre de près ; mais, le 4 décembre, arrivait à Saint-Germain la fatale nouvelle de son veuvage. La régente crut opportun de lui faire part immédiatement de ce malheur, et voulut même aller la visiter. Les princes et la Cour entière se rendirent également chez la maréchale, qui s'enferma durant quelques jours au couvent des Filles de Sainte-Marie, sis à Paris même, afin d'éviter cette bruyante affluence, dont la compassion démonstrative et banale tranchait sur le recueillement et la solitude qu'impose la vraie douleur.

Chassé de Muhlheim, comme nous l'avons vu, poursuivi, le général de Rosen était arrivé à Rottweil après la mort du maréchal et avait aussitôt résolu de l'emmener à Brisach. En toute hâte, le marquis du Bec fit alors enterrer les entrailles de son beau-frère dans l'église des Jacobins de Rottweil, et préparer un carrosse ; le convoi se mit en route, spécialement escorté par le régiment d'infanterie de Guébriant, commandé par le sieur d'Anisy, et accompagné des officiers et domestiques du défunt. De Rottweil à Brisach, la traversée des montagnes ne fut pas aisée ; le carrosse se rompit ; on le brûla pour ne pas laisser aux ennemis un char ayant porté d'aussi précieux restes. A dos de mulet, le cercueil atteignit enfin Brisach. Par ordre du baron d'Erlach, tous les canons saluèrent l'entrée du convoi ;

1. Arch. Rotrou. 7 pièces distinctes (ordres et passeports) datées du 1er décembre 1643.

la garnison entière forma la haie, commandée par le gouverneur en personne. Il est intéressant de constater qu'alors, durant plusieurs jours, la célèbre forteresse eut l'honneur de garder simultanément en dépôt les corps des deux vaillants guerriers qui l'avaient ensemble conquise à la France, et qu'elle avait jadis triomphalement reçus : le duc Bernard de Saxe-Weimar y dormait toujours dans une chapelle ardente, et son frère d'armes faisait une première étape aux Capucins du vieux *Mons Brisiacus*.

Le corps fut embaumé, puis mis dans une bière d'étain, le bras coupé trouvant place sous la tête. Le cœur, soigneusement enlevé, sera donné aux Incurables de Paris, selon les intentions de la maréchale.

Tout est prêt ; la garnison entière se range en bataille. Le cercueil est posé sur un chariot drapé de noir, attelé de 6 chevaux. Au bruit du canon, il descend la pente roide de la forteresse, et passe la Kapfthor, la Bruckenthor, au fort Saint-Jacques, à la Tête de Pont. Que de souvenirs n'évoquent pas de tels noms ! Cinq années auparavant, dans ces rudes combats livrés pour conquérir pied à pied les défenses extérieures de la place, ces mêmes lieux n'ont-ils pas été les témoins des prouesses de Guébriant et de Weimar !

Au pied du rocher de Brisach, on a franchi le Rhin ; sur la rive opposée, l'on est en Alsace. Ici s'arrête la garnison qui, sous la conduite du général d'Erlach, a voulu jusque dans la plaine former une garde d'honneur. Elle exécute une salve, la dernière, la salve des adieux suprêmes, à laquelle répond toute l'artillerie de la forteresse. Le convoi s'éloigne et disparaît. Le marquis du Bec-Crespin, frère de la maréchale, l'aide de camp Charlevoye et M. de Rotrou dirigent la marche sur Paris [1]. L'escorte est formée par 30 Gardes, sous le

1. Parlant de Charlevoye : « C'est, écrit Roque-Servière, un homme extrêmement nécessaire dans cette armée et qui a parfaitement bien servi auprès de la personne de feu M. le maréchal. Il a reçu, pour témoignage de cela quatre mousquetades en Allemagne, dont la dernière à Rottweil. »

Chantilly. Arch. Condé. O VII-215. Roque-Servière à Filhon ; Brisach, 4 décembre 1643.

commandement de M. de Gauville, leur capitaine, par sept gentilshommes, des médecins, officiers, secrétaires, pages et laquais, suivis des équipages. Vient ensuite le fameux cheval de bataille, *der Rabe*, qui finira ses jours dans les écuries royales, conformément au vœu du maréchal défunt.

Deux cents cavaliers d'escorte, venus de Brisach, s'arrêtent à Ribeaupierre. Le marquis de la Ferté-Senneterre, gouverneur de Lorraine, reçoit le corps à la frontière du duché, et fournit une nouvelle garde [1]. A Nancy, le clergé se porte en avant, les troupes sont en armes ; l'artillerie tonne ; on célèbre un service solennel. Toul et chacune des villes que l'on traverse rendent de grands honneurs.

Le 24 décembre, le convoi s'arrête enfin chez les pères Lazaristes, hors la porte Saint-Denis. Vincent de Paul, qui en est le supérieur général, accepte de garder le cercueil en dépôt, et le fait mettre dans une chapelle ardente, superbement tendue de velours noir, croisé de lames d'argent et surhaussé de grands écussons aux armes de la famille Budes, où il restera jusqu'au jour des funérailles.

Ainsi rentrait dans sa patrie Jean-Baptiste Budes, comte de Guébriant. Quelques années auparavant, il en était sorti comme maréchal de camp ; on l'y ramenait mort et maréchal de France [2]. Les braves qu'il aimait mener au combat et dont il était l'âme, nos alliés pleins d'estime pour un homme d'un tel caractère et d'une si parfaite droiture, les ennemis, dont il se faisait redouter, étaient les seuls à l'avoir approché dans sa nouvelle dignité.

Au printemps 1644, la régente donna l'ordre au maître

1. Henri de Saint-Nectaire (Sénectère ou Senneterre), marquis de la Ferté ; lieutenant général en 1646 ; maréchal de France en 1651 ; duc et pair en 1665 ; mourut en 1681 couvert de blessures. « Il était gros et en plaisantait volontiers », dit le duc d'Aumale.

2. Il vécut, de 1637 à sa mort, sans avoir revu la France ni sa famille, sauf madame de Guébriant, qui, deux fois, se rendit auprès de lui — en 1639 et en 1643.

des cérémonies de France, le sieur de Sainctot, de préparer des funérailles aussi pompeuses que possible. On songea tout d'abord à une inhumation dans la basilique de Saint-Denis, où reposaient de nombreux rois : puis on choisit Notre-Dame de Paris, où se trouvaient également les restes de très hauts personnages : La reine Isabelle de Hainaut, femme de Philippe-Auguste : le cœur de Louise de Savoie, régente de France, mère de François Ier : quelques enfants de France : Geoffroy, duc de Bretagne, comte d'Anjou, fils de Henri II, roi d'Angleterre. Sainctot alla donc avertir le chapitre de Notre-Dame que le Roi voulait faire enterrer le maréchal dans la cathédrale. Les chanoines montrèrent fort peu d'empressement à exécuter cet ordre et dirent qu'ils enverraient une députation à la Reine pour lui représenter que jusqu'alors on n'avait jamais inhumé personne dans l'église métropolitaine, que le fait serait sans exemple, et qu'ils en appréhendaient les conséquences. Sainctot répondit qu'il ne craignait aucune conséquence fâcheuse ; on accorde cette faveur posthume à des chanoines ; on l'a fait pour le cardinal du Bec, appartenant à la famille de Mme de Guébriant ; on l'a fait également pour certains membres des familles des Ursins et de Gondi, parce qu'ils étaient parents d'évêques. En se retirant, le maître des cérémonies conseilla au chapitre de ne pas mécontenter la régente en allant contre sa volonté expresse. Les chanoines cependant se rendirent chez la Reine pour lui faire des remontrances ; mais la souveraine ne leur cacha pas qu'elle trouvait fort étrange un pareil retard dans l'exécution de ses ordres.

Le Roi, pour la seconde fois, écrivit au clergé récalcitrant :

« De par le Roy,

« Chers et bien amez, encore que notre lettre du XVIII de ce mois soit très expresse pour vous faire scavoir la résolution que nous avons prise de faire inhumer dans votre Église le corps de feu notre cousin le mareschal de Guébrian, avec l'appareil et la pompe d'un service le plus magnifique qui se soit jamais fait,

et que la Reyne Régente, notre très honorée Dame et mère, vous l'aye confirmé de sa propre bouche, nous avons bien voulu vous dire encores par cette seconde lettre que désirant que cette action s'accomplisse avec toute sorte d'honneur, nous voulons que vous ayez à y assister en personne, soit à la réception du corps, soit à la célébration du service : voulant qu'en toutes choses il ne soit rien obmis dont la mémoire d'une personne si digne de notre estime et de notre affection puisse être honorée ; et d'autant que nous avons donné charge au sieur Saintot, maitre de nos cérémonies, de vous advertir non seulement du jour auquel cette cérémonie se debvra faire, mais encore plus particulièrement de ce qui peut être requis pour l'exécution de notre volonté en ce subject, nous ne vous ferons la presente plus longue ; Sy n'y faites fautes : car tel est notre plaisir. »

Donné à Paris, le 25e jour de mai 1644 [1]. »

N'osant aller plus avant dans un conflit avec l'autorité royale, les chanoines se réunirent le 3 juin et décidèrent que, vu l'ordre du Roi, ils recevraient le corps du maréchal de Guébriant, et le feraient inhumer dans la chapelle Sainte-Eustache.

« *Pro inhumatione autem*, dit le procès-verbal de leur délibération, *concessa est capella S. Eustachi, quæ prima est ad dextram intrando in Ecclesiam per portam Rubeam, a parte sinistra, alarum chori Ecclesiæ, et id pro dicta inhumatione tantum, non autem pro familia et successoribus dicti defuncti Domini de Guebryant* [2]. »

Les obsèques devant avoir lieu le 9 juin, le marquis du Bec se fit remettre, le 7, à 3 heures de l'après-midi, le cœur du maréchal par Vincent de Paul, auquel il avait été confié le 24 décembre précédent. Puis, dans un carrosse à 6 chevaux et accompagné par 4 ecclésiastiques, il alla le déposer à l'hôpital des Incurables, selon les instructions de la comtesse de Guébriant [3].

1. « A nos chers et bien amés les Doyen, Chanoines et Chapitre de l'Eglise cathédrale de Paris. » Aff. Etr., France V. 849-269.

2. Aff. Etr., France. V. 849-269 V° *Délibération du 3 juin* 1644.

3. Arch. Nat., carton K 117 n° 10².

« Nous marquis du Beq, certifions que ce jourd'hui septième juin

Le même jour, vers les 9 heures du soir, Sainctot reçut du père Vincent de Paul le corps du maréchal [1]. On mit le cercueil, recouvert d'un poêle de velours noir croisé de toile d'argent et chargé de 6 écussons aux armes du défunt, sur un char attelé de 6 chevaux « houssez et caparaçonnez de velours noir croisé de satin blanc avec des écussons en broderie or et argent ». Le cortège se forma : En avant, les archers de la connétablie à cheval avec leurs hoquetons, les officiers en tête. Autour du char, tous les prêtres de la Mission avec des cierges, et 50 domestiques en grand deuil tenant des flambeaux. Derrière le cercueil et à cheval, Sainctot ; 2 aumôniers, puis, 50 gentilshommes ; trente carrosses remplis de parents ou amis du maréchal. Dans cet ordre, on alla jusqu'à Notre-Dame. Sur le parvis, les cavaliers formèrent la haie. Là, attendaient le coadjuteur de l'archevêque et le clergé. Le corps fut remis par M. de Sainctot aux chanoines, suivant les ordres du Roi, puis transporté par les huissiers de la cathédrale dans une chapelle ardente dressée dans le chœur et « de forme accoustumée aux funérailles des souverains, garnie de neuf clochers ou pyramides chargées de plus de douze cens luminaires », dira la *Gazette* [2].

Après le chant du *de profundis*, la dépouille mortelle du vainqueur de Kempen reposa momentanément dans le calme, sous la garde de prêtres se relevant de deux en deux heures.

Le 8 juin, à 8 heures du matin, M. de Sainctot, maître

M. Vincent, Supérieur Général de la Congrégation des Prêtres de la Mission, nous a rendu le cœur de feu M. le maréchal de Guébriant, lequel nous lui avions baillé en dépôt avec le corps le vingt quatrième décembre dernier passé. En foi de quoi, nous lui avons signé le présent certificat à Saint-Lazare-lès-Paris, le dit jour septième juin 1644. Claude du Bec. »

1. Arch. Nat., carton K 117. n° 10[1].

« Nous soussigné, Maître des cérémonies de France, certifions avoir reçu le corps de feu M. le maréchal de Guébriant, de la main de M. Vincent, Supérieur Général de la Congrégation des Prêtres de la Mission, pour être celui corps transporté en l'église de Paris, suivant l'ordre à nous donné par le Roi et la Reine régente, sa mère, ce jourd'hui septième juin 1644. — de Sainctot »

2. *Gazette extraor.* du 15 juin 1644, n° 65. *Relation.*

des cérémonies, porteur de lettres de cachet, se rend à la Sainte-Chapelle, où l'attendent le sieur Breton, « Roy d'armes », les hérauts des titres de Bourgogne, de Poitou, de Dauphiné, de Valois, d'Orléans, d'Artois, et 23 crieurs, pour aller convier au service funèbre du lendemain le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides et le Corps de Ville. Le cortège se met en route : les 6 hérauts, le roi d'armes seul, tous vêtus de cottes d'armes et ayant en main un caducée sous un voile de crêpe ; le maître des cérémonies, l'épée au côté, tenant son bâton de commandement, en robe de deuil, dont la traîne, de 3 aunes de long, est portée par un des siens ; à ses côtés, Henri et Charles Budes, neveux du maréchal, du Bec, son beau-frère, des parents et des amis ; les 23 crieurs, en noir, ayant écusson par devant, écusson par derrière, et clochette en main.

On pénètre ainsi dans « la Grand Chambre » du Parlement. Les hérauts ayant salué la Cour, Sainctot fait les révérences d'usage, s'assied entre deux conseillers, et remet la lettre royale, qu'on lit à haute voix.

« De par le Roi, disait-elle,

« Très chers et bien aimés, les signalés et importants services que feu notre cousin le maréchal de Guébriant a rendu à cet état durant tout le temps qu'il a été employé en Allemagne au commandement de nos armées se sont trouvés si dignes de notre estime que si nos desseins n'avaient été prévenus par sa mort, nous lui en aurions fait recevoir toutes les réçompenses d'honneurs et de bienfaits que nous savions lui être si bien dus. Mais puisque ce moyen de reconnaissance en sa personne nous a été ôté, nous ne voulons pas que sa mémoire soit frustrée de celle que nous pouvons lui faire rendre par tous les témoignages les plus honorables qui nous seront possibles, tant du mérite de ses belles actions que de la satisfaction que nous en avons eue, et pour ce, de l'avis de la Reine régente, notre très honorée Dame et mère, nous avons ordonné que son corps soit apporté ici pour être inhumé dans l'église de Notre-Dame, sous un tombeau magnifique, lequel

nous lui ferons dresser; et désirant que ses obsèques soient honorées d'un service solennel qui sera célebré jeudi prochain en la dite église, nous voulons et vous mandons que vous ayez à y assister ainsi que vous avez accoutumé aux autres cérémonies, desirant qu'en celle-ci il n'y soit rien omis qui puisse servir à faire paraître l'affection et l'estime que nous croyons être obligés d'avoir pour une personne qui a si bien mérité de nous et de tout le royaume[1]... »

Cette lecture terminée, un des crieurs fait la proclamation exigée par le cérémonial : « Nobles et dévotes personnes, priez Dieu pour l'âme de très haut, très puissant, très généreux, très illustre seigneur Jean-Baptiste Budes, en son vivant chevalier comte de Guébriant, maréchal de France et général des armées du Roi en Allemagne, qui fut blessé au camp devant Rottweil. Laquelle ville étant prise, il décéda le 24 du mois de novembre dernier, pour l'âme duquel Sa Majesté fait faire service et prières en l'église de Paris où son corps repose : auquel lieu ce jourd'hui après midi seront dites vèpres et vigiles des morts, pour y être demain, à 10 heures du matin, célébré son service solennel et inhumé. Priez Dieu qu'il en ait l'âme[2]. »

On se rend ensuite, toujours avec le même apparat à la Chambre des Comptes, à la Cour des Aides et à l'Hôtel de Ville. La journée se passe en offices dans l'église cathédrale[3].

Le 8 juin, les chanoines de Notre-Dame dressaient en latin le procès-verbal d'une délibération ainsi libellé : « Il est décidé aujourd'hui, conformément à l'ordre royal, de chanter les vêpres des morts après les vêpres

1. Arch. Nat., carton K 1000, liasse 3[1], et K 1000 liasse 6.

2. *Gazette* du 15 juin, n° 65. *Relation*.

3. Texte de l'invitation personnelle, envoyée le 8 juin aux présidents et conseillers : « Plaise vous trouver, demain neuf heures du matin, à cheval et en housse à l'Hôtel de cette Ville pour nous accompagner au service que le Roi fait faire en l'église Notre-Dame pour l'âme de feu M. le maréchal de Guébriant ; Vous priant n'y vouloir faillir. » Arch. Nat., carton K 1000 n° 3[2].

du chœur, sans vigiles, pour le repos de l'âme du défunt seigneur comte de Guébriant, maréchal de France ; demain une messe solennelle sera célébrée par l'illustrissime seigneur coadjuteur ; les seigneurs Rivière et de Gamaches sont priés, le premier, d'y réciter l'évangile, et, le second, l'épître[1]. »

Dès quatre heures du matin, le jeudi 9, 50 Suisses des Gardes du Corps du Roi, chargés d'assurer l'ordre, sont aux portes de la cathédrale. L'intérieur de l'édifice sacré offre un coup d'œil grandiose, avec ce velours noir à franges d'argent rehaussé d'écussons qui tapisse le chœur, la grande nef, les piliers ; avec ces 1.200 cierges étagés sur neuf pyramides colossales ; avec ce catafalque, recouvert du drap mortuaire en toile d'or qui servit l'année précédente à la cérémonie de quarantaine du feu Roi, et que dominent, sous un crêpe, la couronne comtale et les bâtons de maréchal ; avec ces 200 autres cierges également munis d'écussons et qui brûlent autour de l'autel tendu d'étoffe noire à crépines d'argent.

Il est 10 heures du matin : l'assistance commence à pénétrer sous les voûtes de Notre-Dame. Ce sont d'abord les représentants des Puissances que le comte de Brulon, introducteur des ambassadeurs, a reçu l'ordre d'inviter au nom du Roi, le Parlement, les Cours... ; M. de Sainctot, dans le plein exercice de ses fonctions, et ses aides conduisent aux places marquées. A droite de l'autel, voici le cardinal Mazarin, revêtu de la chape cardinalice violette à fourrure d'hermine, et ayant un drap de pied en velours violet. Derrière lui se tiennent les archevêques, les évêques et le clergé. En face, à gauche, ce sont les ambassadeurs, les dignitaires et personnages marquants, les officiers des Gardes, force noblesse. Plus bas et toujours dans le chœur, le Parlement et des chanoines, à droite ; la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, Messieurs de la Ville et de l'Université et des chanoines, à gauche. Plus bas encore, en tête du catafalque, M. de Sainctot et ses aides : tout autour, les

1. Aff. Étr., France. V. 849-269.

parents et les domestiques du défunt ; en retrait « dans le balustre, » le roi d'armes et ses hérauts. Dans la nef, à droite, 100 pauvres avec des torches : en face d'eux, les 23 crieurs qui, de temps à autre, agitent leurs sonnettes.

Le coadjuteur, Jean-François-Paul de Gondi, célèbre une messe en musique[1]. Après l'évangile, un des hérauts va chercher l'évêque d'Uzès qui prononce l'oraison funèbre et vante, comme de juste, les hautes qualités du mort[2]. La cérémonie se termine par un *De profundis*, exécuté par la maîtrise de la cathédrale et la musique royale.

Tout est fini ; l'église se vide ; le corps reste sous le catafalque jusqu'au soir à 9 heures. On le porte alors dans la chapelle qui lui est destinée, en présence de tout le clergé de Notre-Dame, des parents et amis du défunt et d'une affluence considérable de curieux[3].

La maréchale de Guébriant adopta le plan d'un mausolée digne de son mari. Cependant le voyage qu'elle fit en Pologne, sa mission à Brisach et d'autres préoccupations ne lui permirent pas de le faire exécuter aussi vite qu'elle l'aurait voulu. On y travaillait encore au moment de son décès en 1659[4].

Profanée sous la Révolution, la chapelle où l'on déposa le maréchal ne contient plus aujourd'hui la dépouille mortelle du vainqueur de Kempen, et n'a, pour toute décoration, qu'un double médaillon, œuvre moderne, aux effigies du comte et de la comtesse de Guébriant.

1. Futur cardinal de Retz (1613-1679), nommé, en 1643, coadjuteur de son oncle, Jean-François de Gondi.

2. Nicolas II de Grillé, évêque d'Uzès de 1633 à 1660.

3. *Gazette* du 11 juin 1644, n° 64 : *Relation. Gazette extraor.* du 15 juin 1644, n° 65 : *Relation. Hist. du maréchal de Guébriant,* par Jean Le Laboureur. Arch. Nat., carton K 117. N°s 11^1 et 11^2. Aff. Étr., France. V. 849. Arch. Rotrou V. IV : *Ordre pour le transport du corps. Ordre que le Roi veut être observé pour le service. Mémoire de ce que la maréchale demande au chapitre de la cathédrale de Paris. Difficultés de MM. les chanoines de N.-D. pour l'inhumation. Ordre de la Reine à M. de Sainclot, maître des cérémonies.*

4. Le Laboureur, dans son *Histoire du maréchal de Guébriant,* donne une reproduction du plan adopté.

Passants, lorsque vous foulerez les dalles de notre vieil édifice national qui, à travers les âges, fut le témoin de nos gloires et les évoque encore ; passants, si vous avez l'amour de la patrie, arrêtez-vous devant cette chapelle où dormit un grand homme. Elle est petite, simple, sans parure ; mais faut-il un somptueux monument funèbre au personnage modeste qui ne rechercha pas les grandeurs ! Le fait de son inhumation sous les voûtes sacrées de Notre-Dame marque assez l'honneur exceptionnel dont il fut jugé digne.

CHAPITRE XIV

LA MARÉCHALE DE GUÉBRIANT DURANT SON VEUVAGE

I. Démêlés de famille.
II. Ambassade en Pologne (1645 et 1646).
1re partie : *Marie de Gonzague et ses sœurs.*
2e partie : *Les ambassadeurs polonais. — Le voyage. — En Pologne. — Le retour de Mme de Guébriant.*
III. L'affaire de Brisach (1651 à 1653).

I

DÉMÊLÉS DE FAMILLE.

Les neveux et nièces que le maréchal mourant avait recommandés aux bons soins de sa femme, — enfants de son frère Yves Budes, baron de Sacey, mort en 1631, — étaient au nombre de quatre : deux fils et deux filles. Le père Robin, de la compagnie de Jésus, avait la direction des garçons ; Mme de Guébriant s'occupa donc spécialement de ses nièces, Anne (Mlle de Guébriant), et Renée (Mlle de Sacey).

L'administration des biens de ces mineurs lui donna de très grands ennuis, qu'elle accepta en souvenir de celui dont elle portait le nom, restant de ce fait toujours en rapport avec les hommes de loi, conseillée, aidée par Pierre de Rotrou, Le Laboureur et par quelques autres, fidèles à la mémoire du maréchal. Elle était soutenue aussi dans ses embarras constants par son frère, René du Bec, marquis de Vardes, qui, nous



La Maréchale de Guébriant

(Bibl. Nat. Cab. des Estampes).

l'avons déjà vu, était rentré en grâce à la mort de Richelieu, comme il advint au duc d'Épernon et à bien des victimes du grand cardinal[1].

La comtesse de Guébriant ressentit la perte de son mari avec une « extrême violence ». « Tous les jours, dira l'enthousiaste et trop partial historien du maréchal, tous les jours, son mari ressuscitoit à sa mémoire pour mourir en son cœur, qui en faisoit un nouveau deuil... ; tous les jours elle lui immoloit quelqu'une de ses passions... ; la Cour même étoit morte pour elle... » Mme de Guébriant semble bien ne jamais avoir quitté son deuil, à en juger par les gravures qui la représentent, après plus de huit ans de veuvage, en costume noir, avec pointe et mante, une croix sur la poitrine, la montre pendant à la ceinture. Cependant, tout en vivant dans une certaine retraite, elle ne rompit pas complètement avec ses habitudes, resta fort sociable et en rapport constant avec la Cour, contrairement à ce que dit Jean Le Laboureur.

Entre les deux époux il y avait admiration réciproque, estime, confiance — autant de liens solides. — L'un cependant était modeste, ennemi des honneurs et des intrigues, essentiellement désintéressé, ayant une certaine répugnance à se mettre en avant et à demander pour lui, très attaché à sa religion. L'autre — la maréchale — était une figure étrange, complexe, presque impossible à définir. Sans trop de religion, sans scrupules, extrêmement décidée, indépendante, ambitieuse, intrigante au dernier point, tenace dans ses idées, fort habile, observatrice, elle savait découvrir et employer les gens dont elle avait besoin, ne recherchait guère que ceux pouvant lui être utiles ou agréables, et n'accordait sa confiance qu'à peu de gens.

Elle savait employer tous les moyens pour arriver à ses fins ; on trouvait en elle une bizarre association de

1. Bernard de la Valette, duc d'Épernon, deuxième et seul fils vivant du fameux duc d'Épernon. Voir : *Épis. de la guerre de Trente ans : Le cardinal de la Valette.*

franchise et de duplicité. Compatissante, elle aimait à soulager la misère ; combien de gentilshommes, porteurs même de noms illustres, firent appel à sa bourse et frappèrent à la porte de l'hôtel de Guébriant, rue de Seine ! Elle voulait, pour flatter tout d'abord sa vanité personnelle, un mari dans une haute situation. Son choix n'était-il pas tombé sur Guébriant parmi bien d'autres, parce qu'elle avait découvert en lui assez d'étoffe pour faire grand ? Elle eut la situation rêvée, comme maréchale de France ; elle sut tenir honorablement son rang avec une modeste fortune, et — qualité bien rare en tous les temps — ne rechercha pas la richesse.

Un mélange accentué de qualités et de défauts en faisait une personnalité typique. Gardons-nous de suivre ceux qui, mus par une admiration sans bornes, comme Le Laboureur, ne lui accordent que des vertus et ne savent assez l'exalter.

Toujours à proximité de la Cour afin d'avoir, de première main, les nouvelles de l'armée, cette femme de caractère voyait le Roi, la régente, les ministres, employait des personnages secondaires et serviables ayant pied dans telle ou telle administration, et souvent d'une précieuse influence occulte. C'est ainsi qu'elle empêchait d'oublier un absent qui n'était pour ainsi dire connu des gens au pouvoir que par sa correspondance et ses victoires. C'est ainsi, tantôt ouvertement et tantôt sans bruit, qu'elle travaillait sans relâche pour l'armée de Guébriant, auquel il fallait procurer tous ses moyens d'action — moyens se réduisant à deux : les effectifs et l'argent.

Les qualités du caractère et de l'esprit ne s'improvisent pas, mais elles se développent avec l'effort ininterrompu d'une volonté tendant au même but. Avec la pratique, ces qualités atteignirent, chez Mme de Guébriant, un degré fort peu commun ; aussi, dans la suite, fut-elle choisie pour remplir deux missions diplomatiques importantes.

Après la mort du maréchal, de nombreuses difficultés s'élevèrent à propos de son modeste héritage. Par contrat de mariage, les époux s'étaient fait donation des ac-

quêts et conquêts au profit du survivant ; mais les proches parents du défunt, MM. du Plessis-au-Noir et de Blanchelande, ses propres oncles, Claude Budes, seigneur du Rufflay, prieur de Saint-James, son cousin, s'élevèrent alors contre les prétentions légitimes de la maréchale. Ils prétextèrent, qu'en fait de donation, la coutume de Paris différait de celles du comté de Périgord et de la vicomté de Limoges, dont M. de Guébriant était gouverneur, et de celle du duché de Bretagne, son pays d'origine, où de pareilles dispositions étaient interdites. Ils contestèrent même la participation de la veuve à 100.000 livres données au maréchal par le Roi, et au produit de la rançon des généraux de Lamboy, de Mercy et de Lodron accordée au maréchal et recouvrée à grand'peine par Mme de Guébriant elle-même — vilains procédés à l'adresse d'une femme que l'on supposait sans moyens de défense ! Elle possédait, au contraire, avec le bon droit, l'énergie nécessaire pour cette lutte. Il lui fallut se pourvoir contre les prétentions des parents proches de son mari et les traiter en opiniâtres adversaires. Et cependant la maréchale ne s'était-elle pas donné la tâche de veiller aussi aux intérêts des neveux et nièces qui lui avaient été recommandés, mais dont elle n'avait pas la charge, et de faire face, le cercueil du comte de Guébriant à peine fermé, à des obligations pressantes, dont le paiement s'imposait à bref délai [1] ? La procédure durait encore en 1645, lorsqu'elle fut envoyée comme ambassadrice en Pologne.

Frères et sœurs du comte de Guébriant étaient alors décédés. De la branche du Hirel, il ne restait — outre

1. Par exemple : La conduite du corps du maréchal, 12.926 livres ; à M. de Charlevoye, pour paiement de dettes contractées en Allemagne, 5.690 livres ; gages restés dus aux domestiques du maréchal, à sa mort, 21.660 livres ; dépenses faites depuis le décès, 5.945 livres ; deuil fourni aux officiers de la maison et aux domestiques du maréchal, 3.340 livres ; à des créanciers de Paris, 21.814 livres (Arch. du comte de Guébriant). On essaya de payer ces dettes criardes avec les produits de la vente de l'équipage du maréchal. Une partie de cet équipage, vendue en Allemagne, rapporta 1.540 livres ; une autre, vendue en France, rapporta 10.788 livres. (Arch. du comte de Guébriant.)

les quatre neveux et nièces déjà cités — que M. du Plessis-au-Noir et ses enfants en religion, que M. de Blanchelande et sa fille, Sainte Budes, marquise de Courvaudon. Femme intelligente et spirituelle, assez friande d'anecdotes scabreuses, Sainte Budes, après avoir fait casser sa première union avec Claude du Chastel, marquis de Mesle, sous prétexte d'impuissance de mari, avait épousé Charles d'Anzeray, marquis de Courvaudon, conseiller au Parlement de Rouen, dont elle n'eut pas d'enfants. A la mort de Courvaudon et âgée de 80 ans, elle contracta un troisième mariage avec le marquis de la Sestière. Peu après, déclarée folle, on la pourvut d'un curateur. Habitant à Rouen, elle s'était occupée longtemps des enfants du baron de Sacey, car le maréchal, toujours en campagne, ne pouvait exercer que de loin une autorité quelconque sur les orphelins laissés par son frère. La maréchale, du vivant de son mari, s'était également attachée à ses deux nièces, Anne et Renée, mais à différents degrés. Pour Anne (Mlle de Guébriant), l'aînée, dont nous parlerons plus tard, beaucoup plus sympathique que sa sœur, elle avait une grande prédilection.

Renée (Mlle de Sacey), s'il faut en croire les sources que nous consultons[1], était une femme extravagante et d'un caractère difficile ; toujours à court d'argent, elle en cherchait partout, en dépensait trop, était sans cesse engagée dans des procès ; elle se ruina et en ruina d'autres autour d'elle. Moins attirée par la maréchale que sa sœur aînée, elle vivait presque toujours chez la marquise de Courvaudon, à qui manquaient les moyens de diriger une nature aussi récalcitrante à toute impulsion. Sans être belle, Renée avait grand air et se montrait hautaine. Elle eut des aventures ; les intrigues matrimoniales dans lesquelles elle se jeta méritent d'être racontées.

Très peu surveillée, une jeune personne indépendante et ardente à ce point devait se laisser courtiser. Un parent de son oncle, l'abbé de Courvaudon, titu-

1. Archives Guébriant.

laire d'un bénéfice ecclésiastique, et qui, de ce fait, ne pouvait contracter mariage, fut cependant le héros d'un petit roman. Les choses semblent avoir été fort loin : Courvaudon demanda-t-il une dispense à l'archevêque de Rouen et épousa-t-il Renée Budes en secret, ou bien la maréchale intervint-elle à temps pour empêcher cette union ? Cette dernière hypothèse est probable, car, ayant obtenu une lettre de cachet, elle fit saisir et mener sa nièce à Paris. Mme de Guébriant s'occupa dès lors de la marier à son neveu, le comte de Moret, qui était un brillant parti ; mais Mlle de Sacey refusa, craignant de tomber ainsi sous la coupe de sa tante ; c'eût été cependant le moyen de satisfaire ses goûts et son caractère ambitieux. Elle préféra vivre entourée de personnes d'un rang moindre que le sien, trouvant un certain plaisir à exercer une supériorité sur elles. Un jour cependant, Sébastien de Rosmadec, marquis de Molac, d'une des meilleures familles de Bretagne, s'étant présenté, le mariage fut promptement décidé.

Rosmadec devint le tuteur de son beau-frère, Charles de Sacey, atteint d'aliénation mentale, se chargea d'administrer ses biens et s'en tira fort mal. En 1678, la marquise de Rosmadec recueillait la succession de ce frère : Sacey, le Plessis-Budes, le Hirel, le Guébriant et diverses autres terres. Gouverneur de Nantes et lieutenant général du Roi en Bretagne, Rosmadec vivait habituellement à Nantes avec sa femme ; on y voit encore le bel hôtel qu'ils y firent construire. Ils eurent deux fils et plusieurs filles, et, s'il faut en croire un mémoire du temps, celles-ci ne jouirent pas chez leurs parents d'une existence parfaitement heureuse. Toutes furent jetées au couvent. Quatre d'entre elles acceptèrent, bien à contre cœur, une condition qui leur était impitoyablement imposée ; l'une même, devenue supérieure de sa communauté, la gouverna très sagement. Une cinquième sœur, moins facile que les autres, « furieuse d'être enfermée pour toute sa vie », pensa que, le feu détruisant le monastère, on renverrait les religieuses jusqu'à sa reconstruction. Aussi, deux ou

trois fois essaya-t-elle de le réduire en cendres. « L'âge, ajoute le mémoire, corrigea un peu cette humeur désespérée [1]. »

En 1695, la marquise de Rosmadec, âgée de 67 ans, usée avant l'âge par une vie troublée, était très malade. L'apothicaire qui la soignait lui donna, par erreur, une si forte dose d'opium qu'il la tua. Le mémoire que nous utilisons ajoute : « Ainsi finit dame Renée Budes, née avec beaucoup de biens et de qualités, qui a trouvé le moyen de ruiner sa maison et celle de son mari. » Des deux fils qu'elle laissait, l'un mourut quelques semaines plus tard, l'autre lui survécut cinq ans.

Vers le milieu du dix-septième siècle, la famille du maréchal risquait de s'éteindre. La branche du Hirel allait finir avec la marquise de Rosmadec ; celle de Blanchelande, avec le prieur de Saint-James et la marquise de Courvaudon ; celle du Tertre-Jouan, dans la personne d'Anne-Marie Budes, lorsqu'après un veuvage prolongé, le seigneur de Blanchelande résolut de contracter, en 1653, avec Françoise de Rosmar, un second mariage, qui perpétua une lignée déjà longue de guerriers pleins d'honneur et de race.

Permettons-nous une digression pour conter la singulière histoire d'Anne-Marie Budes du Tertre-Jouan, que nous venons de citer. Bien que très pieuse, elle n'était pas hostile à l'idée de mariage. Comme elle jouissait d'une belle fortune, on l'appelait « la grande héritière de Bretagne ». Douée d'une intelligence vive, d'un charme extrême en sa personne et dans sa conversation, « extraordinairement bien faite », raconte-t-on, elle attira de nombreux prétendants. Mais alors que d'étrangetés ! Un jour, au moment d'une première entrevue matrimoniale avec un seigneur ayant charge à la Cour, une affreuse tumeur, de la grosseur d'un œuf, surgissant à l'œil, la défigure tout à coup, au point que le jeune homme s'éclipse. Une autre fois, aux eaux de Forges, un gentilhomme la distingue. Elle veut lui

1. Archives Guébriant.

laisser entendre que le parti lui convient et lui adresse involontairement des paroles si désobligeantes qu'il se retire mécontent. Anne-Marie, prise de désespoir, trouvant elle-même le fait incompréhensible, obtient de lui une autre entrevue, bien décidée à accorder sa main ; une seconde fois elle lui parle malhonnêtement. Dans son entourage, on s'étonne cependant qu'elle ne contracte pas mariage. Ses oncles accusent même Mme du Tertre-Jouan, sa mère, de négligence ou de mauvaise volonté, et cherchent pour elle une alliance convenable. Avec empressement, Anne-Marie accepte une idée qui lui sourit ; l'affaire marche à souhait : on se voit, on se plait. Une dernière entrevue a lieu dans le parloir d'un couvent. Aussitôt que son fiancé apparait, Anne-Marie pousse un cri de douleur, porte la main à sa poitrine, devient blême et tombe. « C'est fini, dit-elle, j'ai reçu un coup mortel ! » Elle explique alors avoir vu un ange s'élancer du ciel et lui percer le cœur. Elle annonce qu'elle va mourir ; les médecins ne savent que diagnostiquer. Au bout de trois jours, elle meurt en effet après avoir jeté, de concert avec sa mère, les bases d'une fondation sous la dénomination des Dames-Budes. C'était en 1674. Cet ordre existe encore à Rennes, et le tombeau d'Anne-Marie y est vénéré tout particulièrement[1].

Relatons maintenant les principaux incidents de la célèbre mission diplomatique qu'eût à remplir la maréchale de Guébriant en 1645, lorsqu'elle conduisit à Varsovie la princesse Marie de Gonzague, appelée au trône de Pologne.

Nous la verrons, quelques années plus tard, chargée, grâce à son extrême savoir-faire, d'une autre mission non moins délicate à Brisach.

1. Arch. du comte de Guébriant.

II

AMBASSADE EN POLOGNE (1645 et 1646)

1re Partie.

La princesse Marie de Gonzague et ses sœurs.

A peine veuf de l'archiduchesse Cécile-Renée d'Autriche, fille de l'empereur Ferdinand II, morte en 1644, le roi de Pologne, Wladislas IV, songeait à contracter un nouveau mariage. La Pologne, alors nation guerrière et puissante, jouissait du privilège de faire pencher la balance soit du côté de la Suède, soit du côté de l'Empire, suivant qu'elle apporterait à l'une ou à l'autre le concours de ses armes. Mazarin qui s'efforçait, au milieu des embarras politiques de l'Europe, de nous créer des relations solides avec les diverses puissances, même lointaines, eut l'idée, pour faire sortir les Polonais de la neutralité, de marier une Française, capable de resserrer les liens des deux nations, à Wladislas, prince valeureux, âgé de 49 ans, mais atteint d'infirmités qui le vieillissaient prématurément. On essaya donc d'amener ce monarque, « par une diplomatie savante », à chercher femme en France ; l'idée lui sourit ; bientôt même, au commencement de 1645, il déclarait ne vouloir se marier « que de la main de la reine très chrétienne ».

Certaines Cours étrangères, en apprenant les dispositions matrimoniales du roi, firent des tentatives pour diriger ses vues de leur côté. Les influences autrichiennes faillirent un moment prévaloir : la Couronne de Vienne offrait différentes princesses allemandes. La reine Christine de Suède fut également mise sur les rangs, mais le projet n'eut pas de suite. Anne d'Autriche et Mazarin cherchèrent donc activement la personne de haute marque qui serait apte, par son âge,

par sa naissance et ses capacités intellectuelles, à partager le trône de Pologne. Mlle de Montpensier, cousine du Roi, trop jeune, et Mlle de Longueville, fille du premier lit d'Henri II d'Orléans, duc de Longueville, furent vite écartées : Mlle d'Épernon parut « trop dédaigneuse » et Mlle de Guise « trop sage ». Louise-Marie de Gonzague (Mlle de Nevers), de grande naissance, fille de Charles Ier, duc de Nevers et de Mantoue, mort en 1637, élevée en France, sembla réunir toutes les conditions voulues.

Le sieur de Brégy de Flecelles, « jeune et fringant », âgé d'environ 30 ans, conseiller du Roi, nommé ambassadeur extraordinaire en Pologne pour mener l'affaire, s'en tira fort habilement. Un charmant portrait de la princesse et les dehors séduisants sous lesquels Brégy la présenta impressionnèrent Wladislas qui bientôt, quoique « malade, usé », s'enflamma pour elle ; Jean-Casimir, son frère, alors dans les ordres, se montrait favorable au parti. Dans cette alliance, le roi Wladislas trouvait, outre les avantages physiques de la princesse, une honorable union n'imposant, croyait-il, aucune obligation d'alliance politique. Mazarin espérait bien, au contraire, faire pénétrer ainsi l'influence française en Pologne, et loger « une flèche dans le flanc de l'Autriche », suivant l'expression de M. le duc d'Aumale. Ce serait également le plus simple moyen de fermer l'hôtel de Nevers, vu par la Cour d'un mauvais œil. Le cardinal poussa donc de toute son énergie vers une conclusion.

Le roi Wladislas envoya par mer le comte Gérard Denhof, palatin de Poméranie, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour ratifier le mariage, et, après dix-huit mois de négociations, le contrat fut enfin signé à Fontainebleau, le 26 septembre 1645. La dot de la princesse Marie sera de 700.000 écus [1].

1. Bibl. Nat., ffr. V. 4330-137. *Contrat de mariage entre Wladislas, roi de Pologne, et Louise-Marie de Gonzague-Clèves. Fontainebleau, 26 septembre* 1645.

De Catherine de Lorraine, fille de Charles, duc de Mayenne, Charles Ier de Gonzague de Clèves, duc de Nevers puis de Mantoue, avait eu trois fils qui étaient morts avant lui, et trois filles, Louise-Marie, Anne et Bénédicte [1]. Les princesses Marie et Anne (Mlle de Nevers et Mlle de Rethelois) étaient, de cœur et d'habitudes, essentiellement françaises. La mort de leur père les avaient fixées définitivement en France; Marie était même gouvernante et lieutenant général du Nivernais [2]. Elles habitaient cet hôtel de Nevers, centre d'une petite Cour très élégante, où l'on voyait affluer l'élite des gentilshommes, des artistes et des littérateurs, d'allures fort indépendantes, tous empressés à rendre leurs hommages à deux charmantes personnes qui semblaient vouloir donner le ton dans la capitale, et dont les aventures galantes n'étaient pas sans faire un peu trop de bruit [3]. L'hôtel de Nevers donnait ombrage au Palais-Royal.

Marie de Gonzague avait un fort joli visage encadré de cheveux noirs bouclés, un corps irréprochable, un cou d'une extrême élégance. Elle était la grâce même dans l'épanouissement de la jeunesse. Cet ensemble, accompagnant une remarquable intelligence et une exceptionnelle finesse, la rendait une créature accomplie, d'un « rare mérite » et d'une « éclatante beauté, avantage toujours trompeur »..., « pleine alors de l'esprit du monde », selon les expressions de Bossuet [4]. Son père lui accordait une prédilection marquée.

Les princesses Anne et Bénédicte avaient été mises

1. François de Paule, duc de Rethelois, mort en 1622, à 16 ans.

Charles II, prince de Mantoue, duc de Rethelois, mort avant son père, en 1631.

Ferdinand, duc de Mayenne, mort en 1631.

Louise-Marie, reine de Pologne, née en 1612, morte en 1667.

Anne, femme d'Édouard de Bavière, princesse palatine du Rhin, née en 1616, morte en 1684.

Bénédicte, abbesse d'Avenay, morte en 1637, la même année que son père (Charles Ier mourut le 21 septembre 1637).

2. Ordonnance du 17 octobre 1637.

3. L'hôtel de Nevers se trouvait entre la Tour de Nesle et le Pont-Neuf, à peu près sur l'emplacement actuel de l'Hôtel de la Monnaie.

4. *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves, princesse palatine*

de bonne heure au couvent de Faremoutiers [1]. Leur mère, Catherine de Lorraine, étant morte depuis quelques années déjà, Charles de Mantoue confiait le soin de développer l'esprit et le cœur de ses deux filles cadettes à celle dont Bossuet dira : « la vénérable mère Françoise de la Châtre, d'heureuse et sainte mémoire, abbesse de Faremoustier, que nous pouvons appeler la restauratrice de la règle de saint Benoît et la lumière de la vie monastique [2] ». A Françoise de la Châtre il était recommandé de ne rien négliger pour inspirer aux jeunes princesses le goût du couvent. Dans la solitude de Sainte-Fare, ajoutera l'évêque de Meaux, « où les joies de la terre étaient inconnues, où les vestiges des hommes du monde, des curieux et des vagabonds ne paraissaient pas, sous la conduite de la sainte abbesse... les commencements de la princesse Anne étaient heureux... Elle aimait tout dans la vie religieuse jusqu'à ses austérités et ses humiliations ». Pendant un séjour de douze années, modèle de sagesse et de modestie, elle donnait les plus belles espérances.

Selon la coutume établie dans les grandes Maisons, l'avenir des deux cadettes devait être sacrifié à celui de leur aînée et à l'agrandissement de sa fortune. La pression que l'on exerça sur l'une d'elles produisit l'effet contraire [3]. « La princesse Bénédicte, dit encore Bossuet, la plus jeune des trois sœurs, fut la première immolée à ces intérêts de famille ; on la fit abbesse, sans que dans un âge si tendre elle sût ce qu'elle faisait, et la marque d'une si grave dignité fut comme un jouet entre ses mains ». Abbesse d'Avenay, Bénédicte, « malgré une vocation si

1. Faremoutiers, non loin de Coulommiers.

2. *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves, princesse palatine.*

3. Des *mémoires*, parus en 1786 sous le titre de : *Mémoires d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, furent tout d'abord attribués à diverses personnes, puis finalement on sut qu'ils étaient l'œuvre de M. Gabriel Senac de Meilhan, ancien intendant du Hainaut. « Cet ouvrage d'abord, dit la *Biographie Universelle* de Michaud, et ensuite la question de savoir s'il était authentique, occupèrent beaucoup le public. Il parut, à ce sujet, des articles très bien faits et plusieurs lettres dans le *Journal de Paris*. Bientôt il fut prouvé que ce n'était qu'une imitation très habile et très piquante, un jeu d'esprit plus curieux qu'utile. »

peu régulière... devint un modèle de vertu[1]... ». On réservait le même sort à la princesse Anne, qui n'en avait pas le goût, malgré sa dévotion : mais, dit encore Bossuet, « il eût fallu la conduire et non pas la précipiter dans le bien... ». Les échos de cette vie joyeuse que menait la princesse Marie et des prévenances dont elle était l'objet franchissaient les murs du cloître, apportant un singulier contraste avec cette austérité qu'on imposait, malgré sa volonté, malgré son instinctive répugnance, à la princesse Anne, et provoquèrent en elle des révoltes puis l'horreur de la vie monastique. Le séjour de Faremoutiers lui devint insupportable ; elle obtint d'habiter Avenay — abbaye pour abbaye — mais au moins dans celle-ci, elle se trouverait en contact perpétuel avec la jeune abbesse Bénédicte, et acquerrait peut-être, à l'exemple de cette angélique sœur, les vertus qu'exigeait l'existence à laquelle on la destinait. Cependant les mois succédaient aux mois, et nul changement de ce genre ne s'opérait en elle.

Belle et dans tout l'éclat de la jeunesse, Marie de Gonzague fixait l'attention des hommes et obtenait une célébrité de jour en jour grandissante. Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, en devint éperdûment amoureux, et prit sur elle une influence très considérable, au point même de l'empêcher de se rendre à Mantoue, comme l'exigeait son père. La reine Marie de Médicis craignant de voir son fils l'épouser, fit enfermer la princesse au donjon de Vincennes[2]. Pour ce qui est

1. Avenay, à quelques lieues de Reims.

2. La Reine n'avait pas été toujours hostile à l'idée d'un mariage entre Gaston d'Orléans et Marie de Gonzague.

Dans le *Journal de ma vie*, le maréchal de Bassompierre raconte que Marie de Médicis dit à Gaston d'Orléans, qu'elle voulait remarier (juillet 1627) : « Nous comptions tantost, Bassompierre et moy, les princesses qui sont maintenant en estat de se marier, tant en France qu'en dehors ; nous n'en trouvions que trois en France : Mlle de Nevers, qui est, à mon avis, bien belle et bien jolie, mais, je craindrais que ces drogues que luy a données Semini (un empirique) pour la guérir de sa grande maladie, n'empeschassent qu'elle n'eut des enfants, et l'on me la fait appréhender... »

de la princesse Marie, écrit le 20 mars 1629 Jacques Dupuy à M. de Peiresc, elle est toujours au Bois de Vincennes, au logement du Roi, ou les princesses, ses parentes, la visitent ; mais fault voir des billets de la Reine mère, et fait-on demasquer les femmes de leur suite, crainte que quelqu'un y entre deguise[1]. Monsieur a supporté cet arrest fort impatiemment, et a dit tout ce qu'un homme en colère et amoureux peut dire... Il a dit qu'il ne verroit la princesse sa mère qu'en peinture. » En effet, dans son exaspération, le duc d'Orléans ne parlait de rien moins que de reconquerir sa fiancée les armes à la main.

L'héroïne de ce petit drame, Marie de Gonzague, n'avait alors que dix-sept ans[2]. Avec raison fort mécontente de ses allures, Marie de Médicis lui tenait rigueur ; aussi, lorsqu'au mois de mai de la même année, elle lui accorda l'autorisation de venir la saluer, Dupuy raconte encore à Peiresc que Mlle de Nevers reçut un « maigre accueil » : s'étant inclinée pour baiser la robe de la souveraine, celle-ci fit un mouvement de recul, que le public interpréta comme une défaveur significative.

Quelques années plus tard, parmi tant d'autres intrigues, cette gênante princesse en eut une qui fit beaucoup parler. Le marquis de Cinq-Mars, grand écuyer à la fleur de l'âge, et « brillant de tous les dons de la nature », tomba complètement sous son charme, abandonna pour elle Marion de Lorme et résolut de l'épouser.

En 1632, à la mort du marquis d'Effiat, son ami, qu'il avait fait élever au maréchalat et à la surintendance des finances, Richelieu avait pris soin de ses enfants[3]. Ne trouvant pas à l'aîné, le nouveau marquis d'Effiat, les qualités nécessaires pour le pousser à la Cour, il s'était plus intéressé au second, Henri Coiffier de Ruzé

1. M. de Peiresc, Abbé seigneur de Guistres, conseiller au Parlement de Provence.

2. A cette époque parurent beaucoup de pamphlets sur la princesse Marie de Gonzague.

3. Antoine Coffier, marquis d'Effiat, maréchal de France (1581-1632).

d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, le jugeant propre à quelque grande fortune. « Il était beau, dit Montglat, de belle taille, de bonne mine, avoit de l'esprit, fort agréable dans la rencontre et dans la conversation [1]. » Encore tout jeune, il eut, en 1635, une des 10 compagnies nouvelles que le Roi ajoutait au régiment des Gardes ; puis Richelieu le fit nommer maître de la garde-robe à la démission du marquis de la Force. « Il vécut dans cet emploi fort honorablement, continue Montglat, contre le gré du Roi, qui n'aimait pas les somptuosités en habits ni en linge, et ne vouloit souvent pas porter ce qu'il lui faisoit faire, parce qu'il étoit trop magnifique, et lui en faisoit réprimande. » Richelieu avait ainsi poussé M. de Cinq-Mars auprès du Roi, sans favori depuis l'éloignement du duc de Saint-Simon, « afin d'avoir une créature auprès de Sa Majesté, à laquelle il pût se confier et qui eût soin d'empêcher qu'il ne se passât rien contre ses intérêts ». C'est encore Montglat qui parle.

On offrit à Cinq-Mars la charge de premier écuyer, dont était pourvu le duc de Saint-Simon, qui la tenait lui-même du favori Baradas. Mais Cinq-Mars n'en voulut pas, craignant de perdre au change, et resta maître de la garde-robe. Au siège d'Hesdin, en 1639, il entra en complète faveur auprès de Louis XIII qui demanda au duc de Bellegarde de se démettre de la charge de grand écuyer, Cinq-Mars la désirant. Bellegarde avait près de 80 ans ; fort peiné, il hésita tout d'abord, mais, songeant que sa disgrâce pourrait entraîner celle de ses neveux, il crut sage de se résigner, et M. de Saint-Aoust, qui était allé le trouver pour cette affaire, revint à la Cour avec sa démission. Le favori devint aussitôt grand écuyer, et prêta le serment d'usage le 15 novembre 1639. *Monsieur le Grand* n'avait encore que 19 ans. Malgré de si belles espérances d'élévation, c'était, pour un simple gentilhomme, caresser un beau rêve que de vouloir contracter mariage avec Marie de Gonzague, princesse de Maison souveraine, alliée à tous les rois

1. *Mémoires de François de Paule de Clermont, marquis de Montglat.*

de l'Europe ; c'était également flatteur d'être remarqué par elle. Mais pourquoi Cinq-Mars ne prétendrait-il pas à semblable union ? Le duc de Luynes n'avait-il pas joui d'une prodigieuse fortune ! Lui aussi deviendrait duc et pair, connétable, premier ministre, s'il perdait Richelieu. N'était-il pas déjà grand écuyer de France et favori du Roi à l'âge où d'autres débutent modestement dans leur carrière ! Flairant une faveur toujours grandissante et dont ils ne pouvaient encore soupçonner toute la portée, 200 gentilshommes lui servaient de garde d'honneur et le suivaient partout. Les surpassant tous par la noblesse de sa tournure et le charme de sa physionomie, M. le Grand, qu'une telle situation grisait, les écrasait par un faste prodigieux. Les femmes se querellaient à son sujet ; les ministres comptaient avec lui et en étaient assez légèrement traités en retour. Richelieu l'aima avant de le craindre et de le sentir un ennemi, avant de se voir obligé de chercher un moyen de le jeter hors de sa route pour ne pas sombrer lui-même. Ce fut alors, et durant quelque temps, une lutte à mort d'homme à homme, où devait succomber l'un des deux adversaires, l'être incapable et présomptueux ou le grand génie. Cinq-Mars ne se croyait-il pas certain de son ascendant sur le Roi !

En fallait-il davantage pour tourner la tête d'une personne aussi romanesque que Mademoiselle de Nevers ? Comme les autres, elle crut à l'immense avenir de M. le Grand. A son tour, elle s'enthousiasma, flattée même, bien que princesse, d'être distinguée et choisie par un jeune seigneur aussi bien vu du monarque, aussi adulé, tellement en évidence. Elle l'écouta, se persuada que les choses qu'elle souhaitait s'arrangeraient à son gré ; elle mit sa sœur Anne dans la confidence pour faciliter ses entrevues clandestines et de jour et de nuit ; loin de s'effrayer de l'inégalité de rang, elle trouvait un certain attrait à faire le sacrifice de sa naissance à l'homme qu'elle aimait. L'histoire n'offrait-elle pas de nombreux exemples de princesses ayant épousé de simples gentilshommes ! Mais le sort accabla le marquis

de Cinq-Mars : à l'âge de 22 ans, il subit la peine capitale à Lyon, sur la place des Terreaux, le 12 septembre 1642. Après l'avoir sincèrement pleuré, comme beaucoup d'autres femmes du reste, l'oublieuse Marie se jeta vite dans de nouvelles aventures, allant d'inconséquences en inconséquences.

Telle nous apparaît cette princesse Louise-Marie de Gonzague, dont la Cour de France allait faire une reine de Pologne.

Le duc de Mantoue mourait le 21 septembre 1637, et, peu après, l'abbesse d'Avenay rendait également le dernier soupir. « O coup funeste pour la princesse Anne ! » s'écrie Bossuet. Les portes du monastère s'ouvrirent alors ; la malheureuse princesse Anne, qui s'y était réfugiée, prit son vol, et courut habiter l'hôtel de Nevers avec sa sœur Marie, son aînée de 4 ans. « Maîtresse de ses désirs, ajoute l'évêque de Meaux, elle vit le monde, et en fut vue : bientôt elle sentit qu'elle plaisait, et vous savez le poison subtil qui entre dans un jeune cœur avec ces pensées... »

Bien que n'ayant pas la grâce et l'incomparable charme de Marie, Anne de Gonzague, pleine d'une activité dévorante si longtemps comprimée, habile, aimable, très séduisante, avait tout ce qu'il fallait pour plaire. Henri II, duc de Guise, qui, sans être entré dans les ordres, possédait à 14 ans l'archevêché de Reims et de superbes abbayes lui rapportant plus de 400.000 livres de rente, lui avait déjà inspiré un vif sentiment. De Reims, il se rendait à l'abbaye d'Avenay, et pénétrait dans l'austère demeure en qualité d'archevêque et de cousin. Il y voyait la princesse. Vaincue par une insistance prolongée, Anne écouta le jeune duc romanesque et charmant, de 2 ans plus âgé qu'elle. Il y eut promesse de mariage signée le 29 juin 1636, enlèvement, affirment certains ; en tout cas il y eut mariage béni par un chanoine de Reims dans la chapelle de l'hôtel de Nevers, en 1638, devant quelques domestiques. Deux ans plus tard, à la mort de

son père et de son frère, Henri se démit de ses charges ecclésiastiques, et s'intitula duc de Guise. Entrant en lutte avec Richelieu, qui contrecarrait ses projets, il embrassa avec ardeur le parti du comte de Soissons. Condamné à mort, il fut dépouillé de ses biens, en 1641. Anne, retirée à Nevers, lui restait fidèle pendant sa disgrâce ; le duc lui faisait rendre visite. Entre eux s'échangait une correspondance intime, suivie d'abord, puis, de plus en plus espacée. La princesse trouva peu à peu moins d'échos à ses marques d'affection. Sans scrupule, Guise s'était marié une seconde fois, après quelques mois de séjour à Bruxelles, avec Honorée de Berghes, veuve d'Albert de Henin, comte de Bossu.

A cette nouvelle, Anne de Gonzague, qui se faisait appeler la duchesse de Guise, partit en quête de la réalité du fait, sous un déguisement d'homme, et parvint dans les Flandres espagnoles après avoir couru mille dangers. Apprenant alors la vérité, elle revint à Paris ; désespérée tout d'abord, mais bien vite calmée, elle reprit son nom de princesse Anne. La seconde duchesse de Guise subit toutes les désillusions de la vie conjugale et fut ruinée par son mari, être fastueux et avide de plaisirs qui, sous de brillants dehors, incarnait tous les vices. Dès la Régence en 1643, Guise revint à la Cour, obtint l'entier pardon de son crime de rébellion qui l'avait fait condamner à mort et pendre en effigie : mais il n'en devint que plus fat et plus antipathique à tous.

Contre le gré d'Anne d'Autriche, qui trouvait le nombre des princes dépossédés réfugiés en France assez considérable déjà, et contre l'avis des siens, la princesse Anne épousa le palatin du Rhin, Edouard, « fort gueux et jaloux », selon les *Mémoires* de Mademoiselle de Montpensier. Il était petit-fils du roi Jacques Ier d'Angleterre, et quatrième fils de l'électeur palatin Frédéric, connu sous le nom de *Roi de Bohême*. « Peu attachée à son époux, s'il faut en croire les *Mémoires* du comte de Brienne, liée intimement avec Madame de Longueville, qui avait la même froideur pour le sien, notre princesse faisait de la galanterie un res-

sort puissant pour la politique. » Elle se mêla d'une multitude d'intrigues, tint le parti de la reine Anne d'Autriche, et lui rendit de grands services ainsi qu'à Mazarin, ayant de « la capacité pour conduire un état », au dire du cardinal de Retz. On lui accordait de la probité et de la franchise dans toute sa manière d'être.

Cette célèbre princesse palatine eut une place considérable et brilla par son esprit à la Cour de Louis XIV, dont elle fut un des ornements. Ses dernières années valurent mieux que les premières, l'âge l'ayant assagie. Elle mourut le 6 juillet 1684 à 68 ans dans la plus grande dévotion[1]. On l'inhuma, comme elle le désirait, au Val-de-Grâce, à côté de sa sœur Bénédicte, et son cœur fut déposé à l'abbaye de Faremoutiers. Le 9 août de l'année suivante, dans l'église du Val-de-Grâce, en présence d'Henri de Bourbon, duc d'Enghien, gendre de la défunte, de Mme la Duchesse, sa fille, et du duc de Bourbon, son petit-fils, Bossuet prononça l'oraison funèbre d'*Anne de Gonzague de Clèves, princesse palatine*, prenant comme texte cette phrase des Livres saints : « Je t'ai pris par la main pour te ramener des extrémités de la terre ; je t'ai appelé des lieux les plus éloignés ; je t'ai choisi et ne t'ai pas rejeté : ne crains point, parce que je suis avec toi », — faisant ainsi une discrète allusion à la jeunesse troublée de la princesse[2].

1. La princesse Anne laissait 3 filles : Anne, femme de Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien, puis prince de Condé. — Louise-Marie, femme de Charles-Théodore-Othon, prince rhingrave de Salm. — Benoîte-Henriette-Philippe, femme du prince Jean-Frédéric de Brunswick, duc de Hanovre.

2. Sources de la 1re partie de la IIe division : Archives du comte de Guébriant. Archives de M. de Rotrou. *Hist. des Princes de Condé*, par le duc d'Aumale. *Les ducs de Guise et leur époque*, par H. Forneron. *Mémoires de Mademoiselle de Montpensier*. *Mémoires de Madame de Motteville*. *Dictionnaire historique*, de Jal. Afl. Etr. France. V. 845-213 : *Narré*. Bibl. Nat. Collec. Dupuy. V. 590-237 : *Narré*. Bibl. Nat. Clairambault. V. 384-386 : *Narré de l'hist. du mariage du duc de Guise avec la princesse Anne de Mantoue*. *Mémoires du comte de Brienne*. *Biogr. Universelle*, de Michaud. Moréri. *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*..., par Bossuet. *Mémoires de François de Paule de Clermont, marquis de Montglat*.

2e Partie.

Les ambassadeurs polonais. — Le voyage. — En Pologne. — Le retour de Mme de Guébriant.

Sa mission terminée par la signature du contrat de mariage, le 26 septembre, le comte Denhof reprit le chemin de Varsovie. Dès son retour, le roi Wladislas IV dépêcha deux nouveaux ambassadeurs à Paris pour épouser la princesse Louise-Marie en son nom, et la ramener en Pologne. C'était Wenceslas Leszczynski, évêque de Warmia, et Christophe Opalinski, comte de de Bnim, palatin de Posnanie, tous les deux personnages de haute marque tant par leur naissance que par leur situation[1]. Leur suite était extrêmement brillante; de grands seigneurs y figuraient.

Le dimanche 29 octobre 1645, M. de Berlise, l'un des introducteurs, se rendit, à 11 heures du matin, à l'hôtel d'Elbeuf pour y chercher le duc de ce nom et son fils, le prince d'Harcourt, qui avaient ordre de recevoir les ambassadeurs polonais. Ceux-ci s'étaient arrêtés, pour dîner, à Reuilly, chez le marquis de Rambouillet; d'Elbeuf prétendait les rencontrer en chemin; eux entendaient au contraire être salués à Reuilly même. Il fallut régler la difficulté, en référer à la Cour; on perdit du temps, et l'ambassade n'entra de ce fait dans Paris qu'au déclin du jour, par la porte Saint-Antoine; mais avec quel faste! Ce fut, pour le peuple parisien, un spectacle étrange et divertissant: de beaux carrosses; des harnachements à l'orientale; des chevaux à la crinière richement ornementée; les Polonais vêtus avec une « magnificence quelque peu théâtrale... ».

1. Warmia (Warmie ou Varmie) se nomme en français Ermeland. Cet évêché formait la partie orientale du palatinat de Marienbourg; aujourd'hui il est compris dans le gouvernement de Kœnigsberg (Prusse).

Le comte Opalinski joua un rôle marquant dans les affaires de son pays. Il écrivit aussi des satires, qui attaquaient les abus du gouvernement et la corruption des mœurs. Ces satires furent publiées en 1652.

C'était le capitaine des gentilshommes d'honneur du palatin de Posnanie, colonel Szodrowski, montant un cheval turc à la robe isabelle et blanche, ayant selle brodée couverte de croissants dorés ; lui-même, vêtu de toile d'argent, portait un bonnet de même tissu, doublé de zibeline et garni de superbes plumes de héron, que de riches pierreries en forme d'étoile paraissaient soutenir. — C'était Trzeciecki, premier gentilhomme de la chambre d'Opalinski, couvert de satin violet doublé de martre, avec une épée étincelante de pierreries, suivi d'une compagnie habillée de dolmans de satin jaune très amples et de manteaux en velours cramoisi. — C'était, précédé d'un cheval blanc de toute beauté, l'écuyer du palatin, Bilinski, tout en rouge pourpre et revers argentés, qui marchait avec lenteur, balançant en cadence sa tête chargée d'un bonnet à plumes de héron, ayant au front une rose volumineuse en rubis et pierres diverses. Le roi Wladislas ayant tenu à faire somptueusement les choses, le cortège fut énorme, d'aspect inusité, et mit beaucoup de temps pour aller de la porte Saint-Antoine à l'hôtel de Vendôme. La princesse Marie avait envoyé le comte de Noailles et le comte de Barrault à la rencontre des ambassadeurs polonais, qui, dès leur arrivée à l'hôtel de Vendôme, furent complimentés, au nom du Roi, par le marquis de Liancourt, premier gentilhomme de sa chambre, et, au nom de la Reine, par le comte d'Orval, son premier écuyer.

Deux jours après cette entrée triomphale, l'évêque de Warmia et le palatin de Posnanie obtiennent leur première audience. Ils se rendent au Palais-Royal, où résident Leurs Majestés, avec le même cérémonial qu'à l'entrée dans Paris, sauf que les principaux seigneurs de la suite sont transportés dans les carrosses royaux. M. de Rhodes, grand maître des cérémonies, les reçoit ; le tambour bat ; cent Suisses forment la haie au pied de l'escalier. Précédés du marquis de Chandenier, capitaine des Gardes écossaises, et du grand maître, les deux ambassadeurs, conduits par le duc de Joyeuse, arrivent devant Louis XIV, qu'entourent les princes et

les plus grands seigneurs [1]. Ils prononcent un discours en latin, et remettent au comte de Brienne leurs lettres de créance. De là ils se rendent à l'hôtel de Nevers pour saluer Marie de Gonzague, lui parlent en latin, et lui offrent une croix en diamants qu'on estimait 400.000 écus [2].

On fixa la date du mariage par procuration au 5 novembre 1645. La cérémonie devait avoir lieu à Notre-Dame; « mais, dit le secrétaire de Noyers, les débats des princes du sang et des étrangers entre eux firent changer ce dessein, et choisir la chapelle du Palais-Royal [3] ».

Dès le matin du 5, la princesse Marie se rendit au Palais-Royal afin de s'y revêtir d'habits somptueux ; les diamants offerts par les ambassadeurs polonais ainsi que les pierreries de la Couronne de France et celles d'Henriette, reine d'Angleterre, servirent à la parer. Anne d'Autriche voulut présider à la toilette. Éblouissante dans sa robe de toile d'argent, Marie de Gonzague provoqua l'admiration générale à son entrée dans la chapelle, ayant Louis XIV à sa droite et la régente à sa gauche. L'évêque de Warmia officia pontificalement. Vases sacrés et vêtements sacerdotaux légués par Richelieu au Roi servirent comme étant les plus beaux qu'on eût. La cérémonie des épousailles commença par la lecture à haute et intelligible voix du texte de la procuration des ambassadeurs.

Le palatin de Posnanie mit ensuite la bague au doigt

1. François de Rochechouart, marquis de Chandenier, fils de Jean-Louis de Rochechouart, baron de Chandenier, et de Louise de Montberon. Premier capitaine des Gardes du corps du Roi en 1642 ; démissionna en 1651 et se retira dans ses terres. Mourut en 1696, à 85 ans. Marié à Marie Le Loup de Bellenave.

Charles de Lorraine, duc de Guise, devenu duc de Joyeuse par son mariage avec Henriette-Catherine, duchesse de Joyeuse, comtesse du Bouchage.

2. *Histoire populaire de la Pologne*, par Léonard Chodzko.

3. De Noyers, secrétaire de madame de Guébriant durant la cérémonie et le voyage en Pologne, a laissé une intéressante relation.

Par testament, Richelieu légua au Roi le Palais-Cardinal, qu'on appela dès lors Palais-Royal. Louis XIV, quittant Saint-Germain après la mort de son père, vint l'habiter, et ne le quitta que pour se fixer au Louvre. De l'ancien Palais-Royal il ne reste à peu près rien.

du milieu de Marie de Gonzague, mais aussitôt la retira pour la passer à l'annulaire. Cette formalité était de rigueur, suivant de Noyers, Opalinski n'agissant que par procuration. L'assistance se mit à genoux ; la nouvelle reine se porta légèrement en arrière. Puis, dans sa robe d'argent rehaussée de pierres fines et de perles, la tête ornée d'une superbe couronne où brillaient « les plus grands diamants du monde », dit une *relation*, on la vit revenir majestueusement en avant et s'agenouiller. Le duc d'Orléans se plaça derrière le Roi, et l'ambassadeur Opalinski, derrière la jeune souveraine.

La messe terminée, l'évêque de Warmia présenta la patène à la reine Marie puis au Roi et à la régente. Richelieu, cardinal archevêque de Lyon, frère aîné de feu M. le cardinal duc, comme grand aumônier de France, donna l'eau bénite aux souverains. On sortit de l'édifice sacré, Louis XIV tenant la main gauche de la reine de Pologne et le duc d'Anjou, sa droite ; Gaston d'Orléans suivait, conduisant Anne d'Autriche. En cet ordre l'on entra dans la salle du festin. A la même table s'assirent Leurs Majestés, les ducs d'Anjou et d'Orléans, les ambassadeurs : Marie de Gonzague présida. Le soir venu, le Roi et sa mère reconduisirent en grande cérémonie la reine de Pologne chez elle à l'hôtel de Nevers. Sur leur passage, la foule se pressait au point que les carrosses avançaient avec peine. Ce furent alors d'interminables compliments d'usage. Les jours suivants, ambassadeurs, Parlement de Paris, Chambre des Comptes, Cour des Aides, députés de l'assemblée générale du clergé, etc., défilèrent longuement à l'hôtel de Nevers.

Le jour du départ, la nouvelle reine alla prendre congé des souverains au Palais-Royal ; adieux tristes, chacun les sachant définitifs : M. d'Anjou, alors âgé de 5 ans, dut être emporté « parce qu'il se tuoit de pleurer ». Le 27 novembre — un lundi — sur les 3 heures de l'après-midi, Louis XIV et la régente vinrent prendre Marie de Gonzague à cet hôtel de Nevers qu'elle ne devait plus revoir, et l'accompagnèrent jusqu'au village de La Chapelle, sur la route de Saint-Denis. Marie

attendit deux jours à Saint-Denis l'arrivée de ses équipages, et, le jeudi 30 novembre, elle prit le chemin de la frontière. Ce fut une marche triomphale par Senlis, où les habitants montèrent la garde à sa porte toute la nuit ; par Compiègne, dont la population se trouva rangée en bataille dans une plaine voisine : les clefs de la ville lui furent présentées au bruit du canon, après quoi il fallut visiter les principales églises, entendre chanter un *Te Deum*, entrer dans les couvents, recevoir des corporations, accepter des présents. Noyon renouvela le même cérémonial, toujours avec un *Te Deum*. A Nesle, tout se passa de même ; à Péronne, le gouverneur, M. d'Hocquincourt, traita superbement la reine et les ambassadeurs polonais. Marie séjourna dans cette ville pour attendre deux ambassadeurs extraordinaires qui devaient l'accompagner durant tout son voyage et la remettre entre les mains de Wladislas : La maréchale de Guébriant et Jean-Vincent de Tulle de Villefranche, évêque d'Orange. Ces deux personnages arrivèrent le mercredi 6 décembre, et, dès le jour suivant, le cortège se remit en mouvement pour coucher à Cambrai, après un trajet de 8 heures.

Fils de Pierre de Tulle, viguier d'Avignon, et de Lucrèce de Lazens, Jean-Vincent de Tulle de Villefranche était évêque d'Orange depuis 1640, succédant à Jean de Tulle, son oncle, dont il était coadjuteur. Son frère, le marquis de Villefranche, alors viguier d'Avignon, homme considérable et fort estimé, avait été chargé plusieurs fois déjà d'affaires importantes [1].

Mme de Guébriant, à l'ascendant de laquelle on échappait difficilement quoiqu'elle n'eut aucune beauté, était bien la personne insinuante et ferme qui s'imposait dans une ambassade de ce genre.

Le vicomte de Brégy avait conseillé d'emmener une suite nombreuse et brillante pour ne pas faire moins bien que les Polonais, dont le faste était extrême en

1. En 1646, il quitta Orange et devint évêque de Lavaur. Mourut en 1669, à Paris, chez les Pères Feuillants (Arch. départem. de Vaucluse).

la circonstance ; il trouvait un intérêt considérable à voir la souveraine entourée de beaucoup de « jolis museaux », pour faire échec, disait-il, à la cabale autrichienne survivant à l'ancienne reine à la Cour de Varsovie. On trouvera des maris et des dots pour toutes les jeunes compagnes de la reine Marie : la souveraine s'en chargera, devant rouler sur l'or dans sa nouvelle situation ; nulle royauté, après celle de France, n'est aussi favorisée. Suivant les conseils de Brégy, Louise-Marie de Gonzague s'était donc entourée d'une suite considérable : les uns sérieux, les autres — c'était le plus grand nombre — jeunes et joyeux, tous décidés à profiter de sa grandeur prochaine. En arrivant en Pologne, « la reine eut un peu l'air d'y conduire un pensionnat », dira M. Waliszewski. On voyait : Mme de Langeron et Mme des Essarts, première femme de chambre, toutes les deux élevées avec la princesse ; Mme d'Aubigny, une Italienne assez rusée amenée en France par Marie de Médicis et depuis peu entrée dans les bonnes grâces de la régente, spirituelle, méchante, ennemie de Mmes de Langeron et des Essarts, dont elle était jalouse ; Mlles Duret, de Mailly, de Lucé, des Essarts ; le père Fleury, confesseur de la reine, docteur en Sorbonne, « homme de singulière doctrine et d'une probité exemplaire », dit le secrétaire de Noyers, « homme de tact et d'expérience mondaine », dira M. Albert Vandal ; les sieurs de la Faye, médecin, de Ransay, maître d'hôtel, avec sa femme ; MM. des Essarts, de Noyers, et bien d'autres encore. Mme de Choisy, amie la plus intime et confidente de la princesse, faisait aussi partie de la suite, mais jusqu'à la frontière de France seulement, la charge de son mari dans la Maison d'Orléans lui interdisant de pénétrer dans un État voisin [1].

Parmi les voyageurs se trouvait également une enfant

1. Jeanne-Olympe Hurault de l'Hospital, fille de Pierre Hurault de l'Hospital, seigneur de Belesbat, et de Claire de Gessey ; descendante du chancelier de l'Hospital ; mariée à Jean de Choisy, maître des requêtes, chancelier du duc d'Orléans. Mère de François-Timoléon, abbé de Choisy, auteur des *Mémoires*.

de 4 ans, Marie de la Grange d'Arquien, appartenant à une nombreuse famille, fille cadette d'humbles gentilshommes ; son père était capitaine des Gardes de Monsieur, et sa mère, née Françoise de la Châtre, avait été gouvernante de la jeune reine. Par charité on l'emmenait en pays lointain, et pour alléger les charges d'une pauvre famille et dans l'espoir de lui créer peut-être un jour, là-bas, une honorable situation. Elle deviendra l'épouse de Jean Sobieski et reine de Pologne à son tour. Pierre de Rotrou et Jean Le Laboureur, futur historien du maréchal, étaient aussi du voyage, ainsi qu'Anne de Guébriant, fille du défunt baron de Sacey et nièce favorite de la maréchale.

Cette jeune personne avait une tête ravissante, un corps extrêmement bien fait, une démarche élégante. Des yeux expressifs au regard pénétrant, un air peu farouche, le désir de plaire et de se faire admirer, sa manière d'être, sa manière d'agir, une intelligence vive, de la gaieté, une mise recherchée la rendaient infiniment séduisante. Quiconque l'approchait tombait sous son charme. La marquise de Sablé disait : « Cette fille a de beaux endroits à l'esprit ; mais quelquefois cet esprit fait des chutes si effroyables qu'il est en danger de se rompre le cou [1]. »

Non loin de Cambrai, le comte de Bucquoy vint, au nom des Espagnols, recevoir la souveraine, et apporter les excuses du gouverneur des Pays-Bas, le marquis de Castel-Rodrigo, retenu chez lui par une attaque de goutte. La France et l'Espagne étant en guerre, on avait convenu d'une suspension d'armes durant le passage de la reine Marie. Français et Espagnols s'assirent aux mêmes tables, mangèrent et burent ensemble.

1. Madeleine de Souvré, fille de Gilles de Souvré, marquis de Courtenvaux, maréchal de France, et de Françoise de Bailleul, épousa Philippe-Emmanuel de Montmorency-Laval, marquis de Sablé, seigneur de Bois-Dauphin, fils d'Urbain de Laval, seign. de Bois-Dauphin, maréchal de France, et de Madeleine de Montecler. Veuve en 1640 ; elle mourut en 1678.

Courtoisie d'un instant entre les hostilités sanglantes de la veille et celles du lendemain. Ce fut alors que madame de Choisy revint à Paris après avoir passé le service à la maréchale de Guébriant, qui désormais règlera la marche et aura plein pouvoir. On gagna Valenciennes, puis Mons, Bucquoy accompagnant toujours à cheval le carrosse royal [1].

Le trajet, sur lequel nous n'insisterons pas, continua lentement — on se montrait fort peu pressé d'arriver — par Bruxelles, où l'on resta quatre jours, Anvers, la Hollande, le comté d'Oldenbourg, l'archevêché de Brême, Hambourg, le duché de Holstein, Lubeck, Wismar, Rostock, Stettin, Dantzig enfin. Ici le spectacle est grandiose. Dans la plaine, sur l'éclatante blancheur de la neige, ne croirait-on pas voir toute la Pologne assemblée ! La foule est immense. Ce sont des tentes couvertes de voiles et de tapis aux couleurs vives, les costumes bigarrés et typiques de peuplades diverses ; des chars, des piétons, des cavaliers ; la gaieté, les cris, le tumulte et le désordre qu'engendre l'amoncellement humain ; plus loin, représentant la stabilité tandis que tout ceci n'est que momentané, dans ses imposantes et lugubres fortifications, Dantzig. Un évèque accueille la reine par ces mots : « *Intende, felix procede et regna.* » (Comprends, sois heureuse et règne. Le frère du roi est venu la saluer. Il faut cinq heures pour traverser les rangs serrés de ce peuple enthousiaste ; 5 évèques à cheval précèdent le carrosse royal. A l'entrée de la ville, on passe sous un arc de triomphe, aux deux côtés duquel les statues articulées d'Atlas et d'Hercule se courbent, et

1. De Péronne, la reine envoya l'ordre à son trésorier de Paris d'avoir à payer 10.000 écus aux officiers qu'elle avait utilisés depuis ses épousailles : M. de Rhodes, grand maître des cérémonies ; M. de Sainctot, maître des cérémonies, et son fils, aide ; M. de Berlise, introducteur des ambassadeurs, et M. de Girault, son aide ; le sieur de Lavenage, enseigne des Gardes du corps ; M. de Tomson, exempt ; M. de Voiture, maître d'hôtel ; le sieur Coquet, contrôleur général de la maison du Roi ; Fonteau et Parfait, autres contrôleurs ; de la Marche, commis du contrôleur général ; les cuisiniers, pannetiers, échansons, fruitiers, fourriers, etc.

lancent un *vivat* retentissant. Les fêtes durent plusieurs jours. Un souverain étranger — L'électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg — curieux de voir l'impression que ferait une Française dans les régions du Nord, se trouvait incognito dans les murs de Dantzig.

La reine Marie écrivit à Mazarin pour lui faire part de son contentement. Cette réception, au seuil de la Pologne, chassait momentanément ses idées noires ; l'avenir s'entrevoyait plus riant. Charmante princesse, qui venait de renoncer à une enviable situation, à qui la politique avait fait quitter cette brillante existence de l'hôtel de Nevers et les justes hommages qu'elle y recevait pour ceindre une couronne en un pays où tout lui était inconnu, elle ne vivra plus ces douces heures passées en France; sa destinée l'appelait à jouer un rôle grave, rôle de sacrifice, auprès de deux rois successivement.

De Dantzig on alla droit sur Varsovie. Le temps, depuis le départ, était favorable à la route : une gelée continue rendait les chemins praticables ; l'on n'avait été incommodé par la rigueur de la saison que durant huit jours. Tous les obstacles de ce voyage paraissaient être surmontés; on comptait les heures qu'il fallait encore pour le mener à bonne fin, quand, à Stolpen, petit bourg de Poméranie, parvint, en termes catégoriques, l'ordre de faire halte. Il émanait du roi Wladislas lui-même. La consternation fut grande : comment interpréter ce fait ! Presque en même temps, M. de Brégy, qui se portait au-devant de la reine, arrivait muni d'une lettre du monarque renouvelant cette injonction, sous prétexte qu'une violente attaque de goutte l'empêcherait de recevoir la souveraine. L'aventure paraissait étrange : on ne se l'expliquait pas. Marie de Gonzague et la maréchale s'installèrent donc, comme elles purent, dans une méchante auberge en partie ruinée.

On y vit bientôt plus clair. Durant la marche du cortège royal, le chevalier de Bois-Dauphin, fils de la marquise de Sablé, avait dépêché sur Varsovie un courrier, auquel était prescrit de brûler les étapes afin d'arriver avant la reine. « Bois-Dauphin, dit le comte Albert

Vandal, avait été admis à Paris dans le cercle des princesses et des dames de haut rang ; il s'y prit d'une sérieuse passion pour madame de Choisy, favorite attitrée de Marie de Gonzague ». Haï par cette princesse, qui le fit éconduire par madame de Choisy, Bois-Dauphin s'était livré à la plus basse vengeance en écrivant au roi de Pologne les intrigues de sa future épouse avec le marquis de Cinq-Mars. Du reste, le souverain en aurait-il une meilleure preuve que la présence, à la suite de la reine, de cette enfant de 4 ans qu'on nommait Marie de la Grange d'Arquien[1] !

Grâce à Brégy et à l'insistance de la maréchale, on put obtenir de continuer la route ; mais le roi prévenait, en donnant cette permission, que son état de santé l'empêcherait d'aller au-devant de la reine. Ce fut par Mlawa que Marie de Gonzague pénétra dans la Pologne proprement dite, le 28 février 1646. On approchait enfin de Varsovie, quand un nouveau message royal lui enjoignit de s'arrêter au château de Falenty, jusqu'à ce qu'il lui fût accordé d'entrer dans la capitale. Durant les 8 jours qu'elle y demeura ses anxiétés redoublèrent. Exténuée de fatigues, elle s'alita, et la comtesse de Guébriant parvint difficilement cette fois à relever son moral. Indépendamment des propos malveillants débités contre elle, le roi, selon l'historien de Marysienka, retardait la première entrevue, honteux qu'il était de se montrer goutteux, impotent, aux yeux de cette Française dans toute la plénitude de la santé[2].

Brégy court trouver Wladislas, et rapporte enfin l'autorisation d'arriver au port après un si rude voyage. A l'entrée dans Varsovie, vers les premiers jours de mars, aucun air de fête, aucune décoration dans les rues ! La jeune souveraine est donc indifférente à la population ? Et cependant Brégy n'avait-il pas annoncé

1. Urbain II de Montmorency-Laval, chevalier puis marquis de Bois-Dauphin, mort en 1661. Fils de Philippe-Emmanuel, marquis de Sablé, et de Madeleine de Souvré de Courtenvaux.

2. *Marysienka. Marie de la Grange-d'Arquien, reine de Pologne*, par K. Waliszewski.

la construction d'arcs de triomphe sur le parcours que suivrait le cortège ? N'avait-il pas parlé d'enthousiasme, de réjouissances publiques ? — Rien ! — Les traits de Marie de Gonzague s'altèrent ; une pâleur extrême envahit son joli visage. Et lorsque, avant même de prendre le moindre repos, entrant dans la cathédrale Saint-Jean, elle aperçoit, assis sur un trône et superbement vêtu d'un habit brodé d'argent, coiffé d'un bonnet en castor, l'homme d'une extraordinaire grosseur et à la mine rébarbative qu'elle aura pour mari, à qui elle va jurer fidélité, elle, Marie de Gonzague, resplendissante de jeunesse et de beauté, se sent défaillir. Il lui faut alors rassembler toutes ses forces physiques et morales pour avancer, lentement, soutenue par Mme de Guébriant et le vicomte de Brégy, pour se mettre à genoux tremblante sous l'œil sévère du roi qui paraît un redoutable juge, de ce « roi soldat, trop tôt envahi par l'embonpoint et la goutte, mais vaillant encore et vert-galant à ses heures », dit un historien moderne [1]. Se prosterner devant le monarque ne devait être qu'un simulacre imposé par le cérémonial, mais Wladislas laisse la reine s'humilier longtemps à ses pieds, sans faire mine de vouloir la relever.

« Sire, lui dit alors la maréchale qui a conservé toute sa présence d'esprit, Sire, le Roi et la Reine régente, sa mère, m'ont commandé de présenter de leur part à Votre Majesté la reine son épouse, de lui témoigner la sincère affection avec laquelle ils ont contribué à son mariage, et la satisfaction qui leur reste d'avoir donné à Votre Majesté une des plus vertueuses, des plus belles et des plus accomplies princesses qui soient jamais sorties de leurs États, qu'ils n'ont pas seulement considérée comme leur proche parente, mais qu'ils ont toujours aimée comme leur propre fille. Et moi, Sire, je supplie très humblement Votre Majesté d'avoir agréable que je lui dise combien je ressens l'honneur que Leurs Majestés m'ont fait de me choisir pour remettre entre les mains de Votre Majesté un si précieux

1. *Marysienka...*, par K. WALISZEWSKI.

gage de l'union des deux Couronnes et de vos amitiés. »

A l'instant même le mariage a lieu. Conformément au désir exprimé par la Cour de France, on y rend à l'ambassadrice de Louis XIV, ainsi qu'il sera fait dans tout le cours de sa mission, les mêmes honneurs qu'on avait jadis accordés à Claudia de Médicis, archiduchesse d'Innsbruck, amenant à Varsovie la première femme du roi Wladislas, Cécile-Renée d'Autriche. Les cérémonies terminées, les époux royaux traversent la longue nef pour entrer au château, communiquant avec l'église. Ils pénètrent dans l'appartement qu'on destine à la reine, glacial, sans ornementation, d'aspect sévère. Le roi et son frère, la reine Marie et Mme de Guébriant y trouvent un souper préparé. « C'était un repas de viandes, dira la maréchale, effroyables à la vue et mille fois pires au goût. » On parle peu, parce qu'on ne se comprend pas [1]. Le roi demeure très digne et préoccupé ; le repas fini, il rentre dans ses appartements. La reine et la maréchale, qui logent à côté l'une de l'autre, restent effondrées à la vue d'une telle froideur. Alors la pauvre souveraine, s'approchant de Mme de Guébriant pour ne pas être entendue des suivantes étrangères, lui dit à voix basse qu'il vaudrait mieux retourner en France.

Fêtes et festins se succédèrent néanmoins ; une légère détente se produisit. Mais les intrigues continuaient sourdement, et le roi refusait toujours de voir sa femme en particulier. Un extrême découragement s'empara de la malheureuse reine ; la comtesse de Guébriant veillait heureusement auprès d'elle. A mesure que les jours s'écoulaient, le ressentiment du roi paraissait faiblir : l'avenir s'entrevoyait déjà un peu moins sombre, lorsque tout à coup la situation faillit se gâter encore davantage, du fait de Mme d'Aubigny, appartenant à la suite de Marie de Gonzague. Jalouse de l'affection que la souveraine accordait à Mmes de Langeron et des Essarts, elle fit indirectement prévenir

1. A la Cour de Varsovie on parlait couramment l'italien depuis la reine Sforza, mère du dernier Jagellon.

Wladislas que celles-ci avaient servi la reine dans ses intrigues galantes. Basse rancune de femme ! Le roi ne se tint plus de colère. C'était rouvrir brusquement une blessure qui lentement se cicatrisait, lui rappeler un odieux passé, auquel il s'efforçait de ne pas croire sous peine d'entacher son honneur. Peut-être aussi n'était-il pas fâché de saisir un prétexte pour soustraire enfin sa femme aux influences étrangères ! Le lendemain il donna l'ordre à toutes les suivantes de la reine de quitter la Pologne, ne faisant d'exception que pour Mme d'Aubigny. Cette nouvelle fit explosion : Marie de Gonzague se crut perdue. — On commence par ses compagnes : la même sentence l'atteindra-t-elle plus tard ? — Le vicomte de Brégy et le comte Denhof n'arrivant pas à voir le roi, lui écrivirent ; mais Wladislas resta inébranlable dans sa résolution. Là cependant où ils échouèrent, une femme réussit. La maréchale de Guébriant demanda et obtint une audience, et, comme le roi parlait d'habitude l'italien, Mlle de Guébriant servit d'interprète.

Après de nombreux compliments de part et d'autre, le roi se calme enfin, grâce peut-être à la charmante interprète ; on s'explique, et les choses s'arrangent. Les compagnes de la reine demeureront à Varsovie. « Il fallut du temps pour faire changer cet ordre, auquel on travailla si heureusement, dit Le Laboureur, que le roi consentit que la reine en fit à sa volonté, ayant su qu'elle pleurait fort et ressentait fort ce déplaisir. » Le Laboureur raconte encore qu'après cette audience, Wladislas ne cessa de louer l'esprit et la vertu de Mme de Guébriant, déclarant à toute sa Cour qu'il était obligé au roi Louis XIV d'avoir choisi, pour amener la reine, une femme « d'un sens si extraordinairement rassis, d'une vivacité d'esprit si agréable et si sincère, et d'une dextérité si judicieuse », ajoutant que les dames françaises surpassaient en perfection celles d'Allemagne et d'Italie qu'il avait pu connaître.

Ce furent ensuite les intrigues de deux individus, qui, sortis de bas, aimaient à travailler dans l'obscurité : Patz et Plattenberg, avides de jouer un rôle. La maréchale était parvenue, non sans peine, à faire éloi-

gner de Varsovie Mlle d'Eckenberg, fille de condition inférieure, installée depuis quelques mois à la Cour, et qui jouissait d'une grande influence sur le roi. Patz et Plattenberg qui, par elle, s'étaient élevés jusqu'à d'importantes places, tentèrent de la remettre en faveur dans leur intérêt propre. N'ayant pas réussi, ils cherchèrent à ruiner le crédit de la nouvelle reine auprès de Wladislas, et, dans ce but, jetèrent les yeux sur la ravissante Anne de Guébriant, qui faisait sensation à Varsovie et plaisait fort au roi. Le mariage de la reine Marie n'étant pas consommé, peut-être arriveraient-ils à leur fin ! Plattenberg était de ceux qui fournissaient de « bonnes marchandises » au monarque. Anne de Guébriant ne voulut rien entendre ; la tentative échoua mais eut du retentissement. « Tout le monde en parlait assez haut », dira M. de Noyers.

Les jeunes Polonais entouraient beaucoup la nièce de Mme de Guébriant. Ils rivalisaient pour en être remarqués, s'ingéniaient à briller à ses yeux et à lui plaire. Un pareil succès mettait la maréchale dans un cruel embarras, bien qu'elle eût pleine confiance dans le caractère et la vertu de sa nièce. Cependant, elle ne voulait pas retourner en France avant que le mariage royal ne fût consommé. Comme le roi, sur ce point, restait toujours indécis, elle dut encore agir sur son esprit dans une circonstance aussi délicate. Enfin tout eut lieu suivant l'ordre des choses. La princesse Marie étant dès lors réellement la femme de Wladislas, Mme de Guébriant pouvait quitter Varsovie ; sa mission avait pris fin. « Je me crus obligée, écrivit-elle triomphante à Mazarin le 8 avril 1646, de faire connaître à Sa Majesté, le plus civilement que je pus, que je ne partirais pas entièrement satisfaite si je n'apprenais auparavant l'accomplissement de son mariage. Le roi témoigna que ma prière ne lui était pas désagréable, et me mandant le lendemain qu'il allait voir la reine, je m'y trouvai en même temps et ne sortis point de la chambre que je n'aie tiré le rideau de leur lit [1]. »

1. Aff. Etr. et cité par M. Vandal.

On est en carême. Écoutons Le Laboureur raconter une scène de la semaine sainte à Varsovie. « Toute la semaine sainte, dit-il, nous fûmes témoins du zele excessif des Polonais, et particulièrement du peuple, qui s'écorche de fouets dans les églises. Tous les samedis de carème, sur le soir, ils ne manquaient jamais de se fustiger ainsi ; mais depuis le mercredi saint jusques au jour de Pâques, c'était une chose pitoyable de les voir aller par diverses compagnies de cinquante et de cent, après un crucifix, les disciplines au côté teintes de sang, plusieurs desquelles avaient des pointes de fer, hurlant horriblement par les rues et cherchant les églises tout le jour et la nuit avec des vilains flambeaux de poix. Ils étaient vêtus d'un capuchon percé à l'endroit des yeux, avec un froc de même toile blanche, ou bien de toile noire, semé d'ossements, et de têtes de mort blanches, avec ces mots : *Memento mori*. Le vendredi saint entre autres, ils ne cessèrent de se fouetter dans les églises de la ville et des faubourgs, où ils entraient avec cette prière : *Jesu pius, Jesu fortis, Deus immortalis, miserere nobis*. Ils se couchaient après, le ventre contre terre, et baissaient aussi leurs croix ; puis se relevant, ils se découvraient les épaules nues, et s'escourgeaient rigoureusement l'espace d'un lamentable *miserere*, et l'on en voyait plusieurs dont les plaies étaient enfoncées de l'épaisseur d'un doigt. Ce qui se faisait dans la ville se pratiquait encore à la campagne avec plus d'austérité... »

Il faut enfin songer à retourner en France. M. de Brégy a regagné Dantzig; l'évêque d'Orange a déjà repris la route qu'on avait suivie pour venir. La maréchale était également fort pressée de s'en aller et d'emmener sa nièce « qui estoit une autre espine », dit le secrétaire de Noyers. Quelques seigneurs polonais étaient « esperdument amoureux d'elle ». Elle avait un « succès fou », écrira Le Laboureur. Le grand trésorier de Lithuanie, Boguslas Sluszka, désolé de son prochain départ, demanda sa main par l'intermédiaire du roi

lui-même : mais la maréchale refusa, donnant comme prétexte le manque de consentement de la reine de France, dont Anne de Guébriant était demoiselle d'honneur. Comme il désirait « passionnément cette alliance », le grand trésorier promit de se rendre à Paris « avec une suite magnifique et telle qu'il convient à un seigneur de sa naissance et de sa qualité, estimé le plus riche du Royaume ». La mort prématurée de la charmante Anne allait arrêter court ces projets de voyage.

La comtesse de Guébriant eut son audience de congé. « Dites à Leurs Majestés très chrétiennes, dit Wladislas à l'ambassadrice, que je n'aurais pu recevoir une plus belle marque de leur amitié qu'une épouse aussi accomplie. » Dans le ménage royal la glace était rompue. Tout d'abord, selon de Noyers, le roi ne témoigna pas avoir grand amour pour sa femme, « vivant pourtant avec elle dans cette froideur avec civilité, à la mode du pays, qui n'est pas fort grande, en cette maison et en petits voyages de chasses, en attendant le temps d'aller à Cracovie pour la coronation (couronnement), les reines n'étant que fort peu considérées en Pologne sans cette dernière cérémonie, qui les rend capables de l'apanage que la République leur donne après par l'autorité d'une diète générale ».

L'ambassadrice allait partir. Il y eut, à cette occasion, comédie en italien, puis souper; on salua le roi ; on lui baisa les mains. Le 10 avril, jour fixé pour quitter Varsovie, Wladislas envoya le comte Denhof complimenter la maréchale en son nom ; la reine vint lui dire adieu ; tous les grands de la Cour, les dames, les députés des principales villes en firent autant. Le roi lui offrit plusieurs beaux tapis de Perse, en or et soie, ainsi qu'un « attelage de chevaux tygres ». Mlle de Guébriant reçut une rose en diamant [1].

Au moment où l'ambassadrice de Louis XIV descen-

1. Parlant de l'ambassade de Mme de Guébriant, Tallemant des Réaux écrira dans ses *Historiettes* : « La mareschale de Guébrian et l'évesque d'Orange, qui l'avoient accompagnée (la reine), comme ambassadeurs du Roy, en revinrent fort mal satisfaits. L'évesque n'eut

dait l'escalier du Palais-Royal pour monter en carrosse, l'évêque de Posnanie, vêtu d'ornements pontificaux, lui donna sa bénédiction, honneur réservé aux souverains. D'une fenêtre, le roi, qui était malade, et la reine Marie la regardèrent se mettre en route. Le nonce du pape, l'ambassadeur de Venise, le prince Radzivill, grand chambellan de Lithuanie, Adam Kazanowski, grand maréchal de la Cour, et d'autres personnages de marque étaient présents. De nombreux gentilshommes à cheval l'accompagnèrent à quelque distance hors des murs. Il était 5 heures du soir lorsque Mme de Guébriant et sa nièce franchirent les portes de Varsovie pour aller coucher à ce château de Falenty, où Marie de Gonzague, quelques semaines auparavant, avait dû s'arrêter par ordre de son futur époux avant d'entrer dans la capitale de la République polonaise. Que d'anciens et poignants souvenirs n'évoquait pas ce lieu ! Que de nouveaux regrets n'y apportait-on pas ! En arrière et dans l'inconnu de la vie restait une princesse jeune et séduisante qu'on ne devait plus revoir.

Le retour eut lieu par la Hongrie, l'Autriche, la Styrie et la Carinthie, le Frioul. La maréchale parcourut l'Italie, s'arrêtant à Venise, Padoue, Ferrare, Bologne, Rimini, Ancône, Lorette, Rome, Sienne, Pise. Subitement Anne de Guébriant tomba gravement malade. Elle fut portée en litière jusqu'à Massa, où l'on dut rester 36 jours. Les médecins jugèrent, un moment, son état désespéré ; mais la jeunesse sembla triompher du mal. Mme de Guébriant profita d'une amélioration pour gagner Lerici, port voisin, la convalescente faisant le trajet couchée sur un brancard. Entre Lerici et Gênes, elle navigua sans encombre, sur une felouque, par une mer calme ; mais, dans cette dernière ville, elle attendit 20 jours le rétablissement de sa nièce.

Les voyageurs repartent. De Gênes, sur les galères de cette République, ils se dirigent vers Savone, puis

que quelques pièces de vaisselle d'argent de peu de valeur, et madame de Guébrian que deux tapis de soye relevez d'or. » Cette remarque vaut ce que vaut une historiette.

vers San Remo, que Jean Le Laboureur appelle, dans son enthousiasme de touriste, une « enchanteresse cité, au milieu des palmiers et des jasmins, des orangers et des citronniers, exhalant la plus suave odeur... lieu de séjour le plus délicieux d'Italie ». Ils atteignent Menton, qui, selon le même historien, « ne le cède point à San Remo en beauté ni en fertilité de passage et est de beaucoup mieux bâtie et dans une situation plus unie ». Quarante coups de canon saluent, à leur entrée dans le port de Monaco, les galères de la maréchale, qui répondent aussitôt ; pendant quelques heures le rocher célèbre prend un aspect de fête. On relâche à Villefranche ; on passe devant les îles de Lérins — Saint-Honorat qu'habitent des moines dans leur vieille abbaye ; Sainte-Marguerite et son château aux solides défenses. — A Toulon, M. d'Infreville, intendant général des mers du Levant et du Ponant, s'avance en felouque à la rencontre de Mme de Guébriant ; les consuls de la ville, avec leurs chaperons de velours cramoisi, l'attendent pour la complimenter ; le canon tonne. La maréchale descend chez M. de Burgues, viguier de Toulon, et, le jour suivant, d'Infreville donne, en son honneur, un somptueux repas.

De Marseille, la comtesse de Guébriant remonte vers Paris par le Rhône, Lyon, la Saône. A propos de cette rentrée dans la capitale après une si longue absence et tant de péripéties, Le Laboureur s'exprime ainsi : « Chacun de nous estant tellement estourdy et des navires et du batteau, qu'il nous sembloit que la terre tournoit continuellement autour de nous et qu'il nous fallut tousjours suivre cette roue d'un mouvement perpétuel. »

Peu après son retour à Paris, un grand malheur vint frapper la maréchale; Anne de Guébriant, qu'elle chérissait comme sa propre enfant, reprise de son mal, décédait à la fleur de l'âge [1].

1. On lit dans *la Muse historique* du gazetier Loret, à l'occasion du retour de Pologne :

« La maréchale de Guébriant
Avec un œil assez riant

La reine Marie, que nous avons laissée à Varsovie, fut couronnée à Cracovie le 16 juillet 1646. Le roi Wladislas-Sigismond mourut à 52 ans, le 29 mai 1648. Son frère, Jean-Casimir, jésuite depuis 1643, fait cardinal en 1646, renvoya son chapeau à Rome après le décès de son frère, et monta sur le trône de Pologne. La reine, ayant toutes les dispenses d'Innocent X, épousa le nouveau monarque au bout d'une année de veuvage.

Le mariage eut lieu dans la plus grande simplicité à Varsovie. Après avoir entendu la messe dans la chambre de la reine, les souverains communièrent, et le nonce les unit en présence des sénateurs et officiers de la Couronne. Le lendemain, dimanche 30 mai, eurent lieu les cérémonies dans la cathédrale. Le roi s'y rendit à cheval, accompagné des seigneurs du royaume. La reine suivait en un carrosse drapé de velours bleu garni de franges d'argent, attelé de 8 chevaux gris pommelés. L'office terminé, il y eut grand couvert dans une galerie du palais. La table des souverains était sur une estrade et surmontée d'un dais. Le lendemain on reçut les présents d'usage des grands seigneurs et des villes [1].

Jean-Casimir était un vaillant prince, auquel Charles-Gustave, roi de Suède, fit, en 1655, une cruelle guerre.

Venant d'étrangère contrée
Fit en cour lundi son entrée,
Où, pour ses mérites divers,
On la reçut à bras ouverts.
Et de plus on lui fit promesse,
Au sortir d'une grand messe,
Qu'elle serait dame d'honneur
Quand la France aurait le bonheur
D'avoir une nouvelle reine
Pour maitresse et pour souveraine.
Cette promesse dit encor
Que pour des prix d'argent et d'or,
(A cause de ses bons services)
Elle peut vendre des offices
Qui dépendront par cy par là
De cette belle charge-là,
Autant pour femmes que pour hommes,
Dont elle aura de grandes sommes.
Et son dernier voyage ainsi
Aura beaucoup mieux réussi. »

1. Bibl. Nat. Clairambault. V. 385-273... à Brienne ; Varsovie, 2 juin 1649.

qui accabla la Pologne de maux. Il parvint cependant à chasser les Suédois de ses États, et, l'année suivante, signa la paix avec le fils et successeur de Charles-Gustave (1660). Il battit les Moscovites en Lithuanie, en 1661, et soumit les factieux, à la tête desquels se voyait Lubomirski, en 1667.

Le 10 mai de cette même année, à l'âge de 55 ans, la reine Marie, frappée d'apoplexie, décédait sans enfants; avec pompe on l'enterra dans l'église de Saint-Stanislas, à Cracovie. Cette intéressante souveraine avait, durant tout son règne, servi très efficacement la politique française dans le Nord. Après avoir réglé différentes questions en Pologne, Jean-Casimir abdiqua, vint s'installer en France, et obtint les abbayes de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Martin-de-Nevers. La République lui donna pour successeur Michel Korybut Wisniowiecki, le 19 juin 1669.

L'ancien roi de Pologne mourut à Nevers en 1672. Son corps fut transporté à Varsovie, et son cœur placé dans une chapelle de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où ses moines lui érigèrent un magnifique tombeau que l'on voit encore aujourd'hui. Il avait assisté à 22 batailles et les avait presque toutes gagnées[1].

1. Sources de la 2e partie de la IIe division : Arch. du comte de Guébriant. Arch. de M. de Rotrou. *Mém. de Mad. de Motteville. Mém. de Fr. de Paule de Clermont, marquis de Montglat. Biographie universelle*, de Michaud. Moréri. *Dictionnaire hist. et crit.*, de Pierre Bayle, 1734. *Biographie*, de Hoffer. *Lettres du cardinal Mazarin*, pub. par A. Chéruel. Bibl. Nat. Clairambault. V. 1003. *Historiettes* de Tallemant des Réaux. *Hist. du maréchal de Guébriant*, par Jean Le Laboureur. *Hist. des Princes de Condé*, par le duc d'Aumale. *Manuscrits* de la Bibl. Mazarin. *Relation du voyage de la Reine de Pologne et du retour de Mad. la maréchale de Guébriant*, par Jean Le Laboureur, Paris, 1647. Aff. Etr. Pologne. V. 1-296. *Mémoires du voyage de Mad. Louise-Marie de Gonzague de Clèves pour aller prendre possession de la couronne de Pologne...*, par de Noyers. *Revue des Deux-Mondes*, 1er *février* 1883 : *Un mariage politique au XVIIe siècle*, par Albert Vandal. Bibl. Nat. V. 23939-222-229. *Aventures de la comtesse de Guébriant* : conférence de M. Emile Hagemann à Strasbourg, 1880. *Documents inédits sur l'hist. de France* : Lettres de M. de Peiresc aux frères Dupuy, pub. par Th. Tamisey de Larroque. *Mém. du duc de Saint-Simon. Marysienka, Marie de la Grange d'Arquien, reine de Pologne*, par K. Waliszewski.

III

L'AFFAIRE DE BRISACH (1651-1653)

En 1645, M. de Charlevoye succédait au baron d'Oysonville en qualité de lieutenant de roi à Brisach. Brillant officier, ayant donné maintes preuves de dévouement et des marques caractéristiques d'expérience et de capacité dans les affaires de guerre et d'administration, il jouissait alors de la confiance générale. A la Cour on l'estimait tout particulièrement, et c'était en termes extrêmement flatteurs pour lui que Mazarin le recommandait au maréchal de Turenne[1].

Peu de temps après la mort du baron d'Erlach, survenue le 26 janvier 1650, le gouvernement de Brisach échut à Gabriel de Cassagnet, marquis de Tilladet, maréchal de camp depuis 1645, beau-frère de Michel Le Tellier[2]. Charlevoye vit d'un très mauvais œil la prochaine arrivée du marquis de Tilladet, la charge de gouverneur devant plutôt revenir à lui-même, croyait-il, car, non seulement il s'était donné beaucoup de peine à Brisach sous le commandement du général d'Erlach, mais encore, depuis son décès, il avait agi de tout son crédit sur la garnison pour maintenir l'ordre dans la place et « empêcher que cet accident n'y apportast du changement ». A la Cour même on lui savait « beaucoup de gré » de son excellente attitude en cette occasion ; on comptait sur son bon esprit et sur son entière soumission aux volontés du Roi.

Une lettre, qu'il recevait de Mazarin le 13 mars 1650,

1. *Lettres du cardinal Mazarin*, publ. par A. Chéruel.
2. Tilladet, marié à Madeleine Le Tellier. Mourut en 1660. Eut 2 enfants : Jean-Baptiste de Cassagnet, marquis de Tilladet, maître de la garde-robe du Roi ; lieutenant général en 1678 ; capitaine des Cent-Suisses lors de la démission du marquis de Vardes en 1679 ; mourut en 1692. Gabriel de Cassagnet, chevalier puis marquis de Tilladet : chevalier de Malte ; lieutenant général en 1688 ; mourut en 1702.

se terminait ainsi : « Au reste, Monsieur, je m'assure que vous serez aussi peu fâché de la promotion de M. de Tilladet au gouvernement de Brisach comme il a de satisfaction de vous y savoir établi ; il se promet que vous l'aimerez, comme je vous en supplie tant parce qu'il le mérite que pour l'amour de moi : et je suis la caution qu'il vous en donnera tout sujet. Il partira incontinent pour en aller prendre possession[1] ».

Henri de Lorraine, comte d'Harcourt, aurait également voulu s'adjuger le gouvernement de la forteresse de Brisach. Mais on ne l'entendait pas ainsi ; Brisach et ses dépendances, le Brisgau et le Sundgau, devaient rester séparés de l'Alsace. « Le Roi, écrivait-on à Tilladet le 30 juillet, n'a point besoin de s'expliquer sur les dépendances de votre gouvernement ni sur le pouvoir de M. le comte d'Harcourt qui porte en termes exprès qu'il est gouverneur de la Haute et Basse-Alsace, à la réserve de Brisach et de ce qui en dépendait lorsque son pouvoir lui a été expédié. » Et Mazarin précisait : M. de Tilladet a le « pouvoir de Brisach en la même forme que M. d'Erlach en jouissait ». Le comte d'Harcourt ne peut donc fonder de prétentions sans montrer « une amplification de pouvoir expédiée depuis votre provision, ajoutait-il à Tilladet, ce qui n'est pas et ne sera point du tout ; agissez, s'il vous plait, sur ce fondement avec civilité sans relâcher de quoi que ce soit ». Les termes sont formels. La Cour ne veut, pour commander à Brisach, ni du comte d'Harcourt, ni de Charlevoye[2].

Les choses allèrent cependant de mal en pis. Entre Charlevoye et Tilladet le désaccord s'accentua de jour en jour. Charlevoye même se tourna du côté de M. d'Harcourt afin d'en obtenir assistance, et le gouverneur d'Alsace lui prêta une oreille favorable. La position du marquis de Tilladet étant devenue intolérable, on se préoccupa vivement à la Cour de la situation périlleuse de Brisach. Charlevoye, sur lequel on

1. Bibl. Nat. ffr. V. 4205-48 (Mazarin à Charlevoye ; 13 mars 1650.
2. Bibl. Nat. ffr. V. 4221-158. A M. de Tilladet, 30 juillet 1650.

comptait tant jadis, inspirait maintenant une légitime méfiance. Pour saisir l'autorité dans la place, n'était-il pas capable de faire un compromis avec l'étranger, de trahir ? Cela ne semblait pas impossible. Le cardinal Mazarin, dont la position était rendue assez précaire par les cabales qui se renouvelaient perpétuellement contre lui, entreprit de s'assurer pour lui-même le gouvernement de Brisach par la démission de Tilladet. Il aurait de la sorte une retraite honorable et sûre. « J'y ay tousjours eu ma visée, écrira-t-il à M. de Lionne, ce qu'il (Tilladet) pourroit aysément apprendre de vous et de M. Le Tellier mesme, qui, lorsqu'on le donna (le gouvernement) à son beau-frère, me promit positivement que j'en serois le maistre quand je voudrois, et avec telle rescompense qu'il me plairoit ; ce qu'il m'a encore depuis plusieurs fois ratifié. » Brisach avait donc trois compétiteurs avoués.

Le sieur Bartet, ignorant les vues du cardinal sur Brisach, croyant arranger l'affaire, avait proposé à ce dernier de pousser le marquis de Vardes, neveu de la maréchale de Guébriant, au gouvernement de Brisach dont il pourrait « rescompenser » M. de Tilladet[1]. Mais, loin de songer à favoriser les désirs de Vardes, Mazarin tâchait au contraire, comme il l'écrivait, de s'assurer « un lieu de retraite en cas de besoin ». Aussi chargea-t-il Michel Le Tellier d' « ajuster la chose » avec son beau-frère. Il comptait également sur lui pour parler à Mme de Guébriant qui jouait dans cette affaire un rôle qu'on soupçonnait fâcheux sans pouvoir le préciser. Il fallait la gagner, car elle pouvait être très utile « en mesnageant l'esprit de Charlevois au point qu'il sera nécessaire ; m'engageant, ajoutait Mazarin, en mon particulier, d'estre le solliciteur auprez de la Reyne pour les intérests de mes-

1. Bartet, Béarnais de basse origine, médiocre avocat à Pau, intelligent, fat, retors, parvint à se faire le confident par excellence de la princesse palatine, Anne de Gonzague, à entrer dans les bonnes grâces de la maréchale de Guébriant et dans l'intimité de la régente et de Mazarin. Disgracié avec Fouquet, resté éloigné de la Cour durant 30 années, il y reparut en 1690, et mourut plus que centenaire en 1707. (*Hist. des Princes de Condé*, par le duc d'Aumale, t. VI-72, note).

sieurs ses neveux », le marquis de Vardes et le comte de Moret[1]. « 50.000 escus ou 200.000 livres à tout rompre, disait-il en mai 1651, sont au delà de ce que M. de Tilladet pourroit jamais prétendre[2]. »

Quelques jours plus tard, le 6 juin, Mazarin s'adressait de nouveau à M. de Lionne :

« Ce de quoy je supplie encore la Reyne, est de prendre le gouvernement de Brisach pour sauver cette place et pour m'asseurer, en tous cas, une retraite honorable, afin que je ne demeure pas tousjours exposé, avec peu de dignité pour Leurs Majestés et grande honte pour moy, d'aller tousjours errant d'un costé et d'autre, et en de continuels périls et contrainct ou à me retirer dans un couvent, ou, estant en public, faire une despence à laquelle il m'est impossible de fournir... Un nouveau surintendant donnera, en un instant, ce qu'il faudra pour rescompenser M. de Tilladet, qui sera ravy de sortir d'embarras et avoir une somme pour employer à rescompenser quelque autre gouvernement, ou quelque charge, avec asseurance d'avoir un bénéfice pour un de ses enfants, au premier rencontre [3] ...»

Mazarin ne doutait pas que les conseils donnés à Charlevoye ne vinssent de Paris même, aussi écrivait-il à Le Tellier : « Comme nous sommes en un temps qu'il semble que tout se doibt faire impunément, je crains que, si on n'y apporte un prompt remède et bien efficace, le Roy court grand risque de perdre la place, et M. de Tilladet, le gouvernement. » Le plus pressé est d'acheter la charge de Tilladet. On lui donnera une somme assez ronde, et on promettra une riche abbaye à l'un de ses enfants[4]. Ceci fait, ne pourrait-on pas

1. François du Bec-Crespin, marquis de Vardes, qui fut, dans la suite, gouverneur d'Aigues-Mortes ; Antoine du Bec-Crespin, comte de Moret.

2. *Lettres du cardinal Mazarin*, pub. par A. Chéruel. Mazarin à M. de Lionne ; Brühl, 29 mai 1651.

3. *Lettres du cardinal Mazarin*, pub. par A. Chéruel. Mazarin à Lionne ; Brühl, 6 juin 1651.

4. *Lettres du cardinal Mazarin*, publ. par A. Chéruel. Tiré de Bibl. Nat. ffr. V. 6886-174. Mazarin à Le Tellier ; Brühl, 6 juin 1651.

envoyer à Brisach le maréchal de la Ferté pour « assurer l'affaire » ? « Mais je crains fort Charlevois, disait encore Mazarin, estant alerte comme il est et sentant sa conscience blessée ; je crains qu'il n'en arrive quelque malheur à M. de Tilladet et par consequent a l'estat[1]. »

Le 4 juillet 1651, le ministre suppliera Le Tellier de s'intéresser à Brisach et d'empêcher Charlevoye, « qui est asseurément fomenté de passions, d'ajouster de nouveaux crimes à ceux qu'il a desja commis[2]. » Le cardinal était hanté par l'idée d'avoir cette forteresse pour lieu de refuge, de préférence à tout autre, à cause de sa position frontière[3].

Dans une lettre qu'il adresse également le 4 juillet à M. de Lionne, Mazarin se montre fort précis. M. Le Tellier, y dit-il, lui a écrit en chiffres que Charlevoye n'agissait à Brisach qu'à l'instigation de la maréchale de Guébriant, « qui voudrait faire tomber le gouvernement entre les mains de son frère ou de M. de Vardes », son neveu[4]. On croit donc voir un peu plus clair dans l'intrigue ; on espère arriver à dénouer peu à peu le nœud de la situation, à préciser les responsabilités ; la maréchale apparaît en coupable. Que faire ? Le temps presse ; il s'agit de traiter au plus vite avec Charlevoye. Lui, Mazarin, à la tête du ministère, ne peut se rendre dans la place pour discuter avec un lieutenant de roi ; il y va de sa dignité, et ne l'accuserait-on pas d'intelligence avec Charlevoye dans la sédition qu'il a suscitée pour chasser le gouverneur[5] ? D'autre part, faut-il attendre que Charlevoye lui ouvre les portes de Brisach ? Il en resterait bien « toute la vie

1. *Lettres du cardinal Mazarin*, pub. par A. Chéruel. Tiré de Bibl. Nat. ffr. V. 6886-178. Mazarin à Le Tellier ; Brühl, 13 juin 1651.
2. *Ibidem*. Tiré de Bibl. Nat. ffr. V. 4209-268. Mazarin à Le Tellier ; Brühl, 4 juillet 1651.
3. *Ibidem*. Tiré de Bibl. Nat. ffr. V. 6887-16. Mazarin à Le Tellier ; 11 juillet 1651.
4. *Ibidem*. Tiré de Aff. Etr. France. V. 267-473. Mazarin à Lionne ; Brühl, 4 juillet 1651.
5. *Lettres du cardinal Mazarin*, pub. par A. Chéruel. Tiré de Aff. Étr. France. V. 268-21. Mazarin à Lionne ; Brühl, 17 juillet 1651.

dehors ». Il pense donc indispensable « de chastier exemplairement ledict Charlevoys[1] » ; mais comment ? Bartet, il est vrai, comptant sur l'amitié de certaines personnes ayant pouvoir sur l'esprit de Charlevoye, demande qu'on le charge de cette affaire[2].

On n'emploiera pas Bartet, mais la maréchale de Guébriant elle-même. Pour la faire entrer dans leurs vues, la régente et Mazarin vantent donc ses talents de diplomate : n'a-t-elle pas fait merveille à Varsovie ! On n'en attend pas moins d'elle aujourd'hui ; elle a du crédit auprès de Charlevoye, ancien aide de camp de son mari, et elle jouit d'un grand prestige à Brisach ; personne n'est plus capable de mener les choses à bonne fin. Flattée de la confiance que la Reine et le ministre lui accordent, heureuse de jouer encore un rôle, elle se rend à Brisach, munie d'instructions secrètes, et sous prétexte d'un mécontentement avec la Cour.

Pour arriver à son but, Mme de Guébriant use d'un moyen tout à fait original. Connaissant le goût de Charlevoye pour le sexe féminin, elle se fait accompagner d'une très agréable personne, dont le lieutenant de roi tombe bien vite amoureux. Un jour, par ruse, elle parvient à le faire sortir de Brisach pour retrouver la jolie suivante, et des soldats, tirés d'une garnison voisine, embusqués habilement en quelque endroit, s'emparent de lui ; la passion l'avait fait manquer à sa prudence habituelle. Mme de Guébriant le fait aussitôt conduire à Philippsbourg, suivant l'ordre royal, pour y être interné. On ne croyait pas trouver un lieu plus sûr, puisque le comte d'Harcourt y commandait. Cependant d'Harcourt, gouverneur d'Alsace et de Philippsbourg depuis la défection de Turenne en 1649, et grand bailli de Haguenau, conservait toujours de secrètes visées sur Brisach.

A la nouvelle de cette arrestation, la garnison de Bri-

1. *Lettres du cardinal Mazarin*, pub. par A. Chéruel. Tiré de Bibl. Nat. ffr. V. 6887-23. Mazarin à Le Tellier ; Brühl, 18 juillet 1651.

2. *Ibidem*. Tiré de Bibl. Nat. pap. Baluze. V. 332-143. Mazarin à Colbert : Brühl, 28 août 1651.

sach, qui était très attachée à Charlevoye, parut vouloir se révolter ; Mme de Guébriant dut s'en aller à Bâle ; le comte de Moret, ayant de nouveau pénétré dans la forteresse, y reçut un mauvais accueil. Les représentants de Mazarin, — qui avait obtenu de la régente la succession du marquis de Tilladet, — virent les portes se fermer devant eux. Dès lors la maréchale se contenta de faire surveiller Brisach par les troupes de cavalerie cantonnées dans le Brisgau.

D'Harcourt feignit d'ignorer les événements qui venaient de se dérouler à Brisach, au point que, redoutant quelques artifices de sa part, le cardinal crut devoir lui écrire : « Après y avoir bien fait réflexion, j'ai conclu que vous ne deviez pas avoir appris la grâce que le Roy m'a faicte de me donner le gouvernement de Brisach, quand vous avez pris la résolution de dépescher icy pour me faire instance de vous y servir ; et que, scachant combien il y a de temps que je sers, les persécutions que j'ai souffertes, les malheurs auxquels sont d'ordinaire exposez ceux qui occupent le poste où je suis, sans que j'aye ny biens, ny charges, ny aucun establissement de quelque nature que ce puisse estre, vostre justice et l'amitié dont vous m'avez tousjours honoré ne vous auroit (*sic*) pas permis d'avoir la pensée de poursuivre une chose dont le Roy m'avoit gratifié, et qui me donne la seule retraite que je puis (*sic*) avoir, en cas de besoin[1]... »

Quelques jours plus tard, le 21 avril, le Roi expédie deux lettres à Mme de Guébriant. Il est nécessaire, voit-on dans l'une, pour la sûreté générale, de punir exemplairement Charlevoye de « ses crimes, désobéissance et déloyauté notoires », et comme auteur de la mutinerie de la garnison de Brisach ; elle engagera son procès, « de la manière dont son crime le requiert », « dans le conseil de guerre souverainement et en vingt-quatre heures », et fera « exécuter sur-le-champ le jugement qui sera rendu contre lui ». Elle s'emploiera

1. *Lettres du cardinal de Mazarin*, pub. par A. Chéruel. Tiré de Aff. Etr. France. V 269-101. Mazarin à Harcourt : Gien, 16 avril 1652.

ainsi que son neveu, le comte de Moret, auprès des officiers pour les ramener dans le devoir, « voulant, ajoute le Roi, que vous me rendiez compte de ce qui y aura été fait en cela pour la prompte exécution de ma volonté... » — « Néanmoins, lit-on dans la seconde lettre, néanmoins, en cas que le dit Charlevoye se dispose à faire remettre la place de Brisach en mon obéissance et la garnison dans son devoir, je trouve bon de lui pardonner, et même de lui faire donner la récompense de sa charge[1]... »

Malgré ce que lui écrit le cardinal Mazarin, le comte d'Harcourt n'en continue pas moins à faire la sourde oreille. Il veut Brisach. Aussi entre-t-il en rapport avec Charlevoye dont il a la garde, et lui promet-il la liberté et son rétablissement dans la place s'il consent à l'y faire recevoir comme gouverneur par la garnison. Le prisonnier accepte avec joie. On le tire de Philippsbourg ; on le ramène à Brisach pour y travailler les esprits. La comtesse d'Harcourt et ses enfants lui portent de l'argent. Charlevoye paie des quartiers d'avance à la troupe, ce qui ne s'était jamais vu, et apaise ainsi les plus récalcitrants, ceux-là mêmes qui refusaient hautement de recevoir aucun gouverneur n'ayant provision du Roi. Cette transformation opérée dans les esprits, d'Harcourt, qui fait la guerre en Guyenne contre le prince de Condé révolté, envoie des courriers à Paris ; tout ce qu'il a fait, disent-ils, est pour s'assurer de la place et la remettre entre les mains de la personne à qui le Roi la destine ; il sollicite en attendant un pouvoir de gouverneur. La Cour, qu'il ne parvient pas à tromper, refuse, et se contente de lui témoigner bon gré des assurances de fidélité qu'il donne.

Le comte d'Harcourt ayant mal réussi au siège de Villeneuve-sur-Lot, ses troupes désertent ; celles des rebelles se fortifient ; le parti de M. le Prince reprend

1. Bibl. Nat. ffr. V. 4184-256. Le Roi à madame de Guébriant ; Sens, 21 avril 1652. Bibl. Nat. ffr. V. 4184-257. Le Roi à madame de Guébriant ; Sens, 21 avril 1652.

vigueur. De nuit, accompagné de trois ou quatre personnes seulement, d'Harcourt, abandonnant la cause, quitte la Guyenne sans avertir qui que ce soit, et, sous un déguisement, avance rapidement vers la Franche-Comté, grâce aux relais qu'il a fait préparer en divers endroits. A Bâle, « il se déclare et reprend son cordon bleu ». A ceux qui lui demandent ce qu'il a fait en Guyenne, il répond y avoir conquis Brisach. Quelques jours plus tard il se présente devant cette forteresse dont Charlevoye lui offre les clés, et en franchit l'enceinte au milieu des acclamations. « De cette manière, écrira Mazarin ulcéré, il se rend maistre de Brisach, blessant en mesme temps si outrageusement l'authorité du Roy et l'amitié qu'il avoit si solennellement promise à celuy à qui il savoit que Sa Majesté avoit promis ce gouvernement[1]. »

Avant d'être renseigné sur ce que ferait personnellement d'Harcourt, on avait jugé dangereux de commencer le procès de Charlevoye, et plus sage — bien que Mazarin en fût extrêmement marri — d'employer la douceur avec un homme contre lequel on ne pouvait rien, servi par la chance, capable de trahir, tout puissant à Brisach. Le 16 août 1652, le Roi écrivait donc à Charlevoye de continuer les fonctions de lieutenant de roi au gouvernement de Brisach, « auquel, ajoutait-il cependant, je me réserve de pourvoir ci-après ». Cette lettre lui était portée par le capitaine Hambourg, exempt des Gardes du corps, auquel on s'en remettait pour d'autres explications verbales. On préférait, vu les graves circonstances, simuler une entière confiance en Charlevoye, bien qu'il inspirât des craintes sérieuses. Le Roi lui défendait, dans cette même lettre, « de recevoir ni reconnaître quelque personne que ce soit, de quelle qualité et condition qu'elle puisse être, qui se présentera à Brisach et qui puisse prétendre d'y avoir aucun commandement ni autorité, sans vous faire

1. *Lettres du cardinal Mazarin*, pub. par A. Chéruel ; tiré de Bibl. Nat. ffr. V. 6891-222. Mazarin à Le Tellier ; Bouillon, 24 septembre 1652.

apparoir des provisions et ordres pour ces effets signés de moi et contresignés de l'un de mes secrétaires d'Estat[1] ».

Les précautions semblaient être bien prises, quand on apprit subitement à Paris l'entrée du comte d'Harcourt à Brisach.

La maréchale de Guébriant, dont la mission avait eu d'heureux débuts et un fatal dénouement, avait abandonné la partie et regagné Paris. Ses ennemis rirent de son insuccès et critiquèrent les moyens employés.

En 1653, Charlevoye, toujours dans ses mêmes fonctions, était pris comme intermédiaire dans les discussions entre la régente et le comte d'Harcourt, qui refusait obstinément d'échanger les gouvernements de l'Alsace et de Philippsbourg contre celui de Bourgogne, préférant celui d'Anjou, avec les châteaux d'Angers et de Pont-de-Cé[2]. Néanmoins l'opinion que l'on avait de Charlevoye ne se modifiait pas. M. de Besmaux, capitaine des Gardes de Mazarin, envoyé auprès de lui pour traiter certaines affaires, écrivait son impression en arrivant à Brisach : on ne peut se fier aux gens qu'il voit ; il y a des traverses sourdes ; Charlevoye est très douteux et faible de caractère. Hérouard, homme adroit et fin, également envoyé par le cardinal à Brisach, n'ose se découvrir à Charlevoye « de peur qu'il ne dise tout au comte d'Harcourt », et « ne se croit pas capable d'oser rien entreprendre ». Hérouard ne sait pas comment les choses se passeront, mais est décidé à « fere fort le souple »[3].

1. Bibl. Nat. ffr. V. 4185-92. Le Roi à Charlevoye ; 16 août 1652.

2. Le duc de Rohan se démit du gouvernement d'Anjou, que l'on donna au comte d'Harcourt.

De Soissons, le 27 septembre 1653, le Roi écrivait à Charlevoye : « ... J'ai reconnu que les impressions qu'on m'avait données contre vous sont sans fondement... » (Bibl. Nat. Clairambault. V. 441-128).

3. Bibl. Nat. Clairambault. V. 441-139. *Instructions au sieur de Besmaux, allant à Brisach*, 4 novembre 1653.

Bibl. Nat. Clairambault. V. 441-128. Le Roi à Charlevoye ; Soissons, 27 septembre 1653. (Au sujet de la mission de Besmaux).

Bibl. Nat. Clairambault. V. 441-129. *Instructions à part au S. de Besmaux* : Soissons, 29 septembre 1653. Bibl. Nat. Clairambault. V. 441-133. Besmaux à Mazarin ; sans date.

En vain le cardinal Mazarin écrit-il à M. de Charlevoye le 14 novembre, lui promettant honneurs et pensions s'il parvient à déterminer le comte d'Harcourt à céder ses gouvernements. Charlevoye n'arrive à rien. Manque-t-il de savoir-faire, n'a-t-il pas l'autorité et la finesse suffisantes pour traiter avec ce prince, va-t-il trop droit au but, comme fait un soldat, généralement peu diplomate et peu souple ? Nous pouvons supposer tout simplement qu'il manqua d'énergie et craignit de se compromettre. Aussi Besmaux écrira-t-il à Mazarin pour lequel il travaillait résolument : « Charlevoye est plus faible et plus misérable que jamais[1] ». Et quelques jours plus tard, le confident du ministre était encore plus catégorique en disant que Charlevoye penchait fort pour le comte d'Harcourt[2].

La prise de la citadelle de Brisach avait été difficile en 1638 ; sa conservation ne l'était pas moins. Le plus révoltant dans le cas présent, c'était qu'elle pût être livrée aux étrangers par des Français mêmes. Mais, laissons les événements se dérouler sans nous, et revenons à Mme de Guébriant, qui s'en désintéressait depuis longtemps déjà. Rappelons seulement ce qu'il advint de Brisach.

Le comte d'Harcourt fut le premier gouverneur

1. Bibl. Nat. Clairambault. V. 441-162. M. de Besmaux à Mazarin. 18 novembre 1653.

2. Bibl. Nat. Clairambault. Le vol. 441 contient de très curieuses lettres et relations concernant cette affaire.

Le gouvernement de Brisach rapportait alors :

4 baillages payant par mois, chacun 100 pistoles, pour contributions ordinaires ; soit par an (la pistole valant 10 livres)	48.000	livres.
Villages de noblesse et hores d'église, donnant aussi 100 pistoles par mois ; par an	12.000	»
Les péages et entrées à Brisach: par an	30.000	»
Dîmes extraordinaires (sacs de blé, d'avoine, d'orge, de pois...), à une demie pistole l'un ; par an. . . .	70.000	»
Dîme du vin, qui peut monter à 70 foudres de vin, à 6 pistoles le foudre; par an	4.200	»
Prix de 100 places de cavalerie, à 100 écus ou richedales par an, sans le foin, l'avoine et les ustensiles (à 3 francs l'écu); par an	30.000	»
	194.200	livres.

Bibl. Nat. Clairambault. V. 441-473.

d'Alsace, de Brisach et de Philippsbourg, après l'annexion à la France de cette province et de ces deux importantes places par le traité de Munster, en 1648. Le cardinal Mazarin obtint ces gouvernements lorsque d'Harcourt consentit à les échanger contre celui d'Anjou. Armand-Charles de la Porte, fils unique du maréchal duc de la Meilleraie et neveu de Mazarin par alliance, duc de Mazarin, succéda au cardinal dans ces commandements. La célèbre forteresse de Brisach appartint à la France jusqu'au traité de Ryswick qui la rendit à l'Empire en 1697 [1].

Grâce au crédit qu'elle avait su conserver, la maréchale de Guébriant, nommée première dame d'honneur de la future reine Marie-Thérèse, se rendait dans le midi de la France, lors des négociations du traité des Pyrénées, pour y retrouver la Cour et débuter dans ses nouvelles fonctions ; mais durant ce voyage, elle mourut à Périgueux, le 2 novembre 1659. On lui fit sur place un service solennel, et son corps prit la route de la capitale pour aller reposer à côté de celui du maréchal [2].

Elle laissait des affaires en un pitoyable état ; très mauvaise administratrice, elle s'était ruinée. Dès sa mort, héritiers et bénéficiaires se trouvèrent en présence de ses créanciers, qui firent saisir meubles et immeubles. On fit un accord suivant lequel on vendrait les biens de la défunte, à l'amiable et sans frais, et les deniers en provenant seraient « baillés et délivrés aux créanciers, chacun selon la priorité de leurs hypothèques ». Malgré cela, on ne s'entendit pas. Il y eut discussions et finalement procès entre les héritiers et réclamants [3].

1. Bibl. Nat. Clairambault. V. 949-5.

2. Archives Guébriant. Arch. départementales de la Dordogne. Registres paroissiaux de Périgueux. GG. 60. *Procès-verbal* du 16 septembre 1659.

La duchesse de Navailles eut sa charge de dame d'honneur.

3. Arch. Nat. Carton M. 425.

Ainsi disparut Madame de Guébriant après être parvenue au faîte des honneurs et avoir vu se terminer, par le traité de Westphalie, cette guerre de Trente ans, dont l'illustre maréchal avait été un des plus glorieux acteurs.

FIN

APPENDICES

Appendice I

« Estat de fonds pour un mois de montre à l'armée de feu M. de Feuquières, l'an 1639[1]. »

Etat-major de l'armée :

	PAR MOIS DE MONTRE[2]
	livres.
Le marquis de Feuquières, lieutenant général	1.000 »
Au même, pour l'entretien de sa compagnie des Gardes, à 30 hommes	1.079,50
Aux maréchaux de camp	1.000 »
Aux mêmes, pour entretenir chacun 6 carabins	334 »
A l'intendant de justice de l'armée. . . .	600 »
Au sergent de bataille.	400 »
Au même, pour l'entretien de 4 carabins, servant auprès de sa personne	108 »
A 4 aides de camp	1.200 »
Aux mêmes, pour entretenir chacun 3 carabins	216 »
A un ingénieur	200 »
A un maréchal des logis	300 »
A deux fourriers servant près de lui. . .	200 »
A reporter.	6.637,50

1. Bibl. Nat. ffr. V. 18481-163.
2. La montre se faisait 10 fois par an (Édit du 15 janvier 1629). Le mois de montre était donc de 36 à 37 jours.

	PAR MOIS DE MONTRE — livres.
Report.	6.637,50
Au secrétaire de l'armée	200 »
Aux commis des contrôleurs généraux de l'extraordinaire des guerres, à raison de 150 livres à chacun	300 »
Au capitaine des guides	200 »
Au médecin	200 »
A l'apothicaire	100 »
A l'aumônier	100 »
Au chirurgien.	100 »
Au trompette	60 »
Au prévôt, à son lieutenant, au greffier, aux archers, à son exécuteur	980 »
« Pour les partyes inopinées » (cas imprévus)	2.000 »
Total.	10.877,50

A. **Infanterie.**

Régiment de Picardie (*par exemple*) :

Etat-major du régiment :

	PAR MOIS DE MONTRE — livres.
Un mestre de camp.	100 »
Un sergent-major	150 »
Un aide-major	100 »
Un maréchal des logis.	60 »
Un prévôt	90 »
Un greffier.	25 »
6 archers (15 livres à chacun)	90 »
Un chirurgien.	30 »
Un aumônier	30 »
Total	675 »

Le régiment de Picardie avait 20 compagnies de

60 hommes chacune, officiers et sous-officiers compris :

La compagnie :

	PAR MOIS DE MONTRE — livres.
Un capitaine	150 »
Un lieutenant	60 »
Un enseigne	45 »
2 sergents (25 livres à chacun)	50 »
Un fourrier	12 »
Un tambour	12 »
Un fifre.	12 »
3 caporaux (18 livres à chacun)	54 »
3 anspessades (15 livres à chacun). . . .	45 »
3 anspessades portant mousquet (14 livres à chacun)	42 »
10 piquiers (13 livres à chacun)	130 »
8 mousquetaires (13 livres à chacun) . . .	104 »
25 soldats (12 livres à chacun)	300 »
Au capitaine, un supplément pour « appointer les meilleurs soldats de sa compagnie ».	72 »
Total	1.088 »

La dépense, par montre, du régiment de Picardie s'élève donc à :

Etat-major	675 »
20 compagnies à 1.088 livres	21.760 »
Commissaires et contrôleurs des guerres, faisant les montres et revues du régiment	140 »
4 capitaines à la suite du régiment, à raison de 150 livres chacun.	600 »
Total.	23.175 »

	PAR MOIS DE MONTRE — livres.
Report. .	23.175 »
Régiment de Navarre (20 compagnies à 60 hommes chacune)	23.175 »
— de Saint-Rué (20 compagnies à 60 hommes chacun)	22.335 »
(*différence portant sur l'état-major*)	
— de Rambures (20 compagnies à 60 hommes chacune). . . .	22.335 »
— de Périgord.	22.335 »
— d'Effiat	22.335 »
— de Montmège	22.335 »
— de Nettancourt.	22.335 »
— de Conti.	22.335 »
— de Vibraye	22.335 »
— de Saint-Paul	22.335 »
— de —	22.335 »
— de —	22.335 »
— de Noailles.	22.335 »
— de Bussy-Lameth.	22.335 »
Total d'une montre pour les 15 régiments d'infanterie	336.705 »
B. **Gendarmerie**, total par montre. .	70.195 »
C. **Cavalerie**, chevau-légers.	
Régiment de Praslin (*par exemple*):	
État-major du régiment.	400 »
Le régiment de Praslin avait 7 compagnies de 70 hommes, coûtant chacune, par montre, 3.637 l. 50, y compris la solde des officiers (capitaine, 412 l. 5; lieutenant, 262 l. 5; cornette, 187 l. 5; maréchal des logis, 125 livres; six « petits officiers »,	
A reporter. . .	400 »

	PAR MOIS DE MONTRE
	livres.
Report.	400 »
180 livres ; commissaire, 40 livres ; contrôleur, 30 livres, soit, par montre . .	25.462, 5
2 compagnies d'arquebusiers à cheval, de 40 hommes chacune (solde des officiers comprise)	3.758 »
Total pour le régiment. . .	29.620, 5

Régiment de Gesvres, à 6 compagnies :

Etat-major.	400 »
Mousquetaires du régiment	3.758 »
Les compagnies	21.825 »
Total	25.983 »

Régiment de Lignon	25.983 »
— de la Clavière	25.983 »
— de la Chapelle-Balou.	25.983 »
— d'Aubais.	25.983 »
— de Moulinet.	25.983 »
— de Saint-Aignan	25.983 »
Total d'une montre pour la cavalerie.	211.501, 5

D. Les carabins.

Six compagnies à 60 hommes (officiers compris).

Total par montre	11.263 »

E. Le régiment étranger.

Total par montre	16.217,5

Récapitulation :

	PAR MONTRE
	livres.
Etat-major de l'armée	10.877, 5
Infanterie	336.705 »
Gendarmerie	70.195 »
Cavalerie	211.501, 5
Carabins	11.263 »
Régiment étranger.	16.217, 5
Total général de la *montre* ou *mois de solde* de l'armée du marquis de Feuquières .	656.759,5[1]

Appendice II

Lettre du P. Jean Estienne, jésuite, à Mme du Hirel, au sujet de ses enfants, qui se trouvaient alors en pension au collège de La Flèche.

Madame,

« La paix de Notre-Seigneur.

« Je suis extrêmement marry de ce que le bon Hélo nous quitte : il eust demeuré toujours avec nous si ses maistres leussent enduré : je nay recogneu que piété, que fidélité, que loyauté en ce jeune homme : je croy que ce sera une bénédiction de Dieu de le retenir en votre maison, car cest un bon et pieux serviteur. A peine ay je peu tenir aujourd'hui les larmes, luy parlant pour luy dire adieu. Pardonnés, Madame, pardonnés à vos enfants, c'est un traict de jeunesse : la jeunesse ne scait le plus souvent ce qu'elle veut. Il est vray que monsieur vostre aisné, que jayme de tout mon cœur, cest un peu avancé en liberté depuis quelque

1. La composition des armées étant très variable à cette époque, les totaux des montres variaient, par conséquent, d'une armée à l'autre.

temps, à cause de la grande affection que le Père principal, qui le traicte en vray père à cause de l'amitie du père Robin, *lui eut portée*. Je ne parle pas de moy, c'est un peu altéré ; il a changé de mœurs et d'humeurs, mais néantmoins l'altération n'en sera pas si grande que nous ne le remettions. Je seray bien aise qu'il vous plaise de prendre la peine d'en escrire au Père principal selon le conseil de Hélo qui vous dira ce qu'il fault faire. Ils ont un serviteur qui est entré aujourdhuy avec eux, qui est pieux, bon, bien appris, sage, qui ne leur permettra de s'émanciper au dela de la raison par actions vitieuses : Pour les gages que vous attendés qu'il demende de vous, il s'en rapporte du tout à vostre honesteté et libéralité. Je croy que si vous l'aviez gousté en votre maison quelques jours, vous l'auriez à cœur pour estre d'un naturel paisible et doué d'autres qualités que mon bon Hélo vous dira. Je ne veux cy vous raconter plusieurs circonstances que Hélo fidellement vous dira. Jean Budes est sage ; s'il pouvoit un peu plus estudier qu'il ne faict. Mais il aura l'année qui vient un homme en sa classe qui le traictera franchement et l'advancera à son possible. L'argent de vos enfants sera en seures mains, n'en ayes point de peur, et tant qu'ils seront icy jamays rien ne leur manquera. Vous n'avés qu'à adresser tout au Père principal ou bien à moy. Je vous prie de tout mon cœur de m'excuser envers M. du Hirel si je ne luy escris, car je suis sy las au bout de la présente, à cause de quelque maligne fiebvre qui m'a attaqué, que je me sens tout esblouy. Cependant je ne manquerai de prier Notre-Seigneur d'un cœur qui est affectionné à vostre maison, avec fervente prière qu'il bénisse toute vostre famille.

Vostre plus humble et affectionné serviteur en Notre-Seigneur.

Jean Estienne,
de la Compagnie de Jésus.

A la Flèche, ce 30 d'apvril 1617.

Arch. du comte de Guébriant.

Appendice III

I

Piccolomini à Feuquières, qu'il a fait prisonnier à Thionville.

Du camp impérial, août 1639.

Ayant commencé par dire que « l'éminentissime » cardinal de Richelieu, ne trouvant pas les offres de la rançon à son goût, lui écrit que les parents et amis de Feuquières « supporteront la longueur » de sa détention avec patience, Piccolomini ajoute :

« Le peu de commodité que je vois en ce païs de vous traiter selon votre condition, et comme je souhaiterais, ma fait résoudre à vous faire accompagner à Vienne où j'en auray beaucoup plus de moien. J'ay bien voulu vous en donner part quelques jours auparavant, afin que vous puissiés donner ordre à vos affaires et de m'adviser de quelle façon votre indisposition peut permettre de vous conduire plus commodément. Ce n'est pas sans estonnement que nous voions tous le peu de sentiment que tesmoignent ceux de votre costé pour une personne qui, comme vous, outre sa conduite et son mérite, a rendu des services à la Couronne de France si signalés que nous scavons : Vous asseurant que si quelqu'un de nous étoit cheu en semblable adversité, non pas seulement Leurs Majestés impériale et catholique le retireroient à quel prix que ce fut, veoir il n'y a pas un soldat qui ne contribuast plustost la chose du monde qui luy feroit plus de besoin pour moyenner sa liberté. C'est avec regret que je suis obligé de donner l'incommodité d'un si long voiage à une personne que j'estime et honore comme vous, mais le peu de soin que jay fait ressentir à votre nation en autant d'occurrence qu'il s'en est présenté, ne me laissant aucune autre voye, ne trouvés pas mauvais que

jaye pris cette résolution, et ne croyes pas que rien du monde puisse m'empescher destre avec passion, monsieur..., etc. »

(600 Colbert, V. 2-316).

II

Réponse du marquis de Feuquières à Piccolomini.

Thionville, ce 30 aoust 1639

« Monsieur, jay receu aujourdhuy de M. le baron de Soye, la lettre qu'il vous a pleu mescrire, en datte du 21 de ce mois ; par laquele jay apris les grandes obligations que je vous ay d'avoir voulu ajouter à vos courtoisies celle de moienner ma liberté : en proposant à Son Eminence Monseigneur le Cardinal Duc de traiter de ma rançon, ou de m'eschanger contre quelques officiers de ma condition. La responce qu'il a faite ne m'auroit pas moins estonné que dites l'avoir esté, si jestois aussy honneste homme que votre civilité me veut persuader, mais ne connoissant qu'avec trop de raison le peu d'utilité que Sa Majesté a receu de mes services passés et le tort que ma mauvaise fortune a porté au bien de ses affaires et à la diminution de l'estime de son armée sous ma conduite, je ne trouve pas à petite grâce que la satisfaction se trouve dans la longueur d'une prison de guerre sans y adjouster d'autres marques de sa cholère contre moy. Pour ce qui est du temps que vous me donnés de me préparer de partir pour Vienne, en la sorte la moins incommode à mes blessures, cela dépend purement de la connoissance des chirurgiens. Je souhaiterois qu'il vous pleust me faire visiter par le vôtre, afin que vous faisant un véritable rapport de l'estat auquel je suis, vous puissiés reconnoistre combien jay peu de répugnance à ce voiage, puisque votre désir est que je le face. Le mien sera

toujours de pouvoir rencontrer les occasions de tes moigner par quelques services qui vous soient agréables avec quelle vérité je suis, monsieur..., etc.

(500 Colbert, V. 2-317.)

Appendice IV

Pouvoir de lieutenant général en l'armée d'Allemagne sous M. le duc de Longueville, pour M. le comte de Guébriant.

Corbie, 12 octobre 1641.

« ... L'espérance que nous avons eue de temps en temps que la santé de notre très cher et très amé cousin, le duc de Longueville, lui permettrait de retourner en notre armée d'Allemagne, nous a fait toujours différer de pourvoir au commandement d'icelle en son absence, mais à présent, voyant qu'il n'est pas encore en état de partir et que cependant nos affaires requièrent absolument les soins d'un chef qui y ait le pouvoir général, en attendant que mondit cousin y puisse aller, Nous avons jugé ne le pouvoir confier à personne qui s'en acquitte plus dignement que notre très cher et bien amé le sieur comte de Guébriant, maréchal de nos camps et armées, lequel a eu, sous feu notre très cher et très amé cousin le duc de Weymar, le commandement particulier du corps français de troupes qui était dans ladite armée, et, depuis son décès, a soutenu les affaires de ladite armée jusqu'à l'arrivée de notre cousin le duc de Longueville, sous lequel il Nous y a rendu de grands services et après son départ de ladite armée s'est de plus en plus signalé dans les occasions très importantes et difficiles qui s'y sont présentées en Allemagne, même en plusieurs combats généraux suivis de plusieurs autres entreprises de guerre où nos armées ont toujours eu avantage sur celles de l'ennemi,

ayant fait paraître en toutes les circonstances, une grande valeur, générosité, capacité, expérience au fait de la guerre, prudence, vigilance et une fidélité et affection particulières à notre service. En sorte que, non seulement par notre estime, mais par celle qu'il s'est acquise dans les armées de la Couronne de Suède et de nos autres alliés en Allemagne, comme aussi par les vœux de toute notre armée, il en mérite le commandement, savoir faisons que Nous, pour ces causes... établissons, par ces présentes signées de notre main, notre lieutenant général représentant notre personne en notre dite armée d'Allemagne en absence de notre dit cousin le duc de Longueville et sous lui lorsqu'il y sera présent... »

(Arch. hist. Guerre, V. 67-217; Arch. Rotrou; Cité par Le Laboureur.)

Appendice V

Henri de Mercy prisonnier de Guébriant à Kempen. 1642

Les auteurs n'étant pas d'accord sur la personnalité du Mercy qui fut pris à Kempen, il nous paraît intéressant de prouver que c'était Henri.

François, le plus illustre des frères Mercy, ne pouvait être le prisonnier en question. Nous avons, en effet, deux lettres de lui, adressées à Guébriant, datées des 8 et 21 juin 1643 (Biblioth. Nat., 500 Colbert, V. 115-183, et ibidem, V. 115-191; et arch. Rotrou), dans lesquelles il parle de l'échange de son *frère aîné* : « Comme mon frère, le sergent de bataille, m'a toujours assuré que vous aviez de la bonne volonté pour le particulier de mon frère aîné, et même que vous seriez bien aise de coopérer quelque chose pour sa liberté, laquelle nous avions toujours espéré par l'échange, qui s'est fait entre les deux Couronnes ; mais en ayant été frustrés et ne pouvant même tirer

aucune satisfaction des ministres des Pays-Bas, comme ils avaient toujours fait prétendre à mon ainé..., il a recours à moi pour intercéder votre faveur... » Guébriant voudra bien se souvenir du frère ainé et modérer sa rançon. *François* promet de faire traiter les Français qui viendront à tomber entre les mains des Impériaux comme le seront Lamboy, Lodron et son frère.

Dans sa lettre du 21 juin, *François* de Mercy insiste encore sur l'élargissement de *son aîné* et demande une prolongation à la liberté sur parole dont jouit celui-ci pour trouver le moyen de payer sa rançon.

Les frères plus âgés que *François*, alors vivants, étaient *Henri* (l'ainé de tous) et *Gaspard*. Entre ces deux, reste à déterminer le prisonnier de Kempen.

Mon frère le sergent de bataille, dit la lettre ci-dessus de *François* ; or *Gaspard* était bien *sergent de bataille*. Nous avons en outre une lettre de *Gaspard lui-même* à Guébriant, du 21 juin 1643 : « J'ai reçu celle qu'il a plu à Votre Excellence me faire l'honneur de m'écrire, et reconnu par icelle le désir qu'elle a de nous obliger tous en la liberté de notre frère, pour lequel je supplie très humblement Votre Excellence de lui vouloir continuer les bonnes volontés qu'elle a pour lui, et nous faire la grâce de nous obtenir, par son crédit, la prolongation que mon frère, le maréchal de camp, demande à Votre Excellence... etc. » (Bibl. Nat., 500 Colbert, V. 115-187, Ebingen, 21 juin 1643).

Si nous avons ainsi la certitude que le prisonnier n'était ni *François*, ni *Gaspard*, nous avons aussi, par deux pièces inédites, la preuve qu'il se nommait *Henri*. (Bibl. Nat., ffr., V. 16931-367. *Histoire de l'incomparable général Mercy* ; et (*la même pièce*) : Bibl. Mazarine, V. 1849. *Manuscrit* intitulé : *Histoires des principales actions de quelques grands hommes qui ont fleuri dans l'Europe en ce dernier siècle* 1600, *par l'Abbé Mercy, frère du général Mercy. — Mercy*). On voit, dans ce premier document, que *Henri* de Mercy était *l'aîné* des frères Mercy. Dans le second, (Bibl. Nat., ffr. V. 16.931-320, V°. *Histoire du général Lamboy* et *la même pièce*) : Bibl. Mazarine, V. 1849. *Manuscrit* intitulé : *Histoire*

des principales actions de quelques grands hommes, par l'Abbé Mercy, frère du général Mercy. — *Lamboy*), on lit à l'endroit de Kempen : « Le dit Lamboy y fut fait prisonnier, et Henri de Mercy, général de la cavalerie de cette armée, qui en ce rencontre ayant fort payé de sa personne et fait tout ce qu'il put faire, blessé d'un coup de pistolet au visage et son cheval étant tué sous luy, fut fait prisonnier et l'armée en deroute avec perte de tous les canons et bagages. Lamboy et luy furent menés en France et mis au Bois de Vincennes, ou ils ont esté longtemps, et n'en sont sortis qu'après avoir payé toute leur rançon de leur argent... »

Appendice VI

Pouvoir de maréchal de France pour M. de Guébriant.

Narbonne, 22 mars 1642 (?)

« Louis, etc... à tous ceux.... etc. Salut. »

« Comme il est de la prudence et grandeur des princes d'élever aux charges qui donnent la principale autorité sur les autres ceux qui, par leurs actions, ont le mieux mérité de la couronne et qui ont fait connaître par leur vertueuse conduite qu'ils sont capables de commander, aussi est-il en leur justice, et même de l'intérêt de l'État de récompenser dignement ceux qui par leur service se sont signalés par-dessus les autres ; c'est pourquoi, voyant que dans la présente guerre, les fréquents combats, les sièges et autres occasions nous ont fait perdre plusieurs hommes de commandement, Nous sommes obligés, pour remplir ces charges éminentes, de jeter les yeux sur ceux que Nous avons déjà jugés dignes en les rétablissant dans les premiers emplois de nos armées et auxquels même il est nécessaire et à propos d'augmenter la créance et l'autorité pour leur donner d'autant plus de moyens de mettre en pra-

tique les vertus qu'ils possèdent. Et d'autant qu'entre les personnes que Nous pouvons considérer pour cela, notre très cher et bien-amé le sieur Jean Budes, comte de Guébriant, notre lieutenant général en notre armée d'Allemagne, mestre de camp d'un régiment d'infanterie de France, colonel d'un de cavalerie étrangère, gouverneur de notre ville et château d'Auxonne, est un de ceux qui méritent plus, tant par sa naissance, étant une des plus nobles et des plus anciennes maisons de Bretagne, qui pour avoir passé par la plupart des charges et degrés militaires avec beaucoup d'honneur, d'estime et approbation, et s'être particulièrement rendu digne de la nôtre, il y a longtemps, en exerçant près de Nous la charge de capitaine au régiment de nos Gardes Françaises, mais surtout en faisant preuve d'une rare valeur, d'une expérience consommée de la guerre, d'une grande capacité, prudence et courage, d'un zèle et fidélité singulière à notre service dans les glorieuses et importantes occasions qui se seraient offertes depuis plusieurs années quand il a eu près de notre cousin le duc de Weimar et ensuite sous notre cousin le duc de Longueville et puis, en son absence, le principal commandement en notre armée d'Allemagne. Et nouvellement s'étant montré accompli en toutes les parties et qualités qui se peuvent désirer en un grand chef dans la bataille qu'il a gagnée le 17 janvier près de Crevelles (Crevelt), où avec les forces de notre armée et celles de notre cousin le landgrave de Hesse qui y étaient jointes, il a entièrement défait une grande armée impériale et avec elle nombre de troupes ou alliés de la maison d'Autriche, pris le général prisonnier, la plupart des principaux chefs des ennemis, toute leur artillerie, leur bagage, *cent soixante-deux* de leurs drapeaux et cornettes et remporté toutes les marques d'une sanglante victoire. Et même l'ayant fait voir si avantageusement qu'il a taillé en pièces tout ce qui s'était pu sauver de cette armée et a conquis d'autres places importantes le long du Rhin ; si bien que Nous estimons ne pouvoir trop dignement reconnaître un service de si grande conséquence et réputation, même

à l'égard des étrangers. Savoir faisons que Nous, pour ces causes et autres bonnes considérations, Nous avons le dit comte de Guébriant fait, constitué, ordonné et établi, faisons, constituons, ordonnons et établissons par ces patentes signées, maréchal de France, et le dit état et office que Nous avons de nouveau créé et augmenté, créons et augmentons en sa faveur.... etc. »

(Arch. Nat. 01-117. Cité par M. Laboureur.

Appendice VII

Guébriant au Roi.

Au camp d'Urdingen, 22 juin 1642.

« Sire, le grand honneur qu'il a plu à Votre Majesté de me faire, est seulement proportionné à sa royale bonté et grandeur ; je ne lui ai jamais rendu que de très petits services, mais ils sont à la vérité partis d'un cœur tout ardent à l'exécution des commandements de Votre Majesté. Je continuerai, Sire, tant que j'aurai une goutte de sang aux veines, et n'épargnerai jamais chose qui soit en moi pour avancer le service de Votre Majesté et pour me rendre digne du plus glorieux titre du monde et que j'ambitionne avec plus de respect qu'aucun autre qui soit sur la terre, c'est

Sire,

De Votre Majesté,

Le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et sujet. »

(Aff. Etr. Allemagne correspond. V. 16-493).

Appendice VIII

Guébriant à de Noyers.

Au camp d'Urdingen, 22 juin 1642.

« Monsieur, j'avoue que je ne fus jamais plus empêché qu'à commencer cette lettre, car de vous dire que je suis infiniment obligé à votre bonté, il y a si longtemps que cela est, et je me suis tant de fois donné l'honneur de vous l'écrire qu'il me semble que, dans la conjoncture présente, c'est moins que rien dire ; d'autre part de vouloir, par mon silence, témoigner mon ressentiment, il y aurait de la stupidité ; car pour de l'ingratitude, je crois, Monsieur, que jamais vous ne m'en soupçonnerez. Il vaut mieux que je me serve donc d'un troisième moyen, et que, me reconnaissant plus sensiblement votre obligé qu'homme du monde, je vous demande une toute nouvelle et particulière grâce, c'est, Monsieur, de vouloir assurer Monseigneur que comme *de nihil formavit me*, qu'aussy toutes et quantes fois qu'il lui plaira, je m'anéantirai pour son service. Jamais ses commandements ne m'arriveront qu'ils ne me trouvent le cœur et le bras disposés à les exécuter, et je croirai toujours mon devoir où il lui plaira le faire consister. En ce peu de lignes j'exprime le fond de mon cœur qui ne respire rien de plus que la continuation de vos bonnes grâces et les occasions de pouvoir témoigner que je suis avec plus de passion et de vérité qu'homme qui soit sous le ciel, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

(Aff. Etr. Allemagne correspond. V. 16-491.)

APPENDICE IX

Instruction de Monseigneur le Prince de Condé au duc d'Enghien.

10 septembre 1643.

M. de Guébriant a envoyé Tracy à la Cour pour donner advis qu'il avoit esté contraint de revenir sur le bord du Rhin, où il avoit faict un pont de batteaux, sur lequel il avoit faict passer sa cavallerie au deçà, ayant laissé au delà son infanterie, où il ne pouvoit la faire subsister longtemps, et seroit forcé dans quelques jours de faire passer toute son armée, sans avoir autre desseing à prendre que d'aller au Comté de Bourgongue chercher à vivre et y establir ses quartiers d'hyver, s'il n'estoit promptement secouru de six mille hommes de pied, et de deux mil cinq cens chevaux.

Sur quoy il représentoit que, n'estant pas résolu d'obéyr à autre qu'à Monsieur le Duc, il sembloit qu'il fust à propos de luy bailler ordre de conduire son armée de ce costé là, pour la joindre à la sienne, moyennant quoy aussy, il asseuroit qu'avec les deux armées jointes ensemble on prendroit dans quarante jours, après leur jonction, les villes de Spire, Worms et Mayence.

Cette despesche ayant esté leüe au Conseil, Monsieur le Prince prist la parolle, et remonstra que l'armée de Monsieur le Duc ayant rendu les services importans que l'on avoit veü pendant cette campagne, il ne se pouvoit qu'elle ne fust fatiguée au dernier point, extraordinairement affaiblie, et en estat de demander des quartiers de rafraichissement, plus tost que d'aller à de nouvelles conquestes en des païs déserts et ruinés.

Que les propositions qui se font par ceux qui se trouvent pressés comme estoit M. de Guébriant, devoient tousjours estre suspectes, pour les facilités qui sont

alléguées de l'événement desquelles ils ne sont pas garends, et que le sens commun dictoit, oultre l'expérience du passé, que, trois villes de cette grandeur ne se prenoient pas en quarante jours, lesquels à peyne suffiroient pour aller de l'une à l'autre en corps d'armée avec tout l'attelage nécessaire, veu mesme que celle de Spire avoit duré plusieurs jours, lorsqu'elle fut prise, il y a quelques années.

Que les trouppes y mourroient de faim, n'y ayant eü aucuns préparatifs faicts pour ce desseing, et qu'à prendre les choses favorablement selon le sens mesme du dit sieur de Guébriant, quand cette conqueste ne devroit durer que quarante jours, avant que les ordres fussent portés et que les armées fussent joinctes, tout cela iroit au delà du mois de novembre dans la rigueur de la saison, en un pays où l'hyver commance encore plus tost qu'en France, qui seroit une dissipation de l'armée de Monsieur le Duc, laquelle est destinée pour couvrir Paris et qui est de très grande considération pour la frontière de Picardie.

Qu'au reste il ne pouvoit assés s'étonner que le dit sieur de Guébriant proposast, pour satisfaire à ses prétentions de n'avoir point de supérieur, que Monsieur le Duc fut envoyé de ce costé là, n'ayant pas raison de refuser d'obéyr à un plus ancien maréchal de France, ou général d'autre qualité que luy, sans qu'il soit besoing de luy envoyer un prince du sang.

Ces raisons furent approuvées, et néantmoings il fut résolu que l'on envoyerait à Monsieur le Duc, par Tracy, la proposition de M. de Guébriant, laissant à sa liberté de l'exécuter luy mesme, ou, ne le jugeant possible et ne le voulant pas entreprendre, qu'il seroit prié de faire semblant d'y vouloir aller, et ne faire pourtant que conduire les trouppes que l'on y vouldra envoyer pendant quelques journées, puis les remettre à M. de Ransau pour les mener à M. de Guébriant, et s'en revenir avec escorte suffisante qu'il aura menée pour rejoindre le reste de son armée. Il a esté aussy résolu, qu'en cas que le dit sieur de Ransau joigne M. de Guébriant, il commandera l'armée en qualité de lieutenant général.

Voilà ce qu'a produit le voyage de Tracy, et les ordres qu'il doit porter à M. le Duc, desquels on a creu luy devoir donner advis par advance, affin qu'il ne s'en trouve pas surpris, et qu'il ayt loisir de penser à ce qu'il doit faire là dessus. Sur quoy Monsieur le Prince a voulu aussy luy faire savoir ses sentiments et ceux de Madame la Princesse et de M. de Longueville, qui sont :

Qu'il ne doit en facon du monde se laisser leurrer par ces prétendues conquestes qui apparemment sont impossibles ou très difficiles dans une fin de campagne, et en un païs ruiné, et quand celà seroit, de nulle utilité pour le service du Roy, car le plus fort à la campagne reprendra ces trois villes aussy facilement que Monsieur le Duc le pouroit faire à présent, comme il a esté desjà faict cinq ou six fois de part ou d'autre pendant ces guerres.

Que mesme il y a lieu de doubter s'il doit faire autre chose que de donner des trouppes à M. de Ransau et puis le laisser aller sans s'embarrasser aucunement à la conduicte : néantmoings, puisque on tesmoigne de le désirer, il peu composer ce corps d'infanterie et de cavallerie que l'on demande, et le conduire deux ou trois journées pour le plus loing, puis le laisser aller soubs M. de Ransau, et s'en revenir tout court, avec une escorte suffisante pour sa seureté, joindre le reste de son armée, et ensuitte sans retardement venir icy, ou sa présence est très nécessaire pour ses intérèts, et sera doresnavant inutile à l'armée, surtout après qu'elle aura esté si notablement diminuée par cette separation, laissant la charge de toutes choses à Monsieur d'Angoulesme.

(Chantilly. Arch. Condé. M XXIX-158.)

TABLEAU DES PARENTÉS PROCHES

DU

Maréchal DE GUÉBRIANT

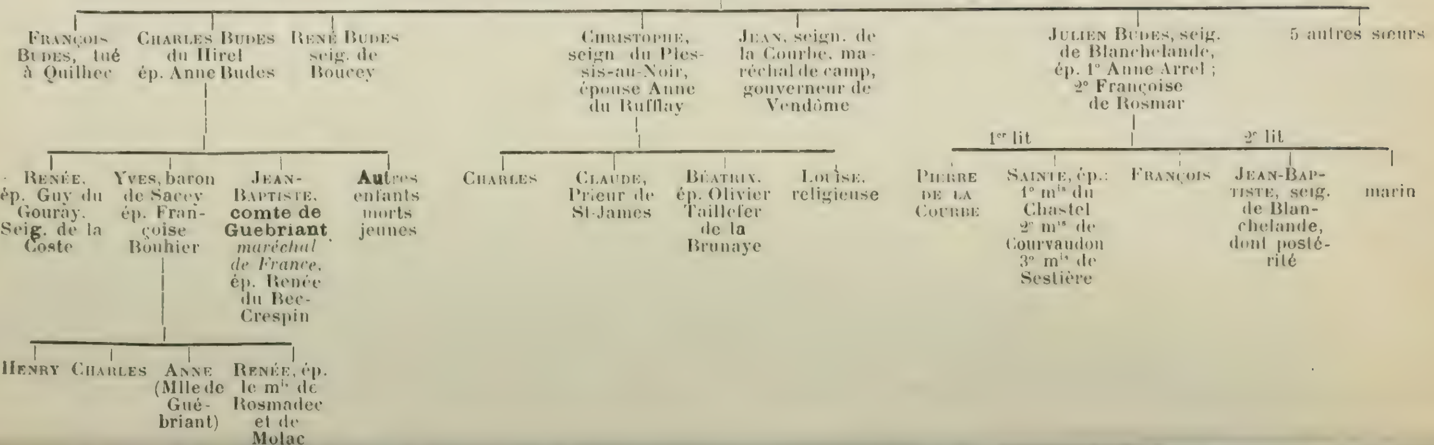


TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS CITÉS

DANS LES DEUX DERNIERS VOLUMES

DES

Épisodes de la guerre de Trente ans : Bernard de Saxe-Weimar
Le Maréchal de Guébriant (V. II, V. III)[1].

---

1. Le premier volume des *Épisodes de la guerre de Trente ans* (*Le Cardinal de la Valette*) contient une table spéciale.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

Guébriant au siège de Brisach (1638).

CHAPITRE V

Le duc de Longueville et les Weimariens (1639).

CHAPITRE VI

Guébriant a la tête de l'armée d'Allemagne (1640).

CHAPITRE VII

La mort de Banner (1641).

CHAPITRE VIII

Victoire de Wolfenbuttel (1641).

CHAPITRE IX

Kempen et le bâton de maréchal (1642).

CHAPITRE X

Les derniers mois de 1642.

CHAPITRE XI

La mort du Roi (1643).

CHAPITRE XII

Guébriant meurt a Rottweil (1643).

CHAPITRE XIII

Catastrophe de Tuttlingen (1643).

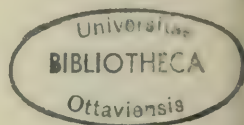
CHAPITRE XIV

La maréchale de Guébriant durant son veuvage.

APPENDICES

GRAVURES

CARTES



3244. — TOURS, IMPRIMERIE E. ARRAULT et Cie



CARTE DE LA RÉGION
EST DE LA FRANCE
S'ETENDANT JUSQU'AU RHIN
pour servir aux campagnes
du Comte de GUÉBRIANT en 1637, 1638 et 1639
ÉCHELLE
Coblentz
EMPIRE
NASSAU
Francfort
Mayence
Darmstadt
HESSE
Worms
PALATINAT
Heidelberg
Spire
Karlsruhe
Rastatt
BADE
LUXEMBOURG
Luxembourg
Trèves
Sedan
Thionville
Verdun
Metz
LORRAINE
Toul
Nancy
Strasbourg
ALSACE
Chaumont
Épinal
EMPIRE
Colmar
Brisach
Fribourg-en-Brisgau
Langres
Lure
Mulhouse
BRISGAU
Schaffhouse
Belfort
Bâle
Zurich
Dijon
BOURGOGNE
Besançon
SUISSE
FRANCHE-COMTÉ
Berne
Lac de Neufchâtel
Poligny
Chalon-sur-Saône
Lons-le-Saulnier
GEX
Lac de Genève
Mâcon
Genève
BRESSE
DOMBES
BUGEY
Lyon
Rhône
Saône
Doubs
Moselle
Rhin
Chalon sur Saône
Lons-le-Saulnier
Poligny
Mâcon

PLAN DE LA BATAILLE DE BREITENFELD
2 NOVEMBRE 1642

1re Phase

AA' Armee Suedoise le 2 Novemb 1642 en ordre de bataille

BB' Armee Imperiale en ordre de bataille le 2 Novembre

2e Phase

CC' L'Aile droite des Suedois charge l'Aile gauche des Imperiaux DD' et la met en deroute

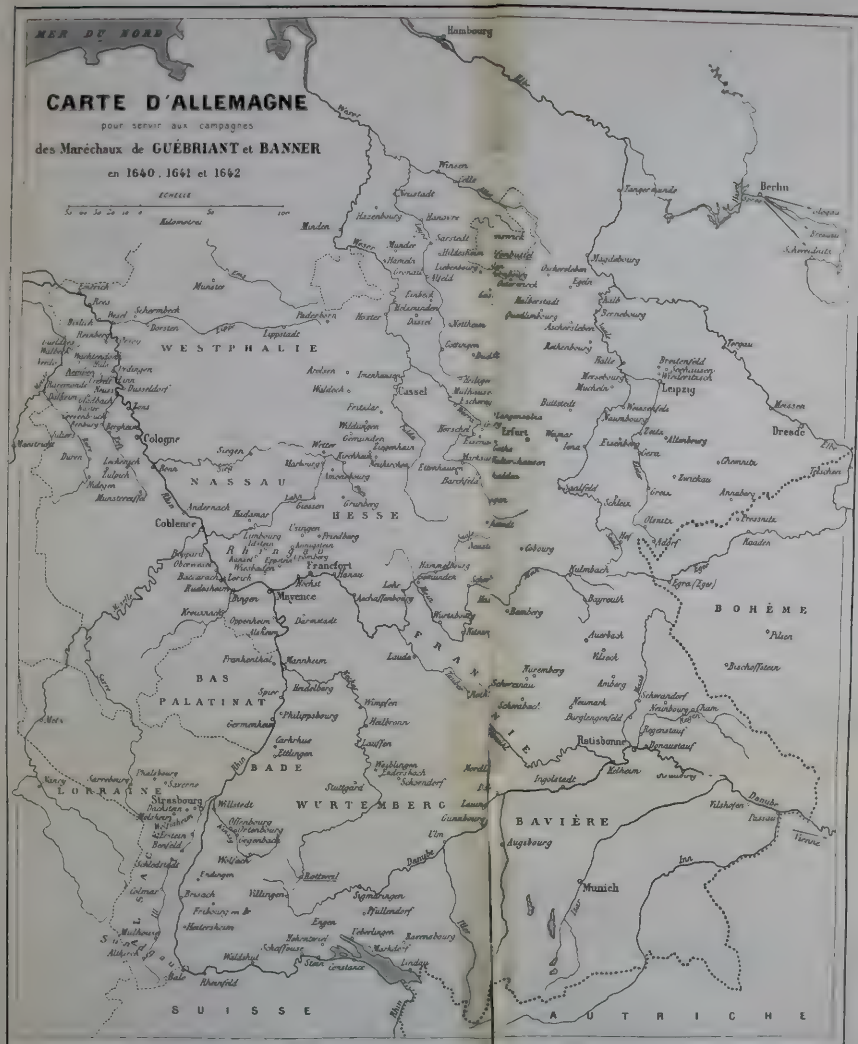
EE' l'Aile gauche Suedoise charge l'Aile droite des Imperiaux FF'

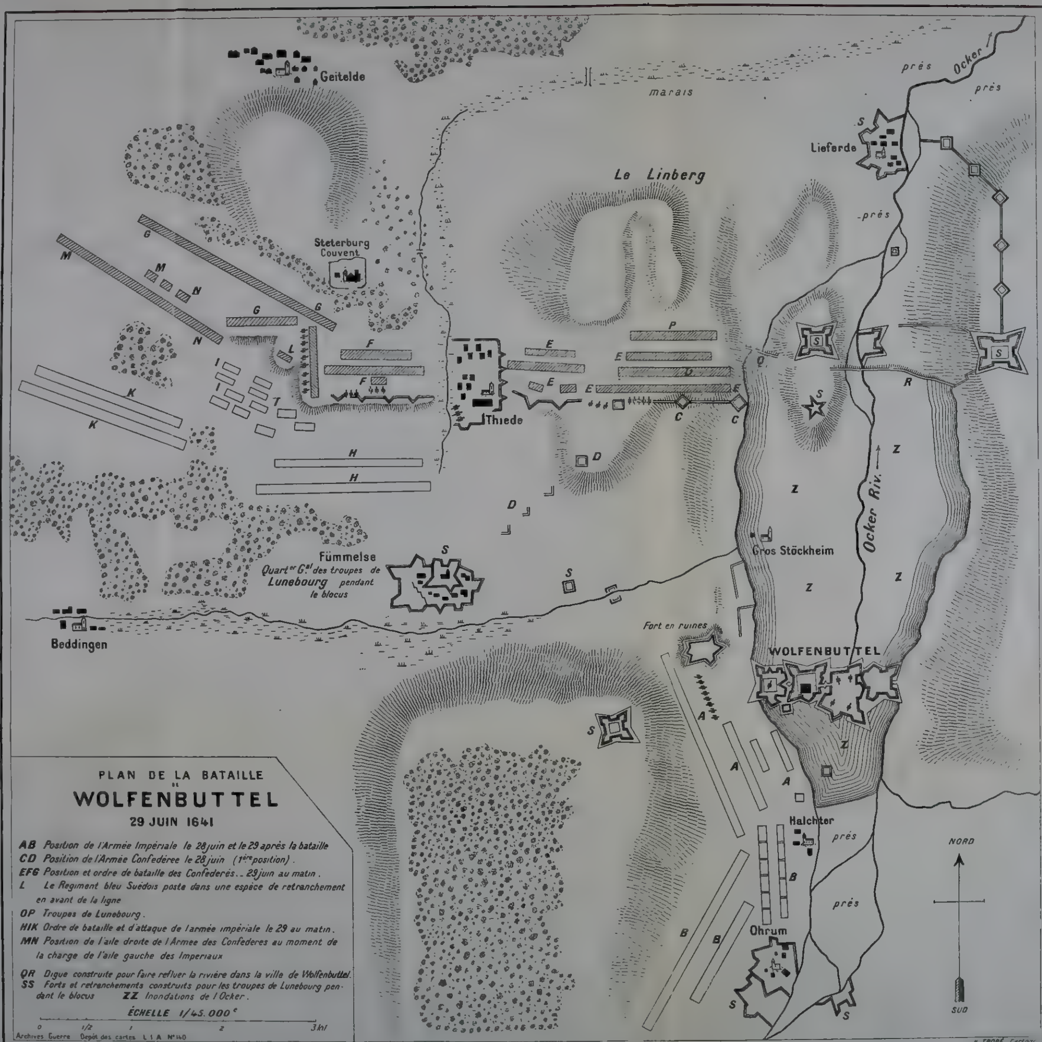
3e Phase

HH' L'Infanterie Suedoise attaque celle des imperiaux au centre KK'

4e Phase

Une partie de la cavalerie de l'aile droite Suedoise M attaque en flanc l'Inf[ie] Imperiale. Celle ci enveloppee se disperse dans le bois XY ou elle est in[...] tie et prise


MER DU NORD
CARTE D'ALLEMAGNE
pour servir aux campagnes
des Maréchaux de GUÉBRIANT et BANNER
en 1640. 1641 et 1642
ECHELLE
Kilomètres
WESTPHALIE
NASSAU
HESSE
BAS PALATINAT
BADE
WURTEMBERG
LORRAINE
BAVIÈRE
BOHÈME
SUISSE
AUTRICHE
FRANCONIE
ALSACE
Hambourg
Berlin
Leipzig
Dresde
Cassel
Erfurt
Cologne
Coblence
Francfort
Mayence
Mannheim
Strasbourg
Ratisbonne
Munich
Augsbourg
Ulm
Magdebourg
Bamberg
Nuremberg
Heidelberg
Stuttgard
Constance
Bâle
Lindau
Passau
Danube
Rhin
Elbe
Weser
Mein
Inn



PLAN DE LA BATAILLE
DE
WOLFENBUTTEL
29 JUIN 1641
AB Position de l'Armée Impériale le 28 juin et le 29 après la bataille
CD Position de l'Armée Confedérée le 28 juin (1ère position).
EFG Position et ordre de bataille des Confederés.. 29 juin au matin.
L Le Regiment bleu Suédois poste dans une espèce de retranchement en avant de la ligne
OP Troupes de Lunebourg.
HIK Ordre de bataille et d'attaque de l'armée impériale le 29 au matin.
MN Position de l'aile droite de l'Armee des Confederes au moment de la charge de l'aile gauche des Imperiaux
QR Digue construite pour faire refluer la rivière dans la ville de Wolfenbuttel.
SS Forts et retranchements construits pour les troupes de Lunebourg pendant le blocus
ZZ Inondations de l'Ocker.
ÉCHELLE 1/45.000e
0
1/2
1
2
3 kil
Archives Guerre Depôt des cartes L I A N° 140
Geitelde
marais
prés
Ocker
prés
Lieferde
Le Linberg
Steterburg
Couvent
Thiede
prés
Gros Stöckheim
Ocker Riv.
Fümmelse
Quartr Gal des troupes de Lunebourg pendant le blocus
Beddingen
Fort en ruines
WOLFENBUTTEL
Halchter
prés
prés
Ohrum
NORD
SUD
H. TROPÉ Cartogr.



PLAN DE LA BATAILLE
DE KEMPEN (HULS OU CREVELT)
17 JANVIER 1642

Hüls

C

Chemin de Kempen à Crevelt

C K L H N M H' C D D' E E' F F' A A' B B'

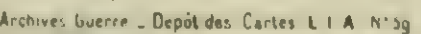
1re Phase
- AA' BB' Ordre de Bataille de l'Armée française avant l'action
- C Landwert ou campe l'Armée impériale. HH' Position des Impériaux avant l'action
- DD' Barrières fermant l'entrée du Landwert

2e Phase
- EE' Français et Weimariens attaquant les Impériaux
- FF' Troupes Françaises et Weimariennes, qui, après avoir forcé les barrières DD', pénètrent dans le Landwert pour tourner les ailes des ennemis

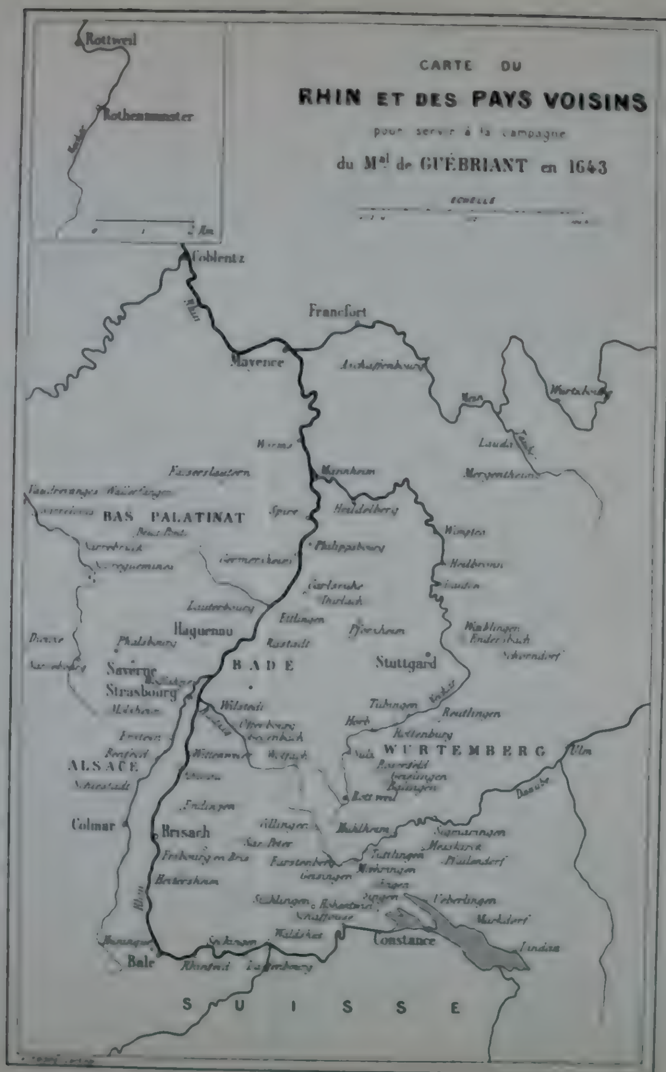
3e Phase
- K Aile gauche Française et Weimarienne, qui, après avoir passé la barrière D, charge l'aile droite des Impériaux, L.
- M Aile droite Française et Weimarienne, qui, après avoir passé la barrière D', charge l'aile gauche des Impériaux, N.

Kempen
Hüls
Camp de Lamboy
Crevelt
Urdingen
Rhin
Linn

ÉCHELLE 1/150 000
0 1 2 3 4 5 kil



H. TROPE, Cartogr.



CARTE DU
RHIN ET DES PAYS VOISINS
pour servir à la campagne
du Mal de GUÉBRIANT en 1643
Rottweil
Rothenmunster
Coblentz
Francfort
Mayence
Mannheim
Heidelberg
BAS PALATINAT
Philippsbourg
Hagenau
Saverne
Strasbourg
BADE
Stuttgard
WURTEMBERG
Reutlingen
Ulm
ALSACE
Colmar
Brisach
Constance
Bale
SUISSE

